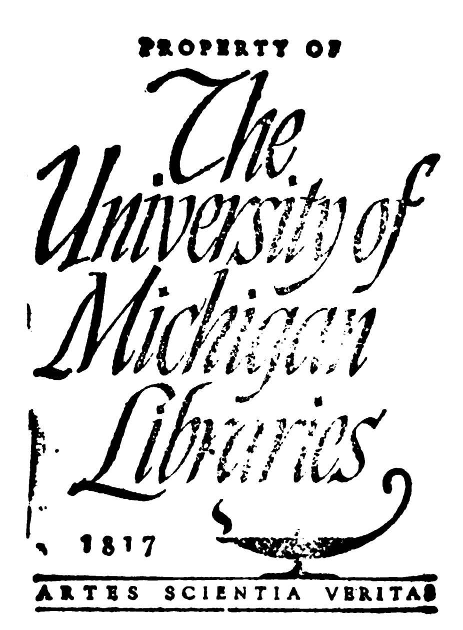

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

HISTOIRE
DES FRANÇAIS
DES
DIVERS ÉTATS

Paris, imprimerie Gu
rue Saint-Ho

HISTOIRE

DES

[FR]ANÇAIS DES DIVERS ÉTATS

OU

HISTOIRE DE FRANCE

AUX CINQ DERNIERS SIÈCLES

mans PAR

A.-A. MONTEIL

Ouvrage deux fois couronné par l'Institut

QUATRIÈME EDITION

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE PAR M. JULES JANIN

ET

D'UNE TABLE ANALYTIQUE PAR M. BRUGUIÈRE

TOME V. — XVIIIe SIÈCLE

PARIS

VICTOR LECOU, LIBRAIRE
10, RUE DU BOULOI

GUIRAUDET ET JOUAUST
338, RUE S.-HONORÉ

1853

LES DÉCADES.

DÉCADE I. — LA DÉCADE DU TEMPS PASSÉ.

J'aime quelquefois à faire revivre dans ma mémoire ce temps passé, d'où, en quelques années, nous avons été si rapidement portés dans le temps présent.

Vous souvenez-vous donc que, lorsque nous terminions à peine les hautes classes, on disait encore dans les beaux salons : Vraiment, c'est un bon ecclésiastique, pieux, savant, habile ; mais sa maison est bien bourgeoise ; s'il est du bois dont on faisait les apôtres, il n'est pas de celui dont on fait les évêques?

Et quelques moments auparavant, on avait dit : Oh! oh! ce n'est qu'un officier de fortune, ou, si vous voulez, de mérite ; il aura beau vieillir au service, jamais il ne pourra s'élever au dessus du grade de lieutenant. Où en serions-nous si notre sage prince faisait capitaine un homme sans naissance ou colonel un homme sans nom?

Vous ne savez donc pas que tous les parlements se sont entendus, et qu'ils ont tous secrètement arrêté de ne pas ouvrir leurs rangs à qui ne serait pas noble?

Bon avocat tant que vous voudrez ; mais il n'est pas gradué, il ne plaidera pas. — Bon medecin, médecin qui guérit, tant que vous voudrez ; mais il n'est pas gradué, il ne guérira pas. — Que m'importe qu'il commerce et qu'il n'entende pas le commerce, quand il a son certificat d'apprentissage? Beau commerçant que celui qui gagne beaucoup d'argent et qui n'a pas de certificat! — Pourquoi veut-il raser, peigner, poudrer? Il n'a pas ses lettres ; il est fou!

Messieurs, messieurs, que dans un pays policé comme la France il ne se donne un coup de marteau, un coup de lime qui ne soit de la main d'un maître, ou dans l'atelier d'un maître!

Et dans les rues des villes, mes chers amis, les rues de ce temps-là, vous en souvient-il? Écoutez, écoutez : De par le roi! Ordonnance du roi! Arrêt de la souveraine cour du parlement! Arrêt de la souveraine cour des aides! Sentence du présidial, Sentence du bailliage, Sentence de l'élection! Le carrosse de M. le duc! Les laquais de madame la marquise! Place

aux pénitents bleus! Place à monsieur le premier! sieur l'intendant!

Et dans les rues des villages, vous en souvient-i monseigneur, vive notre bon seigneur! Vive notre vive madame! Le seigle, le froment, le vin, les po seigneur, de madame! Vive monsieur l'abbé! Vive besse! Le blé, le vin, les agneaux, les pourceau vreaux de monsieur l'abbé, de madame l'abbesse, chapitre, des révérends pères, des révérendes mère sieurs de Saint-Lazare, de messieurs de Malte!

Et les champs? Il me semble les entendre retenti cris : A la dîme, à la dîme! A la rente, à la rente part, au champart!

DÉCADE II. — LA DÉCADE DE LA GRANI

Mais voilà que le quatorze juillet de l'année quatr une grande voix, la voix de la grande nation, se fit entendre. Peuples, que tout cesse, que tout dispa ples, plus de rentes, plus de seigneurs! Elle contin moines, plus de chanoines, plus de dîmes! Elle co de privilèges, plus de distinctions héréditaires! E les lois! Égalité, égalité! Liberté, liberté! Libert ler, liberté de gagner, liberté! Liberté de consci de penser, liberté de parler, liberté d'écrire! Liber berté sociale! Liberté, égalité, liberté, liberté! (voix, bien qu'elle n'eût plus été entendue entre l et le Rhin depuis que la Gaule était France, fu obéie. Les fleuves, les rivières, continuèrent bien de leurs rives; les montagnes, les villes, demeurèren place; mais le pays changea subitement de face, et long drame féodal, royal, d'une durée de tant et tan tous les acteurs se retirèrent, ou pour changer d'hal ne plus reparaître.

DÉCADE III.

LA DÉCADE DES MARCHANDS D'HABITS.

Et ausitôt de toutes parts sortirent d'industrieux fripiers, d'habiles juifs, qui achetèrent, enlevèrent et allèrent porter dans les autres parties de l'Europe où la grande voix ne s'était pas encore fait entendre les habits dorés de galons, de broderies, de paillettes, les habits écarlates, les habits de soie, les habits de parade, les habits noirs, les habits des gens du monde, les habits à capuche, les habits barrés, mi-partis, les habits monastiques. Tous les Français eurent le même habit. On ne vit plus d'habits, de costumes, de signes distinctifs, si ce n'est le manteau des juges, leur nouveau chapeau à panache, leur nouveau médaillon attaché à leur nouveau, éclatant et large ruban, les nouvelles écharpes des officiers municipaux, la nouvelle longue canne du juge de paix, et, dans les cantons pacifiques, la vieille soutane du curé. Les cheveux se défrisent, se dépoudrent. La cocarde aux trois couleurs est le même jour attachée aux chapeaux de toute la nation.

DÉCADE IV.

LA DÉCADE DES CHATEAUX VENDUS.

Les seigneurs, mécontents, dans leurs châteaux, de se voir sans velours, sans dorures, sans armoiries, sans livrées, sans rentes, prirent leur épée et allèrent au delà du Rhin. Aussitôt la grande voix, qui avait mis en vente les couvents et les biens des églises, mit aussi en vente les châteaux et les biens des seigneurs. L'arpent vole sur toutes les parties de la France; sur tous les points, des salles d'enchères s'ouvrent, et de nombreux nouveaux propriétaires prennent rang parmi les anciens.

DÉCADE V. — LA DÉCADE DE LA D

Entre Saint-Flour, Saint-Géniès et Marvéj
loin un pays de montagnes désertes, entrecoup
forêts, de lacs, de rochers, de précipices, aı
l'antique domerie d'Aubrac a, depuis plusieur
dans sa dernière année, fait sonner tous les j
grosse cloche appelée *la cloche des Perdus* (1)
mener les voyageurs égarés.

C'est là que la quatrième année de la révoluti
résolus d'aller me domicilier; et lorsque les affic
la vente des biens nationaux d'Aubrac, je couru
tion du district. Les enchères ne tardèrent pas
lot qui était à ma bienséance, et la dernière b
que l'huissier criait : Il n'y a rien sur ce feu, il
feu! s'étant éteinte sans nouvelle offre, le pré
le mot : Adjugé! qui à l'instant me rendit pı
ferme de six cents arpents de neige en hiver,
pents de beau gazon en été, près l'enceinte du
les tours étaient déjà décapitées, dont les ruin
terre.

DÉCADE VI. — LA DÉCADE DE LA

Cette grande voix dont j'ai parlé, la grande
se fit d'abord entendre seule; mais bientôt celle d

(1) J'ai vécu trente ans dans le siècle dernier; j'ai c
qui avaient vécu au commencement de ce même siècle
jeunesse je les ai écoutés avec la plus grande attention
que, par des souvenirs écrits, ou que, par un travail d
plus pénibles auquel homme de lettres se soit jamai
m'attester comme conforme à la vérité, ou, à ce que je
ne ferai donc pas à ce dernier siècle de l'*Histoire des*
états de notes comme aux quatre autres siècles : car,
rais faire, se réduiraient à ceci : J'ai ouï dire aux ho
dans les livres de leur temps, j'ai vu, j'ai entendu.

ue la contrefit et la força de se taire. La nouvelle voix eut des ibunaux révolutionnaires; elle commanda le carnage sur toutes s places des villes. Quel temps que l'an II!.... Un universel rage de sang et de têtes couvre toute la France; la terre fume ncore, et l'on voit encore entr'ouverte la large fosse de cadares où Robespierre est enfin tombé.

ÉCADE VII. — LA DÉCADE DES GRANDS DU JOUR.

Voyez l'esprit humain agir toujours de même. Au temps de la odalité, il établit dans chaque ville, dans chaque bourg, dans haque village, un seigneur et maître; de même, au temps de la rreur, chaque village avait son Robespierre, son dominateur. es 9 thermidor de province ne luirent que successivement t en assez long-temps; Robespierre, décapité à Paris, faisait ncore tomber les têtes dans les départements. Ce ne fut que peu peu, et çà et là, que les mains les moins timides parvinrent à étacher le voile sanglant de la terreur tendu du haut des échaauds sur toute la France.

DÉCADE VIII. — LA DÉCADE DES TROIS AMIS.

Environ un an après le 9 thermidor, il me prit envie de nettre de nouveau mon fusil de chasse sur l'épaule et de traverer mes herbages. Quand je fus à une assez grande distance de la lomerie, j'aperçus un jeune homme portant aussi un fusil; j'alai à lui, et je lui dis en riant: Mon voisin, je croyais chasser sur mes terres. — Monsieur, me répondit un homme d'âge et d'une belle figure, qui se hâtait de s'approcher, si vous êtes encore en Rouergue, vous êtes sur vos terres; mais n'allez guère plus avant, car je suis encore sur les miennes, si je ne suis pas sorti du Gevaudan; et je crois que monsieur, en me montrant l'homme jeune auquel j'avais adressé la parole, n'est pas à deux cents pas des siennes, c'est-à-dire de l'Auvergne: ces trois provinces viennent se joindre ici, au lieu, presque à la place où nous sommes. Messieurs, ajouta-t-il avec un air aimable et avec l'autorité

de son âge et de sa face vénérable, il me sem
nous voyons, nous nous regardons, nous nou:
nous nous convenons, et, j'oserai le dire, plus r
A quoi tient-il donc que nous fraternisions, comı
me on disait au temps qui vient de se passer,
embrassions? Il me semblera que nos trois provi
s'embrassent. — Et à moi, qu'elles fraternise
quent, ajouta, après m'avoir embrassé, l'homı
prenant par la main, si nous allons dîner chez n
d'Auvergne est la plus proche.

Dès le premier jour, je fus l'ami de mes deu
vaient tout nouvellement acquis leur ferme; qu
taient amis long-temps auparavant. J'ajoute que
reuse rencontre nous vivons sans façons, et que
mes hâtés de supprimer la qualification de monsi
nous nous appelons simplement Gervais, c'est l
dannais, qui a absolument voulu se rajeunir, être
façon que nous; Robert, c'est le nom de l'Auve
c'est le mien, qui suis Rouergas, leur plus proc

DÉCADE IX. — LA DÉCADE DES TROIS

J'avais été successivement dîner chez Robert,
vergne; chez Gervais, à sa ferme de Gevaudan
sont enfin venus dîner aujourd'hui chez moi, à ma
gue, ou plutôt à la domerie, dont j'ai loué au re
d'enregistrement ou à la nation, car nous parlons ı
les bâtiments les plus proches et les moins déla

Quel plaisir, leur ai-je dit, d'appartenir à d
nêtes, d'en être tous les trois dignes et en mê
connus et d'être sûrs les uns des autres! surtou
différence des opinions, comme on se passe la c
des cheveux! Car vous, Gervais, ai-je continué
main, vous êtes pour l'ancienne monarchie; vo
ajouté en lui tendant aussi la main, vous êtes po
actuelle; et moi, je suis pour l'opinion mixte, p
avec les deux chambres, que tant de bailliage
dans leurs cahiers. Eh bien! n'en soyons pas mo
fond du cœur, et, de même que nous avons fait t
provinces, faisons trinquer nos trois opinions.

DÉCADE X. — LA DÉCADE DES CHANTS.

Non, non, a dit Gervais à un nouveau dîner où nous avons ébattu le jour de nos amicales réunions ; évitons de nous réunir es dimanches ; que plutôt ce soit les décades : le cou de Robes-ierre n'est pas si bien coupé qu'il ne puisse encore se rejoindre. ,es comités révolutionnaires sont plutôt étourdis que morts ; ns de telle sorte que, s'ils reviennent, nous puissions leur ..e que nous avons gardé régulièrement les décades avec les hants ordinaires qu'avant le 9 thermidor on entendait au loin de outes parts, car nous n'avons pas encore oublié :

La Lanterne : *Ah! ça ira, ça ira!* — La Marseillaise : *llons, enfants de la patrie!* — L'Hymne de Marat : *Marat, 'u peuple le vengeur!* — La Conspiration de Danton : *Des ci-yens ambitieux.* — L'Amour de la patrie : *Entends-tu ces oldats vainqueurs ?* — La Loi : *Salut et respect à la loi!* — .'Égalité : *Égalité, c'est aujourd'hui ta fête!* — Le Chant du épart : *La victoire en chantant nous ouvre la barrière!* — La 'hanson patoise de l'Auvergnat :

> Ai fondut toutes lous segnous,
> Toutes lous vicomtes,
> Toutes lous barous!

Sans oublier la Carmagnole : *Dansons la Carmagnole!* — i la Farandole et son grand rond, sa longue chaîne de mou-hoirs.

Oh là! oh! mes chers amis, a poursuivi Gervais en riant, onvenons-en aujourd'hui, n'est-il pas vrai que la France n'a imais autant dansé que lorsqu'elle tremblait, autant chanté que orsqu'elle manquait de pain?

DÉCADE XI. — LA DÉCADE DES PROMESSES.

Mes deux amis, a dit aujourd'hui Armand, nous sommes con-enus de nous réunir chaque décade, de nous divertir, de récréer de toute manière. Ecrivons donc l'histoire de notre

temps, parfois bien sanglante, mais parfois aus
Ah! mes jeunes amis, a répondu Gervais, l'
temps est pour moi l'histoire de notre siècle, ca
les vingt premières années. Tant mieux! s'es
Tant mieux! s'est écrié Robert. Eh bien! j'y co
notre histoire, a continué Gervais en levant la
faisant lever la nôtre,

Si nous nous promettons de respecter la relig
tous promis;— Si nous nous promettons de resp
nous avons tous promis; — Si nous nous prome
offenser le bon sens : nous avons tous promis; -
promettons de ne pas offenser la langue : nous
mis;— Si nous nous promettons de bien nous ins
de n'en avancer aucun dont nous ne soyons certai
tous promis; — Si enfin nous nous promettons c
d'admettre tout ce qui est vraiment histoire de
plus courageusement encore, de rejeter tout ce q
l'est pas : nous avons tous promis.

Décade XII. — LA DÉCADE DU LIVRE

Eh bien! eh bien! ont dit ce matin Gervais
voyant arriver Armand, avez-vous fait l'introducti
ment, la voici; écoutez :

« Nous apportons à nos contemporains une hi
révolution dans la science, qui aura son ère, une
pas eu de pareille, à laquelle toutes, dans l'ave
reilles : car c'est une histoire nationale où sont to
de la nation, une histoire de France où sont tou
une histoire de la société où sont toutes les parties
à-dire tous les divers états, une histoire nouvell
remplie de peuple, par conséquent remplie de
vie. Nous savons bien que, pendant longues ann
peuple, mal endoctriné par les savants, et plus
livres, ne voudra pas reconnaître sa véritable hi
histoire; que, pendant longues années encore, il
l'histoire où il est, pour lire l'histoire où il n'est

que nous sommes tous les trois d'accord, a dit, a de-
sévère Robert. Et sur quoi? lui avons-nous demandé.
de notre ouvrage, a-t-il répondu. Ce titre ne peut
d'un livre de commerce, nous ferions trop rire. Nous
sons les jours de décade; nous pouvons l'intituler :
DES. Oui! oui! a dit Gervais. Oui! oui! a dit Armand.
ais, a dit Robert, que les treize chapitres déjà faits
même intitulés Décades. Accordé.
a dit Gervais, que nous donnassions à chacune de nos
nom de Décades, n'importe qu'au lieu de trois par
eût cinq, six, huit. Accordé.
us levions; Armand nous a fait rasseoir. Je voudrais,
ous supprimassions nos *a dit Gervais, a dit Robert,*

qui crient, mais qui se gardent bien de di
personnelle qui les fait crier.

DÉCADE XV. — LA DÉCADE I

Un auteur me communiqua dans le temps
faire imprimer. Ce livre avait pour titre : *l'Ar*
Je le lus, et je n'y trouvai de vrai que quelq
raturées; en voici les premières :

« La terre nous porte, nous la cultivons,
ainsi, dans une histoire, d'abord l'agriculture
nent les produits de l'agriculture : ainsi e
commerce échange les produits de l'agricul
des arts : ainsi ensuite le commerce. — Je ne
d'autres parties de l'ordre social qui se dédu
l'une de l'autre. »

Je ne le crois pas non plus, a dit Robert :
cessivement la déduction de toutes, et ici je
quand il écrit, et contre l'auteur quand il rat

J'ai fait le même essai, a dit Gervais ; je pe
et, comme lui aussi, je suis ici pour l'auteu
contre l'auteur quand il rature.

A cet égard, a dit Armand, il ne peut y a
core moins y en avoir trois.

DÉCADE XVI. — LA DÉCADE DE LA TER

Nous devons, nous dit-on, commencer
mais par quelle partie de l'agriculture ? Pa
fonds de terre, a dit Armand. Il a tant et si
que nous avons fini par céder.

En ce moment, on a frappé à la porte
ouverte. Ah ! pardi, notaire, nous sommes-r
trois à la fois, vous ne pouviez venir plus à

re l'histoire de la terre, des fonds de terre : vous nous
Commençons, mais surtout procédons par ordre.
est aujourd'hui en France le prix général des fonds de

ieurs, nous a répondu le notaire, sans avoir l'intention
uter, je vous avais entendus avant d'entrer. Vous
oir quel est aujourd'hui le prix général des fonds de
utrefois, je n'aurais pu vous le dire ; je le puis mainte-
epuis qu'il est passé à notre Saint-Chely de Gevaudan un
pitaliste qui voulait convertir avantageusement son argent
s-fonds, n'importe de quelle nature, n'importe dans quel
m'apprit qu'aux environs de Lille, de Rouen, de Paris,
, de Marseille, de Bordeaux, on achète à cinq, à six
t ; qu'aux environs de Tours, de Poitiers, de Nevers, de
, de Clermont, c'est à quatre, à trois ; et que dans les
s pays du Périgord, du Limousin, et vous pouvez ajou-
dis-je, de l'Auvergne, du Rouergue, du Gevaudan,
trois, deux et demi ; d'où il suit que le prix moyen
es est à peu près de quatre pour cent. Et, sur ce que je
u'il était singulier que, dans les pays les plus pauvres
il en fallût davantage pour acheter les biens-fonds, il
: Certes, la raison en est bien simple : dans les pays
iques, de commerce, dans les pays riches, l'argent a
bouchés ; dans vos pauvres pays, il ne peut être échangé
tre la terre.
bien, avons-nous dit au notaire ; apprenez-nous main-
uel est le rapport du blé récolté au blé ensemencé. Sui-
agronome capitaliste, c'est, dans les pays fertiles, huit,
ans les pays moins fertiles, cinq, six ; et, suivant moi,
ns nos malheureux pays, trois, quatre. Terme moyen,
te la France, cinq et demi, peut-être six.
re, quelle était au moment de la révolution, quelle est
ent où nous parlons, la condition de la terre ?
ondition de la terre ? Cette expression est bien nouvelle ;
cependant la comprendre, et je ne vous ferai pas attendre
nse, car, avant le pillage ou la dispersion des chartriers,
u bien des parchemins.
tivement au seigneur, la terre était encore serve ; elle lui
sous mille divers noms féodaux, rapportés dans les nou-
ois d'affranchissement, qui veulent à cet égard faire si
ment les savantes, à peu près le sixième net ; elle ne paie
n.

Relativement au décimateur, elle payait torzième ; elle ne paie plus rien.

Relativement au fisc, elle était ici noble franche, là imposée, et sous les antiques i fouages, de tailles, elle payait inégalement l tième. Aujourd'hui, sous le nouveau nom de cière, elle paie à peu près autant, mais par privilèges, sans distinction, sans exception. Qu vous me demandez : Y a-t-il entre les différe entre les différentes terres de chaque départ répartition ? Il s'en faut bien, vous répondrai-je les opérations cadastrales, qui seront bientôt te en Allemagne, le seront encore plus tôt en F n'y aura pas de petite propriété dont l'impôt n quement tarifé aux évaluations générales de la terres ; en même temps que, sur nos trente m de territoire, le plus petit lopin aura, dans l cadastrales, sur beau papier, en belles et fraîc image.

Notaire, quelles sont les formes les plus com de terre ? Ce doivent être et ce sont, dans i dans toutes les provinces montagneuses, pie geuses, boisées, les formes souvent les plus an bizarres, dessinées ordinairement par des ha d'arbres, des barrières, des murailles, des fo dans les bons pays, ce doivent être et ce sont le bornées par de minces pierres dressées. Aussi vous là que, par les effets de la loi sur l'égal pa sions, les plaines des finages, où chacun cultiv blé, en fourrages, en vignes, en chanvre, en offrent comme des feuillets d'un livre d'échantil drapier.

Puisque nous sommes à parler de la terre, : une petite pause, le notaire, je vous dirai que j aussi fait une question que vous ne me faites pa noms les plus communs des possessions territo

Par un grand nombre d'actes passés dans les ties de la France, dont j'ai une nombreuse col peu de notaires ont, s'il y en a quelqu'un qui l dans les communes à grands propriétaires, souv cultures ne forment qu'une seule possession. nom que celui du possesseur ou celui de la ferm

pré des Anglais, le pré de l'homme blanc; ou aux
ıguliers, du temps que les combats judiciaires étaient
natière civile : le champ de l'épée; ou aux anciennes
ıtibulaires : le terroir de la justice.
oment, le notaire a tiré sa montre, et, en se levant,
chers messieurs, il est temps que je parte ; j'ai à re-
testament; les héritiers sont dans l'impatience, ils
t; ils savent que souvent le mort n'attend pas.
s heures après, on a frappé de nouveau à la porte :
re le notaire. Il fallait voir, à cette seconde fois, la
ert qui était resté seul à ruminer dans une allée, qui
s le notaire, qui lui a présenté une chaise, qui en a

séparé. Je vous défie de supposer un commence où un homme ne fasse pas un arbre sien, un lop et j'ajoute ne s'empare pas d'une bête fauve, ne la fasse pas sienne. Je vous défie de concevoir un de société sans un commencement de propriété progrès de la société sans les progrès de la pro stabilité, la fixité des bornes. La société, la propr parables ; elles sont naturelles, c'est-à-dire néc quoi qu'on ait pu faire, elles ont commencé, c puisse faire, elles ne finiront pas.

DÉCADE XVII. — LA DÉCADE DES AVIS

Aujourd'hui nous avons d'abord lu notre dernier vous applaudissez, a dit le prudent Gervais ; vous ner un livre au public ; mais sachez qu'à ce chapitr c'est mon avis. Bon, a dit le rieur Armand, le pub tumé à jeter et à reprendre un livre : voilà mon mien, a dit l'austère Robert : nous ne sommes pl tion de Marivaux, du jeune Crébillon ; et si auj sommes toujours la spirituelle nation de Montesqu taire, nous sommes aussi la studieuse nation de Turgot, et en même temps la pensante nation de Laromiguière : à cet égard, c'est notre savante donne aux autres âges l'exemple. Révolution ! Rév

---

DÉCADE XVIII. — LA DÉCADE DES HABI

D'où venez-vous donc si tard ? avons-nous dit Vous allez le savoir.

Depuis quelques jours je ne cessais de penser à de l'agriculture, les plus ennuyeux, les plus bea monotones, les plus variés, suivant que nous ne s que nous saurons les faire. Voilà qu'aujourd'hui, j Sainte-Urcize, j'ai été assez heureux d'avoir indis besoin d'aller y acheter un cheval. Il était midi lo

hôtellerie. Je l'ai trouvée, comme vous croyez bien,
e monde. Nous étions au moins trente les pieds sous la
ble. En examinant les figures qui m'entouraient, j'en
de ma connaissance, j'en vois bientôt une autre, et
ncore une autre. Enfin, au bout de quelques minutes,
is retrouvons huit anciens étudiants du collége de Saint-
u philosophes tonsurés, ou théologiens à qui l'année
ait ôté la soutane, à qui l'année 1793 avait donné l'habit
nt on ne manque guère de se parer aux jours de fête ou
, aux jours d'éclat. Alerte! alerte! me suis-je dit; si je
prendre, voici un bon chapitre. J'ai d'abord laissé mes
camarades parler de leur régiment, de leurs aventures,
amours, de leur mariage; enfin, j'ai eu mon tour.
moi. mes chers amis, j'ai fait comme dom Thomas, et
i appris ce qu'était dom Thomas, religieux de la dome-
brac, qui ne voulait autrefois entendre parler que de la
les pots de fleurs, qui, depuis quelques années, a cassé
pots, et ne s'occupe que de la grande culture des
J'aimais passionnément aussi les jonquilles, les œillets,
e dit; j'ai aussi cassé mes pots; je ne pense plus qu'aux
néthodes d'agriculture, qui nourriront trois fois plus de
qui rendront la France, avec ses quatre-vingts millions
es, sur trente mille lieues carrées de territoire, la plus
e nation de l'univers. Tonnerre d'applaudissements,
lisent les journaux anglais, en parlant des séances des
ies, de leurs clubs ou de leurs tavernes.

IER HABIT BLEU. Mais ces bonnes méthodes, a dit un
n ou ancien théologien, ne consistent pas seulement, com-
ient les patriarches de nos campagnes, à saisir, au temps
illes, une condition d'atmosphère propice; elles consistent
ne plus laisser reposer les terres. Mon bataillon fut en-
'armée des Pyrénées-Orientales; je traversai le Rous-
e ne vis pas de jachères.

IÈME HABIT BLEU. Mon régiment alla en Flandre, en
dit un autre ancien théologien; je n'en vis pas non plus.
it se fait-il qu'il y en ait dans la France, située, pour
e tenue entre ces deux provinces? Comment? par la
ison qu'autrefois la France, tenue aussi entre la répu-
e Hollande et la république suisse, n'était pas libre, et
était pas libre, c'était par vieille routine de gouverne-
c'est encore aussi par vieille routine d'agriculture que,
ne année sur trois, ses terres sont en jachère. Pourquoi
vous? a-t-il continué en s'adressant à une partie des

personnes attablées avec nous. Oui, véritablem
aussi bien qu'un autre, les terres, par un long
port des mêmes produits, s'effritent; mais elles
lorsque, par des semences, à chaque année dive
mande, dans différentes profondeurs, dans div
des sucs qui y sont laissés depuis le défrichem
O mes amis! ensemencements successifs de g
fourrages divers, et nombre, grand nombre de
comme nous disions en théologie, la loi et les
toute l'agriculture, voilà tous ses progrès.

TROISIÈME HABIT BLEU. Mon camarade, s'
un ancien philosophe, je ne vous ai pas interron
excellente doctrine d'assolements a pénétré dans
France; vous la voyez dans le Parisis, dans l'A
Quercy, et même dans la lisière de notre Roue
sine. En agriculture surtout, donnez le temps a
me permettez de m'exprimer ainsi: car, où l'hon
plus long-temps lui-même, c'est-à-dire le plus lon
qu'il a fait, ce qu'il fait, c'est dans sa manière de c

QUATRIÈME HABIT BLEU. Fort bien, mes ami
pas, non plus, il s'en faut, toute l'agriculture; il
toute l'agriculture du champ. Et d'abord, où son
velles universelles cultures? d'abord celle par lac
reur remplit de grosses boules de farine les e
terre; ensuite celle par laquelle il la couronne d'
cannes à sucre si délicieuse aux animaux? Où s
de terre? Où est le maïs? Où sont les nouvelles va
racines sucrées, de la carotte, de la betterave? Où
qui vient rassasier les bestiaux comme la pomme
rassasier les hommes? Et, avant tout, n'aurait-il
des nouveaux engrais de matières animales; et, av
lument avant tout, de la petite et de la grande cul
innombrables nouveaux outils? Allez voir, moi
Paris, au Conservatoire des arts mécaniques, les
rues à versoir, à semoir, à deux, à quatre roues,
à trois coutres. J'ai eu encore plus de plaisir à le
plaines du Parisis, attelées à deux, à quatre chev
ouvrir profondément la terre, qui était ensuite bris
dents de la herse, ensuite nivelée par le grand ro
J'ai vu aussi au Conservatoire le hache-paille; je
j'aurais voulu y voir un macque-paille, car on dev
paille avant de la donner aux animaux. J'y ai auss
curiosité les nouveaux instruments à vanner, à c

lans les greniers, suivant les méthodes de Duhamel.
UIÈME HABIT BLEU. Mon caporal, ainsi que je vous ap-
, régiment, a dit un autre ancien théologien, vous n'avez
l'histoire de l'agriculture, puisque vous n'avez pas fait
: du pré; c'est à moi, qui suis du verdoyant village de
à la faire. C'est par les prés, par la variété permanente
ries, de leur douce couleur, que la face agricole de la
se distingue des pays voisins; mais je ne les confonds
, les prairies volantes, les pièces de fourrage, les pièces
ne, de sainfoin, de trèfle, les pièces de turneps, de
re, de chou-vache, ou avec les champs de colza, de na-
'ec ces divers semis dont nos habiles agriculteurs vêtent
les parties de la terre les plus décharnées, les plus in-
Nos prairies sont comme de grands tapis, veloutés du
x gazon, peints des plus belles fleurs, tissus de toutes
'herbes que, pour les animaux, a préparées leur bonne
nature, à la différence de nos dangereuses prairies arti-
, toutes d'une seule et même espèce de fourrage. Du
l'on ne s'y trompe point, nos prairies naturelles ne sont,
:ur palis, ou par leurs ingénieuses clôtures, ou par leur
llement, ou par leur irrigation, ni les prés de Clovis, ni
:s prés de Louis XIV.
:ME HABIT BLEU. Ah! mon camarade, souvenez-vous
urs, souvenez-vous qu'après la fauchaison nos prés sont
e qu'ils étaient, je ne dirai pas du temps de Clovis, mais
s de Japhet, qu'ils sont des communaux.
ant à l'histoire de la vigne, si elle est vraie, elle doit être
Nos vignerons n'en savent pas plus que ceux de Fran-
et ceux de François Ier n'étaient pas plus habiles que
Virgile. A-t-on amélioré le plant? On l'a détérioré. On
é au nord, au midi de notre France, le bon raisin, aux
etits, spiritueux et sucrés, le mélier, le *saumencez*,
substituer le gros plant, le Sammoreau, le *maural*. On
pas moins de dix barriques de vin par arpent. Si je passe
fication, quoique Maupin ait imaginé pour les vignobles
s couvercles des cuves; quoique Cadet de Vaux, je le
t imaginé les chaudronnées de moût préparées au sucre,
:e dans les cuves, et, je le crois aussi, le thermomètre de
ution; quoique Chaptal ait donné une œnologie théorique
es vineux, notre vin est sans doute, depuis mille, deux
s, un vin de quatorzième siècle.
·z-vous maintenant l'histoire des bois? a poursuivi ce
abit bleu. L'ancienne ordonnance des eaux et forêts les

avait conservés; elle avait un grand défaut,
Aujourd'hui on ne cesse de s'occuper de la r
rêts. L'Europe n'a que neuf espèces de bois
pente et au charronnage; l'Amérique septen
quante : notre gouvernement en fait distribu
graines; il donne des médailles pour des plan
a proclamé les heureux essais des plantation
sables en pins maritimes, qu'a faits Bremont
bords des routes, les bords des rivières, les
terrains, qui ne peuvent donner que du bois,
il faudrait des lois coercitives. On vient de rec
velle administration dont les forestiers sont to
je ne sais s'ils feront reverdir les forêts.

Septième habit bleu. O mes amis les j
théologiens! a dit un autre de mes anciens cam
nez de célébrer successivement l'état actuel de
magnifique spectacle dans les différentes partie
offrira au Créateur, lorsqu'il verra rouler à s
non telle qu'elle est sortie de ses mains, vêtue
verte, mais vêtue d'une robe toute découpée en
en clôtures, toute diaprée de labours, de moi
de vergers! car, de même que, lorsque les fru
a délégué à la lumière du soleil la puissance de
mûrir, de même il a délégué à l'intelligence hu
de donner cette dernière façon, ce dernier asp
terre.

La charrue de l'Europe a depuis long-temp
bientôt il en sera de même de celle de l'Amé
de l'Asie est plus lente; celle de l'Afrique est l
fois la France a inutilement voulu, à cinq siècl
domicilier par la force des armes. Si maintenan
cette vaste région, si fécondée par les feux du j
et tranchant, elle y enracinerait à tout jamais
Et le prix, le prix des denrées! ont crié plus
On n'a pas répondu; l'hôtellerie s'est vidée.

DÉCADE XIX.

LA DÉCADE DES MONTAGNES MANGÉES.

ıivant Robert, l'expression d'homme de loi s'en va; celle ·ocat revient. Ces jours-ci, nous a-t-il dit, j'étais sur le pas a porte : Sortirai-je, ne sortirai-je pas? Je balançais en reıant les gros nuages noirs, qui s'approchaient, qui s'éloignaient. ıx hommes, fort animés, m'abordent. L'un d'eux me parle i : Monsieur l'avocat, j'ai parié qu'on pouvait manger une ıtagne; ai-je perdu? — Voyons.

I y avait quarante-cinq et peut-être cinquante ans que Jean ı avait acheté le plomb du Cantal, s'y était domicilié; on vient 'en faire descendre. Jean Jean s'y était marié, et il avait eu enfants comme l'on en a dans les montagnes de l'Auvergne, t-à-dire par douzaines; ses enfants s'étaient aussi mariés, et ıvaient eu aussi des enfants comme l'on en a dans les montas de l'Auvergne. Toutefois Jean Jean ne comptait pas cent rante-quatre enfants ou petits-enfants, mais il en comptait un grand nombre, tous bien constitués, mais un peu fainéants. n'avaient cessé d'emprunter du blé, de faire moudre, de ıger, sur le crédit de leur père, qui ne cessait de dire : Mes ınts ou moi, leurs enfants ou moi, c'est tout un : vous n'aurez ire qu'avec moi. A la fin on se lassa, et Jean Jean vit s'amon·r sur la tablette de sa cheminée des liasses de papier timbré. ; amis, dit-il un jour à ses créanciers, qu'il avait convoqués une grande pelouse et qu'il avait rangés en un grand cercle ɔur du notaire, point de frais, point de colère! Je vous paietous; chacun de vous aura un morceau de mon Cantal ou de a vignoble de Campouriés. Le notaire parla à son tour et dans plus profond silence. Messieurs, dit-il, aucun de vous ici ;nore

Qu'en France le prix commun de l'arpent de champ est de 0 fr. ; — Que celui de l'arpent de pré est de 700 fr. ; — Que ui de l'arpent de vignes est de 900 fr. ; — Que celui de l'arde bois est de 800 fr.

Tout le monde inclina la tête en signe d'assentiment. Toutes, continua le notaire, les biens du sieur Jean Jean, sur les-

quels nous sommes, ne peuvent être évalués
semble qu'ils doivent l'être à ceux-ci. Et ils le
rête. Voilà aussitôt des clameurs! les créanci
taux du notaire soit abaissé. Le gigantesque Je
sur ses pieds, tenant d'une main son grand bât
grand flacon plein de vin. Tout le monde dans n
vous savez, a sa tasse: tout le monde tendit sa

Messieurs, continue le notaire, nous venons
de terre en argent; maintenant, d'après les tau
le en grains.

Les années ont été si désastreuses, nous av
de blé des provinces voisines, que personne i
prix commun du quintal marc de froment est
du seigle de 6 francs 10 sous, celui de l'orge d
de l'avoine de 4 francs. Vous êtes tous d'accor
vous savez que le prix commun de la France
fait celui de notre pays d'herbages, il faut l'é
criaient les créanciers. Non, non! criaient tou
grands et petits. Le notaire, voyant que le bru
minuer augmentait, frappa de son calemar sur
Jean, si intéressé au silence, prit en même temp
ton, son grand flacon : tout le monde tendit sa t

Les bouchers, qui étaient en seconde ligne, ca
blatiers, parurent. Prix commun de la viande
d'une voix forte le notaire au milieu de tous ces
sanglants, le voici :

La livre de bœuf 8 sous, de veau 12 sous, de
de porc 10 sous.

Mais comme nous sommes ici dans un pays
conséquent de viande, il faut baisser d'un cinquiè
tant! crient les bouchers. Si! si! crient les jeu
deux côtés on s'obstine, on se provoque. Messieu
le notaire aux bouchers, vous avez des couteaux
fants n'ont que leur innocence : n'avez-vous pas
temps Jean Jean, qui avait eu la prudence de ne
ton, présenta le flacon nouvellement empli: tout
sa tasse.

Tout le monde reprenait paisiblement le chem
c'est le village qui est au couchant du Cantal, le
enfants se jetèrent sur l'herbe, les bras ouverts
terre. Adieu! adieu! pauvre Cantal! nous te
pleurs et des sanglots à ne pas finir. Le notaire,
dit : Levez-vous, mes jeunes amis, levez-vou

'ez vu comment on a mis votre Cantal en arpents de
is arpents de terre en argent, l'argent en blé, en viande.
ez mangé ce blé, cette viande; vous êtes rondelets, frais
s; vous emportez chacun avec vous un joli morceau du
C' rrai! c'est vrai! s'écrièrent les enfants en riant et

ni ne ni ne itait; il s'en allait tout
vre. Jean? lui dit le notaire;
avez lieu de l'être, car
pr tout le , vo ne le devez plus, et
é a un gr , lui dit Jean
, es, vous au ce qu'au spiri-
v ètes les es de nos secrets. Je
donc qu'a la révolution, lorsque j'étais coiffé
b et par dessus de mon chapeau neuf,
it, le au , au vin d'après vêpres, roi du Can-
roi au Cantal; je vous avoue que cela me faisait plaisir;
ne, depuis la révolution, me voilà tout simplement Jean
mme devant. Mais on dit que le général Bonaparte va se
, et moi Jean Jean je redeviendrai aussitôt roi après
Oh! mon ami, lui dit le prudent notaire, qui craignait
s les anciens jacobins de village, depuis quelques années
emps des rois est passé, et souviens-toi que, si le premier
se fait nommer roi, et que tu reprennes, comme tu le
premier métier de marchand de ferraille, mitraille à
, tu verras avant peu sa couronne tomber dans ton pa-

DE XX. — LA DÉCADE DES RIVIÈRES BUES.

Robert, s'est écrié Gervais, dans votre Auvergne vous
ntagnes; eh bien! dans nos Cévennes nous bu-
ueuves. A votre tour, écoutez-moi.
us mes caves pleines; mon cousin de Montpezat le sut.
chez moi un après-midi. Mon cher cousin, me dit-il,
vieux; je veux enfin mettre, non pas de l'eau dans mon
ais du vin dans mon eau. Vous connaissez au Mont-Joux
etit bien, moitié champ, moitié pré, qui environne la fon-
u'on nomme la Loire, parce que cette rivière y naît; or,

il vaut, suivant moi, tant. — C'est vrai, lui di donnez-moi dix pièces de votre vin rouge de ' de votre vin blanc; je vous le compterai à dix fr au prix général du vin de ce pays, et même des moins, je le crois ainsi : car, en ma vie, j'ai di diablement bu. — Votre prix est raisonnable. — hectolitres d'eau-de-vie de soixante francs l'hec raisonnable. — Deux hectolitres de cidre à sept tre. — C'est raisonnable. — Et, comme je veux joignez-y enfin deux hectolitres, une petite fu huit franc l'hectolitre. — Ce n'est pas raisonnabl de la bière. — Vous en achèterez. — Effectivem tenais à posséder la source d'un fleuve qui divis deux, j'en achetai, et l'acte de vente fut passé.

Moins d'un an après, mon vendeur et moi, n contrâmes dans la rue; il avait l'air de quelqu'un faire une demande ou une prière. Monsieur Ger j'ai bu toute la Loire. Eh bien! lui répondis-je mon chemin, vous ne devez pas avoir soif.

DÉCADE XXI. — LA DÉCADE DU POT

Robert! Gervais! a dit Armand, dans notre l faisons aussi comme vous des prodiges : car d'un faisons sortir de grands troupeaux de moutons et votre tour, écoutez-moi, je vous prie.

Du temps qu'on décapitait, comme un parrici qui avait trouvé plus beaux, plus brillants, plus solides, plus palpables, quatre-vingts beaux do que quatre assignats de mille francs, le *cammassi sier*, ou tête de *mas*, de hameau, du hameau mont, dont les humbles fonctions étaient la levée royaux, soit seigneuriaux, soit curiaux, qui vo tête, mais qui voulait aussi garder son argent, qu tre-vingts ans de vie et de travaux, il avait amas bien d'autres, le mit dans un pot et le cacha da Les fils, qui ont hérité du champ, surtout du pot, que deux fois : la première pour remplacer les b épizootie locale avait fait périr.

it d'abord acheter une belle paire de bœufs, 400 fr.; ches, 360 fr. Ensuite il fallut encore, pour porter la fa- ulin, deux chevaux de la taille et du prix des chevaux , 600 fr. — Au pot! au pot!

ı deux mulets, 800 fr.; deux ânes, 120 fr. — Au pot!

it cinquante brebis, chacune à 9 fr.; trente moutons, 14 fr.; six chèvres, chacune à 12 fr. — Au pot! au nt encore les jeunes héritiers.

t cinq porcs, 200 fr.; quatre pourceaux, 50 fr. — Au ot!

nouvelle fois ils voulaient acheter des brebis de Flan- le prix est de 80 fr.; des mérinos, dont le prix de cha- e 120 fr.

été épiés par gens qui avaient aussi besoin d'acheter x : ils trouvèrent le pot vide. Je laisse à penser de re; ils brisèrent et rebrisèrent le pot. Il n'en reste plus oire.

XXII. — LA DÉCADE DE L'ÉCOLE DES CRIS.

certes, nous appelons dans le Midi, comme à Paris, onguent pour les blessures; mais nous appelons aussi nous qui sommes les maîtres de faire et de refaire notre ngue locale, nous appelons aussi baume une grotte, une Nous en avons plusieurs autour de Rodez, et notam- ès d'un riche village, deux tout près l'une de l'autre. Je l'un des soirs de l'hiver dernier, qu'il était déjà nuit, de- s ouvertures maçonnées en forme de portes; j'entendis 'une comme un vaste instrument grave, devant l'autre n vaste instrument aigu, qui faisaient ensemble comme ce d'accord d'octave. Quelques jeunes filles entraient le-ci; je les suivis. J'aperçus au fond, entre quelques de colimaçons remplies d'huile et garnies d'une mèche rûlant très économiquement, une vieille femme qui criait crier par de jeunes filles de seize à dix-sept ans, dont geait ou modulait poliment la voix : Ma belle enfant! lez, adoucissez les sons, et, au contraire de Paris, faites

la dernière syllable longue. Ici l'on dit :
Paris : Mĕs gōrs pĭgeŏns!

Toujours comme à Paris, rendez bonne
chandise.

Mon écuellée de blanc caillé! 5 s. — M
douce! 5 s. — Mon beurre de montagne, l
fromage de la Guiole, la livre! 8 s. — La d
9 s. — L'oie grasse! 2 fr. 10 c. — La gra
3 fr. — Le chapon pailler! 1 fr. — La pou
La canne grasse! 12 s. — La paire de pig
Bonne huile de Provence, de Languedoc
Bonne huile de noix, bonne huile vierge, la
fondant, miel fondu, miel de millefleurs,
Amandes douces, amandes de Millaud, la l

J'entrai dans l'autre baume. Je vis un hom
professant aussi, entre des coquilles de coli
jeunes garçons de ferme.

Les deux décalitres de maïs, de millet,
gnes, 1 fr.; — de pommes de terre, 50 c.; ·
— de pruneaux, 2 fr.; — de cormes, de nèf

Ces écoles de cris m'avaient paru assez
mandai, la semaine dernière, à des gens c
naient toujours. Non, me dit-on, elles sont
sertes. Ces baumes sont spacieuses, obscur
filles s'y sont perdues; les pères et les mère
porte, et, depuis, l'école des jeunes garçons n

DÉCADE XXIII. — LA DÉCADE DES V

Voici l'histoire d'un million de Français,

Les valets des campagnes sont nés dans
va sans dire; j'ajoute que les valets des vill

Tout le monde ici connaît la grande ferme
vérac, dont le riche fermier partage volontie
gras et succulent chapon que chaque soir on
lai un de ces jours lui en demander ma part. l
pas les chaises furent rangées autour du feu,
Je voudrais bien parler à Jantou, Petit-Jea
Jantou parut. Jantou est premier dignitaire

. de cette grande ferme. Monsieur Jantou, lui dis-je, ne rais-je, par votre obligeance ou celle de vos amis, connaître ivers degrés de gain, de considération, de bien-être, de être, dans les différentes parties de la domesticité des cam-

Oh! Monsieur, me répondit-il, vous ne pouviez mieux adresser; vous n'avez besoin que de moi. Je vais vous con- na vie. Il me la conta, et à mon tour je vous la conterai, non mot pour mot, mais sans rien y ôter, car j'y ajouterai parfois ques observations qu'il sera facile de reconnaître pour ne pas de Jantou.

e suis, me dit-il, le huitième des quinze enfants de feu mon :, que je ne puis nommer sans me rappeler avec des larmes econnaissance l'éducation religieuse et laborieuse qu'il nous na. Mon frère, qui était, depuis quelques années, majoral s les plus grosses fermes, vint chez nous, un soir, me pren-, en me disant que j'étais assez âgé, ou du moins assez fort r aller servir, qu'il était enfin temps de décharger de ma bou- notre pauvre maison. Je t'emmène tout à l'heure avec moi! ssitôt mon père, ma mère et la famille m'embrassent; je pars. Nous arrivâmes à la grande ferme de Varès, qu'on sonnait la ne du souper; nous entrâmes. Je n'avais jamais vu une aussi nde cuisine, une aussi grande cheminée, une aussi grande le. Je fus ébloui de deux lampes que pour la première fois ma vie je voyais en même temps allumées. L'une était pen- : au bout d'une longue table, l'autre au bas. Tout le monde se ça; je tremblais de frayeur et de respect. J'allai m'asseoir tout ôté d'un petit garçon de mon âge; je le regardai faire, manger; nangeai, je fis comme lui. Tout à coup, vers le milieu du re-, le maître valet porta ses regards sur mon petit camarade et moi. — Rogas! puotier! changez de place; rogas, mets-toi dessus. Ici, ajouta-t-il en riant, les ordonnances ne veulent que le puotier, le gardeur des dindons, des plus petites bêtes, ne personne. Le puotier, rouge et confus, se leva, prit ma e en disant : Voyez comme de tout temps les puissants du nde s'entendent! C'est parce que mon camarade est frère du joral qu'on me fait lever.

Le coup d'œil général de la table m'avait saisi d'admiration.

A la dernière place était assis, je viens de le dire, LE PUO- :R, ainsi appelé du vieux mot français *piot*, aujourd'hui din- ı, d'où nous avons fait le mot dindonnier. Notre dindonnier était illeurs un bon petit garçon, et si la milice l'a pris, je ne serais s étonné qu'on me dit maintenant qu'il est capitaine, tant il ait brave. Il ne put dormir, tant il était fier; le lendemain, bien

que son salaire fût de neuf francs par an, on
de monsieur et deux vieilles paires de soul
il disparut au point du jour.

Au dessus du puotier était assis LE ROGi
appelle le plus petit berger. J'ai déjà dit que
je parle comme dans nos fermes. Mes gag
francs secs.

Au dessus était assis L'ÉGOSSIER, le gar
juments; on pourrait l'appeler aussi et plutô
dinairement un jeune garcon de douze, treize
ou vingt francs de gages.

D'un côté l'égossier me coudoyait; de l'au
VACHER, qui est souvent un bon vieil homm
dans cette place, les invalides! Il a vingt-ci
deux hivernes, deux brebis nourries et un m

Venait ensuite LE BASSIBIER. Les brebis
les brebis antenoises s'appellent ici les *bass*
le *bassibier*, qui, avec son visage d'adolescen
au chapeau, ne fait pas encore grand peur a
déjà commence à faire peur aux mères. Mên
cher.

Il avait au dessus de lui LE PASTROU,
pâtre ; mais l'expression n'est pas exacte, ca
le second grand berger, le lieutenant génér
et il s'approche du haut bout de la table. Se
francs et quatre hivernes avec sa toile.

Au haut bout de la table, du côté gauche
tôt siégeait LE MAJORAL, le grand berger,
était là dans toute sa gloire; il était le prem
moi, j'étais le dernier. Il me regardait avec
maison; je le regardais avec crainte. Le ma
ou trente hivernes, c'est-à-dire un petit tr
pendant sa toile n'est pas plus grande que cel
salaire n'est que de quinze francs, pas davan

Au dessus, du même côté, s'asseyait, si
on dit aujourd'hui, trônait LE BOURIAYRE. I
pelle une ferme une *borie*; de ce mot on a fai
directeur de la borie. Dans les provinces du n
le bouriayre, ainsi que dans les provinces du
mais ce n'est que dans celles-ci qu'on l'appell
grand valet, premier domestique, grand don
des plus hautes dignités de l'ancien empire
riayre n'a que sa part de toile, mais il a ses l

hivernes ; il a, ce qui est d'un
L. ɔ, l'autorité, le commandement sur
ɔ, ut aussi dans les provinces du nord.
ue , vis-à-vis le bouriayre, était assis
e bouvier ; mais ce nom est mal
us, et il faudrait dire le *buaumier*,
ɪı dire, au lieu de bouvier, bœufier.
s oreilles ce mot est mal sonnant, ridi-
e qu'il le soit en lui-même. Le botier
ue francs et sa toile.
a, au dessous, *citrà*, que les Gaulois
Comme de raison, le trabotier était
. Le trabotier a cent francs de gages,
s et mètres de toile. Je dois dire aussi
s fermes il y a un trabouriayre un peu

re LE FOURNIER, assis au dessous du
a e-v -dix francs de gages. quatre hivernes
. le fournier est le plus leste, le plus
u ours un cas de conscience de pincer
au , et d'en faire de petites galettes pour

s sont le commun, le peuple de la ferme ; ils m'é-
r ɪı grand nombre ; j'en comptai jusqu'à dix, tous
soixante francs, quatre hivernes et leur toile.
maître valet a assez mangé, tout le monde a assez
nd il se lève tout le monde se lève. Après un mo-
e générale, il se leva, et immédiatement après
ux. La prière du soir fut récitée par la ménagère.
res quelques moments de silence, pendant lesquels
fut censé dire les prières de la pénitence imposées
sseur, tout le monde se leva et alla se coucher. non
ans les provinces du nord, dans un lit de planches,
de plumes, mais dans un lit de planches et
à la couverture n'est souvent faite qu'avec des chif-
, couleur par couleur, industrieusement cousus, en-

, on fut sur pied au point du jour, et, après
à naison ou aux environs, on dîna vers les
un co le dîner. On ne corne pas les repas qu'on
le nord, au lieu de la corne ou de la co-
ne.
gardés à table sont rigoureusement gardés

au labour ; la charrue du maître valet est la ı
dant celle du botier est la dernière ; mais ı
quand on recommence , la dernière devient l
travaux des champs sont en général fort dém
souvent égalité de rang, et toujours égalité d
Avant de venir ici pour être maître valet,
j'ai servi vingt ans dans le Rouergue, l'Auve
même dans le Limousin. J'ai vu que tous les
à peu près à celui-là ; qu'à peu près aussi les
plus grandes ou plus petites, ressemblent à
geois qui ont couru disent, de même, qu'ils ı
de grandes différences dans les provinces p
Les temps qui ont suivi la révolution n'
plus de grandes différences. Notre pain a-t
que du seigle ou de l'orge mêlé d'avoine ? ex n
elle pas toujours une grande coupe d'eau, que
seau à la fin du repas ? Les jours de travail, so
ment vêtus que de notre chemisard ou blouse
le dimanche avons-nous de plus bel habit que
Il est vrai que maintenant nous sommes ex
que nos jeunes maîtres ne sont plus exempts
lorsque le tambour de la réquisition ou de la
ils sont obligés de venir se ranger côte à côte
ques jours après derrière nous, lorsque nous
Jantou, qui n'était pas accoutumé à être a
écouté que dans ce moment, ne pouvait cach
aise et combien il avait de plaisir. Monsieur,
aussi vous parler, si vous le désirez, des do
Ma famille ou ma parenté en ont fourni de tou
dis-je.
Peut-être n'y a-t-il pas de JOCKEIS ? — Si
a. J'avais un tout petit cousin, rogas dans un
plut à une dame ; elle lui proposa de le suivre
dame plut à mon petit cousin, qui eut un beau
un beau galon d'or, qui eut les cheveux coup
francs, vingt francs, trente francs de gages.
Ni peut-être de DOMESTIQUES. — Oh !
car la classe des serviteurs appelés domestiq
breuse. Mon frère aîné dit un jour à la famill
mestique à la ville ; j'ai assez porté une veste
habit. Il s'en va à la ville, et véritablement il
cat, qui lui donna le vieil habit dont il étai
veille ; et comme mon frère avait une plus be

tance, les plaideurs le prenaient souvent pour l'avocat. Mon
eut d'abord deux cents francs, ensuite deux cent cinquante
, ensuite trois cents francs; il n'a guère eu de meilleurs
. nsieur Jantou, lui dis-je, en reprenant la série de ques-

a-t-il LAQUAIS? — Avant la révolution, mon oncle,
d suque chez un chanoine, fut emmené à Toulouse,
grande maison, il devint laquais, à habit écar-
d'or sur toutes les coutures, et à cinq cents francs

a-t-il des VALETS DE CHAMBRE? — Mon grand beau-frère,
d'un curé, avait appris à lire et à écrire; il avait fait une
de ses classes. Il avait belle plume, belle langue, et sur-
e lle; il avait lu des romans où les valets de chambre
retières aux grandes dames. Il part pour Paris
ve ies. Il n'eut qu'à se montrer pour être valet de
re. Je n'en sais pas davantage, si ce n'est qu'il ne portait
ne livrée, qu'il avait huit cents francs de gages pour s'acheter
odorante, bas de soie, épée.

des MAITRES D'HOTEL? — Oui, il y en a, ou du moins il
avait. Tout le monde, ici, peut encore s'en souvenir, car il
efois ici avec les équipages de son maître, qui lui
.. combien diriez-vous? qui lui donnait deux mille francs.
ce maître d'hôtel venait ici, il portait un chapeau bordé
point d'Espagne, dont le village était tout ébloui. Un jour il
ut, par amitié d'enfance, aller servir chez le baron de Lu-
, seigneur de notre paroisse; ce jour il faisait chaud, lui seul
le chapeau sur la tête et sa belle épée au côté; il prenait
mains des valets tous les plats et les plaçait sur la table. A la
du repas, il s'en alla, de crainte que monsieur le baron le
çât suivant sa coutume de manger à côté de lui. Et que m'é-
t ce maître d'hôtel? c'était mon propre oncle, le frère de ma
re.

Et des INTENDANTS? — Oui! oui! il y en avait du moins un;
l n'a voulu nous reconnaître pour ses parents qu'à la révo-
. Il venait se réfugier dans la maison où il était né; ma
ma'mère et mon grand-père lui fermèrent la porte sur le nez.
ns son bon temps, cet intendant de la maison d'un ministre
it plus puissant que l'intendant de la généralité, et bien plus
he. On dit qu'il cacha son trésor dans un grand jardin, mais il
sut pas cacher sa tête; il fut pris, il périt.

DÉCADE XXIV.—LA DÉCADE DES T

Armand, Armand! c'est assez, a dit
parler aussi.

Maintenant voici l'histoire d'un million
toire des servantes.

Figurez-vous dans un de nos plus pau
vre maison, mais non, vous ne vous la fig
figurez-vous en même temps, se tenant pr
porte, quatre belles filles, mais non, vo
pas assez belles. Leur beauté était de genr

L'une, l'aînée, avait les formes massiv
qui sortit de la maison. Prunier, dit-on
voudriez-vous me donner une de vos
Une! je vous les donnerai toutes les q
faire?

UNE SERVANTE DE FERME, lui répo
bon fermier des environs. Margot le suivit,
porcs, les appeler en battant le cul du ch
du grain aux poules, couper les choux,
l'usage des grandes Bourines, cinq poigné
Margot, pour tremper les écuelles de la s
à chacun des valets assis à table ; Margot
debout derrière eux, mangeant la sienne
commandements, eut trente francs de sa
toile, et peut-être une ou deux petites hiv

Margot ne cessait de dire : Je sais qu'il
toffe pour UNE MÉNAGÈRE. En effet, au
nées, Margot avait si bien fait les yeux do
mestiques, si bien coqueté avec le fermi
fermière et ses filles, que le lend ain d'
Jean elle fut proclamée p ère
quitta le nom de Margot, s'app ue
du moins les plus petits, lui aient
peau. Elle ceignit la ceinture des clefs ou
teau avec lequel elle découpait, juste co
une omelette à la farine, une longue tra
huit, vingt portions, ni plus ni moins, et

:, le rang. Quelle heureuse vie que celle de Margot, je
:nds, de Marguerite! Continuellement on lui demandait,
llement elle donnait ses ordres; elle était, pour ainsi
bouriayre de la grande cuisine. Un gros salaire accrois-
re sa gloire : elle avait quatre-vingts francs, trois hiver-
toile. Elle avait une paire de souliers neufs et le plat
de feutre du pays.

ıerite était belle, mais Jeannette, sa sœur, l'était davan-
ırguerite, du temps qu'elle était encore la jeune Margot,
: que sa sœur entrât dans la ferme où elle était. Il faut,
le, que j'en fasse une SERVANTE DE VILLE. Parmi les
où la jeune Margot allait porter du lait, il s'en trouva
a maîtresse, après avoir rudement souffleté sa servante,
la porte. La jeune Margot n'était pas loin, elle applaudit
ıstes soufflets, maudit l'insolence de cette servante, en
posé de sa douce petite sœur. La douce petite sœur fut
appelée.

éussit, et si bien, que, peu de temps après, elle fut
e dans une riche maison où l'on cherchait une FEMME
RE. Elle fut agréée. Ses gages de servante n'étaient
uante francs, ses gages de femme de chambre furent
'e-vingts. Jusque là son tablier, comme celui des ser-
e ferme, avait été gris, de bure grise. Alors elle prit le
er blanc, à petite bavette et à grandes poches carrées,
)t, auprès de ses compagnes du village, était une mar-
upériorité, un sujet d'orgueil, tantôt, auprès de ses maî-
:t de leurs pareilles, une marque de servitude, un sujet
ation. Son tablier était devenu blanc. Ses mains devin-
ore plus blanches. Auparavant, elle travaillait du matin
elle ne fit plus rien qu'habiller, déshabiller, coiffer, dé-
ses jeunes maîtresses, tourner sans cesse autour d'elles,
ıais pouvoir être aussi jolie, ou se montrer aussi jolie.
: était encore, pour les endormir, ou pour les désen-
le leur lire des romans, des comédies, et elle y pouvait
: l'importance des valets et des soubrettes avait aujour-
ssé ; qu'ils ne faisaient plus de mariages, même sur le

jeune fille avait trouvé trois divers noms dans son nom
ıeth, et elle les avait pris successivement, suivant la pro-
ı de ses diverses fortunes : elle s'était d'abord appelée
, ensuite Babet, et enfin elle avait passé au beau nom
C'est qu'elle espérait être une FEMME DE CHARGE ; mais
ait encore nullement faite pour cela, car les fonctions

d'une femme de charge sont celles d'une inte sous sa clé, le linge, l'argenterie, les bougie charbon, le bois, les provisions, le sucre. tures, les conserves ; sa mine doit être sév d'Elisa était riante, douce, gracieuse. Aussi Vous êtes vraiment faite pour être DEM Elisa rejeta cette idée comme une chose impo un tablier noir ! disait-elle, m'asseoir dans un d'une grande dame ! aller recevoir, puis annon le haut monde qui viendrait la voir ! Moi ac la dame dans ses visites ! Cela serait, qu'on croire, que je ne le croirais pas. Non, non, elle le fut, dans moins d'un an, chez une bon ou comtesse ; je crois plutôt que c'était une d ne put jamais être payée de ses gages.

Décade XXV. — LA DÉCADE DES

Je m'arrêtai, l'année d'avant la révolution, de la Limagne ; un assez grand nombre de fr femmes étaient, assez près de moi, assises su bre. Elles disputaient. Oh ! ma famille, mère tes, grand'tantes, cousines de tous les degré prouverais, toute l'élection. — Mes nourrisso bre, siégent au présidial. — Quant à moi, un avocat me doit son lait à quatre francs par vieille femme. — Son fils me doit le sien, au francs, disait une jeune femme. — Moi, je n liers et le tablier pour avoir nourri un procur pour le reste.

Maintenant, j'ajouterai, moi, que dans les ris les nourrices sont recrutées par commune sements ; il en faut vingt mille. Certes, je registre des meneurs et celui de leur officier gistre me disait aussi combien de lait de nour me disait combien de contraintes, d'empriso disait bien d'autres, si j'avais voulu aller jusq

Que j'ajoute un mot : la nourrice de Louis béguin du royal enfant que vingt-quatre fran

t ximilien vendit le sien un gros assignat de deux mille
i. il manque au musée historique les petits béguins des
s célèbres, avec le prix qu'ils ont valu aux nourrices.

DÉCADE XXVI.

LA DÉCADE DES ANCIENS VILLAGES ET DES ANCIENS VILLAGEOIS.

Jeunes gens, vous voulez que je vous fasse l'histoire des an- ii villages et des anciens villageois : soit. Vous voulez qu'elle om nce aux premières années de notre siècle, déjà si éloi- votre bel âge : soit, soit. Sachez d'abord que les villages reiois avaient deux aspects : l'un, le beau, le riche, celui u côté du château; l'autre, le pauvre, le pailleux, celui du ôté du village.

J'arrive, nous arrivons à l'avenue du château : je m'approche e quelques villageois. Mes amis! à qui cette grande pièce eau? — C'est l'étang du seigneur. — Et toutes ces nasses xées, et tous ces filets toujours tendus? — C'est la canardière. — Mes amis! voyez donc ces quatre ou cinq cents pigeons qui ont manger toute la récolte de votre champ. — Ils en ont le roit, ils sortent du colombier seigneurial. — Mes amis! h! que j'aime ces belles grosses fermes, entourées de ces astes champs, de ces vastes prairies! Vous avez ici des pro- riétaires bien riches. — Monsieur, ce sont les fermes du sei- neur.

J'arrive au tourne-bride, et derrière la grille nouvellement einte, dorée, et les boulingrins d'une verte pelouse coupés de hemins artistement contournés, sablés, s'offre tout à coup à nes yeux le château comme panaché d'élégants pavillons; une iombreuse livrée çà et là bourdonne. Entrez, Monsieur, en- rez, me disent ces villageois, vous verrez combien le dedans st beau et surtout riche. Les ustensiles de la cuisine sont en rgent massif, et quant à la vaisselle, cela va sans dire. — Fort bien ; mais quel est cet homme si fier que j'ai salué, et qui n'a pas daigné me regarder? est-ce le seigneur? — Oh non! c'est ho d'affaires, qui est bien autrement méchant. Si vous de- ez ici, vous le verriez continuellement parcourir les rues

du village tenant sous le bras un livre couvert
luisant, nommé la liève, le cuilleret, où est é
doit, ce que chacun a payé, appelant tantôt l'u
Où vas-tu donc si vite? tu me dois la rente ; tı
sive ; toi, une poule ; toi, une demi-poule ;
poule ; toi, un sou ; toi, un denier ; toi, un au
je suis bien fâché que le seigneur n'ait abso
acheter une bonne canne de jonc. Si vous me
colère, croyez-m'en, j'appellerai un notaire ; l
reconnaître, et vous paierez les frais d'un gros
sons nouvellement réparées, les fourches p
vient de faire relever, ne sont pas, comme on d
fais un plaisir de le dire, ne sont pas, songez-
chiens.

Bientôt nos villageois m'avertissent. Monsi
voilà le seigneur. Tout le monde est chapea
Versailles, lorsque l'huissier a crié : Le roi ! le r
cloche du dîner ne tarde pas à sonner, et le sei
pris qu'un homme bien couvert est descendu a
me fait inviter poliment à lui donner la préférenc
festine ; on se lève, on lit la gazette, on fait de
fait la cour aux dames, d'autres fois on chasse,
pêche, d'autres fois on est fort désœuvré, or
étaient les quarante mille et quelques châteaux,
égards, ressemblant à celui de Voltaire, à celui
bach, du financier Helvétius, à ceux où Rouss
si grande partie de sa vie, où il l'a terminée ; to
moins, ressemblant à celui où Diderot a marié s

Jeunes gens ! c'est pour les loisirs du châtea
suait dans les champs, dans les prés, dans les vi
que le château dormît jusqu'à midi que le villag
le jour ; c'est pour que le château eût des hors-
des sucreries, fît fête, que le village se nourri
jeûnait. D'un côté, du côté de la faiblesse, dure
l'autre, du côté de la force, durée de la faibless
teau fort, aux murailles de six pieds d'épais, s'ét
beau château sans machecoulis, sans meurtrière
de plus en plus fort, de plus en plus défendu p
cien seigneur féodal, couvert de fer, s'était ch
seigneur vêtu de satin brodé de paillettes, en u

Le bon temps ! j'entends pour le seigneur. S
joie, tout le village se réjouissait ; s'il était m
était dans la tristesse ; et s'il mourait, tout le

ɔu du moins son église s'entourait d'un litre, d'une ceinre.

ʻvait encore dans les anciens villages une autre espèce de hâteau ou de grand bâtiment qu'on appelait la grange dî-ɛ, où, suivant les saisons, les villageois amenaient des ɩ, des veaux, des pourceaux, des chevreaux, apportaient ɔns, des dindons, des poulets; apportaient des gerbes, des que sais-je? Apportaient de la laine, de la farine, des du gland, des fruits, que sais-je? du foin, du bois, je? Apportaient les dîmes blanches, les dîmes vertes, s-je? les dîmes des pois, des lentilles, des fèves, des mils dragées, que sais-je? Mais n'est-ce donc pas assez?

DÉCADE XXVII.

ÉCADE DES VILLAGES ET DES VILLAGEOIS PENDANT LA RÉVOLUTION.

·évolution eut la volonté sainte et pure; toutefois, en peu ɔs, ses mains furent souillées, surtout dans les campagnes, bons paysans, libérés de la rente et de la dîme, ayant rer dans leur chaumière, devenue maison de citoyen, le a broche, la barrique, s'aguerrissaient au milieu des tau vin, des orgies, à l'incendie, au pillage des châteaux, nom de représailles, de juste vengeance. Mais voilà que ·re vient subitement frapper à leur porte; elle emmène ıle les hommes les plus jeunes et les plus robustes. Elle ., et cette fois sans tambour; elle emmène les bestiaux, les grains, le vin, la laine. C'est le temps des assignats. e, mais on est payé en cette monnaie. Il n'y a plus, comme t les bonnes gens, que de l'argent carré. La terreur en rouge accourt. Tout tremble. Le comité de surveillance ois s'ouvre. Le curé, le seigneur, les plus respectables de famille vont mêler leur sang sur l'échafaud de la ville. ɔne maison des ermites, la pieuse maison des sœurs du , sont changées en maison de réclusion.

;lise se vide; la sacristie est inventoriée, dépouillée; le · est muet. On cache son argent, on cache son pain, on ı opinion. Tout se tait, tout est mort. On n'entend que

les animaux, que les oiseaux du ciel. Ces j
fin de la terreur. Le monde renaît. Les
la vie. L'argent reparaît, et avec l'argent
Les instruments champêtres viennent de
reille ; on rit, on boit, on chante, on danse.
plus que jamais.

DÉCADE XXVIII.

LA DÉCADE DES NOUVEAUX VIL
NOUVEAUX VILLAGEC

Comme en quelques années les villages
face ! Comme aujourd'hui ils se déploient !
ou s'élèvent des fondements au faîte, ou s'
anciens murs, ou se recrépissent, se reblanch
se font grandes et riantes, tandis que les châ
ont perdu leurs créneaux, leurs girouettes,
les mains des comités révolutionnaires, qu'i
dire par eux plumés, semblent craindre
occupez-vous moins des villages, occupe
villageois. Dites que maintenant les village
lés, mieux nourris ; dites que leurs couleu
leur mine plus fière, leurs pas plus fermes
cette observation, je la trouve fondée. Je pc

Depuis la révolution, aux nombreux corté
succédé les exercices et les parades de la g
brillante de ses fusils neufs ; les solennelles
municipalité et du conseil général de la cor
triomphale dans les rues ; et c'est comme à
crient : Respect aux magistrats du peuple
nom de la loi ! proclamation ! proclamation
ché, du lavoir, se couvrent maintenant de p
ches de toutes les couleurs ; ils se couvre
nouvelles que le villageois lit avec avidité
sentir que les affaires de la France sont un
attendant qu'il sache qu'elles le sont aux tr
qui sera bien, très bien ; mais, pour parle
mais qu'il ne veuille pas les faire.

Nous croyions, quand nous nous sommes la dernière fois sé-
:s, avoir terminé là notre chapitre.

Ce matin, il n'en a pas été ainsi. Mais quoi! nous sommes-s tous les trois écriés; mais quoi! ce n'est là que le com-icement du chapitre annoncé par le titre. Où est donc l'his-re de ce grand mouvement français, de ce grand mouvement evolutionnaire, réellement plus grand, plus sensible dans les npagnes que dans les villes, de ce grand mouvement agricole a ébranlé si profondément la vieille terre, qui a porté les imps dans les forêts et dans les terres dédaignées, abandon-:es depuis des siècles? Où est la nouvelle France rurale? où nt ses hameaux, ses villages, ses villageois en dedans et en ehors de leurs maisons, dans leurs ménages et dans leurs tra-ix? où sont-ils depuis la Flandre jusqu'au Roussillon? C'est vraiment le grand tableau, la grande peinture à offrir.

Depuis plusieurs jours nous le disions, mais nous ne le faisions . Gervais avait d'ailleurs peur qu'on nous opposât un autre and tableau, une autre antique grande peinture d'un pays tout villages, les Mœurs des Germains de Tacite, qui, a dit Ar-., commence par la géographie générale de la Germanie, ontinue par les coutumes, les usages, les opinions, lesquels sont éritablement les mœurs, mais qui continue aussi par les annales, :s lois, l'agriculture, la religion, l'état civil, le gouvernement, :squels ne sont pas les mœurs, et le tout en belles, courtes, entencieuses, prétentieuses phrases, charme des beaux-esprits le tous les siècles. Mais, dit en riant Robert, nous ne pouvons l'ailleurs, nous, faire du Tacite qui ait passé par dix mille plu-s de moines, et qui, par son obscurité, ou, comme vous vou-irez, par sa concision, ait fait donner cent mille fois les étrivières. Doucement, doucement! jeunes garçons! s'est écrié le vénérable Gervais; respect au plus grand historien de l'antiquité! Ah! mes amis! pour les hommes de goût, le vieux Tacite sera toujours neuf. Ce qu'il y aurait à dire de Tacite, ce que, s'il vivait, fût-il de l'Académie des sciences morales et politiques, je lui dirais à lui-même, c'est qu'après avoir annoncé qu'il va faire connaître l'ordre social de chaque contrée de la Germanie, on ne trouve qu'une description militaire et fort sommaire. Mais prenez enfin courage, a continué d'un air gai Gervais : j'ai peut-être trop tardé à vous le dire, nous avons, nous, Trophyme de Marvéjols.

Trophyme! Trophyme! ont, avec un transport de satisfaction, répété Armand et Robert; nous le connaissons : vive Trophyme!

Trophyme a été convié. Trophyme est arrivé aujourd'hui de fort bonne heure. A peine est-il entré, qu'il s'est jeté sur une

chaise. Je suis un peu fatigué, a-t-il dit,
nes jambes. Nous avons tous les trois sou
a-t-il ajouté, battu et rebattu bien du pays.
trois ri en tâchant de cacher notre rire. Pas
nous a été impossible de ne pas rire aux éc
prends ; vous avez entendu dire que j'avais
tour de la France en société avec un diseur
Je conviens qu'il n'y a là rien d'impossible ;
tour de la France en société avec un jeune
sion du comité d'agriculture, cela ne serait
plus, et cela serait si peu impossible que c'
lui avons-nous dit, vous devez, en ce cas,
campagnes des différentes provinces. — En
prêt à vous parler de tous les pays, de to
avons passé. Ah ! lui a dit Robert, nous n'e
faites comme si nous en doutions, nous vous
obligation. Une si grande, a ajouté Gervais
derons bien de croire que vous ayez été co
de bonne aventure, quoique vous soyez a
leste, pour, dans cette partie, avoir été bie
monsieur Gervais, vous vous y prenez de
tout avouer. Eh bien ! ce que je vous ai di
ce qu'on vous en a dit est vrai aussi. J'ai é
j'ai été aussi adjoint, non d'un diseur de bon
de mauvaise aventure, car nous nous étions t
à croire qu'il y a moins à gagner en plaisa
leur faisant peur. Cependant il faut aussi qu
je leur disais, avec la mauvaise, quelquefo

Ami Trophyme ! allons ! remettez-vous e
nous avec vous, et commençons par LES
VILLAGEOIS DU NORD. — Soit ! venez !
d'abord dans le pays qui, suivant un célèbr
riche du monde. Quel est ce pays ? quel es
la Normandie, c'est Arthur Young. Appre
ple qui élève le plus de bestiaux est le mi
vêtu. Là surtout j'en ai vu la preuve.

Lorsque dans la Normandie les bonnes
longs jours : Monsieur le sorcier ! monsieur
ne, notre mauvaise aventure. Je leur rép
vaise aventure pouvez-vous donc avoir ? Vo
moins de mourir de faim, car vous faites ju
à la viande.

Dans toutes ces campagnes, a continué

de larges tablettes de grands pots de graisse de rognon
: salé, poivré, avec laquelle on assaisonne l'antique sou-
;houx.

repas pris dans les champs, l'aliment le plus ordinaire est
lie de sarrasin ; quelquefois, dans ces immenses plaines
ent, dans ces mers ondoyantes d'épis dorés, la curiosité
rête devant une famille ou maisonnée de vingt, trente
es, assises sur des escabeaux autour d'un grand bassin
: cette bouillie, où chacun trempe la cuiller qu'il a aupara-
ıissée légèrement dans le pot au beurre, placé au milieu.
›n appétit! quelle bonne chère! quelle hilarité! quelle
Et, me direz-vous, le pain! le pain! de quelle couleur'
Je vous assure que tous les jours il blanchit, et que de
plus il s'approche du pain chanoine; c'est ainsi qu'on
ıe le pain blanc.

t à l'habillement, il est comme la nourriture, simple et
:s hommes sont vêtus d'excellent gros drap de laine à cô-
l, larges chausses de Louis XII. Les femmes portent le
: Jeanne-d'Arc, ce haut clocher de toile et de dentelle;
.te ou antique parure des princesses capétiennes serre
le, et flotte au dessus de leur large jupe écarlate. Mais
grossière nourriture, les grossiers habillements de ces
envahiront donc les nobles pages de l'histoire! Comment
ous des trois quarts et demi de la nation française, his-
›ataille? Sachez que la nation, que jusqu'ici on n'avait
-çue, est dans les villages. N'arrêtez donc plus, et inuti-
d'ailleurs, vous voudriez arrêter la narration de Tro-

ns aux meubles, a continué notre géologue diseur de
aventure, mais venons auparavant aux maisons; elles
général aujourd'hui bien bâties, et toujours de plus en
ıd nombre couvertes de belles tuiles; elles restent de
plus chaumières, à mesure qu'elles s'approchent de la
rès du littoral, elles ne consistent plus qu'en un rez-de-
e dépavé, grenier au dessus.

ces pays, le mobilier m'a semblé être à peu près celui
ıgeois des autres pays. Où ne trouve-t-on pas le grand
ıtre quenouilles pour le père, la mère; la grande table,
. grands bancs, les bancs-selles, les selles, les escabeaux,
:oir, les ustensiles de cuivre ou d'étain, le grand pot à trois
e grand plat, la grande gamelle des champs? Vous vous
d'ailleurs, et avec raison, que là comme ici l'échelle des
s se montre surtout aux meubles.

Je veux maintenant, et tout de suite, craint
prouver combien ma profession de diseur de m
ne aventure me donnait accès dans les mais
faire connaître la domesticité de ce pays en ce
ticulier et d'exemplaire. J'aime bien que là, (
maître donne à ses domestiques des vêtements
gamaches; j'aime surtout qu'on les intéresse
tuels de la maison, en les gratifiant de vingt,
vente d'un cheval, d'un bœuf, d'un tonneau de
et les gens de travail y sont d'ailleurs, comme (
couverts d'une blouse bleue ; il y a de particulie
le sont d'une blouse blanche.

Dans la riche et industrieuse Normandie, la l
tre guère hors des jardins. Les champs sont la
chevaux, des bœufs. Les bœufs, si je puis port
du théâtre, sont les doubles des chevaux, c'est-
que les chevaux sont fatigués, on laboure avec l
quefois on attelle ensemble les uns et les autres

Je me hâte d'ajouter ici ce qui me reste à dire
die : car si je passe dans sa belle vallée d'Auge
possible de parler d'autre chose que de cette bel

Les villages de la Normandie ont conservé l'a
té par leurs pères en Angleterre, celui du couvr
che de la paroisse sonne encore à neuf heures
nom de retraite.

On parle des frèries, des nombreuses maison
sins, tous fils, petits-fils ou descendants du mê
mieux dans cette province : il y a des hameaux l
tiques parentés, dont toutes les familles portent l
citerai celui de la Gousserie, où tous les habitants s
celui de la Hénardière, où tous les habitants sont
de la Gomondière, où tous les habitants sont C
quelqu'un part, il va prendre congé dans tout
quand il arrive, il est embrassé à toutes les porte
villageois normands, vous passez dans certains c
me chez les anciens, tous les âges, tous les se

Nous nous approchons enfin de cette belle va
s'ouvre à nous. Ah! représentez-vous au milie
rivières un tapis vert de trente ou quarante lie
présentez-vous cet immense tapis divisé en vaste
par des haies plantées de merisiers. Voyez-le (
de pommiers en fleurs; voyez ici des groupes d
struites en blancs torchis, couvertes d'un chaume

vous voulez savoir ce qui produit le miraculeux en-
nt de cette innombrable multitude de bœufs gras, ar-
ıigres du Limousin ou du Poitou. Le voici : au prin-
ınturcux pâturages et forte ration de farine de grains
en automne, plantureux pâturages de regains, même
me ration. Monsieur le sorcier! monsieur le sorcier!
on, la bonne aventure ! la bonne aventure ! Oh! mes
onne aventure, c'est d'être venu dans votre beau et ri-
la meilleure, c'est d'y rester.
, d'autres fois, on me disait : Monsieur, mon bon
nous voulons savoir notre avenir, et que je répondais:
reux avenir est dans votre lucrative navette, dans vos

Vilaines, hideuses maisons, en plus ou moir
dans plusieurs villages de la Normandie, de la
tois et de la Flandre. Là on croit qu'il n'y e
quand on n'a pas vu celles près Paris, dans le
encore on croit qu'il n'y en a pas de pire quai
celles de plusieurs autres villages du reste de la F
ces hideuses maisons au milieu du village m'ont
mendiants couverts de haillons au milieu du pe
de salut public avait demandé aux artistes le mo
mière la plus saine, la plus économique. Les a
pondu; ils auraient dû et ils devraient répondre.
sont les plus beaux lorsqu'ils sont les plus utiles

Les villageois artésiens, les villageois flamanc
polis des villageois français, et par conséquent d
monde.

Le villageois artésien, le villageois flamand, co
coup de beurre, de laitage, et en même temps be
se, beaucoup de viande. Tout le monde remarqu
une grande exubérance dans les hommes, da
dans les végétaux.

Et cependant pas ou peu de chansons, pas o
meaux, pas ou peu de flûtes.

En Champagne, en Lorraine, tout décline ou
cliner : c'est que ces deux provinces se trouver
fertiles, les plus industrieuses; car, à bien voir
la Champagne et la Lorraine, on trouve leurs
riches, très variées par leurs immenses culture
leurs célèbres coteaux de vignes, par leurs vas
lant les plus gros et les plus beaux fruits, en
le villageois champenois, le villageois lorrain
nommé par son industrie: car il est saunier, il e
fondeur, il est faiseur d'instruments de musique
lons, qu'il va vendre en pinçant les cordes dans
les villages; mais il n'a pas, comme en Artois
sur sa table, une grande écuelle d'argent où ch
famille boit joyeusement avec son vin chaud l'
vaux et de ses peines.

Les peuples de la France étaient autrefois
sous le sceptre des rois que sous les parchemin
La révolution a redressé les peuples, surtout e
ment en Lorraine, en Alsace, les deux provinces
France francise le plus l'Europe.

Les grands champs de hauts froments, de b

belles plaines de colza, d'œillette, de lin, qui couvrent si
·ment la Normandie, la Picardie, l'Artois, la Flandre, repa-
sent en Alsace. Là reparaissent aussi les épaisses et grosses
nes du peuple.

Vous m'avez demandé s'il y avait des juifs en Alsace: oui, et
plus grand nombre qu'ailleurs; s'il y a des juifs villageois,
y a des juifs laboureurs : oui, mais il y en a assez peu. La
e était un pays stérile; les juifs ont, depuis des milliers d'an-
, reçu de leurs pères leur goût pour le commerce : c'est une
re inhérente circoncision.

Aux siècles précédents, les villageois de la Franche-Comté,
la Bourgogne, du Lyonnais, de la Guienne, du Dauphiné, de
Provence, du Languedoc, de la Bretagne, étaient les plus
erris. Aujourd'hui ce sont ceux de la Normandie, de la Picar-
, de la Flandre, de la Champagne, de la Lorraine, de l'Al-
e. Cherchez-en la cause dans le changement des frontières.

C'est bien, c'est assez, Trophyme! nous voudrions maintenant
r LES VILLAGES ET LES VILLAGEOIS DE L'EST. Eh bien! là
vous montrerai de grands miracles en agriculture opérés par
défrichements, les écobuages, les brûlis; de grands miracles,
s grands que dans les autres parties de la France, tous les
rs et partout de plus en plus défrichée; là je vous montrerai
grands miracles opérés par la division des trop vastes pro-
étés du clergé et du domaine. Ces grands miracles ont été
is grands qu'ailleurs en Alsace et en Franche-Comté, deux
ovinces qui contribuent le plus à notre belle récolte de soixante
llions de quintaux de grains.

En Franche-Comté on a partagé aussi les trop vastes posses-
ons communales, du moins les terres à blé, et ces nouvelles
visions sont, pour ainsi dire, en relief, parce que c'est un pays
clôture. Aujourd'hui, par l'effet de ces partages, il s'est élevé
es milliers de propriétés, des milliers de foyers d'activité, de
roduction, de population. En ces lieux la masse des subsistances
doublé, triplé; les familles doubleront, tripleront.

Ici le sort du villageois fermier est plus doux qu'ailleurs. Le
ermier est ici un père de famille qui régit paternellement ses
nfants, qui sont tous ses valets de charrue. Ici, d'ailleurs, le
ermier jouit bien plus de la propriété que le propriétaire; celui-
i ne paraît que pour recevoir le compte des produits, dont il a
eux *paires*, et le fermier une. La paire est composée d'une
mesure de froment, d'une autre d'orge, d'avoine, ou autres grains.
Mais si nous vous avons bien écouté, dîmes-nous à Trophyme,
le fermier est un vrai métayer, non par moitié, mais par tiers.—

C'est ce que plusieurs fois je dis, mais inutile
ou colons partiaires ont été et seront dans ces
fermiers.

Au lieu que la maison du Champenois est b
craie moulée, appelée dans le pays pierre de
gne, la maison du Bourguignon, du Franc-Co
belle pierre. Leurs ustensiles de cuisine sont
que fournissent à bon marché les forges de Gr

J'avais depuis long-temps, en parcourant le
désir de me mettre à la place des médecins
faire aérer, assainir, nos cinq ou six millions
geoises, qui sont cinq ou six millions d'étan
satisfis çà et là mes désirs. L'idée m'en vint
bons excellents Francs-Comtois. Mes amis, d
lards, j'ai passé dans un pays lointain où les h
pas moins de cent quatorze, cent vingt ans! ils

Aérez votre maison.—Mais elle est si petite!
sont si petites! — Raison de plus. Bonnes ger
lumière, pour chasser de vos habitations et de
tiaux la langueur, les maladies, la mort!

A ceux qui bâtissaient, ou plutôt à ceux q
point de bâtir, je disais : Que vous en coûterai
bien tourner votre maison; pour en placer la ca
nord; pour ne pas mettre votre habitation
des animaux; pour exhausser la cuisine, les
bien les percer; pour exhausser les étables,
bien les percer; pour isoler le fournil, le toit à
votre escalier, je vous le demande, vous en coû
le faire en dedans que d'établir en dehors votr
pendieuse montée de pierre? Ces gens-là m'éc
gardaient, ni plus ni moins que si je leur euss
gevaudannaise.

Je faisais ici les mêmes observations aux vill
dan. Ils m'écoutaient, ils me regardaient, ni
si je leur eusse parlé la langue parisienne.

Nulle part les hommes ne veulent se tirer de
lesquelles ils sont nés.

Voilà pourquoi, dans nos montagnes, nous n
à rire quand ce pauvre prisonnier hollandais,
si bon cœur à battre le blé, nous disait que le n
la Borie Haute, *la Borie Basse* (la ferme haute,
la Bastide (le bâtiment), *la Rouvrette* (la ch
Gros (le gros village), *la Male-Dent* (la mauva

es nez), n'était guère beau, et que si, en France,
s adopter l'usage de son pays, faire peindre à l'huile
es fenêtres, les charrettes, les claies des parcs, les
aratoires, nos diverses fermes, qui auraient chacune
, pourraient s'appeler la ferme grise, la ferme blan-
:jau , la ferme verte, la ferme bleue, la ferme rouge.
-u avec beaucoup de douceur et de résignation;
d'autres provinces; je n'ai pas moins fait rire.
nesse : disais-je à tous ceux qui venaient consulter
u art, et après leur avoir conté successivement mille
les; belle jeunesse! il ne tient qu'à vous de faire
votre maison les plus fraîches couleurs qui puissent
ues des jeunes garçons et des jeunes filles : ouvrez
ent, à diverses heures, les portes et les fenêtres,
mâché trois grains de froment, le lendemain trois
e. Ces conseils hygiéniques, dont on se serait moqué
nt point passé par ma trompette de charlatan dont
e pavillon sur leur oreille, obtinrent la plus grande
en suivant les maisons à fenêtres ouvertes, la belle
icheur des habitants, on pouvait suivre mon passage
na trompette.
'habit du Normand, l'habit du Franc-Comtois est à
l, trame de laine, mais, de plus, il est à côte, couleur
ilet rouge. Comme la Normande, la Franc-Comtoise
armante, et cependant elle n'a qu'une coiffure basse,
manches de peau d'ours, et sa croix d'abbesse, sa
d'or.
ıcs-Comtois ne doutent pas que le sel de la saline de
n'altère le lait, le fromage, et n'occasionne les ma-
ur bétail rouge; je répète leur expression pittoresque.
ombre de ces villageois quittent temporairement leur
nportent sur leur chariot un chargement de fromages,
iter dans les provinces voisines, y vendent ensuite leur
leur cheval, reviennent à pied vers Pâques, restent
ois mois pour ensemencer leurs terres, repartent, re-
ıns les provinces prendre à forfait les prés à faucher et
eviennent dans leur pays, moissonnent, battent le
nent vendre des fromages.
che-Comté est une terre à blé, la Bourgogne est une
. De tout temps, ainsi que sa gaîté, sa vivacité, le té-
le Bourguignon a bu du vin; mais ce n'est guère que
demi-siècle, plus ou moins, que le Franc-Comtois en
ıste encore. Mais aujourd'hui il faut à l'un et à l'autre

de la bière, baste encore; mais il leur faut du
Historiens de la révolution, avez-vous me
verselle irruption qu'ont faite dans les villages
fetiers, des limonadiers, et, si vous l'avez me
vous marqué les divers genres d'influence? Di
salons des restaurateurs, des pâtissiers, ont
temps leur irruption, et que souvent les bonne
tus domestiques, l'économie, le travail, ont fu
les beaux parlages des villageois, les pires des
Autre observation. Vous souvenez-vous qu'
mil cept cent quatre-vingt-neuf, au tranch
glaive, les villageois chantaient souvent les ps
Les oreilles de leurs bœufs étaient accoutumé
versets des vêpres. Aujourd'hui, lorsque ce ne s
sons républicaines, ce sont des chansons de lib
Quand je vois les vieux *procinctus* de notre
Bonneval, de notre Bonne-Combe, je me rap
forts et antiques *procinctus* de Cluni, de Citeau
procinctus de Clairvaux. Dans ce dernier, il
fermer une ville depuis *l'ingressus primus*, la
jusqu'aux *piscinæ*, aux lavoirs. La révolution a
ces enceintes; elle les démolit, les rase. Dans
trouvera plus l'empreinte sur le sol, on ne la t
sur les plans de la *Gallia christiana*. Je voudra
toire de ces grands renversements dît aussi quel
le voisinage de ces populeuses réunions d'homm
toujours vêtus des mêmes habits, coiffés de la mê
sés de la même chaussure, toujours mangeant, c
mes heures, toujours récitant, chantant aux m
mêmes louanges de Dieu, en mêmes paroles, en
Oh! Trophyme, lui dîmes-nous, les costumes,
offices des couvents, rendaient incontestableme
les peuples d'alentour.

Mais, Trophyme, vous voilà rentré en Cha
nons, avançons, et, de grâce, voyons ensembl
ET LES VILLAGEOIS DU CENTRE. Hâtons-nou
sieurs, vous voulez faire l'histoire des divers éta
par celui de villageois, quatre ou cinq fois auss
tous les autres états ensemble; mais notez do
modifications qu'il éprouve, et par la disparitio
aussi par la vente de leurs habitations, surtout
bientôt suivie de la vente des habitations et du n
grés. Je fus, au commencement de la révolution

depuis ces ventes, a pris l'intérieur des chaumiè-
ue depuis lors qu'il y a des fenêtres à châssis, à
x. Jusque là, il n'y avait eu que des vitres à petits
:s, garnis en plomb. Hommes des villes ! venez
chambre sale, dans cette cuisine enfumée, qu'en-
lettes de chaudrons, et de la plus misérable vais-
ıx lits de velours rouge. D'où viennent-ils? Du
glaces? Du château. Ces meubles peints, dorés?
château! Car enfin, d'où voulez-vous donc qu'ils

es lits en étoffe de soie à grands ramages, aux cou-
atiques. Oh? cela vient du mobilier des sacristies,
z les esprits forts du village, chez le maréchal-
bier, le greffier, le procureur de la commune.
ıssi leurs femmes, leurs filles, ont-elles du linge,
qui me paraissent avoir été des nappes d'autel, des
e trompe point, oh! mes belles, je sais ce qui pour
era! Je ne me trompe point, car je sais ce qui en

Ile-de-France est comme la grande banlieue de
ous approchez de cette ville, plus le villageois est
poli, riche; ici, autant et plus qu'autre part, les
nt en dedans habillées de friperies, et les villa-
illent aussi. Ce berger n'a pas pris mesure de ses
marades, les valets de charrue, portent des cha-
forme, qu'ils n'ont pas achetés chez le chapelier.
classiques de Dugny, de la Ménagerie, de Ram-
ı forme de leurs basses-cours, de leurs bâtiments,
es, de leurs greniers, de leurs étables, de leurs
leurs crèches, de leurs mangeoires, de leurs pou-
nt les pèlerinages des agronomes.
vous qui voulez voir les combats de rapidité des
ırantes. Partez donc, arrivez, ô vous surtout qui
es combats de culture théorique et pratique, des
lles récoltes !
jardins, je ne connais pas, sur la face du globe,
village plus riches, c'est-à-dire plus beaux. Ils
ainsi dire la campagne; vous marchez entre d'im-
ıs, les uns d'asperges, les autres d'artichauts. De-
ıvrent d'immenses plaines de petits pois, d'immen-
rosiers, d'immenses plaines de groseilliers; au delà
lantations de chicorées, de carottes, de betteraves,

à perte de vue. Au delà, des melonnières, d'énormes potirons, arrêtent successivement '

La contemplation de tant de prodiges d'al doucement errer çà et là; vous entrez dans dans ses vastes jardins clos de hautes muraill de l'or des abricots, du pourpre des figues, et du velours des pêches. Ah ! quelles pêches ! s lorées, si juteuses, si fondantes, si parfumées leures pêches du monde entier, car vous êtes à

Que si l'envie de parcourir ce pays de merve ter vos pas vers le sud, vous passez Fonta lieue vous vous trouvez tout à coup environn carrés, tous fermés seulement de deux côtés midi et au levant. Leurs blanches murailles ch les rouges mûrissent les plus belles grappes plats de dessert servis devant les riches, les gra les rois. Qui ne connaît le délicieux raisin à grai craquants, confits au sucre, autrement le chass appelé de Fontainebleau par l'ingratitude et l phyme, lui avons-nous dit, un mot sur la cult pêches, un autre sur celle de ces beaux raisins.

A Montreuil, les pêchers sont déployés en contre le mur par des attaches en étoffe qui étal les branches ; on les paillassonne au commence mais c'est plutôt contre la pluie que contre le fr

A Tomeries, on plante les chevelées à une to palier, l'an suivant on les couche tout contre. Au tachait par cordons au treillage ; aujourd'hui on quenouilles, et on ne les veut distantes entre elles ou soixante-dix centimètres. A Montreuil, à Tom les fruits en les découvrant de leurs feuilles gr les montrant graduellement au soleil. A Montre on taille horizontalement et fort près de l'œil. culture sont minutieusement, respectueusemen toute la France et dans toute l'Europe.

Je dirai, et l'on m'en croira aisément, que le v risis est le plus riche villageois de la France, il plus d'or que les autres villageois n'ont d'arger mais son or est comme celui de Vespasien, il immondices; celles de Paris viennent au loin te les campagnes. — Je dirai que nulle part le la frontément falsifié ; et certes ces grands pots qu

s, coiffées d'un mouchoir rouge, bien lissé, bien propre, ıent dans les marchés devant elles, n'attestent pas, il s'en la candeur villageoise.

ncore une observation. J'ai demeuré dans un village du Pariɩù les paysans se disaient toujours entre eux : Monsieur, ame, Mademoiselle. Que n'en est-il ainsi partout! je me ı tant à voir dans tous les rangs honorer l'espèce humaine.

:ncore une autre observation. Les jeunes filles sont assez li-, les femmes très sages; c'est ici comme ailleurs, mais ici plus généralement vrai.

u sortir de l'Ile-de-France, si vous avancez vers le midi, ı êtes dans le Gâtinais, nom que prend d'abord cette partie Orléanais où les habitants sont en même temps vignerons, ristes, confiseurs. Les terres y sont pures des boues de Pales maisons de campagne sont moins magnifiques que dans -de-France, mais les maisons des villages y sont plus uniément bien bâties. Les cafés, les traiteurs, sont moins mul-:s, au contraire des cabarets, qu'on trouve en bien plus d nombre; le vin y étant d'ailleurs moins frelaté, l'ivresse y noins hideuse.

orsque du midi de l'Orléanais vous passez dans le Berry, du y dans le Nivernais, du Nivernais dans le Lyonnais, le Fole Velay, c'est une chaîne de villages qui, sans cesse, font ıtir l'air du sifflement, du rugissement, des fourneaux de ', du martellement des forges et des martinets. J'ai observé dans toutes ces contrées, les villageois ont en même temps isages hâlés des aoûterons, des laboureurs, et les mains cal-:s, brûlées, des forgerons. Vers le midi, dans le Lyonnais, ɔrez, ces mains cueillent la soie, la tissent, la teignent en ru-, dont la finesse, la délicatesse, réunissent sur la chevelure front du beau sexe les couleurs des fleurs à leur éclat, à fraicheur. Cette même longue chaîne de petites provinces que toutes semées de seigle, plantées de choux, de raves, ımbragée de châtaigniers dont les nourrissantes forêts vont, ud, joindre les forêts de châtaigniers de Gênes, qui vont lre-les châtaigneraies d'Italie, qui se prolongent jusque dans ırquie.

'est à remarquer vraiment que, tandis que l'habit villageois du Rhin aux Pyrénées, à peu près le même que c'est à peu partout (chapeau clabaud, blouse bleue au nord, blouse che au midi; habit-veste, culotte longue), le dimanche, la iture varie si souvent, et quelquefois à très courte distance ge. En effet, dans toutes ces provinces, pain de seigle,

châtaignes, pommes de terre, gros choux, g
abondance de toutes sortes de fruits. La marmit
fait le tour de la France, au nord et à l'est, se i
Lyonnais, et, au grand détriment de l'agricultu
et peut-être devrais-je dire de la santé des Fr
ne se relève plus. Nos hommes d'état de l'an II
carême civique. S'ils eussent eu les premiers
science agricole, ils auraient prescrit un carnaval

En ce moment, Messieurs, se présentent de r
grands que jamais, les avantages de vos histoi
dont je vous ai tous les trois depuis si long-tem
ler. Elles nous offriraient de continuels déno
diverses substances, des divers consommateurs.
nuels dénombrements, de continuelles balances
raient localement des milliers de petits tableaux fi
société villageoise française, dont la réunion for
semblant, le vrai, le vivant, le parlant tablea
agricole.

Durant mes tournées, il m'est arrivé, dans les vi
loir quelquefois publiquement faire leur tableau a
stoire; il m'est arrivé même de la commencer : L
la commune est limité... La terre en est argile
quartzeuse, graniteuse, graveleuse... Il est fou, d
montrant.

Le village est situé..., son église, son clocher...,
la maison commune..., la halle..., le lavoir... Il e
vraiment fou!

L'école..., l'instituteur, l'institutrice..., le juge
mairie..., le maire... Il est fou! il est fou! Est-c
avoir l'histoire des villages? Une tête bien organi
concevoir qu'il puisse y avoir une histoire de vi
un vieil avocat; une histoire de village où néces
rait des champs, des prés, des étables, des berger
las? Allez, bonhomme!

Si je parlais de vos histoires de famille, dont j'a
dée, c'était pis : je voulais ressusciter la noblesse
geois, craignant de redevenir paysans, menaçaient
mer. Je me tus.

Cependant, que de fruits dans ces deux genr
— Peut-être! peut-être! Mais, Trophyme, poursu
çons. — Ah! Messieurs, un moment encore! ne
pas dans mes extatiques plaisirs; laissez-moi lire n
bien relié en bon parchemin. Laissez-moi y voir c

ouvoir, suivant les différents temps, une succession
s villages, au milieu de leurs prairies, de leurs vas-
ablement les mêmes ; laissez-moi aussi dans les pa-
in-quarto, le livre des familles, entendre la voix de
vertueux bisaïeul, qui réapparaissent dans le foyer
âti, font, par leurs antiques récits, leurs antiques
couler des yeux de leurs descendants les larmes de la
ez-moi voir le paradis de ce monde ; oh ! mes amis,
parler aux puissants de la terre, aux chefs des peu-
i les rois ou les ministres recueillaient ces deux idées,
ermes de bonheur public, s'ils les semaient, s'ils les
t, ils se populariseraient jusque dans la mémoire des
naître. Bon ! bon ! je les vois, je les entends ; je suis
iable, ignoré, inconnu ; ils se moquent de moi. Oui !
her Trophyme, lui avons-nous dit, ils se moquent de
bien d'autres ; mais revenons aux villages, aux villa-
yonnais. Eh bien ! j'allais vous parler de leurs super-
bœufs, dont, aux beaux jours de labour, ils semblent
aussi de leur vin songe, dont ils font et dont ils n'ont
e fête. –

flasques de ce bon vin et du bon vin du Forez, du
ue sort, avec de variées et innombrables danses, le
nos montagnes méridionales, dont l'orchestre, qui
yon, va, d'un côté, par les montagnes du Dauphiné et
nce, joindre les orchestres des Alpes, et de l'autre, par
nes des Cévennes, du Gevaudan, du Rouergue, de
, joindre les hauts orchestres du Mont-d'Or.

chaînes de montagnes ou de ces hauts orchestres,
puis parler ainsi, tous nourris de pain de seigle, de
tous chaussés de sabots, se détachent des essaims
Gevaudanais, de jeunes Rouergats, de jeunes Auver-
se chargent de la joie de la France. — Il se détache
es jeunes essaims, qui se chargent de la propreté de
les, de celle de ses chaussures et des nombreux rac-
s de sa vaisselle cassée.—Il se détache encore d'au-
s, qui vont dans plusieurs pays faire les récoltes. Le
salut public, craignant la famine, ordonna aux muni-
faire partir ces villageois nomades, et, s'ils étaient
me suspects, de les faire mettre en liberté.—Joints
nniers de l'Agénois, du Béarn, de la Bretagne, les
ers ambulants de ces montagnes font rayonner d'us-
cuivre jaune et de cuivre rouge le mobilier des cam-

pagnes. Trophyme, le Berry, le Berry! n
tous écriés.

Un moment, Messieurs, permettez-moi a
parler de ce que vous ne savez point, parce q
trop, ou du moins de ce que vous ne voyez pa
le voyez tous les jours. Il s'agit de notre p
nous sommes. Lorsqu'aux soirées parisiennes
à baguettes dorées, je faisais pour ainsi dire en
lants salons nos montagnes chargées de neiges
n'étaient plus marqués que par d'énormes pi
distance en distance, à la suite l'une de l'autre;
vais aux hommes du beau monde les maisons e
si encombrées de quartiers de bœuf salé suspe
qu'on ne pouvait y marcher sans courber prof
lorsque je leur représentais, au milieu des ber
bles, les veillées villageoises échauffées par l
tiaux, dont les bêlements et les mugissemen
souvent la voix du narrateur ou du conteur d'
nais l'attention la plus continue, tout comme
du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble.

Le Berry! le Berry! Trophyme, nous som
plus vivement écriés. Ah! nous a-t-il répondu,
le Limousin, la Marche. Messieurs, je voyage
trement avec un maçon. Mon camarade, lui di
savoir pourquoi, dans presque toutes les provin
des villageois semblent faites par les mêmes ouvr
marteau, si vous voulez, semblent jetées au mê
sont ou à un étage, alors le logement est au
grenier au dessus; ou à deux étages, alors l'es
hors et en grossières marches de pierre. J'ignor
à un maçon limousin. Monsieur, me répondit-
maçons de mon pays bâtissent une très grande pa
neries de la France. A la seule commune de Ve
Gâtinais, mon voisin Léonard en a bâti deux
d'ailleurs, Monsieur, il est bien difficile de les
ment, et je parie que dans toute la France, et ai
ainsi ou à peu près. Les gens riches des cam
autre manière; mais nous, les maçons du Lim
Marche, nous ne travaillons pas pour eux. Bi
mais êtes-vous forcés, toujours et toujours, c
pour ciment, et de bâtir des maisons sujettes, con
es vignes, à la gelée et au dégel? — Oh! Mons

ıs sommes en concurrence avec les bâtisseurs au meil-
ıé ; il y a des provinces, le Rouergue sans le nommer,
inquante écus, on vous fait une maison dont on vous
ef. Nous nous séparâmes.

ageois maçons, a continué Trophyme, devraient per-
:s autres provinces l'empreinte de la leur, et porter
ar l'empreinte des autres provinces, mais il n'en est
le Limousin ne peut sortir de sa peau, et il a, comme
t voyageurs, chez lui et chez les autres, toujours
, même plumage. Tenez pour certain que, si toutes
élevées se ressemblent beaucoup, toutes les classes
, plus près de la nature, se ressemblent encore da-

ne, le Berry! le Berry! avons-nous de nouveau crié.
s, mais il faut passer un peu partout, n'est-ce pas?
ı passons par le Nivernais et le Bourbonnais, où depuis
on les villageois salent à volonté leur pot. Beaux villa-
villageois; bons blés, bons vins; beaux troupeaux,
:s. Dans ces deux provinces l'on entend, mais l'on
ı'aux limites de l'Auvergne la langue méridionale. Il
ɪurs rien à gagner à la bonne aventure, et pas grand'-
mauvaise. C'est que là, comme partout depuis la ter-
ur se vend fort mal.

ant, puisque vous le voulez, arrivons dans le Berry.
ıis du Berry, est, à bien des égards, le villageois du
ıboure, il sème le matin ; il bat le fer le soir. Dans
ıons, il fauche, il moissonne, il vendange ; dans
ı ıave ses laines, il carde, il tisse.

'aire du Berry, la Touraine est tout agricole ; c'est
s beaux pays : aussi, me direz-vous, est-elle appelée
la France. Non ce n'est pas la première conséquence
n tirer : aussi est-elle le pays où il y a le plus de petits
:ultivateurs, le plus de villes-villages. Ce pays est
ın vrai jardin ; ses vallons sont remplis de raisins, de
abricots, de prunes, de poires, de coings, et, ainsi
Orléanais, grand nombre de villageois y sont confi-

les maisons de campagne les maisons de village sont
s villageois à côté des gens du monde. Il y a en
ıucoup de belles maisons de campagne, les plus belles
a Touraine. A Chanteloup, la vacherie est un petit

rai que particulièment dans la Touraine les familles

du beau monde, dispersées au loin par les
de Lyon, de Bordeaux, de Nantes, aient
campagnes? Je ne sais; mais les villageois
être les plus enferrés par les droits et les d
fort doux; leurs seigneurs les traitaient a
veux pour preuve que la douceur avec l
traitent les enfants, et les domestiques les
mes ce que les autres sont : aussi d'abord
ensuite les mœurs de chaque état. La force
les mœurs militaires; la prospérité des
mœurs des Fabius, des Fabricius, des Lentu
des Colas, des Michauds. Ah! histoire des v

Le pays où le villageois porte les chemi
est celui où il tisse la toile le plus fine : c'
où il met le plus rarement la poule au pot, c
graisse les meilleures volailles connues: c'e
Le pays où il s'éclaire de la plus mauvaise h
vais suif, c'est celui où est recueillie, où es
plus belles bougies connues : c'est encore l
des villageois manceaux où viennent tombe
d'or est donc fort grosse, fort pleine? Non
est continuellement vidée par les procès. L
processif, mais le Manceau l'est davantage. l
publié et va tenir dans un petit catéchisme
la fièvre de plaider va saisir tous les villages

Nous avions tous les trois crié : Le Be
avons ensuite tous les trois crié : La Bretag
bien! la voilà! la voilà! a répondu gaîment T
VILLAGES ET LES VILLAGEOIS DE L'OU
donc en Bretagne. Que de landes! que de st
si bien cultivées, si fécondes! Sommes
ces pays dépouillés d'arbres, où le bois es
rôtir la plus grosse pièce du bœuf avec de
sommes-nous au contraire entrés dans ces
naies, dans ces quatre cent mille arpents d
que la révolution eût mis une cognée déva
maison de village, ombrageaient une parti

Il y a des parties de la Bretagne où la l
nue, où le plus pauvre des villageois a ou bi
où les parcs des bêtes à laine sont de mêm
fermes n'ont chacune qu'un troupeau de d
où, dans de belles prairies, les plus belles
l'on nourrit quinze, vingt vaches; où le vill

e, et où il met tout son lait en crème, en beurre, qui, comme celui de la Prévalaye, est connu partout, même érique. Que le pays est ici pauvre! les habits des villa- sont délabrés comme leurs chaumières. Que l'argent est ! le maître valet n'a que quinze francs de salaire et deux le souliers. Que les fermes sont petites! deux, trois char- ans les plus grandes. Mais, partout, les ruches sont de fermes : la Bretagne a des abeilles d'or, elle recueille t mille livres de miel et deux cent mille livres de cire. Il t apprendre aux villageois bretons, ainsi qu'aux autres, our éviter le massacre des abeilles, ils ne devraient avoir ces nouvelles ruches qui se démontent. Dans ces pays, le r en étain et en cuivre brille sur les dressoirs; la fragile commence aujourd'hui à parer les tables. Quelle grande e! c'est la marmite du nord; ce sont aussi, aux longs les six repas du nord; deux à la viande de porc salé, de . Ce n'est pas comme dans nos provinces gasconnes, où mpe le pauvre estomac par une boisson de prunelles, ou l'eau rougie et passée à travers le marc; ici, à tous les il y a du cidre, qui n'en est pas moins excellent dans des le bois. Le pain breton est moitié froment, moitié seigle c'est le meilleur pain des villageois français. Et voici main- les habits : le jeune homme, l'homme âgé, portent tous x un grand chapeau clabaud, habit minime, taille anti- rge, que le tailleur de Paris appelle taille à la papa. La a bien aussi, les jours ouvrables, de gros habits à la is le dimanche elle se montre avec sa belle robe vio- sa belle coiffe de toile jaune, sa belle croix d'or. Et ici les ations recommencent : Que les Bretonnes sont belles, jo- alches! mais pourquoi travaillent-elles ici la terre? Un Breton, en m'entendant ainsi parler, me répondit : Jeune , c'est parce qu'elles la travaillent partout. Au siècle der- es villageois portaient des bonnets bleus, et quelquefois urgeaient. Nous avons, écrivait de son château des Ro- rieuse Sévigné, grand nombre de bonnets bleus qui ont soin d'être pendus. Vers le commencement de la révolu- eurent, au contraire, eux-mêmes, bon besoin de pendre. souvient des premiers troubles qui agitèrent cette pro- les troubles ne cessèrent pas, mais ils eurent un objet férent, tout opposé. Les drapeaux, les cœurs, les opi- hangèrent, et la Bretagne devint à moitié vendéenne.
t le moment de vous parler de cet Anjou, par lequel nous dû entrer en Bretagne, et de ce Poitou, par lequel no

allons en sortir ; ces deux provinces s'appellent
s'appelleront historiquement la Vendée.

J'étais à Toulouse, je vous parle de six ou
grand ami Blaise y était aussi. Il venait d'être to
reçu licencié, ou même, je crois, docteur en dr
il ne pouvait guère alors tirer grand parti de s
dit, un matin que nous nous promenions sur la
Veux-tu que nous allions faire la guerre ? — Eh !
— Dans la Vendée ? — Eh ! pourquoi pas ? —
gnies franches dont j'entends le tambour ? — Eh
— Elles partent, veux-tu partir ? — Eh ! pourq
partons, nous arrivons. Enfin nous vîmes ces pa
sans-culottes vendéens. Pendant plusieurs année
sur eux et ils tirèrent sur nous jusqu'à ce qu'une
cation vînt mettre le holà. Quand, deux ou trois a
retournai pour mon voyage scientifique dans ce
ma surprise ! Je l'avais laissé, à mon départ, to
saccagé, tout bouleversé, tout brûlé, tout sanglan
de cadavres, d'ossements ; je le trouvai tout verd
rissant, tout désencombré, tout nettoyé. Les m
relevées, les étables repeuplées ; on achevait de fa
de grains ; les vendanges allaient commencer ; e
plaie se fermait. J'y portai une petite fiole d'huil
il me fut très facile de gagner la confiance du vi
temps auparavant, j'avais été avec quelques so
mal, et où on se souvenait que je n'en avais
dis-je à ces bonnes gens, vous allez labourer : en b
J'ai vu que dans les campagnes on ne laboure que
vec un seul bœuf ; ici, dans les terres fortes, il
quatre, quelquefois six : eh bien ! je conduirai ce
tête, ou, comme vous le voudrez, je tiendrai le
charrue. Bientôt il me parut que mes bœufs ne tira
vivement ; je m'impatientai, je demandai un aigu
villageois poitevin, mon hôte, me dit : Laissez-mo
Il prit ma place, il leur parla tout doucement : cel
pas y faire grand'chose. Alors il se mit à leur chan
ou antique chanson des bœufs : il les *arauda*. E
réalité ? il me parut que les bœufs tirèrent mieux.
poitevin, toujours renfermé dans ses champs, qui s
entourés d'arbres coupés par le milieu du tronc, d'
fossoyées, vit seul avec ses bœufs, et il éprouve
parler, de se faire entendre, que lui donne sûrem
l'instinct du langage.

De quelle manière diriez-vous que le Poitevin fume ses terres? Il y répand les engrais en les divisant, en les semant comme du ı, et voici quelle est sa rotation de récoltes : pendant cinq années, blé ; pendant cinq ou six autres, repos ou plutôt :. Pendant ce temps, la terre se couvre de hauts genêts et k.ndes herbes ; les herbes, les genêts, sont coupés, brûlés, e de nouveau emblavée. Autre part, les grosses fermes ae six, huit charrues ; dans ce pays, elles ne sont, comme t e, que de trois, quatre.

ı ıg sont pas échalassées.

Vous avez tout entendu parler des beaux ânes du Poitou. l plus beaux, ceux d'*espèce,* ceux des haras, se venden une petite ferme de notre Gevaudan, deux, trois mille u ı. Les ânes étalons, c'est à remarquer, sont sujets à nos adies de libertinage ; la nature punit aussi de leurs excès les ıDıı x.

De même que les choses simples d'un pays ressemblent aux choses simples des autres pays, les villages du Poitou ressemblent aux autres villages, mais le villageois du Poitou fait meilleure chère ; il met plus franchement la dîme et la rente dans son pot. Il est d'ailleurs habillé simplement, grossièrement. Je remarquai, toutefois, qu'en général il a l'air étoffé.

Vous croiriez que la belle Poitevine, dont une coiffe agréablement serrée par une agrafe au dessous du menton encadre si gracieusement le visage, dont un haut corset marque toute la finesse de la taille, dont un riche clavier d'argent à plusieurs chaînes semble, pour ainsi dire, sonner à tous ses pas sa portion l'empire, soit, dans son domestique, choyée, considérée ; il s'en faut bien : elle sert humblement son mari et ne s'assied à table que lorsqu'il lui en a donné la permission, ou plutôt l'ordre. Dans sa cabane, le villageois poitevin est roi, et il n'y a pas de reine.

Messieurs, a ajouté Trophyme, retenez bien aussi, je vous prie, cet usage du Poitou : lorsqu'un bon vivant, comme monsieur Robert, a achevé dans une fête la barrique, il en porte honorablement la cannelle au chapeau. Retenez encore celui-ci : lorsqu'un jeune garçon veut se louer pour les travaux champêtres, il se présente sur la place paré d'épis ; lorsqu'il veut se louer pour les travaux ordinaires de la domesticité, il se présente paré de fleurs.

Le villageois poitevin est un bon, un excellent homme, franc, simple, droit de cœur et de sens, loyal, religieux, moral, mais opiniâtre, opiniâtre surtout dans ses opinions. C'est dans le Poi-

tou que, maintenant que nous n'avons plus de :
chercher les derniers monarchistes, et si jam
plus de république, c'est là qu'il faudra aller
niers républicains.

Dans le Poitou, le villageois sent encore un
un peu le brûlé. Il le sent encore au nord, dan
même dans la Normandie ; il le sent dans le
Maine ; et si, au midi, dans la Saintonge et l'
sent, il ne le sent guère.

Les vastes bassins des pays qu'arrosent la G
dogne, le Tarn, le Lot, l'Aveyron, le Gers, so
dessinés par les chaînes des montagnes ; mais ri
tain que les vraies limites de la grande province
depuis plus de dix siècles, les couvre de son nc
sont les plus fertiles contrées de la France, n
faut, assez profondément remué. Les outils de
les feront pas accuser de sorcellerie, comme ce
Ah ! que nos villageois du midi aillent demander
leur soc large et brillant, leur large et brillante b
et brillante houe, leur houe fourchue ou crochet
gues et brillantes, leurs grandes et brillantes
grandes et brillantes faux ; et quand la récolte
grands fléaux, leur grand hache-paille. J'ai vu ve
rondissement de Lauzerte, en Quercy, et dans l'
de Saint-Denis, près Paris, canton-école de l'a
çaise, les instruments aratoires d'une ferme : ils
pour des hommes différents.

Je demanderai à ceux qui nous gouvernent :
ont, dans ces belles régions éloignées de la capit
modèles, une par département.

Ont-ils aussi une société d'agriculture, une pa
Il y quarante ans que la Bretagne nous a donn
cette nourricière institution, dont le bon roi Stan
d'être. Et ce sont pourtant ces sociétés qui ont
moutons d'Espagne, nos brebis de Flandre ; qui o
supériorité que nos fabriques avaient par la main
l'eussent aussi par les matières premières ; qui
nos villageois fabriquassent, pour ainsi dire, ce
mières. Ce sont elles qui ont aussi importé d'aut
nimaux, d'abord des chevaux arabes, aux prem
révolution. Mais pourquoi nos villageois ont-ils
nos haras ? Ce n'est pas que les sociétés d'agri
aient donné l'alarme.

ciétés d'agriculture ont encore importé les poules hup-
gros œufs, les gros pigeons romains.
mi les végétaux exotiques qu'elles ont aussi importés on
pin de Corse, le peuplier du Canada, le peuplier d'A-
érable rouge, le tulipier et autres arbres. On compte
usieurs arbustes et plusieurs plantes du Nouveau-Monde.
it et avant tout, on leur doit la grande culture des
le terre, qui donnent par arpent deux cents quintaux de
:ine au lieu des douze quintaux de farine-épi. Sans
le-ci vaut mieux que celle-là ; mais patience, attendez
elles manipulations, les perfectionnements.
it encore ces sociétés qui ont crié aux villageois : Gar-
de détruire les petits oiseaux, les oiseaux chanteurs ;
pas que leur musique est trop chère, car ils se nour-
insectes qui se nourriraient de vos récoltes.
nt encore ces mêmes sociétés qui nous ont avertis des
bourdonnements d'un nouveau fléau ailé qui nous vient
gne, de cette terrible mouche hessoise, dont la voracité
terre, suce et dévore les racines alimentaires.
s mémoires, qui sont vraiment les livres de l'avenir,
s insectes occupent une grande place. Voyez-y, à la
a plantation du mûrier, l'éducation des vers à soie.
drais bien que ces équitables sociétés eussent des fonds
sidérables pour couronner plus souvent les têtes des
ligents villageois. Un bon curé, le curé de Saint-Gau-
pelé Pressac, a institué dans sa cure le prix d'une mé-
rgent figurant une charrue.
fini? Non, je n'ai pas fini d'énumérer les diverses sortes
dus aux sociétés d'agriculture. Elles nous ont donné ces
rs si instructifs qui ont changé ou qui changent la face
ançais, qui vont porter les bonnes méthodes dans les
rres, les plus petites cabanes, car ce sont moins les flam-
e les lampes qui éclairent le genre humain.
de solennelles expositions des produits de l'industrie ;
t aussi de solennelles expositions des produits de l'agri-
la première des industries. Ma pensée élève, en ce mo-
ces grands bazars agricoles dans tous nos ports de com-
e vois celui de Bordeaux, où sont étalés aux yeux des
des Hollandais, des Espagnols, des Suédois, toutes les
toutes les productions du vaste bassin de la Garonne :
rouges, ses vins blancs ; ses farines blutées, minotées,
ses fruits confits, ses fruits secs ; ses fromages, ses beur-
riandes salées ; ses laines, ses lins, ses chanvres. Soyez

sûrs que tous les ans les tables d'exposition s
que la foule des visiteurs se grossirait.

Cette vaste Guienne, et encore plus la Fran
te, auraient besoin d'un code rural dont le p
dans les différentes sociétés d'agriculture.

Ainsi que les autres parties de la France, l
besoin de bureaux d'assurance des récoltes : ca
n'ai-je pas vu les gros fermiers trembler de tout
parition du lointain grain d'un orage qui, en q
pouvait les envoyer à l'hôpital! Et, certains jou
n'ai-je pas vu aussi dans le plus riche pays, da
la terre partout emblavée est partout ondoyan
arbres cachent les feuilles sous les fruits, un vieil
de sa cabane regarder d'un air désespéré le ciel
soleil étincelant; et, à quelques pas de là, un au
vement d'autres, pleurant sur le sort de leurs no
C'est que là, quand un brillant soleil se montre
sur une atmosphère brouillardée, même légère
dée, tout est grillé, tout a péri.

On estime que, dans la France méridionale,
réduites d'un dixième par les grêles, les ouragan
lards qui, dans tous les villages, ou, du moins, da
tons, rendent parfois si nécessaires les greniers d'a
tous les villages, même tous les cantons, manque

Combien on a écrit sur la police et le comme
Aujourd'hui il n'y a qu'un mot à dire, et ce mot e
dir à la loi actuelle qui laisse ouverts les ports
n'a point passé un certain prix, et qui, dès qu'il
ferme.

Qu'ici je vous apprenne, sans m'arrêter, qu
poussés par je ne sais quel bon vent, sont venus e
acheter pour deux millions de biens nationaux. C
aurions achetés sans eux; mais c'est autant d'arge
nos campagnes, où le mouvement normal des vent
absorber au moins le tiers du numéraire en circul

Les banques territoriales ne seraient pas très n
tour des grandes villes de commerce, des grandes
France; mais dans les campagnes qui en sont éloi
seraient la vie d'une agriculture nouvelle. Les dess
inutiles et mortifères étangs, c'est-à-dire de tous
seraient plus retardés, à commencer par les trois
pays de Perthois, en Champagne, ou à commen
quatre cents lieues d'étangs côtiers, qui pourraien

pins. Telles sont, dans le Périgord, les truffes; dans
loc, le sumac; dans le Rouergue, les champignons
elles sont, mais plus loin, les paillettes de l'Ariége,
lu Briançonnais, la cochenille de la Provence, le va-
ltes : ce sont comme diverses espèces de manne pour
s chaumières.
idées, les panages, ne sont-elles pas aussi des récoltes
s soins, sans labeurs? N'en est-il pas ainsi de la coupe
Et ne dois-je pas vous parler des villageois bûcherons,
n'avons guère connaissance? car à peine avons-nous
entionner les nombreuses populations forestières vê-
aux, habitant les unes loin, les autres à côté de nous,

les mieux bâtis? Il y a quelque temps que les
ont, pendant plusieurs heures et contre des ba
des siéges. Ce vaste pays, si souvent peint à
notre pensée, nous est tout entier présent; aussi
le sont les villageois. Sous vos fenêtres, au se
villageois auvergnat; que, si j'étais peintre, je
cheval sur un mulet. Je représenterais assis sur
de fromage le villageois rouergat dans le pays duqu
nous sommes; je représenterais riche de ses la
d'un grand, d'un beau troupeau, le villageois g
villageois quercinois minoterait ses superbes mo
plissant, pour les colonies, huit cent mille barils
et de la plus substantielle farine; le villageois q
gros et gras, cela va sans dire. Dans mon tablea
agenoisien confirait au soleil ses pruneaux pour le
et le gentil villageois gascon, de la Gascogne pr
vendrait ses poires de bon chrétien, les plus p
plus que les grosses. Le villageois pêcheur des L
tous les villageois pêcheurs de la France, y vendr
quilles, et enfin on y verrait le rusé villageois bo
les étroites bouteilles de son vin délicat et odorant
pains de sucre.

Oh! cette fois, messieurs, je préviendrai l'i
vous donnent mes trop longues narrations, que j
dant d'accourcir le plus que je puis. Vous ne cri
phyme! eh bien! Trophyme, quand donc viendro
GES ET LES VILLAGEOIS DU MIDI? Car, Mes
venus; nous sommes déjà entrés dans l'antique r
Novempopulanie. Mais, Monsieur Trophyme, no
sur la Xaintonge? — qui est une si bonne terre
l'Angoumois? — qui est une si belle terre de c
sommes déjà entrés, a-t-il repris avec un ton enc
nel, dans l'antique région ou île de la Novempop
mée entre l'Océan, la Gironde et les Pyrénées
neuf peuples ou petites nations sous-divisées féo
la suite des temps, par la force des armes ou par
vente, par les contrats de mariage en vingt, peut-
peut-être en quarante plus petites nations vill
territoire était titré de seigneurie, sirie, baronnie, v
duché, parmi lesquels était un royaume de six lieu
quatre de large, qui, dans l'univers entier, donna
moitié de la couronne de France. Ces toutes petite
plusieurs étaient cachées aux pieds des Pyréné

itement disparu. Ah! quelle contrée, autrefois si notorialement historique! En un jour vous aviez quelu haut des montagnes, au milieu de mugissants trouiches, d'innombrables troupeaux de brebis, agitant leurs sonnailles au milieu de légères troupes de cachevaux à demi sauvages, les vieux châteaux de la 'oix, de la maison de Navarre, de la maison de Coma maison d'Armagnac, et de plusieurs autres grandes èbres par leurs sanglantes tragédies, par leurs méalheurs. Dans les scènes qu'elles vous rappellent, toute l'histoire du pays. — Eh! monsieur, dis-je, là histoire du pays, là plutôt est l'histoire des petites l'ancienne Grèce, et, si vous voulez, l'histoire de grandes ou petites dynasties maîtresses de la terre. -elle donc, mon camarade, où est-elle? Messieurs, ue je fis alors parler de mon mieux. Où est l'histoire

notamment des bisons, des mouflons, des navar
les sont les espèces qui se sont réfugiées dans
qui n'ont pas reparu; dites que les parcs des fern
les plus fortes, sont gardés par les plus terribl
comment sont, comment ont été les charrues,
d'agriculture, tous différents d'un canton à l'au
du soc, par l'habitude des bœufs à ne travailler
la charrue, qui ont de la peine à s'habituer à
que les marchands de bestiaux appellent les *vir*
de place au timon. Dites aussi comment a été su
face des champs avant d'être comme aujourd'hu
travaillés, semés, hersés, peignés. Là est l'hist
vous ajoutez comment étaient les chaumières ava
me celles d'aujourd'hui, pour ainsi dire secoué le
l'avoir remplacé par des toitures de beau schiste
que rouge, et leurs murs de paille, de boue, pa
quelquefois du plus beau marbre, vous ferez l'h
la vraie histoire du pays; et ne craignez pas, si
histoire, qu'elle dédaigne de parler de ces grand
vre, de ces grands ustensiles de fer battu, qui par
riches maisons, ainsi que de cette profusion en
et de table, enfin, des vastes écuries et des beau
remplissent.

Mon compagnon, l'ingénieur géologue, hom
juste, pour ainsi dire géométrique, fut à l'instant ga
tème, et, comme il connaissait mieux que moi cett
il poursuivit, je m'en souviens très bien, dans l
que la mienne. Vous ne faites pas l'histoire du
vois pas dans votre description, au delà de cha
de chaque rivière, de chaque vallée, de chaque to
les habitudes, la physionomie, le caractère de ch
ple; si je ne le vois changer, comme ses habits,
en peau, tantôt en cordeillat, tantôt en calmouk,
drap; tantôt taillés, ici comme l'ancienne cape, l
bit espagnol, là comme l'habit de Henri IV, plu
l'ancien habit français, plus loin encore comme l'h
si je ne vois notamment changer la coiffure, le l
peau rond et plat comme une assiette, le chapea
grand chapeau noir clabaud, le grand chapeau b
chapeau à haute forme, le chapeau du Palais-Ro
je ne vois point ou n'entends point parler la langu
suite la langue basque mêlée de la langue roma
langue romane, ensuite la langue romane mêlée

ensuite le languedocien mêlé de français, ensuite le fran-

dr ›i ‹ ore savoir ou plutôt que l'histoire me dit
sont s législations; et celui qui nous appren-
› n ı‹ s espagnols dans les pays français, dans
opulanie, comment d'une Navarre dans l'autre est
en ‹ par-dessus les Pyrénées, la liberté constitu-
‹ re comment sont venus les fors, ferait-il
ays? Oui, et il en ferait la partie la plus élevée, la
comme celui qui nous apprendrait comment la France
a reçu de l'Espagne septentrionale une plus grande
ae culte, comment elle lui a communiqué une plus
ferveur religieuse.

ez pas que, si autrefois ce pays était à moitié libre, il
même temps à moitié serf, et que, si ensuite la liberté
a redressé, a militarisé les habitants, elle a aussi cor-
la pureté de leur sang et celle de leur foi religieuse, et
pas seulement vrai dans cette partie des campagnes de
e, cela est de même vrai dans toutes les campagnes.

ns, pour terminer, un seul mot de leurs plaisirs; un seul
, s'il est vrai qu'un seul mot suffise. Ils dansent, ils sautent,
hantent quatre fois plus que les autres, et enfin ils couvrent
osiers, sèment de fleurs leur funèbre dernier asile.

rophyme, cessant de faire parler son ingénieur, continua
même ainsi : Je connais un pays où les paysans qui ramas-
de l'or dans le gravier de leurs rivières sont cent fois moins
es que ceux qui gardent les brebis et les chèvres, vendent
s laines, leurs fromages : ce pays est la petite province de
x.

a petite province de Roussillon en est limitrophe, et tire
s de profit de ses excellents vins si renommés que, tout à
, les provinces pyrénéennes n'en tirent de leurs eaux miné-
s, où tous les malades et désœuvrés de l'Europe viennent
e et surtout faire bonne chère; les belles maisons de ces
x appartiennent aux chaumières d'alentour.

vant l'année 1789, le Roussillon, par les habillements, le
, les mœurs, les opinions de ses villageois, était au delà des
énées; depuis, il est en deçà, il s'est francisé de plus en plus,
st Français.

A la Novempopulanie touche l'Occitanie. Il n'y avait pas au-
ois, au temps du chevalier de Florian, de romancier, d'his-
en, de géographe, tant soit peu chaleureux, qui, dès qu'il
ait à parler du Languedoc, ne commençât par cette invocation

obligée : Salut ! trois fois salut, terre de l'O
je me contente de saluer une fois, mais fort
les bons et spirituels paysans du pays du La
millions de villageois ou de vilains : car ces d
même origine, la même racine, *villa*, ont e
signification, et, soit dit, non en passant, mais
ce n'est que par un abus de mots dans les ten
pas d'académies, où il y avait des nobles fé
châteaux forts, maîtres des poëtes, maîtres d
ont eu une signification différente. Quand on c
homme fourbe, corrompu, qu'il a fait là une
c'est en prenant le sens littéral et primitif, co
Il a fait là une action bien villageoise.

Mais sommes-nous arrivés encore dans le
nous y sommes arrivés : nous voilà dans cett
où les villageois font sortir par cent portes les
les fruits, les vins, les vins de liqueurs, les vin
villageois de l'Auvergne, du Rouergue, du
gord, du Limousin, font entrer par cent autre
nombrables bêtes à laine.

Le goût des villageois languedociens pour les
nailles, les sonnettes, les clochettes des ani
grand ; celui des Dauphinois, plus grand ; celui
plus grand encore ; les peuples de ces pays n'
les beaux harnais, les beaux plumails.

Mais, s'ils aiment à parer leurs bestiaux,
parer eux-mêmes. Le jeune Languedocien,
velle carmagnole serrée, son pantalon de velou
peau, sa large sa ceinture, ou plutôt sa larg
flottante, est un des plus élégants paysans de l
geoise n'est pas moins élégante avec sa petite
verte, bleue, son petit tablier volant et sa ronde
j'ai fait l'observation que, de la Normandie a
Béarn, tandis que les vignes vont toujours en
sent par grimper sur les arbres, les coiffes des
jours en s'abaissant. Les jours ouvrables, le l
vêtu de simple toile ; alors sa parure est dans s
d'or, dans ses coteaux noirs de beaux raisins,
plaines bleues du pastel de l'ancien pays de Coc

Maintenant vous me dites, ou vous allez me d
point parcouru deux fois la France ? Oui. Et vo
remarquer mieux qu'un autre les différences
j'entends littéralement les différences de car

illageois, saillantes, et pour employer au moins une
jue de l'architecture, elles sont en bossages. Mes-
i véritablement trouvé, dans le nord, les villageois
ts; moins graves, moins lents au centre; vifs et bouil-
idi, et cela est, et le climat le veut; pour tout le reste,
en tous lieux, un peu timides avec l'homme de ville,
jourd'hui ils votent en concurrence avec lui comme
quoique avec lui ils montent comme jurés sur le tri-
inel, quoique avec lui, et aussi souvent que lui, ils
n ligne de bataille.
donc pas de bien grandes différences entre les villa-
en a de bien moins grandes entre les villages, leurs
eurs églises et leurs châteaux. Je n'ai trouvé dans les
Languedoc rien de remarquable, si ce n'est que les
a maisons villageoises ont les toitures couvertes de
mées en demi-cylindre, agencées les unes au bout des
les faut ainsi : car dans ces grandes plaines à blé et à
tombe quelquefois, au milieu des orages, des grelons
i-livre, d'une livre.
me ailleurs, les chemins sont dénués de croix de pierre,
le bois, et les murailles intérieures des maisons, de bé-
de reliquaires. Ici la liberté des opinions est-elle ou
pas encore entière?
Vélay nous sommes déjà passés en Dauphiné; et j'y fais
remarques.
is, la joie a liberté entière; elle circule de nouveau
autes voûtes de verdure que forment les forêts de châ-
d'oliviers et de mûriers de cette belle provinee; elle
pas moins autour des grands champs de millet, des
lantations de maïs. Le villageois limousin donne à ses
, à ses raves, toutes sortes de préparations; ainsi fait
nois.
ne que le villageois franc-comtois parcourt la France
orloges de bois, de même le petit Dauphinois la par-
sa marmotte.
t Dauphinois rencontre souvent son père le thériacleur,
le, avec ses poids, ses balances, qui va pour leur ar-
icamenter en thériaque et en diverses autres drogues
llages qu'il rencontre.
s paysans dauphinois parcourent aussi la France; mais
nt la haute épicerie, le girofle, la cannelle, la noix
ils ont leurs points de station, soit villes, soit villa-

ges, où ils se font adresser leurs lettres, où il comptes.

Les uns et les autres portent leur boutique sur fois, tandis que les pauvres Dauphinois thériacle qu'une petite balle, vous voyez les riches Dauphi pour ainsi dire cachés derrière leur énorme panie portent sur leur athlétique dos. Les Dauphinois chaussés de gros souliers bordés de ferrements, de rette.

Les villageois du Dauphiné ambulants sont au ils vont vendre des arbustes exotiques ou rares.

Les villageois verriers ambulants sont de tous.

Les villageois chiffonniers ambulants sont de to

Les villageois savetiers ambulants sont de tous

Au delà de trente lieues de Paris, les enfant tutoient pas leurs parents. On parle de construir de fer : je le veux bien, pourvu que ce ne soit pas circulation de cet usage immoral, imprudent et in devait en être autrement, heureux alors les vill tagnes, les villages du Dauphiné.

La petite paysanne ne porte plus là ni ailleur noms de Marie, de Marguerite, mais de jolis noms je crains bien que, dans le chemin de la vertu, les ne soient pas aussi fermes que ceux de Jeanne.

On me demande à cette heure si, dans le Daupl dans les autres pays de montagnes ou de plaine, le sa femme. Cela peut bien arriver ; mais là, com autres provinces, le bâton se ralentit de plus en plu fois que je puisse attester que toujours il repose.

Je n'ai pas vu, et je finis par là, je n'ai pas vu phiné comme dans le Gâtinais, comme dans le L grands champs couverts de canards, d'oies, de pige

Peut-être le villageois provençal ne mange pas saoûl de pain, et peut-être devrait-il ouvrir plus pays au blé sarrasin, qui fait l'abondance du Daupu qui de plus en plus fait la splendeur de la France.

Ce ne pouvait être que le fait d'un imbécile his de vouloir fondre, de vouloir même faire joindre pitres d'une histoire de l'ordre social qui tous ont œuvres des hommes. Il n'est que la nature qui, pa et admirables transitions, puisse lier les vastes p immenses œuvres. La Suède est la transition des r

s aux beaux champs, aux belles prairies de l'Allemagne,
lle-même une transition aux vergers, aux vignobles de
, qui elle-même est une transition à la délicieuse Italie :
iche par la Provence.
souviens que la première fois que j'entrai dans ce beau
beau jardin des Hespérides, j'avais déjà fait ce jour-là
de course : mes jambes furent aussitôt, comme par
ment, délassées. Quelle région si magnifique, si extra-
! De vastes plaines sont, par longs intervalles, bossoyées
gnes, hérissées d'un côté de rochers et de l'autre plan-
gnes, d'où, pour ainsi dire, coulent des torrents de vins
es torrents de vins rouges. Les autres pays, à la saison
, sont peints du vert des noyers, des châtaigniers ; du
pruniers ; du rouge des cerisiers, des guigniers, des poi-
s pommiers. La Provence est peinte du brun des oli-
blanc, du noir des mûriers ; de l'écarlate des arbousiers ;
il des jujubiers, des grenadiers, des figuiers ; du jaune
gers ; et, au milieu de cette immense nappe de beaux
montre le villageois provençal qui, de la pointe de sa
mblait commander à la terre de les produire. Je me
is continuellement pour aller me promener dans ces
de laurier, de marjolaine, de lavande, de lilas, de roses ;
r voir la cueillette des câpres, des pistaches, des pas-
le la graine d'Avignon, du safran, du riz, de la garance.
souviens que je tournais toutefois avec discrétion autour
s claies chargées de fruits séchés au soleil. Bonnes gens,
z ce que j'estime, surtout les vraies richesses, la dési-
ondance. Que de choses je vois ! que de choses je dirai
vues quand je retournerai dans mon village ! Venez,
ie criait-on alors, venez ici voir faire le raisiné que nous
s dans toute la France ; venez là voir moudre les olives,
l'huile, mastiquer les barils qu'on envoie dans toutes
es du monde.
i passé dans des villages dont les rues étaient tapissées
re et de raisins. Quelques semaines après elles l'étaient
is secs pendant aux sarments. Mes amis, disais-je,
vous ! les raisins de Malaga sont près d'entrer en France
aire sortir plusieurs millions ; mais vous ne parviendrez
us en défendre avec ceux que je vois là, il faut en extir-
èce : je leur montrais leurs raisins à petits grains. Vous
endrez bien plutôt avec ceux-ci : je leur montrais leurs
superbes, gros raisins de pance.
re Marvèjols, on n'a jamais pu imiter les saucissons des



villages de la Provence, quelque exacte ou i
que j'en aie faite.

Mais, brave Trophyme, dites quelque c
Ils sont bien inférieurs aux nôtres, surt :
Quelque chose du labourage? — On
des chevaux, plus généralement avec i

Quelque chose des villages? — T
nombre, sont remparés, murés, ont d po
il arrive que le voyageur, après s'être
avoir long-temps pris des villages p
encore, prend des villes pour des villages. Je
que, dans le reste de la France, les villages
sont descendus vers les plaines.

Quelque chose des villageois? — Les trois
ou journaliers, ou cultivateurs à la bêche; les
teurs à la charrue, et les uns fermiers partiai
autres propriétaires.

Quelque chose de leur sort? — J'ai remai
le villageois de la Provence était vêtu de toil
et s'il s'habille légèrement, il se nourrit plus l
sa soupe est à l'huile, ses quatre ou cinq repa
que quatre ou cinq desserts. Rarement il n
mouton, le veau, lui sont inconnus. Sa pât
pétri avec du poisson, et son grand régal
mets composé de beurre, d'huile, de poivre,
pas un pays de bonne chère! c'est un pays d
un pays de joie. Le villageois provençal av
ture, la villageoise provençale avec son jupon
plusieurs siècles, toujours à sauter, à chanter,
vençal chante en jouant, surtout en jouant de l
en travaillant, il chante en combattant. L'h
est écrit dans notre histoire militaire. Le Prov
fils direct de cette terre de feu, bien plus que
villes, a un continuel jeu de physionomie qu
brillants yeux. Il est tout mouvement, tout pa
vent, comme le villageois poitevin, aux anir
gnons de travail, mais c'est avec l'impétueus
province. J'étais un jour sur le grand chemin
comme une dispute, je m'approche : il n'y a
provençal, affublé de son haut bonnet, de
bandes blanches, noires; il en avait à son mu
de file; il le haranguait: Trone de Dieu! hi! l
donc, ou je te *gare* ton plumet, et tu ent

un… Ce mot que partout, dans sa colère, le peuple a la bouche, rimait avec le nom de la ville. La vivacité e du Provençal ne l'empêche pas d'être bon, hospitalier. ours, à l'entrée de son jardin, un jeu de boules à vous pro- et à côté de la porte de son habitation un pot d'olives dont à tous ceux qui viennent ; il en a toujours sur lui à vous Ce qui me plaît encore plus, il a sans cesse la légère pe- madame de Sévigné à vous conter ; sans cesse quelque elle saillie voltige sur ses lèvres. Quel plaisir de vivre en nce ! mais aussi quelle peine d'y mourir !

ıyme, lui a dit Armand quand il a eu fini, quelle si vaste tête, Dieu a placée sur vos épaules ! que de science no avez montrée, que de science vous nous avez laissé oır, vous nous avez cachée ! Vous venez de faire la pre- his e des villageois qu'ait eue le monde, c'est-à-dire, et raıı trop le répéter, la première histoire des trois quarts ıe la nation. Vous avez parcouru avec nous la France ', ı hant toujours devant nous, toujours nous montrant ıes divers territoires, les diverses cultures, les divers divers villageois avec leurs diverses manières de e. ı s votre bouche, la terre française est devenue succes- normande, picarde, flamande, languedocienne, dau- ise, provençale. Vous nous avez fait comme la relation d'un ı inconnu que nous habitons, et que vous avez rendu nou- ı en le parant de ses propres formes, de ses propres couleurs. 'rophyme ne nous a point paru mécontent, et là-dessus il est i. C'est trop, beaucoup trop, Armand ! ont dit Gervais et ert. Ah ! pardi, leur a répondu Armand, vous me la baillez e ! vous faites venir les gens, vous les renvoyez les mains s : payez du moins leurs oreilles.

DÉCADE XXIX.

LA DÉCADE DES DIX PETITS CHAPITRES.

Trophyme, alléché par les paroles d'Armand, est revenu au- -d'hui de lui-même, et, sans autre cérémonie, nous a abordés si : Que diriez-vous d'une histoire du peuple romain où ne

seraient ni les consuls, ni les tribuns, ni les
officiers publics ? Vous diriez qu'elle n'est p
diriez, j'en suis sûr. Eh bien! votre histoire
pas non plus entière; il y manque les chefs
serviteurs publics. Vous avez mis en œuvre l'l
vous vous servirez peut-être aussi de celle de
tion française de Jantou. Mon Jantou avait été
au delà de la Loire. Il me conta ainsi son hist
bien, comme vous allez voir.

J'avais à peine seize ans que notre porcher
renvoyé par la commune. Je fus nommé à sa
auparavant glaneur, grapilleur, et mon oncle
voyant que je m'étais toujours bien battu conti
neurs, les affamés grapilleurs des villes, m'em
je fus son quatrième, bientôt son troisième gar
lais une charge, et je l'eus, et je portai ma t
quand je fus LE PORCHER DU VILLAGE. Bien
je voulus me hausser encore. Il faut vous dire
dans chaque village deux porchers, le porcher
des habitants. Je fis des démarches pour être
charge qui était aussi devenue vacante ; mais n
ces hommes forts d'esprit, forts de corps, un
qui, partout où ils se trouvent, sont toujours le
que je restasse porcher du village, et comme
répondit, ainsi qu'à tout le monde: Tais-toi,
deux. Vous n'avez pas idée comme, avec cette
tive, son grand esprit juste tranchait de diffic
les petits esprits vétilleux.

Bientôt on marqua avec le feu les porcs du m
trépignais des pieds ; je me désolais de ce qu'on
même honneur aux miens. Tais-toi, ou je te s
dit mon oncle. Il savait, il ne me disait pas, qu
vaient aussi être marqués le lendemain ; ils le
avec un fer rouge. Vous croirez aisément que le p
donnait avec moi des airs d'importance ; il disa
maître particulier des eaux et forêts a tant de po
et pas davantage ; monsieur le garde général
tage. De mon côté, je tâchais aussi de m'en fai
disais : Gros-Jean, tant de porcs pour la paisson,
vantage ; Michaud, tant de porcs, tant, et pas
paisson était bonne dans la glandée du roi, elle
dans la mienne. Si le porcher du roi avait une
de riches paysans, j'en avais une plus nombreu

ınage, je restai, d'après la coutume, porcher; et lui, 'ordonnance, ne fut plus rien.
ıuant à m'élever, me voilà, quelques mois après, LE DU VILLAGE; je vais encore vous dire comment.
'ais chanter, je faisais danser les jeunes filles. Le bedeau osa de m'enseigner à jouer du violon; le chasseur de la fit la même proposition pour le cornet. J'étais indécis : sages me dirent que, si j'avais du bon sens, je m'attache- solide; que jamais le violon ne me mènerait à grand' dis que, dans peu, le cornet pourrait me donner du pain 'este de mes jours. Ils avaient raison : le vacher du vil- i, au lieu de boire du lait de ses vaches, allait tous les cabaret, devint hydropique, et, comme il n'était pas as- : pour faire venir un médecin de ville, il ne put guérir.
ıôt qu'il fut mort, vingt jeunes gens se mirent sur les ur le remplacer. Le cornet du défunt était sur la table de :. Je fus le seul qui sus bien l'emboucher. J'en sonnai à ı reprises; il me fut adjugé.
ıe matin, à la même heure, dès que mon cornet se faisait ', aussitôt, et au même moment, toutes les portes des 'ouvraient, toutes les vaches sortaient, et d'elles-mêmes au rendez-vous, qui était une grande croix de pierre. soir, au même lieu et à la même heure, je les ramenais res; je sonnais encore du cornet; aussitôt toutes les éta- ouvraient, et chaque vache, seule et d'elle-même, rega- sienne. J'avais pour la garde des vaches vingt sous par m'enrichissais, et je pouvais faire ma fortune, si je n'a- été si sot ou si jeune.
lage où j'étais venu demeurer se composait de quarante ıante maisons au plus, mais il était ceint d'une vieille , avec tours et fossés. Tous les habitants avaient des bre- chèvres et des vaches; tous allaient chaque jour travail- champs et leurs vignes. J'aime plus, j'honore plus les que les villes, car les villages nourrissent les villes, et l'ailleurs plus anciens. J'appelai ce village un village; je ıe j'allais au village, que je venais du village, que je au village, que j'étais le vacher du village. Le maire et tants me reprirent d'abord tout doucement; ils me di- j'allais à la ville, que je venais de la ville, que je cou- la ville, que j'étais le vacher de la ville; que ce que je nal à propos pour un village était une ville, une véritable répondis en leur demandant qu'étaient donc Orléans, 'ours. Sur-le-champ ils me conduisirent chez le notaire,

qui prit aussitôt ses lunettes, et me lut de vieu
véritablement ce village était toujours nommé 1
quez-vous à cela? me demanda-t-il, en me re
ses lunettes? Que ces vieux parchemins radotent
Alors les habitants ayant délibéré, le maire me
et me voilà encore sur le pavé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je quittai
lage. En m'en allant, je ne pouvais m'empêche
épaules, et en même temps de me retourner, de
en imitant le bêlement des brebis, de lui crier :

Mon oncle repassa et m'emmena avec lui à tr
dans une commune où, après s'être enivré à un
y avoir fait enivrer ses amis magistrats, je fus
LE PATRE DU VILLAGE. Oh! combien j'eus à m
nouveau genre de vie! Que de politesses, de p
compliments! J'étais pour ainsi dire nourri de f
jours, quand je menais mon grand troupeau, m
moitié chèvres, car je n'étais pas dans le ressort d
lements où il était défendu d'en avoir sous pe
cents francs d'amende, j'entendais dire à mes o
jamais vu un troupeau aussi gras, aussi beau, auss
net? un troupeau où il y ait autant de sonnailles
ajoutait-on, comme notre pâtre mène doucement
tières et leurs petits agneaux! comme les anteno
Si je m'arrêtais, j'étais autrement entouré par le
pressait autour de moi; les acclamations et les b
doublaient; et, pour opérer toutes ces merveil
grains de sel, quelques croûtes de pain, quel
d'herbe, quelques caresses, quelques douces parol
De leur côté, les anciens du village de dire : Ja
ger n'encourt d'amende; toujours son troupeau
sa houlette et ne franchit jamais les limites de sa
dire que j'avais deux griffons, deux excellents chi
telligence à ramener les moutons excitait souve
du voyageur.

Tous les jours mon bonheur s'accroissait, et,
loup qui se montra aux environs du village, il aura
long-temps. Cette méchante bête effraya les bon
sitôt les bergers allument, la nuit, des lanternes d
tes de spectres, pour le faire fuir. Ils tâchent d
l'explosion de leurs armes. Le maire m'envoya un
tout chargé. De leur côté, les jeunes filles me
leurs moutons, leurs jolis agneaux, dont elles avai

leur dis-je, s'il vient, comptez que je le tuerai,
i e s corbeille de fleurs. Il ne
; c s le vent de bise, la pluie, la
io le nae a rentrer. Je le vois, je l'a-
nai manque : j'appelle mes chiens, ils
au plus vite sur un arbre : j'y monte,
qui, à tout autre, aurait fait perdre la
pas ; je gagnai de branche en branche la
e ne c de crier au loup ! au loup ! hourra !
: ari ! autres cris rouergas, qu'il entendait
p fois, et dont il ne voulait tenir
un , je lui jetai ma panetière, ma blouse ;
etire d'un côté ; je me retire de l'autre
t que le village, ne me voyant plus,
pour m etre à son service.
urs ant e la nuit et une partie du
q je huit ou dix lieues, je m'arrêtai, je
iture. Pendant que j'avisais à ce que j'avais
avait été averti, qui m'avait suivi de gîte
e c voir le loup ; cependant je ne m'abandon-
brave o e, lui dis-je en me levant et en l'abordant,
p s tout le courage de la famille, vous n'en
é un peu pour moi, et je lui racontai naïvement
méchant loup m'avait fait perdre ma place. Il ne me
mais ses yeux et son visage s'allumaient graduel-
ançait. Devait-il me scier en deux ou en quatre ?
le, repris-je d'une voix émue, que n'êtes-vous of-
et forêts, vous assembleriez les villageois par pa-
ez les huées, les battues ! Que n'êtes-vous offi-
e, vous ne l'êtes pas ! Que n'êtes-vous grand-
s ne l'êtes pas ! il n'y aurait pas un seul loup en
t les bergers qui ne font pas leur devoir,
e, ouve e, qui ne font pas le leur, car en-
ra Tu sais lire ! s'écria mon oncle en
ser ; oh bien ! si j'ai tout le courage de la fa-
s toute la science. Tu sais lire ! — Mon cher on-
que j'étais porcher, un jeune garçon venait, pour
ne fois, me répéter la leçon que le même jour
à l'école. Suis-moi tout à l'heure, me dit mon

s quelques lieues ; nous allâmes frapper à la porte
: c'était aussi dans quelques communes le maire
oncle lui dit qu'il avait appris que son tambour s'é-

tait engagé, mais qu'on n'en avait pas autant à (
Monsieur, voici comment ce cher neveu qui es
nant sans place. Il lui fit l'histoire que je lui ava
fit avec tant d'esprit, tant de gaîté, il le fit tant ri
on me remit la caisse avec les baguettes; et moi,
changeât d'avis, j'allai aussitôt sur la place me
même LE TAMBOUR DU VILLAGE. Certes, j'en c
bour n'est pas grand'chose dans les villes; mais
il a, je vous assure, quelque importance. D'abo
son instrument, il attire tout le monde aux port
tres. Dans toutes les solennités il est toujours
toujours lui qui pose les affiches; il est d'ailleur
dent, le bras, la main, du chef; il est aussi le co
bras, la main de bien d'autres; il se charge de
commissions; il ne fait pas toujours du bruit.

Toutefois, à mon avis, LE GARDE DU VILL
plus grande importance; il est l'œil vigilant (
lorsqu'elle est à ses travaux, à ses plaisirs. Sou
gard des hommes et des animaux, le commissai
en fait de délits, il est en quelque manière l'ur
estime et qui apprécie les faits, leur gravité, leu
Le garde de notre village ne cessait devant moi
loir sous tous ces rapports; enfin, un jour qu'il
en fourrière six moutons, un cheval, deux vaches
en prison un berger, après avoir dressé procès-ve
sermenté, à l'audience du juge royal le plus pr
m'empêcher de lui dire qu'il était bien heureux.
répondit-il, que ces paroles sortissent de vot
vous proposer de permuter nos fonctions. Je c
rire, mais rien n'était plus sérieux. Il avait gagn
habitants, comme on disait alors : ils s'assemble
lité des suffrages, et me voilà garde, et si bien
de semaines après je reçus, en cette qualité, une
la plante des pieds, en même nombre de coups (
que l'avait reçue mon prédécesseur, qui ne s'en é
sonne. Pour moi, j'allai à l'instant, clopin, clopar
et, pour faire voir que ce n'était pas pour rire,
sai. On prit mon mal avec une telle patience q
mienne, et que je fis à toute l'honorable assemb
révérence suivie de ma démission irrévocable.

Je vous assure que le moment d'après je me tı
barrassé. Ah! maintenant de quelle manière vivr
faire?

ord les métiers qu'exercent LES ARTISANS DU VILLAGE
t m'être d'aucune ressource.
nviens que la subsistance de tout le monde passe chaque
re les mains du meunier; cependant je ne voulus pas
er chez lui, car c'était un honnête homme au gros
, bien à ne prendre pour droit de mouture qu'un
des grains, mais il aimait mieux rendre au lieu
le blé un boisseau comble de farine. Il avait
un tambour rond; mais il ne voulait bluter
carré, et avec ce tambour il s'appropriait tant
upe qu'il pouvait, aux dépens des bonnes gens, faire ses
es sur la nouvelle mouture économique, faire moudre
e.

au boulanger, j'en conviens, il avait, au désir des lois,
nt, une belle santé; mais il ne marquait pas de sa
le pain; mais il avait de bonnes balances et de méchants
mais il se moquait de la taxe, se moquait des jours de
urs auxquels il allumait son four, et, au lieu d'une seule
ouvrait toute la devanture de sa boutique; il ne se gênait
rement pour faire relaver le vieux blé. Toutefois c'était
tinement qu'après avoir fait manger aux villageois le
s pain, il portait le bon à la ville; dont il était le boulanger
Je devais donc me garder d'aller chez lui, je n'y allai

'allai pas non plus chez le boucher, gentil jeune fat, pro-
ne auraient dû être ses étaux. Ah! monsieur le boucher,
n de fois ne vous a-t-on pas vendu des veaux nourris au
à l'eau blanche, des agneaux qui avaient moins d'un mois,
x qui en avaient trois! Combien de fois d'ailleurs ne
-t-on pas vu, au sortir des offices, plus ou moins loin des
des églises, et les jours de foire sur la place publique,
, malgré les ordonnances et les arrêts, de longues tables
es de longes de veau, de carrés de mouton!
métiers ne me plaisent pas, mais je les savais, au lieu
utres me plaisaient et je ne les savais pas.
était celui de taillandier, ordinairement joint à celui de
al-ferrant, de maréchal-expert. C'est dans sa boutique,
si brillamment illuminée, qu'aux premières heures de
, s'assemblent les jeunes gens pour entendre ou pour
es histoires de grands voleurs luttant d'abord contre la
ublique, ensuite vaincus, pris, suppliciés, des contes de
éroces, de terribles sangliers, de terribles loups terras-

Tel est encore celui de tisserand, dont l'atelier
le rendez-vous de la jeunesse des deux sexes. L
ces œillades, les petits soins, les petits cadeaux
premiers feux des amours honnêtes.

Le tailleur va dans toutes les maisons, il parle
et c'est le plus souvent par lui, qu'à la suite des
tes, nées chez le tisserand, sont faites et reçu
tions de mariage. Je dois encore dire que, parto
va travailler, il fait à son occasion changer le
le reste de l'ordinaire; j'aurais donc désiré d'être
tre tailleur.

Il y a bien aussi d'autres artisans villageois,
bourrelier, le sabotier, le jougtier ou faiseu
bœufs; mais ils sont espacés de loin en loin com
ou les juges de paix; d'ailleurs, ni je ne savais
leurs métiers.

Depuis long-temps j'avais appris à raser, à d
de peigne, et je m'estimai fort heureux que LI
VILLAGE eût besoin d'un garçon. Le barbier, à
cours qui se fait chez lui, se croit un homme pub
se garda bien de me le cacher. Nous marchandâm
temps, lorsque nous en fûmes à mes gages; m
convînmes à trois francs par mois. Il rasait dans l
que les gens comme il faut, et m'abandonnait la
pour me servir de son expression, ne venait que
L'arrière-boutique communiquait à la boutique p
vitre à laquelle manquait un carreau. De temps en
bier, qui avait toujours un œil et une oreille dans
me criait à travers l'ouverture du carreau : Jani
prix fait, trois œufs pour une barbe, pas moins
après, il me criait encore : Oui, c'est bon; un from
barbes, c'est convenu. Un jour, il entra un gros h
une chaise neuve qu'il plaça ou plutôt qu'il planta
milieu de la boutique. Sur cette chaise, dit-il, il
encore trois barbes. C'est juste! cria le barbier à
verture du carreau. Mon bourgeois, dis-je au b
nous fûmes seuls, je comprends que ces bons v
n'ont souvent d'autre monnaie que leurs fromages
nous les donnent; mais c'est la première fois que j'
chaises. Oh! me répondit le barbier, ce pauvre ho
de cette manière; les chaises, où il ne regrette ni
bois, pourvu qu'elles soient encore en bon état,
le canton pour une monnaie locale de trois sous

ssionnaux, plus grandes et plus fortes chaises, bâtis en
sur trois côtés, où s'asseient les doyens de la maison, se
ent autant que quatre chaises et en sont comme les grosses
s. A la fin du mois, le barbier voulut me payer en chaises.

pas long-temps sans place. LE MARCHAND DU VILLA-
que je savais lire et écrire, me fit proposer une place
; j acceptai. Ce marchand avait mis trois enseignes, car
trois commerces différents. On l'appelait monsieur le
re, si, en entrant dans la boutique, on regardait de longues
toutes remplies d'almanachs, d'alphabets ou d'heures;
l'épicier, si l'on regardait du côté où étaient d'autres
outes remplies de boîtes de poivre ou de girofle; et
eur le faïencier, si l'on regardait dans le fond, où étaient
s tablettes chargées de piles de faïence. Ce marchand
ut besoin d'un valet pour aller porter les marchandises; il
rrêta sous le titre de commis, qui ne lui coûta pas un sou de
Le jour même, il s'empressa de m'enseigner le prix de ce
il appelait ses livres. Mon ami, me dit-il, je fais, moi, grand
es a nachs. J'ai vu que, lorsque je tenais des livres sa-
s boîtes d'épiceries, mes faïences poussaient mes livres;
que maintenant ce sont mes livres qui poussent mes épice-
se s faïences. Effectivement, il en vendait beaucoup; mais il
vait trop de monde chez ce marchand pour qu'il n'y eût pas
pillage. Il lui manqua un jour une douzaine d'almanachs
Que sont-ils devenus? me demanda-t-il. Je lui répondis
un homme honnête à un homme qui, dans le cours de la
, ne se montrait pas toujours tel. Il me conta mes gages
ne dit bonsoir, car il était déjà nuit. Là Janillon finit son his-
e et il s'en alla.

l était parti depuis un quart d'heure, quand je m'aperçus
l ne pouvait avoir fini là son histoire. Je courus après lui; je
is qui montait sur le haut de la colline. Je lui criai : et LE
MAIRE DU VILLAGE! Fûtes-vous un de ses clercs? — Oui. —
-il les noms de toutes les possessions de son canton? —
— De tous les possesseurs? — Oui. — Avait-il une figure
e et une voix assortie? — Oui. — Habit gris et cheveux à
poudrés? — Oui. — Allait-il à la ville les poches toujours
es de petit gibier ou de gros fruits? — Oui. — Ne revenait-
e ville que les poches pleines de conserves ou de dragées?
i. — Avait-il en même temps toujours quelque chose d'a-
le à vous dire? — Oui. — Enfin était-il l'ami de tout le monde?
— ET LE MAIRE DU VILLAGE! Connaissait-il tous les habi-

tants par leur nom? — Oui.—Quand il fallait pı gement, une amende, était-il parent, allié de —Oui. — Savait-il lire couramment?—Non.—: vous son secrétaire-greffier?—Je l'étais.—Quan(pas, qui lisait ou publiait la loi, les ordonnanc(tration?—Le bedeau.—Et quand le bedeau étai(lon, impatienté de soutenir une conversation d une demi-lieue de distance et en parlant de haut à crier en se tournant successivement vers les qu dinaux : On ne les lisait pas! on ne les lisait pas

---

DÉCADE XXX.

LA DÉCADE DES FÊTES DE VIL]

Déjà, dès les neuf heures du matin, on entend Armand et celui qu'il appelle son grand ami app putant. Il sont arrivés avec leur continuel : Laiss laissez-moi dire! Le bouillant Armand citait l'an(de Rome.

« MOIS DE JANVIER : Sacrifice en l'honneur deux visages. Les trompettes, en habits de fem publications. Les jours malheureux. Les fêtes de fête pes pénates, des dieux domestiques. — MOIS Mort des trois cents jeunes Fabiens. Les fêtes d originairement les anciennes fêtes des villages. Le minales, des limites. — MOIS DE MARS : Les m fêtes des femmes en couche. Mystères de Vesta. F corde. — MOIS D'AVRIL : Les floréales. Les fêtes MOIS DE MAI : La fête des lampes. La fête de J des boulangers. Le couronnement des ânes.—MOIS La fête des servantes. Jeux *circenses*. La fête des MOIS D'AOUT : Conquête de l'Espagne. Ravissem(Sabines. Grands mystères. — MOIS DE SEPTEMB nysiaques, les vendanges. Clou fiché en grande Capitole par le préteur pour la computation des a des hirondelles. — MOIS D'OCTOBRE : Les petits fête des marchands. — MOIS DE NOVEMBRE : L Jupiter. Lectisternes, invitations aux morts de re leurs places à table. Les fêtes brumales; sacrific

ɪ Gaulois déterrés, à la violation des sépultures. — Mois de
ɪ ɪre : Les faunales. Les fêtes des danses. Les cinq jours
ırnales, de la bonne chère. Offrande de vin miellé à Her-
, a Vénus. »
ʟes fêtes champêtres, presque toutes instituées par Rome en-
e villageoise, animées par la gaîté italienne des cinq ou six
les qui suivirent, firent la joie et les plaisirs des innombra-
lages du monde romain; et quand la morale pure de la
on chrétienne voulut réformer l'univers, elle ne put réfor-
ɪes fêtes villageoises. Il fallut les laisser subsister dans ce
'elles avaient de tolérable; et, en partie, elles subsistent en-
re; au lieu que nos villages, aussitôt qu'ils ont pu, se sont dé-
assés des fêtes cantonnales de la république; des fêtes de la
esse, des époux, de la reconnaissance, de l'agriculture, de
ıiberté, de la vieillesse : car, pour les populations, les chants
triotiques, les discours publics, les banquets, les jeux, rien
y fait. Exceptez la fête de l'agriculture, a dit le grand ami,
une vraie fête de village, dont Armand a connu aussi bien
i le programme, et dont aussi bien que moi, je m'en sou-
, il a vu l'exécution. Je la lui rappelle : nous sommes sur la
e place carrée du beau village de Valady, en face du châ-
de l'infortuné conventionnel de ce nom. La municipalité est
mblée au milieu des piquiers de la garde nationale. Des
oupes de villageois chargés d'épis, de feuillage, de pampre,
grappes de raisin, d'instruments d'agriculture, viennent en-
ıe successivement se ranger à la file; le maire fait un signe :
bour bat, et tout le monde se met en marche vers l'autel
ıa patrie, petite butte formée de la terre qu'ont lessivée les
lpêtriers et qu'ils n'ont daigné remettre là où ils l'avaient prise.
, on récite un discours, on chante, et les jeunes citoyens
ınsent avec les jeunes citoyennes. Ensuite le cortége reprend
chemin de la mairie, et c'est ainsi que finit cette fête si tou-
ıante, si belle, comme nous disions alors, et comme nous di-
ons encore aujourd'hui si nous n'avions pas un roi-soldat qui à
us les instants nous écoute.
Hé! que lui importent vos fêtes de Valady? a dit Robert;
ais, a-t-il ajouté, ce soir, on a bien parlé de fêtes, mon tour
-il venu? Je passais un jour dans le cours de Maintenon, en-
e Versailles et Saint-Cyr; je vis sur un long carré de gazon une
le table, où des gens de ville, des gens de village, tous dif-
ıt habillés, mais tous également bien mis, étaient assis,
anı, buvant; et, je le remarquai avec plaisir, causant
nt. Je me dis que ce devait être une réunion d'agro-

nomes. Véritablement, c'en était une. Je me te
tion, comme bien d'autres, à quelque distance.

Tout à coup s'élève une voix suivie de mille
cliquetis de verres suivi de mille autres cliqueti
suite une autre voix et mille autres pareilles v
autre cliquetis et mille autres cliquetis; ensuit
suite un autre. A la santé des pères de l'agricu

A la santé de Tessier, qui a donné des trait
leurs espèces, leurs cultures et leurs maladies ! –
Parmentier, qui en a donné sur les pommes de
santé d'Yvart, qui en a donné sur les assolement
de Gilbert, qui en a donné sur les prairies! —
Sylvestre, qui en a donné sur les bêtes à laine
de Huzard, qui en a donné sur les gros bestiaux
cination! — A la santé de Lombard, qui en a
abeilles! — A la santé de Bosc, qui en a donné
— A la santé de Chaptal, qui en a donné sur le
santé de Cels, qui en a donné sur les vergers ! —
Michaux, qui en a donné sur les forêts! — A la
sieu, qui en a donné sur la botanique agricole! —
ce grand praticien Fessart, qui a si bien fait ce qu
si bien dit!

Quels beaux noms! me disais-je en m'en all
quels grands noms! Ce banquet devrait être érigé
nuel, et ce banquet annuel en fête de village, en fê

Tout ce que vous voudrez, a dit Gervais, mais
tes vos fêtes bien sérieuses; celles que j'ai vues a
étaient autrement gaies. Elles ont toutes nouvell
excepte celles où l'on mange, où l'on boit, qui
du goût de tout le monde.

DÉCADE XXXI. — LA DÉCADE NO

Nous avons parlé des divers jours des villageoi
dernier.

Un fermier fort riche, fort rieur, et moitié avoca
marché, paria avec un de ses amis, rieur comme
ou du moins de mettre à la mort le paysan le plu
la peur du cimetière, en le faisant passer par les a

ivait le mot, passe; on l'appelle, on l'interroge.
commères, vous êtes des femmes; vous êtes trop
maladie, que les médecins appellent la petite
as toujours mortelle. Il y a seulement à dire
e, et on ne doit pas se le cacher ni le cacher au
s pressons donc pas, ajouta-t-il en parlant aux
déjà avaient ouvert la porte pour sortir; vous au-
ènement, le temps d'aller chercher le notaire et
mourant conserve toujours sa connaissance jus-
ouffle. Quelques heures après, une petite cloche
donc, dit une des commères, a commandé si vite
nie? Mais enfin, puisqu'on la sonne, voilà le
l'allumer au pied du lit. Monsieur l'avocat, lui
res, les prières ne font pas mourir; elles ren-
traire, le courage du malade. Vous désirez qu'on
ce pas, Joseph? Tout comme vous voudrez, dit
graduellement stupéfait. Aussitôt, voilà notre

buvant ! on ne pourrait s'empêcher de rire, d
vous, bien qu'il n'y ait rien de plus respectabl
ou qu'un mort.

On parla bas tout ce jour autour du malade
parla bas le lendemain, et le surlendemain enc
fin cet homme, supplicié jusqu'à la fin de ses f
de succomber, succomba. L'avocat déchiré par
regrets, racontait avec componction, long-tem
amis, la funeste issue de son imprudente expé
ne voulut pas y croire et à son tour la répéta litt
de ses voisins qui fut encore plus vite expédié.

Ah ! si les cérémonies lugubres agissent ainsi
en bonne santé, que doit-ce être sur l'homme
Ah ! si, comme on entend les cris des douleu
pouvait entendre les cris des douleurs de l'âme
frayeur dissimulée, concentrée, de ce million
tous les ans sont pliés dans le suaire, on serait m
mettre ces monacales tortures qui, plus tôt ou pl
seront pas non plus épargnées. Voyez ce criminel
courage les degrés de l'échafaud au haut duquel
miséricorde avaient déposé imprudemment le cer
avaient charitablement fait présent : il l'aperçoit
un effroi qui se communique à tout le peuple. O
sage a permis ou même voulu qu'on remplît de te
malades à leurs derniers jours, et qu'on promen
yeux ce calice que Jésus priait son père d'écart
l'usage a-t-il toujours raison ?

Que faudra-t-il donc faire ? demanderont tou
gens. Il faudra laisser le malade sous l'aile de
laisser le bon fils écarter ingénieusement les idé
remplissent le chevet de son père. Mon Dieu ! q
épouse rallumer les rayons de l'espérance dans le
d'un époux adoré ; qu'on laisse un bon frère soute
ment le courage d'un frère chéri ; qu'on laisse l'â
ami se communiquer à l'âme tendre d'un ami.

On me fait des objections, voici mes réponses
Mais la face de l'église devient de plus en plus
Mais tandis que le dogme est et doit être immuab
cesse progressivement de changer. — Mais le ritue
pas de peines lugubres à l'homme malade, peut d
vivant comme celui qui lui en cause.

On me fait d'autres objections auxquelles les
encore plus faciles : mais au lieu d'éteindre la f

verez. On ne vous reprochera plus qu'à l'égard des mourants les autres cultes ne sont pas plus cruels que le nôtre.

Que parlez-vous du pape? si vous voyiez sa douce figure céleste, vous diriez bien plutôt qu'avec le temps il arrachera ces pages du rituel.

L'habitude! oh! l'habitude ramènerait à ces prières, à ces cérémonies! oui vraiment, comme elle nous ramène à notre ancien gouvernement, à nos habitudes de dix-huit cents ans.

Bons curés que j'aime tant; vicaires, leurs disciples, qui suivez leurs traces exemplaires, osez enfin écouter votre cœur: Dieu l'a fait; Dieu n'a pas fait votre rituel; osez penser ce que vos successeurs penseront; allez vers eux, ils ne peuvent venir vers vous.

Décade XXXII.

LA DÉCADE DES ARTS MÉCANIQUES.

Il faut que chacun fasse son métier, c'est-à-dire le métier pour lequel il est né, ou le métier est mal fait. Par cette raison, les arts ont été stationnaires chez nos instituteurs les Égyptiens, où les enfants étaient constitutionnellement, ou du moins légalement forcés à faire le métier de leur père; par cette même raison encore, ils l'étaient chez les instituteurs de nos instituteurs, les Indiens, les Chinois. Cette vérité aurait encore besoin d'autres preuves, qu'on les trouverait ici.

Un soir M. l'avocat Bernard, à qui son jeune fils donnait des raisons d'audience, prit dans un mouvement de colère la montre qu'il venait de lui acheter, et la brisa contre un pavé. Le lendemain, le fils la rajusta sans instrument.

Ce jeune artisan-né fut enlevé par la réquisition militaire aux cahiers et aux livres de droit qu'il détestait, et, jeté dans un des bataillons de l'armée d'Italie, il donna une nouvelle forme aux bâts de mulets, les rendit plus légers, plus solides. Il leur donna aussi un nouveau nom, celui de bâts révolutionnaires. En récompense, on le fit passer dans l'administration. Malheureusement notre armée, un jour, eut du pire; les bagages, quoique portés sur les nouveaux bâts révolutionnaires, ne purent aller assez vite: ils furent pris, et M. Bernard, emballé dedans, se trouva transporté, sans coup férir, tout au milieu de la Russie.

Au commencement, il ne fut pas trop bien traité; mais bientô

l'empereur Paul s'étant pris d'amitié pour Bonapart
ses, surtout les grands seigneurs russes, propriétair
que toutes les nouvelles fabriques, se prirent aussi d'
M. Bernard; et il courait, à ce qu'il assure, tout
ment dans la Russie que dans le Gevaudan. Il es
aujourd'hui. Vous allez maintenant l'entendre lui-m
ses aventures; j'omets les préambules.

Cette Russie, nous a-t-il dit, a une face bien biz
les villes et les environs des villes, les arts ont civili
mes et la terre; plus loin, le pays n'est qu'à demi ci
loin encore, il est entièrement sauvage. N'avez-vous p
les ateliers des peintres, de grands tableaux dont cer
ties sont terminées? Les objets y ont toutes leurs for
leurs couleurs; dans d'autres parties, ils n'y sont qu'in
de légers traits; dans d'autres on ne voit encore qu
ainsi de la Russie.

Les arts, a ajouté M. Bernard, assujettis comme
aux lois de l'équilibre, se mettent partout en expansion
de la Russie, encore en trop petit nombre, ne peuve
les vides de ses immenses régions; aussi les arts étra
l'entourent, y entrent-ils, bon gré malgré les prohibiti
reconnu souvent les arts des Français, les arts des An
tout les arts des Allemands.

Les ouvriers en terre. Un jour d'été, je me p
d'assez grand matin, le long du Dniester, le Boryst
anciens, qui ressemble beaucoup, dans cette parti
cours, à notre Lot. Quand je fus à un détour que fait
pour aller du levant au couchant, je me crus dans le
Saint-Laurent *en bonne terre;* car l'une des rives éta
aussi de belles prairies comme celle de Saint-Laurent,
rive offrait une agréable colline, au dessus de laquelle
aussi, comme sur la colline de Saint-Laurent, un châ
avait encore, comme à Saint-Laurent, un petit hameau
de la colline et un autre petit hameau à gauche.

A l'extrémité de ce dernier hameau, je trouvai plusi
çons qui bâtissaient une pauvre maison d'herbe et de
peu près comme les castors bâtissent leurs demeures. Je
dai; ils m'avouèrent qu'il y avait dans le pays assez
pour bâtir, mais que l'usage était de gâcher. Il vaudr
piser, leur répondis-je; et je leur enseignai ce que c
piser. Le propriétaire survint; je le persuadai. Malheur
sa maison était à peu près terminée, et nous ne pûmes
périence de ma méthode que sur la porcherie.

si grande, que je voulus l'augmenter.
les murs du pisé furent secs, j'en fis piquer la surface inte d'un marteau ; je les fis revêtir, au balai, d'un en-aux et de sable, que je fis lisser, et j'y peignis à la vec de la suie et du jus d'herbe, une riche colonnade. t le hameau de la droite de la colline et le hameau de accoururent, le seigneur à la tête. Long-temps ils de- tout frappés d'admiration, fixes, arrêtés sur leurs bras ouverts, la tête levée vers le ciel. Enfin le sei-ourne vers moi, me prend amicalement la main, et me uestions auxquelles je répondis : Monsieur, le noble nous vient des Romains ; il s'était conservé dans le il a été aujourd'hui mis en vogue par Cointereaux e. Si vous voulez bâtir un château, il faut s'y prendre ur une porcherie. Quant à la solidité, Cointereaux garantit ses constructions pour cinq cents ans ; et si,

ne vous conviendrait pas, en voici une autre. Vous
on dit, parmi vos paysans, un potier de terre. S'il
pots, il saura faire des tuiles, il saura les vernir.
lui d'en faire de deux ou trois pieds en carré, qui s'
des crochets, des tenons ou des feuillures. Comm
les vernir. Vous en couvrirez votre château, et
même alors décorer de vos armoiries la toiture auss
façade.

Il me fit de nouvelles questions; je répondis enc
Nous n'avons pas en France, nous devrions avoi
tures, qui, par leurs couleurs vives et éclatantes, d
nos bâtiments un aspect si nouveau.

Nous avons un grand nombre de poteries; une de
et des plus belles est celle de Schneider de Sarregu
soutient bien le passage du chaud au froid, fait feu
et, par sa pâte mélangée de terres de diverses coule
porphyre et le granit.

Je ne vous dirai pas quelle est, pour la bonne po
portion de l'argile et du sablon; elle ne peut être
que par les essais faits sur les lieux.

Le meilleur des vernis métalliques n'est que le
vais. Les potiers de notre province de Bretagne y o
Ils se contentent de jeter dans le four, quand il est
quelques poignées de sel marin, qui se volatilise,
à la superficie de toutes les pièces de poterie, rang
tour, un vernis fort solide et fort sain.

Ce bon gentilhomme russe ne pouvait me quitter.
prit sous le bras et m'emmena chez lui.

Le château de plusieurs seigneurs de ce pays n'est
grand que les maisons de nos jardiniers de Vince
chère qu'on y fait n'est pas à beaucoup près aussi bon
ne faut pas être plus difficile que le Ciel, qui se conte
tention. Le noble Russe me donna ce qu'il avait de n
me servit sur sa plus belle vaisselle.

C'était une faïence française, épaisse, lourde, arm
hôte me demanda si sa faïence était à la dernière mod
vaudanais ne mentent jamais. Je lui répondis qu'ell
temps de la régence. La faïence à la mode, lui dis-
deux sortes : l'une, blanche comme votre lait, peint
fraîches comme celles de vos prairies; l'autre, mince
carton, ornée de légères sculptures, de légers filets d
vient d'être imitée des Anglais, qui, depuis longues a
vaient imitée des Hollandais. L'une est composée d'a

s retenir plus long-temps, me dit-il, vous m'ensei-
ıoins comment vous faites les pipes. Très volontiers,
-je. On prend de l'argile la plus fine; on la bat sur
rec une barre de fer; on la pétrit; on en fait de pe-
x de la mesure des pipes. On les perce dans toute
ır avec une broche de fer huilée: c'est le tuyau; on
a des bouts: c'est le fourneau où l'on met le tabac et
es laisse sécher; on leur donne une légère cuisson
. On les en retire; on peut s'en servir. Français, me
e, je vous donne ma pipe; j'en aurai une autre et
quand je voudrai: je sais les faire.

'RIERS EN PLATRE. — Quand j'eus pris congé de
ıeur russe et que je me fus remis en marche, je me
e je ne lui avais rien dit de l'art de faire des pla-
désirait connaître. Je lui écrivis la lettre suivante:
lorsque vous aurez fait votre beau château en pisé,
n d'en orner le dedans de plafonds, non en planches

Monsieur Bernard, trois sortes de chemins : des ch
battue, comme partout; des chemins en pierre
tous les pays civilisés; des chemins en bois, comm
Je voyageais un jour sur un de ces chemins en
faim; j'étais exténué de fatigue. Tout à coup j'ent
vaux derrière moi. Je me retourne; je vois une car
ou trente Tartares, parmi lesquels je ne pouvais
seule figure chrétienne à qui demander le secours
aliments. A la fin, j'en distinguai une dans les dern
me déplut moins : c'était un juif, mais c'était le maît
lai russe, mauvais russe sans doute, il ne me co
lui parlai latin, il me comprit moins encore. J'essay
il me comprit et me répondit parfaitement. Il me
ques fruits secs, un peu de sucre, un peu d'eau-
jambes me revinrent, et je pus le suivre.
Que diriez-vous que je porte sur mes trente chev
manda-t-il. Peut-être bien, lui répondis-je, de rich
dises de l'Orient. Je porte, me dit-il, de la pierre.
se moquait de moi. Soulevez, me dit-il, les couver
soulevai : c'était véritablement de la pierre de divers
analogue à notre pierre calcaire d'Arcueil, de Châte
de Tonnerre, de Loches, à nos grès de Fontainebl
granits de Cherbourg, à nos basaltes d'Auvergne; ell
taillée. J'ai, me dit-il, dans mes ateliers, une petit
vos Français. Ce ne sont pas des émigrés? lui demand
me répondit-il.—Ce sont des Limousins? — Oui. —
parler de Genouillac, de Montagnac. — C'est cela! c
s'écria-t-il en inclinant la tête vivement et à plusieu
Vous êtes sans doute de leur province?—A peu près;
tinuai-je, il doit y avoir un chasse-avant pour la surve
Il y en a un. — Des gâcheurs pour faire le mortier?
a. — Des oiseaux pour le porter, des louveurs pour
pierres, des bardeurs pour les porter, des hallebardie
poser? — Il y en a, il y en a, me répondit-il à chacu
questions. Toutefois, il faut convenir, ajouta-t-il, que
du travail, indispensable aux progrès des arts, a bien
à s'établir dans la Russie. — Avez-vous un bon ap
C'est l'âme de l'atelier. — Vous pouvez, si vous voule
Il est dans ce moment parmi les gens de l'équipage.
courus, j'examinai un à un tous ces Tartares en tu
fourrures : je ne voyais aucun Limousin. Je m'avisai
der en patois de Gevaudan s'il n'y avait point parmi e
reilleur. A ces mots, un de ces Tartares se met à rire

:tement les rigoureuses proportions d'une manipula-
ıinutieuse; c'est qu'il est ensuite très difficile de faire
ɪour joindre ensemble les diverses pièces de pierre
ɪtefois, continua-t-il, on connaît ici le blocage; vé-
rien de plus aisé que de passer du sable à la claie,
ger avec la chaux, de jeter dans ce ciment de petites
s cailloux brisés, des morceaux de mâchefer. Le blo-
on construit assez souvent les murs des cabinets ou
ıs des jardins, fait surtout bien dans les soubasse-

d'autre chose, lui dis-je; combien gagnez-vous? Au
t, en France, l'appareilleur a six francs par jour; le
pierre, cinq francs; le maçon, quatre. Ici, me répon-
ne gagnons pas tant, à beaucoup près; mais les vi-
si bon marché qu'au bout de la semaine il nous reste
ıt qu'en France.
nua-t-il, voulez-vous savoir quels sont ceux qui nous

LES OUVRIERS EN MARBRE. A la vérité, conti
leur, nous sommes au milieu des juifs. Ils nous
Pologne, où il y en a plus d'un million. Notre ma
n'en est pas moins un excellent homme. Je suis sur
treprendre la fourniture du marbre des châteaux. I
de sa bourse et de son crédit. Je ne puis que réus
bres ne me coûteront que le transport; j'en ai vu
loin, de toutes les qualités. Je m'y connais, car je
Un Limousin marbrier! lui dis-je. Oui! oui! m
je suis marbrier. En travaillant la pierre, j'ai app
le marbre; de même qu'un habile orfèvre, qui éta
a appris à travailler l'or en travaillant le cuivre. Au
France, l'industrie est libre. On ne vous demand
titre vous savez; tout le monde a la permission de
plusieurs grandes villes, et notamment à Paris,
marbre, des cheminées, des dessus de commodes,
secrétaires, des chiffonnières, des déjeuners, des
tables, des vases, des urnes, des monuments fu
combien d'anciens monuments féodaux ou nobiliair
par la révolution, n'ai-je pas retaillés, pour en faire
petits élégants mausolées qui couvrent si légèrement l
jourd'hui! J'avais gagné beaucoup d'argent; mon ass
leva. La réquisition militaire m'enleva moi-même. J'
sonnier; et, comme un grand nombre de mes cama
suis trouvé fort heureux d'avoir été maçon.

Je voulus alors lui enseigner à faire des reliefs,
sur le plat du marbre des ornements, en les couvra
nis; en faisant manger ou creuser le reste du plat p
Je connaissais cette invention, me répondit-il; el
soixante ans; elle ne donne qu'une sculpture plate et p

Teignez-vous, peignez-vous vos marbres? lui d
Non, me répondit-il, pas plus que mon cheval, car je
en arriverait à la première pluie.

LES OUVRIERS EN SABLE. Nous nous séparâm
Limousin et moi, mais non sans nous être, comme o
plusieurs poignées de main. A la dernière, il y mi
bles, que la détresse me força de ne pas laisser tomb
lus le remercier; il me quitta brusquement, en m
je ne tarderais pas à être joint par une autre caravane
du sable.

Une heure après, j'en aperçus la tête. Ah! dis-
conducteurs, la pierre, comme de raison, va devant
tez le sable; sans doute la chaux va suivre. Cet hom

pondant, se fâcha. Il me dit fièrement qu'il portait du sable à : du verre; qu'il était verrier, qu'il était de la Bohême. Je le tai d'être d'un pays où l'on fait de fort bon et de fort beau verre, us, Français, achetions autrefois beaucoup; dont nous n'a- guère aujourd'hui, parce que le nôtre ne pouvait être ni uni ni plus net. Il contesta. Je lui répondis que, si cela lui fai- t plaisir, je dirais plus de mal que lui de notre ancien verre, bleuâtre, ou verdâtre, tout rempli de pailles et de souflures; s que, maintenant, dans l'art d'épurer le sable et de blanchir soude, le nitre, la chaux de plomb, nous n'avions rien à ap- ndre d'aucune autre nation, pas même des Anglais, car nous ns le flint-glass comme nous faisons le verre de Bohême. nos glaces du faubourg Saint-Antoine, beaucoup plus nettes, eaucoup plus pures qu'autrefois, sont aussi beaucoup plus randes : elles ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur; et si nous es cassons, nous avons pour les rajuster Pajot, qui les remet feu, les soude, les unit et vous les rend plus belles que lors- qu'elles étaient neuves.

Je lui parlai ensuite de la manufacture du mont Cenis. Quand ous voyez, lui dis-je, dans les boutiques de Pétersbourg ou de scou des cristaux blancs, limpides, parfaits, façonnés au tour, aillés à facettes, gravés à la flamme soufflée, c'est-à-dire par la ampe de l'émailleur, ornés de fleurs colorées, enrichis de filets, le cercles, de charnières d'or, briller, sous la forme de gobelets, de asses, de vases, de boîtes, de bonbonnières, soyez sûr que c'est de a manufacture du mont Cenis; soyez sûr qu'avec votre permission et celle de bien d'autres, cette manufacture n'est pas dans les Alpes, qu'elle est française, qu'elle est dans la Bourgogne, qu'elle appartient et doit sa création aux frères Chagot, nom connu de tous ceux qui achètent huit ou dix sous un magnifique verre de trois ou quatre francs il y a seulement quelques années.

Nous avons aussi, ajoutai-je, un genre de verrerie ou plutôt de poterie vitrifiée devenu encore à meilleur marché : c'est la porcelaine. A Paris, pour quatre sous, vous achetez une tasse; pour le même prix, une soucoupe; et pour le double, un sucrier. Maintenant, depuis la suppression de l'absurde privilége exclusif de la manufacture de Sèvres, un petit bourgeois, s'il le veut, peut se faire servir en plats et en assiettes de porcelaine. Et cependant, parce que nous faisons à bon marché, nous ne faisons pas moins bien, car nos voisins, autrefois nos maîtres, ne sont pas même aujourd'hui nos rivaux. La porcelaine de Saxe, ainsi que celle de tous les autres pays, cède à la nôtre. Sans doute, pour la faire, on peut trouver ailleurs, comme dans le Limousin,

du kaolin, que Vilaris découvrit, il y a quarante ı
Yrieix, et, pour la couvrir, du pétunsée, qu'on a, ȷ
heureux hasard, découvert encore dans les environ
ce moins par la matière que par les formes, les o
peintures, surtout par l'éclat des couleurs, que ı
supérieurs aux autres. Vers le milieu du siècle, T
le moyen de fixer les plus beaux rouges sur la porcel
nous avons laissé dans la Chine la porcelaine de
maintenant que Brongniart y a fixé le vert du ch
Dihl a donné à toutes ces diverses couleurs l'éclat d
émaux, on ne laisse plus en France la porcelaine de

LES OUVRIERS EN SALPÊTRE. — Je rencontrai e
grand chemin, qui est très fréquenté, et un vrai
rencontres, une autre espèce de caravane. Nous ı
conversation, le conducteur et moi. Il me dit qu'
salpêtre et il me demanda d'où nous tirions le n
faisons, lui répondis-je; en France nous sommes
triers. Dès que la patrie fut déclarée en danger, to
grands, nous nous mîmes à fouiller les caves, les
églises, les cimetières abandonnés; nous en transp
terres dans des baquets; nous les fîmes tremper dan
nous fîmes bouillir cette eau dans des chaudières; n
réduire et encore réduire; nous la fîmes évaporer,
dans des vaisseaux en beau et brillant salpêtre. I
fîmes tant et si bien que, pendant la guerre, nous
trente mille livres de poudre par jour, au seul moul
nelle, et qu'à la paix continentale nous en avions as
gasin pour livrer cinquante batailles, à quatre milli
touches par bataille; ce qui, suivant les gens de l'a
raisonnable.

LES OUVRIERS EN FER. — Mes chers amis, a
Monsieur Bernard en s'adressant à nous, qui a vu le
et les forges de l'Allemagne et de la France a vu
enfers; qui a vu celles d'Angleterre a vu de plus gra
Quand j'étais en Russie, on m'assura que celles de l
de Perm l'emportaient. Je me trouvais à l'occident d
empire, il fallait aller à l'orient: bon! quand il s'agit d
nouvelle usine, que sont quatre, cinq cents lieues? Je
marche, j'arrivai. Je ne vis rien que ce que j'avais v
mais ne pas témoigner son étonnement devant ces l
neaux de vingt-cinq pieds d'élévation, bâtis sur les m
ceux du minéralogiste Rambourg, chauffés, non avec c
de bois qu'on proscrit aujourd'hui, chauffés au contrai

ıon de terre qu'on proscrivait autrefois, enflammés, non par oufflets, mais par des pistons ou pompes à air; devant ces res de métal en fusion, ces lourds marteaux, qui retentissent sieurs lieues, ces plus lourds cylindres, qui amincissent en s rubans d'épaisses barres de fer, ces immenses emporte-s, ces immenses cisailles qui les découpent; ne pas admirer, faire éclater son admiration, était, et non sans quelque :, insulter ces vastes et imposants ateliers, habitués à des le louanges et d'exclamations de tous ceux que la curiosité ; je me hâtai de me retirer.

ême que dans nos pays d'étoffes nous parlons volontiers , nıature, tissage, de même dans ces pays de mines on parle rs métal, fonte, fabrication. J'étais entré dans l'auberge e grande fonderie; j'avais dîné, j'étais assoupi sur la diges- d'un méchant brouet, lorsque je fus presque réveillé en sur- . Deux chefs d'atelier, assis à la table voisine, disputaient, uvant leur bouteille d'eau miellée, avec autant de feu que avaient bu une bouteille de vin nouveau. L'un était Fran- et Normand, à en juger par son accent nasal; l'autre était lais, mais de la Normandie ou de la Gascogne d'Angleterre, juger par la finesse de son esprit; cependant le Normand et lui en donnâmes à garder. La dispute était sur la supériorité rielle des deux nations. J'encourageais des yeux et des es le Normand, qui, s'apercevant que j'étais Français, dit à adversaire: Prenons, si vous voulez, pour juge ce bon se qui est derrière vous. A chaque moment, je faisais sem- t de ne pas bien entendre le français, et je me faisais expli- · par le rusé Normand les expressions les plus usuelles; après i, avec l'air chatemite du juge Rominagrobis de La Fontaine, isais à chaque décision: Anglais bon, Français plus bon.

! fut d'abord question des ponts de fer. Le Normand se hâta lire qu'à la vérité il n'y en avait pas encore en France, mais ı Paris on était sur le point de construire celui du Louvre, le fer en était pour ainsi dire au feu.

:nsuite, il fut question des armes. L'Anglais dit qu'à Bir- ıgham il se fabriquait dix mille canons de fusil par mois. Le -mand répondit qu'à Paris, en l'an II, on en fabriquait jus- a vingt mille.

Ensuite de la serrurerie. Le Normand, sans donner à son ıersaire le temps de parler, lui jeta pour ainsi dire au nez les rures sonnantes de Facque, qui sonnent une clochette quand veut les ouvrir avec de fausses clefs; les serrures prévôtales Duval, qui prennent la main du voleur; celles de Merlin, qui

prennent la main du voleur et tirent un coup avertir qu'il est pris; et, ce qui valait mieux, serrurerie de Georget: ses serrures à glace, à d rures à fausses entrées, à entrées masquées, ses dont on peut laisser la clef dessus; et, ce encore, toute la serrurerie du pays d'Eu, en Pic deux mille ouvriers et fournit à très bon ma ouvrage. Il lui nomma aussi Chopitel, serrurier laminoir qui façonne les tranches des pièces donne le moyen de fabriquer des fenêtres de fe recevoir le verre. Il lui nomma encore Bernard avaient enfin trouvé un vernis contre la rouille.

On passa à la coutellerie; on en parla assez l que la victoire demeurât incontestablement à Langres, à nos ciseaux de Moulins. L'Anglais c expression, faire la barbe. Et les rasoirs? dit-il pour les rasoirs nos couteliers feraient la barbe n'est plus vrai, lui répondit le Normand, depuis importé en France la fabrication orientale et que Paris des rasoirs de Damas.

Mais, repartit l'Anglais, avec quel acier ont-il L'acier français, s'il existe, n'est guère connu. A pas autrefois, lui répondit le Normand; aujo nombre de nos fonderies a si considérablement au guère possible que, sur les six cent mille quinta qués en France, nous ne fassions beaucoup d'a n'est pas possible qu'avec de bon fer toujours ég de bon acier toujours égal; il n'est pas non plus p nos connaissances chimiques nous ne sachions bi fer, en faire de bon acier au moyen du charbon suie, des cendres, du sel marin; que nous ne fondre au moyen de l'argile et de la chaux. Je m votre meilleur acier n'est pas meilleur que celui d fondu au creuset par stratification de marbre et d sais même s'il est aussi bon; je pourrais vous l'aciérie de Gosselin, fabricant à Souppes, donn d'une forme parfaite, d'un acier parfait.

L'Anglais reprit avec un imperturbable sang- moi qui vous parle, la bonté de croire que vou plus faire les faux que les limes, les limes que les

La faux, la faucille, dit le Normand, ne so couteau à foin, qu'un grand couteau à blé; la fab plus en grand, la même. Il n'y a de difficulté qu'à

toutes les parties l'acier au fer, à donner une trempe égale à toute la longueur du tranchant. Vous me dites que jamais vous ıvez vu de faux françaises. Je le crois bien. La fabrique de ling, en Lorraine, la vaste fabrique de Toulouse, qu'avec tant bileté et de dépense élève aujourd'hui Garrigous, sont encore ıgées de marquer de la marque allemande leurs faux pour m r l'obstination de nos villageois, habitués depuis tant de c ıux faux d'Allemagne, qui ne pourraient se servir des ıeures faux françaises, s'ils les savaient françaises.

t aux limes, la fabrication en est aussi aisée. Je prends e d'acier ; je la polis ou avec la lime ou avec la meule. Je lui imprime un mouvement sous un ciseau fixe qui l'incise, la taille ; lorsqu'elle est incisée, taillée des deux côtés, je la mets sur le feu ; elle rougit, et je la trempe dans une dissolution de corne, de suie, de sel marin ; j'ai fait une lime. Et si je me sers de l'ingénieuse machine de Durand, je taille à la fois huit barres d'acier ; je fais à la fois huit limes. Vous avez beau dire, beau rire, je ne pense pas que les limes d'Amboise, du bonhomme Du Clusel, même que celles de nos paysans des environs de Versailles, vaillent les vôtres ! Que si elles portent la marque anglaise, c'est que nos artisans sont encore, à cet égard, aussi villageois que nos moissonneurs et nos faucheurs.

Quant aux scies, ajouta le Normand, nous les laminons, nous les trempons, nous les dentons aussi bien en France qu'en Angleterre. L'inventeur des scies sans fin, notre Albert, sera bientôt le grand Albert.

De qui tenez-vous, je vous prie, demanda l'Anglais, l'art de vernir la tôle ?

Ici, lui répondit le Normand, les Russes font un grand nombre de leurs toits en feuilles de fer vernies ; je ne sais trop si l'idée n'a pas été portée de Russie en Angleterre ; je conviens toutefois qu'elle a été portée d'Angleterre en France. Mais venez, osez mettre vos plus beaux ouvrages à côté du Parisien Demarne, qui, avec sa tôle et ses couleurs, fait des vases de granit, de porphyre, de marbre, de porcelaine, décorés de toute sorte d'ornements, de peintures, et vous verrez si vous ne serez pas obligé de remporter vite les vôtres. Fort bien ! fort bien ! repartit l'Anglais ; mais, vous-même, osez lever cette triple barrière des douaniers qui borde votre France. Oui, lui répondit le Normand, nous oserons la lever quand nous voudrons : car nos coutelleries de Langres, de Châtellerault, de Moulins, de Saint-Étienne, de Thiers, suffiront pour nous défendre contre les produits des vôtres. Jamais vos flottes marchandes n'oseront

approcher d'un pays où l'on entend crier : A deux li
teaux ! A un sou les fourchettes ! A deux liards ! A
J'étais interpellé. Je prononçais en français-russe
oreilles de l'Anglais, une condamnation toujours po
pérante : Anglais bon, Français plus bon.

Les ouvriers en cuivre. — Passons au cuivi
glais. Au cuivre soit, lui répondit le Normand. — A l
logerie. — A la petite horlogerie. — Et ensuite à la g
ensuite à la grande. L'Anglais parla tant qu'il voulu
mand eut son tour. Puisque vous connaissez si bien
et les célèbres horlogers, vous auriez dû nommer n
qui, le premier, a fait sonner les montres à répétition
un bouton de la boîte.

Notre Julien Leroy, qui, le premier, a rendu visil
des montres sans le démonter, qui a changé la positio
et les a simplifiées, qui a imaginé les potences, qui
autour des pivots, qui a combiné les divers métaux
à prévenir les effets de leur dilatation ou de leur re
qui, enfin, le premier, a fait marquer aux montres le

Notre Lépine, qui a imaginé des montres sans ch
montres à répétition, ou, comme on dit plus brièv
répétitions à roulette ;

Notre Bréguet, dont les garde-temps sont d'un
mathématique, dont le balancier à parachute, don
ment double, méritent d'être mentionnés dans l'histo

Vous ne pouvez contester que l'horlogerie de Par
savants et les marins de tous les pays, soit la premièr
Je ne pense pas que celle de Versailles, que celles
çon, de Saint-Claude, de Ferney, puissent la valoir
près, mais il en sort des montres du plus bas prix
douze francs ; ces fabriques sont d'ailleurs en concu
celle de Genève pour fournir les trois cent mille mon
qu'il faut tous les ans à la France.

C'est dans la grande horlogerie surtout que Paris
rieur à Londres. Julien Leroy est l'inventeur du méc
rizontal des horloges. Ce Leroy, fils d'un autre Leroy, f
loger comme l'autre, a laissé une descendance toute
sans doute continuera à régner.

On sait que Lepaute, contructeur de l'horloge de l
Ville de Paris, la plus grande qu'on ait vue, qui va pen
la monte, a laissé aussi la succession de ses talents
qui ont perfectionné les pendules astronomiques.

Il en est de même de Ferdinand Berthoud ; ses fils o

de leur père, si célèbre par ses pendules marines. est de même de Robin. On va admirer dans l'atelier de leur montre à treize cadrans qui marquent la différente e différentes villes du monde.

ier, qui s'est fait connaître par sa pendule à équation, se ore bien plus connaître par ses nouveaux mécanismes des célestes.

aintenant nous en venons à nos cartels de Paris, dont ivements se fabriquent à Dieppe, c'est là que les mer- augmentent. Dans cette nouvelle branche de l'art, l'hor- de Paris a appris la sculpture, la dorure. Elle a repré- c, en marbre, enrichis d'ornements d'or, les diffé- ce s de la vie, avec leurs personnages toujours natu- nt, toujours gracieusement posés. Elle a appris la diop- la musique; et elle a prouvé qu'elle les avait bien ap- ses pendules de nuit projettent sur le mur l'image lu- d'un cadran marquant l'heure. D'autres de ses pendules endre des concerts de piano et de flûte. J'ai toujours voulu à Bofenchen de ne pas mettre son nom sur de si beaux s.

glais ne savait plus que garder le silence, et, par son at- il prenait visiblement condamnation; il me semblait que nand, tout triomphant, me disait en me regardant: Je di, je vais maintenant l'éblouir.

tivement il alluma, si je puis parler ainsi, nos trente-six uvelles lampes:

mpe à pompe, de Chénier. — La lampe à double cou- r, d'Argant. — La lampe à tube de verre, de Quinquet e. — La lampe à cuire les aliments, de Quinquet. — La air inflammable, de Furstemberg, de Gabriel ou de Le- de je ne sais qui, jusqu'à tant qu'on nous fasse connaî- ste l'inventeur. — La lampe dite docimastique, de Ber- porte aussi le nom de fontaine de feu, et qui devrait orter celui de lampe éolipyle, comme plus propre à en ltre le jeu. — La lampe hydrostatique, des frères Gi- n tient toujours l'huile au niveau de la mèche. — La réveil, de Mounouri, qui, après avoir consumé une mesure d'huile, brûle un fil auquel est attaché le l'une sonnerie qui vous réveille. — La lampe à globe, à be de cristal, de gaze. — La lampe de fer-blanc, de tôle. — e à colonne, à vase, à lyre, à cariatides. — La lampe à s, à dorures. — La lampe à moire métallique, d'Allard. rd'hui, dit le Normand à l'Anglais, les lampistes comme

les horlogers de Paris envoient leurs inimitables
tout l'univers.

Voulez-vous, continua le Normand, parler d
ouvrages de cuivre? Jecker fond et nous fondons l
gle. — Voulez-vous parler des plus gros? Si vo
donné l'ancien moulage de l'artillerie, si vous fo
les canons, aujourd'hui nous les forons aussi. —
belles fabriques de cuivre pour lé doublage des v
en avons qui ne sont pas moins belles. — Vous v
fils de laiton de l'étranger; nous nous en passon
que Boucher de l'Aigle, avec la blende, nous fait
fil de laiton. — Vous filez, vous tissez le cuivre;
nous le tissons. Vos gazes métalliques sont belles,
ne le sont pas moins. Je ne puis cependant pas vo
Maderpascher de Dôle a implanté ou transplanté e
nouvelle branche de l'art. — Quant aux bronzes
mais ne les a moulés, façonnés, sculptés, ciselés
lantés, comme nos Parisiens, comme notre Thom
jamais ne les a peints, vernis, dorés, surdorés, c
risiens, comme notre Ravrio.

Les ouvriers en plomb. — Messieurs les A
le Normand, si vous laminez le cuivre, nous le la
et nous laminons de même le plomb.

J'aurais trop d'avantage à vous parler de nos
Gando, les Didot; de leurs beaux caractères d'im
de plomb, d'un quart de cuivre et d'un peu d'an
aurais trop à vous parler de nos fondeurs de plan
res d'un seul jet, des inventeurs du stéréotypage fr
et Didot.

Comment faites-vous le minium? demanda tout
glais. Comme vous, répondit tout aussitôt le No
calcinons le plomb; nous en broyons la chaux; no
avec de l'eau, nous la resséchons; nous la tamis
remettons au feu, et nous avons du minium au moin
aussi bon que le vôtre. Nous allons l'acheter à la fal
card, pas plus loin que Tours.

Comment faites-vous les crayons de mine? dema
d'un ton encore plus assuré. Je ne sais, répondit le
nous les faisons comme vous, car vous gardez votre
notre Conté ne garde plus le sien. Il pulvérise la m
en la calcinant dans un creuset; il la mêle dans une
gile, plus ou moins grande, suivant qu'il veut des
ou moins durs; il jette cette pâte sur une planche à fac

e manière qu'il n'y a plus qu'à en retirer les crayons et à
âsser dans le bois. Convenez-en, ajouta le Normand, il
ques années que vous nous vendiez vos crayons; peut-
ıdrez-vous bientôt nous acheter les nôtres.
OUVRIERS EN ÉTAIN. — Il est une chose que vous ne
ıèterez jamais, que nous vous achèterons toujours, c'est
vos montagnes de la province de Cornouaille savent le
ıux que partout ailleurs. Elles le font encore comme aux
ècles; c'est qu'elles l'ont toujours parfaitement fait. Du
exportation de votre étain est bien réduite, car l'art du
'étain est maintenant bien circonscrit.
OUVRIERS EN ARGENT.—Sans doute, c'est bien à cause
rande quantité de belle faïence et de belle porcelaine
ane peu de vaisselle d'étain; mais c'est aussi parce qu'on
beaucoup en argent. Tous les jours la vaisselle plate
plus commune.
ırd'hui d'ailleurs qui peut laisser reposer quelques écus
les couverts frappés au mouton, à l'emporte-pièce, dont
ıie guère que le poids et les droits du contrôle.
OUVRIERS EN OR. — Vous ne voudriez sans doute pas
', qui voudrait disputer avec l'orfèvre français de goût et
?
ɔien de fois n'ai-je pas vu à Bordeaux, à Lyon, à Paris,
r, qui précipitait ses pas, s'arrêter, marcher lentement
rues étincelantes d'argent et d'or, où ces riches métaux
posés en soleils de cuillers et de fourchettes, en pyrami-
afetières, de théières, de tasses, de biberons, d'écuelles,
ières, d'huiliers, de flacons, de toute sorte de vases, gra-
mat, en clair-obscur, et brillantés par l'éclat que leur
les nouveaux acides sulfuriques nitreux et les nouvelles
rtes de la chimie.
croyez que j'ai fini; mais j'ai à parler en particulier
, comme ayant porté au plus haut degré les divers travaux
; et d'Auguste, comme ayant ajouté à cette perfection par
ıon de ses matrices, avec lesquelles il emboutit, frappe en
les ornements les plus ordinaires ou qui se répètent le
ıvent.
OUVRIERS EN SELS ET EN CHAUX MÉTALLIQUES. —
ıis laissait aller, laissait dire le Normand; semblable à un
il se tenait embusqué, pour s'élancer à son avantage.
narade, lui dit-il, oui, vous avez raison, tous les pays ne
sent que votre orfèvrerie; tous les pays ne veulent que
chandises. Vous n'achetez rien aux autres; vous avez au

contraire reçu de votre sol et de votre industrie le tout leur fournir.

Il y a plus, ajouta-t-il en riant, et en cherchant dre bien ostensible son rire, vous allez porter en P de Prusse, en Espagne le blanc d'Espagne, en Polo sie, les potasses de Pologne, les soudes de Russie, à lui rappeler la longue nomenclature des objets que nous tirions autrefois de l'étranger, à la grand de notre numéraire.

Ah! répondit le Normand, avec un air d'assuran imperturbablement conservé, vous êtes encore ve débarquer à Berghen, et, comme le général Brune, entre mon armée et la mer; écoutez bien.

Notre révolution, dans sa guerre contre l'Europe défense tous les arts, toutes les sciences. La chimi par excellence, qui procède par décomposition et re fut alors forcée de descendre des chaires, non com pour entrer dans les salons, mais bien dans les atel vit par des yeux tous exercés, tous ouverts par l'int jour datent ses progrès, sinon les plus étonnants, e plus utiles.

De ce temps nous faisons du bleu de Prusse: ou soue, avec des acides ferrugineux et du zinc; — Clouet, avec du gaz ammoniacal et du charbon pur; - La Folie, avec des dissolutions de couperose, de vi et de soude.

Nous faisons le blanc d'Espagne, pour les peintur craies, des marnes purifiées, en les dissolvant dans c

Nous faisons les potasses de Pologne, les soudes enfin les soudes, aussi pures, plus pures même que cante, seulement avec du sel de cuisine, et nous ne du commerce étranger ou dix, ou vingt, ou trent j'aime mieux dire trente millions: car on ne saurai éclater la gloire des inventeurs dans les arts mécaniqu connus dans nos livres que le public veut bien enco histoires: car on ne saurait trop célébrer le nom de de ses pareils.

Nous faisons de bon alun, de l'alun de Liége, de l de fer, de l'alun de Rome et du meilleur, par plusie des, avec plusieurs sels. Nous faisons de l'alun de tou comme le dit et comme le fait l'inventeur Chaptal.

Nous faisons de même la couperose d'Angleterre; n sons comme Bérard.

Nous faisons l'acide sulfurique si parfaitement, que, dans cette 'abrication, tout le soufre est absorbé; nous le faisons comme Clément-Désormes.

Nous faisons du sel ammoniac d'Egypte, ou par la distillation les matières animales combinées avec l'acide de sel, comme Dizé, ou avec de l'acide de sel et l'alcali volatil, comme Chevremont.

Nous faisons tout pour ne pas acheter, de même que vous faitout pour vendre.

is vous, qui brûlez ou qui brûliez en effigie le pape, pour rous avoir excommuniés de l'église, vous devriez bien aussi, ce qu'ils vous excommunient de nos marchés, faire pendre en effigie nos fabricants, surtout nos chimistes, qui les dirigent, et Berthollet, Chaptal, Vauquelin, au haut de l'échelle. N'est-ce pas, dit le Normand en s'adressant à moi, que tous ces braves gens-là sont pendables? Je feignis de ne pas comprendre; mais enfin, poursuivit-il, à qui donnez-vous la palme? Et il m'expli-a assez long-temps ce que c'était que donner la palme. Quand e vis qu'il était temps de comprendre, je compris, et je répétai e terrible jugement d'Anglais bon, de Français plus bon. Enfin, 'Anglais, furieux, placé sans le savoir entre un Normand et un Gascon, me dit, en se tournant vers moi: J'en appelle à tous vos compatriotes!

Je me levai en feignant l'impassibilité d'un juge, avec la différence que je saluai les plaideurs, savoir : l'Anglais très respecueusement, et le Normand plus respectueusement encore; après quoi, je sortis et partis dans le moment: car il importait à l'honeur national qu'on ne pût pas découvrir, par un plus long séour, que j'étais Français.

Les ouvriers en tourbe. — Je courais, je me sauvais; il ne semblait que je sauvais non seulement la gloire de la France, nais encore celle de la Normandie et de la Gascogne; j'allai omber dans une tourbière. Elle était intacte. Mes amis, dis-je ivec empressement aux premiers villageois que je rencontrai, 'ous avez dans votre voisinage d'excellente tourbe; vous pouvez a rendre encore meilleure en la carbonisant, et rien n'est plus isé. Il suffit de la mettre dans un four construit comme les fours à chaux, d'allumer quelques bûches de bois au dessous de la grille, et quand elle sera dégagée par la combustion de toutes les matières qui produisent la fumée et l'odeur, il n'y aura plus qu'à l'étouffer, en fermant toutes les ouvertures du four. Oh! me répondirent-ils, après m'avoir froidement écouté, qu'avons-nous besoin d'apprendre à brûler la terre, tandis que nous ne savons que faire de notre bois?

Les ouvriers en houille. — Je découvris aussi u
lère; elle était également intacte. Je vis bien qu'ainsi
tourbière elle resterait telle; cependant je ne pus m'emp
dire à de pauvres laboureurs que, sans qu'ils s'en douta
travaillaient une terre féconde en charbon, qu'ils pouva
proprier à bien des usages, même à la cuisson du pain, e
rifiant, en le dessoufrant par une demi-combustion. F
me dirent-ils, grand merci de vos enseignements; Die
placés dans un pays de bois et de forêts, de même qu'i
placé dans un pays d'eau-de-vie, de vin blanc et de vi

Les ouvriers en bois. — Le faubourg Saint-An
connu en Russie, en voici la preuve. J'étais, si je ne me
ou si je ne mens, à Odessa, où je me gardai bien de ne
dire Français: car, par sa probité et ses vertus, le gouve
duc de Richelieu, y a rendu ce nom chéri et honorabl
qu'au son des instruments de la ville on proclame l'annon
grande vente de meubles; le peuple y court, j'y cours.

On commença par les meubles communs, on en vint en
meubles d'acajou; le préposé aux encans ne cessait de cri
de France, de Paris, du faubourg Saint-Antoine. Dès qu
chères se ralentissaient, aussitôt le nom du faubourg Saint
les ranimait. Je vis vendre des secrétaires, des armoires,
modes, des porte-vases, des porte-cuvettes à trépied, des
toilette à miroir carré, à miroir ovale, fixe, pliant. On s
long-temps un superbe lit de forme de tombeau antiqu
ainsi que les autres meubles, de bronzes dorés; le ciel
beau cercle, acajou et or, qui suspendait les rideaux. Je
dre toute sorte d'autres meubles de ce même bois à la m
teuils, canapés, tables, billards; je ne sais en ce genre
ne vendit pas. A Paris, pour quinze cents francs, de
francs, on a l'ameublement complet et assez beau; en F
se vendait vieux le double, le triple, et je vis comment
gneurs se ruinaient encore en bois aussi bien qu'en pierr

Les pays étrangers ont notre ébénisterie, notre me
portative; ils ne peuvent avoir notre menuiserie fixe, n
chers à compartiments de bois de couleur, nos lamb
des arabesques de Barthélemy.

Mais ils peuvent avoir et ont nos légers wiski, nos é
voitures à ciel ouvrant et fermant, nos gondoles, que l'ar
nuisier-carrossier et l'art du serrurier ont rendues si
qu'elles sont pour ainsi dire ondoyantes.

Sans doute les charpentes des Russes ne valent pas
tres: Buffon ne leur a pas enseigné comme à nous les p

de la force des bois ; le charpentier Mugneron ne leur a pas appris à cintrer les bois des jantes, à leur donner une courbure fixe, à les tremper comme les métaux, à en raffermir les fibres.

quand nous disons que notre nouvelle charpente est nouvelle, il faut bien prendre garde de ne pas parler devant quelqu'un qui ait lu le traité d'architecture de Delorme. Pourquoi ne pas vouloir convenir que notre charpente actuelle est, dans ses essais les plus étonnants, la charpente du seizième siècle ? Pourquoi avoir honte du seizième siècle ?

En traversant les grandes forêts de la Chersonnèse, j'étonnai bien plusieurs paysans russes ; ils étaient les uns à fabriquer du goudron, les autres à couper du bois, les autres à faire du charbon. Je leur dis qu'en France nous n'avions plus besoin du goudron du Nord ; qu'en fondant le nôtre à vases clos, suivant la méthode de Darrac, nous faisions maintenant du goudron aussi bon que le meilleur goudron connu dans le commerce. Je leur dis qu'on tirait un très fort vinaigre du bois, en le brûlant, en le carbonisant dans une corne métallique ; que cette découverte était due à Lebon. Je leur dis qu'en France le bois était devenu si cher que nos physiciens, et, à leur suite, Curaudau, qu'ils ne connaissaient pas, mais qui était fort connu à Paris et ailleurs, avaient imaginé des fourneaux économiques où, avec un morceau de bois pas plus gros que le poing, on cuisait cinq plats ; où, avec une feuille de papier, on faisait chauffer un bouillon ; que Cuchet, fort connu aussi à Paris et ailleurs, mettant de même en pratique les découvertes des physiciens, faisait, avec du charbon réduit en poudre, des filtres, des fontaines dépuratoires, qui, dans le moment, changeaient l'eau la plus sale, la plus bourbeuse, en eau la plus belle, la plus limpide ; que le grand chimiste Berthollet conservait pendant les voyages de mer du plus long cours les liquides renfermés dans des futailles légèrement brûlées en dedans. Ces bons paysans de m'entourer, de manifester par leurs signes l'étonnement, la surprise, et peut-être même, si j'y avais regardé de plus près, l'incrédulité.

LES OUVRIERS EN ROSEAU. Bon goût des Français, merveilleuse adresse des Russes ; voilà un proverbe à faire. Vous ne sauriez croire combien les Russes sont adroits : je leur tressai un de nos fauteuils d'été, un fauteuil tendu en roseau ; ils en tressèrent plusieurs autres et tous plus beaux que le mien.

LES OUVRIERS EN JONC. Les Russes font nos coffrets, nos paniers, nos corbeilles en jonc ; ils les font mieux que nous.

Je leur enseignai à teindre le jonc, pour en faire des chaises comme les nôtres.

Les ouvriers en paille. Je leur enseignai au faire d'autres chaises comme les nôtres, à teindre lá leur enseignai à la tailler, à l'adoucir, à la tresser ; je l gnai à la blanchir par les acides, à en faire des chapea ques jours après vous auriez vu mille élégantes têtes Parisiennes se mirer dans les eaux du Volga.

Les ouvriers en ivoire. En Russie tout le n mal peigné, me disait un jeune fat ; c'était, je crois, la servation qu'il avait faite en deux années sur les peu vaste pays. Elle est du reste vraie. Les Russes ne se s général que de peignes de corne ou de bois ; ils ne s faire, ou ne font pas, ou ne font guère de peignes d'i d'ailleurs trouvé chez eux les instruments dont nos pe servent, et notamment l'ingénieuse double scie avec la sépare les dents du peigne que le carrelet a marquées. travailler l'ivoire, qui, en France, s'il n'est mort, m plusieurs parties, n'est pas encore né chez eux.

Les ouvriers en os. Monsieur Bernard a contin savez aussi bien que moi, disais-je aux Russes, à com sages dans les arts les os des animaux sont employés. ses, comme s'ils l'avaient su, me faisaient tous en so signe affirmatif, un signe de politesse. — Vous savez les tournons et que nous en faisons mille divers jolis vrages. — Nous les brûlons aussi pour en fabriquer d fumée, de l'encre de la Chine. — Enfin, depuis les ex de Cadet de Vaux, nous les cassons, nous les faisons nous en faisons de la gélatine, qui, à défaut de viande bonne pour assaisonner la soupe et les légumes.

Les ouvriers en corne. Vous savez ou vous disais-je encore aux Russes, que nous amollissons, fondons la corne, que nous la façonnons, que nous la que nous la soudons, que nous la colorons. — Vous vous saurez qu'avec des dissolutions d'argent et d'acide passées sur la surface aux endroits non enduits de vern cire, nous imitons la marbrure de l'écaille de tortue. — dirai encore qu'aujourd'hui notre Rochon, au moyen d'un ou cadre, tendu de gaze métallique, plongé et replongé épaisseur convenable dans une cuve de colle de pois tire des lames en feuilles de la plus grande dimension, qu transparence des feuilles de corne, et qui, lorsqu'on les a des deux côtés, en ont aussi la solidité.

Les ouvriers en graisses. Je n'épargnais pas n seignements aux Russes ; je ne me lassais pas de les ens

Mes amis, nous remplaçons maintenant, dans la fabrication des savons, les huiles par les graisses. — Chaptal nous a appris, et je vous apprendrai si vous voulez, à les remplacer aussi par des rognures de peaux qui ne servent à aucun usage. — Dites! mes bons hôtes, ne voudriez-vous pas, comme en France, purifier, par la chaux et l'alun, le suif de votre chandelle commune? Et, aussi bien que nous, avec de bon suif de mouton purifié par le nitre, le sel ammoniac, avec des mèches mélangées de coton et de lin légèrement imbibées de camphre, faire de la chandelle appelée économique? Sachez aussi qu'aujourd'hui on parfume les suifs par une infusion d'herbes odoriférantes; sachez encore qu'on blanchit les chandelles avec du sel marin oxygéné, ou que tantôt on les teint, ou que tantôt on les enduit d'un vernis de perle.

LES OUVRIERS EN PEAUX. J'ai semé dans mes courses en Russie et notamment à Smolensk un assez grand nombre d'arts. Je fus surpris dans cette ville et renfermé par l'hiver. Mon hôte, à qui j'avais enseigné à faire de nouvelle chandelle de Munich, c'est-à-dire de la chandelle fort grosse, à mèche de bois de sapin, recevait avec plaisir ses voisins qui venaient veiller. Il y avait beaucoup d'artisans, et, comme la ville est entourée de forêts ou de pâturages, il y avait surtout beaucoup d'ouvriers en peaux. Avant les contes de revenants, ordinairement de la même fabrique que ceux de France, nous parlions des arts du pays.

Les Russes se croient fort savants dans l'art de travailler les peaux; ceux que je voyais aux veillées de mon hôte se glorifiaient. Ils me parlaient de leur tannage au sumac, à la noix de galle; je convins avec plaisir que les cuirs de *Roussie* étaient fort recherchés dans les marchés de l'Europe : ils se glorifièrent davantage.

Enfin, après avoir été forcé de les écouter encore long-temps, je pus leur dire qu'en France nous avions ajouté aux anciens moyens de débourrer et de gonfler les peaux la dissolution de la houille, la dissolution de la tourbe, la dissolution de l'acide sulfurique, l'étuve à la vapeur de ce même acide; que nous avions ajouté aux anciens procédés du tannage celui de Séguin, le plus expéditif de tous, qui consiste à combiner le plus promptement possible les principes astringents du chêne avec la gélatine, la substance de la peau, en tenant dans une dissolution de tan les peaux placées verticalement et séparées l'une de l'autre.

Je pus aussi leur dire que Delvau faisait, que nous faisions des tiges de bottes sans couture; qu'ils pouvaient en faire comme lui, comme nous, en dépouillant la jambe des animaux sans fendre la peau.

Ils ne m'écoutèrent guère quand je leur parlai de n
quins, de nos peaux chamoisées, imitant les diverses
les divers dessins coloriés des étoffes, les divers velo
ne sais même s'ils retinrent le nom du fabricant Dolffu

Ils ne m'écoutèrent guère non plus quand je leur par
nouvelles reliures à dos brisé, de l'invention de Brade
reliures gravées au fer sur le dos et sur les plats, teint
ne, en bleu, en rose, en vert, en toute sorte de coul
servent si bien, dans une nombreuse bibliothèque, à f
naître au premier coup d'œil les divers ouvrages.

Mais ils me donnèrent une grande attention quand j
qu'un de nos selliers, nommé Navarre, avait imaginé d
mobiles au moyen desquels il faisait des selles à tous

Ils m'en donnèrent aussi une grande, une très grand
je leur dis que nos cordonniers faisaient des souliers do
ture ne pouvait pourrir, puisqu'ils étaient cousus avec
fer assoupli, ou dont les diverses pièces tenaient avec
clous.

Ils m'en donnèrent une bien plus grande encore et il
dirent quand je leur appris qu'aujourd'hui en France le
ne portaient plus les talons hauts, qu'elles n'y étaient pl
haut pied.

Les ouvriers en crin. Mes amis, leur dis-je
vous avez du crin comme nous. Vous devriez bien, comm
le dégraisser, le teindre, le tisser, en faire, comme n
meubles d'été, des fauteuils, des canapés à fleurs, à p
En France, Bardel a contribué à perfectionner cette
fabrication.

Les ouvriers en cheveux. Jeunes filles, dis-je
nes veilleuses, allons! venez, partons pour la France!
pas que celles qui êtes brunes voudriez peut-être avoi
velure blonde! Eh bien! le sieur Poitevin vous lui donn
couleur, avec un peu de chélidoine et de safran; et il do
couleur noire à la chevelure de celles qui êtes blonde
voulez avoir des cheveux noirs; pour cela il n'emploie
peu de poudre d'ébène et de mine de plomb, mêlé à un
camphre, ou plus simplement il se contentera de les peign
un peigne de plomb. Si vous voulez, faites mieux; liv
cheveux au sieur Dumont: il vous tondra, vous mettra à la
vous coiffera d'une petite perruque à mèches flottantes,
bouchons, avec ou sans coup de vent. Ne craignez pas d
pour vieilles: il n'y a chez nous que les jeunes femmes q
tent perruque.

Et, dis-je aux hommes, vous qui avez passé cinquante, soixante , qui commencez à devenir chauves, qui êtes chauves, qui :, qui blanchissez, venez aussi en France. Le sieur iort a une collection de têtes de bois de toutes les dimen-, où sûrement le modèle de la vôtre se trouvera. Il vous toujours toute prête une perruque faite au tour de votre . Que si vous ne voulez qu'un faux toupet, le sieur Ber-x, rue du Pas-de-la-Mule, en fait à ressort et à jour, où mi très artistement mêlés les cheveux que vous avez avec eux que vous n'avez pas.

Les ouvriers en fourrures et en poils. On est fort abile en Russie dans l'art de préparer les fourrures ; cela doit tre : on en porte les trois quarts de l'année. Quant à nous, il ut avouer que nous n'y entendons plus rien : nous n'en portons lus.

Ah ! les mauvais chapeliers que ceux de ce pays-là ! Quand je eur expliquai le procédé du secrétage, qui n'est plus aujourd'hui secret, car la dissolution de mercure dans l'eau-forte mélan-ee d'eau de puits, dont les fabricants, depuis quarante ou cin-nte ans, arrosent le feutre des chapeaux de poil de lièvre, de in ou de castor, est connue de tout le monde, je m'aperçus u'ils ne connaissaient que très imparfaitement les autres opéra-ions. Je leur fis, sans reproches, pendant plusieurs veillées, un on cours de chapellerie, à la lueur de la chandelle à mèche de ois.

Les Russes filent, ainsi que nous, la bourre de vache.

Les Russes font aussi, comme nous, les brosses ; ils prennent les flocons de soies de porc, les plient en deux, en engagent la ête dans les rangées de trous d'une petite planche ou ronde ou arrée, suivant la forme qu'ils veulent donner à la brosse. Ils les attachent par la ficelle passée dans le pli, les fixent par la colle-te à la planche, qu'ils recouvrent d'un cuir.

Les Russes, comme nos jeunes gens du bel air, se lavent et se rossent les cheveux.

Les ouvriers en laine. Vous savez, continua M. Bernard, omme le printemps est long à venir de Montpellier à Mende ; est encore plus long à venir de la Turquie dans la Russie. Il int enfin, et je pus continuer à parcourir les provinces et les teliers.

Les laines russes ne sont pas mauvaises, et cependant les toffes le sont, et, qui pis est, elles sont fort chères. C'est que s opérations de fabrique sont mal faites et ordinairement faites n petit, par conséquent d'une manière dispendieuse.

Je disais à ces bons artisans, qui, sous leur ch
de sucre, portaient une tête fort routinière :

Lavez vos laines sur le dos des brebis. — Dégrais
dans des lavoirs à cuves d'eau chaude, à cuves d'eau
l'exemple de nos riches fabricants, faites venir d'l
laveurs, surtout des trieurs de laine, des *triadors*. -
sez vos laines avec de l'acide de sel marin oxygéné.
les en grand avec la carde brisoire, la carde finisso
glass; et je leur en expliquai le mécanisme, ainsi q
autres nouveaux instruments, dont je leur conseillai
Filez vos laines, non à la vieille manière, à la qu
rouet, mais avec les nouvelles machines.

Collez les chaînes avec de la fécule de pommes
Elargissez vos métiers, vos ensouples; tissez à la na
que l'Espagne a inventée, que l'Angleterre a perfec

Foulonnez vos étoffes, non, comme autrefois, av
foulon, mais avec une dissolution de potasse. — Lai
les chardons métalliques ou avec les nouvelles machi
— Tondez-les avec la machine de Leblanc-Paroissi
comme la main du tondeur. — Pressez-les au cylind
Appliquez, ainsi que Dobo et Richard, les machin
du coton à celui de la laine.

Imitez Delarue, Pétou, Lecamus, Grandin, qui
aux Pagnons, aux Rousseaux; imitez, pour les dra
munes, Guibal; et pour les draperies fines, superfine
imitez Décretot, que tous les fabricants de la France

Ces braves gens-là voulaient d'ailleurs faire du casi
les Anglais. Comme les Anglais, vous ferez bien, l
comme les Français, qui font comme Gensse-Dumin
rez mieux. Le casimir, ajoutai-je, n'est qu'un drap
fait à trois marches, dont la fabrication a été portée d'
en France par Casimir.

Comment faire des schalls de Cachemire? me den
ils un jour. Rien n'est plus facile, répondis-je, pour q
ses laines à une finesse du numéro 600, pour qui
marches plus ou moins nombreuses, suivant les de
verses palmes, ou pour qui sait les imprimer avec des
Qui fait en France le mieux les schalls de Cachemire
mandèrent-ils. Ternaux, leur répondis-je; quand il s
plus délicate, de la plus jolie draperie, Ternaux! touj
naux!

Mes amis, ajoutai-je, il nous prend quelquefois env
nos draps comme les oiseaux font leur nid, de les feutr

ie pri chapelier Chartrain, il y a près de quatre-
dr avec lesquels on peut faire des habits et
ture, à la fabrication desquels on peut em-
courtes, rejettent l'eau mieux que les

, leur dis-je encore, il me semble qu'il fait dans
de froid qu'en France. Vous devriez bien avoir
i, c ne les Français, chacun votre gilet de tricot;
vous devriez avoir aussi votre bonnetier Mathis,
veau mécanisme au métier à bas, au moyen
becs des aiguilles se garnissent de laine cardée, et
nt de bons et chauds tricots fourrés; vous devriez
votre bonnetier Sarrazin, qui changeât le mécanisme
uer, et lui fit fabriquer des mailles fixes qui ne se défi-
b que la maille précédente manque. Sans doute vous
partout, des chanoines; mais vous devriez avoir
chanoine Moisson, pour simplifier le métier à bas, le
le six cents pièces et le rendre d'un meilleur service.
nalité d'artisan, je n'aime pas trop les beaux chanoines
is, s'ils ne sont chanoines d'Alais.

UVRIERS EN SOIE. Bien des gens, qui n'ont lu que de
s géographies, continua M. Bernard, vous disent hardi-
n issie il n'y a pas de soie. Messieurs, il y en a, je
re. Nous avons des mûriers, les Russes en ont; nous
s vers à soie, ils en ont; mais toutes leurs opérations
ques. Ils tirent la soie des cocons comme nous la tirions
, en la faisant bouillir, tandis que nous la tirons aujour-
s pure et plus blanche par le moyen de la vapeur de
avelle et morable invention de Gensoul. Nous la car-
ns la unnons, nous la filons, nous la tissons; ils la
a ulinent, ils la filent, ils la tissent; mais aujour-
servis et par les mécaniques de Vaucanson et
eues mécaniques de Bonnard, dont le fil est aussi
lui du ver à soie; car c'est le même, c'est le fil élé-
. Les gazes, les tulles de Bonnard, sont au plus haut
finesse physiquement possible.

asses ont un grand respect pour nos soieries. Comment
ns, me demandaient-ils, vos beaux velours à cinq, à
? Nous tirons, leur répondis-je, les poils des fils de
dehors; nous y appliquons une réglette grillée, et nous
s. Outre ces beaux velours, ajoutai-je, nous en avons
res; je pourrais vous parler de nos velours de filoselle
soie, cardée avec les cocons, de l'invention et de la fa-

brication de Duperron; de nos velours de coton faits navette volante, inventée par Sevenne; de nos velour dont ici bien d'honnêtes gens se pareraient.

Les Russes ont encore un grand respect pour n d'or et d'argent; il me parut qu'ils ne connaissaient pas les nouveaux brocards sans envers de Camille P

Ils ne connaissaient pas non plus et je leur fis aus les nouveaux rubans veloutés de Dugas.

Est-il vrai, me demandait-on, que vous tissiez d de velours? — Rien n'est plus vrai; Grégoire de Pa fournira des grosses.

Est-il vrai que vous imprimiez des tableaux sur Rien n'est plus vrai; Vauchelet vous en fournira des grosses.

Est-il vrai que Malié fasse le plus beau satin conn n'est plus vrai.

Est-il vrai, comme un homme de votre nation nou jours-ci. que vous fassiez de la soie avec des coques — Il est vrai que le président de la chambre des Montpellier, Bon, délassait ses yeux fatigués de chi des coques d'araignée cette fine soie, dont quatre-vi ne forment que la grosseur du fil de soie ordinaire. ajoutai-je, vous saurez qu'il n'y a que les coques de du Midi qui soient bonnes pour faire de cette espèce que si vous voulez en faire, votre première opération avec la permission de l'Angleterre et de l'Europe, la c Constantinople.

Est-il vrai, me demandait-on encore, que votre m des Gobelins ait cessé de faire ses anciennes tapisse Savonnerie ses anciens tapis? Rien n'est plus vrai, l dis-je encore : car aujourd'hui les Gobelins, afin qu leurs se conservent également dans toutes les parties ture, n'emploient plus ou que la soie seule, ou que la l car, d'après le nouveau mécanisme du directeur Guil chaîne n'est plus enroulée sur l'ensouple ou le cylindr l'artiste, mais tendue devant lui comme la toile du tabl le peintre; car les artistes ont cessé de ne tisser que des guerriers ou des pontifes; car ils ont enfin peint métiers des hommes de tous les états; car aujourd'hui nerie emploie de meilleures matières, de meilleures mé car elle a renoncé à ses grands compartiments, à ses géométriquement symétrisées; car elle tisse maint gazons, des prairies, des chaumes, des guérets, des

ère, des rivages, des sables, des grèves, des coquillages, des s, des parquets, des pavés; car enfin elle représente, ses nouveaux tapis de pied, les divers objets qui s'offrent çà sous les pieds; car aujourd'hui la Savonnerie s'est tirée de reille et séculaire routine. Vous voyez que rien n'est plus e les Gobelins, la Savonnerie, ont cessé de faire leurs s tapisseries, leurs anciens tapis; mais ces deux plus . monuments de l'art du tissage ne peuvent périr en France qu'elle sera France.

.n jour ils me firent encore ces questions : Est-il vrai que noblesse de Pologne et de Russie porte beaucoup d'habits soie de friperie française, que les juifs leur vendent comme ifs? Il peut en être quelque chose, répondis-je: car un tailr parisien, de ma connaissance, a reconnu ici des milliers abits qu'il avait vus aux Tuileries; mais, ajoutai-je, cela n'ar plus. — C'est donc que les juifs ne seront plus juifs? — c'est que maintenant les Français ne portent plus que du et du nankin.

LES OUVRIERS EN COTON. Et tout de suite je leur contai oire d'un petit voyage que j'avais fait à Jouy en Josas. Je lans un des plus riches ateliers de Moscou; j'étais enire des directeurs et des chefs; toutes les navettes étaient susnduces. Les ouvriers, penchés sur leurs métiers qu'ils avaient êtés, avançaient la tête afin de pouvoir mieux entendre.

Vous connaissez de nom, leur dis-je, la célèbre manufacture toiles peintes de Jouy établie par Oberkampf; elle est située quelques lieues de Paris. J'allai la visiter un beau jour de prinnps. Les bâtiments ont trois cent soixante-six croisées, nome des jours de l'année bissextile; et celui des gardiens chargé conduire les étrangers vous en fait la remarque. Tous ces timents sont propres, frais, simples; des portes carrées sans nement, des fenêtres à cintre rond, tout unies; c'est le pas des arts mécaniques, ce n'est pas celui des beaux-arts. Voici ns quel ordre on me fit visiter la maison :

D'abord l'atelier de teinture : vous voyez des rangées de chauères, disposées à droite et à gauche; les grandes chaudières nt chauffées par des conducteurs de vapeur : ce sont de longs yaux de cuivre qui viennent d'un réservoir d'eau bouillante et u les traversent et les chauffent; les petites sont assises sur des urneaux où brûle du charbon de terre. Là, comme ailleurs, s toiles reçoivent la teinture par l'immersion qu'opèrent sucassivement des tournettes élevées au dessus des chaudières.

Ensuite l'atelier d'impression : c'est là qu'on apporte les toiles

qui ont été blanchies ou qui ont reçu un fond de cou
tureries. On entre dans une vaste salle entourée
sont assis des hommes et des femmes. Chaque ouv
main une planche de bois de cinq à six pouces e
imbibe la gravure avec un tampon ou balle rempli
et ensuite, après l'avoir appliquée et ajustée sur l
devant lui, il la frappe d'une petite mailloche, et a
lève. N'est-ce pas l'image de l'instruction sur la ce
sur l'âme pure des enfants? Mais il est encore, dan
facture, un moyen d'imprimer bien autrement ex
planche : c'est un cylindre gravé sur tous les points
et qui en roulant imprime dans quelques minutes
toile.

L'atelier de peinture : les planches n'ont impri
deux couleurs, et cependant il en faut mille autres
nir à l'imitation de la nature; il faut alors recourir
Ce sont des femmes, appelées les *pinceauteuses*,
nent; leur atelier est un des plus agréables à voir.
un de ces ateliers de la rue Saint-Jacques de Pari
petites filles de dix à douze ans barbouillent des im
ou d'éventail; ici ce sont de jeunes personnes, dan
de l'âge; et, bon gré mal gré, votre attention se tro
entre l'ouvrage et l'ouvrière.

L'atelier de lavage : quand on a fait une opératio
tique, il faut faire la preuve; quand on a donné à
couleurs destinées à supporter l'action de l'eau, il
elle la supporte. Cet atelier offre un long canal d'ea
bordé de roues en menuiserie légère. Les toiles so
sur ces roues qui, en tournant, plongent et replongen
leurs extrémités inférieures dans l'eau. Plus loin e
d'eau où une grande roue, faite en fortes planches d'e
rante pieds de circonférence, renversée à plat sur
chargée de toiles qui viennent d'être trempées et retr
meut lentement et présente successivement les diver
de toile disposés d'espace en espace, dans l'intervalle
à un battoir de huit ou dix pieds qui continuellemen
retombe.

Enfin l'atelier de pliage : les toiles ont supporté
ment l'épreuve de l'eau; elles en sont sorties avec
couleurs plus vives, plus nettes; on les porte aux
pratiqués dans de vastes combles où pourraient se n
bataillons d'infanterie. On les y fait sécher; il ne
que de les plier. On les descend à cet atelier où elles

métal recouverts de drap, pour tomber
tissées et lustrées, dans les mains d'une
ji ›lie avec une promptitude et une adresse
dernière opération : elles sont emmaga-

e cents ouvriers dans cette manufac-
; c ou six cent mille femmes.
n :er dans une boutique cette jeune per-
ou tr écus de cinq francs dans sa bourse,
lim quatre aunes de toile de Jouy avec
e ran une robe dont la fraîcheur et l'éclat ternit
s de soie des grandes dames. Les toiles peintes
r ne sont pas plus chères.
nas x? Des progrès de l'art de la filature, du
nes anglaises, des mull-jenny, que nos
s notablement perfectionnées. Il y a loin
au rouet, il y a loin du rouet au mull-jenny, et
e anglais au mull-jenny français de Pouchet,
eville, que le Lycée des arts a couronné. Ces
n s donnent à chacun de nos ouvriers trente
it rendent les marchandises trente fois moins

ıe pour classer les différents degrés de finesse des
e livre de chaque degré et qu'on en mesure le
s donnent maintenant des fils des plus hauts nu-

riers de cet atelier russe me demandèrent si en
ions des nankins. Comme à Nankin, répondis-
ication de toile de coton, à pas simple, dont la
, autrefois si difficile, devient pour nous de plus
— En faites-vous beaucoup? — Environ quinze
par an, depuis que nous n'en laissons plus en-
t le mieux en France les nankins? — Après
sbourg, c'est la belle demoiselle Sonthonax de

aites-vous de la mousseline? me demanda-t-on
ties de l'atelier. Imaginez si j'eus plaisir à en-
tion. Oui, nous en faisons, répondis-je avec un
ix ; c'est un des nouveaux prodiges de nos arts;
le de nos élégantes qui croit porter de la mous-
héri, de Karical ou de Madras, ne porte tout bon-
a mousseline de Tarare, fabrique de Montagrin

LES OUVRIERS EN LIN. L'atelier se familiar en plus avec moi, le tisseur, ou chef des opération m'interrompit pour me demander comment depuis cates et blanches toiles de lin devenaient de plus cates, de plus en plus blanches.

C'est, lui répondis-je, parce qu'un de nos fabri Delafontaine a amené la filature du lin, comme o filature de la soie, au brin, au fil élémentaire. – qu'un autre fabricant, nommé Philippe Girard, e moyen de décoller le gluten de la plante formée d mentaires, a facilité la filature, à laquelle on a p pliquer des mécaniques qui filent mieux que les fileu parce qu'avec l'acide de sel marin oxygéné nous bl lin aussi bien que le coton et le chanvre.

Eh ! comment faites-vous, continua-t-il, pour tistement vos toiles, de manière à y représenter de nes ? car nous ne connaissons point, par nos gazettes de la Bastille, votre serment du jeu de paume, vot du Champ-de-Mars, mais seulement par vos serv vos nappes. C'est que notre tissage, lui répondis-je plus savant, plus hardi ; mais quelquefois, ajoutai-j sons encore mieux, ou du moins plus vite : car, au l longuement et péniblement ces diverses scènes et l de ce genre, nous les imprimons sur la toile ; nous même des cartes de géographie sur les fichus, su choirs ; aujourd'hui la plus pauvre femme peut porte la Russie à son cou, et même la terre sur ses épaul

Maintenant, dans le moment où je vous parle, a sieur Bernard, il me revient une observation que je la fais encore : cet atelier, ainsi que les autres atel n'était pas aéré ; il me semblait être dans des atelie En vérité, les propriétaires, les directeurs de fabriq les pays, ne voudront-ils jamais savoir, même pour le que le renouvellement de l'air est nécessaire à l'entre ces des ouvriers, et que, suivant Priestley, chaque trois pintes d'air par minute. L'abbé Richard a fai crois trente ans, une histoire de l'air en dix volumes est pas, puisqu'il n'y a pas dit que l'air vicié était l mais le plus redoutable, mais le plus universel pois

LES OUVRIERS EN CHANVRE. Je m'égarais souv sie ; il était bien difficile que ce fût autrement. Aux Novogorod, je fus remis dans mon chemin par des étaient sur le bord d'un ruisseau à rouir du chanvre ;

r. Quel beau bleu ! me disait-il, qu'il est foncé, égal,
, lui répondis-je, le bleu-Raymond ou le bleu de
ie, par le moyen de l'alcali volatil, Raymond est par-
r sur la soie. — Et ce beau rouge-écarlate, est-ce l'é-
ienne ! — Julienne, célèbre teinturier du faubourg
ceau de Paris, a donné son nom à l'écarlate du dix-
iècle ; mais l'écarlate du dix-huitième siècle est l'écar-
, du nom de cet habile teinturier, qui vient de nous
à tirer la cochenille de la garance, à sublimer, pour
la garance, comme on nous avait déjà appris à subli-
stel, à en tirer l'indigo. — Ce beau vert me paraît
ut nouveau. — Il l'est : c'est le vert-Widmer, ou le
Widmer a nouvellement appliqué à l'impression. —

doit décolorer les végétaux; véritablement il les
avec cet acide, mais son raisonnement s'était ar
Berthollet le continua et dit : Puisque cet acide dé
blanchir, et véritablement, avec cet acide, Bert
le coton, le chanvre, le lin. Chaptal continua enc
nement et dit : Puisque cet acide blanchit les subs
les, il doit les blanchir dans quelque état qu'elles
ritablement il blanchit avec cet acide la pâte du
continua encore et dit : Cet acide doit probable
aussi un grand nombre d'autres substances, et vé
blanchit, avec cet acide, la cire, le suif. Il continua en
nement et dit : Cet acide doit conserver son action da
peur, et véritablement il blanchit le linge avec la
acide. D'autres chimistes ont continué ce raisonnen
le continueront encore; les arts, les progrès des
que des déductions, des raisonnements justes. —
le marchand russe, quel rapport a cette découverte
ture ? Blanchir n'est pas teindre. — Certes si, lui
c'est teindre en blanc; mais ce n'est pas là, ajoutai
changement que, par le blanchiment à l'acide, les
opéré dans l'art des teintures; le voici : les étoff
ainsi blanchies, sont parfaitement purgées, parfaitem
à recevoir les matières colorantes ; de là ces belles n
leurs, qu'on a d'ailleurs mieux fixées par cette gra
de mordants et de réactifs tout récemment découve
si vrai, que, vers le commencement de ce siècle, n
nement promettait des récompenses, des pensions, à
selle Gervais et à sa famille, pour la communication
teindre en rouge le coton, et que, plus tard, pour l
jet, les états de Bretagne firent venir des teinturiers
ple. Vous le voyez, que de dépenses! que de peine
seule des nombreuses couleurs qu'aujourd'hui nos ch
nent si facilement et mieux.

Les ouvriers en papier. Les Russes croie
avaient nos chiffons ils feraient nos beaux papiers de
Mais, leur disais-je, vous n'en êtes pas, à beauco
point où en était Réveillon, du faubourg Saint-Antoi
au commencement de notre révolution, l'incendie et l
sa manufacture suspendirent les progrès qu'il avait
l'art. On avait déjà alors les papiers rehaussés d'or
les papiers damassés, les papiers veloutés. Nous y a
les papiers tontisses à ornements de laine hachée ; et
vention de la machine à papier de Robert, dont les

tion indéterminée, nous y avons aussi ajouté les
ires de papiers-décor, qui tapissent tout un côté de
la salle; qui, par la correspondance de leurs repré-
nagères ou monumentales, produisent d'admirables
spective. Nous y avons surtout ajouté les nouveaux
rieur, si solidement, si vivement coloriés, qu'ils re-
renouvellent, égaient, et j'ajouterai, éclairent l'inté-
s noires, des plus vieilles maisons.
es croient aussi que s'ils avaient nos chiffons blancs
ient d'aussi beau papier à écrire que le nôtre. Mais,
, vous n'en êtes pas même où en étaient les pères,
n en étaient les grands-pères de nos célèbres et an-
nts, les Montgolfier, les Johannot, d'Annonay; com-
vous donc leurs nouveaux papiers satinés, leurs
piers vélin?
longue, large Russie, est sauvage! et cependant
ers! que d'arts! Qu'il me tardait de tout voir, et
tout vu, qu'il me tardait de tout dire!

XXXIII. — LA DÉCADE DES ARTISANS.

as seuls aujourd'hui, et comme si monsieur Bernard
otre Armand s'est tout à coup pris à l'interpeller:
ernard, vous ne vous êtes pas vanté de tout; nous
n certain jour les Russes, assemblés sur la place d'un
ages de bois et de chaume, vous dirent: Notre pays
npli de meubles faits dans le vôtre; nous voudrions
qui les fait et connaître un peu vos artisans. La ré-
ous leur fîtes, monsieur Bernard, devait être simple
sez courte; mais il vous plut qu'elle fût d'abord im-
t qu'ensuite vous dissiez ce qu'on ne vous demandait
en venir enfin à ce qu'on vous demandait. Russes,
ses, leur dites-vous, Dieu vous préserve de la fa-
maux de dents; mais que Dieu vous donne notre pre-
ition sans autre! Avant notre révolution, quand nous
naître artisan, nous y mettions autant de façons que
teur en droit ou un docteur en théologie. Vous devez
ir que, par hasard, par grand hasard, un papas, ou
du rite latin, se trouva là; les mots de docteur en

théologie redoublèrent son attention, ce qui re
générale.

Hommes des villages, hommes des villes, le
en France vous vouliez, avant le 14 juillet de l
née 1789, que vos fils fussent artisans, eh bi
devait, par acte inscrit au greffe des apprentis
son argent quatre, six, douze, quatorze cents
temps, trois, quatre, cinq, six ans; après les
avec son salaire journalier, le beau titre de
même temps qu'il restait plus ou moins de mois
nier, avant-dernier, second, premier garçon de l
maître, qui portait l'antique titre de bourgeoi
cité, s'asseyait sur une plus haute forme, sur u
minant les siéges inférieurs. Vous voudriez sa
breux petits rois avaient des marques distinctiv
ils en avaient; mais ce n'était pas, il s'en faut, c
miers rois francs: car leur tête était rasée, et
triez dans une boutique, vous vous adressiez t
portant perruque, bien qu'elle fût souvent la
même que, dans la boutique, la perruque ma
chie parmi les ouvriers, la forme de la perruq
au dehors, parmi les métiers différents. Parliez-
dont la perruque n'était terminée que par un seu
simple de cheveux, vous parliez à un maître cor
maître tailleur; parliez-vous à un autre maître q
vous parliez à un orfévre, à un horloger; à un
en eût trois, c'était à un maître fourreur, à un ma
Le perruquier, le plus spirituel, le plus espièg
qui d'ailleurs faisait les perruques les plus honora
de voir son visage emprisonné dans une perruque
tours; aussi, dès que la mode des bourses à chev
pressa-t-il d'adopter les perruques à bourse.

Quand Salomon vit sortir de la chapelle des
confrères du grand saint Crépin, c'est-à-dire les r
les confrères du petit saint Crépin, c'est-à-dire le
le proverbe: Vanité des vanités!

Dans plusieurs villes, les cordonniers, sous le
cordonniers, s'étaient pour ainsi dire cloîtrés;
rait pu conserver le vieux mot monastérisés.
manteau noir, et, ce me semble, une espèce de
blanche. L'Assemblée constituante, avant de détr
blique laborieuse, industrieuse, sobre, eût dû y r
fois; elle n'y regarda pas à une, elle ne vit poir

chrét , ces bons frères étaient l'exemple, le mo-
, et souvent indisciplinés gens du métier.
(et des rois qu'on voyait de ces rangées de
u i ient i rues ; mais parmi ces trônes, ces rois,
i t plus elevé sur lequel s'asseyait le roi des rois,
g d garde, le garde général. Les gardes, lorsqu'il
ie prud'hommes, étaient les juges ordinaires, con-
p ciels, des artisans, juges jugeant toujours expédi-
en connaissance de cause. Aujourd'hui ces procès
devant les municipalités et les tribunaux de commer-
oudoient pour savoir à qui jugera.
aintenant vous dire, bons Russes, qui désirez de bien
s artisans, que, parmi cette longue série de corps de
y avait des arts qu'on pourrait nommer arts féminins,
ation des arts virils, étaient aussi des garde-jurées,
ses-jurées, des adjointes, des locataires : car vous
re que, dans certains métiers, celui de perruquier en-
le métier, ainsi qu'une charge de magistrature, était
le ; les héritiers vendaient les lettres anciennement
ou quelquefois les louaient.
amme de la réception des aspirants dans les arts vi-
es arts féminins, était souvent comique, et souvent
en était plus comique. Vous entriez dans une grande
, s'il s'agit d'une ville du premier ordre, vous en-
ne grande salle bien vaste, et cependant bien pleine.
voir un tailleur : le récipendiaire a répondu à toutes
s sur les qualités des draps, des décatissages, les
tisserands, des drapiers, à toutes les questions sur
res de coupe, de couture ; le maître-garde ou le maî-
le président, qui a pris un air d'importance, un air
s, de rentier, d'avocat, de noble, fait semblant d'en-
esse au récipendiaire : Monsieur le maître, j'ai besoin
oir, d'un habit galonné, d'un habit brodé. Le réci-
qui a rendu un salut profond pour un salut fort leste,
l'examinateur, lui dit, en employant les mots les
e notre langue : Monsieur, vous avez une difformité
us avez une épaule plus haute que l'autre, vous avez
Monsieur, vous êtes cependant bien fait : car, si je
étier, dans quelques heures vous aurez un habit qui
uver bien fait. Monsieur, vous êtes vieux, vous vou-
ie, c'est juste : je vous ferai un habit qui va ramener
au bel âge. Monsieur, vous êtes jeune, vous voulez
, âgé, apaiser un oncle, un père, un beau-père : je

vous ferai un habit mûr, pour ainsi dire âgé. Ensuite
mesure de papier, de parchemin ou de vélin, et je pre
tueusement les dimensions des diverses parties de la
et, à chaque entaille, coche ou coup de ciseau, je fais
inclination ou petite révérence, sans regarder si on n
Ensuite, la mesure prise, je plie le drap dans ma
l'emporte et je m'en vais. Messieurs, continue le réci
j'épie surtout les nouvelles modes : car les nouvelles n
rissent nos femmes, nos enfants, donnent le mouve
ciseaux et à nos aiguilles.

Mes amis les Russes, nous avons passé dans une s
celle-ci est peinte de grandes fleurs de lis jaunes s
bleu, comme les murs d'un prétoire. Nous sommes d
de réception des maîtres perruquiers. Au milieu est as
homme : c'est un maître ; il a bien voulu prêter sa têt
velure, pour ne pas introduire un profane qui pût d
secret de la séance. A quelques pas est le lieutenant o
tenant du premier barbier du roi, le haut magistrat du
est en même temps valet de chambre, barbier ordinaire
dinaire de Monsieur ou de monseigneur le comte d'A
est-il en habit noir, chapeau à plumet, épée à brillan
d'acier. Il préside. Le fer à friser ! dit-il au récipiend
d'un bel habit sur lequel est tendu un peignoir blan
ayant manches et larges poches. Le fer est-il chaud
Monsieur. — Faites, défaites les papillotes ! Voyons
grecque ! Où est le coussinet en fer à cheval pour soute
velure ? — Le voilà. — Et pour y attacher les épingl
simples, doubles ! — Les voilà. — Faites vos boucle
les à la montauciel, en aile de pigeon. — Les voilà. J
viens, messieurs les Russes, je me souviens que, lors
étudiant en droit, là en était la frisure. Vint la révol
dépoudra toutes les têtes ; mais au 9 thermidor la pou
rut. La coiffure à l'enfant, les cadenettes, les oreilles
assortirent successivement les habits carrés ; et maint
moment où je vous parle, la poudre vient encore de di
Je ne sais, ou plutôt je sais pourquoi, la nouvelle
qui semble éclore n'en veut pas. La coiffure annelée, l
à la Titus, il faut en convenir, est véritablement impér

J'ai été à même d'entrer dans les diverses réunions
bureaux d'arts et métiers ; j'ai vu faire toutes sortes de
J'ai assisté à des réceptions très savantes, comme celles
logers, qu'on interrogeait sur la pondération, l'élas
corps, sur les forces mouvantes. D'autres m'étonnaient

ıficence ; telles étaient celles des orfèvres, des brodeurs en ıtes, en perles fines. Toutes ces réceptions, quelque simıu'elles fussent, offraient des scènes très variées. Je me surtout avec grand plaisir celles des maçons, des charırs, des menuisiers, des cordonniers. Je me demande, sans ıiı répondre, comment, parmi nos désœuvrés de gens de ıı n'est venu à la tête de personne de faire un recueil de ıux de réception des maîtres, précédés ou accompagnés de h riques, encore moins de faire l'histoire des corps eı . Ce n'est pas qu'à cet égard on n'ait quelquefois, par e pris les devants ; mais les imitateurs ont aussitôt sersuivi les vestiges qu'ils ont trouvés et qu'ils ont déforıeur grossière et lourde chaussure. Ah ! le plagiat est un eı ıe vol chez vous, sous quelque nom que ce soit, est puni ut. Heureux Russes ! heureux Russes !

ıe les historiens qui dans les âges futurs voudront faire ıire des arts sachent ceci : les artisans ont été moins honoans notre philosophique dix-huitième siècle que dans aucun : car, même dans l'Encyclopédie, on ne parle jamais d'eux ırs seulement qu'ils ont les outils à la main ; car le sans-Diderot, qui était fils d'un coutelier de Langres, qui était r de tant d'articles sur les arts, ne s'est pas allié aux artiet a fini, comme Voltaire, par s'allier aux comtes et aux uis.

pendant faut-il leur dire aussi que de nos jours nous avons ıis princes en même temps porter la couronne et ceindre le r : le grand Peters Bas, qui a illustré le chantier de Saardam ; h II, qui sans doute chez lui comme dans les auberges de e faisait lui-même la cuisine : allez à Paris le demander au du premier hôtel de la rue de Tournon, à droite, en entrant, té du Luxembourg ; allez le demander aussi à l'aubergiste rt de Cette, de qui je le tiens ; et Louis XVI, qui reliait, ırgeait ; qui reliait, à telles enseignes que j'ai trois volumes ırto, maroquin noir, reliés incontestablement de sa main ; rgeait aussi, à telles enseignes encore qu'étant allé à Fon-le-Port, près Melun, on m'offrit de me vendre un joli pes de vignes, avec une maisonnette renfermant la forge, où, ses vieux jours, venait encore s'exercer l'ancien maître rier instructeur de Louis XVI. Il y avait lieu de s'étonner, m'étonnai d'abord que, dans les dernières années de la vie ırtunée de ce prince, on ne l'ait pas engagé à aller publiıent forger au faubourg Saint-Antoine ; on craignait peut-

être que quelqu'un dit : Ah! sans doute, il forge ; r
nos fers !

Qu'on réfléchisse bien avant de me faire d'autres
qu'on ne me dise pas que les écoles des métiers ont
lement établies, car je répondrais qu'elles datent a
seizième siècle, que celles que nous venons d'étab
culement placées, qu'elles devraient l'être à Lille
Lyon et à Toulouse. D'ailleurs ces grandes écoles
produit de petites plus à la portée de nos jeunes arti

Oui, dirai-je encore à notre dix-huitième siècl
avez élevé dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin, l
arts, le Conservatoire; mais c'est un feuillet de l'hi
le, qui n'est pas précédé des feuillets des âges pré
charrues, vos faux, sont-elles précédées de charr
gauloises, romaines; de charrues, de faux du moy
tant j'en dis pour tous les instruments, pour tous le
pour toute l'historique succession de leurs produits
meubles, les habits de nos ancêtres? Ah! j'ajoutera
la justice et la reconnaissance cherchent inutilement
touches du plat des murailles, les noms des invente
des méthodes, des perfectionnements, les noms de to
artisans; et c'est, je crois, pour la première fois, q
mots se joignent, les noms de ces grands artisans q
ré, enrichi et illustré la France.

Oui, oui, dirai-je aussi aux avocats du dix-huit
vous avez institué l'exposition du produit des arts;
annuelle, ou du moins bisannuelle? mais y a-t-il de
chées aux prix, ou quelque signe qui brille perpétu
la poitrine des vainqueurs? car leurs marteaux et le
vaincu des milliers de marteaux et des milliers de li

Sans doute aussi vos brevets d'invention, s'il ne
plir d'argent la main du fisc, et s'il ne fallait en rem
vos sociétés d'encouragement, si elles étaient plus r
pourraient être, mais ne sont pas, du moins encore
institutions.

N'êtes-vous pas assez convaincus que notre philos
huitième siècle n'a pas honoré les artisans, écoutez
Pardevant nous ont comparu M. Denis, marchand
M. Simon, marchand cordonnier. Un graveur porte
ger son adresse gravée sur une carte. L'horloger
tout content, et sourit de voir son nom encadré da
landes de grandes et de petites fleurs; mais bientôt s

it, s'allument; il lit: Gautier, horloger, rue... On trouve : cet artisan... Artisan? aveugle!—Monsieur, j'ai lu comme . — J'avais écrit, et vous auriez dû lire artiste! Mais vous, ieur, êtes-vous artiste ou artisan? — Monsieur, tout le le sait qu'un graveur est artiste. — Eh bien! Monsieur, sa- t que l'horloger est cent fois moins artisan et cent fois plus ste. L'orfèvre, le fourreur, sont à cet égard encore plus cha- illeux; le luthier, le relieur, encore plus. Allez dire au pâtis- ', au cuisinier, qu'ils sont des artisans, et vous verrez quels ts ils vous serviront. Depuis que le droguiste s'est fait apothi- :, l'apothicaire médecin, il n'y a pas moyen de composer ec eux; il y en a encore moins à composer avec les femmes : e à une lingère, à une brodeuse, qu'elles sont artisanes, c'est uloir se faire arracher les yeux et la langue.

L'homme de lettres, aussi chatouilleux pour son ami que pour ème, masque aussi le nom d'artisan. Ce célèbre auteur, u en parlant du père de son ami, est le fils d'un honnête ma- , d'un honnête couvreur, d'un honnête charpentier : honnête une injure à ces honorables et nobles noms d'artisan.

Nos pères étaient, je vous assure, bien plus révérencieux; quatorzième, quinzième siècles, et aux siècles suivants, c'é- sous les drapeaux ou bannières des artisans que tous les ha- tants des villes étaient classés.

Ah! dirai-je aux artisans, n'ayez donc plus peur de votre nom artisan; n'ayez donc plus peur du nom de boutique; ne l'appe- z plus magasin.

Du reste, on ne peut se dissimuler que maintenant, dans les asses inférieures de la nation française, il n'y ait une générale ndance vers la dignité; c'est du moins incontestable pour les lles: tant mieux, et plût à Dieu qu'il en fût de même pour les mpagnes, et qu'ainsi que parmi les artisans des villes on entendît parmi les paysans que les mots de Monsieur, Madame, ademoiselle!

Contestez encore, j'en dirai davantage. Obstinez-vous à sou- nir que notre dix-huitième siècle a honoré les artisans, je rap- ellerai que les jésuites, qu'on n'accusera pas sans doute de con- itre ni leur monde ni leur temps, ont eu dans leurs maisons, squ'à leur destruction, deux congrégations, la congrégation s messieurs, la congrégation des artisans. Je ne sais trop ce 'il fallait pour être de celle des messieurs, mais je sais bien 'il fallait ne pas être artisan.

Quand notre révolution vint, les artisans étaient aux prises ec la féodalité. Le seigneur de Bellombre, à qui un verrier

était tous les ans obligé de faire hommage d'un bea
cristal, avait tiré la verrée de vin que de son côté il
de lui donner; mais il fut obligé de la boire, car le v
tendant les acclamations générales de la liberté, ne p
pont-levis, et remit le verre dans son chariot.

Les artisans étaient aussi en même temps aux pris
officiers de la couronne. Les boulangers, qui devaien
grand-chambellan un droit assez considérable, étaie
peine le 13 juillet; le 14, ils ne durent plus rien.

Quand notre révolution vint, elle s'imprégna de
jour, de l'esprit de destruction entière, et déchira to
tuts des artisans. Mais qu'avaient donc fait ces statu
étaient du treizième siècle, et ils portaient que chaqu
métier se rattachait ses membres par des liens relig
ceux qui étaient en bonne santé devaient contribuer à
destinée à secourir les confrères malades ou tombés da
vreté. Ils portaient qu'ils fallait donner quelque ar
pour faire chanter des offices à la chapelle; quelque a
pour entretenir, par quelques galettes, quelques verr
la confraternité. Charles le Sage y avait mêlé les jeux
de l'arc, de l'arbalète; François Ier, ceux de l'arqu
feu! au feu! dit notre assemblée constituante, qui san
beaucoup, mais qui, dans sa patriotique irritation, r
toujours mettre à profit les bons matériaux, réparer,
refondre; et depuis, les artisans vivent isolés, dénu
stance.

Toutefois cette nationale auguste assemblée nous a,
que six lignes, fait volontairement mille fois plus de b
volontairement elle a pu nous faire de mal. O Russ
amis! ne craignez pas cette liberté illimitée qu'elle a d
arts, qui fait que nous ne faisons jamais mal, que no
bien, que nous ferons mieux, toujours mieux. Vous s
tête! Ne craignez donc pas, et donnez-vous en même t
lois sévères sur la contrefaçon des marques particuliè
que fabrique; ensuite rapportez-vous-en de la moralité
bileté du fabricant, à l'intérêt privé : il voit bien ;il a d'a
yeux en Russie qu'en France.

Eh! ne croyez pas qu'à l'instant où le travail a été
libre, d'une liberté illimitée, tout soit tombé dans la lic
désordre; les boutiques, les ateliers, se sont ouvert
comme à l'ordinaire; et comme à l'ordinaire les même
sont demeurés maîtres, les mêmes garçons, garçons; s
il y a eu de part et d'autre plus de politesse, plus d'ap

ement le lendemain il y a eu, au grand profit du public, ore d'habiles et sages ouvriers qui, si l'on peut parler ainsi, se sont faits et reçus maîtres, qui ont été ouvrir des ateliers à eur compte; le surlendemain un plus grand nombre.

Un moment, un moment, bons Russes, mes amis, c'est bien les questions à la fois; je répondrai à toutes.

Il n'y a pas encore en France, mais il y aura sûrement des unaux de prud'hommes, composés et de maîtres et de garçons, régleront à l'amiable le prix de la journée des ouvriers.

Non, il ne faut pas rejeter les machines, parce que l'homme ais plus grand que lorsqu'il met l'air et l'eau, les élé-s, nature à son service, parce que les instruments avec ls ses mains travaillent sont aussi des machines, que par raison il faudrait aussi rejeter; et cette considération , les bras des hommes, des femmes, des enfants, restant ravail, la fièvre sera dans les veines du corps social, n'est que pour qui a peur des mots.

ns Russes, un autre jour je répondrai à vos autres ques-ns; en attendant, je vous exhorte à vous faire une meilleure e dans les arts; vous le pouvez, puisqu'ils sont chez vous encore dans l'enfance. Mais surtout ayez une grande, belle, riche, industrieuse, renommée ville de Lyon, et n'ayez pas trois ou quatre conventionnels qui la bombardent, qui incendient, qui démolissent les plus beaux ateliers de l'univers, qui mitraillent, avec les nombreux marchands, les plus nombreux artisans, qui mitraillent la fortune de la France.

DÉCADE XXXIV. — LA DÉCADE DES COMPAGNONS.

Petit, écoute donc, petit! Qui se serait douté que Gervais, accoudé avec nous sur la fenêtre, appelait un grand garçon de près de deux mètres de haut, habillé d'une courte veste bleue, portant un lourd marteau de maçon, courant, ou plutôt fuyant à toutes jambes le long d'un ruisseau, bordé d'un étroit sentier. Viens, entre un moment, petit, a-t-il répété. — Monsieur Gervais, je suis trop pressé. — Viens, entre, te dis-je. Il faut tout à l'heure venir nous conter tes aventures de compagnon du devoir. — Oh! pour cela, monsieur Gervais, je n'ai rien à vous refuser. L'homme au grand marteau est entré, s'est assis, et,

sans se faire autrement prier, a dit : Messieurs, bie
puis que je suis revenu de mon tour de France on m'ap
vaudan, je suis Fobio par le nom de ma famille, étab
plus de six cents ans tout près d'ici, au village de Grè
tinuait depuis assez long-temps, quand enfin Gervais,
lui dit : Bien, bien, mon ami Fobio, nous t'avons
ment écouté ; nous sommes bien aises d'apprendre
ta maison ton père ne réglait rien ; que ton grand-pè
tout ; que le lendemain du jour où tu eus seize ans
la neige couvrait les champs et ne cessait de tomber à
cons ; que tu étais assis au coin de la cheminée sur un p
noueux, qu'avant que tu quittasses Gevaudan tu appe
quet ; et que ton père, ne voulant pas que l'argent
pays, ne te mit qu'un grand écu de six francs dans la
te poussa dehors ; bien aises de savoir qu'un bon vent
vers Saint-Flour, et de là vers Lyon, et de là vers tan
villes où tu as travaillé. Mais pour le moment, vois-t
nous du compagnonnage ; c'est pour le compagnon
nous t'avons appelé.

Aussitôt, voilà qu'avec la crédulité de l'ignorance,
mence et il continue des histoires mêlées des contes le
surdes.

Quand le glorieux roi Salomon, dit-il, fit bâtir son
il rassembla d'abord un grand nombre de maçons ; les
gnons maçons, tailleurs de pierre, sommes leurs imméd
cesseurs, et pour preuve nous portons la canne dont
juste châtiait les mauvais ouvriers, en même temps q
portons les rubans verts, bleus, rouges, dont il récompe
bons. Oh ! lui dîmes-nous, en ce temps-là il n'y avait pa
de rubans ! Oh ! répliqua-t-il aussitôt, il n'y avait donc
core de femmes ? Mais, Messieurs, laissez-moi pours
ne nie pas d'ailleurs, entendez-vous bien, que les me
compagnons du devoir de la liberté, connus sous le no
vots, aient été comme nous constitués par Salomon, qu'
sortis comme nous du temple ; mais nous, maçons, som
contestablement plus anciens, car la maçonnerie a été fai
la menuiserie : cela est vrai, clair, ou rien n'est vrai, r
clair. Cependant, pour le faire entendre, que de granc
de bâton il m'a fallu donner en ma vie aux menuisiers,
mes oreilles ils se prétendaient aussi anciens que nous ! -
bien, très bien, lui a dit encore Gervais ; mais nous dés
savoir sous quel régime, monarchique, aristocratique,
cratique ou autre, vivent les compagnons ouvriers. Arr

Robert ont fait un signe ou mouvement de tête fort clair pour Gervais ; il l'a été aussi pour Fobio, qui s'est un peu senti piqué, et qui a voulu prouver que, dans nos troubles révolutionnaires, les bons esprits, même parmi les artisans, avaient pris dans leur vrai sens les mots usuels de la langue politique. S'animant donc d'un beau courage, il s'est mis en devoir de répondre, et il a répondu ainsi :

J'ai en ma vie lu assez de journaux et de gazettes pour pouvoir dire qu'entre l'organisation des différents états de l'Europe et entre l'organisation du compagnonnage des différents corps de métier il y a grande ressemblance.

D'abord amitiés, alliances entre les divers devoirs ou sociétés du compagnonnage, comme amitiés, alliances entre les divers états européens; ensuite, inimitiés, guerres d'un côté, comme inimitiés, guerres de l'autre. Et n'avez-vous pas vu, durant les guerres des états européens, que, si un ou plusieurs vaisseaux se rencontrent en haute mer, ils se hèlent avec le porte-voix, et, s'ils sont d'une nation amie, qu'ils se complimentent, se gracieusent, s'offrent des rafraîchissements, des vivres ; et que, si au contraire ils sont d'une nation ennemie, ils arborent le pavillon de combat, se canonnent, s'abordent, se massacrent, rougissent la mer de sang autour d'eux? De même, lorsqu'un ou plusieurs artisans compagnons, voyageant ensemble ou isolément, rencontrent sur un grand chemin un ou plusieurs compagnons voyageant ensemble ou isolément, ils se hèlent à leur manière, à peu près ainsi : le plus leste, s'ils sont plusieurs, se détache et se porte en avant, et, se posant à quelque vingt pas de distance, il crie : Tope, pays! c'est-à-dire arrêtez-vous, pays; il continue : Quelle vocation? c'est-à-dire quel est votre métier? L'interrogé nomme son métier et interroge à son tour l'interrogeant, qui à son tour aussi nomme son métier. L'interrogeant reprend : Compagnon? L'interrogé répond : Oui, pays ; et vous? — Compagnon aussi. Alors, si leurs métiers, leurs compagnonnages surtout, sont amis, les deux compagnons s'élancent dans les bras l'un de l'autre, vident réciproquement leurs gourdes dans leurs tasses, ou s'invitent, s'entraînent au cabaret le plus voisin. Si au contraire leurs métiers, leurs compagnonnages, sont ennemis, aussitôt leur visage s'enflamme; ils s'injurient, courent l'un sur l'autre ou les uns sur les autres, la canne haute, et ne se quittent que lorsqu'ils se sont assommés, quelquefois laissés morts sur place.

Un autre point de ressemblance entre les divers compagnonnages et les divers états de l'Europe, c'est la nationalité, qui

pour les compagnons est l'enregistrment de leur nou
de leur réception, précédée de leur noviciat. — Ui
langue nationale ou particulière, que, si vous voulez
pellerez l'argot, où les mots monsieur, citoyen, sont
par ceux de pays, de coterie. — Un autre : le nom gén
nal ou de nation, que porte chacun des compagnonna
ciétés de compagnonnage, qui s'appellent les loups,
garoux, les renards, les chiens, les singes. — Un
noms particuliers, les noms des sociétaires, les nom
de chaque compagnon : la Fidélité d'Auxerre, la Pruc
léans, ou le Bon-Cœur de Bretagne, la Fidélité de E
ou la Finesse d'Auvergne, l'Entêtement de Rouergi
dence de Gevaudan. — Un autre : la marque disti
parure des divers compagnonnages, lesquelles sont
des divers métiers qu'ils exercent. Je m'explique : le
tiers portent, suspendus à une de leurs boucles d'orei
querre, un compas, et à l'autre une besaiguë ; les n
un fer à cheval ; les couvreurs, une essette et un ma
boulangers, une raclette.

Les états européens se gouvernent, en partie, par
mes : ainsi font les compagnonnages. Un compagnon]
plus intimes camarades vont l'accompagner jusque ho
rières, la bouteille et le verre à la main, chantant la c
compagnons ; se marie-il, ils se couvrent de rubans,
au milieu des chansons, un nombreux cortége ; meu
ils lui font un bien plus nombreux cortége ; il y a mên
compagnonnages où ils se couvrent le visage de leurs
veux, chantent, pleurent, hurlent.

Les états européens ont des fêtes religieuses, n
aussi en ont les compagnonnages ; entre autres, la 1
nale, où ils portent des fleurs, où ils forment de lon
cessions, où se balance sur un haut char un gâteau éi
a quelquefois de la peine à passer par les rues étroi
sans dire que ce jour solennel est fêté par un grand r
grand bal.

Chaque état européen a sa constitution : chaque coı
nage a aussi la sienne, appelée devoir, où les compagı
de ces sociétés ont pris le nom de devoirants, de con
nels.

Il n'est pas d'état européen qui ait sa constitutition e
pas son gouvernement : il n'est pas non plus de société
pagnonnage qui ait son devoir et qui n'ait pas son roi.
gistrats, n'importe comme vous voudrez les appeler. I

strat de chacune de ces différentes sociétés porte le titre de premier compagnon ; le prince royal porte celui de premier jeune homme : noms aimables qu'à mon avis les rois devraient peut-être joindre à leurs titres et à ceux de leur héritier présomptif.

Le signe de la dignité suprême ou royale est un bouquet avec deux épis d'or.

Le chef ou roi a aussi un sénat, les anciens qui l'assistent, chancelier, son secrétaire, mots, dit-on, autrefois synony-, son appariteur; et là, où est le ministre? Le ministre ne ue pas là plus qu'ailleurs : c'est la mère, qui est une personne de confiance, soit homme, soit femme, mais que dans tous les cas et toujours on appelle la mère, chez laquelle sont déposés le registre, les papiers et la caisse du compagnonnage. Les compagnons y déposent aussi leurs sacs et un grand nombre y prennent leurs repas. La maison de la mère est comme une espèce de chef-lieu, de capitale de chaque compagnonnage.

Ah ! venons maintenant aux points de ressemblance en mal. Il y a dans les états européens de plus ou moins habiles parleurs, des tribuns, des ambitieux, qui veulent la fortune, les honneurs, les dignités, qui soufflent les émeutes, les insurrections, les révoltes : il y en a aussi dans les compagnonnages.

Je vous citerai dans notre devoir la scission des tailleurs de pierre, où se trouvaient des ambitieux, où toutes les dignités furent à donner et leur furent données. Les compagnons de cette partie scissionnaire prirent le titre de tailleurs de pierre compagnons passants, dits les loups-garoux.

Que d'autres scissions, d'autres révolutions, dans diverses autres compagnonnages, telles que celles des divers états européens, je pourrais encore citer!

Et en même temps que de conquêtes pacifiques par les adoptions de corps de métier faites par les sociétés de compagnonnage!

On se doute bien que, lorsque Fobio nous dit que presque tous les métiers étaient dans le compagnonnage, nous lui demandâmes quels étaient ceux qui ne l'étaient pas; à quoi il nous répondit : Ce sont, entre autres, nos hauts seigneurs les apothicaires, les drapiers, les fourreurs, les imprimeurs, les horlogers, les orfèvres, les perruquiers, les relieurs, les parfumeurs.

Si plusieurs des états européens, continua-t-il, étaient, les uns par rapport aux autres, aristocratiques nobles, ce serait un autre point de ressemblance. Les compagnonnages des maçons et des menuisiers s'attribuent exclusivement la parure du com-

pas et de l'équerre pendus à leurs boucles d'oreilles peine d'être exterminés, l'interdisent notamment aux b et aux cordonniers.

Il faut enfin compter au nombre des points de res entre les divers états européens et les divers compagn que plusieurs états sont encore empreints de féodali les charpentiers renards sont à bien des égards les serf pentiers drilles.

Nous en avions déjà assez, et Fobio en avait trop, que Gervais lui a dit : Il te reste à parler de l'assistanc entre compagnons et de leurs coalitions pour faire prix de leurs journées, il s'est subitement levé. Nous qu'il allait rentrer; mais il n'a pas reparu. Gervais s'e la fenêtre, et, voyant le jeune géant courir, s'éloigner, appelé : Petit, petit! Nous avons entendu la réponse : Gervais! notre tailleur, qui est devenu riche, veut se tir une maison de belle pierre de Saint-Bonnet; avec mission, je cours lui en prendre mesure.

DÉCADE XXXV. — LA DÉCADE DU COMM

Le commerce, dans l'acception la plus vaste de ce le moteur universel, continuel, de ce monde. Tout merce.

L'enfant rend avec usure à ses parents leurs soins e penses : commerce d'amour paternel, maternel, filial

L'amitié : noble commerce!

Les bienfaits, la reconnaissance : noble commerce!

La haine réciproque, la vengeance réciproque : com fernal!

Certains hommes naissent pour consacrer leur c pensée au sort du peuple, pour prendre la plus grand tes les parts aux anxiétés, aux douleurs publiques; e ils ont la tête cerclée d'or; leur nom de baptême est suivi d'un nombre ordinal, et la durée de leur vie me jours le cours des temps et des siècles : commerce d'a tre les rois et les peuples; commerce entre les gouve les gouvernés, commerce social.

Il est à ma connaissance et à cele de bien d'autres

ringt-sept millions d'hommes donnent le sixième du produit le[...]urs terres contre le travail de ceux qui font le service public.

Je compte cinq cent mille bleus; j'en compterais quatre fois [...]t qui courraient allègrement défendre la terre natale, affronter les chances de la guerre : commerce de dangers et de [...]ire.

Le juge civil prend une immense peine à discerner le droit les plaideurs ; il est payé par l'immense plaisir de l'avoir discerné : commerce de peine et de plaisir.

Le juge criminel échange avec une inflexible vertu la nécessité de l'exemple social contre la vie d'un homme.

Que de fonctionnaires ! J'en compte au moins quatre-vingt le; mais d'où sont-ils venus ? Des salles électorales.

Je passais un jour devant un ancien édifice religieux ; je crus que c'était un ancien édifice religieux nouvellement changé en bourse ; je n'en suis pas sûr ; j'entre, je me promène ; j'écoute ; j'entends : Quatre cent soixante-sept voix dont je dispose et que je fais donner à qui m'en fait donner deux cent huit ! J'en donne cinq cents pour seulement cent quatre-vingts. Je vis que j'étais dans une salle électorale, par conséquent dans une salle de commerce.

Salles d'académies, autres salles de commerce. J'y entendis, un après-midi, quelque chose d'assez plaisant : Eh ! citoyen confrère ! vous me refusez votre voix pour mon ami ; vous me la refusez à moi qui, en faveur de vos parents ou de vos protégés, ai tant de foi contribué à célébrer la fête de l'ancien calendrier romain, le couronnement des ânes.

Fin du seizième siècle, fin du dix-huitième ; à ces deux époques même commerce. Les hommes de parti vendent leur conscience ligueuse, les jacobins leur conscience républicaine. J'entends d'ici le Gascon et le Corse ; Henri IV dit plus tôt ce que Bonaparte dit plus tard. Oh ! dans les plaines, quels deux habiles donneurs de batailles ! mais sous les lambris, quels plus habiles négociateurs ! Ici il faut que je dise négociants.

Tendres tourtereaux ! votre commerce de soupirs est dangereux.

Le commerce avec les passions est toujours dangereux.

Le commerce avec les passions quelconques fascine les yeux : il montre le gain où est la perte.

C'est le commerce avec les passions injustes, homicides, qui, nuit et jour, remplit les prisons.

Deux cents mille voisins échangent leur animadversion, leur

haine, contre deux cent mille voisins : ce sont quatre
passionnés plaideurs.

Avocats et procureurs, pour de l'argent, s'inoculei
sions. Bon commerce que celui de la haine, de la c
dience ! En quelques années, beaux salons, beaux cl

Où est Chéops ? Il a échangé contre l'amour de so
mour de son peuple, qu'il a courbé sous un travail sé
est Alexandre ? Il a échangé le sang des peuples de la
tre les applaudissements des Athéniens.

Commerce avec Dieu. Les peuples religieux ont le
la terre et la tête dans le ciel. Ce sont les peuples sai
tes, forts ; ce sont aussi les peuples heureux.

Le commerce scientifique, le commerce intellectue
mes, enlace la terre ; et par ses écrits il ne fait de tant
de têtes qu'une seule tête qui a diverses langues.

Le commerce que par la supériorité de leur raison le
ont avec les animaux, que par la bêche et le soc ils o
nature, est immense.

Quelqu'un de nos historiens-bataille ne voudrait-il
plume sanglante et venir, dans le tableau de notre mo
mercial, nous montrer un incommensurable nouveau n

Décade XXXVI.

LA DÉCADE DES MARCHANDISES.

Venons aujourd'hui au commerce proprement dit,
merce des marchandises.

Quand nous échangeons, quand nous achetons, qu
vendons, nous recevons plus qu'on nous donne, ou n
nons moins que nous recevons : effet mutuel de l'échan
l'achat, qui n'est aussi que l'échange ; on gagne des de
Si cela est vrai, et cela ne peut que l'être, les nations
de s'injurier par des manifestes, de s'égorger sur des c
bataille, devraient s'aimer, devraient s'unir de plus en
de bons et durables traités de commerce, les vrais tra
les nations, qui seraient négociés et conclus par des ma
Mais ces traités seraient-ils possibles, proposables ?

Voyons ce que pourraient dire nos ambassadeurs.

Entendons-les parler d'abord AVEC LES ANGLAIS. Braves, is, laborieux, riches Anglais, votre terre est minérale, ferreuse, charbonneuse; votre climat est gris, sombre: venez n réjouir sous le brillant soleil, sous les aimables ombrages lu beau pays de France; venez! plus nous serons, plus nous . Et quand vous ne pourrez venir, achetez notre climat, re gaîté, nos vins, nos eaux-de-vie, nos fruits, et au moyen iu numéraire payez-les avec vos mines d'étain, de plomb, de , surtout avec vos houilles, avec vos autres marchandises non ouvrées, ouvrées. Abaissez vos tarifs d'entrée; nous abaisserons dans la même proportion les nôtres, et que notre commerce entre vous et nous, qui, cette année, sous pavillons étrangers, est tout au plus de vingt millions, soit à l'avenir, sans regarder à ce qu'on appelle la balance du commerce, c'est-à-dire à qui gagne, à qui perd, soit à l'avenir sans bornes. Traité, traité! n'est-ce ? Oui, sans doute, répond-on de toute part; traité! traité!

Entendez-les parler ensuite AVEC LES ANGLO-AMÉRICAINS. Bons et francs Anglais d'Amérique, leur diraient-ils, nous et les Anglais d'Europe soutiendrons sans doute toujours ce long, glorieux, profitable et interminable combat de marteaux, de limes et de navettes; mais entre vous et nous, de long-temps il n'y en aura de pareil. Nos vrais et bons amis d'Amérique, vous n'avez pas de vignes, nous avons en abondance du vin; nous n'avons pas toujours assez de blé, vous en avez toujours à vendre. Faisons, au moyen du numéraire, des échanges Échangeons aussi vos masses de coton en rame contre nos soieries de Lyon, uniques en Europe, contre nos toiles peintes, nos bronzes vernis, ciselés, nos meubles sortis de la main du bon goût, nos modes sorties de la même main. Entre vous et nous le commerce n'est, à cause de la grande chasse que sur mer donnent les Anglais à tous les vaisseaux qui approchent de nos côtes, que de deux millions et demi; mais à l'avenir, pour nos communes jouissances, il doit être décuple, centuple. J'entends encore de part et d'autre crier: Traité! traité!

Peut-être ensuite nos ambassadeurs ne seraient-ils pas moins heureux s'ils parlaient AVEC LES ESPAGNOLS. Nobles Castillans, diraient-ils, où sont de plus belles soies que vos soies grèges? Où sont de plus beaux satins, de plus beaux damas, que ceux avec lesquels, au moyen de l'argent, nous vous les payons? Nous vous payons de même en schalls palmés vos laines de Ségovie, avec lesquelles nous les avons tissus. Nous payons de même avec nos jolis vins pétillants vos vins sucrés, liquoreux. Vous avez plus d'huiles que nous; mais les nôtres sont plus fines, et

nous pouvons faire des échanges. S'il est vrai que vo perdre votre Mexique, votre Pérou; si dans la suite vo plus d'or, vous nous donnerez vos andalous contre no pour nos blés, nos légumes secs, vos fruits secs, e suite, quand vous saurez ouvrer, votre main-d'œuvı commerce, qui entre vous et nous est tous les ans de millions, ne peut aux siècles futurs que s'accroître et s' Traité! traité! crie-t-on de part et d'autre.

Ensuite ils ont affaire AVEC LES PORTUGAIS, aux paroles ne déplairaient pas : Portugais, fils des héro conquis les pays auxquels s'est arrêté le grand Alexan avez des poignées de diamants et de rubis, nous avons teurs en œuvre, des lapidaires d'une adresse et d'un go tables. Et nos mousselines, nos gazes, nos dentelles, n sent-elles pas en finesse, en légèreté, en gracieux dessin vos Indiens? Si vous ne trouvez pas vos ivoires, vos b bletterie, vos bois de teinture, chez nous assez artisten vaillés; si nos ouvriers ne vous paraissent point assez grondez-les, ils feront mieux; grondez-les encore, i encore mieux; mais, en attendant, soyez sûrs que vous tout ce qu'il y a de meilleur. Non, certes, notre co c'est-à-dire nos échanges par le moyen du numéraire, qu lement est de cinq millions, n'est pas, il s'en faut, ce être. Qu'il s'accroisse donc à l'infini. Traité! traité! E soit, nous ne demandons pas mieux.

Voyons sans plus tarder AVEC LES ITALIENS. Où e facétieux, gentil peuple, d'une raison si fine, si supéri peuple bien plus près de l'ancienne Grèce que de la Gr derne? Je crois entendre nos ambassadeurs : Descendant Romains qui subjuguèrent et civilisèrent le monde, desc des Génois, des Florentins, des Pisans, des Vénitiens, subjugué une seconde fois le monde par leur industrie, rant plusieurs siècles ont habillé nos quarante mille nob dalement possesseurs de la France, notre tour est un pe Fournissez-nous maintenant des soies, nous vous fournir velours de Gênes plus beaux que ceux de Gênes, des da Venise plus beaux que ceux de Venise, des taffetas de F plus beaux que ceux de Florence. Fournissez-nous de ch de merrain, d'alun, de soufre, de substances minérales maceutiques; en échange, au moyen du numéraire, no fournirons de toiles peintes, de cotonnades, de bonnete chapellerie, surtout de modes. Les Italiennes, pas plus autres femmes de l'Europe, ne peuvent se passer de nos

: commerce qui se fait entre vous et nous est annuellement
é à quatre-vingt-dix millions ; il sera bien plus grand lorsque nos beaux chemins auront aplani les Alpes. Traité ! traité ! Voyons maintenant AVEC LES TURCS. Comment parler à des Turcs? Essayons! Puissants enfants de Mahomet, que la rosée, que nne tombent sur vos terres ! qu'elles soient couvertes d'une de laine, de soie, de coton ! que vos caféiers, vos aloès, ent toujours fleuris ! que vos oliviers distillent toujours l'huile la douce ! que l'abondance du froment et de l'orge soit toujours vos tours et dans vos greniers ! que l'argent et l'or brillent dans coffres ! Nous apportons devant vous nos étoffes brochées, s londrins, notre draperie, nos mousselines, nos indiennes. Il se fait tous les ans un commerce de trente millions de vos rchandises contre les nôtres. Nous échangeons en même temps nos vœux ; les nôtres sont que la longue épée des Russes brise sa pointe sur les bataillons de vos janissaires ; que vos échelles du Levant, vos possessions grecques, notamment la Thessalie, l'Albanie, la Livadie, la Morée et les îles ne tombent pas au pouvoir des Anglais : car aussitôt ils en voudraient le commerce exclusif, car aussitôt, ouvrant les isthmes de Suez et de Panama, ils feraient de ces échelles le centre du commerce, le centre du monde. Traité ! traité ! crient plus fort que nous les Turcs. Ah ! traité sans retard !

Nos ambassadeurs viennent de parler avec les Turcs, ils parleront bien à cette heure AVEC LES ALLEMANDS, et s'en feront, je crois écouter. Industrieux, francs, bons, antiques Germains, heureusement pour vous toujours les mêmes, dans certaines branches de fabrication vous croisez avec les Anglais et avec nous le marteau, la lime et même la navette ; j'entends que dans un grand nombre d'arts de la métallurgie et du tissage vous égalez les plus habiles, mais non pas dans tous. Au moyen du numéraire échangez les produits de ceux où vous excellez, la taillanderie, la quincaillerie, la tréfilerie, contre les produits de ceux où nous excellons. Échangez encore vos bœufs, vos chevaux, vos porcs, vos salaisons, contre nos vins, nos liqueurs, nos parfumeries, nos soieries. Vous importez chez nous, nous exportons chez vous, années communes, pour plus de cent millions. Paiera qui devra, et dès ce moment, traité ! traité ! Hongrois, Tyroliens, Bohémiens, Prussiens, je vous comprends sous le nom des Allemands ; ce nom ne vous fait pas tort.

Nos ambassadeurs ont gravi en ce moment sur les montagnes helvétiques ; ils sont en conférence avec ces anciens paysans à pourpoints du temps de Henri IV, vêtus aujourd'hui en petits-

maîtres français, AVEC LES SUISSES. Suisses, nous n
vous appeler d'un plus beau nom que celui qui rappell
tus, votre gloire, notre ancienne alliance et notre an
merce. Donnez-nous, par le moyen du numéraire, vo
vos vaches, vos fromages, vos légères toiles à carre
légers crépons, vos montres, vos pendules; nous vou
rons, par le même moyen, nos beaux froments, nos be
nos bons vins rouges. J'entends descendre du haut de
gnes Alpines ces mots : Traité! traité! Nous vous donn
sels, nos huiles : Traité! traité! Nos poissons secs, s
garances, nos pastels : Traité! traité! Chaque année
portez chez nous, nous importons chez vous cinquante-
lions. Traité! traité! traité! et vite!

Maintenant nos ambassadeurs passent dans la vieille
vieille école du commerce, et vont s'aboucher AVEC L
LANDAIS. Bataves ou Hollandais, comme il vous pl
maîtres à tous en fait de commerce, en fait d'économie
solide base du commerce, depuis le siècle dernier les o
change de vos productions industrielles, les papiers, les
les livres, les étoffes, les mousselines, les indiennes, se
aujourd'hui chez nous; mais nos productions territoriale
tives demeurent à tout jamais des objets de commerc
trouvez nos laines, nos soies, bonnes; nous trouvons votr
excellent, votre fromage excellent. Vous êtes habitués à
de Touraine, à nos pruneaux d'Agenois, à nos passe
Provence; nous sommes habitués à vos salaisons de terr
tout de mer. Vous êtes habitués à nos ratafiats, à nos e
vie, à nos cidres, à nos confitures; nous le sommes
poivre, à votre girofle, à votre épicerie, à vos bois odo
vos substances colorantes. Traité! traité! et traité sans
si vous voulez que nous signions de république à républ

Il était un peuple à peu près gouverné comme une répu
mais ce peuple demanda un roi absolu : il s'était ennu
liberté; et comme nous commençons aussi à nous enn
peu de la nôtre, nous pourrions peut-être conclure plus
ble un traité avec ce peuple, AVEC LES DANOIS, et
suivant l'expression des notaires, pour et au nom des
giens, ou leurs concitoyens ou leurs sujets, comme on
Entendez nos ambassadeurs : Fiers Cimbres, fiers No
dont la terre est ombragée de forêts si majestueuses,
vous a largement partagés en transparente résine, en n
dron, en excellent brai; vos suifs en branche, vos suifs
éclatent de blancheur et de pureté; grands pêcheurs,

de poissons, dites-nous, à votre tour, comment trou- dentelles, notre papier, nos joujoux? — Très beaux. de-vie, nos liqueurs! — Très bonnes. — Nos étoffes ? — Très belles. — Nos autres marchandises? — T é entre nos deux nations! traité! Et notre est de huit millions, s'élèvera à dix, à vingt, à

, nous allons embrasser nos Français du nord; voir à parler AVEC LES SUÉDOIS? Nos frères, s ambassadeurs, nous vous félicitons de faire en- par vous-mêmes, votre commerce. Vous êtes, ez grands pour n'avoir plus besoin de mêler les os affaires. Vos marchandises ne sont-elles pas tou- ? Votre cuivre est aussi beau que l'or, vos fers sont er, vos plombs, vos zincs, sont incomparables. erbes, vos bois de construction excellents. r nos huiles, notre sel, nos soieries. C'est ueillons nos meilleurs fruits, que nous dis- aux-de-vie, que nous faisons nos meilleurs , de urgogne, nos meilleurs vins muscats. la tasse, et à la santé de la nation, et à la santé vos rois passés, présents et futurs, bien que, pour ces der- s, nous ne sachions pas quels ils seront. Tendez toujours la e, et santé! trois fois santé! Nous n'avons pas besoin de traité n de convention pour continuer notre commerce de trois millions, qui s'élèvera, qui ne cessera de s'élever.

Nous traiterons toujours de frères à frères avec vous, et il en sera ainsi AVEC LES POLONAIS, car ils sont aussi nos frères, puisqu'ils sont malheureux, puisque leur vaste et beau territoire est comme un grand gâteau qu'on partage le jour des rois. Entendez encore nos ambassadeurs: Bons Polonais, nous vous donnerons nos plus belles toiles, nos plus beaux draps, nos plus belles soieries, nos plus précieux, plus jolis bijoux, nos meilleurs vins, notre meilleur vert de gris, nos meilleures huiles, nos meilleurs fruits; et pourvu qu'ils aient l'étiquette polonaise, n'importe sous lequel de vos trois nouveaux pavillons dominateurs on nous apporte à l'avenir vos seigles, vos cires, vos planches de chêne, de sapin, votre potasse, votre ambre, ces objets auront pour nous toujours la préférence: nous traiterons avec les Polonais alors que nous ne pourrons plus traiter avec la Pologne.

Il nous reste à parler avec un peuple qui, dit-on, n'aime pas à être appelé de son ancien nom, formé de celui de son ancienne

capitale, c'est AVEC LES RUSSES. Peuple brave! peu|
né du génie de Pierre le Grand, voyons : que voulez-v
donner contre nos vins fumeux, pétillants, sucrés, natur
parfumés, dont vos châteaux de bois ne peuvent pas
passer que vos palais de marbre ; contre nos anis, nos co
contre nos satins, nos velours, nos draps, nos toiles pei
modes, notre bimbloterie, nos instruments de scienc
voulez nous donner, par l'intermédiaire de nos monn
pectives, votre blé, bien ! vos mâtures, bien ! vos peau
grin, bien ! vos cuirs, bien ! vos suifs, bien ! vos cire
votre chanvre, bien ! très bien ! Allons, traité entre nou
à jamais durable ! Nous vous vendons ou nous vous
tous les ans pour environ quatre millions ; nous vous v
nous vous achèterons beaucoup plus.

Un mot encore, braves Russes, un petit mot, bi
Dites-nous donc : pourquoi ne faites-vous pas suivre vo
vane qui va commercer en Chine, pourquoi ne la fai
pas suivre de trente ou quarante bataillons de grenadie
avec la même facilité que vous avez conquis la Lithuani
a cinq ou six millions d'hommes, vous conquerraient la C
il y en a au moins trois cents millions, dont au moyen
militaire knout vous pourriez tirer au moins deux bons
de fantassins, avec lesquels, dans la suite, vous pourrie
conquête et le commerce du monde.

Mais en attendant que les Russes aient contenté c
mignonnes petites fantaisies, ce qui, demandez à l'Ang
ne sera pas pour demain, reprenons nos calculs, calculo
quoi ? Le montant de nos importations, de nos expor
vous entendez sans doute que nous nous sommes placés
du siècle, et en effet nous devons l'être. Alors où pren
et l'autre montant ? J'ai en ce moment sur ma large t
grand nombre de statistiques dispendieusement achetée
les interroge à cet égard, je les trouve fort souvent muet
il me faut une réponse sur toutes et chacune question, ou
veux pas. Je donne ici tout ce qui m'a paru complet ; j'o
reste, et, remontant aux années de paix antérieures aux
de la révolution, pendant laquelle la France était brouill
toute l'Europe, et par conséquent pendant laquelle le con
était suspendu, je donne les importations et les expo
générales de la France en l'année 1787.

En cette même année, notre commerce d'importation é
380 millions ; — celui d'exportation, de 424 ; — notre
44 millions.

t, voici la réponse à une question que je préviens, je l'ai faite moi-même, parce que j'ai entendu souvens re, parce que je l'ai entendu presque toujourt a co s.

ce extérieur est-il plus considérable que notre ? Lorsqu'un ou deux ans avant la révolution c e question, je m'adressai à un statisticien, qu'il n'était pas permis de ne pas savoir que, d'après plus célèbres économistes, l'agriculture, une an- ni autre, fournissait à notre commerce:

ie, 700 millions, — en vins et eaux-de-vie, 350, — en , — en fourrage, 60, — en bois et charbon, 150, — et en lin, 50, — en soie, 25, — en bestiaux, 400, — s, 35, — en autres objets, 170. — En tout deux s.

lui, il n'était pas non plus permis de ne pas savoir , près les calculs de Tolosan, les arts mécaniques, les s lui fournissaient une somme de quatorze cents dans les proportions suivantes:

en s de laine, 700 millions,—en bonneterie de laine et de coton, 20,—en draps de soie, 70,—en bonneterie de soie, 30 —en rubans, 30,— en passementerie, 8,—en toiles de chanvre, de lin ou de coton écrues, en blanc ou peintes, 290,—en papiers blancs, gris ou peints, 8, — en chapellerie, 20, — en cuirs, 60, —en ganterie, 10,—en orfévrerie, 20,—en quincaillerie, 100, — en verrerie, 6, — en poterie, faïence et porcelaine, 4, — en acides et sels minéraux, 6, — en autres objets, 20.

Il n'était pas non plus permis d'ignorer que la France exportait, années communes, dans ses colonies, en marchandises, pour quatre-vingt-dix millions; — que les colonies en importaient en France pour cent quatre-vingt-dix millions, que la France ou consommait ou réexportait; — que, tandis que l'Amérique vidait l'or de ses mines en Europe, l'Europe le vidait aux Indes Orientales; — que cet or ne revenait jamais en Europe, — qu'il n'y reviendrait que lorsque la conquête de ces pays serait faite par les Européens, qui pourraient alors y porter les goûts de leurs arts; — que le numéraire métallique de l'Europe, avant la découverte de l'Amérique était d'un milliard; — qu'il était maintenant de onze milliards; — que la France en possédait deux milliards, dont les deux tiers en argent, le tiers en or; — que, dans des temps difficiles, la somme des effets de commerce et des effets publics était deux, trois fois plus petite que celle du numéraire, et, dans des temps de confiance, deux,

trois fois plus grande ; — que la vie, la richesse du cc
tenait moins à la quantité du numéraire, ou moyens d'é
qu'à la quantité des objets à échanger ; — que c'était un
de croire que la valeur des choses dépendît toujours de
tité du numéraire ; — que les mots de valeur intrinsèque
être rayés du dictionnaire du commerce et de la raison ;
n'y avait que des valeurs relatives, toujours mobiles,
l'abondance ou la rareté, suivant le plus ou moins gran
des choses à vendre ; — que les principes de l'administr
commerce, par les traités et par les douanes extérieures,
pas encore bien débrouillés de la vieille routine ; — qu'
la vue la plus étendue, les mains les plus exercées, pour
à ces matières délicates ; — que, dans ces cas, le plus sû
non pas toujours le plus avantageux, était de faire com
autres ; — que la routine, lorsqu'on savait mieux faire,
qu'on ne savait pas mieux faire, était une très mauvaise
très bonne chose ; — que le commerce, dans ses pro
dans ses entreprises, devait savoir additionner les prob
pour, les probabilités contre, et posséder le calcul des c
qui est la vraie science d'être toujours heureux.

Ce chapitre, le plus utile, ce chapitre du commerce, es
tous les livres, ordinairement le plus mal fait, le plus
Quant à moi, je sens qu'ici l'espace me manque ; j'aurais
ler des nombreux vices de l'ancienne administration, qui
des bras que pour lier, restreindre. A-t-on oublié que ce
marchandises ne pouvaient être vendues que dans certains
qu'alors certains ports avaient le commerce exclusif d'une
d'un continent, de tout un continent ? Se souvient-on qu
avait point d'unité matérielle dans l'administration, do
partie avait ses cartons à un ministère et l'autre partie à un
Inutilement les gouvernements voisins se redressaient dan
erreurs : exemple perdu. Les gouvernements voisins épiai
routes commerciales de leurs rivaux, leurs pas progressifs,
pas fautifs : autre exemple perdu. On ne daignait pas pen
véhicule général des productions récoltées, fabriquées, au
vement vital de la société. La théorie des rapports avec ce
véhicule des autres états de l'Europe n'existait pas ; la sc
commerciale, la géographie commerciale, étaient inutiles à
grande France placée au milieu des autres parties et des
mers de l'Europe.

Et notre temps, qui veut régenter le temps passé,
mieux ? Avons-nous un ministère du commerce ? non ; un c
de commerce ? non ; des tribunaux spéciaux de commerce

de département? non; des prud'hommes? us rvions, aurions-nous un code à leur donner? t apitaux, leur haut intérêt paralysent les trane. Avons-nous une banque? Notre savante unité commerciale? non, non. Nos savantes s, ont-ils des dénominations commer- consulaires sont-ils en assez grand nom- marchande est-elle suffisamment protre militaire? non.

d'ici toutes ces mêmes questions seront le réponses a matives. Prenez vingt ans, a dit Robert; ajouté : Prenez-en trente, et même, vous qui prenez-en quarante.

Décade XXXVII. — LA DÉCADE DES PRIX.

ur T elain-Touzel est d'un âge où, quand on veut se r, il se décider sans plus attendre. On lui compte au te-cinq bonnes années. Monsieur Touzelain-Touzel m bon bourgeois des comédies de Molière qui, ayant tardé nt ans à re, est venu vivre parmi nous.

Il s'est ép l'une belle passion pour une jeune demoiselle, seulem de deux beaux yeux. Il alla, je vous parle de consulter sur son projet de mariage un de qui lui fit assez longuement considérer les diverses es. Ils furent d'accord sur certaines, et non sur toutes.

i lui disait : Vous avez beau vous récrier, il faut vous e comme un homme qui s'appelle Monsieur Touzelain-Tou- Le gros drap de Carcassonne, à 20 francs l'aune, ferait tout le monde. Vous ne pouvez porter du drap inférieur à le 20 francs le mètre, j'entends un beau drap d'Elbeuf. — on de l'habit, gilet et culotte ou pantalon, 15 francs plutôt que 12. — Votre chapeau doit être aux trois quarts poil de ièvre d'hiver, prix : 15 francs au moins. — Vos souliers pointus décolletés vous coûteront au moins 5 francs. — Il ne vous ser de rien de pouvoir marchander, vous paierez vos bottes 15 cs. — Les bas de coton 50 sous; — Les bas de soie, 8, 9 r.; ils seront de Nîmes s'ils sont bons. — Il vous faut une robe de chambre, ou de serge : ce sera 4 francs l'aune; ou de Calmouk : ce sera 5 francs.

Mais quoi! les paroles, m'a-t-on dit, sont donn
moiselle a appris son menuet du roi de Prusse, g
chez; son menuet congo, les rigodons, les pas de cô
t-on dit aussi, la faiseuse a été chez le marchand lev
des quatre saisons. — Les robes des quatre saisons?
tre saisons. Oui, heureux de ne pas être dans une g
où il faudrait des robes des quatre parties du jour, d
matin, de la promenade de onze heures, de la troisi
de l'après-midi, de la grande toilette du soir.

Félicitez-vous; toutefois vous ne payez pas moi
taffetas 5 francs, l'aune de satin 9 fr., l'aune de
ché 12 fr., l'aune de velours 12 fr.

Mais, disait Monsieur Touzelain-Touzel, comm
toiles de coton peintes de si jolis bouquets, et qui c
coûtent que cinq ou six francs l'aune, ne suffisent-ell
répondit son ami, c'est que la mode veut patriotiqu
ver les fabriques de Lyon. Voilà pourquoi on ne ve
pelure d'oignon, à 4 francs l'aune, ni petites étoffes
grées, faïencées, qui ne coûteraient guère plus.

Il faut maintenant compter avec la rubannerie de
de Saint-Etienne. Les rubans de satin uni, si vous
jusqu'au n° 22, valent 10 sous l'aune. — Le passel
voulez aller au n° 11, vaut 12 sous. — Les ruban
même numéro, 14 sous.

Votre femme sourira, sera tout aise de vous voir

Monsieur! continuait son ami, vous avez entendu
Madame Bertin? — Non. — C'était la modiste de Ma
nette. Mais, du moins, vous savez ce qu'est Madame R
— Pas davantage. — Madame Raimbaud, rue Riche
la salle aux grandes glaces est la salle du tribunal sou
modes, où l'on décide de la vraie place d'une agrafe
d'un pli, où l'on pose une plume, un petit rameau de f
dentelle, avec une plus profonde réflexion qu'un amiral
dispose les mâtures et les voiles de sa flotte, est au
sous votre bon plaisir et celui de bien d'autres, la s
reine de la mode. Elle dirige, dans tout le monde, e
l'Europe, dans toute la France, comme dans tout Par
nombrables blanches mains qui fouillent dans la bours
les maris, c'est-à-dire les mains de nos belles faiseuse
res. Aidée de l'habile artiste Leroy, Madame Raimbau
le temps, donné plusieurs éditions des perruques à
chons, qu'elle a maintenant remplacées par la capote
joli casque de velours épinglé. C'est dans la salle au

qu'ont (ı ı nt adoucies les robes de couleur te par er on des robes de gaze ou de clair li- (ınt succ r t ajustées les robes-doliman, les les robes-tuniques, les robes à la prêtresse, les ıe crepe à longue queue traînante, les schalls palmés, les s ou sacs brodés, les éventails à paillettes, à lames de ; (;, les gants brodés, les souliers à cothurne, et les e au s millions de pièces de l'actuelle armure féminine, peut- e occupent moins, qui peut-être occupent plus de que les nombreux fusils de nos armées. Ah ! vous ne sa- pas ce qu' Madame Raimbaud ; vous le saurez ! vous le ez !— lui répondait Monsieur Touzelain-Touzel, il y a re s notre ville d'honorables anciennes maisons dont la pie est toujours exemplaire. — Ne vous y fiez pas, votre ra qu'elle porte vos deux noms et voudra toujours nt parée.

tez au que la famille viendra. Combien y en a-t-il de nots? Cinq, six? Ce sera dix, douze petits souliers, dix, te petits bas de toute grandeur, cadet, fillette, enfant. Mais t, que de petits habits, que de petites chemises!

de londrin coûte 12 fr. — L'aune de fort droguet, . — L'aune de molleton, 8 fr.

'aune de la toile d'Auvergne ne coûte à la vérité que 3 fr. enfants porteront aussi vos deux noms et on achètera pour une toile de Grenoble ou de Normandie de 5, 6 francs l'au- qui dans quelques années ne sera plus que du chiffon de 1 , 2 sous la livre.

'ai passé par où vous voulez passer, et, comme bien d'autres, édaignais de songer aux jarretières. Tous les gens de ma son allaient en prendre sans compte ni mesure ; au bout de il me fut présenté par le marchand un mémoire de jarretières elotées, fines, festonnées, à 14 francs la douzaine, tandis celles de Sedan écarlate ne coûtaient que 6 francs. En mé- e, il faut tout compter, même les jarretières.

'ous n'êtes pas assez effrayé, je suis effrayé pour vous de e nouvelle salle à manger.

.e gibier de Louis XIV était un tiers de prix moins cher que bier de la république, et je suis persuadé que le grand Condé maréchal de Villars mangeaient à un tiers et peut-être à moitié moins une belle hure de sanglier, qui aujourd'hui te 36 francs au général Bernadotte ou au général Soult.

Comptez que le grand roi faisait piquer ses lapereaux, ses pi- aux, avec du lard qui ne lui coûtait que 6, 8 sous la li-

v. 7

vre, qui aujourd'hui coûte au premier consul 15 et pet
sous.

Il en est de même du poisson frais, du poisson salé
rue est aujourd'hui à 5, 6 sous la livre. A la fin du si
nier, la célèbre mère Agnès du Port-Royal la payait un
moins.

Bien des articles, sachez-le, ont éprouvé des pro
encore plus fortes, notamment les denrées coloniales.
est, la livre, à 2 francs 50 centimes. — Le café est à
centimes. — Le cacao est à 2 fr.

Convenez que le riz se vend jusqu'à 7, 8 sous la li
conviendrai que la pinte de vinaigre n'est qu'à 5, 6 so
livre de sel qu'à 1 sou.

Par ses élèves et les élèves de ses élèves, Madame R
gouverne toutes les toilettes du monde. Par ses élèves e
ves de ses élèves, le grand Carême gouverne aussi t
casseroles, tous les fourneaux, tous les fours, tous le
tous les buffets du monde. Quel beau coup d'œil que ce
table ordonnée par un de ces Carêmes, que vous auro
chez vous ! Elle offrira l'expérience, la science des siècl
dents, revue, corrigée par le bon jugement, le bon
nôtre, qui emploie en bien moindre quantité, mais qui c
emploie

Le poivre, prix 90 centimes la livre ; — le gingemb
1 fr. la livre ; — le girofle, prix 10 fr. la livre ; — la m
cade, prix 15 fr. la livre.

Ce n'est pas trop que six livres de tabac par an po
sieur Touzelain-Touzel ; ce n'est pas trop que de mettre
à 2 francs.

Folie à un nouveau marié de vouloir brûler de la bou
sous, 3 francs la livre ; mais folie plus grande de vouloir,
imprudente économie, brûler, comme dans certain pay
chandelle de résine à 6 sous la livre, au lieu de la res
sante belle chandelle de suif de mouton à quatorze sous.
veau marié ne peut mieux faire que d'éclairer sa mais
Monsieur Touzelain-Touzel, n'y voyez pas! et vous

Allons, inventorions un peu les provisions de cette n
maison mâle et femelle que pour vous l'hymen va ouvri

Il y a de bon savon de Marseille à 12 sous la livre ; -
laine en suint à 1 fr. 25 c. la liv. ; — de la laine lavée
10 c. la liv. ; — de la laine filée à 3 fr. 15 c. la liv. ; -
soie écrue à 30 fr. la liv. ; — de la soie filée à 36 fr. la l
du coton en rames à 2 fr. 50 c. la liv. ; — du coton filé

liv.; du chanvre à 80 c. la liv.; — du lin à 1 fr. la liv.; — u crin de matelas à 2 fr. la livre.

Je n'ose vous parler des meubles. La parure d'une maison oûte aujourd'hui plus que la maison.

Le monde vous forcera d'avoir des papiers damassés, lamassés, veloutés. Vous vous seriez contenté de papiers satinés ou e papiers tontisses.

Il vous demandera des glaces de six pieds du prix de 800 fr. t des glaces d'une grandeur décroissante.

Il vous demandera la nombreuse et complète famille de siéges: n sopha, une ottomane, un canapé, une dormeuse, une chaise ongue, une bergère, douze fauteuils, six tabourets. Le prix en st d'environ 2,000 francs, à prendre ou à laisser; mais vous vous nariez et c'est à prendre. D'ailleurs on vous rend deux et peut-tre quatre carreaux à glands.

Je ne parle pas des feux garnis en ornements d'or moulu, et lu prix de 200 francs, 180 pour ne pas marchander; — Ni des endules à répétition ornées de statuettes d'albâtre, de bronze ré, 600 francs, 800 francs; — Ni du grand tapis de pied elouté façon de Turquie, 1,500 francs, 2,000 francs.

Mais quoi! vous demeurez stupéfait? Et le grand piano de Pape, meuble obligé pour les doigts de tous les désœuvrés qui font semblant de connaître le clavier; prix fait, 1,500 francs, si vous ne voulez pas de ceux de 2,000, dont cependant, il faut que vous le sachiez, les basses et les pédales sont bien plus retentissantes, bien plus sonores.

Et vous n'avez pas fini, et vous n'avez pas commencé avec les lustres, dont chacun vaut ou coûte 100, 200, 500 ou 1,000 fr.; avec les rideaux de chaque croisée et leurs draperies, du prix de 50 a 60 fr. pour chacune. Et ce ne sont là que les meubles, une partie des meubles d'une seule salle, d'une seule pièce.

Et vous avez à meubler en acajou, en palissandre ou en bois de rose, tous les appartements.

Un lit d'acajou avec ses ciels, ses traversins, ses coussins, ses matelas, ses sommiers, ses couettes de plumes, n'est pas cher à 1,000 francs, même à 1,200 francs. — Ajoutez la commode à 200 francs; — la psyché à 80, ou si vous voulez 100 fr.; — la toilette à 250 fr.; — le chiffonnier à 200 fr.; — le bureau a 200 fr.; — le porte-bassin à 40 francs.

Pour le moment je vous fais grâce de la sellerie et de la carrosserie; mais votre femme ne vous en fera pas grâce.

N'oublions pas le papier dans une maison où peut-être naîtra bientôt une jeune nombreuse famille à élever. La rame de papier

cloche vaut 22 francs ; — celle de tellière, 13 fr. ; — coquille fine, 20 fr. ;— celle de carré fin, 22 fr. ;— celle d raisin, 30 francs.

J'ai entendu parler de femmes qui se sont passées (jamais de femmes qui se soient passées d'épingles. Vous donc le millier d'épingles blanches pour le fichu 25 s celui d'épingles noires pour la frisure à divers prix, que les unes sont doubles, les autres simples.

Celle qui doit porter le nom de Madame Touzelain-To dites-vous, fort belle ; si cela est, je la maintiens fort d Que de faïence elle cassera ! La douzaine d'assiettes co — Que de porcelaine elle cassera ! Le cabaret assorti, ce en vingt-quatre tasses, soucoupes, bols, sucrier, théiè lets d'or, coûte 30 francs. — Que de cristaux ! bien que zaine de gobelets coûte 10 francs et la carafe de crist 4 francs.

Il y a, je le sais, moyen de se passer de tous ces va giles : c'est d'avoir de la vaisselle plate à 50 francs le ma

Il y a moyen aussi de se passer de tout cet argent qui (mort : c'est d'avoir le plaqué ou similargent, comme on milor.

La livre du cuivre rouge, plané, ouvré, coûte 2 Voyez à combien j'aurais pu vous porter les batteries de où le fer de fonte, le fer battu, ne peuvent que difficilem placer en tout le cuivre.

Vous pourriez ici me dire que les plaques de feu sculpt moriées, dont il vous plairait assez, à vous, de vous se vous coûteraient que 10 francs, la moitié de celles qui son parce qu'on craint encore toujours que la municipalité troubler votre dîner pour voir s'il n'y a pas quelque sign derrière la marmite.

Un ancien maître d'hôtel demanda un jour quelle était ménage la plus grande de toutes les dépenses. On mentionn près toutes celles que je viens de faire passer sous vo Non, non ! reprit-il avec la voix forte d'un homme expér c'est celle du combustible. Dans les pays les mieux boisés de bois neuf se vend 30 francs ; — celle de bois flotté 40 le fagot, 3 sous ; — la bourrée, 2 sous ; — le quintal de (de bois, 2 fr. ; — le quintal de charbon de terre, 1 franc

Voyez, Monsieur Touzelain-Touzel, à combien de d est donc tenu un homme qui s'est marié. J'en ai omis u dit combien coûtait la livre de chanvre, mais je n'ai pas d cas où les mémoires des artisans ou des marchands vous

vie de vous pendre, le prix de la bonne corde serait de la toise.

:ADE XXXVIII. — LA DÉCADE DES MARCHANDS.

vous êtes heureux! nous a dit, de prime abord, mon- rtrand. Vous n'avez pas ici, au milieu de vos solitudes s de ronces et d'épines, des fâcheux, qui sont bien aussi s, des ronces, dont on ne peut se dépêtrer. Tout ce ma- j ai eu beau dire que j'étais attendu, que vous m'attendiez, a pas voulu me laisser. Je n'ai pu arriver plus tôt ; mais en- sans autre retard, je vais vous faire mon histoire, que vous ez savoir. Elle sera véridique d'un bout à l'autre, et à cet digne de l'usage auquel vous la destinez.

ais un oncle, monsieur Bertrand de la Bertrandière, ca- ne de grenadiers dans un des quatre-vieux. Il passa avec son ment dans notre ville. Je courus l'embrasser. Il me fit habil- ce beau fin drap blanc d'officier, dont la pureté, l'éclat, maient l'œil des femmes, et il m'emmena avec lui, en me iefendant de jamais dire qu'il y eût un marchand dans ma fa- mille. Ce marchand était mon oncle maternel, monsieur Capel le Paillo, qui faisait un riche commerce en toiles d'Auvergne. J'allai le voir avant de partir. Il fallait que l'uniforme m'eût don- né l'air plus délibéré et sans doute un peu fier, car mon oncle, tenant toujours étalé devant lui un beau rouleau de ses toiles gri- ses, me dit, sans se déranger : Mon ami! je le vois, il te tarde d'aller te montrer au beau monde; tu prends un état qui ne te convient pas, et tu méprises le mien, qui te convient. Je comptais te laisser ma fortune et que tu serais mon successeur ; tu pars, tu me laisses seul avec mon vieil âge. Le bon cœur de mon oncle était sur ses lèvres, je fus attendri. Je ne vous quitte pas, lui dis-je, et je vais en prévenir la famille. Je rentrai chez nous.

Ma plus jeune sœur, jolie autant qu'on peut l'être, mais étour- die, évaporée à proportion, était seule au salon de compagnie, et, comme il va sans dire, fort occupée devant une glace. Je lui fis part de ma nouvelle résolution ; elle partit d'un grand éclat de rire. Tu veux être marchand? ah! laisse-toi voir. Oui, oui! vrai- ment il veut l'être; mais sache bien ceci, et puis tu iras en avant ou en arrière, comme il te plaira. Sache que, suivant notre bonne

grand'mère, qui nous a si bien élevées ma sœur et moi,
lière eût fait Georges Dandin marchand, il n'est pas sûr
gélique, née demoiselle, eût péché à écouter Clitandre?
penses pas, chevalier! Toi! toi marchand! J'aimerais m
tu fusses paysan: car enfin, j'ai lu dans l'histoire rom
Cincinnatus et Fabius, qui, à ce que je crois, étaient d'as
gentilshommes de leur temps, labouraient les terres.

Ma petite sœur fut relevée par ma sœur la chanoinesse
tra un moment après. Chevalier! je ne puis croire que
les être marchand; quoi! tu changerais contre un chape
geois et une aune ton plumet et ton épée? Tu porterais
frac, et, au lieu de lièvres, de perdrix, tu mangerais d
tement du mouton, du gros porc, du gros bœuf, et tu
platement à onze heures et souperais à sept, au lieu
comme le beau monde, à deux heures et de souper à d
mon ami, si jamais tu te maries, ton contrat ne sera p
par le roi, un secrétaire d'état tenant la plume; jamais, r
il n'y aura la signature de grands seigneurs: il serait be
prince de Beauffremont signât après Bertrand neveu et
gnie. Ajoute que lorsque tu auras une voiture elle sera p
gris, sans armoiries, et que tes domestiques seront san
car tu n'auras plus d'écusson, plus de couleurs; tu aura
par le seul fait de ton état. Encore si tu voulais étudier
n'être qu'avocat, je te le passerais à toute force, puisque
conseillers au parlement, le garde des sceaux, le chancel
avocats; mais marchand! marchand! Ah! si les Bouch
Grimoard, les Hermenfrois de la Bertrandière, reven
monde, comme ils te frotteraient les épaules avec un b
din du treizième ou du quatorzième siècle, et certes ils
très bien. Mon père, et mon frère. beau lieutenant de c
vinrent ensuite; ils me dirent que j'avais peur du canon
tis. Bientôt je m'embarquai avec mon régiment pour le
Unis, et je revins avec une blessure à montrer à mon p
mon frère.

Un jour, dans une de mes garnisons, me trouvant
chez un magistrat, j'eus occasion de dire qui j'étais, de f
histoire; lorsque j'en fus où en ce moment j'en suis, pa
quent encore au commencement, deux hommes, l'un
presque aussi joli et bien plus étourdi que ma petite sœu
tre grave, sérieux, d'un âge mûr, prirent presque en
temps la parole. Le plus jeune devait la céder au vieux
le plus jeune qui continua. Il était habillé en bourgeoi
ensuite, en sortant, lorsqu'il mit son chapeau, j'y vis au

rme qui il était. Monsieur le chevalier, me dit-il en se nt vers moi, votre famille avait raison. L'état de militaire être comparé avec l'état de marchand par quelqu'un qui q lque chose. Monsieur! monsieur! doucement! dit avec se l'homme d'un âge mûr, qui n'avait ni épée ni dorure, qui portait le chapeau le plus fin, le drap le plus beau, le le plus riche, et qui de plus avait une physionomie très dé- s; nsieur, nous n'avons peut-être pas toujours tous, à un n, des idées justes sur les choses et sur les hommes. s, à tour, s'adressant à moi, il me dit : Si vous aviez vécu Raoul, des Gaucher de la Bertrandière, il vous ut-etre convenu d'être gend'arme. En ce temps l'état de rçant leur aurait fait honte; maintenant il leur ferait hon- urd'hui tous les états utiles sont ennoblis; ils se sont plus ennoblis en raison de leur utilité. Aujourd'hui le com- t est non seulement le ministre des échanges entre les di- mmes de la nation, mais encore entre les diverses na- Continuellement il a sous les yeux toute l'étendue du oire de son pays : il la voit divisée entre ses diverses par- correspondantes à ses diverses tablettes; il voit les diverses es, les divers ateliers; il en fait, suivant les besoins, cir- ler les produits d'une extrémité à l'autre; il pousse le numé- des provinces maritimes ou des provinces limitrophes des s voisins vers celles de l'intérieur, et les productions de cel- de l'intérieur vers les provinces maritimes ou limitrophes des ts voisins. Il désengorge, il remplit; il remplit, il désengorge : vivifie.

Comme il connaît aussi bien que les diverses parties de son ys les diverses parties du monde, il sait quels sont les états i ont beaucoup de denrées, qui ont beaucoup de marchandi- s, qui ont beaucoup d'argent à vendre ; et, suivant ces notions, dispose ses diverses expéditions de terre ou de mer. Tantôt il met en relation d'amitié, d'échanges, avec le commerce certains peuples; tantôt, au contraire, il se met en guerre ec le commerce de certains autres ; il l'attaque dans les divers rchés de l'un et de l'autre monde, soit par de plus belles rchandises, soit par des marchandises à meilleur marché. utes ses opérations, toutes ses victoires, accroissent la pro- érité de son pays, y font pencher la balance du commerce, de r, de la population, de la force et de la puissance. Un pareil mme, ou de pareils hommes, dont les mains donnent le mou- ment au monde, ne me paraissent pas d'un rang fort au des- us d'un officier d'infanterie, même de dragons.

Je ne puis qu'abréger, et mal abréger, ce discours. émerveillé, persuadé, convaincu, et à l'instant je ch nouveau. Je reviens à mes premiers sentiments, je revie oncle, monsieur Capel de Paillo, qui, dans les transpo joie, m'envoya des lettres pour ses correspondants. J'en un grand magasin, où je suis reçu à bras ouverts.

Je voulus faire dans mon nouvel état comme Turen je n'avais cependant pas oublié le nom. Je commenç plus bas grade ; je fus petit commis, ouvrant et fermant tique, dormant sur un lit de sangles, dînant, soupant, tre table que mes genoux ; mais j'étais content, gai, volonté, m'élançant sur les paquets faits ou à faire, all là porter les plus éloignés, les plus lourds. Vous auri jeune officier d'infanterie ayant encore son gilet d'unifo ter les boiseries, nettoyer les châssis et balayer la bouti

Bientôt je devins commis détaillant. Un soir, le c maison me fit appeler et me dit : J'ai remarqué avec pl vous soignez particulièrement le livre des échantillons, êtes exact à les brosser, à ôter ceux des draps que no consommés, à y ajouter ceux des draps que nous avons lement en boutique, et que vous conférez continuelle numéros, les qualités, les couleurs, les nuances, les remarqué surtout que vous étiez parvenu à bien conn qualités. Partez demain matin ; visitez tous nos corresp liez de nouvelles relations ; votre tournée durera peut-année : voilà de l'argent, des lettres de crédit.

Je partis, et au bout d'un an je revins. J'avais établi tions nouvelles ; j'avais agrandi le commerce et le ren maison. Mes actions parlaient assez pour moi, et je pu ment prendre un air modeste quand j'allai rendre compte voyage au bon et honorable marchand chez qui j'étais. couta avec un air de plus en plus satisfait. Bertrand, m d'un ton grave et même un peu solennel, nous n'av ici de jurande de notre état, et je crois qu'aujourd'hui guère que Paris, Rouen, Lyon, et quelques autres vi l'on reçoive des maîtres marchands ; mais enfin il est poss vous alliez dans ces villes, et que vous désiriez d'y êtr triculé : vous savez que les frais de réception à la maîtri à Paris, de deux mille cinq cents francs, et que, dans le villes, ils sont beaucoup moindres ; qu'à Rouen, par ex ils ne sont que de six cents. Eh bien ! supposez, pour petit moment, que je suis ou syndic ou garde, présidan rés ; que je vous interroge sur les ordonnances. Et il m'inte

Quelles sont les conditions pour être reçu en la maîtrise ?
D'avoir vingt ans accomplis ; d'avoir, conformément à son bre-
et aux statuts de la jurande, fait son apprentissage chez un
1 ; d'avoir encore demeuré chez le même marchand, ou
autre, pendant autant de temps que celui de l'appren-

.

es-moi une règle de trois. — Je la lui fis.
Une règle de compagnie. — Je la lui fis.
Quelles sont les parties de l'aune ? — Je les lui dis.
Je lui répondis aussi sur la diversité et la division des poids et
s mesures.

Il voulut savoir si je connaissais les différentes monnaies de France et des pays étrangers. — Je le satisfis.

Le marchand peut-il se faire relever judiciairement de ce qu'il
a t étant mineur ? — Le marchand à tous les âges est réputé
jeur.

Un marchand vient de livrer sa marchandise : combien de temps a-t-il pour se faire payer ? — Un an.

Quel est son titre ! — Son livre-journal, coté et paraphé par le premier consul de la bourse, et à son défaut, par un échevin.

Combien de livres a le marchand ? — Il en a plus ou moins, ordinairement neuf.

Comment tenez-vous le registre à parties doubles ? — Du côté gauche, du côté du débit, j'écris le nom de tous les créanciers ; du côté droit, du côté du crédit, j'écris les noms de tous les débiteurs. L'homme du monde dit que c'est inintelligible ; le marchand s'entend très bien et rit : ce qui ne prouve nullement qu'alors il ne parle point une langue obscure, par conséquent fort peu intelligible.

Il m'interrogea encore sur les agents de change, les courtiers.

Je répondis à toutes ces questions ; je montrai comment les banquiers faisaient rapidement mouvoir la masse des papiers du commerce par la mutuelle confiance des divers pays. Nous suivîmes avec plaisir une lettre de change signée de sa main faisant, par leur intelligent ministère, le tour du monde, et, chez chaque nation, gagnant tantôt plus, tantôt moins.

Je ne lui cachai pas que, pour le grand avantage du commerce, je ne sentais pas autant que lui la nécessité des courtiers de marchandises.

Il ne me parut pas mécontent de ce que je lui dis sur les sociétés, sur la société générale ou compagnie, dont un associé peut obliger tous les autres ; de ce que je lui dis sur la société en commandite, où un associé ne peut obliger les autres que pour leur

mise de fonds, non plus que de ce que je lui dis sur les anonymes verbalement et par bref temps contractées en chands qui, dans une foire ou une vente, ne veulent pas s

Il m'interrogea encore : je lui répondis toujours sans tion ; enfin il me dit : C'est bien, c'est assez ; levez-vo trand, allez à cette adresse ; vous êtes invité à dîner c ami. Allez ! votre malle vous suivra.

Ces derniers mots, où je ne compris rien, me suivir tout le chemin, sans que je pusse les expliquer.

J'arrivai, je frappai, je demandai le maître de la ma vis un homme que j'avais quelquefois vu chez mon m On ne m'avait pas dit son nom, et je ne l'avais pas d Cet homme, qui m'écoutait beaucoup parler, parlait lu fort peu ; mais quand il parlait, je croyais entendre la bo son de mon oncle, la bonne raison de mon marchand, mant aussi, ou peu s'en fallait, de la même manière bouches différentes. Il me reçut très cordialement. M Bertrand, me dit-il, commençons par le plus pressé ; dî il me montra une place vide à côté d'une jeune demoisel saluai et je m'assis. Au lever de table, le maître de la emmena la demoiselle et moi dans le salon de compagn cher monsieur Bertrand, me dit-il, en me montrant la je moiselle, c'est ma nièce, et ce sera mon héritière, qu'elle choisira pour son époux sera mon associé, en a d'être mon successeur. Bientôt, sous prétexte qu'il avait il sortit et nous laissa.

Je vis, sans avoir besoin de beaucoup de réflexions, moment de faire le galantin n'était pas, il s'en fallait. venu, et je me proposais d'amener la conversation sur n quand elle me devança et me dit : Monsieur, vous n'a besoin ni de ciseaux ni d'aune : vous êtes chez un m grossier, pour parler comme dans le commerce, ou c marchand en gros, pour parler comme dans le mond sais, lui répondis-je ; aussi, parce que les opérations fort importantes, les erreurs ne peuvent être que fort gra nous parcourûmes ensemble la nouvelle législation sur l piers de caisse, les effets de commerce, les usances, t nouveaux édits sur les contraintes par corps, sur les s sions de paiements, les faillites, les cessions de biens, tribunaux de commerce.

La nièce du marchand en gros trouvait quelque chose et véritablement il y a quelque chose à dire sur la juri exceptionnelle de la Bourse ; mais je lui fis remarquer q

erce s'ils ne l'avaient été depuis plusieurs années; et, tenu à nous, certes, nous aurions réformé aussi la ménistration, aujourd'hui confiée à des chambres des dévilles, qui toutes veulent ouvrir ou fermer les portes ne, suivant que leurs villes ou manquent ou ont trop de elle marchandise. Elle et moi n'aurions d'ailleurs pas e ces chambres pussent prononcer sur la validité des ritimes.

otâmes en riant la mort de la Compagnie des Indes, la le nos douze anciennes compagnies de commerce. De-1793, la Convention d'un coup de pied la fit dispa-

e votâmes pas, il s'en faut bien, la mort des foires.

qui l'enrichissent en temps de paix, la défendent en ter
guerre; paroles patriotiques trop souvent perdues là et a
au milieu des nombreux intérêts mercantiles.

Quant à moi, je lisais fort exactement les journaux des
peuples: car la fortune du marchand en gros dépend souv
la justesse de ses conjectures sur les intentions pacifiqu
hostiles des divers gouvernements.

Que je dise maintenant qu'au bout de quelque temps j
la récompense de mes peines, de mes travaux: je fus épo

La raison de la maison changea; au nom du marchand e
fut ajouté le mien, car j'étais devenu associé.

Dans les premiers jours de mon mariage, j'avais, san
tarder, écrit à mon père de m'envoyer mon épée, que,
que j'étais marchand en gros, l'ordonnance du roi me perm
de porter.

Vint la révolution.

Le commerce était des divers états un des plus encha
des plus enferrés; et il s'offrit tel à la représentation nati
qui aussitôt détacha ses antiques, fiscales chaînes, et tout
tôt le voilà libre, parcourant pour la première fois la I
comme toute Française. Le commerce, aux quatre prem
années de sa liberté, va, vient, revient, étend ses bras,
de toute main, accumule l'or dans ses sacs, et le voilà l
riche, le plus considéré, le plus honoré des divers états.

Bientôt il est le plus envié. Les marchands dénoncés p
aboyeurs et leurs journaux sont, sous le nom d'accapareu
vrés à la haine de la populace affamée.

La guerre maritime et de plus grands troubles civils l'
daient en 1794. En cette seule année il perdit plus qu'il n
gagné dans toutes les années précédentes.

Cette année, la terreur, avec son maximum, tua le com
ce, et, avec son tribunal révolutionnaire, elle tua les com
çants. Nos magasins, sur la porte desquels avait été mis le
lé, étaient pillés en dedans; plus de productions d'aucun
pèce pendant cette affreuse consommation ou destructio
tout.

Enfin, au 9 thermidor, ceux qui avions pu nous cacher,
sortons de nos caves, de nos retraites. Que trouvons-no
dehors? La confusion, le chaos du commerce français, un n
raire mi-parti d'assignats crasseux, usés, déchirés; nous v
derrière nos comptoirs des avocats, des médecins, des
ciers, des gens de tous les états, qui, faute de notions, s

et ruinaient leurs prêteurs. Peu à peu cependant l'ordre reublit; partout chacun retourna à sa place, et nous retrou- s la nôtre.

is le commerce actuel n'en a pas moins grièvement souf- , et n souffre pas moins grièvement encore.

F e j'ai la plus grande confiance dans l'avenir. Les his- s dédaigneront peut-être pas toujours de lire les ouvra- sur le commerce de Savari des Bruslons, de Melon, d'Ar- , de Peuchet, de Ricard. Ils écriront peut-être enfin les s des célèbres commerçants de notre temps, du moins ceux bé, de Baguenault, de Davillier et de Vignon, de Paris; de nt-Pierre et Biderman, et de Guestier, de Bordeaux; de out, de Faure et de Landoz, de Lyon; de Rabaud, de Sa- n, de Roux frères, de Marseille, et au moins un des qua- torze ms des quatorze habiles millionnaires de Nantes. Tout, je l' re, tout ira bien, et même mieux, si l'on nous rend cette pr é, qui, parmi les négociants du monde, distin- çais, et, parmi les négociants français, . Ah! qu'est-elle devenue cette loyauté, bon foi me, autrefois si célèbre? qu'est-elle de- ve e dans la con n et le désordre du temps? Aujourd'hui, s la capitale, partout se montrent, ou plutôt partout plus ou moins adroitement se cachent l'astuce et la perfidie. Les banqueroutes les plus hardies se sont succédé sans interruption, et les bonnets verts n'ont été guère moins funestes au commerce que les bonnets rouges. C'est que grand nombre d'anciens commis, tout nouvellement établis, ont voulu remplacer les grands seigneurs chez lesquels ils allaient autrefois porter des étoffes ou des marchandises; c'est qu'ils ont voulu avoir des hôtels, des campagnes, et y donner des fêtes à leurs femmes et à leurs maîtresses, des fêtes où ils paient des musiciens, des acteurs, et même des poètes; c'est qu'ils ont voulu recevoir une société réglée, vivre dans une abondance et un luxe de toutes choses; enfin, c'est qu'au lieu de vouloir devenir riches, ils ont voulu être riches. Aussi qu'arrive-t-il tous les jours dans les nouvelles maisons, et même dans les anciennes qui ont de nouveaux chefs? Le salon épuise le comptoir et la boutique; les paiements cessent; il faut fuir. Les créanciers accourent et remplissent de leurs cris de grands magasins vides.

DÉCADE XXXIX.

LA DÉCADE DE LA PLUS ANCIENNE, DE LA PLUS NOUVELLE, DE LA PLUS ÉVIDENTE VÉRITÉ.

Dans le livre dont je vous ai parlé à une de nos pre décades, s'est pris à dire aujourd'hui Armand, il y avait ces lignes raturées :

« Les villageois forment la population des campagnes; tisans et les marchands, la population des villes. La pop des campagnes et la population des villes forment la pop de la France, forment la nation. Aucun historien n'a fait ni l'histoire des villageois, ni l'histoire des artisans, n toire des marchands; aucun historien n'a fait l'histoire nat Ah ! les vérités les plus visibles sont quelquefois les de qu'on voit : les choses les plus palpables sont quelquefois l nières qu'on touche. »

DÉCADE XL.

LA DÉCADE DES DIX MILLE FRANCS.

Les trois premières parties d'une histoire des diverses de l'ordre social sont donc l'agriculture, les arts, le com et celle qui naît de la troisième, et de qui la cinquième celle-là seule est donc la quatrième; mais quelle est-elle où est-elle ? Dix mille francs à qui fera nettement la répo

DÉCADE XLI. — LA DÉCADE DES CLUBS.

ne sais et je n'ai pas trop besoin de savoir à quel sujet Jean ine vint, un soir, chez lui, il y a quelques jours, à parler des . L'histoire des clubs, dit-il fièrement, est mon histoire; et histoire, dit-il plus fièrement encore, est l'histoire des .

i été, dans ma jeunesse, clerc de curé, clerc de notaire, de procureur; mais je me vante avant tout d'avoir été pa- r de représentant du peuple en mission. Non, jamais s XIV, monté sur son beau cheval blanc, n'a été aussi ant, aussi superbe qu'un représentant du peuple en mis- Dès que je sus que mon ancien maître l'était, j'allai à sa ıntre : Citoyen représentant, j'ai l'honneur d'avoir été votre renier, et je suis, ainsi que ma femme et mes enfants, dans sère. — Que puis-je pour toi? — Mon représentant, nous nes malheureux au possible; nos trop grosses mains nous chent de nous servir de nos bras; nos mains, à nous tous, trop grosses pour pouvoir manier les ciseaux, l'aiguille, le as et la soie: nous sommes parapluitiers. — Oh! je puis acilement employer toutes vos mains. Tiens, pars, va-t'en a part trouver à cette adresse le chef des claqueurs de la ention. Ma femme, mes enfants et moi, fîmes une respec- se révérence jusqu'à la prosternation, et nous nous mîmes ute pour Paris, et à force de marcher, grands et petits, arrivâmes. Soyez les bienvenus! nous dit le chef de la cla- c'était le titre qu'il prenait, soyez les bienvenus! vous ne iez m'être envoyés de meilleure part. Voyons, avant tout, ue vous savez faire. Ma femme, ma famille et moi, nous étions exercés en chemin; nous entourâmes le chef de la ıe, et nous battîmes si bien des mains, que nous l'étourdî- au point de l'obliger à boucher ses oreilles. — C'est bien, chers enfants! à présent, hurlez! Nous sommes du pays oups; imaginez si nous sûmes hurler; ma femme et mes en- hurlaient à l'octave. A merveille! à merveille! je suis en- té de votre musique, nous dit le chef de la claque en se bou- t encore les oreilles. En ce moment, tous les emplois de

claqueurs et de hurleurs de la Convention sont soir, aux Jacobins!

Avant d'aller plus loin, poursuivit Jean Ant faire observer combien l'histoire est inexacte, est écrite par les contemporains. Qui ne croira, e lisant les Mémoires du représentant Louvet, que cobins a été fondé en 1789. La vérité est qu'il l'a janvier 1782, rue Saint-Nicaise, et qu'il ne fut d' que de vingt-quatre personnes. Il y fut arrêté d'autres sociétaires serait faite au scrutin. Dans liste, tout le monde est marquis, comte, chev Je prends cela dans un tout petit livre in-24, qu hasard avant de quitter Paris; il est imprimé su en papier bleu, intitulé en lettres d'or encadré filet d'or : Club 1789. Au verso du titre on lit : *Palais-Royal, passage de Beaujolais, n° 82.* ce que je viens de dire, ajoute qu'au mois de s même année 1782 le club fut transféré rue Sain la rue de l'Echelle. Viennent ensuite les statuts, mination des commissaires. En 1784 j'y vois des de beaux abbés d'un beau nom. Le 20 août de l' baron de Breteuil fait écrire par le lieutenant gé au club que l'intention du roi est qu'il cesse de s ordre fut révoqué le 17 novembre de l'année suiv veaux statuts qui furent dressés en 1789, et la l tes, au nombre de trois cent quatre-vingt-seize qualité, terminent, avec celle des adresses des c les titres des journaux auxquels le club est abo ment petit livret, qui, en peu de temps, se perd la nombreuse foule des livres faits et des livres à

Vous pouvez maintenant vous souvenir, continu qu'en cette fameuse année 1789 la France comn diverses villes à bouillonner de clubs-salons, et l clubs, où on lisait les journaux, les nouvelles à la tres à la main, ou l'on déposait comme offrande boucles d'argent, des cuillers, des fourchettes, de grandes sommes en numéraire, en assignats. Ces souvient sans doute aussi, ces clubs furent d'ab comme ceux de Paris, d'hommes de la haute clas res, de magistrats, d'avocats, de médecins, et m parfaite ressemblance, ils furent composés auss hommes de qualité, de comtes, de marquis de l n'était pas encore la petite bourgeoisie, qui, sent

tait une institution toute démocratique, voulut avoir le Ce fut bientôt le plus nombreux, le plus fort; il absorba e. Les gens aux bras musculeux, aux fortes poitrines, y nt, chose remarquable, les plus ignorants ou les plus entre- Voici quelques unes de leurs scènes où je les ai vus.

Aurillac, à la foire de Saint-Urbain, un maquignon, monté sa rosse, au milieu de ses rosses, avait fait merveille par éloquence; ensuite à la tribune il devint muet. — Un car- r de laine, dans son atelier, était une petite vipère, toujours redressant, toujours soufflant, toujours sifflant; eh bien! à ibune, les genoux se dérobaient sous lui, et la parole mourait sa bouche.

es bonnes gens avaient d'ailleurs à soutenir les quolibets de camarades, qui n'osaient pas monter à la tribune et qui nt jaloux de les y voir. Si un serrurier parlait, on lui criait : ends! descends! tes raisonnements sont mal forgés, mal . — Si c'était un coutelier, on lui criait : Oh! non, tu n'as e fil. — A bas! à bas! c'est cousu avec du fil blanc, criait- un tailleur.

n jour un perruquier se présenta avec assurance, et, faisant ion à son état, il annonça qu'il allait donner un coup de e aux aristocrates et aux fédéralistes. On lui cria : Prends e de nous jeter de la poudre aux yeux. Il ne put dire un mot us.

une séance honorée de la présence d'un représentant du peu- où les lustres avaient été doublés, où les banquettes étaient es, où la ville voulait faire entendre ses meilleurs orateurs, t également surpris et indigné de voir un fondeur de cuillers s'emparer de la tribune. De toutes les parties de la salle on ia, en imitant son cri : A fondre des cuillers d'étain! Mais omme. se souvenant qu'il avait été aux Jacobins de Paris, avait vu Danton, Robespierre, ne se laissa pas décontenan- et, parodiant la chanson patoise du fondeur républicain : Oui, , je suis fondeur; j'ai fondu les barons, les nobles, les ocrates; maintenant, je veux fondre les riches, les égoïstes, odérés, les peureux; je veux les fondre puisqu'ils ne veu- pas se refondre : vous voyez que je trouve mon état vraiment rable, je ne veux pas en changer. Tout le monde applaudit, ns plus, les autres moins; ceux qui applaudirent le plus, rent ceux qui venaient d'être nommés.

aintenant voulez-vous savoir comment étaient construites alles de ces diverses sociétés populaires ou clubs? Personne, ois, ne peut guère vous le dire mieux que moi. Presque

toutes se ressemblaient, car presque toutes avaient été chapelles de pénitents, de confréries, de congrégations, réfectoires de couvents, ou des salles capitulaires. Je n'e nais aucune de bâtie à neuf pour sa destination. Toutes en dedans disposées sur le modèle de celle de Paris, d sur le modèle de la Convention. Les banquettes étaient posées en amphithéâtre. Le fauteuil du président était e de près de deux mètres; en face, devant le fauteuil, un moins large accoudoir; au-dessous, et tout contre, un cien pupitre d'école de droit, de médecine, de théologie philosophie, où montaient, comme les anciens étudia sociétaires qui avaient demandé et obtenu la parole. Aup vomitoires ou petits escaliers qui rompaient les gradins laires de banquettes, s'élevaient de hautes chaises sur les s'asseyaient les censeurs, qu'on aurait dû appeler mon car ils étaient chargés de faire taire les causeurs, de main silence. En général, ces salles étaient boisées et les b étaient sculptées en faisceaux surmontés d'une pique, d'un de la liberté; j'ai vu dans plusieurs des muffles et des griffe tait, pour ainsi dire, le corps de ces diverses salles; mai vous donner l'idée de leur âme, figurez-vous une fourna soufflaient, rugissaient les plus ardentes passions, où le ches véhémentes, infernales, des motionnaires, sifflaient p gres et entrecoupés sifflements, semblables à des tuyaux ges qui mettent les plus durs métaux en fusion, en ébu Parfois, ou peut-être en même temps, on aurait eu l'idée vernes remplies de dogues, de loups, de sangliers enrag je vous assure que s'il est vrai, comme on dit, qu'il y eû les tribunes des hommes de toutes les nations et de to états, les blanchisseurs de fourchettes comme moi, et le commodeurs de faïence turcs ou chinois, devaient faire d et plaisants contes dans leurs villages.

Les séances, qui ordinairement commençaient à six, heures du soir, et finissaient à neuf, dix, où tous les pères mille étaient, sous peine d'être réputés suspects, obligés de passer les heures du délassement et de la récréation du domestique, étaient une espèce d'office d'église, une espè liturgie. Presque partout on les ouvrait par des chants; e la lecture des journaux, ensuite les motions, les dénonciat les vociférations; ordinairement l'on finissait par de nou chants. Qui présidait? Cela va sans dire, un président dist par le bonnet rouge et par la sonnette. Qui nommait le p dent? La société; et elle le nommait au scrutin, ainsi que l

, c'est-à-dire les secrétaires, ainsi que les officiers, -à-dire l'archiviste et le trésorier. De temps à autre, uratoire; et durant la terreur, et lorsqu'on éliminait il me semblait voir briller la hache du bourreau dérangée des chandelles placées aux deux côtés du prési-, c ceux qui épuraient étaient ordinairement du revo ·e, souvent au sortir de la séance, arrestation, jugement et la mort.

du bureau du président; mais, comme je ne veux oui r, je dois vous parler aussi d'une lourde table de ca-, on appelait du beau nom d'hôtel de la patrie, sur lequel, ie je viens de le dire, on offrait, au commencement de la volution - des grosses de boucles d'argent enfilées à des rubans s la suite, ce furent des piles de souliers, de e its, de houpelandes, de culottes, de gilets, surtout n de grosses boules de charpie. On offrait en- aliers jacobins: les cavaliers se présentaient au bu-, rece l'accolade du président; les chevaux restaient à . Et c ne c'était le temps de nos plus grands efforts e Anglais, les villes maritimes offraient des frégates de e-six s, des vaisseaux de soixante-dix-huit, ce qui ors n'était pas de refus. La commune de Hautbourdin, ne sa-iant plus que donner, donna la cloche de son église.

Vous attendez avec raison que je vous dise quel était le nom es clubs le plus commun. Les uns s'appelaient la société des mis de la constitution; les autres, la société Populaire; les au-es, la société des Sans-Culottes, la société des Montagnards. eur nom le plus général, le plus commun, était celui de club.

Quelqu'un demandait, en assez nombreuse compagnie, com-ien de clubs il y avait en France. Les uns furent d'avis qu'il en avait autant que de villes et de petites villes, c'est-à-dire e quatre à six mille. D'autres furent d'avis qu'il y en avait au-int que de villes, de petites, de très petites villes et de bourgs, 'est-à-dire de huit à dix mille. Suivant d'autres enfin, c'était roire beaucoup, que de porter à six mille ceux où tous les soirs s portes s'ouvrent, se ferment, les chandelles s'allument, s'é-eignent.

Quelqu'un ajouta : De même que la France appartenait à qua-ante mille seigneurs hauts-justiciers, elle appartient maintenant ux cent mille hauts bonnets rouges des clubs : car, à bien voir, es clubs ne sont pas dans l'état, c'est l'état qui est dans les clubs. Par leurs affiliations mutuelles, par leurs mutuelles cor-respondances, les clubs des frères et amis enlacent si bien la

France que, n'était leur amour de la patrie, ils pourrai lonté l'étrangler; et il faut encore dire que, malgré le tution démocratique, tous les clubs s'affilient au club-c club-roi, j'entends au club-patron, au club des Jac Paris.

Aujourd'hui, Messieurs, moi Jean Antoine, j'ajout clubs, par la terreur qu'ils inspiraient, et par leurs soci partout faisaient partie des corps constitués, les domi souvent, comme s'en plaignait Dumouriez, les méta saient en clubs.

Où j'ai vu la plus grande puissance des clubs, ah! ce à Brest, lorsque le bourreau, jeune homme de vingt ques années, élu président de la société, fut aussitôt cou tous les pères de famille qui avaient des filles à marier; o que dans ces différentes sociétés on vous forçait à répond dicule et insidieuse question: Si l'ancien régime rev fait pour être pendu? et que chacun, par prudence, se rait de crimes politiques imaginaires; c'est lorsqu'à la l'Etre-Suprême ils louèrent dans leurs grands discours l

Ces diverses sociétés populaires constitutionnellemen tuées, où les réceptions se faisaient au scrutin, où, co premier club de la rue Saint-Nicaise, trois boules noi portaient l'exclusion, où il y avait un registre matricule, gistres de séances, de délibérations, d'arrêtés, étaient, c mirable dont la pensée me tient la nuit souvent éveillé a des neiges et des troupeaux de notre Fageole, étaien mues par la même tête, toutes animées de la même âi applaudissements des tribunes de Paris étaient répétés en club dans toute la France; il en était de même de no mures, de nos traînements de pieds, de nos hurlement quand mon maître m'avait fait le signe et que je l'avais t à ma famille et que j'en voyais le prodigieux effet, il r blait que dans ce monde j'étais, pour ce moment, plu paysan du Pajou.

Patience, continua Jean Antoine, je ne vous ai pas raconté comment j'étais entré en exercice, en foncti soir aux Jacobins! m'avait dit, comme je vous l'ai déjà r mon chef de claque. Ce soir même il vint me remettre me d'entrée, et je ne fis faute, avec toute ma famille, de m à l'heure, et dès les premiers moments de mon arrivée je si bien qu'on applaudit mes applaudissements. Un curé d Auvergne me reprochait dernièrement d'avoir ainsi con l'œuvre du diable. Mais, lui dis-je, Monsieur le curé,

nt, n'étais-je pas obligé en conscience de le gagner? la claque n'était pas assez forte aux tribunes de la n, la claque des Jacobins allait la renforcer. Je me qu'un soir j'y fis si bien, ou, suivant notre curé, si mal, outés pétitionnaires de Nantes dirent courageusement à la n nationale : Vous tremblez devant vos tribunes. Cela Faire trembler la représentation nationale! faire tremtion! me dis-je, alors, et de nouveau je me sentis plus san du Pajou.

ois, jamais, à cet égard, je n'ai été aussi content de lorsque Jean-Bon-Saint-André, qui, à la journée du al, s'était fait battre et avait fait battre notre flotte iglais comme un poltron et comme un sot, vint se vanr au fond, en bien examinant, en bien appréciant le contre, remporté la victoire. Imaginez s'il fallait avoir oings et dans les mains de la force pour applaudir et audir d'aussi patents et d'aussi plaisants mensonges; isément là je vis qu'il y avait de la gloire à acquérir; en verve, j'entraînai tout le monde. Le lendemain ournaux et toute la France applaudirent, tandis que rre riait sûrement et devait rire.

demandé, il n'y a pas très long-temps, comment moi, s pas fort riche, j'avais pu voir tout ce grand nombre dont je parlais; j'ai répondu qu'on m'avait chargé d'aler leçon de claque et que j'étais en mission. Je ne vins la haute Auvergne, le haut Gévaudan, le haut Rouerhaut Quercy, le haut Limousin, pays de fortes mains, poings, mais je parcourus les belles provinces où l'on besoin de moi.

tes j'allai bien voir notre Monsieur l'avocat Carrier, qui, isant et tout terrible qu'il était, ne nia pas que son vilprès du mien; mais il n'est pas vrai qu'en ce temps é à la ganse de mon chapeau des oreilles coupées aux s.

n, j'allai bien voir aussi notre Monsieur l'avocat Couii ne nia pas non plus d'être du même pays que moi, e gracieusa ma femme lorsque après lui avoir fait entenalves de battements elle lui dit ces belles paroles conniel et en faisant la petite bouche : A votre service, mon tant. Mais il n'est pas vrai que j'aie gagné ma montre à n comme clubiste, à apposer et à lever des scellés; je uver qu'au bon temps des assignats je l'ai achetée six ncs à un mont-de-piété.

Je ne suis pas beau, et certes je ne nie pas que j'ai
lorsqu'à la société populaire de Perpignan le représe
peuple dit tout en colère : On ne voit au bureau que de
tits-maîtres, des muscadins; qu'on amène au fauteil
dent le plus vilain b..... Je ne finis pas le mot, qu'il fin
bien plus nombreuse compagnie. Ce doit être, ajouta
bon sans-culotte; je veux qu'il soit président.

D'où vous voyez qu'en province les clubs n'étaient pa
indépendants; mais à Paris le club des Jacobins l'ét
puissance devint telle qu'il absorba celui des Feuillants,
deliers, des Minimes et de toutes les quarante-huit sec
successivement vinrent lui déclarer leur réunion avec
même temps lui faire hommage de leurs archives, de
gistres.

Quant à moi, depuis long-temps je voyais la Con
les Jacobins en lutte plus ou moins cachée.

Les événements que les bons yeux apercevaient disti
dans le sein des années plus ou moins prochaines arrivèr
prématurément.

Il devait d'abord arriver que le corps des clubs r
par le club des Jacobins, et le corps de la représentati
nale, courant tous les deux la carrière du pouvoir, se re
raient et se choqueraient. — Cela arriva.

Il devait arriver aussi que le club des Jacobins, pl
reux, plus audacieux, porterait les premiers coups. —
riva aussi, lorsque la partie du club des Jacobins qui
la Convention, sous le nom de Montagne, entoura ou fit
au 31 mai la représentation nationale, la décima, la mut
prisonna, la réduisit au silence, la rendit muette.

Il devait arriver qu'alors, des deux rois des Jacobins
pierre et Danton, l'un attaquerait et ferait mourir l'
Cela arriva.

Il devait de même arriver que le roi avocat, c'est-à-d
Robespierre exciterait la jalousie de bien d'autres qui c
mériter mieux que lui de porter la couronne des Jacobi
Convention, la couronne de France; qu'il voudrait défe
abords de son trône par la hache et par la terreur ; que
bre de ses ennemis s'accroîtrait, et qu'enfin il aurait son
— Ce 10 août arriva le 27 juillet, jour du 9 thermidor,
fêté par la France.

Le lendemain, 10 thermidor, je pris la poste à crever
vaux. J'avais les poches pleines d'assignats; je sentais q
préciation me talonnait; je m'empressai le jour même

ée d'acheter tout ce qui était à vendre, champs, prés, ter-
bois, tout ce que vous voyez, ouvrez la fenêtre, maison,
les, regardez autour de vous.
faut que vous sachiez aussi que j'avais, à mon départ, laissé
ois petites filles qui étaient devenues grandes, prêtes à ma-
Mon Dieu! me dis-je, les clubs ne rouvriront-ils donc pas?
que j'apprends qu'ils ont rouvert. Oh! me dis-je, oh! je
sauvé, car je sais comment payer les trois dots. Je donnerai
de mes gendres les tribunes de Clermont, à l'autre les tri-
s de Montpellier, à l'autre les tribunes de Limoges; mais
qu'un maudit jour j'apprends que les Jacobins de Paris s'é-
t itérativement insurgés, que les représentants s'étaient en-
fendus avec la guillotine; que Barras avait fermé la porte
terrible club et en avait remis les clefs sur le bureau de la
ention. Oh! me dis-je alors, contre ce dernier coup point de
de; toutes les autres portes des clubs vont se fermer. Cela
as manqué. Ah! mes chers Messieurs, maintenant comment
! Je voudrais garder mon argent; je ne voudrais pas garder
illes.

Décade XLII.

LA DÉCADE DU LIVRE DES FAMILLES.

uivant que notre Vic, a dit aujourd'hui Gervais, est un grand
ge ou une petite ville, je dois à des villageois ou à des cita-
une vraie idée de la filiale, indispensable histoire des fa-
es.

u mois de décembre je voyageais, il y a déjà longues an-
, seul, à pied, au milieu d'une de ces nuits noires où l'on
oit pas à trois pieds au delà de son nez. Je fus amené par le
d chemin dans une large rue de Vic, près d'une large, so-
maison, à croisées du temps de Louis XIII, où j'entendis
voix grave dire: Mes enfants! c'est aujourd'hui la fête pa-
ale de mon bisaïeul Thomas: prenez le livre des familles;
les commandements qu'il nous fait à tous: « *Item,* je veux
donne que mes fils, petits-fils et descendants écrivent suc-
ivement et à perpétuité l'histoire de leur famille, où ceux qui
e sont pas bien conduits seront impitoyablement omis. Ici



le souvenir n'appartient qu'à la vertu; il n'app
aux talents sans la vertu.

» Que Dieu bénisse le germe qu'il m'ordonne de j
sein du temps; que le gouvernement le protége. Il
orages qu'excitent les écrivains de la régence et l
seurs qui veulent que les rois changent de rel
peuples changent de rois. Mes amis! on peut,
ment, donner le mouvement au monde.

» *Item*, je veux et ordonne que mes fils, petits
cendants lisent quatre fois par an, la veille des q
fêtes, le livre des familles. Il y a des plantes dég
sont celles qui, transportées dans un autre climat, n'
mêmes pluies, les mêmes rosées, le même soleil.
hommes dégénérés, ce sont ceux qui, vivant dans u
cle, n'ont plus les mêmes principes, les mêmes exe
mêmes mœurs.

» *Item*, je veux et ordonne que le livre des famil
commencé que dans un volume format in-4°, déjà reli
de bon cuir ou de bon parchemin. »

Quel bonheur, a dit Robert, si la France eût eu
livre des familles! la nouvelle république ne serait
point de périr. Quel bonheur, a dit Gervais, si elle l'
connu avant la révolution! l'ancienne monarchie n'aur
ri. Quel bonheur, a dit Armand, qu'actuellement la
présentative le connaisse, l'ait et à jamais sache l'avoi

DÉCADE XLIII.

LA DÉCADE DU TAMBOUR ET DE LA TRO

Robert nous disait aujourd'hui que c'est de l'année
reur que date cet usage barbare de mener les homme
faud au son du tambour ou de la trompette, suivant qu
qui prête main-forte à la justice est de l'infanterie ou
lerie.

Il était à cette époque dans une ville de Normandi
entendait, souvent, tantôt le tambour, tantôt la trom
jour, comme il traversait la place du marché, il se t
gagé dans la foule, assez près de l'échafaud, où monta

une figure calme et gracieuse. Au lieu de se laisser attacher à fatale planche, il se retourna fièrement vers le peuple et dit u'il voulait parler. Le peuple témoigna qu'il voulait l'entendre, aussitôt le fer et les mains des exécuteurs restèrent comme ispendus. Mes amis, dit-il, j'ai beaucoup lu en ma vie, qui finit ujourd'hui; j'ai lu plusieurs fois l'histoire de l'inquisition; j'ai oujours détesté ce tribunal de bourreaux, qui vous fait pendre u brûler pour ne pas croire tout ce qu'il croit et comme il le croit; ai surtout trouvé cruel et injuste qu'il vous envoyât des familiers pour surprendre votre opinion; mais je trouve fort bon et ort juste que vous ayez envoyé chez moi des familiers qui, sous es dehors fraternels, ont surpris la mienne, et que, pour avoir ru qu'un pays de trente mille lieues carrées, peuplé de vingt-ept millions d'habitants, ne devait pas avoir la même forme de ouvernement qu'un petit canton suisse, vous me fassiez ici, à ette place, tout présentement couper la tête, comme si j'avais ué père et mère. Je trouve que vous ne pouvez plus raisonnablement fonder la liberté, surtout la liberté des opinions. Eh! comment répondit le peuple? avons-nous demandé à Robert- — Le euple, ou du moins le peuple qui alors se disait le peuple, répondit par un coup de guillotine.

DÉCADE XLIV.

LA DÉCADE DU PARLEUR A L'OREILLE.

Robert est encore revenu ce soir sur son séjour dans la Normandie. Il nous a conté qu'au temps du fédéralisme cette province était toute remplie d'émissaires de divers partis, qui soufflaient à qui mieux mieux le feu de la guerre civile. Un jour qu'un rassemblement de troupes dans la plaine du Pont-de-l'Arche avait attiré grand nombre de personnes de tous les états, il remarqua un homme, ni jeune ni vieux, ni bien ni mal vêtu, qui s'approchait de l'oreille des gens, leur parlait à voix basse, et de l'un courait à l'autre.

Aux fermiers, il disait : Mon ami, vous allez donner votre blé, vos bestiaux, pour le fédéralisme; je suis sûr que vous ne savez pas plus que moi ce que c'est que le fédéralisme; ceci entre nous.

Aux artisans : Mon ami, vous allez dégarnir vos ateliers, sus-

pendre vos travaux ; vous allez habiller, chausser, équi
soldats de la Montagne ; je suis sûr que vous ne savez p
que moi ce que c'est que la Montagne ; ceci entre nous.

Aux marchands : Mon ami, vous allez livrer vos denrée
marchandises, aux délégués de Péthion et de Brissot ; je s
que vous ne savez pas plus que moi où va Péthion, où nou
Brissot ; ceci entre nous.

Aux gens de plume : Mon ami, vous allez volontiers bo
pour Danton et Robespierre ; je suis sûr que vous ne sav
plus que moi ce que ne veut pas Danton, ce que veut R
pierre ; ceci entre nous.

Aux gens de guerre : Mon ami, vous avez passablement
à marcher, longuement appris à manier votre fusil, à le c
en douze temps ; le diable m'emporte si vous savez plus q
pour qui vous allez le tirer ; ceci entre nous.

Cet homme fit impunément tout le jour ses confidence
culaires, mais, aux approches de la nuit, il fut trompé
apparences : il s'adressa à un homme de parti. Les hom
tous les partis se réunissent aussitôt pour l'arrêter ; m
hommes de paix, j'entends les hommes comme lui, le sauv
ils le poursuivirent sur la route d'Évreux ; ils savaient qu'i
pris la route du Havre.

Décade XLV. — LA DÉCADE DU BON TON

Un matin, il prit envie à Louis XVI de chanter la chan
la nourrice de son fils ; le soir, toute la France crut qu'il ét
bon ton de chanter la chanson de Marlborough.

Marie-Antoinette, comme toutes les personnes d'esprit,
tait le cérémonial, l'étiquette, qu'elle appelait plaisammen
dame de l'étiquette ; aussitôt, le beau monde détesta le cé
nial, l'étiquette, cet ancien produit des observations des
polis, qui était comme une glace prismatique à travers la
on voyait toujours grands les personnages qui, à l'œil nu, p
saient être de leur grandeur naturelle, grands quand ils é
grands et petits quand ils étaient petits, et ils l'étaient plus
vent que grands. Bientôt l'étiquette disparut, et le bon t
jour se borna à répéter : Cela ne se dit plus, cela ne se fait
on ne se visite plus, on ne se salue plus, on ne s'incline pl

s, ıe poudre plus, on ne trinque plus, on se bat plus, on ne se scandalise plus, on use s, et la science, le bon ton des salons, ne con- qu'a r hardiment, qu'à sortir hardiment, qu'à , qu'à porter la tête haute, qu'à tenir ses mains dans ou dans les poches.

E XLVI. — LA DÉCADE DE COQUILLE.

·e. Je viens, a-t-il dit, de rencontrer le petit Co- u, mon ami? lui ai-je demandé. — J'ai été con- au soir par la mauvaise foi de ma partie ; mais, juges us devrions tout changer, car les Coquilles sont le peuple est souverain : il y a quelques années qu'on nous le prêcher à Aurillac, à Saint-Flour, à Rodez, – Coquille, mon ami, tu te trompes. Le peuple n'est e tu le crois, tout composé de Coquilles, car il est aussi magistrats, d'avocats, de médecins, de prêtres, de erre, de marchands, d'artisans, de laboureurs pro- le vingt, trente charrues, comme monsieur Cayron, emi-charrue, comme toi, ou d'un quart de charrue t d'autres. Aux assemblées primaires, le peuple est rain, ou, si tu veux, le maître ; mais il n'est que le ir des maîtres, ou plutôt de choisir ceux qui lui des maîtres. En un mot, le peuple n'est pas ır e: cer, mais pour élire qui doit exercer la maî- ı

ne ait de dire : Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! le ›ouche ouverte.

LVII. — LA DÉCADE DE L'AME DU MONDE.

que dans les diverses phases de votre longue vie avez été, et que vous êtes plaisants ! Je parle d'a- sauf respect, nos bons ancêtres, successivement

les Gaulois, les Francs, les Français. Vous croyiez, aux de César ou antérieurement à ces temps, être représe l'assemblée de la nation; ensuite, lorsque la ville de vous eut conquis, qu'on me passe ces deux expressions eut colonisés, municipalisés, et cette autre, vous eut rom ainsi que presque tout l'univers connu, vous crûtes aus représentés dans vos curies, dans vos cités, dans vos asse provinciales, dans votre assemblée générale; quant à n vois très clairement, quoiqu'à une si grande distance, qu ne l'étiez pas; et cependant vous deviez, à cet égard, en déjà long, car alors il vous était permis de prendre p divers degrés des élections ecclésiastiques, parfait mod vraies représentations.

Je crois, braves Gaulois, braves Francs ou braves Fr que vous étiez encore plus mal représentés dans vos Cham Mars, de Mai, qui n'étaient si souvent que de vaines para litaires. Vous êtes plus fiers, je le sais, de vos diètes nat appelées états généraux; mais je suis forcé d'avouer qu passe, comme vos historiens se passent aussi, de conna poque précise où, pour la première fois, ils s'assemblère qu'ils n'étaient qu'un état, celui des nobles, lorsqu'ils n que deux états, celui des nobles et celui des clercs, et celui des clercs et celui des nobles. Leur réunion, lorsqu de trois états, celui des clercs, celui des nobles et celui d état, est plus connue. On ne peut cependant parler de l ganisation avec quelque certitude antérieurement aux Paris tenus en 1355, où vous croyiez avoir tous les é de la représentation. Vous le croyiez surtout en 1788, ca des vœux, aucune des adresses au roi ne se plaignit trois quarts du tiers-état, c'est-à-dire de la nation, n'éta représentés, lorsque le bon Louis XVI, par une ordonn 24 janvier 1789, dont on n'a guère parlé, mais dont l'his l'avenir écrira la date en chiffres d'or, réunit pour la p fois le peuple des campagnes par communes, qui députère représentants aux assemblées électorales bailliagères.

Cette absence de représentation des trois quarts de l dans celui des trois états qui la représentait était ce qu'il de plus criant.

Et ce qu'il y avait de plus plaisant, le voici: On ava dans l'ordre de la noblesse des femmes comme posséd fiefs; il y en avait aussi dans l'ordre du clergé, comme po des abbayes ou des prieurés; ce qu'il y avait de plus encore, c'est qu'on voyait parmi le clergé plusieurs haut

ons des villes? Où sont les procès-verbaux des assem-
:torales bailliagères, ces précieux feuillets de l'histoire
représentation nationale? Où sont-ils? Entre les mains
ières, des marchands de tabac. Ces instructifs monu-
nt disparaître ; ils disparaissent, ils ont disparu.
rrête ici, car on m'arrêterait. Vous avez, me dirait-on,
nos pères les Gaulois comme existant encore aujour-
s le nom de Francs, Français, tandis que la vérité est
xistent plus, qu'ils ont été absorbés par les Romains.
is vos insensées histoires qui couvrent successive-
nême nation vivante des noms de hordes victorieuses
nt établies dans son territoire. Sans doute les peuples
au monde ont été absorbés par les Espagnols, les Eu-

les Lorrains, les Champenois et les Picards. Je croi les Normands, les Bourguignons sont aussi Français q autres Français. La sottise de l'histoire, je veux dire des riens, peut changer la dénomination des choses, mais n jamais en changer la nature.

J'ai maintenant à parler du cens, de ce poids ou contre conservateur de la démagogie lorsqu'il ne pèse pas assez servateur du pouvoir absolu lorsqu'il pèse trop, de ce p contre-poids avec lequel les législateurs ont pondéré leurs ses constitutions. A cet égard les idées en France ont d temps bien varié.

Je me souviens qu'avant 1789, aux assemblées paroi des campagnes, présidées par le notaire lorsqu'il n'y avait maire, de syndic, de collecteur ou d'autre chef munici ne fallait pour voter qu'être au rôle des tailles; je me so qu'aux assemblées des villes il ne fallait qu'être au rôle capitation.

En 1789, aux premières assemblées des communes, l ditions de l'admission au vote furent à peu près les mêm le votant des assemblées primaires, élu électeur, vota nouvelles conditions aux assemblées de deuxième degré semblées électorales.

Le cens a été pour la première fois constitutionnellem par la constitution de 1791; elle voulait pour les assembl maires le paiement d'une contribution égale à la valeur d journées de travail, et pour les assemblées électorales un de cent cinquante francs dans les campagnes, et de deu francs dans les villes.

Deux ans après, il n'y a pas de cens pour l'assembl maire; il n'y a pas d'assemblée électorale: constitution de

L'année suivante, le cens de l'Assemblée constituante r non pour les assemblées primaires, mais pour les asse électorales: constitution de l'an III.

Aux assemblées des communes, avant la révolution, semblées primaires, après la révolution, l'âge des vot de vingt-cinq ans; en 1792, lorsque le trône fut renversé de vingt-un ans suffit et il suffit encore.

Ajoutons que la constitution de l'an III punit de vingt a terdiction des droits de citoyen la vénalité des suffrages.

Ajoutons encore que, dans l'antiquité, les citoyens p recevaient une rétribution pour assister aux assemblées ques, et qu'en France on leur a aussi donné, durant l'an I le nom de sectionnaires, une rétribution de deux francs. Aj

riches, les électeurs, en ont reçu une; ajou-
que ... ens encore plus riches, les députés, en ont de
re... , contre laquelle les pamphlétaires et les plaisants
... réclamer. Elle n'était cependant que de dix-huit,
par jour, et de plus elle était légale : car, au besoin,
... , ces braves députés, n'avaient pas manqué de faire
... l

au ... où nous parlons, à la dernière année du
... nouv... c... tution de l'an VIII n'exige pas plus
celle de 1793. Tous les citoyens sont appelés à
tables, ces notables à en élire d'autres, et ces au-
res.

... que les assemblées primaires et les assem-
... les n... t jamais eu et n'ont pas encore de lieu de
... je tout dit, et enfin pourrai-je parler de cette
au 1er ... , l'ouverture des états généraux à Ver-
, où le pe... , ivre d'amour pour son roi ivre d'amour
... , ... ssait la terre et les cieux de ses *vivat*,
; ou les riches cortéges de l'ancienne cour,
... u cabinet, la file des équipages, étaient ralen-
... itoyens, dans le feu de l'enthousiasme que
... de toutes leurs forces les députés des trois ordres.
... se fait-il que, dans la même France, peuplée des
Français, aient succédé, en quatre petites années, les
... es du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août, du 21 jan-

... n! écoutez l'histoire des représentations qui se sont suc-
cédé :

A la première, qu'on appelle du nom d'Assemblée constituante, les trois ordres commencent, après bien des débats, par vérifier leurs pouvoirs, par lire les cahiers des assemblées bailliagères qui les avaient élus; et, ô surprise! il en sort la révolution tout ... e, telle à peu près que la décréta l'Assemblée constituante.
... is ... que la nation applaudissait des pieds et des mains, ... re a ébranler pour ainsi dire la terre, cette très petite ... ie de la nation, la cour, la noblesse, le clergé, la magistrature, la finance, que la vieille histoire appelait la nation, frémit. Les représentants à l'assemblée se divisent; la salle semble se fendre en deux, ou plutôt en trois, car aucun des ordres ne veut d'abord se réunir à l'autre. Enfin l'ordre du tiers-état se sépare, s'en va à l'église Saint-Louis, en disant ces belles phrases : Qui m'aime, me suive. Naturellement l'ordre du clergé, composé en si grande partie de curés, devait suivre : il suivit, et fu-

bientôt suivi de celui de la noblesse, non pas de la basse de la haute.

Lorsque les trois ordres se furent pêle-mêle réunis d même enceinte, sous la même présidence, sous la même so sous le même bureau, la révolution fut bien près d'être co e, et, la grande journée du 14 juillet exceptée, les tres sanglantes journées étaient inutiles. J'ai long-temps troversé à part moi cette opinion.

Je me suis souvenu des diverses astuces, des divers n employés pour dissoudre la représentation nationale o s'en défaire; n'importe, puisqu'elle était assemblée, puis pouvait partout s'assembler, puisque sur tous les points France elle pouvait trouver un jeu de paume, puisqu'ell la maîtresse et qu'elle ne pouvait plus cesser de l'être depuis l'invention de l'imprimerie, le moyen de détrô grand peuple remparé entre les deux mers, les Pyrénée Rhin?

Voyez d'ailleurs avec quelle rapidité, quelle majesté présentation nationale se relève, lorsque, deux ans apr 1791, elle mesure, un à un, avec son nouveau comp fleurons de la couronne du roi des Français, elle qui, de auparavant, dans le grand cérémonial de réception, agenouillée, par ses députés, devant le roi de France et d varre.

Peut-être que, de bonne fortune, ce chapitre a déjà re quelques lecteurs qui ne dédaignent pas de le lire avec att je les prie instamment ici de bien examiner s'il convient présentation nationale de se réunir successivement et à sa dans les trente palais que, sans frais, on lui élèverait ou approprierait, dans les trente bonnes villes de France, ou contraire, il lui convient mieux d'occuper toujours, à t mais, son magnifique palais Bourbon, où elle avoisine le g nement, où elle est sous la garde d'un million de Françai de Français athéniens, que mille vents agitent, font tou en mille sens divers.

Qu'on se souvienne de la castramétation ou des itin successifs de notre représentation.

En 1789, elle est à Versailles, au bâtiment appelé d nus; on l'en chasse, elle va au jeu de paume. Quelque après, le roi va à Paris, elle va à Paris. Elle se fait ou salles de l'Archevêché; elle n'y est pas bien, elle va à l du manége des Feuillants. Le canon du 10 août vide les ries, elle va aux Tuileries. La constitution de l'an III di

ésentation en deux sections : les Anciens restent aux Tuile-
: les jeunes ou les Cinq-Cents retournent aux Feuillants,
nège, d'où ils vont au palais Bourbon, où la représenta-
est encore, où elle sera jusqu'à ce que sur le sol de la
e de nouvelles révolutions aient déchaîné des vents nou-
eaux.

Ne croyez pas que, lorsque la représentation nationale, sous
nom de tiers-état, se trouvait encore dans une salle séparée
s deux premiers ordres, elle obtînt moins de respect; on lui
isait aussi nos seigneurs, et les députés du clergé et de la no-
lesse furent bien plus considérés après leur fusion avec la vraie
eprésentation, le tiers-état.

On voit bientôt les trois ordres quitter leur costume si anti-
ue, mais qui était devenu si outrageusement expressif, en ce que
elui de la noblesse était un beau chapeau à panache blanc, ha-
it noir, manteau noir avec parements de drap d'or, veste de
lrap d'or, tandis que celui du tiers-état n'était qu'un ignoble
hapeau sans panache, qu'un habit noir, qu'un manteau noir,
'était enfin, moins la plume, que l'habit de deuil de la noblesse,
que refusèrent de porter les députés paysans bas-bretons, aimant
mieux se parer plutôt de leur grande veste et de leurs longues
chausses de bure.

Ce fut un malheur que cette totale dénudation d'insignes. Les
députés se respectèrent moins, et souvent la populace, dans les
invasions insurrectionnelles, se mêla avec les législateurs en
carmagnole et en moustache comme elle. Enfin la représentation
se croit obligée de décréter qu'elle s'armerait, et en effet elle
rend des décrets tout armée. Plus tard, passant à une autre ex-
trémité, elle s'habille, comme le sénat romain, en toge pour-
prée. Mais quel devrait donc être le costume des représentants
de la nation? Chaque député devrait porter l'habit de son état.
Je voudrais ajouter un grand médaillon en velours rouge où se-
raient brodés en argent ces mots : N..., représentant du dépar-
tement de... Celui qui lirait en lettres d'or ces mots, équivalant
à ceux-ci : Je représente quarante mille Français, se respecte-
rait, et qui se respecte est respecté.

Mais on me fait mille objections : Un député est le député de
tous les états. Vraiment oui ; toutefois il appartient nécessaire-
ment à un état, et chaque état ordinairement a son habillement
qui lui est propre. Alors il serait démontré à la première vue
que les états les plus nombreux ne comptent que le plus petit
nombre de députés, et que les agriculteurs, les artisans, les
marchands, qui forment la presque-totalité de la nation, n'en ont

presque pas, bien qu'ils ne manquent pas de représent leurs intérêts, car les avocats, les fonctionnaires, formant grande majorité des corps législatifs, aiment à protéger en phrases le commerce, les ateliers, et surtout les chaumière quelle différence si l'on prenait dans ces trois états leurs sentants, qui, n'en doutez pas, s'y trouveraient fort inst fort aptes, et aussi grands et aussi beaux parleurs que le mes dont la langue est journellement affilée au barreau o les salons?

La police intérieure de l'assemblée n'est pas, il s'en omettre.

J'en reviens à mon exclamation! O Gaulois, Francs, Fr qu'ici je vous trouve encore plaisants! Ce n'est pas lorsqu discutiez dans l'enceinte de la représentation et qu'en deh France discutait comme vous si les états généraux opin par ordre ou par tête; mais c'est lorsque vous réglement nutieusement votre vote; lorsque vous discutiez si chaqu teur parlerait devant une horloge de sable ou devant une h à roue, et s'il s'arrêterait à la cinquième, à la dixième m au lieu de décréter avec sévérité que les places seraient mois tirées au sort, et qu'il était immuablement défendu d mer aucun député ni dans les procès-verbaux ni dans les publics, car Gaulois, Francs, Français, il vous arriv souvent, comme si vous étiez professeurs de rhétorique, démiciens, de donner le prix, non à l'homme de bon sens bonne raison, mais au plus beau parleur, c'est-à-dire de d ses propositions.

A l'Abbaye! à l'Abbaye! est votre cri lorsque vous vo donner la réclusion policielle d'un de vos collègues. La c le mot sont fort plaisants.

C'est encore fort plaisant de voir la représentation se en droite, en gauche, en centre, en montagne, en plai s'insultent de ces divers noms.

Il y a un livre célèbre intitulé : *De variâ Aristotelis fo* Il me semble qu'il pourrait y en avoir aussi un autre sur l férentes fortunes de la représentation nationale française.

D'abord lorsque les états s'ouvrent, elle se montre proc nellement sous la triple forme des trois ordres, dont les de miers brillent de crosses, de mitres, de panaches, de pl de croix militaires. Mais bientôt le troisième ordre ou tier qui est à la suite des deux autres, se les incorpore; il force, il en use, et les députés de l'antique clergé, plus a que ses antiques monuments, et les députés de l'antique nol

naguère la maîtresse des quarante mille châteaux qui dominaient la France, disparaissent et se fondent dans la représentation du tiers-état, dans la représentation nationale, ne laissant de traces que dans les souvenirs de l'histoire. L'assemblée de la nation, dont le président, quelques mois auparavant, se trouvait si glorieux d'avoir obtenu en sa qualité les grandes entrées du cabinet à Versailles, traite, comme on dit, de haut en bas, la royauté, qu'elle fait asseoir sur un trône neuf et de mauvais bois.

La représentation, sous le nom d'Assemblée nationale, clôt ensuite sa session, et s'en va, emportant les malédictions des hommes qu'elle avait déplacés, et les bénédictions des peuples, qui se prolongeront dans la postérité.

Sur l'Assemblée nationale que nous appelons Constituante, s'enta l'Assemblée législative.

Sa carrière, comme celle de l'Assemblée qui l'avait précédée, n'est pas embarrassée par les émeutes, les famines factices; elle n'a pas affaire avec un ancien ministère tout-puissant, qui lui déclare que, si ses éléments, ses trois ordres, ne peuvent s'accorder, on se passera d'elle, et que le roi, connaissant par les cahiers des doléances le vœu national, fera seul le bien de son peuple. Les choses avaient depuis bien changé. On n'interdisait plus à l'ordre du tiers-état de prendre le nom de communes; on ne parlait plus de soumettre les décrets, comme des ordonnances du roi, à l'enregistrement des parlements, et la formule de la sanction des décrets n'était plus terminée par les mots : Tel est notre plaisir. Les choses, qui avaient bien changé, changèrent encore de plus en plus, jusqu'à ce que, les insurrections ou journées ébranlant, ne cessant d'ébranler le trône, Louis XVI tomba dans les bras de l'Assemblée législative, qui, l'ayant remis dans ceux de la commune de Paris, convoqua une Convention nationale, ferma les portes des Tuileries, du palais du roi, et s'en alla.

La première assemblée nationale, celle des États généraux, fut de douze cents députés; la deuxième assemblée, si mal nommée l'Assemblée législative, car toutes les assemblées sont législatives, fut de sept cent quarante-cinq; et la troisième, la Convention, de sept cent quarante-huit.

On reproche à la deuxième assemblée sa légèreté dans sa foi solennelle. Le matin elle avait fermement juré, les bras tendus vers l'Éternel, fidélité à la monarchie; le soir elle convoqua la Convention, qui devait proclamer la république.

S'il est vrai que Sixte-Quint ait un jour glorifié Elisabeth d'avoir fait couper la tête à la reine Marie, il a appelé un demi-siècle après Cromwell et son parlement. Je suis persuadé que la

partie de la Convention qui condamna Louis XVI avait,
insu, dans sa pensée, quelque chose des paroles attribı
Sixte-Quint. Aussi je blâme un de nos écrivains d'avoir di
y avait quelque grandeur dans les crimes des jacobins. C'
blasphème contre le caractère national, un blasphème coı
raison.

Quand la hache eut trempé dans le sang des rois, elle t
dans le sang d'un grand nombre des juges, qui, à leur tour
extra-judiciairement, ce qu'on appelait alors, révolution
ment jugés, c'est-à-dire, tous, sans exception, décapités

La majorité de cette Convention qui dans un temps,
peur et malgré elle, fit déborder la barbarie sur la France
cependant des idées de civilisation très patriotiques, très
sophiques; mais sa Montagne voulait, suivant l'expressioı
mune, les faire mûrir en serre chaude, c'est-à-dire par la t
de l'échafaud.

Disons ce que devint cette représentation nationale conv
nelle. On la vit en l'an III se renouveler par tiers, et se (
en deux chambres, différenciées par l'âge.

On voit en ce moment, à la fin de l'année 1800, leurs sı
seurs les députés du conseil des Cinq-Cents et ceux du (
des Anciens, recréés ou ressuscités sous le nom de Coı
gislatif, votant silencieusement et au scrutin secret les]
de lois qu'à grand bruit, en belles périodes et en phrases so
viennent discuter devant eux et les orateurs du Conseil
qui les a proposés, et les orateurs du brillant corps du Tr
qui en a examiné, voté le rejet ou l'admission, en même
que, non loin de là, on voit aussi un autre corps législ
puissant corps du Sénat, destiné, pour des yeux clairvoya
faire, mais à lui seul et dans un avenir prochain, sous le n
sénatus-consultes, les lois les plus importantes.

Maintenant examinons enfin laquelle de ces assemblée
mieux représenté la volonté générale.

Mais qu'on sache d'abord qu'il n'y a pas plus de volonté
rale que d'homme général; il n'y a que des hommes indivi
des volontés particulières; toutefois, j'y consens, appeloı
lonté générale celle qui réunit le plus de volontés particul
Que de choses à dire a cet égard! Comme cette volonté gén
ainsi composée, est souvent erronée, souvent variable, so
susceptible d'influence, et d'être alors volonté particulièr
après tout la volonté sociale n'est qu'une opinion; et dans
bien de cas les hommes n'ont et ne peuvent avoir une opi
Et, lorsqu'ils en ont une, jusqu'à quel point sa transm

le de leur volonté peut-elle avoir lieu, et avant tout, jusqu'à point e opinion, cette volonté, peut-elle être constatée? ır un moment, la nation rangée devant moi comme Dieu. Il s'agit de décider si l'argent qui est dans ma poche . T le monde, sans exception, peut décider; mais au c aire de décider ou de discuter les droits de en so té. Sur tous ces millions d'auditeurs, il y en a ou c , Sieyès, Mirabeau, Mounier et deux autres, qui scou , qui vous entendent; mettez-en dix fois, vingt fois e, cent, c'est assurément beaucoup. Vous voyez , sur les points les plus importants, il n'y a et ne peut ni opinion, ni volonté générale, par conséquent ni trans- ni représentation; mais dans ces cas on complimente le dans d'autres on nomme sans façon les masses, en volonté g e sa volonté, qui n'existe point.

quons m enant ces principes à tout ce qui a été fait jours de la révolution, à la constitution de u e, à la fin de la monarchie préparée par re, à la proclamation de la république, à la uon du roi, aux constitutions et aux infinis actes des ont suivi, et disons, en les rappelant succes- : La toute la nation a voulu, là seulement une partie, a seul petit nombre, là seulement un très petit, un in- petit nombre.

songe aussi que parfois la représentation est opprimée, qu s on fait souvent d'elle un instrument d'oppression; a re qu'avec l'opinion de la minorité on opprime l'opi- ma jorité.

Les petits tribuns, les petits agitateurs, ne savent pas cela, car savoir c'est comprendre, faire comprendre, et ils n'en agitent pas moins le peuple et ils n'en sont pas moins éloquents; peut-être en sont-ils plus éloquents: on crie le plus lorsqu'on s'entend le moins.

Et toutefois, debout devant l'Eternel, la main sur la poitrine, je suis obligé de conclure que la représentation est une admirable, la plus admirable des institutions. Elle fait d'un grand peuple une seule famille, un seul corps, une seule vie, une seule voix, à laquelle elle donne une seule volonté, qui sans doute peut errer, mais qui pour tous est la volonté commune, où chacun voit ou croit voir la sienne.

La représentation, comme la lumière des cieux, illuminera successivement et nécessairement toutes les parties de la terre;

elle sera la gloire, la vie des siècles, des grands siècles fi
elle sera l'âme de la civilisation ; elle sera l'âme du monde

---

DÉCADE XLVIII.

LA DÉCADE DES CINQ HORLOGES.

Nous avons vu comment la volonté nationale voulait
grande volonté nationale des assemblées primaires, comn
grande volonté nationale des assemblées primaires repré
voulait par la volonté nationale des assemblées électorales
sentantes. Nous venons de voir comment la volonté nation
assemblées électorales représentantes voulait par la volon
tionale des assemblées législatives qui se constituent. N
lons voir comment la volonté nationale des assemblées l
tives constituées donne des lois.

Vous connaissez bien des livres inutiles qui ont été fait
connais un fort utile qui peut-être est à faire, c'est celui d
liation de toutes les antiques, anciennes ou modernes co
tions des nations formant corps de cité, de peuple ou d'éta
qui ont précédé nos constitutions françaises. On y notera
les paragraphes, tous les articles hébreux, grecs, latin
mains, italiens, suisses, hollandais, anglais, anglo-amér
qu'elles en ont pris, tous les passages des livres de Calvin, de
gle, de Mélanchton, de Bodin, de Hobbes, de Milt
Locke, de Grotius, de Puffendorf, de Montesquieu, de
seau, qui se trouvent fondus, enchâssés dans la loi consti
nelle. Ce livre, dont à ma connaissance l'idée ne se trouv
part, se fera incessamment, je n'en doute pas ; et ce que j
d'écrire, avec le nom du livre où je l'ai écrit, devrait, ce m
ble, en être le premier feuillet ; mais attendez la justic
part des gens de lettres ! Qu'ils n'oublient cependant p
dans un temps ou dans un autre la vérité perce, perce la
perce les temps.

Je viens à mon chapitre, ou plutôt je l'ai commencé e
continue.

Puisque le plus grand nombre de ceux qui ont traité d
ciétés, puisque la plupart des personnes que j'ai entendu

ler sur cette matière ont comparé les constitutions sociales à des horloges, il faut que cette comparaison soit naturelle, juste; et à mon tour je m'en servirai et je dirai que dans la constitution de 1791 le poids de la volonté nationale du Corps Législatif était le grand, le maître-poids; que le poids du pouvoir qui exécute cette volonté était trop faible; et, bien que, sur le drapeau de la garde nationale de Clamart en Parisis, année 1790, il fût représenté sous l'emblème d'un gantelet de fer tenant une épée nue, il ne contrepesait pas: aussi l'horloge ne put-elle aller guère plus d'un an, et à la matinée du 10 août elle s'arrêta, se brisa, et vola en éclats.

La Convention nationale se moqua de la nation française quand elle lui présenta la constitution ou l'horloge de 1793. La nation française se moqua de la Convention quand elle l'accepta. Le poids du pouvoir législatif était à peu près le seul. Cette horloge ne pouvait aller et n'alla pas un seul moment.

Avertis par l'expérience des défectuosités de ces deux méchantes horloges, les conventionnels en firent une troisième, celle de l'an III. Elle ne put aller quatre ans entiers; elle sonna toujours mal: car, bien pondérée en ce que le poids du pouvoir législatif était divisé en deux, en deux chambres qui se balançaient chacune par un poids égal, ou du moins isolé, indépendant, elle l'était mal en ce que le pouvoir d'action, au lieu d'être monarchique, était pentarchique, c'est-à-dire que sa gravité, son poids, sa force, étaient divisés en cinq, étaient affaiblis.

L'horloge actuelle, celle de la Constitution de l'an VIII, sonne distinctement, et sonne fort; je crois qu'elle sonnera plus long-temps que les autres: le maître-poids, le poids de la volonté nationale, est divisé en trois: les projets de lois émanés du gouvernement passent à un Tribunat où ils sont examinés, et de là à un Corps Législatif où ils sont votés. Tout à côté, voyez aussi un Sénat qui fait, ou qui, on peut facilement le prévoir, fera les lois politiques et les lois internationales. Suivant quelques uns, le pouvoir exécutif consulaire ne pèse pas assez, et moi je trouve qu'il pèse trop, car le premier consul y ajoute le poids de son épée victorieuse dans les trois parties du monde.

J'ai entendu bien des choses sur les constitutions, entre autres qu'une constitution devait porter en elle-même le pouvoir de se remonter, de se modifier. Erreur! erreur! la plus pernicieuse des erreurs! Une constitution, si elle veut durer, doit se regarder comme éternelle: c'est en se disant perfectibles, en d'autres mots défectueuses, qu'ont péri et que périront toutes les constitutions.

Que n'ai-je pas encore entendu dire sur les constitutions tre autres, qu'elles devaient être dessinées de manière à nettement les trois pouvoirs distincts : le législatif, l'exéc le judiciaire, et que, toutes les fois qu'il y avait confusion avait anarchie, il n'y avait plus de mouvement, plus de vi

Voilà de grands éclats de rire qui se font entendre à mes les. Messieurs les rieurs, oui, j'en conviens, votre vieill stitution, d'abord aristocratique, théocratique, féodale, e féodale monarchique, ensuite monarchique absolue, où s vent tout était bizarrement, follement confondu, votre horloge a duré, a sonné pendant quatorze cents ans. Ah doute bien des gens la regrettent, veulent la reconstrui sont ceux pour qui toujours, à l'exclusion de tous les autre sonnait l'heure des honneurs, des dignités, des privilège richesses, des plaisirs. Français! Français! quand vous une constitution ou horloge qui sonnera régulièrement pou l'heure de l'égalité devant la loi, l'heure de la liberté s donnez-lui un piédestal de bronze ; qu'elle vieillisse avec tion, qui vieillira avec elle ; et quand il vous viendra de Lo d'Amérique ou de Genève de prétendus grands artistes qu dront changer quelque pivot, quelque rouage à votre ho mettez aussitôt sans balancer tous ces horlogers à la porte

---

DÉCADE XLIX.

LA DÉCADE DU CONSEILLER-CLERC.

J'arrive de Saint-Flour ; j'y ai vu un parent qui arrive d tainebleau. Pourquoi n'arriverais-je pas de Saint-Flour? quoi mon parent n'arriverait-il pas de Fontainebleau? M rent y a vu un de ses amis qui a parlé au premier consul. P le premier consul lui a parlé, pourquoi n'aurait-il point pa premier consul? Mais comment et à quelle occasion? A moment. Vous ne savez pas, vous saurez que le premier c très brave sur les champs de bataille, n'en a pas moins p sûreté, autour de lui, une police très sévère. Tous les bou de Fontainebleau vous diront qu'il fait faire par des gend habillés en bourgeois le recensement nominatif des personn se trouvent dans les maisons. Un assez vieux personnage,

qui ne désirait pas de lui être amené, lui ? Qui êtes-vous ? lui dit d'un ton prévô- [illegible] a vérité. — Je l'ai bien dite aux rois. [illegible] avant la révolution, conseiller-clerc au par- [illegible] ne, il y a quelques années, on faisait [illegible] et aux clercs tant qu'on pouvait en [illegible] on les fait mourir de faim, j'ai été [illegible] vieille dame de la rue Saint-Méry m'ait reçu [illegible] les conseillers au parlement qui vous fai- [illegible] urs, comme le frère puîné du roi [illegible] vous avez [illegible] nt querellé les rois. — Mais les [illegible] les ministres, et les ministres moins que l'orga- [illegible] nistère, tant juridictionnelle que bureaucratique ; [illegible] chaos, grossissant à chaque siècle depuis Henri II, [illegible] des secrétaires d'état et de leurs départe- [illegible] absurdités, en contradictions, en inextri- [illegible] un vrai chaos, où les ministres étaient quel- [illegible] quatre, à cinq lieues de leurs bureaux, chaos que la révolu[illegible] t a tout aussitôt fait disparaître, et que [illegible] été l'histoire, eût aussi, de même que tant [illegible] vicieuses, fait d'un seul regard disparaître : car [illegible], si elle eût été vraiment l'histoire, eût fait seule la rév[illegible]tion. Mais vous, général, aussi puissant que la révolution, [illegible] puissant que l'histoire, vous qui avez trouvé la nouvelle [illegible] e toute désencombrée de l'ancienne, vous pouvez nous d[illegible]r une bonne organisation du ministère. Déjà les divisions du pouvoir ministériel, qui font partie des diverses lois constitutionnelles, ont été généralement approuvées ; il s'agirait seulement de rendre les ministres constitutionnellement immuables durant une certaine période d'années, pendant lesquelles, toute intrigue devenant inutile, toute intrigue cesserait ; et alors les partis du corps législatif n'accorderaient pas, ne rejetteraient pas des lois pour faire ou pour rejeter des ministres ; et, ce qui ne serait pas un grand mal, les bureaux ne gouverneraient plus la France sous le nom des ministres paresseux, ignorants, inexpérimentés, sous le nom des nouveaux ministres, ce qui ne serait pas un grand mal non plus. Vous avez établi plusieurs vastes écoles de divers genres, dont la France ne s'est pas mal trouvée. Etablissez-en une encore plus vaste, plus utile, une école de ministres, formée des plus habiles hommes des divers états. Prenez parmi les plus habiles magistrats le ministre de la justice, parmi les plus habiles maîtres des comptes le ministre des finances, parmi les plus habiles maîtres des requêtes le ministre

de l'intérieur, parmi les plus habiles généraux le minist
guerre, parmi les plus habiles amiraux le ministre de la
ainsi des autres. Tenez, général, gouvernez bien, fait
gouverner ma patrie, faites-en le bonheur, et tout anci
seiller-clerc que je suis, je verrai sans peine que vous a
trôné de son grand nom Louis XIV, et de son plus gra
Charlemagne.

Pendant toute la narration de Robert, Gervais n'avait
sourire. Certes, a-t-il dit, voilà un beau conte digne
d'entrer aussi dans l'histoire des grands hommes de Pl
Diable! diable! a dit Armand, non pas, s'il vous plaît,
police de Bonaparte; j'ai séjourné à Fontainebleau et à c
je défendrai Plutarque.

DÉCADE L.

LA DÉCADE DES COURTES RÉPONSES

Il y a peu de temps, trois, quatre mois, peut-être c
je ne veux pas mentir, qu'un beau matin me voilà, mal
engagé tête à tête dans une promenade avec un de ce
louangeurs du temps passé, toujours grands détracteurs d
présent. Nous vînmes à parler du Conseil d'état. Suiva
un Conseil d'état bien organisé devait être divisé en
grandes sections correspondantes aux divers ministères.
lui, notre Conseil d'état, composé tout d'hommes du jo
corrompu, ou du moins naturellement corruptible. Je l
crier, et crier tant qu'il voulut, contre le Conseil d'état
sieur, lui dis-je, en le regardant fixement, froidement, i
a pas! Maintenant, depuis la constitution consulaire, qui
un Conseil d'état ainsi divisé, j'évite mon promeneur, de
qu'à une courte réponse il en fasse une plus courte: Mo
il y en a!

Décade LI.

LA DÉCADE DE LA RANGÉE DES TÊTES.

Histoire des gouvernements, histoire de ceux qui ont gouverné, l'une doit succéder à l'autre. Pour beaucoup de ceux qui, aux sommités du pouvoir, ont paru, disparu, l'histoire chronologique, qui est si courte, me paraît trop longue. Je préfère l'histoire numismatique. Je prends donc et du papier, et du crayon, et de l'encre, et une plume, et je place à la suite l'une de l'autre et la vénérable tête de Louis XIV, si enflée par sa volumineuse perruque ; et la jolie tête enfantine de Louis XV, et la tête delphinale de Louis XVI, si fraîche, si artistement frisée ; et celles des ministres du conseil exécutif provisoire, à demi poudrées ; et celles des conventionnels du comité de sûreté générale, et celles des conventionnels du comité de salut public, les unes poudrées à blanc en toute rigueur, les autres coiffées de petites perruques blondes annelées à la Titus ; et celles des directeurs, coiffés comme les conventionnels des comités, car presque tous en étaient sortis ; et enfin celles des trois consuls, si ridiculement comptées comme trois pièces de monnaie sur les couvercles des tabatières, et j'ai, pendant ce siècle, l'histoire numismatique des rois de France, ou de ceux qui ont été rois en France, et je m'arrête là.

Vous vous arrêtez là, me crie une voix aigre et colère, vous vous arrêtez là ! Vous avez donc oublié que, surtout de notre temps, l'histoire de nos rois n'est guère que l'histoire de leurs ministres, et qu'elle est aussi à faire ? Et ne vous hâtez pas d'ailleurs de prendre vos avantages. Je sais comme un autre qu'il y a des noms obscurs, aussi obscurs que ceux des bourgeois de votre grande rue ou de votre grande halle. Mais de même que vous venez de grouper et de classer les rois, les comités législateurs, groupez et classez les ministres ; d'abord jusqu'à la révolution, suivant leurs titres de ministres secrétaires d'état, de contrôleurs généraux, de directeurs des finances, de ministres d'état, de chanceliers, de gardes des sceaux, de principal ministre ; et ensuite, depuis la révolution, en ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine, des finances, de la justice ; série inter-

rompue par les douze commissions exécutives, de nouv
prise et continuée par la constitution de l'an III, qui, ai
la constitution de l'an VIII, n'a pas fait de changements se
Ces dénominations, ces divisions, coordonnées aux gran
visions de la société et nées de son mouvement normal, d
et ne cesseront de durer et de se perpétuer dans la suite des

---

DÉCADE LII.

LA DÉCADE DES TROIS VERSAILLES.

S'il y a des gens pleureurs comme monsieur Toulous
aujourd'hui Gervais, il y a aussi des gens bien joyeux,
mon beau-frère; je les avais avant-hier, chez moi, t
deux. L'un ne cessait de vouloir pleurer; l'autre voulait
ment rire. Enfin, mon beau-frère s'est impatienté et l'a
gné à ces mots : Oui, Monsieur, j'en conviens, votre pla
belle; vous étiez domicilié au château Vieil de Bayonn
étiez officier de l'antique garnison de douze hommes d
bourgeois et de douze archers soldats; vous étiez exac
payé par quartier; vous n'aviez de votre vie un seul coup
sil à tirer ni à entendre tirer. Ainsi que bien d'autres, vou
à vos aises et à votre fortune; vous ne cessez de vous pl
Vous avez été mordu je ne sais où, ou plutôt je sais où;
lieu de vous envoyer à la mer, il faudrait vous envoyer
sailles. J'y ai été demeurer, moi; je m'y suis marié; je n
fixé. J'y ai connu bien du monde. Vous n'êtes pas le seul
dre; vous allez voir.

Mon beau-père, comme moi docteur médecin, me raco
jour qu'avant la révolution il fut appelé pour aller chez
layeur du petit commun qui se mourait dans les comble
maison de la rue de la Pompe. Il va : il entre dans un gra
appartement carré, pratiqué sous les toits coupés, où i
que marbre, stuc, ciselures ou moulures; au milieu d'u
velours vert gisait un homme vieux, ridé, surâgé. Il crut
trompé, il nomma son malade. C'est moi, répondit le vi
— Voyons la langue, le pouls. — Oh! Monsieur, j'ai une
dont vous ne me guérirez pas. Hier au soir, j'appris que je
ma place de chef des balayeurs du petit commun, et qu'

r; à la porte Maillot, du bois
une vre ardente, et, pour l'éteindre,
je que la ie, la fenêtre ou le puits.

LOUIS XIV. Ah ! Monsieur, continua cet
-vous que j'ai balayé à la cour de Louis le
de ma première communion, la dernière année
. Quel temps ! quelle cour ! quel roi ! Tout était et
dans l'ordre. Pe ne remuait ; tout était dans le
tout tremblait. Il n'y a pas dans les appartements un
je p . C'était e temps. Grandeur, majesté
s, dans ! Alors un simple gentil-
se bien qu'aujourd'hui un grand
; un eur s'exprimait, parlait aussi bien
un chef de balayeurs, ou, si vous voulez, un

LA R DE LOUIS XV. Mais sous le nouveau règne, tout
inant, et le déclin fut encore plus rapide après le car-
de Fleury. Ce fut alors le règne des jolies femmes, des
ét dies, icieuses, et surtout vaniteuses, impé-
s ; au le fut-elle plus véritablement la cour que
de e.

j devenu grand et fort. Il me convint de m'élever, de prendre alliance avec la fille d'un frotteur, et, le jour de mon mariage, je me trouvai en même temps neveu de l'allumeur des réverbères, et allié, à des degrés plus ou moins proches, d'officiers du serdeau, d'officiers du rôt, d'huissiers d'antichambre; ils ne l'étaient plus, mais ils avaient conservé les honneurs. J'eus au festin de ma noce des pages de la musique, des pages de la chambre, dits pages de la pantoufle, fils de bons bourgeois; et même, ce que vous pouvez littéralement croire, des pages de la grande et de la petite écurie, qui, cela va sans dire, avaient fait leurs preuves. Ils étaient, disait-on, amoureux des sœurs de ma jeune épouse et même de ma jeune épouse; mais j'étais un balayeur de cour et je n'eus pas peur. Aussi, peu de temps après, je fus nommé chef des balayeurs du grand commun, et, quelque temps après, au grade plus élevé de chef des balayeurs du petit commun. Je reçus ma commission le beau jour de Sainte-Anne, comme j'ai reçu l'avis de mon changement de fonctions, que j'appelle ma révocation, hier, jour de Sainte-Luce. Monsieur, je n'ai pas goûté une seule minute de sommeil pendant la plus longue nuit de l'année. Monsieur le chef, lui dis-je, remerciez Dieu, car vous vous élevez encore et plus que jamais. Vous aurez pour camarades, dans les conciergeries des autres portes

de bois, des nobles, des comtes, des marquis, des paren
ministres, des dames de nom. Ne soyez plus malade, l
vous, partez pour votre porte. Le soir du même jour,
entrer dans mon cabinet un grand et bel homme, bien co
en épée. Je reconnus mon très vieux malade; mais il ét
couplé, droit et leste comme un jeune valet de pied; i
à moi : Ce que vous m'avez dit est vrai, je suis guéri. Il
sur ma table une grande jointée de bons écus neufs, s'e
disparut.

La cour de Louis XVI. Cette histoire du père de ma fe
continua mon beau-frère, me revint l'année qui suivit ce
la révolution; et lorsque cette ville, de jour en jour plus la
sante, fut abandonnée des médecins, j'allai m'y établir.

On ne peut s'imaginer, et il faudrait exercer mon état,
se persuader jusqu'à quel point la cessation des anciennes,
breuses, subites, brillantes fortunes, a influé sur la san
habitants de Versailles, presque tous ou grands seigneu
gens de cour, ou compères ou commères des uns et des a
Lorsque le roi y demeurait, on s'y portait bien; maintena
ne s'y porte plus bien. Vous allez entendre plusieurs his
dans le genre de celle du malade de mon beau-père, avec l
férence qu'aujourd'hui ces maladies n'ont pas d'issue, q
sont incurables.

Il n'y a pas encore une heure qu'il m'est venu un homm
mal vêtu et fort soucieux. Monsieur le docteur, m'a-t-il
n'ai plus de jambes; je n'en suis pas très fâché, parce q
perdu mon emploi de coureur. Je n'ai plus d'appétit; je n'e
pas non plus très fâché, car je n'ai plus le sou. Mais je n
pas, et certes, depuis la révolution, il nous est bien diffic
nous qui avons été quelque chose, de nous amuser à fai
beaux châteaux en Espagne. Ah! Monsieur le docteur, l
temps que celui qui est passé, et qu'il est vilain celui q
maintenant venu! A dix-huit ans, j'avais été déjà coureu
plusieurs grands seigneurs; je devins ensuite, à force de p
tion, coureur du garde des sceaux. Quand j'arrivais au ch
dans la cour des ministres, avec ma plume sur la tête, ma
veste écarlate et ma canne à grosse pomme d'argent, ma
de coureur, j'effleurais si légèrement la terre, j'étais si leste
les ministres, qui, pour se distraire, mettaient quelquefois l
à la fenêtre, voulaient tous m'avoir. Il n'y eut que le cont
général des finances, qui seul aurait pu me gagner, qui
dit ni ne me fit jamais rien dire, et qui sans doute, courb
jours sur ses calculs, ne me vit jamais arriver: car nous,

, les p lons, une belle
; j'a' nuit cents i et bouche à
je je po is quelque-
v qu'elles plusieurs jours
'. r a oi que je les avais
; s quoi je ne faisais qu'un

ita ma place. Ne sachant plus que faire, je
levée de la première réquisition vint, m'enleva
p e que je n'avais épousé qu'à l'église.
e la Vendée. Au moment de donner une
e ant du peuple nous harangua. Moi, je me
coureur, me dis-je, que veulent les Vendéens?
urs, des coureurs. Que ne veulent pas les ré-
ds seigneurs, des coureurs. Mon parti fut
je v ais, à la troisième charge, tourner le dos et
a b llon; mais, à la seconde charge, mon batail-
nt et tourna tout entier le dos aussi parfaitement que
désirer. Je voulais me mettre à la tête des fuyards
temple de la légèreté; mais, dans ce sauve-qui-peut,
ivai qu'un coureur médiocre: plus de la moitié de
camarades me passèrent; et cependant je marchai
ne m'arrêtai qu'ici, où je vins me cacher dans la
e ma femme.
cation de la constitution de l'an III, je me crus
oilà, me dis-je, que la France veut revenir au bon
aujourd'hui des ministres.
présenter au ministre de la justice. J'avais pris mon
ne: on crut que j'étais un messager d'état, on me
. A l'antichambre, le secrétaire intime vint me de-
ue je venais faire; je lui répondis que j'étais l'ancien
garde des sceaux, que je désirais me placer au ser-
stre. Le secrétaire intime entre; la porte demeure
; le ministre lui répondit avec quelque humeur: Le
garde des sceaux! qu'il aille se promener. Je n'at-
u'on revînt me porter la réponse; je sortis tout hon-
ns à Versailles, et, depuis, mon découragement tous
gmente. Anseaume a beau, chaque premier de l'an,
e une contre-révolution pour étrennes; elle ne vient
toires me désespèrent. Monsieur le docteur, je ne
ce monde; je maigris à vue d'œil, je me meurs. Vous
, poursuivit mon beau-frère, que je me gardai de
e pauvre garçon des sirops, des bols, des remèdes

ou un régime quelconque. Mon ordonnance fut de né pl
les journaux officiels et de voir Anseaume, et, à défaut
seaume, le chef des trente frotteurs, le commandant de
mands, les officiers de la connétablie ou les gardes de la

Ce qui m'attira la visite du coureur, continua mon beau
ce fut celle d'Anseaume, que j'avais eue il y avait déjà q
temps. Il était venu de même le matin, et cette fois j'étai
de déjeuner : aussi me parut-il un peu long. Monsieur le do
me dit-il, pour bien commencer, il faut que vous sachiez q
famille est de toute ancienneté à Versailles ; elle y était
Louis XIV, et peut-être avant Louis XIII. Alors nous n
encore que de pauvres petits paysans, vendant des bot
feurre ou des balais de bruyère ; mais depuis que nos roi
venus s'établir chez nous, toute notre nombreuse famill
partie de la cour. Si vous aviez été ici il y a quelques a
vous auriez vu que je n'y étais pas sans un peu de crédit..
des parents dans les jardins qui taillaient les arbres dont
mangeait les fruits ou à l'ombre desquels il se promenai
avais dans le chenil, qui étaient à la tête de cent, de deu
chiens, qu'on charroyait dans de grandes voitures de Ram
let à Fontainebleau, de Fontainebleau à Versailles ; qui p
taient aux pages les fusils que les pages présentaient au
avec lesquels il tirait vingt, trente coups sans bouger de
car quinze, vingt valets ou manants lui poussaient le gibier
sous le fusil. J'en avais dans la buanderie, qui lavaient l
du roi et qui mettaient ses vieilles chemises. J'en avais
dans la garde-robe, qui avaient la défroque du roi, qui s
le lendemain étaient coiffés, habillés, chaussés, ou peu s'en
comme le roi l'était la veille.

La république a beau dire, la cour était une bonne
excellente chose. Elle faisait vivre tant de pères de fam
même d'orphelins ! Le roi se chargeait de tous ceux do
pères étaient employés d'une manière quelconque. Les ét
paiement portaient à la fin, dans chaque diverse partie d
vice, les noms de Francillon, de Pierrotin, de Juliette, d
nette ; demandez à tous mes camarades. Quand aujourd'
république se plaint des grandes dépenses de la cour, (
sait ce qu'elle dit.

Je n'avais pas de parents mais j'avais des amis dans la b
Le pâtissier de la reine, que j'ai fort pratiqué, ne gagnait
moins de dix ou douze mille francs. Le pâtissier du roi g
autant, et peut-être plus. Combien diriez-vous qu'on don
l'homme qui avait soin du tapis de la table du conseil ? Six

soin de l'encrier du roi, avec lequel ces pour tant de millions? Huit cents ; n'avait-il pas assez? ...que je ... un peu grandelet, je fus pro- ...es fort ... vées. On voulut me faire porte- ..., porte-chaise, porte-... s; je refusai. Je savais un peu ...que : on me proposa de me faire timbalier du cabinet, ...tbois des écuries, trombonne, trompette marine, trom- ...plai... ; je refusai. On me demanda s'il me convien- ...re c... eur de vin, d'être intéressé dans la fourniture de ...e, p... laquelle Louis XV dépensait jusqu'à quarante par an, je répondis que non, que non. Alors on au service personnel des princes, et j'allai toujours en . Je fus successivement garçon de la chambre chez ...re, les Conti, les Condé, les d'Orléans, chez Mes- ...s, chez le Dauphin. Non, Monsieur, non, jamais vous ... vous faire l'idée d'une vie aussi heureuse que celle ...le la chambre. Dehors, nous étions accueillis avec avec une espèce de respect. Quand nous étions ...n, les grands seigneurs, qui ordinairement rece- ...sans ...on les poètes, les officiers de guerre, et même les ...se levaient dès qu'on leur annonçait un garçon de la ...e des princes et des princesses. Ils venaient à nous, et, ...r mieux entendre ce que nous avions à leur dire, ils nous ...ntaient tantôt l'une, tantôt l'autre oreille, comme s'ils vou- ...nous embrasser. Ils nous reconduisaient toujours quelques ..., n... caressant de l'œil, du geste et de la voix. Au dedans, ...n moment d'ennui, nous étions sans cesse en action pour une chose ou pour une autre. Enfin, le soir, lorsque nous étions de service, nous voyions faire la partie des cartes; nous assistions aux petits jeux de société.

Aussitôt qu'un prince naissait, on l'ondoyait; aussitôt qu'il avait douze ans, on le baptisait, et aussitôt fête, joie, bombance, largesses. Le prêtre avait six cents francs; le clerc, le suisse, tout le monde à proportion. Aux mariages, plus grande fête. Aux funérailles, on ramassait deux cents pauvres, on les habillait, on les chausasit comme d'honnêtes gens; on leur donnait à chacun trois francs pour accompagner le convoi. Aux funérailles du Dauphin père de Louis XVI, il y avait plus de deux cents prêtres; à celles du Dauphin fils de Louis XVI, il n'y en avait guère moins. Aux baptêmes, aux mariages, toujours musique, bonne et meilleure; aux funérailles, grand deuil drapé.

Vous auriez vu, dans ce temps, rendre des pains bénits, ou

gâteaux bénits, qui coûtaient cent, deux cents francs; les
deroles ne coûtaient guère moins. Le cierge de l'offrande
incrusté de huit demi-louis d'or; on en donnait autant à l'o
à la quêteuse autant. Aujourd'hui, vous ne voyez rien d
cela. Il semble qu'avec le tonnerre la grêle soit aussi t
sur l'église.

Cependant j'avoue que nous avions quelquefois des cam
un peu glorieux. Il y en avait un qui avait reçu d'un de n
brillants princes un grand coup, de pied dont il ne cessait
il ne cessera de se vanter toute sa vie.

Enfin, nous étions tous fort contents, lorsque, le quato
let, la Bastille se laissa si sottement prendre, car nous di
nous, que nous l'aurions mieux défendue avec nos broc
nos lardoires, mais il n'était plus temps. Que pouvions
faire, les cinq ou six mille gens du château, contre les de
trois cent mille fous de Paris, qui avaient des fusils et d
nons? Bientôt après, le château fut évacué, et le lende
quand je passai entre ces deux grands bâtiments rouges, le
et le petit commun, la veille si bruyants, si pleins de v
devenus tout-à-coup déserts et froids, il me sembla passer
deux grandes bières ou entre deux grands tonneaux vides.

Au commencement, je pris patience; j'avais compté d'
sur les armées prussiennes; j'avais compté ensuite sur les a
autrichiennes, ensuite sur les armées russes; enfin, qua
vu qu'il n'y avait que les armées françaises qui demeur
debout, j'ai fait assembler toute la parenté. Nous y avions
que nous tâcherions de sortir du fond du puits ou sur les
du bouc ou sur les oreilles du loup, et qu'après avoir pr
informations, nous nous mettrions au service de la nouvell
du Directoire. Mais on nous apprend que les directeurs n'a
ni jardins ni jardiniers; que c'étaient d'anciens avocats qu
laient jamais à la chasse, faisaient blanchir leur linge à V
rard, n'avaient pas de garde-robe, et portaient, jusqu'à tant
fussent bien râpés, leurs vieux habits et leurs vieilles cul
qu'ils n'avaient d'ailleurs pour eux tous que cinq cent
francs au lieu des trente-six millions de la maison du roi et
reine. Ainsi, de ce jour, les garçons de la chambre, nous n'
plus rien à faire dans ce monde. Voilà trois francs, monsi
docteur, pour le temps que vous avez perdu, car je ne
demande ni conseils ni remèdes; grâce à la révolution,
crains plus ni les gouttes remontées, ni les apoplexies
droyantes. Monsieur Anseaume, lui dis-je, reprenez votre
achetez-en des feuilles de la Quotidienne: c'est la bonne

uleurs, la consolatrice des affligés. Lisez-la, croyez-m'en ; oi, de l'espérance ! Il faut que mon remède ait été bon, is, Anseaume a repris sa face rayonnante et fleurie, si le grand et le petit commun étaient rouverts.

, decins, continua mon beau-frère, nous sommes les conf urs : ils se trouvent souvent obligés d'écouter de leurs] iitents en même temps que celles de leurs ro rouvons souvent de même obligés d'écouter aes en même temps que celle de leurs mala- quant à i, j en suis bien aise, parce que je puis mieux ropner au genre de mal le genre du remède.

, vous souvenez-vous, quelqu'un de vous se sou- de la plaine du Pont-Colbert, entre Versailles et Jouy ? is en souvenez sans doute, à cause de la bizarrerie de car elle n'a ni pont ni rivière. Par delà sont de belles ns de campagnes, dont une appartient à un riche proprié- qui m'envoya chercher il y a environ un mois. J'y allai de pied tout doucement, en me promenant. Je trouvai un petit , maigre et sec, de soixante-dix ans au moins. Il avait ri , un air de vouloir vivre et d'avoir grand goût à la consulta ; je lui donnai mes avis ; il me dit qu'il les bons à suivre. Après quoi il me demanda d'où j'é- nt je m'étais fait médecin et comment j'étais venu ibnr a Versailles. Je ne pouvais trop voir quel intérêt cela pouvait avoir pour lui ; je ne pouvais voir non plus de raison pour lui en faire un mystère : je satisfis sincèrement à toutes questions. Monsieur, me dit-il, après avoir fait encore quel- s tours dans son jardin, asseyons-nous. J'ai voulu savoir qui rous étiez. Vous allez maintenant savoir qui je suis :

Ma famille habite depuis plusieurs siècles une petite ville de Bretagne. Elle passait pour noble ; cependant, aux plus terribles années de la révolution, mes ennemis n'ont jamais pu me prou- ver bien clairement que je le fusse. Mon frère aîné se fit avocat. Un homme en place, qu'il servit habilement, l'attira à la cour. Il lui donna un emploi, qui en peu de temps le rendit fort ri- che. Quant à moi, je m'étais marié avec la fille d'un de ses amis. Je vivais fort tranquille ; j'étais parvenu à un certain âge et je ne comptais plus quitter mon pays, lorsqu'un jour mon frère arrive dans une belle voiture à quatre roues, et, sans en des- cendre, me fait monter à côté de lui, fait placer mon fils et ma fille sur le devant, reprend le chemin de Versailles, et, avant la fin de la semaine, je me vois au milieu de la cour de France.

Monsieur, c'est assurément une fort belle chose que la cour,

non comme la guerre, quand on en est revenu, mais qua
y est, surtout quand on y arrive.

Mon frère et moi la trouvâmes tout en joie. Le surlende
qui était le dimanche, le roi et la famille royale, à leur ordi
dînèrent en public. Je remarquai que le roi mangeait b
franchement, ce qui faisait grand plaisir au peuple, qui
pas également content de voir qu'au lieu de manger la re
fît que plier et déplier sa serviette, car il était venu po
aussi comment la reine mangeait.

Peu de jours après, il y eut banquet royal, où figurèr
princes du sang : belle table certes, la plus belle alors qu'
voir en Europe ! Le roi et tous les princes avaient chac
épouse à la gauche.

Suivant l'usage, le banquet fut suivi d'un grand appart
dont toutes les magnificences se bornent aujourd'hui à une
réunion où le public de la cour est reçu, où le roi et la
jouent aux cartes et où toutes les dames sont assises.
m'entendre, Monsieur, il faut savoir qu'aux réunions ord
il n'y a que les tabourets qui soient assis ; pour m'entend
core, il faut savoir aussi qu'on appelle, ou, si vous voulez
appelait les tabourets les dames qui avaient les honneurs
cour ou les dames titrées qui de droit avaient ces honneur
le principal était d'être assis sur un tabouret en prése
roi ou de la reine. Maintenant vous verrez facilement l'ell
cette phrase, autrefois si commune parmi les gens de
A cette cérémonie, les tabourets baiseront, ne baisero
la reine embrassera, n'embrassera pas ; ce qui voulait et
veut encore dire, la reine embrassera, n'embrassera pas
chesses ou autres dames qui ont le tabouret.

Dans cette circonstance, il y eut aussi, suivant l'usa
bal paré, où les princesses, où les dames, vêtues des ha
cour, c'est-à-dire des anciens habits du siècle passé, da
avec les seigneurs, vêtus aussi d'anciens habits brodés su
les tailles. Les princesses nommèrent leurs danseurs, et
rent elles qui leur présentèrent la main. — Il y eut ens
bal ordinaire, bien plus gai ; les dames présentées y dan
comme les tabourets ; elles étaient toutes en petit domino
petites plumes, petits paniers, petite queue.—Enfin, il y
bal masqué où tout le monde, étant censé inconnu, et f
une espèce de république sans dignité ni distinctions, pu
et dansa.

Mon frère m'amena ensuite aux soirées ordinaires de la
royale. Je vis que ceux qui faisaient la partie des prince

aient, s'inclinaient, toutes les fois qu'ils leur donnaient les es. Je ne demandai pas à mon frère l'explication de cette ue de respect; mais je lui dis que j'étais sûr que le roi vait perdu à plusieurs reprises et qu'il n'avait jamais payé. Mon e me répondit : Les seigneurs qui gagnent font à la fin du un état de ce qui leur est dû. J'ai vu un de ces états conçu te forme : « Pendant les mois de janvier, février et mars » 1756, le duc de la Vallière a gagné au roi cinq cent dix louis, » t la somme de douze mille deux cent quarante livres. » il était écrit de la main du roi : *Bon*.

lque temps après mon arrivée à Versailles, mon frère me qu'il ne voulait plus que je visse la cour derrière son épaule, qu'il m'avait acheté une charge dans la maison de la reine, et que, dans deux jours, je prêterais serment entre ses mains. Je me souviens qu'à cette cérémonie j'entendais dire derrière i : La belle taille! la belle mine! Trouvez-vous, Monsieur, on soit assez poli à la cour? car, vous le voyez, je n'ai pas q pieds, et au collége mes camarades m'appelaient le petit fouin.

on frère me dit ensuite : Il faut, sans plus tarder, marier vos ants; votre fils commence à prendre l'âge, et votre fille pourrait à la longue perdre cet air de province qui vaut ici beaucoup d'argent.

Il me mena chez des sommiers de broche, des hâteurs, des gobelet-pain, des gobelet-vin, des écuyers de cuisine, des valets de la garde-robe, des porte-manteau, des clercs de la chambre. Que ces noms, Monsieur, ne vous paraissent pas extraordinaires, ils sont fort anciens. Ces charges subsistaient depuis quatre ou cinq cents ans, et la finance en était si considérable que le roi, lorsqu'il voulut il y a quelques années en supprimer une partie et rembourser les titulaires, ajouta plus de vingt millions aux dettes de l'état. Ah! certes, avant la révolution, l'expérience l'avait déjà prouvé, on ne touche pas impunément à de grandes et vieilles machines. Tous ces divers officiers portaient l'habit brodé et l'épée; un grand nombre d'ailleurs étaient gentilshommes. Remarquez, me dit mon frère, la fille du porte-manteau. Je la remarquai; elle me convint. Remarquez, me dit ensuite mon frère, le jeune cousin du capitaine des levrettes du cabinet en survivance. Je le remarquai; il me convint aussi. Les deux mariages furent presque en même temps arrêtés, célébrés, et presque en même temps j'eus une belle-fille et un gendre.

Quel excellent frère que le mien! Toujours et sans cesse il s'occupait de l'avancement de ma famille. Un jour, il fit venir

mon gendre, qui, ainsi que bien d'autres gens de qualité, p
le titre de baron sans avoir de baronnie. Mon neveu, lui di
frère, vous allez être présenté au roi. J'ai fait faire vos pre
vous avez plus de degrés de noblesse qu'il n'en faut.

Le lendemain toute la famille se trouva à la chasse d
où se font les présentations. Elle vit mon gendre, quand
présenté au roi, quand ensuite il monta les chevaux du roi,
il donna dix louis au piqueur du roi, quand il monta d
carrosses de la suite du roi, quand il donna dix louis au
du roi, quand il alla souper dans les petits appartements
ce qui ordinairement complète les formalités de la présen
Aussi le lendemain mit-il, ainsi que tous les gentilshomm
sentés, des souliers à talons rouges. Pendant plusieurs jour
la famille ne le regardait guère qu'aux talons; lui ne voul
y regarder, mais je voyais très bien que ses nouveaux tal
faisaient porter la tête plus haute.

Mon frère voulait encore que ma fille fût présentée; il
à me dire: Que vous en coûtera-t-il? les frais d'un ha
cour. A la vérité, la queue ou bas de robe est de près de q
vingt aunes; mais on ne fait pas cet habit tous les jours.
coûtera-t-il à votre fille? ajouta-t-il; trois belles révére
la reine, à qui elle présentera sa joue droite, sur laquelle l
appliquera sa joue gauche; ce sera tout. Mon frère, lui
dis-je, Dieu me préserve de croire que nous ne sommes p
gentilshommes! cependant vous savez que notre père étai
comme vous et notre grand-père avocat aussi comme not
A la cour, les preuves de noblesse doivent être des p
arithmétiques; les autres sont à faire rire. Mon frère ét
économe; il avait déjà acheté les habits, il entendait ne p
dre son argent. Tout ce que je pus obtenir, ce fut un aj
ment; mais qui gagne du temps gagne tout: cette prése
n'a jamais eu lieu.

C'est vers les années dont je vous parle qu'il devint diff
vivre à la cour, où, à chaque instant, suivant les gens
quittait ou qu'on rencontrait, il fallait changer d'affectio
principes et de langage. Souvent je me trouvais fort emba
et je regrettais alors de n'être plus avec les francs Bre
ma petite ville.

La cour, divisée sous Louis XV par les divers partis
famille, le fut sous son successeur par les diverses opinio
gieuses ou politiques. Les anciens courtisans qu'avaient
les sulpiciens et les jésuites étaient assez peu religieux
fort bons chrétiens. Les jeunes gens élevés dans les no

bl s l'irréligion, et il fallait l'afficher de
', l roi . ' auprès de certains hommes en
e. ; e n'ai vu autant qu'alors d'hypocrites philosophes
é et l'athéisme, qui sont bien l'opposé de la phi-

se viendrai toujours qu'un soir à souper, chez un
ir, un petit abbé, joli comme une poupée, avait
a u de divertir la compagnie aux dépens de la vieille
na il en fut à l'enfer, qu'il appelait son feu de joie, un
an la seule figure qui ne riait pas, l'interrom-
, lui dit : Monsieur l'abbé, à votre uniforme
ne quel régiment vous-êtes ; mais à vous entendre,
ne que vous êtes déserteur. Monsieur le comte, lui
toujours en riant l'abbé, il pourrait bien en être quelque chose ; e ne suis pas dans ma troupe, comme vous
la v e, n chal des camps. Parbleu, lui répliqua celui-
vi ne l'auriez jamais été, car, à vous conduire ainsi, il y
que vous seriez pendu. Le maréchal des camps ne
pas à se retirer, et toutefois le petit abbé ne put jamais re-
re sémillante gaîté ; son hôte avait beau lui dire : Quoi !
, tu ne crois à rien ; tu ris de tout, allons ; tu pourrais
Dieu av une crosse, une mitre, une abbaye royale, et peut-être plus. n'y fit ; il semblait que la terrible mine du maréchal des camps fût encore à table.

Les anciens courtisans tenaient aussi à l'ancien ordre des choses ; mais les jeunes étaient entraînés par leurs camarades, les jeunes colonels revenus victorieux de la guerre de la liberté américaine. Ils étaient entraînés encore, il faut en convenir, par la mode, qui applaudissait au roi pour avoir mêlé ses armes à celles des insurgés. C'était le temps où la France, dans son grand concert de louanges, et les gens de lettres dans leurs milliers de brochures, célébraient les vertus de Louis XVI. Ce bon roi les eut vraiment toutes, excepté une, celle qu'on n'aurait pas applaudie, celle cependant qui régit éternellement le monde physique, et qui a si souvent régi le monde moral, la fermeté, la fixité d'une volonté inébranlable.

Louis XVI voulut des choses opposées : c'est qu'il voulut par la volonté des autres. Au commencement, il pouvait être le maître de la révolution ; il ne le fut pas : la révolution devint maîtresse ; bientôt il n'y eut plus de monarchie, bientôt plus de monarque.

Le trône écroulé, Versailles resta vide. J'en sortis ; j'avais acheté aux environs cette maison de campagne, dont j'ai fait une

erme ; car c'est tout ce qui me reste de toute notre for
Mon fils et mon gendre avaient donné, comme les au lans la révolution américaine, ensuite dans la révolution :aise ; mais quand la mode générale d'émigrer fut venue, ils ;rèrent fort bien l'un et l'autre. Mon frère les avait précédé n'embrassant, il me dit que nous ne nous séparions que juelques semaines, que nous rentrerions tous à Versa ambour battant, mèche allumée. Vous savez ce qu'en a or e sort.

La noble famille de mon gendre, comme grand nombre .res familles, a toute sorte de parents ; d'un côté, elle tier Lusignan, aux anciens rois de Jérusalem et de Chypre 'autre à une famille de notaires, alliée avec celle d'un de lirecteurs. Mes biens, vous vous en doutez, ont eu à dé ivec l'administration des domaines nationaux. J'allai me ienter clandestinement au Luxembourg chez le directeur p le mon gendre. Je n'en fus pas mal accueilli, et à la seconde e fus invité à dîner. Quelle différence avec les appartemer Versailles ! Point d'huissier qui criât : Messieurs, le direc Le directeur, Messieurs ! Point de gentilshommes servants, le pages, point d'officiers d'aucune espèce. Le cuisinie vieille cuisinière, posaient les plats, changeaient d'assiett donnaient à boire. Les chiens et les chats circulaient auto .a table. Cependant les petits marmots, qui réjouissaient p maman. faisaient un train à ne pouvoir s'entendre ; il n'y audience que pour eux.

Après dîner, on passa dans une autre salle, où le café liqueurs étaient servis. L'air de la maison devint un peu bourgeois ; cependant le directeur et un de ses camarades d :ége ne parlèrent guère que de leurs anciennes relations d sinage, de leurs anciennes amours. Il entra enfin un aut recteur, précédé d'un laquais ; alors la conversation fut plu cordante avec la majestueuse salle du palais où nous étio pendant la conversation générale, les deux directeurs, s'e nant intimement à voix basse, j'entendis qu'ils se disaient : gleterre a trop, la Russie trop, l'Autriche assez, l'Espagn sez. Il manque ceci à la Prusse, ceci à la Suède. Je fis sem de n'avoir rien entendu ; mais je me retirai plein de respect fis au directeur un salut profond qui ne nuisit pas à mon af Depuis, les choses viennent encore de changer. Un petit g homme corse, ayant laissé son armée en Égypte, a déb en France ; et, à Saint-Cloud, un beau matin, il s'est en du pouvoir, l'épée toujours dans le fourreau. On dit que c'e

et que lorsqu'il tient il tient bien ; nous verrons.
ır, me dit cet ancien officier de la cour, je suis
pour vous de la révolution, car autrefois vous au-
r médecin d'une princesse, d'un prince, de Ma-
, chevalier de Saint-Michel, médecin de la
at, médecin du roi. Et maintenant, avec la
ie, pouvez-vous être? Médecin du comité de salut
urs ou des consuls; mais ces chefs ne sont
es : bespierre a toujours parlé, Barras a toujours
e n'a jamais fait et ne fera jamais que se battre.
ienne cour, en me reconduisant, s'arrête à
dernière porte de ses appartements, me fait asseoir, et
ur, avant de vous quitter, il faut que je vous
ces jours passés j'eus la visite d'un inconnu ; il cachait,
clairement qu'il appartenait à la cour du premier
pour lui montrer que je ne m'y trompais pas, je lui
près en ces mots : Bonaparte veut piloter son
ire cour; il fait bien. J'y ai quelquefois
nt. Voici mes idées, mon plan :

Le roi, le premier consul, c'est, sous des mots différents, la chose; la cour d'un roi, la cour d'un premier consul, c'est urs la même chose; la maison d'un roi, la maison d'un pre- consul, toujours c'est la même chose; mais dans ce cas, r, la maison est si grande, si nombreuse, qu'il faut la di- en départements.

Le premier, celui de la religion, a pour chef un grand aumô- — Le second, celui de l'hospitalité, de l'hôtellerie, de tel, a un grand maître d'hôtel. — Le troisième, celui de la bre, a un grand chambellan. — Le quatrième, celui de billement, celui du vestiaire, a un grand maître de la garde-robe. — Le cinquième, celui des écuries, a un grand écuyer. — Le sixième, celui de la bouche, a un grand pannetier, un grand échanson, un grand tranchant. — Le septième, celui de la chasse, un grand veneur, un grand fauconnier, un grand louvetier. — Le huitième, celui de la police, a un grand prévôt.

Ah! Monsieur, me dites-vous, ce n'est là que l'abrégé de la cour de France! Sans doute; mais cet abrégé n'est-il pas la cour la plus parfaite?

Si vous y joignez des gentilshommes de la chambre, mille se présenteront, et surtout les gentilshommes bonnets rouges.

Si vous y joignez aussi des pages, les fils de sans-culottes viendront en foule.

Je tiens aussi à ce que vous ayez des maréchaux des logis,

neurent au croc, ainsi que toutes les nombreuses demois
illes de libraires, qui les vendaient.

En continuant à suivre cette longue rue, j'aperçus au
l'une boutique une autre demoiselle, toute jeune, jolie
sonne, dont la figure en pleurs était brillamment éclairée
ayons du soleil qui passaient à travers la vitre. Sa boutiq
rait de nombreuses rangées de petits livres, reliés en mar
le diverses couleurs. Oh! me dis-je, cette demoiselle
pour une tout autre raison que l'autre. Je voulus m'en as
l'entre. Ma belle demoiselle, dites-moi le titre et le prix
petits romans. — Monsieur, ce sont des ordonnances ci
criminelles, qu'en mourant mon bon père m'a laissées pou
Il n'avait que cela; jamais certes, sans une contre-révolu
qu'on dit impossible, je ne me marierai. Vous ne devez p
rouver l'air bien content; je n'ai pas lieu de l'être. Je l
qu'à la voir elle ne pouvait que vendre ses livres, quels
ussent. Bon! me répondit-elle, quand il s'agit de procédu
léfie la demoiselle la plus jolie, la plus jeune, de vendre les
es ordonnances.

J'allai de Toulouse à Paris, par Orléans, où je couchai.
encore, rue du Martroy, une petite marchande libraire, b
spirituelle, laide au possible; elle est parente du feu c
Jousse, conseiller au présidial, quand présidial y avait, et
nentateur des deux ordonnances civile et criminelle. Le p
cette demoiselle, infatué de cette illustration, mit tout son
en Jousses; il en remplit sa boutique, son magasin, et, dep
14 juillet, il n'en a pas vendu un seul. Sa fille a passé plu
le ses belles années sans se marier, sans se plaindre. Ra
ant de résignation et de douceur, un homme riche l'a ép
sans dot.

C'est à Paris, c'est rue Saint-Jacques, rue des Mathu
que, dans la boutique des libraires, le canon de la révolut
ait le plus de ravage. L'abolition du droit coutumier a failli
ner la tête à un fort honnête homme qui voulait se pendre a
ieu de ses magasins de Coutumiers in-folio.

Que de divorces n'ont pas causés les commentaires su
coutumes! Ceux qu'on a faits sur la seule coutume de Paris
liraient la cathédrale. Un jeune effronté de libraire, qui
épousé une demoiselle n'ayant d'autre fortune qu'un ma
plein de coutumes et de volumineux commentaires, répétai
vant l'officier public : il y aura toujours incompatibilité entr
et une épouse sans dot.

Oh! qui me dira les faillites, les malheurs, les douleurs

s de dents qu'ont occasionnés les Recueils d'arrêts, ux du Palais, les Collections de jurisprudence, les es sul utions, les Traités du droit d'aînesse, les Traidro se iaux, les Honneurs du patronage, les et les m ximes, l'Officialité, la Procédure en cour , Juric on prévôtale, la Juridiction des hôtels-de- aicti aes gardes des foires, la Juridiction des eaux et a idici des traites internes et foraines, la Juridic- et jurés, les Tribunaux des conservateurs des e l uni , et autres pareils ouvrages! Mais ces livres rej e : Nous avons autrefois enrichi les librai- , ieurs ui les nouveaux livres, qui aujourd'hui les nt, qui ourd'hui dotent leurs filles, à leur tour feront p r.

DÉCADE LVI. — LA DÉCADE DES CATARACTES.

Monsieur Souchet était greffier du juge bailli de la cité de Rodez. On sait que peu d'années avant la révolution le vent froid d'une porte qui, à l'audience, où il ne pouvait changer de place, lui soufflait dans les oreilles, le rendit sourd, presqu'en même temps que le vent opposé d'une fenêtre qui lui soufflait dans les yeux le rendit aveugle ; le juge bailli, voyant qu'il ne connaissait plus les plaideurs, qu'il prenait Pierre pour Jean, Jean pour Pierre, qu'il n'entendait plus les jugements prononcés, qu'il faisait gagner le procès à qui le perdait, et perdre à qui le gagnait, pria tout doucement monsieur Souchet de céder sa place à un autre. Monsieur Souchet eut cette fois encore plus de peine à entendre le juge bailli. Enfin il fut forcé de l'entendre, enfin il l'entendit et il se retira tout irrité à son village, où il ne voulut que manger, dormir et ne plus voir personne, ni plus rien savoir de ce qui se passait dans le monde.

Cependant au bout de quelques années monsieur Souchet guérit de sa surdité ; mais les cataractes s'étant formées sur ses yeux, il devint entièrement aveugle. On lui amena un jour le chirurgien Maisonabe, dont la main légère, en moins de deux minutes, lui fit revoir ce monde. A l'instant monsieur Souchet veut partir pour la ville, aller reprendre sa place au bailliage. On ne peut le retenir ; il sort, il court, il arrive. Il ne trouve ni bailliage, ni bailli, ni greffe, ni greffier ; il voit l'auditoire changé en un ma-

gasin de chapeaux. Il n'en croit pas ses yeux. Je n'y voi je n'y vois pas! s'écrie-t-il, j'ai toujours les cataractes. moi chercher monsieur Maisonabe! monsieur Maisonabe dis-je. En même temps il prend le chemin de la rue Saint il entre dans l'ancienne cour du présidial et de là dans l d'audience, qu'il retrouve bien toujours la même, constu décorée sur le modèle de la grand'chambre de Toulouse, ris, et sans doute de toutes les grand'chambres. Ah! s'é plus fort que jamais, je n'y vois pas, je ne vois plus là-h huit ou dix conseillers en simarre, en cheveux longs, et, e sur leurs longs bancs de bois, les avocats, les procureu huissiers, en robe. Certes je n'y vois pas encore bien! je n pas! j'ai les cataractes! les cataractes! Allez-moi cherche sieur Maisonabe! monsieur Maisonabe! Ah! braves gen n'avais pas les cataractes, ne verrais-je pas du moins le crucifix devant lequel on prêtait le serment! Ne verrais- tout à côté la chapelle où entendent la messe les conda mort, au milieu d'un bon peuple qui prie avec tant de f pour que le jugement de la justice humaine satisfasse à la divine, et que le pauvre malheureux condamné monte de tence en paradis? Ah! mon Dieu! répétait monsieur Soucl serais bien fâché de ne pas avoir les cataractes et qu'il plus de crucifix, plus de chapelle. A Toulouse! à Toul s'écrie-t-il : les parlements sont si grands que je les ve que j'aurai encore les cataractes. Je pars! je pars! Il pa met en route, arrive à Toulouse, entre par la porte Monto va descendre près l'enclos du château Narbonnais, et le v quelques pas dans la grand'chambre; il la trouve vide. Q demande-t-il à ceux qui l'environnaient, quand donc com cera l'audience? Peut-être, ajouta-t-il, a-t-elle commen suis vieux, sans doute toujours aveugle, toujours avec me ractes, puisque je ne vois pas les avocats, les procureur huissiers, et sur ces hauts siéges quatre-vingts ou cent rouges fourrées. Mais, mon bon Monsieur, lui répondent sieurs voix, certes vous ne pouvez les voir, il n'y a pers absolument personne; vous avez voulu qu'on vous conduis salle, on vous a conduit ici, et on n'a pu vous conduire On me trompe, crie-t-il à tue-tête, on me trompe par piti toujours les cataractes! les cataractes! Ah! monsieur Maiso vous avez pris mon bel argent, et vous ne m'avez pas extra cataractes! Monsieur Maisonabe! vous ne valez pas mieu les autres. Quoi! criait-il, ces parlements, dans les rangs quels les rois prenaient autrefois place et rendaient la j

ie simples conseillers; ces parlements qui votaient l'im-
le consentement ou le refus d'enregistrement, qui se di-
tuteurs des rois, les pères du peuple... Et ajoutez,
en même temps quelques habits noirs que le hasard
s, ces parlements qui ont forcé le ministère Brienne
généraux; qui ont ouvert les portes de la
e a la révolution; qui, en refusant d'en enregistrer les dé-
ont peut-être pu la faire rétrograder; qui ensuite,
e grandir, lui ont, par leurs chambres des vacations,
ntré les dents... Quoi! reprenait alors à son tour et
belle notre greffier, ces parlements ne seraient plus! ils
été c e notre bailliage, par un prétendu décret légis-
s au for , supprimés! Je croirai cent fois plutôt
j'ai encore actes.
a f ins été et pendant longues générations seront
ires: on entoure avec bienveillance ce vieux fou,
nsieur le greffier du juge-bailli de la cité de
, car c ur l'avait fait connaître, pourquoi ne
v -vous pas re qu'on a supprimé les parlements? On a
la en des comptes! On a bien supprimé la
c udes! t un autre d'un ton dolent. Et les cours des
s de France! et les élections! et les chambres des gre-
rs a et les cours domaniales! disaient plusieurs autres
voix. Et pancarte de la Loire! et les traites foraines! et les
chanc eries! et les basoches! et les cours prévôtales! et les cours du point d'honneur! et les amirautés! disaient d'autres voix. Et les bourses! et les prud'hommes! et les jurandes! et les chambres de la marée! et les chambres des maçons! et la juridiction du grand pannetier, du grand veneur, du grand louvetier, des capitaineries des chasses, des eaux et forêts, des gruyers, des sergents traversiers, des cours prévôtales, des maréchaussées, des juges conservateurs des priviléges des écoliers, et d'autres et de mille autres! Monsieur Souchet, comment voulez-vous que la France parlante, écrivante, imprimante, puisse s'entendre pour vous tromper? Il y avait autrefois un juge spécial pour chaque état, un juge spécial pour chaque profession, un juge spécial pour chaque métier; tout cela n'est plus! Tout! tout cela n'est plus! tout! a répété Monsieur Souchet, non d'une voix de greffier, mais d'une voix de juge, tout cela n'est plus! tout! Eh bien! on a été trop loin. Je crois aussi, a dit Armand, qui nous faisait cette histoire, qu'on a été trop loin. Oui, a dit Gervais, on a été trop loin, et on reviendra. Au moment où je parle, a dit Robert, on revient.

DÉCADE LVII.—LA DÉCADE DES HOMMES H

Où croyez-vous qu'en une heure j'aie entendu dire l les plus sottes, les plus grandes sottises? Voulez-vous C'est sur la terrasse des Feuillants ; véritablement c borde le jardin le plus fréquenté de Paris.

C'était un jour d'hiver qu'il faisait le plus beau sole tait près du salon de Vénus, où des académiciens, q dîné, bien dîné, comme vous allez voir, étaient ass pour juger les choses qui leur sont le plus étrangère laient du Code civil, qui va être décrété.

D'abord ils en examinent le titre : ils le trouvent bon prouvent. Mais ensuite, devenus de plus en plus hard désapprouvent la division en livre *des personnes*, en *biens et des modifications de la propriété*, en livre *rentes manières dont on acquiert la propriété*. Ils v eux, cette division : livre premier, des Personnes; liv des Biens: simplicité! simplicité! criaient-ils hardiment pas tout, ils disaient aussi que, d'après l'énoncé du deuxième et du titre du troisième livre, autre serait le b serait la propriété, tandis que, dans toutes les langues, la est le bien et le bien est la propriéte. Qui dit le bien d priété ; qui dit la propriété dit le bien. Quels hommes si ne pas admirer la rédaction des titres de ces trois livres, lesquels les plus célèbres jurisconsultes ont passé tant d

Ils poursuivirent encore plus hardiment, et, au lieu le genou devant le *titre préliminaire*, qu'ils appellent a tement une déclaration des droits des lois considérées mêmes, ils en attaquent l'énoncé, et, à les entendre disait pas plus titre préliminaire que chapitre préliminai

Mais, ô comble de pédantisme! ils sont ensuite assez res pour se prendre au texte du chapitre premier, qui cc ainsi : « L'exercice des droits civils est indépendant de » lité de citoyen. » Ils disent, ils crient, qu'un exe droits indépendant de la qualité n'est pas d'une belle d'une bonne langue.

Ils ne se bornent pas là.

N'ont-ils pas l'audace d'avancer qu'au lieu de trouve

e la jouissance des droits civils les droits civils, on ne que dans les deux chapitres de leur privation?

'e de ces académiciens, dont la voix était éclatante, comme une voix d'avocat, se plaça hardiment au mi- se redressant de temps en temps sur les pieds, parla ens mes confrères, Messieurs mes confrères, comme 'a, un coureur qui broncherait, qui s'arrêterait à pierres, n'arriverait pas. Croyez-vous que dans ce code vu aussi bien que vous des expressions ignobles, tel- *tout individu*, *les individus?* Mais il ne s'agit pas ici de littérature; il s'agit du prix du bonheur public. Exa- qu'à cet égard, et en faveur de cette grande loi, quel- urrait dire sans être affublé d'une robe noire neuve, coiffé d'un bonnet rond de drap noir, moins la belle on- uppe de soie dont la nouvelle mode du barreau a voulu

llez voir, vous dirait-il, combien dans ce code le légis- istinctement aperçu les divers hommes et leurs divers pose que les vingt-six, vingt-sept millions de Fran- sur leur territoire, viennent devant moi. Je commence leur inspirer le respect, et surtout la confiance, par que le code est l'œuvre décennale des deux plus savants Cambacérès de Montpellier, Merlin de Douai, et que pparition il est devenu la volonté nationale. Ensuite je ge. Dans le titre deux, des Actes de l'état civil, où de gistres monumentaux portent, écrites en grosses let- rois principales époques de la vie, la naissance, le ma- mort; dans ce titre, la volonté nationale est-elle expri- ement, parfaitement? — Nettement, parfaitement, toutes les voix. — Et dans les titres trois, quatre, le , l'Absence? — Nettement, parfaitement.

heure, continue l'académicien, je me transporte par dans la salle d'une maison municipale de ville; je ne er ou de campagne: nous avons dans notre beau pays is l'agréable, quelquefois l'utile; nous manquons quel- u nécessaire. Nous n'avons pas nos trente mille maisons les de villages, nos trente mille centres de réunion le, qui, chez les bonnes gens, rendraient la patrie sen- sible. Je suis, à cette heure, dis-je, dans la salle d'une municipale, et le code est ouvert devant moi au livre titre du Mariage. Un jeune garçon, une jeune fille, aux core adolescentes, se présentent. Jeune homme! vous core que dans la dix-huitième année, vous n'avez pas

meurent au croc, ainsi que toutes les nombreuses demois filles de libraires, qui les vendaient.

En continuant à suivre cette longue rue, j'aperçus a d'une boutique une autre demoiselle, toute jeune, joli sonne, dont la figure en pleurs était brillamment éclairée rayons du soleil qui passaient à travers la vitre. Sa boutiq frait de nombreuses rangées de petits livres, reliés en mar de diverses couleurs. Oh! me dis-je, cette demoiselle pour une tout autre raison que l'autre. Je voulus m'en a J'entre. Ma belle demoiselle, dites-moi le titre et le prix petits romans. — Monsieur, ce sont des ordonnances c criminelles, qu'en mourant mon bon père m'a laissées po Il n'avait que cela; jamais certes, sans une contre-révol qu'on dit impossible, je ne me marierai. Vous ne devez trouver l'air bien content; je n'ai pas lieu de l'être. Je qu'à la voir elle ne pouvait que vendre ses livres, quels fussent. Bon! me répondit-elle, quand il s'agit de procéd défie la demoiselle la plus jolie, la plus jeune, de vendre le les ordonnances.

J'allai de Toulouse à Paris, par Orléans, où je couchai. encore, rue du Martroy, une petite marchande libraire, spirituelle, laide au possible; elle est parente du feu c Jousse, conseiller au présidial, quand présidial y avait, e mentateur des deux ordonnances civile et criminelle. Le p cette demoiselle, infatué de cette illustration, mit tout so en Jousses; il en remplit sa boutique, son magasin, et, de 14 juillet, il n'en a pas vendu un seul. Sa fille a passé plu de ses belles années sans se marier, sans se plaindre. R tant de résignation et de douceur, un homme riche l'a é sans dot.

C'est à Paris, c'est rue Saint-Jacques, rue des Math que, dans la boutique des libraires, le canon de la révolu fait le plus de ravage. L'abolition du droit coutumier a failli ner la tête à un fort honnête homme qui voulait se pendre lieu de ses magasins de Coutumiers in-folio.

Que de divorces n'ont pas causés les commentaires s coutumes! Ceux qu'on a faits sur la seule coutume de Paris pliraient la cathédrale. Un jeune effronté de libraire, qui épousé une demoiselle n'ayant d'autre fortune qu'un m plein de coutumes et de volumineux commentaires, répéta vant l'officier public : il y aura toujours incompatibilité entr et une épouse sans dot.

Oh! qui me dira les faillites, les malheurs, les douleurs

nts de qu'ont occasionnés les Recueils d'arrêts, aux du ais, les Collections de jurisprudence, les es ui, les Traités du droit d'aînesse, les Trai- eurıaux, les Honneurs du patronage, les s Dîmes, l'Officialité, la Procédure en cour ion prévôtale, la Juridiction des hôtels-de- ard oires, la Juridiction des eaux et ion es internes et foraines, la Juridic- et ju Tribunaux des conservateurs des ui ersité, et res pareils ouvrages! Mais ces livres répondre : nous avons autrefois enrichi les librai- filles; les nouveaux livres, qui aujourd'hui les his, qui aujourd'hui dotent leurs filles, à leur tour feront

DÉCADE LVI. — LA DÉCADE DES CATARACTES.

Souchet était greffier du juge bailli de la cité de Ro- sait que peu d'années avant la révolution le vent froid porte qui, à l'audience, où il ne pouvait changer de place, ui soufflait dans les oreilles, le rendit sourd, presqu'en même emps que le vent opposé d'une fenêtre qui lui soufflait dans les eux le rendit aveugle; le juge bailli, voyant qu'il ne connaissait us les plaideurs, qu'il prenait Pierre pour Jean, Jean pour ierre, qu'il n'entendait plus les jugements prononcés, qu'il fai- it gagner le procès à qui le perdait, et perdre à qui le gagnait, ia tout doucement monsieur Souchet de céder sa place à un itre. Monsieur Souchet eut cette fois encore plus de peine à endre le juge bailli. Enfin il fut forcé de l'entendre, enfin il endit et il se retira tout irrité à son village, où il ne voulut e manger, dormir et ne plus voir personne, ni plus rien savoir ce qui se passait dans le monde.

Cependant au bout de quelques années monsieur Souchet guérit de sa surdité; mais les cataractes s'étant formées sur ses yeux, il devint entièrement aveugle. On lui amena un jour le chirur- en Maisonabe, dont la main légère, en moins de deux minutes, lui fit revoir ce monde. A l'instant monsieur Souchet veut partir pour la ville, aller reprendre sa place au bailliage. On ne peut le retenir; il sort, il court, il arrive. Il ne trouve ni bailliage, ni bailli, ni greffe, ni greffier; il voit l'auditoire changé en un ma-

asin de chapeaux. Il n'en croit pas ses yeux. Je n'y vois pa
; n'y vois pas! s'écrie-t-il, j'ai toujours les cataractes. Alle
ıoi chercher monsieur Maisonabe! monsieur Maisonabe! vo
.is-je. En même temps il prend le chemin de la rue Saint-Jus
l entre dans l'ancienne cour du présidial et de là dans la sa
l'audience, qu'il retrouve bien toujours la même, construite
:écorée sur le modèle de la grand'chambre de Toulouse, de P
is, et sans doute de toutes les grand'chambres. Ah! s'écria-t
ılus fort que jamais, je n'y vois pas, je ne vois plus là-haut l
ıuit ou dix conseillers en simarre, en cheveux longs, et, en ba
ur leurs longs bancs de bois, les avocats, les procureurs, l
ıuissiers, en robe. Certes je n'y vois pas encore bien! je n'y vo
ıas! j'ai les cataractes! les cataractes! Allez-moi chercher mo
ieur Maisonabe! monsieur Maisonabe! Ah! braves gens! si
ı'avais pas les cataractes, ne verrais-je pas du moins le gra
rucifix devant lequel on prêtait le serment! Ne verrais-je p
out à côté la chapelle où entendent la messe les condamnés
nort, au milieu d'un bon peuple qui prie avec tant de ferve
ıour que le jugement de la justice humaine satisfasse à la justi
livine, et que le pauvre malheureux condamné monte de la p
ence en paradis? Ah! mon Dieu! répétait monsieur Souchet,
'ais bien fâché de ne pas avoir les cataractes et qu'il n'y e
ıus de crucifix, plus de chapelle. A Toulouse! à Toulous
'écrie-t-il : les parlements sont si grands que je les verrai
;ue j'aurai encore les cataractes. Je pars! je pars! Il part,
ıet en route, arrive à Toulouse, entre par la porte Montolieu
a descendre près l'enclos du château Narbonnais, et le voilà
uelques pas dans la grand'chambre; il la trouve vide. Quan
emande-t-il à ceux qui l'environnaient, quand donc comme
era l'audience? Peut-être, ajouta-t-il, a-t-elle commencé?
uis vieux, sans doute toujours aveugle, toujours avec mes ca
actes, puisque je ne vois pas les avocats, les procureurs, l
uissiers, et sur ces hauts siéges quatre-vingts ou cent rob
ouges fourrées. Mais, mon bon Monsieur, lui répondent plu
ieurs voix, certes vous ne pouvez les voir, il n'y a personne
bsolument personne; vous avez voulu qu'on vous conduisît à
le, on vous a conduit ici, et on n'a pu vous conduire qu'ic
n me trompe, crie-t-il à tue-tête, on me trompe par pitié; j'
oujours les cataractes! les cataractes! Ah! monsieur Maisonab
ous avez pris mon bel argent, et vous ne m'avez pas extrait me
ataractes! Monsieur Maisonabe! vous ne valez pas mieux qu
s autres. Quoi! criait-il, ces parlements, dans les rangs des
ıels les rois prenaient autrefois place et rendaient la justic

comme de simples conseillers; ces parlements qui votaient l'impôt par le consentement ou le refus d'enregistrement, qui se disaient les tuteurs des rois, les pères du peuple... Et ajoutez, criaient en même temps quelques habits noirs que le hasard avait amenés, ces parlements qui ont forcé le ministère Brienne à convoquer les états généraux; qui ont ouvert les portes de la France à la révolution; qui, en refusant d'en enregistrer les décrets, auraient peut-être pu la faire rétrograder; qui ensuite, l'ayant laissée grandir, lui ont, par leurs chambres des vacations, cinq fois montré les dents... Quoi! reprenait alors à son tour et de plus belle notre greffiier, ces parlements ne seraient plus! ils auraient été comme notre bailliage, par un prétendu décret législatif, sans autre forme, supprimés! Je croirai cent fois plutôt que j'ai encore les cataractes.

Les Toulousains ont été et pendant longues générations seront fort parlementaires: on entoure avec bienveillance ce vieux fou, la foule grossit. Monsieur le greffier du juge-bailli de la cité de Rodez, car son conducteur l'avait fait connaître, pourquoi ne voudriez-vous pas croire qu'on a supprimé les parlements? On a bien supprimé la chambre des comptes! On a bien supprimé la cour des aides! disait un autre d'un ton dolent. Et les cours des trésoriers de France! et les élections! et les chambres des greniers à sel! et les cours domaniales! disaient plusieurs autres voix. Et la pancarte de la Loire! et les traites foraines! et les chancelleries! et les basoches! et les cours prévôtales! et les cours du point d'honneur! et les amirautés! disaient d'autres voix. Et les bourses! et les prud'hommes! et les jurandes! et les chambres de la marée! et les chambres des maçons! et la juridiction du grand pannetier, du grand veneur, du grand louvetier, des capitaineries des chasses, des eaux et forêts, des gruyers, des sergents traversiers, des cours prévôtales, des maréchaussées, des juges conservateurs des priviléges des écoliers, et d'autres et de mille autres! Monsieur Souchet, comment voulez-vous que la France parlante, écrivante, imprimante, puisse s'entendre pour vous tromper? Il y avait autrefois un juge spécial pour chaque état, un juge spécial pour chaque profession, un juge spécial pour chaque métier; tout cela n'est plus! Tout! tout cela n'est plus! tout! a répété Monsieur Souchet, non d'une voix de greffier, mais d'une voix de juge, tout cela n'est plus! tout! Eh bien! on a été trop loin. Je crois aussi, a dit Armand, qui nous faisait cette histoire, qu'on a été trop loin. Oui, a dit Gervais, on a été trop loin, et on reviendra. Au moment où je parle, a dit Robert, on revient.

)ÉCADE LVII.—LA DÉCADE DES HOMMES HARDIS.

Où croyez-vous qu'en une heure j'aie entendu dire les sottise ; plus sottes, les plus grandes sottises? Voulez-vous savoir où est sur la terrasse des Feuillants ; véritablement cette terrass rde le jardin le plus fréquenté de Paris.

C'était un jour d'hiver qu'il faisait le plus beau soleil, et c'é ; près du salon de Vénus, où des académiciens, qui avaien ıé, bien dîné, comme vous allez voir, étaient assez hardi ur juger les choses qui leur sont le plus étrangères; ils par ent du Code civil, qui va être décrété.

D'abord ils en examinent le titre : ils le trouvent bon, ils l'ap ouvent. Mais ensuite, devenus de plus en plus hardis, ils e sapprouvent la division en livre *des personnes*, en livre *de ɔns et des modifications de la propriété*, en livre *des diffé- ntes manières dont on acquiert la propriété*. Ils voulaient, x, cette division : livre premier, des Personnes; livre deux, s Biens: simplicité ! simplicité! criaient-ils hardiment. Ce n'est s tout, ils disaient aussi que, d'après l'énoncé du titre du uxième et du titre du troisième livre, autre serait le bien, autre 'ait la propriété, tandis que, dans toutes les langues, la propriété le bien et le bien est la propriéte. Qui dit le bien dit la pro- été ; qui dit la propriété dit le bien. Quels hommes si hardis de pas admirer la rédaction des titres de ces trois livres, titres sur quels les plus célèbres jurisconsultes ont passé tant de nuits !

Ils poursuivirent encore plus hardiment, et, au lieu de fléchir genou devant le *titre préliminaire*, qu'ils appellent assez jus- nent une déclaration des droits des lois considérées en elles- mes, ils en attaquent l'énoncé, et, à les entendre, on ne ait pas plus titre préliminaire que chapitre préliminaire.

Mais, ô comble de pédantisme ! ils sont ensuite assez témérai- pour se prendre au texte du chapitre premier, qui commence si : « L'exercice des droits civils est indépendant de la qua- ité de citoyen. » Ils disent, ils crient, qu'un exercice des oits indépendant de la qualité n'est pas d'une belle ou même ne bonne langue.

Ils ne se bornent pas là.

N'ont-ils pas l'audace d'avancer qu'au lieu de trouver dans le

re de la jouissance des droits civils les droits civils, on ne
e que dans les deux chapitres de leur privation?
Un autre de ces académiciens, dont la voix était éclatante, , comme une voix d'avocat, se plaça hardiment au mi-
et, se redressant de temps en temps sur les pieds, parla
Citoyens mes confrères, Messieurs mes confrères, comme
plaira, un coureur qui broncherait, qui s'arrêterait à
pierres, n'arriverait pas. Croyez-vous que dans ce code
pas vu aussi bien que vous des expressions ignobles, tel-
: *idu*, *les individus?* Mais il ne s'agit pas ici
p n rature; il s'agit du prix du bonheur public. Exa-
ce qu'a cet égard, et en faveur de cette grande loi, quel-
pourrait dire sans être affublé d'une robe noire neuve,
sure coiffé d'un bonnet rond de drap noir, moins la belle on-
houppe de soie dont la nouvelle mode du barreau a voulu
pas.

V allez voir, vous dirait-il, combien dans ce code le légis-
a distinctement aperçu les divers hommes et leurs divers
. Je suppose que les vingt-six, vingt-sept millions de Fran-
és sur leur territoire, viennent devant moi. Je commence
ra par leur inspirer le respect, et surtout la confiance, par
dire que le code est l'œuvre décennale des deux plus savants
tes, Cambacérès de Montpellier, Merlin de Douai, et que
son apparition il est devenu la volonté nationale. Ensuite je
in oge. Dans le titre deux, des Actes de l'état civil, où de
s registres monumentaux portent, écrites en grosses let-
rois principales époques de la vie, la naissance, le ma-
ge, la mort; dans ce titre, la volonté nationale est-elle expri-
e nettement, parfaitement? — Nettement, parfaitement,
ondent toutes les voix. — Et dans les titres trois, quatre, le
micile, l'Absence? — Nettement, parfaitement.

A cette heure, continue l'académicien, je me transporte par
pensée dans la salle d'une maison municipale de ville; je ne
s ajouter ou de campagne: nous avons dans notre beau pays
lquefois l'agréable, quelquefois l'utile; nous manquons quel-
fois du nécessaire. Nous n'avons pas nos trente mille maisons
nicipales de villages, nos trente mille centres de réunion
nmunale, qui, chez les bonnes gens, rendraient la patrie sen-
le, visible. Je suis, à cette heure, dis-je, dans la salle d'une
ison municipale, et le code est ouvert devant moi au livre
emier, titre du Mariage. Un jeune garçon, une jeune fille, aux
es encore adolescentes, se présentent. Jeune homme! vous
tes encore que dans la dix-huitième année, vous n'avez pas

dix-huit ans révolus ; et vous, jeune fille, patience un pe
qu'à vos quinze ans. Mais, chut ! j'entends des violons, ur
homme de vingt-cinq ans, amenant une jeune fille de vin
paraît ; je refuse de les marier. — Nous avons fait les de
blications ordonnées. — Où est le consentement de vo
rents ! — Nos parents le refusent. — Où sont les actes r
tueux de demandes ? Enfin il se présente un beau garço
d'une jeune fille qui, après une longue énumération d'ac
formalités, terminées par le consentement que donnent à
et intelligible voix le jeune garçon et la jeune fille, sont d
unis en mariage. Votre code, me dit le jeune époux, port
ses flancs deux autres codes, celui du mariage, celui du di
et ils sont comme Jacob et Esaü, ils se battent avant de

Un goguenard s'approche de moi. Parbleu ! maître, je
votre code bien plaisant au titre septième : « L'enfant n
dant le mariage a pour père le mari. » Les registres de
rauté prouvent que je me suis embarqué le premier mai,
je ne suis revenu que le premier mai suivant ; et quand, d
côté, j'arrive au logis, j'y trouve un joli enfant qui y est
du sien. Oh ! mon cher Monsieur, en ce cas, le joli enf
arrivé pour le compte de madame, article 312.

Le code excite parfois des acclamations : grand merci d
avoir rendu l'adoption, que nous ne connaissions guère
près de mille ans !

Mais bientôt il n'y a plus d'acclamations. De toute part
postrophe : à droite on lui crie qu'il a brisé le plus grand
de la police sociale, l'ancienne puissance paternelle ; à g
on lui crie : Code, méchant code ! fixer la puissance pater
c'est borner la puissance filiale ; trop donner à l'un, c'e
ôter à l'autre : vous êtes un code romain, et non un code fr
Et quant à nous, nous sommes les enfants, nous sommes
jorité. Je réponds, moi, pour le code. Oui, la majorité, r
majorité composée de mineurs.

Je rêvai un de ces jours, ou une de ces nuits, que l'o
duisait un homme devant le juge ; il se retournait et criait
n'êtes qu'un conseil de voisins, vous n'êtes pas un con
famille ; eh bien ! malgré vous, je crierai que je veux vivre e
rir, verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la
blique, une, indivisible et impérissable ! Il faut le faire
dire ! le faire interdire ! criait-on, cela mérite l'interdi
Voilà le code ! le code ! Il faut l'interdire ! Il me semble q
me retournai en disant : Attendez ! pas encore ! pas encor

Lorsque le code a passé des personnes aux biens, il

plus sûr de ses volontés et de l'expression de ses volontés.
peut cependant lui demander pourquoi il n'a pas divisé les
en biens immeubles immobiles, et en biens meubles mo-
; pourquoi ensuite, après les avoir divisés en meubles et en
ubles, il ne commence point par les biens meubles, ce qui
été plus clair.

un peut lui demander aussi pourquoi il n'a pas été effrayé de
grande division et divisibilité des fonds de terre; pourquoi
a été des anciennes substitutions romaines et coutumières,
peut-être on pouvait utilement modifier.

J'ai dit que je croyais que cet académicien avait été avocat : plus il parlait, plus j'en étais convaincu. Il n'était pas grand, qu'il était grand par son infinie science! Son accent n'était ut-être pas toujours pur; mais que sa diction était pure! Avec l plaisir le public allait applaudir aux productions de son ie, en même temps qu'il le voyait avec admiration élever un nument qui, dans les siècles futurs, fera à tout jamais parler aux savants la langue des vieux siècles!

On doit être fort content, dit-il encore, du titre des successions : là surtout se voit cette transaction entre le droit écrit et le droit coutumier, qu'on voit d'ailleurs dans toutes les pages du code.

On doit être fort content aussi de la manière dont est rangée cette nombreuse et verbeuse famille des contrats.

Le code finit par le titre de l'expropriation forcée, suivi du titre de la prescription; il me paraît qu'on n'y a pas cherché ou du moins qu'on n'y a pas trouvé la tonique. Cet académicien avocat devait aussi être musicien.

Il finit, lui, son allocution, par une apostrophe au code : Bel et grand œuvre, que je tiens entre mes doigts, lui dit-il, tu renfermes la science de toute une bibliothèque, tu la comprimes; mais comme la poudre comprimée dans le tube de fer, cette science éclate, et toujours en rayons lumineux. Parlez pour vous! parlez pour vous! crièrent de toutes parts les académiciens, votre code n'est pas toujours clair; aussi faut-il des commentaires qui changent souvent la loi. Vous avez donné votre jugement, écoutez le nôtre. Ce code pourrait être plus logiquement dessiné, c'est-à-dire mieux distribué; il pourrait être plus clairement, c'est-à-dire plus grammaticalement écrit; il pourrait alors servir de modèle à d'autres codes, à un code rural, à un code d'arts et manufactures, à un code commercial, à un code municipal, à un code administratif, militaire, maritime, policiel, médical, et autres, et autres, dont la réunion formerait le

grand code national des lois spéciales; chaque citoyen, con
chaque ancien moine, quand moines y avait, aurait touj
présente sa règle. Maudits académiciens, maudits soyez-vo
je vous trouve bien hardis de vouloir une réunion des co
des devoirs des divers états, qui ferait qu'on n'aurait plus be
ni de procureurs ni d'avoués. Je vous trouve encore plus ha
de vouloir des lois claires. Ah! comment vivraient les avoc
Maudits académiciens! En les entendant j'étais d'une fur
je suis encore d'une fureur! Nous avons voulu regarder de
Robert; il riait.

DÉCADE LVIII.

LA DÉCADE DES TROIS AUJOURD'HUI.

Aujourd'hui samedi le père Bussière, bon villageoi
vend des étoffes toujours brunes, qui les vend toujours au
prix et qui les vend toujours à la même place, avait att
âne à l'anneau de fer destiné à cet usage et scellé à côté de
de ma maison; il demeurait exposé au vent nord-ouest, qu
pelle dans le pays le rouergas, parce qu'il vient du Rouer
s'abritait du mieux qu'il pouvait derrière sa monture, er
dant sans doute son compagnon de voyage. Il secouait s
veux blancs chargés de neige, et réchauffait avec son ha
pointe de ses doigts. Nous avons eu pitié de lui; no
appelé, il est entré. Père Bussière, lui avons-nous dit,
chez-vous, prenez une poignée de feu, désengourdisse
les mains. Il s'est réchauffé; nous lui avons fait boire
verre de vin, ensuite un autre, ensuite un autre. Le pè
sière a si bien désengourdi ses mains, surtout sa langue
nous apprit d'où il venait, où il allait, et qu'il nous a,
mal gré, conté ses affaires.

Mes chers Messieurs, nous a-t-il dit, j'ai un champ au
tiens beaucoup. Mon riche voisin veut l'avoir; il ne l'a
mais; il m'a fait vingt procès, et nous plaidons encore.
la révolution, je ne pouvais guère bien me défendre; m
puis je me défends bien. Il y a quelques années qu'il n
Allons trouver madame de Ganges, qui nous accommode
lons, lui répondis-je. On a bien raison de dire que cette

nt arbitre, en sait plus que tous les avocats. Après
écoutés attentivement, elle nous fit d'abord des ques-
os deux petites familles : car elle accommode souvent
en faisant marier leurs enfants, et en faisant donner
objet du procès. Quand nous lui eûmes répondu que
e nous n'avions que des filles, elle dit à mon voi-
1 vous avez tort de toutes les manières; payez à
5 ecus, et soyez sûr que vous ne lui paierez pas trop
les dommages que vous avez faits à sa terre. Voyant
oisin ne voulait pas y entendre, elle ajouta : Maurice,
stinez point; si je ne puis vous accommoder, le juge
réussira pas davantage. Vous comparaîtrez devant lui
de conciliation; vous lui donnerez les mêmes mauvai-
qu'à moi, vous l'impatienterez; sa longue canne
a branche d'olivier en argent; ses décorations, seront
es à son croc, mais ses deux poings ne le seront pas :
ttra par amitié. Le lendemain il ne sera plus juge de
ra premier juge : il vous condamnera, et en dernier
r vous savez bien qu'en matière rurale il est souve-
aurez de plus à essuyer les quolibets et les bonnes ou
plaisanteries du greffier et de l'huissier, qui voudront
cour. Vous paierez les frais de l'assignation devant le
ix comme juge conciliateur, les frais du procès-verbal de
iation, les frais de la réassignation devant le juge de
e juge, les frais du jugement, les frais de la significa-
serez battu, bafoué, condamné, et vous ne serez pas
Maurice consentit à me donner 4 écus, à condition
boirions le quart d'un écu au premier cabaret. J'y ac-
s fîmes nos salutations à madame de Ganges, et nous
âmes.
e temps après, la mauvaise volonté revint à Maurice,
t de nouveau plaider. Tout ce que lui avait prédit ma-
anges lui arriva devant la justice de paix, excepté ce-
u'il put appeler au tribunal de district, parce qu'il
qué mon titre de propriété, et que mon champ valait
nt francs.
ssier vint m'assigner; il n'avait ni sa canne noire, ni
dorée. Il était vêtu d'une veste courte et d'une culotte
nfin il était, comme on disait alors, en carmagnole. Je
. On ne voyait sur les bancs ni avocats, ni procureurs.
qui étaient sur le siége, au lieu du chapeau à panache,
au de soie et de la médaille d'argent, étaient à peu
s comme l'huissier. Maurice fut interrogé par l'un

d'eux, qu'il appela monsieur le conseiller. Apprend
juge, qu'aujourd'hui il n'y a plus de conseillers, que
que n'a pas besoin de conseil; apprends aussi que j
cheur de chats à Langogne, que mes collègues sont t
tous aussi bons sans-culottes que moi, et cela était v
ne valaient guère mieux les uns que les autres. Cep
gnai mon procès tout d'une voix. Nous avions plaide
le jugement fut rendu en patois, mais il fut écrit
que j'entends et que je parle assez bien, car j'ai
entière novice aux frères des écoles chrétiennes.

Pendant quelque temps, Maurice me laissa tranq
la mauvaise volonté le reprit encore; il appela. Vous
les sept tribunaux d'appel; nous en exclûmes chac
nous sommes devant le septième.

Aujourd'hui, car tous les jours sont aujourd'hui,
soufflait, car ici il souffle souvent; il neigeait, car ici
vent. Je n'étais pas fort occupé, et il m'a pris envie d'
si, de bonne fortune, le père Bussière avait attaché
porte de ma maison, et j'ai ordonné que, s'il était
on lui proposât d'entrer et de venir se chauffer. On l'
on lui a proposé d'entrer, et le voilà qui entre. On
ché une chaise, et on lui a mis une bonne bouteille
table. Eh bien! lui avons-nous dit, père Bussière,
procès avec votre ami Maurice? Ah! Messieurs, notr
est un continuel grand remue-ménage; de même qu'
y a quatre ou cinq ans, fait comme d'un coup de s
le rideau sur cette ancienne montagne de bonnets ca
bes noires, de robes rouges, sur les présidiaux et s
ments, elle a fait, il y a un an, tomber le rideau sur
six cents tribunaux de district, et les a remplacés
cent grands tribunaux civils de département. Nous p
vant celui qui remplace le tribunal auquel nous av
A celui-là, par exemple, il y eut une belle audienc
sections, ce jour-là, se trouvaient réunies; j'y co
juges, tous habillés comme avant le temps de Robe
bancs des avocats et des procureurs étaient remplis
fenseurs officieux. Celui que j'avais pris me défendi
je perdis mon procès. Je ne voulus rien lui payer. I
un ignorant, il me menaça de me faire assigner; je
qu'aujourd'hui la loi ne lui donnait plus aucune actio
clients, et je lui tournai le dos.

Cependant le jugement qui venait d'être rendu me
signifié. Maurice ne perdait pas le temps; je ne le pe

on tour examiner le jugement rendu contre moi. l je m'adressai me dit : Les qualités, autrement ocès, sont bien faites ; la question de fait, la ques- ue bien, que mal posées, se trouvent cependant ation de la loi, ou les motifs du jugement, ne iets, mais vous êtes très nettement condamné. autre voie que de recourir à la cour de cassation. ı ? — A cent quarante lieues au plus. — Excusez- l'avocat ; je ne vais que là où peut aller mon âne. car encore une fois, le jour où nous sommes est d'hui, aujourd'hui qu'il soufflait encore ce vent si iergas, le père Bussière, que nous avions oublié uatre ou cinq ans, est entré de lui-même, s'est u, a demandé jovialement sa bouteille de vin u'il la paierait en même monnaie que les autres. ieurs, je ne puis vivre sans mon bien qui touche it Maurice, qui, lui, ne peut vivre sans procès. Il ait un autre, que nous avons plaidé non à un beau civil de département, mais à un petit tribunal ci- ment, où le président et les juges étaient en man- ite blanche, chapeau de prêtre, qui, en quelques ugé et m'a donné gain de cause avec dépens. e appelle, et cette fois il nous faut aller devant le ies, pour qui on retaille les robes rouges du par- demande pas mieux que d'être jugé par de beaux fois, crainte d'un quatrième coup de sifflet qui fe- ur la quatrième fois, tomber le rideau sur les tri- s, je selle, je bride mon âne, je monte dessus

it on nous demande qui a fait boire, fait chauffer e, qui nous a conté cette petite histoire en trois , Gervais.

DÉCADE LIX.

ADE DE L'ANCIEN FRATERNISANT.

illage de Salelles ; je suis l'aîné de deux grands mencement de la révolution, le plus jeune, fou autres de la nouvelle égalité de succession et de



et ils croyaient que si quelque chose pouvait faire
l et l'autre, c'était la grand'messe. On sortit de l'é-
· cassa jambes et bras : ils méritaient pis. Je n'avais
ié mes camarades, j'avais pris la croix des morts, et
e conviendrai que je m'en aidai un peu trop. Nous
s, traduits devant un jury d'accusation : vous en
eur le président. Ce colloque de soirée, a dit Ger-
eu chez moi à un repas de carnaval. Vous en étiez,
terlocuteur, vous en étiez directeur, en qualité de
nal civil du district ; il doit vous en souvenir, car,
onneur à votre place, vous parlâtes avec beaucoup
e contre l'aristocratie et le fanatisme ; mais, pendant
gue, les jurés s'étant dit à l'oreille que ces trois
soi-disant estropiés étaient venus contrefaire le chant
déclarèrent à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu à
et nous sortîmes, vous laissant avec un pied de nez
le public applaudit, allongea encore.
près, le serment nous chassa tous du lutrin et de l'é-
sais d'où diable vint un prêtre constitutionnel, qui
sbytère dix poules noires. Une nuit, sa fenêtre s'ou-
en du marteau et d'autres ferrements percussifs ou
me portait le procès-verbal. Le lendemain, on trouva
glé, toutes les poules envolées, et, quant au prêtre, il
autre mal que celui de la peur, mais il en avait eu
le qu'il partit dès qu'il fut jour et depuis nous ne
revu.
le qu'avant de quitter Salelles il avait fait tomber sur
içons, car la gendarmerie vint me saisir. Les temps
gés : les jurés admirent l'accusation, et je fus traduit
.. Les jurés voulaient me condamner, en conformité
nal, pour effraction de fenêtres à une maison habitée,
de fers, et, pour tentative de meurtre non exécuté
constances qui m'étaient étrangères, à la peine de
se trouva pas un témoin à charge : force fut aux
éclarèrent le délit constant, de déclarer qu'il n'était
it que j'en fusse l'auteur, et force vous fut alors,
e président, car vous étiez alors déjà président, de
Vous me fîtes la petite semonce ordinaire, vous
s, en fort beaux termes, à une conduite et à des
is civiques.
perdues ; dès que Charrier éleva le drapeau blanc,
e ses premiers soldats. Nous eûmes du pire. Je crai-
arrêté, d'être amené devant la haute cour nationale

droits, prenait partout la meilleure place et au re
son écuelle le plus grand comble de légumes; il v
se donner la préférence, en tout primer. Je l'aver
et ensuite moins doucement. Il me répondit mal; j
deux soufflets, deux taloches, deux coups de pied, (
porte. Mon frère, qui faisait le bon patriote, ne (
mieux que de pouvoir aller se plaindre à la munici
cité par l'appariteur devant la police municipale. I
dit qu'il avait bien le droit de me condamner à un
la valeur de trois journées de travail et à trois jou
mais qu'il n'en userait pas, puisque j'avais seulemc
riger mon jeune frère. Il nous exhorta à mieux vi
et nous parla comme notre père. L'autorité munic
autorité vraiment paternelle : il n'y a ni significatio
premier tribunal.

Il n'en fut pas ainsi aux autres. Un soir que la
obscure, je rentrais fort tranquillement, une houssi
voilà que j'entendis quelqu'un crier derrière moi le (
Ça ira? ça ira! Comme cela pourra, répondis-je (
mon chemin. Alors les injures d'usage commenc
cris : Aristocrate! à la lanterne! à la lanterne! Je
vers cet insolent et le frappai de ma houssine sur
les oreilles. Il fit semblant d'être mort, se laissa t
pavé. Je continuai encore mon chemin, et j'avais déj
rencontre nocturne lorsque, peu de jours après, j
devant la police correctionnelle. Si je ne me trom
composée du juge de paix et de ses deux assesseurs.
n'était pas, comme aujourd'hui, un juge du tribun
d'un manteau noir, portant sur la poitrine un faisc
Nul apparat, nulle solennité. Le juge m'accueilli
prit avec équité ma défense et prononça son jugem(
déclaré innocent des blessures qui auraient occasion
ruption de travail pendant quinze jours, attendu que
n'avait que la grosseur du petit doigt; mais, comm(
bon prunelier, les dépens demeuraient compensés : n
à environ quatorze francs.

Vers ce temps-là, je fus nommé second chantr
roisse, autrement chante-à-gauche. Un matin, jour (
que je ne faisais mal à personne, car je chantais l'
ques mauvais sujets du Monestier vinrent dans le c
est au dehors de l'église, imiter ma voix et me con
gens du Monestier ne sont pas plus irréligieux qu
mais avant la révolution ils payaient au collége de R

et la rente, et ils croyaient que si quelque chose pouvait faire revenir l'une et l'autre, c'était la grand'messe. On sortit de l'église, on leur cassa jambes et bras : ils méritaient pis. Je n'avais pas abandonné mes camarades, j'avais pris la croix des morts, et maintenant je conviendrai que je m'en aidai un peu trop. Nous fûmes arrêtés, traduits devant un jury d'accusation : vous en étiez, monsieur le président. Ce colloque de soirée, a dit Gervais, avait lieu chez moi à un repas de carnaval. Vous en étiez, continua l'interlocuteur, vous en étiez directeur, en qualité de juge du tribunal civil du district ; il doit vous en souvenir, car, pour faire honneur à votre place, vous parlâtes avec beaucoup de véhémence contre l'aristocratie et le fanatisme ; mais, pendant votre harangue, les jurés s'étant dit à l'oreille que ces trois estropiés ou soi-disant estropiés étaient venus contrefaire le chant de l'épître, déclarèrent à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu à accusation, et nous sortîmes, vous laissant avec un pied de nez qui, lorsque le public applaudit, allongea encore.

Bientôt après, le serment nous chassa tous du lutrin et de l'église. Je ne sais d'où diable vint un prêtre constitutionnel, qui porta au presbytère dix poules noires. Une nuit, sa fenêtre s'ouvrit au moyen du marteau et d'autres ferrements percussifs ou incisifs, comme portait le procès-verbal. Le lendemain, on trouva le chat étranglé, toutes les poules envolées, et, quant au prêtre, il n'avait eu d'autre mal que celui de la peur, mais il en avait eu une si grande qu'il partit dès qu'il fut jour et depuis nous ne l'avons plus revu.

Sans doute qu'avant de quitter Salcltes il avait fait tomber sur moi les soupçons, car la gendarmerie vint me saisir. Les temps étaient changés : les jurés admirent l'accusation, et je fus traduit en jugement. Les jurés voulaient me condamner, en conformité du Code pénal, pour effraction de fenêtres à une maison habitée, à douze ans de fers, et, pour tentative de meurtre non exécuté par des circonstances qui m'étaient étrangères, à la peine de mort. Il ne se trouva pas un témoin à charge : force fut aux jurés, qui déclarèrent le délit constant, de déclarer qu'il n'était pas constant que j'en fusse l'auteur, et force vous fut alors, monsieur le président, car vous étiez alors déjà président, de m'acquitter. Vous me fîtes la petite semonce ordinaire, vous m'exhortâtes, en fort beaux termes, à une conduite et à des opinions plus civiques.

Paroles perdues ; dès que Charrier éleva le drapeau blanc, je fus un de ses premiers soldats. Nous eûmes du pire. Je craignais d'être arrêté, d'être amené devant la haute cour nationale

comme prévenu de trahison envers l'état ; mais je vis
qu'on fusillait ou qu'on décapitait sur les lieux la canaille
les hauts jurés ne siégeaient que pour la belle Corday
général Custine.

Je fis comme bien d'autres, je m'enfuis à l'armée, ma
pus apprendre l'exercice. J'entrai dans les fournitures et
courus victorieusement, la plume à la main, la Hollande,
et l'Allemagne.

Quelle diversité d'opinions, d'habitudes, de mœurs, c
de lois !

Autant que mes occupations me le permirent, je m'ap
à connaître les lois, surtout les lois criminelles : vous en
la raison, monsieur le président. Je les comparai avec les n
vous en sentez encore la raison. Voulez-vous savoir à cet
mon avis ? le voici.

Nos cinq degrés de justice criminelle, par lesquels
passé, sont assez bien coordonnés. — Notre nouvelle p
dure est assez leste. — Notre jury d'accusation est bo
Notre jury de jugement fort bon. — Notre mode d'él
d'appeler les jurés est détestable.

Les Codes de police municipale, de police correctionne
les passe sans les examiner.

Je viens au Code criminel.

Il aurait dû commencer par les délits ; il commence p
peines. Mais, et c'est l'essentiel, il est en général assez
table, assez doux et même assez approprié à nos mœurs.

La décapitation opérée par la machine appelée d'abo
Louison, ensuite la Guillotine, du chirurgien Louis et du m
cin Guillotin, qui successivement la proposèrent, me paraî
férable à tous nos anciens supplices. Il devrait y avoir c
dant une diversité : la potence pour les empoisonneurs et
pour les parricides.

Je ne suis pas de l'avis du Code quant à la peine de la
ou détention au secret, elle me paraît plus forte que cel
travaux forcés.

La grande, la très grande, la plus grande des amélioratio
la justice criminelle est la publicité de la procédure et du
ment ; mais souvent elle est presque illusoire à cause de
guïté des salles d'audience, en province trop petites, et à
encore plus petites. A Paris, au lieu des temples de la ju
vous diriez de plusieurs petits salons pratiqués dans le m
tueux palais du parlement. La chaleur des poêles y est in
portable, et, dans cet air échauffé, respiré, usé, les magis

ıux regards du public, ont de la peine à cacher leurs
ıts et leur malaise.

eur le président, continua le convive en s'adressant tou-
président du tribunal criminel, voulez-vous bien que
inisse mon histoire? je ne serai pas long.

ris près de six ans la république dans la régie des habil-
je me suis enfin retiré. Je n'ai gagné que trois cent
ıcs; ce n'est pas trop pour moi qui sais l'arithmétique
re. Il y en a qui en savent moins et qui ont gagné da-

ue dit le président? a demandé Robert. Le président ne
a répondu Gervais; et même il ne dit rien non plus,
convive invita toute la compagnie, sans exception, à
ıter le dimanche suivant son vin de Calabre qu'il avait
r les lieux, ce qui ne laissait pas de doute que le pré-
:eptait l'invitation, qu'il aimait le vin de Calabre et qu'il
t sa part.

LXI. — LA DÉCADE DU GRAND JUGEMENT.

r, à mesure que le ciel se couvrait de nuages, que le
roilait, on voyait les yeux de monsieur Morel s'allumer
age, pour ainsi dire, s'illuminer. Une vive pensée agi-
me ; enfin, sa bouche a éclaté par ces mots : La justice
profondément écrit en notre conscience ses éternels
; comment se fait-il qu'à l'époque la plus tragique de
toire de la royauté, les juges de Louis XVI n'y aient

I A ÉTÉ DÉCLARÉ INVIOLABLE SANS CONDITIONS ;
PEUT ÊTRE JUGE ET PARTIE ?

ent se fait-il que Louis XVI ait été décapité sur la place
? Cette place demeurerait à jamais tachée, si la bonne,
nation française n'était autre que la frénétique ou
e moitié d'une représentation nationale qui, du même
t elle frappa le roi, frappa de stupeur et de douleur la
ıtière.

DÉCADE LXI.

LA DÉCADE DE L'APOTRE SAINT PAUL.

Nous appelons dans le monde mon cousin, monsieur Paul pôtre saint-Paul, parce qu'il lui arrive assez souvent, dans l nversation, de prendre le ton d'un prédicateur, de prêcher a u de parler. Il a prêché encore aujourd'hui; était-ce sur l ce, la vertu? Oh! non, c'est en parlant de l'ancienne maré aussée. Vous avez voulu rehausser, par un plus beau nom clat du plus nécessaire des corps de troupes, a-t-il dit en s'a essant fictivement et oratoirement aux législateurs : je trouv la bien, je le trouve très bien! Mais vous lui avez donné l nple nom de gendarmerie. Faute! grande faute : il fallait l'ap ler gendarmerie de la sûreté publique. Je comprends que le valiers habillés d'une veste et d'une culotte chamois, d'un ha t bleu, chapeau galonné d'argent, armés de deux pistolets ın long sabre à poignée de laiton, d'un mousqueton à baïon tte, s'appellent gendarmes de la sûreté publique; mais je n mprends pas qu'ils s'appellent tout simplement gendarmes mme les Duguesclin, les Clisson, les Bayard, gentilshomme cottes d'armes timbrées, blasonnées, connues dans tous le urnois de la noblesse. Ah! voyez quel nom si honorable respectable, vous laissez! Je le répète : faute, faute, grand ute!

On ne peut que louer votre nouvelle cavalerie, votre nouvell fanterie de gendarmes. En outre, vous les considérez comm isant partie de l'armée, on ne peut encore que vous louer ais il ne fallait pas vous arrêter là: il fallait en faire une divi on de l'armée active, composée de toutes les armes, excepté de lles de l'artillerie et du génie, division qui aurait servi san ıgmentation de solde, sans autre distinction que celle de divi ›n de la gendarmerie, division d'où vous auriez continuelle ent tiré des gendarmes fantassins, des gendarmes grenadiers, s gendarmes chasseurs, des gendarmes voltigeurs, des gen rmes cuirassiers, des gendarmes dragons, des gendarmes hus rds, dont, suivant les diverses localités de la France, vous riez établi des brigades : faute! faute! très grande faute!

Pour savoir si vous avez bien fait d'éteindre cette terrible jus- prévôtale qui ne cessait de gronder sur la tête des malfai- rs, qui nettoyait si bien les grands chemins, je veux cent ans; e veux au moins cent ans.

Vous avez voulu faire échapper le voleur quand vous avez vou ue le gendarme achetât son cheval, qu'il ménagera, qu'il rait de ménager s'il ne lui appartenait pas.

1778, les gendarmes étaient au nombre de trois mille; en 1 , au nombre de sept mille; aujourd'hui, en 1800, ils sont nombre de douze mille. — En 1778, ils avaient 1 franc par En 1791, ils avaient 1 franc 40 centimes. Aujourd'hui ils ore la même solde.

un siècle, suivant le plus exact relevé des registres, les s purgent la France d'un million de malfaiteurs, de scé- a s.

ponaez; repondez, je vous prie; sont-ils trop, sont-ils as- payés?

DÉCADE LXII.

LA DÉCADE DES QUATRE TAILLEURS.

Un peintre peignait, sur le tableau d'une de nos paroisses, Bethléem. Comment étaient les maisons de cette ville pastorale? demanda le peintre. Sans aucun doute, comme celles de Naves, répondit le curé. Véritablement, en venant de Saint-Geniez, ici, à la dômerie d'Aubrac, on voit, sur la droite, Naves, village tout de pauvres maisons ou plutôt de pauvres étables couvertes de genêt, de glui, de mottes de terre, où logent les hommes dans les espaces que leur laissent les vaches, les chèvres et les brebis.

Eh bien! de ce village sortirent, il y a quelque dix, quinze ou vingt ans, quatre adolescents, quatre frères, quatre tailleurs, qui ont, dit-on, gagné, à la révolution, cinq ou six cent mille francs. Ils sont revenus dans le pays pour revoir ou pour vendre leur nid originaire, et ce soir nous les avons rencontrés qui visitaient les restes de la dômerie. Ils ont plutôt reconnu Gervais, que Gervais les a reconnus. Ah! Monsieur Gervais, se sont-ils écriés, vous avez donc oublié les petits Grégoire? Non, certes,

ır a répondu Gervais, mais à mon compte vous devriez avoir arante, quarante-cinq ans, et vous n'en paraissez que vingt-atre, trente. Après quelques autres compliments, nous les ons amenés à mon salon, l'ancienne salle des hôtes du cou-:nt, où, comme vous vous y attendez, ils nous ont fait, en ıdressant à Gervais, l'histoire de leur fortune.

Il y avait autrefois, a dit le plus jeune, quelque chose de plus dicule que le soldat milicien; c'était le soldat de la garde bour-oise; je n'entends point parler des gardes bourgeoises de Lyon, Lille, de Strasbourg, de Metz, de Marseille, ou d'autres andes ou militaires villes, encore moins des belles compagnies :s chevaliers de l'arc, de l'arquebuse, de l'arbalète, dont les ıbits éclataient de pourpre et d'or; j'entends seulement parler la garde bourgeoise de presque toutes les autres villes, qui avaient que des fusils rouillés, des tambours démontés, des 'apeaux couverts de poussière; mais la magique révolution appa cette risible troupe de sa toute-puissante baguette et la ıangea en bataillons verts, rouges, blancs, gris, surtout bleus; la garde nationale aussitôt offrit une guerrière ligne de quatre illions de baïonnettes, de fusils, de piques ou de faux. Vous ›mprenez qu'en ce temps mes frères et moi cûmes bien à cou-:r, bien à coudre, car aussitôt toute la France bourgeoise vou-t être toute militaire et toute habillée à la fois.

Mes frères et moi, ne nous étions jamais séparés; nous nous :parâmes alors, et nous établîmes, dans quatre différentes 'andes villes, quatre différents grands dépôts d'habillements. uand nous nous réunissions, nous faisions d'abord nos comptes, ensuite nous nous communiquions nos réflexions, nos juge-ents, presque toujours les mêmes, et notre amitié fraternelle nos liens en étaient resserrés.

Chacun de notre côté, nous nous étions aperçus que les ›mmes ne sautent pas de plain-pied de leurs anciennes habi-des à de nouvelles habitudes. En beaucoup de lieux où l'on 'ait honoré les hommes en charge, les anciens noms, les an-ennes familles, les anciens grades, on les honorait encore. insi, presque partout, les gardes nationales nommèrent offi-ers d'abord leur magistrats, ensuite les chevaliers de Saint-ouis, les nobles, les anciens officiers de troupes.

Je remarquai aussi de mon côté, et ils remarquèrent aussi du ur, que dans les commencements de la formation des gardes ıtionales chacun cherchait à se parer des mots de noble, de ›yal, sur les contrôles nominatifs; et depuis nous avons été, us les quatre, également surpris que les députés ou consti-

ou l , ou ventionnels, ou autres, n'aient pas
, vi polémiques, cherché à s'en préva-
en injurier. y a peu d'années, vous, garde natio-
s contrôles de votre ville ou de votre village
, s ', chevalier, vi-bailli, vivant noblement,
son gentilhomme, conseiller à la cour des aides,
n e du roi, gendarme du roi, danseur du roi, notaire
royal.

quai s je devrais dire nous remarquâmes aussi,
idees religieuses s'empreignaient dans la pre-
orm on nouvelles milices. Et d'abord, grand, très
e de a x étaient chargés de croix, de saintes
, ce ; celui d'un des districts de la banlieue de Pa-
ture une crosse, une épée et un louchet. J'ai
ions divisés en première, seconde, troisième con-
vu un conseil militaire présidé par un curé; j'ai vu
s p e tous les corps il y avait un aumônier qui disait
ni chaque dimanche la messe de la garde nationale.
de la garde nationale de la ville de Figeac, chanoine
re, du nom de Lascaris, se disant dans le monde des-
empereurs d'Orient, se disait en outre, dans le con-
descendre des princes de Vintimille.

ant mes observations et celles de mes frères, tous les
à cause de nos fournitures, si intéressés à bien étudier
de la nouvelle garde nationale, les anciennes idées mo-
ues se montraient de même. J'ai vu aussi d'autres batail-
visés en compagnie du roi, compagnie de la reine, du
, de Monsieur, de monseigneur le comte d'Artois, de
gneur le duc d'Orléans, de Necker; ce nom revenait en
tes villes. Presque tous les drapeaux étaient d'ailleurs
isés; presque tous, pour ainsi dire, criaient vive le roi!
ive notre bon roi!

frère puîné, mon frère aîné surtout avait encore remar-
npire de l'habitude. Dans plusieurs villes il y avait des
ies du faubourg d'en haut, des compagnies du faubourg
de la grande place, de la petite place, de la fontaine.
ui des villes où les commandants de la garde nationale
de droit toujours les maires, les premiers échevins; les
s ne purent d'abord jamais les atteindre. Il en était, je
le même des anciens chefs de milice bourgeoise, appelés
bles. Certaines villes avaient toujours leurs anciens ser-
'affaires : ici, le nom de la vieille garde était rappelé; là,
e nom de la bourgeoisie; plus loin, c'était celui d'homme

nes ; plus loin encore, il y avait des compagnies toutes de es hommes non mariés ; plus loin, des compagnies de protaires. On se doute qu'il y avait beaucoup de compagnies disıées par corps de métiers.

otre frère aîné avait aussi noté bien des choses plaisantes les élections, qui, à cause des beaux uniformes à faire, inıient tant notre état.

uivant lui, chaque chef de métier ou chaque homme influent les hommes de son métier pouvait donner ou se donner des ılettes. Il citait certains faubourgs de Paris ; il n'y avait que officiers tabletiers, ferblantiers, chaudronniers, poêliers, ıeurs. Dans les gros villages des environs de Paris, il n'y it de capitaines, ni de lieutenants, que des blanchisseurs, des maraîchers, que des vignerons.

Dans les campagnes il n'y avait de commandants que des noes, que des seigneurs ; ceux-ci, le lendemain de leur élecı, voulaient tous, à leurs frais, faire habiller leurs anciens sans ; mais lorsqu'ils s'adressaient à nous, il n'y avait pas de dit ; car, lorsque les seigneurs étaient seigneurs, ils ne payaient . Imaginez ce qui pouvait en être quand il ne leur restait ; les carcasses de leurs châteaux et de leurs tours.

Mon frère puîné nous disait une chose fort singulière, c'est ; souvent un officier général, un maréchal de France, était simple commandant de la garde bourgeoise d'un village ; et, qui était plus plaisant, c'est que, par prudence, il était obligé ccepter ; et, ce qui était plus plaisant encore, c'est qu'il était igé de cacher ses riches épaulettes étoilées sous les petites ıulettes d'officier de village. Les princes n'en étaient pas disısés. Monseigneur le duc de Penthièvre, grand-amiral de ance, ne fut-il pas commandant honoraire du village de Chân ? Que de personnes haut titrées, de hauts dignitaires, je ırrais encore citer !

Dieu nous pardonne cette maligne observation, que nous fîmes ıarément tous les quatre, et que nous ne manquâmes pas de us communiquer. Lorsque nous mettions un conseiller au parnent, un fermier général, que dis-je ? un simple contrôleur bulant, un greffier des hypothèques, lorsque nous les mettions bleu de la garde nationale, il semblait que nous les mettions ns la bière, la même pour tous ; ils ne pouvaient s'accoutumer voir sortir leur tête du même, absolument même habit que cede leur cordonnier, de leur perruquier, de leur menuisier, de ır maçon ; mais patience, vint l'année de la terreur, où ils se ugièrent tous dans l'habit dont ils avaient eu honte.

Antérieurement à l'année de la terreur, étaient venues les lois sur l'organisation de la garde nationale en bataillons, en compagnies de cinquante hommes, une dans toute la France; sur leur uniforme bleu, revers blancs, parements et collet rouges, un dans toute la France; sur la matière, la forme des boutons en cuivre jaune, portant écrits dans une couronne, la nation, la loi, le roi, une aussi dans toute la France; sur leurs rassemblements, leurs réunions, leurs exercices d'une manière une, toujours une, dans toute la France; sur leur cavalerie, leur artillerie, d'une manière toujours une dans toute la France.

Bientôt la guerre grandissant eut besoin de la jeune fleur de la garde nationale de dix-huit à vingt-cinq ans. La Convention, par son décret du 23 août 1793, relatif à la première réquisition, la lui donna.

Et maintenant, lorsque la guerre n'a pas assez des bataillons de la conscription, les corps législatifs lui donnent des bataillons de la garde nationale, sans retard et sans marchander. Qu'en résulte-t-il? qu'en résultera-t-il? Les états ennemis auront aussi une garde nationale, ils la mobiliseront aussi, et, dans leur colère, enflammée par les provocations déclamatoires et par les journaux, les peuples se battront jusqu'au dernier homme.

Ah! qu'alors la terre, imbibée de sang, pèse sur l'âme des orateurs et des tribuns!

DÉCADE LXIII.

LA DÉCADE DES CORPS CONSTITUÉS DE L'AN II

Le maître de la maison où demeurait Robert est devenu son grand ami. Ce matin nous déjeunions tous chez lui. Il est bon hôte et a cherché à nous faire chère de toute manière. Il nous a parlé de choses et autres, surtout de Paris. Quand on y est nouvellement arrivé, nous a-t-il dit, un des nombreux objets qui vous frappent d'abord, ce sont de grands tas de livres confusément amoncelés sur le pavé, auprès desquels le marchand crie à tue-tête: A quatre sous! à quatre sous! En général vous n'y trouvez guère que des bouquins du dernier siècle, les Poésies de Sarrasin, les Poésies de Saint-Amand, les Poésies de Scarron, les Lettres de Balzac, les Lettres de Voiture, les Œuvres

aint-Evremont, de Pélisson, du père Bouhours, du père
strier, la Géographie du père Buffier, la Philosophie de
artes, la Physique de Rohault, les Mathématiques d'Oza-
les Opéras de Quinault, et sur le jansénisme, la constitu-
la bulle *Unigenitus*, des volumes par milliers. Vous y trou-
.ussi quelquefois des manuscrits, mais des manuscrits ou de
e théologie, ou de vieille philosophie, ou de physique la-
ou de compilations chronologiques, ou d'anciennes chan-
Un jour, cependant, j'en trouvai un fraîchement écrit; je
ɔtai sans trop savoir ce que c'était, seulement à cause de la
té des divers genres d'écriture de la même main. Véritable-
., quand je l'eus examiné chez moi, je reconnus qu'il avait
ait par un employé d'administration, dans le temps où les
nis de boutique et les clercs de procureur étaient auteurs.
uelqu'un qui m'entend a désiré que je vous le lusse : ce que
is faire, à ses périls, risques et fortune.

FORMULAIRE DE L'AN DEUX.

RÉFACE. — Lecteur sans-culotte! voici un petit livre qui
ɔrter le dernier coup à l'aristocratie la plus dangereuse, l'a-
cratie des lumières. Par le moyen du formulaire que je viens
'ir, les citoyens les plus ignorants, c'est-à-dire les meilleurs,
auront autant que les plus habiles, et pourront hardiment se
ger des plus hautes fonctions. Ils n'auront qu'à lire et à tran-
e.

eux-tu maintenant savoir comment cet ouvrage a été fait? Je
te le dire : je ne l'ai pas composé, comme messieurs les au-
s, à l'aide des grandes bibliothèques; comme messieurs les
es, je ne l'ai pas rêvé à l'ombre des bois : j'en ai extrait les
ériaux des archives des autorités constituées les plus républi-
es et les plus énergiques, afin qu'il pût servir de modèle au-
pour le fond que pour la forme.

LECTIONS. — *Assemblées primaires.* Aujourd'hui, on-
ıe floréal de l'an II de la République une, indivisible et
érissable, les citoyens de la section de l'Est de la commune
.ommune-Libre, dûment convoqués, se sont assemblés dans
-devant église des ci-devant cordeliers, sous la présidence
Barthélemy Courtois, ci-devant carillonneur de la ci-devant
ɔisse de Saint-Eutrope, le plus ancien d'âge.

.e bureau provisoire ainsi formé, un membre de l'assemblée a
ıandé que le citoyen Brissac fût exclu du nombre des votants,
me noble. Sur quoi le citoyen Brissac a vivement réclamé, et

vé par les témoignages des citoyens Martin, cordon-
et, perruquier; Leblond, couvreur, que, bien que
re, Raymond Brissac, eût induit le public en erreur,
n'avait jamais eu rien de commun avec celle de Brissac,
r de France; que son père était simple propriétaire,
-père marchand, son arrière grand'-père tisserand, et
allait se perdre dans une ligne non interrompue
ers et de francs sans-culottes. Il a été admis à voter.
un ayant été ensuite ouvert, et le dépouillement en
fait, la pluralité absolue des suffrages a été acquise
ésidence au citoyen Lachaise aîné, et pour les fonc-
rutateurs, aux citoyens Carpe Gautier et Ignace Bru-

uoi il a été procédé à la nomination des électeurs.
ur de scrutin, les citoyens Lachaise aîné, Ignace Bru-
ie Gautier, ayant obtenu la moitié des voix plus une,
clamés électeurs de la section de l'Est de la commune
ne-Libre....

LÉE PRIMAIRE. — *Scissionnaires*. Aujourd'hui...,
primaire de..., réunie à la ci-devant manufacture
ns de Saint-Joseph, déclare que les membres ici pré-
ès avoir été injuriés et menacés par les modérés de
tenue à la ci-devant église des ci-devant carmélites,
igés de sortir du lieu où le royalisme et la contre-ré-
ouffiaient de toutes parts; et attendu que c'est moins
rité du nombre que de la majorité des patriotes que
ion a voulu parler, ils se sont constitués en assemblée

LÉES ÉLECTORALES. — Même forme que pour les
es assemblées primaires.

E D'UNE ASSEMBLÉE ÉLECTORALE A LA CONVEN-
Représentants, lorsqu'au jour du 14 juillet, le ca-
sonné les premières heures de la liberté, la Bastille
e, les bons citoyens virent bien que le peuple n'en
it pas là. Peu de temps après, les dîmes et les moines
imés, les biens de l'église vendus, la noblesse est
anciennes impositions, les anciennes administrations,
les magistratures, les anciennes charges, les ancien-
s, prennent fin: de nouvelles institutions les rempla-
ociétés populaires s'établissent; la royauté est réorga-
a constitution de 1791 décrétée. Les bons citoyens
que le peuple n'en demeurerait pas là. Les destinées
e amènent le 10 août: le trône tombe, se brise, le

; en disperse au loin la poussière. Les rentes féodales sont ıées, les terres affranchies, la Convention est appelée, la ıblique décrétée, et Louis-le-dernier condamné. Les bons ⁊ens virent bien que le peuple n'en demeurerait pas là. Le ralisme se lève, le fédéralisme est anéanti, la Convention ·ée et la constitution de 1793 proclamée. Les bons citoyens nt bien que le peuple n'en demeurerait pas là. De tout côté les es, les prêtres, les ennemis de la république, les suspects, : arrêtés, les comités révolutionnaires installés, et du haut de ontagne descend avec rapidité le char de la révolution, dont roues de fer écrasent et broient les derniers décombres de la ıarchie.

faintenant, représentants, les bons citoyens voient bien en- que le peuple dont vous êtes l'organe n'en demeura pas là. votre loi du 14 frimaire, vous venez de déclarer que Français étaient en révolution jusqu'à la paix. Ce qui vous .e à faire nous est garanti par ce que vous avez fait, et déjà s en goûtons les premiers fruits.

.'agriculture, rentrée en possession des terres que lui avaient ɜvées la tyrannie, la superstition et le luxe, a ramené l'abon- ce. — Le commerce, débarrassé de l'influence des négo- ıts, est devenu plus facile, plus simple. — Les sciences, les ıtables sciences, celles des droits de l'homme et de l'écono- de la société, sont devenues populaires et florissantes. — La ale s'établit sur les ruines des préjugés. — La justice n'est ; pour le fort. — Le gouvernement est entre les mains de la on. Les douze commissions exécutives ne sont que les douze eaux du comité de salut public, cette énergique portion de la vention nationale. — Les administrations populaires seules la force. Aux districts, aux municipalités est confiée la sûreté lique. — Les finances, jusqu'ici scandaleusement dilapidées, été restaurées. Loin de nous le métal d'Amérique. Notre nu- aire, c'est l'effigie de la liberté; sa garantie, c'est la fortune de ennemis. — Nos côtes sont défendues par la terreur contre satellites de Pitt; et contre ceux de Cobourg, nos frontières entent dix-huit cent mille hommes, derrière lesquels sont millions d'hommes libres prêts à se lever en masse.

'ant de biens, représentants, sont votre ouvrage; vous êtes 'as du peuple. Représentants, restez à votre poste jusqu'à la . Le peuple entier vous en conjure pour le salut de la France, · le salut du monde.

ive la liberté! vive l'égalité! vive la république! vive la Con- ion! vive la Montagne!

D'UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE EN DANS LES DÉPARTEMENTS. — *Arrêté.* An- e, représentant du peuple français, envoyé par la onale, avec des pouvoirs illimités, dans le dé- ... Considérant... Considérant... Considérant enfin... e environné des meilleurs républicains ; après avoir ies vœux de la société populaire, arrête l'épuration des constituées du district de Commune-Libre, ainsi qu'il

District.

lent : Horatius Coclès, remplaçant ; Carpe Gautier, ı ; Ignace Brutus, maintenu ; Lycurgue, maître à danser, t ; Démosthène, remplaçant. — Agent national : Aris- maintenu. — Secrétaire : Solon, maintenu.

Municipalité.

: Labosse, maintenu.

Tribunal.

lent : Lachaise aîné, maintenu. — Juges : Touraine, ·, remplaçant ; Simonin, doreur, remplaçant ; Loiseau, le santé, remplaçant ; Minot, huissier, remplaçant. — saire : Martin, avoué, remplaçant. — Greffier : Saint- maintenu.

Comité révolutionnaire.

lent : Marat Govin, maintenu ; Laviolette, concierge, ant ; Leragois, homme de loi, remplaçant ; Aristide, ı ; Lerat, propriétaire, maintenu ; Marc, tonnelier, ı ; Grain-d'Orge, maintenu ; Dorville, acteur du théâtre lité, maintenu.

arrêté. Antoine Chambre, représentant... Considé- les tours, les tourelles, les donjons, les dômes, les , les pavillons, les clochers, les flèches dominent les s maisons des sans-culottes ; que toute domination doit scrite, comme contraire au système de l'égalité, arrête bâtiments, soit vieux, soit neufs, sous quelque dénomi- u forme qu'ils existent ou puissent exister, seront rasés lélai de deux décades à la diligence des municipalités et ricts.

arrêté. Antoine Chambre, représentant... Considérant

que tous les biens comme tous les cœurs appartienn
trie, arrête que les objets suivants sont mis en réqı
Le fer neuf et le fer vieux, le cuivre, l'étain, le
Les marmites, les plaques de cheminée; — La laine
vre, la filasse; — Les toiles, les draps, les étoffes; —
ses, les roupes, les manteaux blancs et les manteaux
Les couvertures de lit et les draps de lit; — Les che
bas; — Les sabres et les pistolets propres à la cava
cuirs en vert et les cuirs tannés; — Le blé, les grai
gumes, le riz; — Les châtaignes sèches, les prun
vin, l'eau-de-vie, le cidre, la bière; — Le suif, la cu
dron, la poix, la résine; — Le charbon de bois et l
de terre; — Les bœufs, les taureaux, les vaches, les
porcs et les bêtes à laine; — Les chevaux, les mule
lets; — Les selles, les bâts, les brides, les licous; —
rettes, les roues, le bois de charronnage; — L'avoi
et le fourrage de toute espèce; — Enfin généralement
denrées, toutes les matières, tous les objets qui peu
partie des approvisionnements publics.

Les citoyens qui refuseraient de déférer sur l'heure
sitions seront livrés aux tribunaux révolutionnaires, c
nemis du peuple et complices de Pitt et Cobourg.

Autre arrêté. Antoine Chambre, représentant... ar
citoyen portant un nom de tyran, tel que le Roi, l'E
le Prince; ou de noble, tel que le Duc, le Marquis,
le Baron, le Chevalier, l'Ecuyer; ou de féodalité, tel
teaux, du Châtel, la Tour; ou de modéré, tel que le
Rose, la Violette, le Gentil, Petit-Pas; ou rappelant
stition, tel que Martin, Bernard, Benoît, pourra en
en prendre un de républicain grec, romain ou franç
poque révolutionnaire, ou de production minérale,
animale, ou d'instrument d'agriculture, ou enfin de m
charge toutefois d'en faire la déclaration à la municipal

Autre arrêté. Antoine Chambre, représentant, ar
tanneurs sont mis en réquisition; ils livreront par déc
les suspects, le tiers en sus. — Les cordonniers sont
quisition; ils remettront par décade au magasin du
paires de souliers; les suspects, le tiers en sus. — Le
sont mis en réquisition; ils se rendront au magasin
ils feront par décade... habits complets; les suspe
sus. — Les huissiers, les notaires, les procureurs, le
les robins, les financiers, les négociants, leurs clerc
commis, les prêtres, les ecclésiastiques, les théol

sseurs, les régents, les pédagogues, les précepteurs, les de plu , les gens de lettres, généralement tous les ci- s t lire et écrire correctement, sont mis en réquisition. ront aux bureaux de leurs municipalités, où les dis- es autres administrations publiques pourront en pren- . Ils feront par jour... pages d'un nombre de lignes ; les suspects, le tiers en sus. — Les individus de la , ci-devant appelée bourgeoisie, sont mis en réqui- a disposition des municipalités, qui les répartiront culteurs durant la levée de la récolte. Ils travaille- .. s par jour; les suspects, le tiers en sus. — Les es de la classe ci-dessus mentionnée, âgées de a q ante ans, sont mises aussi en réquisition. Elles de e... chemises... paires de bas; les suspectes, le

e arrêté. Antoine Chambre, représentant... considérant uis quinze ou dix-huit siècles les cloches rompent la tête raisonnables, et qu'il est temps enfin qu'en expiation ment la casser à l'ennemi; considérant que les peuples doivent connaître que le son du tambour et du canon, assurer la pleine et entière exécution de la loi du 3 juil- , arrête :

Toutes les cloches sans exception seront descendues, brisées, le métal en provenant sera envoyé à la plus prochaine fonderie.

Une cloche pourra cependant être laissée pour timbre dans les munes où il y aura une horloge, à la charge par elle d'en nger le mécanisme, de manière qu'on n'entende plus les e heures de l'ancien régime, mais seulement les dix pres- en conformité de la nouvelle division décimale.

re arrêté. Antoine Chambre, représentant... considérant il est du devoir du père de famille d'arracher l'ivraie qui t dans le champ de la république, arrête :

Outre les listes mentionnées dans les précédents arrêtés, les cipalités feront celles de tous les nobles et de tous ceux qui aient passer pour tels; — celles des prêtres, religieux, lésiastiques, frères lais ou convers, clercs tonsurés, des sses, bedeaux, sacristains, marguilliers, ermites et autres ;— les des ci-devant conseillers du tyran, membres des cours de tice, cours des aides, élections, officiers des eaux et forêts, yers, viguiers, verdiers, officiers des monnaies, greniers à , traites foraines, grande et petite voirie, intendants, subdé- s, prévôts, assesseurs, gens de robe, avocats, gradués, res, procureurs, huissiers, leurs clercs, secrétaires et autres ;

— celles des banquiers, agents de change, receveurs de de gabelles, de décimes, receveurs généraux, provinciaux ployés aux fermes, aux droits réunis, aux douanes, c ambulants, directeurs des domaines, secrétaires du ty soriers de France, enfin de tous les anciens financ s, commis, agents et autres; — celles des professeurs, maîtres en droit, agrégés, docteurs, suppôts des ci-de versités, ci-devant colléges, recteurs d'écoles, écolâtres, des écoles et autres; — celles des gens de lettres, aut vants, soi-disant philosophes et autres; — celles des négo marchands en gros, armateurs, corsaires, capitaines de na directeurs de fabriques et autres; — celles des gros pr taires, gros fermiers, capitalistes et autres; — celles des égoïstes, des honnêtes gens, de ceux qui n'ont rien fait] révolution, et autres; — celles des modérés, des ultra-revo tionnaires et autres.

Dans les vingt-quatre heures, les municipalités transmettr ces listes, avec leurs observations, aux districts. — Dans vingt-quatre heures, les districts les transmettront, avec l avis, aux comités révolutionnaires. — Dans les vingt-qu heures, les comités révolutionnaires feront procéder aux ar tations.—Dans les vingt-quatre heures, ces mêmes comités v enverront la liste des individus arrêtés; pareille liste dans pe délai sera aussi envoyée au comité de sûreté générale.

Autre arrêté. Vu notre arrêté de ce jour, la municipalité Commune-Libre fera convertir en maisons de réclusion les b ments des ci-devant récollets, des ci-devant sœurs du pot et ci-devant dames hospitalières. Les maçons, les charpentiers, menuisiers et les serruriers sont mis nuit et jour en réquisit

Autre arrêté. Antoine Chambre, représentant... considé que le peuple doit châtier ses ennemis avec le fer; considé que le glaive de la vengeance nationale a été jusqu'ici tenu des mains tremblantes et lâches; considérant enfin qu'il arracher à la justice son bandeau pour qu'elle puisse reconna et frapper les contre-révolutionnaires; vu les arrêtés des co de salut public et de sûreté générale, arrête: Il sera formé commission populaire composée de... Pour la plus grande c rité, la commission pourra se diviser en deux sections et j au nombre de... membres.

ARRÊTÉS D'UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE PRÈS ARMÉES. — Le représentant du peuple envoyé par la Con tion nationale près l'armée de... arrête qu'à l'avenir l'armée toujours approvisionnée pour un mois; en conséquence, il

par jour à chaque soldat... pain... vin... viande... secs... riz...

rnisseurs demeurent personnellement responsables de exécution du présent arrêté. Signé, Antoine CHAMBRE.

ésentant... arrête : Jusqu'à ce que les ennemis soient delà des frontières, tous les hommes non mariés enfants, âgés de seize à quarante-cinq ans, sont uisition permanente. Ils s'assembleront au chef-lieu où ils s'organiseront en compagnies...

représentant... arrête : Le général de division N... garses arrêts durant... jours.

représentant... arrête : Le général en chef est provisoire- suspendu de ses fonctions. Le scellé...

représentant... arrête : Le général en chef est destitué de ns. Il sera mis sur-le-champ en état d'arrestation. Le ...

représentant... arrête : L'armée fera par jour... lieues.

ésentant... arrête : A l'avenir, il est défendu de sur- prétexte de foi donnée, foi reçue et autres conven- litesses monarchiques, à l'exécution de la loi qui e qu'il ne sera plus fait de prisonniers. Cette loi sera de veau proclamée.

représentant... arrête : L'armée attaquera... donnera l'as-... emportera le retranchement de... la redoute de...

représentant... arrête : Les fuyards seront punis, à dater e jour, comme déserteurs à l'ennemi.

représentant... arrête : Les ennemis seront battus dans le le...

u quartier-général de l'armée, le...

CTES D'UN DISTRICT. — *Arrêté.* L'administration du dis- t de Commune-Libre, considérant que rien ne facilite plus diverses transactions commerciales entre les pauvres sans- ttes que les billets de confiance ; considérant qu'au moyen de etit papier-monnaie ils peuvent acheter des aliments et des chandises en aussi petite quantité qu'ils le veulent ; considé- t enfin que par l'exécution générale de cette mesure le numé- e-assignat est perfectionné au grand déplaisir de Pitt et Co- rg, l'agent national entendu, arrête : Il sera fait une nouvelle ssion de dix mille francs de billets de confiance du district. te nouvelle série sera coordonnée aux précédentes. La forme e mode prescrits dans les autres arrêtés seront suivis comme le passé...

Autre arrêté. L'administration du district, considérant que les

billets de confiance de toutes les formes, de toutes les
et de tous les pays, ont été jusqu'ici une cause sans c
sante de discussions, de débats, de disputes et de que
sidérant que le commerce en est entravé, et que leu
cité a fait hausser le prix des marchandises et des
première nécessité; considérant que les agents de
bourg en ont pris occasion de décréditer le numé
des assignats; vu les dispositions de la loi relative a
et au retirement des billets de confiance; ouï l
arrête: Tous les citoyens qui auront entre leurs m
lets de confiance les déposeront au secrétariat de l
Ils seront remboursés sur l'exhibition du reçu de l
tout aussitôt que les fonds destinés pour cet objet
nus au receveur du district. Passé le délai de d ae
billets de confiance qui n'auront pas été présentes resu
nulés et de nulle valeur.

Autre arrêté. L'administration du district, vu oi
au maximum, considérant que rien n'est plus urg
faire jouir les sans-culottes; considérant que les
peuple et les secrets amis de Cobourg et de Pitt pr
leurs mesures pour paralyser l'exécution d'une loi v
ner l'abondance, fixe, conformément aux lois, les bas
mum pour les aliments, les épiceries, les vêtements,
bustibles sur le prix de 1790, augmenté d'un tiers,
transport à raison des distances, des cinq pour cent ae
accordés au marchand en gros et des dix accordés au
en détail.

Il n'est nullement prohibé aux citoyens de convenir
gré des divers prix des marchandises, pourvu que ces
dépassent pas les prix maximés.

Les citoyens auront aussi la faculté de payer en e
ou d'argent les prix portés au maximum, pourvu encor
assignats restent au pair.

L'arrêté qui permet aux citoyens d'aller échange
pour somme, à la caisse du district, le numéraire m
contre le papier-monnaie, est, en tant que besoin, rap

Autre arrêté. L'administration du district, vu les
elle adressées par plusieurs municipalités, portant q
élevé des difficultés et des troubles dans plusieurs comm
lativement à l'exécution du maximum, voulant arrêter à
les progrès des malveillants, et prendre les conspira
mains enlacées dans les fils obscurs des trames qu'ils ou
ouï l'agent national, arrête que le citoyen Colas, tonn

té de commissaire dans les communes qui lui se- qu'il y fera arrêter les accapareurs, les agio- itre-révolutionnaires. A cet effet, les troupes de rmerie et la garde nationale, sont mises à sa dis- iunicipalités seront tenues, sous leur responsa- er à ses réquisitions et d'appuyer toutes les mesu- convenable au succès de sa commission.

s D'UN COMMISSAIRE EN TOURNÉE. — Fra- iort. Colas, tonnelier, pour raboter les modérés, crates, relier les fédéralistes au faisceau de la ré- nissaire du district nommé par arrêté du..., re- de la loi, le citoyen Laville, notaire, de faire matin, à neuf heures précises, à sa porte, rue iâteau, un cheval sellé, enharnaché, que, dans pourra faire reprendre à...

. L'administration du district, considérant qu'il les aristocrates, les malveillants, les modérés, s, frais, fleuris, tandis que les républicains sont s, pâles et maigres; considérant que cette diffé- rovenir que de la différence de nourriture; consi- s le temps où les républicains souffrent la détresse, tes sortes de privations, la farine destinée aux blutée, sassée, épurée, et cela aux dépens de la des subsistances; ouï l'agent national, arrête : e sasser ou de bluter la farine et d'en extraire du léfendu, même aux pâtissiers, de faire des bis- iux, des brioches, ni aucune espèce de pâtisse- éfendu aux boulangers de mettre dans la farine le pommes de terre, d'avoine ou de légumes. — ux particuliers de faire et de cuire du pain, ainsi er de la farine, en si petite quantité que ce soit. à tous les citoyens de porter dans leurs munici- ves, au dépôt commun, les grains et les farines it avoir chez eux, est de plus fort renouvelée, portées aux précédentes injonctions.

. L'administration du district étant assemblée, sur lu matin, ont comparu les citoyens Marat, Lepelle- obespierre et Legenêt, qui ont dit venir dénoncer, s arrêtés du district, comme accapareurs de subsis- yens Poule et l'Américain, des mains desquels ils un sac de châtaignes et un autre de pommes. Ont les citoyens Poule et l'Américain, qui ont répli- défense, que leurs femmes et leurs enfants n'a-

vaient pas reçu depuis trois jours un seul morceau de distribution de la section, et que c'était pour les avaient acheté au marché d'aujourd'hui ces pom taignes.

L'administration, considérant que cette affaire n sa compétenence, a renvoyé les comparants devant lité, et cependant le président les a exhortés, en q ple citoyen, à se diviser fraternellement les provisions à quoi les citoyens Poule et l'Américain ont consenti de gré.

Le partage amiablement terminé, le citoyen agent na un très beau discours sur les qualités bienfaisantes attestées par l'expérience de tous les temps et par l ges de la médecine. Il a fini en donnant des élog président de ce qu'il avait imité notre bonne mère la répartissait également ses biens entre tous les êtres.

Les citoyens Marat, Lepelletier, Scévola, Robesp genêt, Poule et l'Américain, sont sortis en criant : publique !

VERBAL D'UN COMMISSAIRE. — Ce jourd'hui.. Dix-Août, commissaire du district, chargé par son a de vérifier si les lois relatives à la destruction des dalité et de royauté avaient reçu leur pleine et entie dans cette commune, me suis d'abord transporté aux appelées de la ville, et, en tournant avec la chand d'un poteau de bois, j'ai découvert un vieil écusson fleurs de lis, que j'ai fait sauter d'un coup de hache.

De là je me suis rendu au ci-devant Doyenné, où dessus de la porte, des figures qui m'ont paru susp aussitôt fait dresser l'échelle; le propriétaire a ré sant que c'était un fragment d'un tombeau romai ayant examiné de plus près ces bas-reliefs, j'ai avait des tours et des créneaux, et que, par consé pierres étaient entachées de féodalité. Il ne m'en davantage pour les faire ratisser, et sur-le-champ el ratissées.

Je suis allé ensuite au ci-devant couvent des béné j'ai été surpris de trouver dans la salle occupée par l tribunal des saintes de pierre dans des niches; je m en devoir de les briser. Un juge a encore réclamé, que c'étaient des Isis. A cela j'ai répondu que si je pren tues pour des saintes, d'autres pourraient bien s'y tr En conséquence elles ont été brisées.

e des pâtissiers conservaient, dans un criminel es-
ıules fleurdelisés ou armoriés, je me suis transporté
j'y ai découvert plusieurs de ces ustensiles, que j'ai
t aplatir sous le marteau.
le cours de mes opérations, un pauvre sans-culotte
ıoi : Citoyen commissaire, m'a-t-il dit, on me fait
tu veuilles me faire couper l'épaule, parce qu'elle
d'une fleur de lis ; mais je puis te prouver qu'elle est
. D'ailleurs ce n'est pas une fleur de lis parfaite,
'as t'en convaincre. J'ai empêché ce citoyen de se
Je l'ai rassuré et ai pris son nom et son adresse, pour
couvrir les malveillants qui avaient abusé de sa cré-

ιTION DE ROTURE. — Ce jourd'hui, troisième sans-
ıté amené dans la grande salle de la maison commune
etit-Jean, bâtier-bourrelier, accusé de s'être vanté
enu la noblesse. Sur quoi les témoins ayant été en-
été arrêté que ledit Petit-Jean serait dégradé de
onséquence on lui a ôté son bonnet rouge, et on lui
ıpeau à plume blanche ; on l'a dépouillé de sa carma-
'a revêtu d'un habit de velours, auquel on a attaché
et des croix. Ensuite, le citoyen agent national, lui
une vieille épée rouillée, l'a déclaré à jamais noble
térité, l'a traité de grandeur, d'excellence, de mon-
ınseigneur. Ledit Petit-Jean s'en est allé confus, hu-
e baissée.

ATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE. — Séance pu-
dministration du district étant assemblée, s'est
urche-Socrate, ci-devant habitué de la ci-devant pa-
int-Eutrope de cette commune, qui a dit : Citoyens,
efois les parents disposaient de la volonté et de l'état
fants, la tonsure me fut donnée. Comme les autres,
g-temps dans l'erreur ; j'avais même, je l'avoue,
ı la propager parmi les jeunes citoyens ; mais aujour-
je suis éclairé des lumières républicaines, je fais
nir avouer que de tout ce qu'on m'a dit, et de tout
dit autrefois, on ne doit rien croire, sous peine de
oyalisme et d'incivisme.
e temps, pour preuve de la bonne foi de sa déclara-
ésenté et remis ses lettres de tonsure, son collet, son
n bonnet carré, qui ont été brûlés dans le réchaud
bureau de l'administration, Lui-même, sur l'air

d'une antienne, a entonné les premiers vers de la cha
triotique :

Des collets et des capuches,
Des frocs et des fanfreluches.

Ensuite l'huissier, sans aucune mauvaise intention, l
Eh bien ! l'abbé ! te voilà maintenant comme nous. Alor
national a vivement censuré l'huissier, et, au nom de
défendu que personne traitât à l'avenir le citoyen Fourch
d'ecclésiastique ou de garçon prêtrier.

Le citoyen Fourche, après avoir reçu de la main d
dent la cocarde, l'habit bleu et le fusil, s'est mis en mar
les frontières.

RENONCIATION AU CULTE. — Ce jourd'hui, germi
devant jour de Pâques, à l'heure des ci-devant vêpres, l
étant assemblé devant la ci-devant église de Saint-
présents les membres de l'administration du district, de
nicipalité, du tribunal et des autres autorités constitu
gent national est monté en chaire et a dit :

« Citoyens, jusqu'ici on vous a traités comme des enf
vous a fait des contes. C'est pour la première fois q
chaire est vraiment la chaire de vérité. Les républicain
le mal parce qu'il est mal, font le bien parce qu'il est
non parce qu'on les menace d'un enfer, et non parce qu
fait espérer un paradis. S'il est un enfer, c'est la monar
est un paradis, c'est la république. Vive! vive à jamais
blique! — Citoyens, je vous propose de renoncer au c
blic. Tous les jours vous seront utiles, vous profiteron
aura plus de ces ridicules stagnations de travail, plus de
ches, plus de fêtes, plus de jours d'oisiveté. — Mainte
amis de l'erreur et de la royauté vont être jugés. Que les
qui voudront renoncer au culte public passent non à la
côté flétri par les aristocrates de l'infâme Assemblée con
te, mais bien à la gauche. Que ceux qui ne voudront pa
cer au culte et aux préjugés de leurs pères passent à la
Dans cette circonstance comme dans toute autre, que
agisse librement, sans gêne et selon sa conscience. »

Aussitôt tous les citoyens, sans exception d'un seul,
empressés de passer à la gauche. Alors l'agent nation
« Citoyens! dès ce moment, il n'y a plus de culte pu
temple est le temple de la raison :

« Triomphe, raison éternelle! »

uple a chanté l'hymne :

« Triomphe, raison éternelle ! »

res phes.

ai donné, les enfants des sans-culottes, armés de
et de maillets, ont mis en pièces les bénitiers, les
es saintes, les anges, les archanges. Il était touchant de
tendre génération briser, fouler aux pieds les hochets
s leurs imbéciles pères. — Ensuite les danses et les fa-
ce nencé dans ce temple de la raison. Le peuple
oru en da t et en chantant.

us, national, assisté comme dessus, sommes ve-
l au bureau du district le présent procès-verbal.

is JNE MUNICIPALITÉ. — *Plumitif.* Les fils de Mar-
le Trente-un Mai, membres du conseil général de
, ont été dénoncés comme ayant fait violence à
. A cause de la grande jeunesse des accusés, l'or-

ulément est venu se plaindre que des citoyens et des
criant liberté ! égalité ! ravageaient ses champs et
s ; arrêté qu'il serait pris des informations.

rtes, acquéreur d'un domaine national, est aussi venu
dre que de jeunes républicains abattaient les pommes de
es ; arrêté que la force armée y serait envoyée à l'instant.

çois, architecte, convaincu d'avoir employé le pied de
mètre républicain, paiera dans les vingt-quatre heures
e portée par les règlements de police.

qu'il sera envoyé un commissaire et deux sergents
re Barbe, que sa servante a grièvement battue et
a porte.

ite de Catherine l'Espérance relative à l'insubordination
lle ; plainte de celle-ci relative au refus que fait sa mère
isser sorti rle soir pour aller à la société populaire ; arrêté
ille sera invitée à avoir plus d'obéissance pour sa mère ;
ussi que la mère sera invitée à avoir quelque complai-
our une fille qui est dans d'aussi bons principes.

té que le citoyen Mathieu, qui, pour éviter la réquisi-
est marié avec une personne morte depuis trente ans, sera
aux frontières de brigade en brigade.

léfenseur de la patrie qui se rend aux armées a été ac-
ivoir parlé contre la république et le citoyen Robespierre.
les propos contre le citoyen Robespierre n'ont été nulle-
rouvés, l'ordre du jour,

Trois femmes ne portant pas de cocarde à leur cc
conduites à la municipalité ; arrêté qu'elles tiendront
rant vingt-quatre heures.

Sur la demande de onze citoyennes, il a été arr
seraient armées de piques.

D'après les observations des gens de l'art sur la
l'air, il a été arrêté que les terres des cimetières et de
ne seraient lessivées pour la fabrication du salpêtre
les officiers de santé en auraient fait la visite.

Arrêté que le magasin du foin serait établi au ci-
sidial.

Arrêté que les hussards du détachement qui doit
jourd'hui seraient logés chez les dévotes supe

Divers auteurs offrent à la commune les ouv
Le Catholicisme dévoilé ; le Royalisme dévoilé ; le r
dévoilé ; la Révolution de Cythère ; l'Ile fortunée.

Mention honorable et insertion au procès-verbal.

Pierre Boquillon, boucher, et Charles Rivière,
vin, prévenus d'avoir livré à l'hospice des m
avariée et du vin frelaté, faute de preu
provisoirement élargis.

Fleuri, cordonnier, a été accusé d'avoir
les souliers des défenseurs de la patrie ; arr e qu'il
visoirement détenu, et que le scellé serait
gasin.

Boivin dit Loiseau, accusé d'avoir acquitté la
ci-devant chapellenie, qu'il a achetée de la républi
d'Arc, accusé d'avoir porté en cachette la rente au c
gneur : — Antoine Romarin, accusé d'avoir é la
prêtres réfractaires : — Rossignol jeune, acc l'a
y avait plus de mille milliards d'assignats en circ
phaël, tambour, dénoncé pour avoir parlé contre
ments en papier, et avoir ajouté qu'il ne les cr

Arrêté qu'il serait plus amplement informé.

RELEVÉ D'UN REGISTRE DE MARIAGES. — Le dé
tre Sébastien Dubois, âgé de dix-sept ans, et Marie
floc, âgée de trente-deux ans ; — Entre Ange-Dura
seize ans, et Bonne Lacombe, âgée de quarante ans
à l'auberge de l'Homme-Armé ; — Entre Félix Chate
tre d'armes, âgé de vingt-quatre ans, et Fauste-Fé
laïde-Amélie-Achille-Etiennette Villefort, femme d
l'émigré Haute-Roche, âgée de trente-deux ans ; —
ment Rimbert, ci-devant frère des écoles chrétienn

et Scholastique Rimbert, sa nièce, âgée de

AGENT NATIONAL. — Séance publique
. L ι dit : « Citoyens collègues, je viens vous
ri·tera vos âmes, la célébration du di-
, la n du décadi. Parcourez les rues, ci-
, le , qu'y voyez-vous? De mauvais citoyens en
le travau, outils de leur art à la main, de mauvaises
rêtues de la manière la plus négligée, se livrant sans
uns et les autres, aux travaux les plus bruyants.
z ces mêmes rues le dimanche : vous êtes scandalisé de
e, de ce recueillement incivique et aristocratique; vo-
révolté de voir ces fainéants, ces fainéantes, les bras
r devant leurs portes parés de leurs meilleurs ha-
de voir ces croix d'or reluire sur des seins que l'amour de
fit jamais palpiter. Rouvrez les églises : ah! ci-
t-il se l'avouer? elles s'empliraient pis qu'auparavant.
de plus Pitt et Cobourg?
'ιou , je d e dire, le bon peuple n'agit pas ainsi de
; u conduit par des intrigants qui le ramènent à la
e. Reveillez-vous, citoyens, réveillez-vous; c'est la con-
rev n qui se cache sous les habits du dimanche. Bientôt
en p lra d'autres, et vous la verrez s'avancer à grand
puyée sur une potence, précédée de ses prévôts, de ses
eaux, de ses fleurs de lis, de ses fers rouges, suivie de la
, de la dîme, de la noblesse et du clergé. Encore une fois,
lez-vous, ou dans peu vous ne vous réveillerez plus.

» Voici, mes collègues, l'arrêté que je viens vous proposer :
regardés comme suspects et traités comme tels ceux et
qui célébreront le dimanche, qui ne celébreront pas le dé-
; qui ne travailleront pas le dimanche, qui travailleront le
; qui ne feront pas travailler les animaux labourant et les
ie somme le dimanche, qui les feront travailler le décadi;
mettront leurs bons habits le dimanche, qui ne les mettront
e décadi; enfin qui donneront un air de fête et de jour chô-
au dimanche, et qui ne le donneront pas au décadi. — Les
iciens, les peintres, les décorateurs, les tapissiers, seront
s à ajouter par leurs talents à l'éclat des fêtes du décadi. —
hefs de famille seront pareillement invités à réserver leurs
ires provisions pour le décadi, à s'assembler ce jour-là, à
un petit extraordinaire et à se régaler aussi bien que la di-
générale pourra le permettre; enfin à se divertir et à se li-
vrer à une joie franche et civique. »

Après avoir délibéré sur le réquisitoire de l'agent national, la
micipalité en adopte toutes les dispositions et arrête qu'elles
ront exécutées suivant leur forme et teneur.

VISITE D'UN DÉLÉGUÉ DE REPRÉSENTANT DU PEUPLE.
- Séance publique du... Vers les deux heures de relevée, est
tré le délégué du représentant du peuple envoyé dans le dé-
rtement, qui a remis sur le bureau sa commission. Le citoyen
légué, ayant été invité à prendre place parmi les officiers muni-
paux, s'est assis et a dit :

« Magistrats du peuple, la révolution marche à travers une
rêt de préjugés et d'erreurs que les anciens et les modernes
ilosophes avaient, par leurs prétendus principes, rendue plus
aisse. Suivant eux, le pouvoir législatif et le pouvoir exé-
tif devaient être nécessairement distincts. Le gouvernement
volutionnaire leur a prouvé, leur prouve et leur prouvera le
ntraire.

» Mais, citoyens, que sert l'énergie de ce gouvernement alors
e celle des autorités constituées s'affaiblit, que celle du peu-
e se lasse? Citoyens, nous avons dépouillé l'ancien habit;
us avons pris l'habit des sans-culottes; nous avons coupé nos
eveux frisés et poudrés, nous portons la moustache, et cepen-
nt nous sommes les mêmes hommes.

» Même tiédeur, même relâchement de morale. N'y a-t-il pas
core un grand nombre de citoyens qui n'osent pas dénoncer
s émigrés, les prêtres réfractaires, les proscrits, les contre-
volutionnaires? Ils sont, disent-ils, de leurs parents, de leurs
ciens amis. Eh! malheureux, votre amitié ne doit-elle pas
mmencer par la république qui vous rend si heureux? Avez-
us de plus proche parent que la patrie votre mère? O voix de
république et de la patrie qui cesse de se faire entendre! Oui,
s dénonciations, les arrestations, les exécutions, deviennent
us les jours plus rares. La révolution ne donne plus signe de
e.

» Encore les ci-devant bourgeois se trient, se fréquentent de
éférence; encore les pauvres sans-culottes les approchent avec
elques marques de civilité particulière; encore l'exécuteur de
justice du peuple ne se trouve pas dans le rang des autres ci-
yens, sans y être isolé, ou du moins remarqué, et nous nous
ntons des progrès de nos lumières!

» Tous les jours le peuple crie fraternité! égalité! et cepen-
nt il n'y a pas d'impôt progressif, de maximum pour les pro-
iétés; et cependant tous les citoyens ne sont pas propriétaires
ous les jours le peuple crie vive la République! et cependan

contre-révolutionnaires ne sont pas morts, et cependant on cherche inutilement une Saint-Barthélemy dans les pages du calendrier républicain.

» Citoyens, je vous le dis encore : la révolution marche à travers une forêt d'erreurs et de préjugés, et s'il faut lui donner un fanal pour éclairer l'opinion qui tantôt la devance et plus souvent la suit, il faut aussi lui donner une hache, entendez-vous, magistrats, une hache sans cesse affilée, sans cesse retrempée, une hache pour frayer la route qui conduira le peuple à la liberté, l'égalité et au bonheur. »

La municipalité a donné des éloges à l'ardent patriotisme du citoyen délégué et l'a reconduit jusqu'à la première porte.

ARRÊTÉ D'UNE MUNICIPALITÉ. — Vu la loi sur les certificats de civisme et les arrêtés du district sur le mode d'exécution, la municipalité de Commune-Libre, ouï l'agent national, arrête :

Outre les notaires, les avoués et les défenseurs près les tribunaux, les employés de la municipalité, des hospices, des prisons, les officiers de santé, les maîtres et maîtresses d'école, les instituteurs, les professeurs, les chefs d'établissements publics, seront obligés, pour continuer leurs fonctions, professions ou états, d'avoir un certificat de civisme.

Pour obtenir ce certificat, il ne suffira pas d'avoir payé les contributions, monté la garde, de s'être rendu avec exactitude aux assemblées de la section et aux fêtes décadaires ou nationales; il faudra encore avoir donné des preuves de dévoûment à la révolution, comme d'avoir été patriote de quatre-vingt-neuf, de s'être insurgé contre la constitution de quatre-vingt-onze, d'avoir été reçu à une société populaire depuis le trente-un mai, de s'être marié avec sa servante ou d'avoir donné sa fille à un sans-culotte, d'avoir échangé son bien contre un domaine national de pareille valeur, d'avoir brûlé publiquement ses lettres d'avocat, de licencié ou de maître-es-arts, d'avoir inscrit son fils avant l'âge de la réquisition sur le registre des défenseurs de la patrie, d'avoir fait don à la république de son cheval, de son mulet ou d'un cavalier jacobin, d'avoir dénoncé et fait arrêter des émigrés, des prêtres réfractaires, des contre-révolutionnaires, des suspects, les agioteurs, des accapareurs...

De même que dans l'ancien régime certaines places, sans comparaison et révérence parler, supposaient la noblesse, de même certaines fonctions supposeront aussi le civisme ; ainsi les employés des comités révolutionnaires, des maisons d'arrêt et de réclusion... obtiendront sur leur simple demande un certificat

'ous les autres citoyens seront tenus de faire afficher leur de-
ıde trois décades à l'avance, afin que les républicains aient le
ıs de faire leurs oppositions et leurs impugnations, qui se-
; reçues au secrétariat dans un registre ouvert à cet effet.
.es certificats de civisme ne seront valables qu'après avoir été
s par le district et le comité révolutionnaire.
'eux qui auront demandé et qui n'auront pas obtenu un certi-
de civisme, ceux à qui les autres autorités auraient refusé
ısa, seront par le fait réputés suspects.
lutre arrêté. La municipalité de Commune-Libre, considé-
, que le commerce est une des bases de la puissance de la ré-
lique, voulant en favoriser autant qu'il est en son pouvoir le
ıvement et la prospérité, l'agent national entendu, arrête :
ater de ce jour la suspension de la délivrance des passeports
evée. Ceux qui voudront obtenir des passeports devront être
ıis d'un certificat de civisme.
lutre arrêté. La municipalité de... considérant que c'est parce
plusieurs citoyens ont trop de biens, que d'autres en man-
nt ; considérant que la patrie doit adoucir le sort de ceux-ci
ınt que peut le permettre le droit inviolable et sacré de la pro-
té ; vu les arrêtés des comités de salut public et de sûreté
érale, ensemble celui de l'administration du district ; ouï l'a-
t national, arrête : Il sera fait un état des vieillards et des en-
s appartenant aux familles indigentes. Ces pauvres, mais
orables citoyens, seront solennellement conduits chez les ri-
s égoïstes ou suspects dénommés dans les listes arrêtées
le district. Chaque décade l'agent national fera son inspec-
: et veillera à ce que ces bons citoyens soient logés dans des
artements sains, habillés d'une manière décente et nourris à
ıble des maîtres, qui seront exhortés à témoigner par une con-
ıelle politesse le continuel plaisir que leur font ces nouveaux
ɔs que la république leur a confiés.
lutre arrêté. La municipalité de... considérant que les sour-
de l'instruction publique sont empoisonnées ; considérant que
enfants des républicains y sucent le royalisme et la supersti-
ı ; ouï et ce requérant l'agent national, arrête : Les seuls li-
s de lecture pour les enfants des deux sexes seront les Droits
l'homme ; les seuls exemplaires d'écriture, les divers titres de
Constitution.
Attendu que Virgile, Ovide, Horace, Sénèque, Suétone,
nte-Curce, dont on vante la pureté, n'étaient que de purs
alistes, il en sera fait de nouvelles éditions purgées de tous les
ıvais principes.

aux instituteurs et aux professeurs de faire apprendre 'es le catéchisme, les sermons de Massillon, les oraiebres de Fléchier ou de Bossuet.

ı dressé ɪn catalogue de divers autres livres, e mis ı a ı ınaex républicain.

les eı et dans les écoles l'ouverture ainsi que la :lasses, au lieu d'être faites par des prières latines, ı des couplets civiques.

colléges les croix d'or et d'argent seront supprimées, cement le premier de la classe sera appelé Marat, le Lepelletier, le dernier sera appelé l'Empereur.

les écoles primaires les jeunes citoyens qui se conduiront teront le nom de Monsieur; les jeunes citoyennes celui :moiselle ou de Madame suivant la gravité de la faute.

mme les spectacles sont aussi des écoles publiques où se les citoyens de tous les âges, sur une nouvelle réquisil'agent national, elle arrête : Jusqu'à ce que le répertoire ffrir un assez grand nombre de pièces républicaines pour 'ésentations journalières, les directeurs des spectacles t donner les anciennes comédies et les anciens opéras, à :e toutefois par eux de faire précéder les symphonies ou :rtures par *la Marseillaise* ou par un chant civique; et à :e par les acteurs de changer le nom de roi, d'empereur 'ince en celui de tyran; celui de duc, de marquis, de de vicomte, de baron, de chevalier, d'écuyer, de gentilet de noble en celui d'oppresseur; celui de prêtre en ceâbleur; de négociant en celui d'accapareur; de financier d'agioteur; de bourgeois en celui de fédéraliste, d'éde modéré ou de suspect...

: *arrêté*. La municipalité de... après avoir entendu le des commissaires conservateurs des bibliothèques, des le science et d'art; considérant que les livres ont fait aux s très peu de bien et beaucoup de mal; considérant que e n'a guère jamais été qu'un mémorial de contes faits à ırgent ou à plaisir; que jusqu'ici la poésie ne s'est fait enque dans le palais des rois ou le sanctuaire des prêtres; romans parlent toujours des honnêtes gens; considérant autres branches des lettres n'ont pas produit des fruits angereux; que la théologie n'a enseigné que l'erreur; que ›sophie, sa digne sœur, bien que plus raisonneuse, n'a plus raisonnable; que la morale, pour quelques vérités s des plus ignorants villageois, enseigne des milliers de ‹es d'un modérantisme anti-républicain; qu'il n'est rien de

opposé aux droits de l'homme que le droit civil, et aux
;s des peuples que le droit des gens; considérant qu'il faut
idées neuves à un peuple régénéré; voulant d'ailleurs mettre
ratique les austères vérités énoncées dans les rapports du
ité de salut public ou à la tribune de la Convention; ouï
nt national, arrête: Les livres d'arts mécaniques, de sciences
.tes ou naturelles préalablement séparés, la bibliothèque dite
ı Ville sera, décadi prochain, à la diligence de l'agent natio-
publiquement brûlée au milieu du grand préau des Corde-
. Tous les bons citoyens sont invités à suivre un pareil
nple dans leurs foyers, si mieux ils n'aiment porter leurs
:s au grand préau.

ERBAL D'UN AGENT NATIONAL. — Aujourd'hui, nous,
t national de la municipalité de... assisté du secrétaire gref-
nous sommes transporté au grand préau des Cordeliers, où
; avons fait allumer le bûcher général sur lequel ont été jetés
ivres de la bibliothèque dite de la Ville; et la garde natio-
attisant le feu avec ses piques, en peu de temps cette masse
ıapiers a été consumée aux cris de vive la Montagne! vivent
ians-colottes!

CTES D'UN COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE. — *Dénonciation.*
our... le comité révolutionnaire de Commune-Libre, assem-
présents... Ont comparu les citoyens Louis Buisson, culti-
ur, et Le Daim, secrétaire-greffier du juge de paix du canton
rne, qui ont dit: Que ni la haine ni l'inimitié ne les avaient
luits devant nous; mais que les lois ayant fait un devoir à
citoyen de faire connaître les aristocrates et les fédéralistes,
se croyaient obligés de dénoncer le nommé Du Gravier
me coupable d'être l'un et l'autre.

nimés d'une continuelle sollicitude pour le salut public, ils
ient aperçus que, quoique Du Gravier parlât souvent de son
ur pour la république, il ne lui échappait jamais, dans au-
: occasion, le moindre mot contre les rois, les nobles, les
res, les fédéralistes et les modérés. Ils le surveillèrent dès
plus particulièrement, surtout dans l'intérieur de sa maison.
observèrent que ce n'était jamais l'hymne marseillais qu'il
ıtait, mais bien d'anciennes hymnes d'église; qu'ordinaire-
ıt le dimanche il s'enfermait le matin dans son cabinet, sans
.e pour entendre la messe du pape; qu'il se laissait appeler
ısieur par ses domestiques; qu'il y avait dans sa bibliothèque
grand nombre d'écrits d'évêques insermentés et de députés
ralistes, indices de son dévoûment secret à leur parti; que
allées de son enclos n'avaient pas moins de vingt pieds de

i'y p toujours seul, et que la république
se : es ; chez lui, dans un repas où se
les a u lui échappa de dire, en parlant de
a : r ce qui me concerne, mes amis, n'épar-
e, j'en ai ma petite provision, et les Anglais
r tant qu'ils voudront en Provence ; ce qui dé-
mine r la république et sa complicité avec Pitt ; enfin
ier, quoiqu'il fasse semblant de l'avoir oublié afin
aux autres, n'en est pas moins ci-devant con-
ir aides et n'en réclame pas moins sous main,
e de son procureur fondé, la finance de cette charge.
ar ont signé avec nous...

d ét. Vu la dénonciation ci-dessus, le comité révo-
une-Libre arrête que le nommé Du Gravier
la gendarmerie à la maison de réclusion. Le

ITION D'UN DÉTENU. — Aux citoyens membres compo-
le comité révolutionnaire de Commune-Libre : Citoyens,
s-Victor Gravier, propriétaire cultivateur, maintenant dé-
la on de réclusion, vient implorer avec confiance votre
e que, lorsqu'il vous aura fait connaître sa con-
, vo hâterez d'ouvrir ces portes qui le séparent des
iotes, ses amis et ses camarades.

Depuis le premier jour de la révolution, le pétitionnaire s'est
mment montré vrai, franc et sincère patriote. Il donna vo-
ntairement ses boucles d'argent, fit faire un drapeau pour la
nationale de sa commune dont il fut nommé commandant.
temps postérieurs, il a habillé et équipé son fils et ses
veux, qui maintenant combattent aux frontières les
de la république. Il a contribué à l'équipement d'un
avalier jacobin ; il a offert les terres de son écurie et de son
ellier aux agents de la fabrication du salpêtre et a fait remettre
ses frais les terres lessivées et replacer les pavés. Tous les
épublicains de son canton, avec lesquels il a si souvent et si
yeusement célébré la gloire de nos invincibles armées et de
os dignes représentants, tous, sans en excepter un seul, sont
es garants et ses cautions.

A la maison de réclusion de Commune-Libre, le...

GRAVIER, signé.

Réponse du comité révolutionnaire. Il n'y a lieu à délibérer.

ACTES D'UNE COMMISSION POPULAIRE. — *Mandat d'extra-ition.* Liberté, égalité, mort aux contre-révolutionnaires.
ébastien Laignelet, accusateur public près la commission po-

·e séant à Commune-Libre, mande et ordonne à tous
ers, concierges et gardiens de la maison de réclusion, de
r au citoyen Thibaut, brigadier de gendarmerie à la rési-
e de Commune-Libre, le nommé Charles-Victor Du Gra-
ci-devant conseiller à la cour des aides, qui sera, en exé-
du présent mandat, transféré et écroué à la maison d'arrêt à
ffet...

cte d'accusation. Sébastien Laignelet, accusateur public
la commission populaire séant à Commune-Libre, accuse
les-Victor du Gravier, ci-devant conseiller à la cour des
s, de conspiration contre la sûreté et l'indivisibilité de la
blique.

itoyens, dans tous les temps, lorsqu'un peuple a voulu re-
rer sa liberté, briser ses chaînes, il a non seulement exter-
ses tyrans, mais encore leurs ministres : car les véritables
ies d'un peuple, ce sont les agents de la tyrannie, ces agents
lle a décorés de ses honneurs, qu'elle a investis de sa con-
e.

andis que le ciseau et le marteau des sans-culottes pour-
ent tous les monuments matériels flétris du signe de la
uté, faudra-t-il laisser intacts les monuments vivants souillés
es indélébiles types? Le prévenu qui est devant vous a été
les nombreux conseillers du tyran, et par les actions de
i-ci jugez des conseils de celui-là.

i Du Gravier, pour expier ses anciennes fonctions, eût donné
république la finance de son royal office; si par d'autres
fices il eût fait oublier le vieil homme ; si, fuyant la compa-
des honnêtes gens, il fût venu se confondre dans les hono-
es rangs des sans-culottes ; si enfin, par mille actions civi-
faites depuis la révolution, il eût effacé celles qu'il avait
s avant ; mais, bien loin de là, il tient une conduite tout
sée. Voyez-la, citoyens, cette conduite, dans la dénoncia-
des vertueux citoyens Buisson et Le Daim, dont la lecture
ervir de complément à l'acte d'accusation... Je requiers que,
évenu interrogé, les débats soient aussitôt ouverts.

nclusion d'un accusateur public. ... Par tous ces motifs,
s articles... je conclus à la peine de mort.

ésumé d'un président..... Je passe maintenant aux moyens
léfense du prévenu, qui soutient que les faits ne sont pas
tatés, parce qu'il n'y a pas de preuves matérielles, comme
s messieurs toujours prudents, ou plutôt toujours trembleurs
leurs plus cruels attentats, n'avaient pas soin de les faire
raître afin de pouvoir, lorsqu'ils sont découverts, tout con-

ər. t nier. De pareilles allégations sont ridicules aux yeux 1 éclairé, intègre et pur. Citoyens juges, pour porter ɒ nction dans vos âmes républicaines, qu'il vous souvienne ʼn ȝtes une commission populaire; que le peuple est en ɑ e ae ses ennemis; que, dans cette guerre à mort, retenir coups sur le champ de bataille serait le plus grand des s. Qu'il vous souvienne que vous êtes la main de la loi revo 'e; que cette main doit être de fer, et que, lors- ju a s m traître, elle ne peut se desserrer qu'à l'instant ju ı'a plus rien à espérer et la république plus rien à craindre.

, *ment*. Au nom de la république une et indivisible, la ɑ mission populaire séant à Commune-Libre, établie par ar- e du représentant du peuple Chambre, confirmé par autre ar- , des comités de salut public et de sûreté générale réunis, ju- t en d ier ressort, sans appel ni recours au tribunal de cassation, a lu le jugement qui suit...

La disc ion a pr té deux questions de fait : A-t-il existé ra nı à la dissolution de la république, par ı es soun , aes complots avec les ennemis, des vœux c ə-revolutionnaires hautement proclamés, par des tentatives à a r le peuple en diminuant le produit des terres? Charles-Victor Du Gravier est-il coupable? A-t-il existé une conspiration tendant à rappeler le clergé réfractaire, à fédéraliser les départements? Charles-Victor Du Gravier est-il coupable?... Sur la première question, la commission a prononcé à l'unanimité l'affirmative; et, en conséquence, vu l'art... du tit... et encore l'art. du tit... du Code pénal... a condamné à la peine de mort le nommé Charles-Victor Du Gravier... et a déclaré ses biens confisqués au profit de la république; sur la seconde question, a acquitté ledit Du Gravier comme n'étant pas suffisamment convaincu.

Sera le présent jugement, à la diligence de l'accusateur public, exécuté dans les vingt-quatre heures.

Affiche des biens d'un condamné. Les citoyens sont avertis que le.... prairial de l'an II de la république, il sera procédé à la vente des biens ayant appartenu à Charles-Victor Du Gravier, condamné à la peine de mort...

Premier lot : Maison, enclos et petit bois, le tout contigu, contenant environ six arpents, confrontant au nord avec champ et jardin du citoyen Le Daim, secrétaire greffier du juge de paix du canton externe, au levant et au midi avec la prairie du ci-devant chapitre, au couchant avec terre de Pierre Rapin;

Second lot : Pré de la contenance de trois arpents quatre-vi

perches, confrontant au levant avec héritage du citoyen Louis on, cultivateur, sur tous les autres points avec la futaie du vant chapitre;

oisième lot : Champ et petite vigne de la contenance d'un it vingt-cinq perches, confrontant au levant et au nord avec s de Jean Soupes, cultivateur, au couchant avec pré dudit Buisson, au midi avec le chemin de Commune-Libre.

Décade LXIV.

LA DÉCADE DES LOIS DE DÉCEMBRE, DE FRUCTIDOR ET DE PLUVIOSE.

énérations actuelles, nées ou grandies au milieu des révolu- politiques, au milieu des catastrophes royales, au milieu de champs de bataille français, où, comme sur un vaste tapis, ont jouées et perdues des couronnes d'électeur, de stathou- de doge, même des couronnes de roi, voudrez-vous abais- les yeux sur le titre de ce chapitre? Il parle du bel œuvre, toire des municipalités, de l'œuvre le plus national, l'his- des municipalités, du plus utile, du plus grand œuvre, toire des municipalités, laquelle est dans les débats et dans apports qui ont précédé les lois du 14 décembre 1789, du ructidor an III et du 28 pluviôse an VIII, qui en France instituent ou les réorganisent. Quel est celui qui a oublié avant la révolution, et plusieurs siècles avant, autant d'hô- -de-ville, autant d'hôtels-de-ville différents; autant de mu- palités, autant de municipalités différentes. Leur variété ait toutes les formes des gouvernements connus, et tous les vernements connus n'offraient pas, il s'en faut bien, toutes formes de nos différentes municipalités.

a loi de décembre 1789 a tout changé, tout ramené à l'unité fonctions, des dénominations partout similaires. En Alsace, ne veut pas, comme autrefois, des prêteurs; en Lorraine, me autrefois, des maîtres échevins; en Flandre, des rewars, pensionnaires; en Picardie, en Normandie, des gouverneurs, capitaines; à Paris, à Lyon, des prévôts des marchands; à n des vicomtes majeurs; en Bretagne et dans d'autres pro- es, des curés, des dignitaires ecclésiastiques; à Bourges, à

t, des seigneurs, des barons, des comtes; en Auver- Limousin, en Languedoc, des premiers consuls; en ı, des chevaliers; en Béarn des alcades; elle veut que ı ıe chef de la municipalité soit le maire, et elle ne veut u'il y ait deux, trois, quatre maires dans une commune, en veut qu'un seul; et elle ne veut pas qu'il soit soumis à rémonies ridicules, comme à Brest autrefois, à mettre le ıns un creux fait en forme d'une chaussure au seuil de la le l'église des Sept-Saints. Elle ne veut plus que les officiers unicipalités soient conseillers, échevins, consuls, capi- jurats; elle veut que partout ils soient officiers municipaux; ı veut plus de grand conseil, de petit conseil, de grand ire, de petit consistoire; elle veut des notables formant il général, et elle les veut en nombre proportionné à la ı; elle ne veut plus de procureur du roi, de procureur , ae *pensionnaire;* elle veut et elle ne veut qu'un procu- ɔ la commune; elle exprime clairement les attributions qui ·opres à chacun d'eux, celles de la police, de la salubrité, ıreté, de la tranquillité dans les rues et les édifices publics, le la surveillance des établissements communaux, de la es revenus communaux. Elle veut que les municipalités nt le pouvoir qui leur est délégué par l'état, la répartition, e des impôts, la conservation des propriétés nationales, la lance des travaux entrepris par la nation; mais elle ne veut elles aient ni justice civile, ni criminelle, ni gibet, ni bour- ɔlle veut encore moins qu'elles jugent féodalement et par ɔs de juges fieffés. Point d'états provinciaux, dit-elle, s municipalités; point de municipalités qui se rendent aux ɔs nations voisines. Il me semble aussi l'entendre crier ıt : Plus de vénalité d'offices municipaux! Qu'il n'en soit mme par le passé, qu'ils ne soient pas supprimés pour être rétablis, ensuite rétablis pour être de nouveau supprimés; lle part le maire ne soit plus perpétuel; élection de la moi- officiers de la municipalité tous les ans, et que nulle part se fasse par conclave, mais dans un lieu public, par scru- iste simple et de liste double et à la pluralité absolue des ɔs; surtout plus d'antiques bombances municipales, plus ı, de fréries; que les deniers du peuple soient dépensés à ıfit et que le compte en soit publié. La volonté de la loi de ɔre est aussi qu'il y ait une municipalité par commune, ce élève le nombre à près de quarante mille au lieu de cinq nille. Sans doute il y aura dans les campagnes trente ou cinq mille maires. Rusticus, Fabius, Lentulus, Asinius,

ulus. Sans doute ces trente ou trente-cinq mille maires paysans, nts de leur flottante écharpe, ont d'abord été décontenancés; is peu à peu les dignités des magistratures rurales ont élevé le ur de la nation dans les campagnes, et de même que les trencinq mille épaulettes de commandant de la garde nationale y fait trente-cinq mille miracles en courage et en discipline, de me en gravité et en justice distributive les trente-cinq mille iarpes ont fait aussi trente-cinq mille miracles.

La France fut toute contente, tout aise de se voir ainsi comles provinces romaines, partout uniformément municipalisée squ'aux plus petites communes. On applaudit, on ne cessa pplaudir pendant cinq ans, ce qui, pour nous Français d'aurd'hui, est bien du temps: aussi, au bout de ces cinq ans, la de fructidor an III, supprimant toutes les municipalités, intue des administrations cantonnales formées dans les villes par réunion des officiers municipaux, et dans les campagnes par réunion, dans chaque chef-lieu de canton, des agents municiux élus dans chaque commune. On applaudit, et, pour cesser applaudir, pour changer encore, on attendit de même cinq ans, voilà que la nouvelle loi de pluviôse an VIII congédie toutes administrations cantonnales, qu'elle remplace dans chaque mmune par un maire et un adjoint. Cette organisation, plus nple, plus leste, a aussi ses applaudisseurs, et probablent aussi ses cinq ans à durer encore.

DÉCADE LXV. — LA DÉCADE DE LA ROUE.

La vieille histoire de France ne voudra-t-elle jamais suspene son antique tapage de batailles, de dissensions civiles ou reieuses, pour parler un peu des diverses parties de la société nçaise? Cependant, voyez comme elle serait variée si dans un ses chapitres, celui des administrations, par exemple, elle fait rapidement tourner la roue des temps où paraîtraient d'abord vieux sénéchaux, les vieux baillis en bonnet, en robe, tenant irs longs rouleaux de parchemin, chargés des comptes des renus de la province, qui étaient ceux des ducs, des comtes, des rons, du roi lorsqu'il était duc, comte, baron; où paraîtraient suite les états provinciaux divisés par ordres, vêtus de leurs cosmes, les généraux des aides, les élus, les intendants délégués,

légués, les administrations provinciales divisées aussi
ordres; où paraîtraient avec leurs grandes médailles les
ations du directoire et du conseil général de départe-
directoire et du conseil général de district, recueil-
ers degrés toutes les attributions, tous les pouvoirs de
iens, de leurs antiques prédécesseurs; administrations
es administrations centrales, à leur tour suivies des pré-
ous-préfets actuels, habillés de bleu, brodés d'argent,
ant en leurs mains toute l'autorité : car les quatre con-
e sont, à proprement parler, que quatre assesseurs n'ayant
s les cas du contentieux: car les nouveaux conseils
et d'arrondissement ne sont guère que des cham-
pies, des examinateurs des comptes, qui ne gênent
nière la volonté administrative des préfets et des
ets.

sais ce qu'amènera encore cette roue qui ne cesse de
et qui semble en ce moment retourner, je veux dire
ler; mais si elle rétrograde jusqu'aux baillis, je lui
trois fois pour ramener l'homme, le nom et la robe.

DÉCADE LXVI.

ÉCADE DU CONSUL DE SAINT-BAUZILLE.

en consul de Saint-Bauzille était autrefois sûr de bien
ses: il était sûr qu'il était consul de Saint-Bauzille; il
qu'il avait fait toutes ses classes à Mende.

aujourd'hui sûr de bien d'autres choses: il est sûr que,
avenir prochain, on abandonnera le nom de département
ui de préfecture. A l'entendre, département de l'inté-
épartement de la guerre, se dit très bien en parlant du
e de l'intérieur, de la guerre, et par conséquent se dit
pour exprimer une étendue de territoire. C'est préfec-
ot antique signifiant une étendue territoriale administra-
ne signifiant qu'une étendue territoriale administrative,
drait dire et qu'on dira.

aujourd'hui également sûr qu'alors on dirait et qu'on dira
re de Mende, préfecture de Rodez, préfecture de Saint-
réfecture de Clermont, préfecture de Moulins, préfec-

ture de Lyon, préfecture de Paris, préfecture de fecture de Lille, et que les noms des rivières retenir ayant fait place aux noms des villes que retient, alors, mais seulement alors, les França géographie de la France.

DÉCADE LXVII.

LA DÉCADE DE MON VOISIN LE

J'ai un si bon voisin qu'on ne peut, je crois, en leur. Quand j'ai besoin d'eau, de feu ou de quelque aussitôt sa porte s'ouvre, et je suis toujours g accueilli. Mon voisin Le Houx est venu aujourd' soirée, et nous a trouvés tout disposés à rire des bo s'aveuglent sur eux, mais sur lesquels les autres n guère.

Vous connaissez, nous a-t-il dit, le juge de paix de Qui ne le connaît? Il ne cesse de me répéter qu' dernier il n'a manqué la députation que d'une voi la manquera sûrement pas au printemps prochai passés, comme il allait recommencer, je l'arrêtai e Eh bien, je vous promets ma voix, et, pour ma pa que vous alliez régler les intérêts de l'état, si vous que vous connaissez les premiers éléments de l'a générale.

Voyons. D'abord il est impossible que vous ne quelle partie du grand globe de la terre est situé Vous savez bien qu'elle est dans la partie la plus ai à égale distance du pôle de l'équateur. — Vous sav configuration de son territoire offre un vaste et s adossé à la chaîne des Alpes, incline à l'ouest vers l'(par les cinq grandes vallées du Rhin, de la Seine, de la Garonne et du Rhône. — Vous savez bien q est de vingt-sept mille lieues carrées au moins, en les nouveaux départements réunis cessent d'être en le tribunal de la force et du destin. — Vous save bonne géométrie vingt-sept mille lieues carrées don cent millions d'arpents.

.e ji de paix ouvrait de grands yeux ; mais, par honte ou .ue, ses signes de tête répondaient : Oui !

puisque vous savez ces choses, vous savez sûrement aussi ue ces cent millions d'arpents il y en a : — 50 millions en . — 5 millions en vignes, — 7 millions en prés, — 4 mil- ures, — 14 millions en bois, — 20 millions en lan- yères, en terres incultes ou non productives. Monsieur ue paix, monsieur le futur représentant, ajoutai-je, il à vos lois que ces diverses proportions changent en bien l.

nsieur, continuai-je, vous et moi laissons dire les petits s du jour qui tendent à déprimer ou à amaigrir la France, ne lui en donnons pas moins : — Un million de charrues, 3 millions de bœufs, — 4 millions de vaches, — 2 millions aux, — 20 millions de moutons, — 4 millions de porcs. eur, lorsque vous serez là-haut, assis sur les belles ban- ue velours, coiffé de votre toque rouge, brillante d'or, -vous du pauvre bestial.

nsieur, comptez-vous, avec Necker, 25 millions d'habi- n France, ou avec le corps législatif, 28 millions ? ou bien z-vous prendre une moyenne proportionnelle, qui souvent qu'une erreur proportionnelle ? Pour moi, je ne puis croire e la population augmente en tuant les hommes au dedans, en faisant tuer au dehors, et je me contenterais des 25 millions notre ancien ministre, et sans doute vous vous en contente- z de même, si on ne me criait de tous côtés : 27 millions ! millions ! Eh bien ! va pour 27 millions ! 27 millions soit. De ces 27 millions j'en mets un tiers au dessous de dix-sept s, un tiers au dessous de trente ans, un tiers au dessus. Et is, Monsieur ?

Un peu plus d'hommes que de femmes ; — un peu moins de moitié d'hommes mariés. Et vous, Monsieur ?

Annuellement il y a un mort sur trente personnes, une nais- nce sur vingt-six, suivant l'opinion de bien des gens. Et sui- nt la vôtre ?

Monsieur, je compte, et comme, ajoutai-je en riant, il paraît e nous sommes toujours d'accord, vous compterez sans doute ssi : — 500 villes au dessus de 4 mille âmes, — 3 mille urgs, — 40 mille villages, — 200 mille hameaux.

Voulez-vous m'en croire ? la population qui habite les campa- es est de 21 millions, et celle qui habite les villes est de 6 llions.

Je parierais que vous n'avez pas d'avis sur le nombre des hom-

mes de chaque état, et c'est parce que vous cra
tromper ; mais certes ce n'est pas sans raison,
cet égard bien différents. Voici l'avis ou le calcu
moins erroné :

Laboureurs, 5 millions ; — bergers, 2 milli ; -
500 mille ; — artisans, un million et demi ; —
mille ; — gens de plume, 200 mille ; — gens de
mille ; — gens de mer, 300 mille ; — gens d'églis
dont le nombre diminue, ne cesse de diminuer.

On comptait autrefois, je n'ose dire on compte
80 mille nobles ; — on compte 9 millions de propr
de propriétaires ; — on compte 100 mille perso
revenu au dessus de trois mille francs ; — on év
liards la valeur du territoire de la France et le re
liard ; — on évalue le revenu industriel à un mil
on évalue le numéraire à 2 milliards, dont Paris a
part et Mende une trop petite.

Monsieur, me dit notre juge de paix qui voulait un
sa honte, bien que ces notions soient assez commu
volontiers quelquefois à se les rappeler. Monsieur,
je, bien que je vous croie fort habile, je vous croi
habile si vous pouvez m'expliquer, non pas com
pelle ce qu'on a appris, mais comment on se r
apprend.

DÉCADE LXVIII.

LA DÉCADE DU TESTAMENT DE MONSIEUR

Ah ! je ne vous ai point encore parlé de mon c
monsieur Jérôme, a dit Gervais ; non, je ne crois pa
le Gévaudan nous soyons aussi fous que dans le Vi
sieur Jérôme était du Vivarais : je ne crois pas du
nous soyons aussi singuliers, aussi bizarres.

Monsieur Jérôme, riche, jeune, bien constitué,
n'avait jamais voulu se marier ; suivant lui, il y av
trop de peine à garder une femme, et ensuite il y en
à élever une famille. Ses nombreux parents le trou
raisonnable en cela et venaient souvent le voir, le che

r. Monsieur Jérôme les recevait très mal. Il vous tarde, disait-il, de me jeter de la terre sur le nez ; vous ne m'aimez e ; mais je ne vous aime pas davantage, et comptez que je ferai encore plus enrager après ma mort. Il leur a tenu le ; il a laissé toute sa fortune, à qui diriez-vous ? sans doute pauvre parent éloigné, qui ne s'était jamais présenté chez non ; à l'hôpital ? non ; aux prêtres sermentés, insermennon, non ; au vieux clocher dont la révolution avait fondu les ies ? à la vieille orgue dont la révolution avait fondu les ux pour faire des balles de fusil ? non, non ; à la vieille horqui depuis ces derniers temps a été réglée par tant de diffés mains qu'elle radote ? non, non ; à son domestique, à sa inte ? non, non ; c'est donc à son fermier, à sa jardinière ? l'un, ni à l'autre. Il l'a laissée aux beaux-arts, c'est-à-dire rtistes. Il a nommé un de ses amis exécuteur testamentaire, argé de faire un voyage à Paris, et lui a fait un legs de mille pour les frais.

ès que la succession a été ouverte, cet ami n'a pas tardé à r ; en revenant, des affaires l'ont forcé de passer par Cahors r conséquent par Mende. Il lui tardait tant de rendre compte qu'il avait dit et fait, qu'il n'a pu attendre d'être arrivé dans ivarais. Il a voulu commencer dans le Gévaudan, s'il n'a commencé dans l'Auvergne.

n arrivant à Paris, nous a-t-il dit, je descendis avec la dilie au plus beau quartier ; mais le jour même je pris un logel au pays latin où demeurent la plupart des artistes. Je dedai un peintre de réputation, et tout de suite on m'en indiqua ou quatre dans le voisinage. J'allai à une des adresses, que is retenue ; je rencontrai un homme de quarante à quaranteans, de l'humeur la plus gaie et la plus aimable. Je lui donl lire le testament de M. Jérôme. A peine il en eut parcouru remières lignes qu'il se mit à rire.

Premièrement, à un peintre qui ait de l'ordre, qui soit bon ager, qui ait acheté une maison, je lègue mille francs. » Je onnais pas, me dit-il, de peintre qui ait de l'ordre, qui soit ménager ; je n'en connais pas qui ait acheté une maison ; , attendez : il y en a un qui est au moins de votre pays, et -être de par delà, qui se vante quelquefois, qui prétend que aison où il loge lui appartient. Vous pouvez aller chez lui. egs ne lui fera pas de mal, car bien certainement, s'il a acheté aison, il ne l'a pas payée ; il continua.

Secondement, deux mille francs à un peintre qui ait des rs. » Ah ! certes, voilà qui n'a pas de bon sens, me dit l'ar-

tiste, c'est vouloir faire rétrograder l'art! Monsieur, ajouta-t-il, tout pour l'art; l'art avant tout. Quand je me suis marié, d'abord j'ai songé à l'art; j'ai songé que j'aurais souvent à peindre Junon, Minerve, Bellone. Ma femme, qui est assez laide, ne m'a porté en dot qu'une haute et superbe stature. J'ai un de mes frères, peintre comme moi, qui s'est retiré à la campagne. Il y a deux ou trois ans que mes nièces vinrent me voir. C'était alors la grande mode de ne pas mettre de fichu; elles voulurent être à la mode. Mes jeunes élèves les virent, et tout aussitôt ils demandèrent à les dessiner; elles s'y refusèrent. Mesdemoiselles, leur dis- souvenez-vous donc que vous êtes les filles d'un grand ar s'agit de l'art, et je les fis passer à l'atelier. Si vous voulez sa continua-t-il, quels sont à cet égard mes principes, les voici peintre qui craint de travailler pour le diable, qui craint de le diable, sera toujours un homme médiocre. Sans doute vou m'approuvez pas; vous ne me donneriez pas votre fille. Je n pas que vous n'ayez raison; mais enfin il faut des peintres, legs de M. Jérôme, qui autrefois aurait pu absolument cueilli, ne peut plus aujourd'hui l'être; la peinture est trop a cée. Il vint du monde; je fus obligé de terminer là cette pre visite.

Le lendemain je retournai chez cet artiste. Monsieur dis-je en l'abordant, nous fûmes interrompus hier; mais, ne vous en déplaise, je me crois sûr que dans votre honorable état il y et il ne peut qu'y avoir des mœurs. Je lui donnai de nouveau lire le testament de M. Jérôme; il continua.

« Item, comme on admirait, il y a vingt ou trente ans Gr comme on devrait toujours l'admirer, comme je l'admire touj comme, malgré les artistes d'aujourd'hui, les trois table Père de famille n'en sont pas moins trois chefs-d'œuvre, beaux volumes d'un excellent traité de morale, qui a donné à France plus de dix mille bons fils, dix mille bons citoyens, je lègue dix mille francs. » Ah! c'est trop! s'écria l'artiste; trop, beaucoup trop. Monsieur, lui dis-je, il faut respecte lonté du testateur; l'artiste continua de lire.

« Je ne sais si l'on n'aime plus Oudry; je l'aime toujo chasses sont fort naturelles. Il y a un peu trop de sang dans so sanglier, mais son loup est bon. A cause du loup, je donne aux héritiers d'Oudry mille francs.

» Je donne à ceux de Vernet trois mille francs. J'aime toujours Vernet; je ne sais si on l'aime encore; si on aime encore cett douce lumière de la lune tombant doucement sur la toile pour argenter les étangs, ces feux allumés sur des rochers mousseux

ence de l'air, cette transparence des eaux, ces per-
iides, ces ports, ces édifices grossis à travers la va-
sphère de la mer, ces marchands, ces matelots, ces
reux personnages, ce tumultueux fracas du
n avis, les paysans de Vernet sont parfaits, et
parfaites.

u que Vien ait près ou plus de cent ans, qu'il vive
l veuille vivre encore long-temps? Je n'ai vu de lui
qui est bien un ermite du jour: car au lieu d'un
s sa main un violon: car, au lieu de veiller, de
l dort si bien, que je donne à Vien mille
heure! à la bonne heure! s'écria l'artiste à
rois legs.

: « Je suis brouillé avec ma parenté; je ne veux
ler avec tout le monde. Je me brouillerais, dit-on,
d'aujourd'hui, si je faisais part de ma fortune aux
ont dégradé la noble école française, et pendant
pu le goût de la nation.

, affirmé, que depuis long-temps Lemoine ne
s qu'on m'ait dit, qu'on ne m'ait pas dit vrai, qu'il
vive pas, je ne donne rien à cet élève dégénéré de
dernier.

Boucher, son digne élève; les afféteries et les gri-
personnages lui ont d'ailleurs été assez bien payées
Louis XV.

aux Vanloo, qui ont eu aussi de la manière et rare-
, ils n'auront rien. » Bien, bien! dit encore l'ar-
ussi et très sincèrement de cet avis. Il continua.

x qui viennent de Paris, tous ceux qui ont parlé à
iennent, disent et de tous côtés on dit que David
teur de notre école, que c'est notre premier peintre,
i des peintres, que c'est le roi de la peinture. Je lui
quinze mille francs, savoir:

nt Roch, cinq mille francs, et je crois que ce n'est
assez; car je devrais ajouter peut-être quelque
n chien, si vivant et si fidèle.

le autres francs pour son Bélisaire, qui vous de-
nt de dignité une obole.

le autres francs pour son Andromaque. Ah! qu'elle
dre et pieuse! je me serais marié si j'avais trouvé
emme.

as vu son Serment des Horaces; mais s'il est vrai
rd romain dise à ses trois fils, en leur présentant

trois glaives : Vaincre ou mourir ! S'il est vrai qu'on en
trois fils répondre : Nous vaincrons, nous avons vain
mille francs.

» On dit qu'à mesure que le roi David avance dans la
sa couronne jette de plus en plus de l'éclat. On parle d
bines avec un merveilleux enthousiasme. Je donne pour
vingt mille francs; et si les défauts qu'on lui reproche
calomnies de province, si les deux rois combattants n
nus tandis que leurs armées sont habillées, je donne tr
francs. »

Bon ! s'écria l'artiste, comme on a indignement ou
trompé ce bon M. Jérôme ! Allons au Louvre, me dit-
allâmes. Je n'avais pas encore vu de tableaux de Da
cessai de joindre les mains, d'admirer. Ce n'est pas, n
avec de l'argent qu'il faut payer ces legs, c'est avec d
n'est pas avec de l'or, c'est avec des diamants; ce ne se
pas avec des diamants s'il y avait quelque chose de plus
L'artiste saisit habilement ce moment d'enthousiasme
démontrer, par l'exemple de plusieurs grands maîtres so
soit modernes, que ce que l'ignorance prenait pour un
une savante beauté. J'en fus convaincu au point que j
sulter un notaire pour qu'il m'indiquât quelque moyen
une entorse à l'exécution de la volonté mal éclairée
teur. Il lut le testament et me dit : Les deux rois sont-i
le sont, lui dis-je, et même il y en a un qui montre se
au public comme un conscrit qui passe devant le burea
sion. Eh bien ! me répondit-il, ne payez que le leg
mille francs; car si vous payiez celui de trente mille,
actionné par les hoirs ou ayant-cause, et bien sûr
damné par vos juges du Vivarais.

Je retournai chez l'artiste. Ah ! quel dommage ! quel
me dit-il, que les juges ne sachent pas la peinture;
absoudraient David ! Puis se mettant à caractériser l
talent de ce grand peintre, il ajouta : David est noble
hardi, et cependant comme il est en même temps pur
sage ! De même que vous ne pouvez quitter un bon li
chapitre lu vous entraîne a en lire un autre, de mê
pouvez détacher vos yeux d'un tableau de David, qu
porter sur un autre tableau de David. C'est que la
l'air circulent autour de ses personnages; c'est qu'ils vi
se meuvent, qu'ils parlent, qu'ils viennent vous parler
un de nos plus grands dessinateurs. David est notre
coloriste ; il a fait de la chair; du sang, il a fait des

onnent à ses personnages leurs divers mouvements, couleurs. Pas un bras, pas une jambe, pas un doigt arbre ou de plâtre. Oui, vraiment, le testament a est le roi de son art.

ntinua à lire le testament de M. Jérôme.

et je veux qu'on dise de ma part à la jeune école la peinture française attend d'elle ses plus beaux blonde Cananéenne et le tragique Marius de Drouais elle aurore.

aussi qu'on dise à Meynier, à Regnault, que je suis dmirateurs.

qu'on le dise et qu'on le redise à Gros, jeune héritier qu'on le dise, qu'on le redise à Genod, jeune héri-. J'aime beaucoup Gros et Genod; qu'ils vivent et rquoi.

ussi beaucoup Prudhon.

ussi beaucoup Girodet et Gérard.

vent et ils vivront dans la postérité.

st digne de son nom de César pour les paysages, les neiges; elles ne sont ni trop peu, ni trop blan-nt belles, nettes, pour ainsi dire craquantes; elles omber. Dans nos montagnes, sauf mauvaise plaisan-onnait en loups et en neiges.

attendu que j'ai mille et mille fois demandé en quoi inture de notre siècle de celle du siècle dernier, et ujours répondu longuement, fort longuement, sans à une conclusion, et qu'on n'est même jamais parti fixe, je donne à celui qui, dans un discours de trois ns, de six au plus, dira s'il y a ou s'il n'y a pas de t s'il y en a, en quoi elle consiste, une médaille or.

à celui qui prouvera, dans un discours de trois pa-, de six au plus, que la peinture de notre siècle radé, une autre médaille d'un marc d'or.

e à celui qui, dans un discours de trois pages au au plus, prouvera qu'elle a avancé, une médaille s d'or.

u'un, dans un discours de trois pages au moins de prouve qu'elle a rétrogradé, il le prouvera gratuite-i donne rien.

int, comme il ne l'aurait pas moins prouvé, s'il l'a-et que, dans cette supposition, l'infériorité de l'école ourrait venir des études, des doctrines, qui sont les

.êmes, mais sans doute de quelque institution dont la traditio
est perdue, je veux qu'outre les élèves qui ont remporté de
·ands prix, et qu'on envoie aujourd'hui, comme autrefois, en
alie, on en envoie encore à mes frais, parmi ceux qui auront eu
es accessits, savoir : trois en Flandre, deux en Allemagne, un
ans le Nord. Cette institution que je fais est à perpétuité. Les
épenses de voyage seront prises sur la vente de mon vin blanc,
t celles de séjour sur la vente de mon vin rouge.

» Je veux et j'entends que les élèves voyageurs n'aient ni di-
ecteur ni maître, car je suis fatigué de la monotonie académique
e l'école française, dont les tableaux, si l'on en excepte ceux
es premiers peintres, se ressemblent tous, ou n'ont d'autre dif-
érence que celle des épreuves d'un même cuivre plus ou moins
atigué par un long tirage.

» Certes, c'est une belle découverte que celle du rentoilage
es tableaux, qui vous porte sans altération la peinture d'une
ieille toile sur une neuve. Je donne deux mille francs à Picault,
ui l'a faite il y a environ cinquante ou soixante ans ; et, s'il ne
it pas, ce qui pourrait bien être, je les donne à sa famille.

» La fabrication des crayons artificiels, autre belle découverte
ui facilite le dessin, cette image linéaire des chefs-d'œuvre que
'artiste trace d'abord dans sa pensée, et qu'il retrace ensuite sur son
apier, a été faite à peu près dans le même temps par Desmarais.
e lui donne aussi deux mille francs à lui ou à son héritier. »

Voilà tous les legs de la peinture, me dit l'artiste ; mais pour-
uoi monsieur Jérôme n'a-t-il rien donné à la peinture sur émail,
ujourd'hui supérieure, pour la beauté des couleurs et le bon goût,
tout ce qu'on a jamais fait ?—Je ne sais, lui répondis-je.—Mais
ourquoi aussi n'a-t-il non plus rien donné à la nouvelle, moel-
euse, brillante, vive peinture au pastel due à Joseph Vivien ?—Je
e sais. — Pourquoi n'a-t-il rien donné à l'ancienne peinture
austique retrouvée par le comte de Caylus, remise en usage
.ausin ? — Je ne sais. — Enfin, pourquoi n'a-t-il rien donné à
a peinture sur verre ? — C'est, lui répondis-je encore, que ce
enre de peinture est à peu près abandonné depuis un demi-siè
le ; on ne lègue pas aux morts qui ne laissent pas d'héritiers.

L'artiste reprit la lecture. « Il n'y a qu'heur et malheur dans
monde. Oh ! que n'ai-je été riche comme Samuel Bernard ! J
ais fondé une école gratuite de dessin à Paris, et cette institu
ût été aussitôt imitée dans les grandes villes des provinces :
oin de moi ! Louis XV, inspiré par le peintre Bachelier, m'au-
ait prévenu en 1767.

» Oh ! que n'ai-je été riche comme Montmartel ! J'aurais fai

pour l'exposition des tableaux fraîchement peints
s ; ils n'auraient plus été forcés de se contenter, de-
uin jusqu'au 21, d'un coin de la place Dauphine.
nt encore, Lebrun m'aurait prévenu quelques
évolution, en leur livrant sa belle salle des ven-
ae (ry. Plus malheureusement encore, la Con-
, quelques années après la révolution, m'au-
, en affectant une des salles du Louvre à cette
ion périodique.

pas tout! que si j'eusse eu les coffres d'or de
fait bâtir un musée ou conservatoire des meil-
ae toutes les écoles; mais j'aurais malheureuse-
prévenu par la Convention, qui, voulant bien
postérité, leur fit ouvrir l'immense galerie du Lou-
occuperont jusqu'à la fin du monde, ou du moins
n de Paris.

ne lègue à mes amis les peintres cet enseignement;
sont parfaits comme ceux qui sortent de
; le ne s'arrange pas comme sur leurs toi-
ne se ient donc pas des affaires politiques, s'ils
, des élèves qui viennent les retirer à bras-
porte du tribunal révolutionnaire. »

jour ès je retournai chez mon peintre. Monsieur,
je, ne croyez pas encore être quitte de moi; car mon-
eur Jérôme a fait aussi des legs à la sculpture; indiquez-moi
un qui puisse me guider aussi dans l'exécution de cette
ie du testament. Je puis, me répondit-il, vous adres-
a un cousin de ma femme, sculpteur en marbre avant la ré-
, qui, aujourd'hui, fait pour les campagnes des saints de
e aure, à l'épreuve du marteau des briseurs de l'an deux.
assure qu'à ce nouveau métier il gagne beaucoup d'ar-
; il est d'ailleurs, comme ses confrères, économe, rangé,
me autrefois il se vantait d'avoir des mœurs.

sonna. Tenez, me dit-il, voilà mon jeune pays, qui est son
, et qui vous conduira chez lui.

us sortîmes. Chemin faisant, je dis à ce jeune homme :
h! nsieur, quel dommage qu'il n'y ait pas dans la sculpture,
dans la peinture, un roi David! Attendez, me répondit
rement le jeune homme, s'il n'y en a pas il y en aura. Nous
archâmes encore quelque temps; enfin nous arrivâmes.

Le peintre était logé à un quatrième; le sculpteur l'était à un
oisième, en bon air, entre cour et jardin. Je le trouvai dans
n atelier. Je lui dis quel était l'objet qui m'amenait chez lui.

reure, son plus bel ouvrage, si je puis parler ainsi, envoyé en Prusse.

jeune fille qui s'arrache une épine du pied est toute jolie, ac Ce re souffre, le spectateur souffre.

, porain, a laissé le beau mausolée des deux eq de vienne se tenant par la main, le plus âgé appe- a n le plus jeune. Le célèbre mausolée du curé de dont la principale figure a tant de naturel et de ore de lui.

Coustou, son autre contemporain, qui avait à por- beau nom en sculpture, a véritablement conservé quel- ns héréditaires et patrimoniales, comme on le voit mausolée du dauphin.

nnet, après avoir décoré plusieurs églises de Paris, pour aller ériger sur un rocher, à Pétersbourg, la sta- re le Grand, il ne resta plus en France personne qui r la sculpture sur le rapide penchant de son dernier

ces statuaires que je viens de nommer sont comme la le des grands statuaires du siècle de Louis XIV, et tous e je vais nommer sont aussi comme la monnaie de cette . Je le laissai parler sans l'interrompre. Monsieur, lui , c' de la bien belle monnaie, puisqu'il faut répondre à s mots, que les bustes de Pajou et sa statue de Bos- t, e le Luynes de Bridan, que le Molé de Gois, que la da, le La Fontaine de Julien, ce beau La Fontaine qui mé- ou peut-être récite une fable, que le Cassini de Moitte et ses reliefs du Panthéon, que l'austère saint Bruno de Houdon, se fait admirer même à Rome, que sa statue du rieur Voltaire Théâtre-Français, que l'Achille de Giraud, qui expire sous traits du lâche Pâris, que la douce et naïve Innocence de Cel- lare et son admirable Hyacinthe mourant.

Le sculpteur continua comme s'il n'entendait pas mes obser- ions. La révolution acheva d'entraîner l'art, et en l'an deux, on voyait reproduire en plâtre, en soufre, en terre, et par mil- rs, la hideuse tête de Marat. Aujourd'hui ses ciseaux, qui au- ent tant besoin d'être nettoyés et purifiés, se rouillent dans un rtel repos.

Il y a, poursuivit-il, deux moyens de restaurer la sculpture, y en a pas trois. Il faut corriger l'enseignement, il faut faire ire le goût de l'art.

Que diriez-vous d'une école de chirurgie soumise aux mêmes ides que l'école de médecine? Ce que sans doute vous diriez

Aussitôt il ôte son tablier, son bonnet de peau de loutre, son chapeau, et me conduit au salon. Je tirai de la poche le ment de monsieur Jérôme et le lui présentai ouvert par lieu. Il lut :

« Item, comme tout le monde parle de la restaurati peinture, et que personne ne parle de celle de la scu comme cet art a décliné et ne cesse de décliner... » Le teur, sans aller plus loin, s'arrête et pose le testament. sieur, me dit-il, en voulant commencer un long discours. sieur, lui dis je, en l'empêchant de le commencer, vous me prouver sans doute que la sculpture n'a décliné ni ne dé mais continuez à lire. Il continua et reprit : « Comme ce décliné et ne cesse de décliner, je lègue à ceux qui auroı posé les vrais moyens de le restaurer une pension viagèr au traitement des membres de l'Institut, c'est-à-dire un d'or, qui, dans aucun temps, ne pourra être payée qu'en

Vous voyez, Monsieur, dis-je alors au sculpteur, qu'il de prouver, non que la sculpture ne décline pas, mais, au traire, qu'elle décline. Monsieur, me répondit-il, en faisan ainsi dire rebrousser chemin aux pensées et aux parol étaient déjà arrivées dans sa bouche, rien n'est plus faci puisqu'il faut être vrai, je vous dirai qu'avec les grands teurs du règne de Louis XIV est morte la sculpture fra Notre Le Gros, qui vivait au commencement de ce siècle le dernier des Romains, ou plutôt des Grecs, car dans les Romains n'étaient guère habiles. Sa Vestale des Tuiler bien posée, si bien drapée, éclate de tous les genres de b Ceux qui ont vu la Vestale antique de la villa Médicis dis c'est la statue française qui est l'original, et que c'est la antique qui est la copie.

Bouchardon donne la main à Le Gros : la sculpture décli fontaine de la rue Grenelle est d'un mauvais effet; les dé les nymphes et les naïades en sont belles sans doute ; elle fraîches, vivantes, sans doute ; mais qu'elles se lèvent de dessus ce monument funèbre !

Son groupe de l'Homme domptant un ours montre for les deux natures et la supériorité de l'une sur l'autre.

Le Gros et Bouchardon sont deux bonnes transitions du siècle de la sculpture au nôtre.

Pigalle donne la main à Bouchardon : la sculpture décli core. Le mausolée du maréchal de Saxe est une mauvaise position, une composition de poète plutôt qu'une compositi sculpteur.

l ..., son plus bel ouvrage, si je puis parler ainsi, ... Prusse.

... jeune ... qui s'... ache une épine du pied est toute jolie, gracie... ... ore souffre, le spectateur souffre.

... son ... ... a, a laissé le beau mausolée des deux ...eques de Vienne se tenant par la main, le plus âgé appe... amenant le plus jeune. Le célèbre mausolée du curé de ... Sulpice, dont la principale figure a tant de naturel et de ...e, est encore de lui.

... Coustou, son autre contemporain, qui avait à por... ... beau nom en sculpture, a véritablement conservé quel... ...itions héréditaires et patrimoniales, comme on le voit ... olée du dauphin.

... après avoir décoré plusieurs églises de Paris, ... pour aller ériger sur un rocher, à Pétersbourg, la sta... ... e le Grand, il ne resta plus en France personne qui ... la sculpture sur le rapide penchant de son dernier ...

...ous ces statuaires que je viens de nommer sont comme la ...aie des grands statuaires du siècle de Louis XIV, et tous ... je vais nommer sont aussi comme la monnaie de cette ...naie. Je le laissai parler sans l'interrompre. Monsieur, lui ...je, c'est de la bien belle monnaie, puisqu'il faut répondre à vos mêmes mots, que les bustes de Pajou et sa statue de Bos...t, que le Luynes de Bridan, que le Molé de Gois, que la Leda, le La Fontaine de Julien, ce beau La Fontaine qui mé... ou peut-être récite une fable, que le Cassini de Moitte et ses ...reliefs du Panthéon, que l'austère saint Bruno de Houdon, ...e fait admirer même à Rome, que sa statue du rieur Voltaire au Théâtre-Français, que l'Achille de Giraud, qui expire sous les traits du lâche Pâris, que la douce et naïve Innocence de Cellamare et son admirable Hyacinthe mourant.

Le sculpteur continua comme s'il n'entendait pas mes observations. La révolution acheva d'entraîner l'art, et en l'an deux, on le voyait reproduire en plâtre, en soufre, en terre, et par milliers, la hideuse tête de Marat. Aujourd'hui ses ciseaux, qui auraient tant besoin d'être nettoyés et purifiés, se rouillent dans un mortel repos.

Il y a, poursuivit-il, deux moyens de restaurer la sculpture, il n'y en a pas trois. Il faut corriger l'enseignement, il faut faire naître le goût de l'art.

Que diriez-vous d'une école de chirurgie soumise aux mêmes études que l'école de médecine? Ce que sans doute vous diriez

e école de sculpture soumise aux mêmes études que l'école
›einture ; ce que sans doute vous diriez de la nôtre. Pour moi,
; la mienne, je prends avec mes élèves le contre-pied des
nodes de l'école publique ; et, au lieu de les faire continuelle-
ıt dessiner, je les fais continuellement modeler en cire, en
e, de toute manière. C'est moins avec le crayon qu'avec le
au que le sculpteur doit s'exercer.

e les fais passer de l'étude de l'antique à celle du modèle vi-
, c'est-à-dire du facile au difficile.

amais je ne leur permets de pose qui ne soit naturelle. Il est
r ainsi dire écrit sur chaque bloc qu'ils vont dégrossir que le
l doit porter la jambe, la jambe le genou; ainsi du reste de la
ue.

e veux qu'en travaillant la pierre ou le marbre mes élèves
tent sous leur ciseau non seulement la peau, mais sous la peau,
muscles, sous les muscles les os.

e leur interdis ces statues colossales posées pour être vues
près : car l'imagination grandit facilement, et difficilement
rapetisse.

Toujours mes élèves ont sous les yeux le modèle, soit pour le
soit pour la draperie.

Savez-vous pourquoi l'école de sculpture s'est corrompue en
ne temps que l'école de peinture ? C'est qu'en même temps,
is les deux écoles, maîtres et élèves travaillent sans modèle.

Je crie sans cesse à mes élèves : Prenez toujours la nature pour
dèle ! la nature ! la nature ! Sans cesse l'académie crie aux
ıs : L'antique ! l'antique ! C'est comme si elle leur criait : Le
ule ! le moule.

Sans cesse je recommande aussi à mes élèves les bons traités
sculpture, et les Lettres sur l'Italie, de Dupaty, comme un
meilleurs.

Maintenant veut-on propager le goût de l'art? Eh bien ! qu'au
ı de la seule école de Paris il y en ait une à Strasbourg, une
ille, une à Nantes, une à Lyon, une à Toulouse, une à Mar-
lle.

Qu'il y ait aussi des musées dans toutes ces villes : ce serait
core un bon moyen, et peut-être le meilleur, de propager le
ıt de l'art.

Il y en aurait encore un autre : ce serait que dans chaque dé-
tement les hommes célèbres du pays eussent leur statue ou
les ponts, ou sur les avenues, ou sur les portiques des édifi-
publics.

Toutes les statues devraient d'ailleurs être décemment posées

surtout celles-ci; elles représenteraient les hommes
les d livers états.
arr -v ır, dis-je au sculpteur; vos idées
; se toucnent avec celles de M. Jérôme: veuillez re-
re ure de son testament. Le sculpteur continua de

« It , j'avoue que je suis depuis long-temps indigné de voir
e française faire toujours l'histoire grecque ou romaine;
et pour mon compte je veux qu'elle fasse la nôtre. En
e, je donne cent setiers de beau froment, récoltés
s terres, à celui qui sculptera un bas-relief représentant
le l'histoire de France. Je veux qu'il offre divers plans, en
toutefois que les figures des derniers soient mates et
fines. Je sais bien que plusieurs de nos artistes
qu'un seul plan, un seul genre de fini; ce sont les
it d'autres habillements que la draperie à
; je , i, parce que la raison le veut, que les
au ef aient les habits de leur temps.
» Je eme quantité de beau froment pour un demi-
conditions.
» q até pour un relief.
» Les ge genres de peinture sculptée ou de plate sculpture,
propre que la sculpture en ronde-bosse aux développements
une scène, devraient être d'un usage plus général.
» Je uve au contraire trop général l'usage de la sculpture
ique ou sculpture des bustes. Ce genre de figures cou-
q ue chose qui fait souffrir l'œil. Une statue en ronde-
rait moins que trois bustes, et je l'aimerais mieux que
. Je donc rien pour les bustes.
» e ne volontiers deux cent setiers de beau froment
ur : en ronde-bosse représentant la Peinture, la
ture, la Gravure, qui reçoivent un pinceau, un ciseau, un
, des mains de la Pudeur, la plus aimable et la plus pi-
des Grâces. »
a bien de l'ouvrage, dit le sculpteur en posant le testa-
; eh! qui jugera? — Un jury pris la moitié hors de l'aca-
. J'att q c'était l'opinion de M. Jérôme. Le sculpteur
a le m .
« Les p tr ont assurément beaucoup d'esprit; quelquefois
en manquent, et dans ce qui les touche de plus
rar le, s'imaginent que ceux qui regardent leurs
toute l'histoire ancienne, toute l'histoire
, thologie, toute la légende des saints, tou-

les vies privées des hommes célèbres ou encatalogués comme , toutes les plus obscures pages de tous les livres. Il en est qu'il peut, et le plus souvent on ne comprend rien à l'action on voit représentée. Autre et plus grande folie : ils s'imagi-nt encore que tout le monde connaît le nom de celui qui a fait tableau, et ce nom reste à peu près aussi inconnu que le nom celui qui a fait la toile.

» Il en est de même des sculptures et des sculpteurs.

» Je veux donc que dans tous les tableaux pour lesquels j'ai des legs, le sujet se trouve écrit au haut et le nom du pein-au bas. Je veux qu'il en soit de même pour les reliefs, et que, ir les statues en ronde-bosse, le sujet de la représentation et nom du sculpteur soient gravés au bas.

» Que les peintres disent s'ils ne pourraient pas quelquefois ier la forme et les ornements des cadres de leurs tableaux. s cadres en couleur, les cadres argentés, ne pourraient-ils lquefois remplacer avec avantage les cadres dorés ?

» Que les sculpteurs disent encore s'ils ne pourraient varier même les piédestaux. Une statue de marbre blanc ne pour-elle être placée avec avantage sur un piédestal de marbre ige, ou vert, ou bleu ?

» Du reste, je n'entends imposer à cet égard aucune obliga-n aux artistes mes légataires ; ceci doit être ajouté seulement ur observation, ou même seulement pour mémoire. »

Le sculpteur, tenant toujours dans sa main le testament de nsieur Jérôme, se prit à me dire, en me le rendant : Je vois maintenant il s'agit de gravure ; cela ne me regarde plus. Mon-ur, lui répondis-je, votre cousin le peintre m'a donné de fort nnes indications pour un sculpteur ; j'espère que, pour un gra-ur, vous ne m'en donnerez pas de moins bonnes. Il appela un ses élèves et il lui dit quelques mots à voix basse. Peu d'in-nts après je vis entrer un beau jeune homme de vingt-cinq nte ans. Monsieur, me dit le sculpteur, c'est mon gendre. On flatte qu'il a déjà quelque réputation dans son art. Je puis us répondre de ses connaissances et plus encore de son impa-lité. Ce jeune graveur, bien mieux habillé que le peintre ème que le sculpteur, avait l'air bien moins empressé, et il iait qu'à moi de voir que la gravure était en meilleur point q deux autres arts. Je lui donnai le testament ; il se contenta lire des yeux et seulement pour lui. Bientôt, sans autre gê façon, il se met à parler, pour ainsi dire, au testament, et po isi dire à lui rire au nez. Ah ! dit-il, je savais bien qu'il ait guère d'instruction ni de goût dans les petites province

e ne savais pas qu'il y en eût si peu. Quoi! Monsieur Jérôme, ıt tout ce siècle la gravure française n'a pas inventé, n'a pas ›yé un procédé nouveau ? Il faut que vous soyez bien de pays, et que vous n'en soyez jamais sorti pour ne pas sa- : — Que François et Demarteau ont inventé la gravure au ou la gravure au burin à plusieurs pointes ; — Que Bon- a inventé la gravure au pointillé ; — Que Bonnet a inventé ..avure au pastel ; — Que Stapart et Leprince ont inventé la vure au pinceau ou au lavis de l'eau-forte ; — Que Leblond a enté la gravure en couleurs ; — Que Janinet Dubucourt et scourtis ont inventé la gravure à l'aquarelle, qui consiste à r successivement plusieurs teintes à la même estampe, au yen de plusieurs planches successivement appliquées ; — ., que la manière noire, où les objets, au lieu d'être figurés le blanc, le sont en blanc sur le noir, inventée par un bizarre comme vous, par l'Allemand Sieghen, au siècle ., n'a été mise en usage en France que dans celui-ci.

: s'[illegible] t-il en continuant à secouer sans cesse la tête et [illegible] ›urs les yeux sur le testament, pour écrire sur les s, dans son testament, il faut être autrement connais- an : mon cher Monsieur Jérôme! mon cher Monsieur Jé- ! le principal mérite de Picard n'est pas tant dans son spiri- l burin que dans son burin universel, qui réunissait toutes s diverses manières des divers maîtres, qu'à sa volonté il imi- it à s'y méprendre.

nsieur Jérôme! apprenez à connaître Drevet, qui s'est un différent genre de gravure pour chaque objet différent, un différent genre de gravure pour chaque différente partie de ›bjet.

Monsieur Jérôme! Cochin savait sûrement ce que vous savez, et ırement ce que vous ne savez pas, quand il a le premier symé- iquement rangé les points sur la planche ; il savait que le déran- ›ment nécessaire de cette insupportable symétrie ne pourrait nouer de s'opérer par la vacillation du tirage.

nsieur Jérôme! dites plutôt que le graveur Cars a porté les ıances dans les masses, le clair-obscur dans l'obscur.

Dites plutôt que Lebas a donné de la légèreté et de la profon- ›ur aux ciels en les travaillant à la pointe sèche.

Il semble que vous n'ayez pas des yeux pour voir ; Flippart a, l'ingénieuse intercalation des lignes légères dans les hachu- s, adouci, fondu les divers traits de la gravure.

Et quant à Wille, les chairs de ses figures, surtout leurs dra-

es, sont tellement élastiques, tellement moelleuses, qu'on toujours tenté d'y appuyer le bout du doigt. Vous n'aviez c pas vu ses Musiciens ambulants? Bientôt le jeune graveur ria d'une voix éclatante, d'un ton irrité, et comme s'il eût u jeter ou déchirer le testament : Non, la gravure ne décline : car Bervick, l'élève de Wille, vit; le plus grand des gra-rs français vit; son burin a la sévérité de celui de l'histoire; ı a aussi la vérité, la variété : il en aura l'immortalité. J'en ste ceux qui ont vu son Laocoon implorant l'assistance des ıx; j'en atteste ceux qui ont vu son Louis XVI, si noble, si ., si majestueux, si doux.

Non, la gravure ne déclinera pas.

Girardet, dont l'œil le plus exercé a de la peine à saisir la lé-eté, la délicatesse, la finesse du burin; Massard, Desnoyers, .t les nouveaux burins apportent à l'art de nouveaux genres, :hent encore à l'adolescence.

Eh! sans doute, continua-t-il, je ne nie pas qu'un grand éta-sement de calcographie près le musée de peinture fût utile; s si j'avais eu, comme vous, Monsieur Jérôme, de l'argent à enser hors de ma famille, j'aurais fondé à côté du musée de nture un musée de sculpture, un musée de gravure et un mu-d'architecture, et la France vous aurait dû maintenant d'a-: au moins quelque chose de complet.

Enfin le jeune graveur cessa de parler à feu monsieur Jérôme; eux dire qu'il lut enfin son testament.

« Item, j'apprends avec plaisir que les graveurs de Paris, yant pas sans réflexion ni profit gravé la vignette de la fable la fourmi qui, ayant chanté tout l'été, c'est-à-dire tout le ps de paix où les estampes se vendent bien, se trouva fort ourvue quand la bise, c'est-à-dire quand le temps de guerre, crises, de révolutions, où les estampes se vendent fort mal, venu, ont formé une association de fonds, une caisse d'épar-s. Je donne à leur caisse trente mille francs, pour qu'ils puis-t plus facilement persister dans leurs nouvelles mœurs écono-ues. » Quel excellent homme! quel excellent homme! s'écria raveur. Je me rétracte : il y a dans le Vivarais de vrais ama-s; il y a, ce qui vaut mieux, de vrais amis des arts. Mais ıment, ajouta-t-il en me rendant le testament, comment cet ellent homme n'a-t-il rien donné à l'architecture? Je lui ré-ıdis qu'il avait tout donné à la peinture, à la sculpture et à la vure; qu'on ne donnait plus rien quand on n'avait plus rien onner. Voilà, me dirent en même temps le sculpteur et le

rav :, une raison qui en tout temps et en tout lieu sera trouvée . Toutefois, dans ce même salon, peu de jours après, elle ne fut pas.

J' allé rendre visite au sculpteur. Il avait chez lui nom- compagnie. Naturellement il devait me parler du testa- de monsieur Jérôme, il m'en parla. Qu'a-t-il légué à l'ar- ture? me demanda un homme qui m'était inconnu. Je lui dis comme au graveur; à quoi il me répliqua qu'il y avait ptie à feu monsieur Jérôme de ne pas avoir fait une équi- ie ition. Il était irrité, il m'irrita. Monsieur Jérôme, lui us-je, n mait pas l'architecture de notre siècle, et, si je ne tte trop, c'était parce que je ne l'estimais pas moi-même. édifice de Sainte-Geneviève, nous en avons cent autres contre les règles du bon sens et du bon goût. Monsieur, me cet homme encore plus irrité, je suis architecte; vous croyez vi connaître dans notre art, vous allez voir. Et aussitôt il me une critique de l'église Sainte-Geneviève qui me parut juste et que je fus obligé de trouver telle. En dehors, me dit-il, les flancs sont nus, le pourtour devrait être entouré d'une colonnade, le dôme de la coupole ne sort pas assez gracieusement de l'édifice. Soufflot aurait dû se ménager une transition plus douce de la coupole au comble. En dedans, c'est pis; vous entrez dans une bonbonnière. Soufflot a fait ce qu'il a pu, non pour augmen- mais pour diminuer, la profondeur de la perspective inté- r e de son temple. J'étais un peu surpris de ce qu'il croyait avoir si fortement raison, qu'il n'employait pas les mots de l'art et ne craignait pas de se faire entendre de moi et des autres. Il continua. Et cependant, me dit-il, quand elle sera terminée, quand elle aura ses deux autres dômes, Sainte-Geneviève n'en sera pas moins un beau monument par la majesté de son péristyle, par le mouvement aérien, par le jeu de ses masses, par leur merveilleuse harmonie, par leur plus merveilleuse alliance de l'antique architecture avec l'architecture chrétienne.

Il me demanda ensuite quels étaient les édifices que je trouvais défectueux. Je les lui nommai; il me soutint, dans de fort longues dissertations, qu'ils ne l'étaient pas. Il ne put justifier cependant la ridicule configuration de l'École Militaire, où l'architecte Gabriel fut, dit-on, contrarié. — Je trouvais aussi que Potain avait fait à la place Louis XV deux copies à colonnes étiques de la belle colonnade du Louvre. — Je trouvais le palais Bourbon magnifique pour dix-sept cent mille francs, mais mesquin pour les dix-sept millions que Girardin et les trois architectes ses successeurs y avaient dépensés. — Je trouvais le Pa-

Royal de Louis bien nommé, sur le frontispice des nouveaux
:s, Palais-Égalité. — Je trouvais l'hôtel des Monnaies,
ıtoine, beau dans l'intérieur, mais affligé par devant d'une
·me bosse. — Je trouvais la halle aux farines très belle,
s très petite. Lecamus avait été gêné, et pour sa gloire et sur-
pour la commodité publique. — Je trouvais que Wailly
'eyre avaient couronné l'Odéon d'une vraie couverture de
ıge, et je trouvais que nos édifices manquaient en général
les couvertures, tandis que les tables de plomb, les lames
cuivre et de fer peint se prêteraient aux formes les plus lé-
:s et les plus élégantes. — Et quant à l'Ecole de Médecine,
Gondouin, que l'architecte ne cessait de vanter pour son élé-
:e, sa correction, pour son style grec, littéralement grec, je
:ontestai pas; mais je dis que j'étais vingt fois passé devant
; m'arrêter, sans me douter de toutes ces beautés.

l me parla encore long-temps; mais il ne put jamais chan-
ou déplacer les pierres et faire que je ne voyais pas ce que
oyais.

Quand ensuite il compara l'architecture du dix-septième siè-
avec celle du dix-huitième, il dit que l'une avait plus de ma-
ìcence, de grandeur, l'autre plus de sévérité, de pureté; que
e visait à surprendre, à étonner; que l'autre, tout antique,
: gracieuse, proscrivait les élans qui dépassaient les propor-
ıs classiques : d'où je concluais que l'architecture du siècle
nier l'emportait sur celle de notre siècle; d'où il concluait que
chitecture de notre siècle l'emportait sur celle du siècle der-
'.

e sortis; il sortit bientôt après, et, comme il allait dans la
ne direction que moi, et qu'il marchait fort vite, il fut bien-
sur mes talons. Nous nous reconnûmes; nous continuâmes à
cher ensemble; et lorsqu'il fut vis-à-vis de sa maison, il me
posa de venir me reposer. Je fus obligé de monter à un sixiè-
; je m'y attendais, car c'est au plus haut étage que doit être
e l'architecture, dans ce temps de révolution où l'on ne fait
démolir.

l me présenta, à ma grande surprise, un beau fauteuil de sa-
noir; il s'assit vis-à-vis de moi et me dit : Monsieur, nous ne
ımes pas d'accord sur bien des points; peut-être le serons-
s sur d'autres. Monsieur, lui répondis-je, il en est sur les-
ls nous ne le serions sans doute jamais, et je n'oserais d'ail-
'S vous les faire connaître. Il me dit qu'il était de ces gens qui
ent tout entendre. Eh bien! lui dis-je, il faut que votre art
nge maintenant de direction, d'études et d'objet.

avons assez de pâlais, puisque nous n'avons plus de — Assez de châteaux, puisque nous n'avons plus de sei- ; — Assez d'églises, puisque nous nous croyons tous phes ; — Assez de colléges, puisque les classes sont tou- vides, bien que les portes soient toujours ouvertes. — avons, ce me semble, assez d'hôtels de ville, assez de s, assez de tribunaux, assez de salles de spectacle. — ıvons assez de prisons, d'hôpitaux ; mais les uns et les sont à jeter à bas.

Nous manquons de halles, et presque toutes celles que nous ns sont à jeter à bas. — Nous manquons de ponts, et tous qui ne sont pas bâtis comme ceux de Perronet sont à rebâ- — nanquons de fontaines, et surtout de fontaines faites celles des Innocents ou de la place de l'Ecole de Méde- ne Paris, qui donnent l'eau par grandes nappes. — Nous quons de greniers publics. — Nous manquons de bains pu- s. — Nous manquons d'aqueducs. — Nous manquons d'a- irs. — Nous manquons enfin de promenades, de celles de uvelles villes du Rhin, gazonnées, ombragées, fraîches, délasser l'esprit, pour récréer les sens.

Ce pas tout : nos villes sont à retailler, nos places à ıair, nos rues à élargir, nos maisons à aérer, à éclairer, à espacer, à isoler comme les anciennes îles, les anciennes mai- sons de Rome. — Nos villages, nos bâtiments ruraux, sont à re- construire.

Tout notre vieux monde, fait par la vieille architecture, est à refaire par la nouvelle.

DÉCADE LXIX. — LA DÉCADE DES PAGES ROUGES.

J'ai un ami, a dit Armand, qui souvent, au lieu de dormir, cherche les causes.

Il demeure à Rodez ; il se nomme Monsieur Arcade, nom qui ne convient guère à sa taille haute, droite et élancée. J'allai le voir à mon dernier voyage, et je le trouvai au lit, quoiqu'il fût assez tard. En me voyant entrer, il me dit : Ah ! je suis bien aise de votre bonne santé ; quant à moi, j'ai passé une mauvaise nuit ; et la cause, c'est que ma servante ne m'a pas bien fait cuire les artichauts ; et elle ne m'a pas bien fait cuire les arti-

uts, parce que son frère, qui était à la campagne, est main-
ant ici ; et son frère, qui était à la campagne, est maintenant
parce qu'on veut le marier et qu'il ne veut pas se marier.
Armand a ajouté que, s'étant assis, M. Arcade avait ainsi con-
ié : Mon ami, tout a une cause, tout. Je me suis logé au cou-
t de Sainte-Catherine, parce que les moinesses s'en sont allées,
es moinesses s'en sont allées, parce que la révolution est ve-
; et la révolution est venue, parce que mille causes l'ont ap-
ée ; et de ces mille causes la première remonte peut-être aux
ées de Jules-César ; mais comme ce serait un peu long d'aller
aut, n'allons pour le moment qu'aux années de Louis XIII, ou
me, si vous voulez, qu'aux années de Louis XIV, ou même qu'à
dernières années, qui sont les premières années du siècle.

Année 1700. Le roi d'Espagne meurt ; il avait institué pour
héritier le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV ; il lui avait
ié tout le nouveau continent et les plus belles parties de l'an-
 ; c'est, je crois, le plus grand legs qui ait été fait depuis Adam.
Les rois de l'Europe le trouvent trop grand. Cependant le duc
njou part.

Année 1701. Les rois de l'Europe montrent, comme disent
ourd'hui les relations de nos généraux, trois ou quatre cent
le baïonnettes, avec un assortiment de canons. Louis XIV en
ntre tout autant avec le même assortiment. Ces levées, au
sus des forces de la France, ne peuvent que l'épuiser, que
contenter les peuples. Je remarque ce premier germe de notre
olution.

Année 1702. Tous les tonnerres des rois s'allument. — Pen-
t dix ans le sang ne cesse de couler.

Année 1712. Tandis que nous gagnons en quelques années
batailles de Luzara, de Friedlingen, d'Almanza, de Villa-
osa ; tandis que nous en gagnons plusieurs autres, — Nous
dons celles de Hochstett, de Ramillies, de Turin, de Mal-
uet. — Nous en perdons plusieurs autres. — Mais nous ga-
ns la dernière, celle de Denain.
es dernières batailles sont les coups de partie.

Année 1713. — Au congrès d'Utrecht, l'Angleterre, la Hol-
le, dictent les conditions de paix à la France.

Année 1714. A Rastadt, la France les dicte à l'Allemagne.—
France est épuisée par ses longs efforts.
Ne voyez-vous pas le germe de notre révolution grossir encore?

Année 1715. Louis XIV, après avoir mis la monarchie espa-
e dans sa famille, rendu la paix à la France, meurt ; Louis XV
nt lui succède. Louis XIV, par sa dignité personnelle, avait

le pouvoir royal. — Le régent l'avilit par sa liberté de [illegible], par le libertinage de ses actions.

Le [illegible] de la révolution grossit.

A[illegible]E 1719. Guerre contre le duc d'Anjou, roi d'Espagne, [illegible] le nom de Philippe V, pour qui la France avait répandu [illegible] de sang.

[illegible]ÉE 1720. Le germe de la révolution grossit encore plus [illegible] les fautes de l'administration financière. — Chute des billets de banque, chute de Law ; épuisement des finances, épuisement de l'état. Le germe de la révolution grossit toujours.

ANNÉE 1723. Le régent meurt peu estimé, peu regretté. Ce prince n'en avait pas moins le courage brillant et la vivacité d'esprit de son aïeul Henri IV ; mais il n'avait pas un Sully, il avait un Dubois.

Le germe de la révolution grossit extraordinairement sous la régence.

ANNÉE 1724. Sous le ministère du duc de Bourbon, qui dura si peu, il n'eut guère le temps de grossir.

ANNÉE 1726. Sous celui de Fleury, il eut bien le temps de grossir ; mais il ne grossit guère. Ce bon cardinal gouverna seize ans la France avec sagesse.

ANNÉE 1734. Guerre d'Italie ; victoires de Parme et de Guastalla.

ANNÉE 1738. Paix de Vienne ; elle nous donne la Lorraine.

ANNÉE 1740. Mort de l'empereur Charles VI ; guerre de la succession d'Autriche, qui dure huit ans ; huit ans de sang répandu.

ANNÉE 1742. Retraite de Prague que fait le maréchal de Belle-Isle.

ANNÉE 1743. Mort du cardinal de Fleury. — Il contint les jansénistes ; il ne laissa pas faire de miracles à saint Médard. Il contint aussi les jésuites, et leur fit de temps en temps sentir la pesanteur de la main qu'ils prétendaient tenir dans la leur. — Deux fois, et toujours malgré lui, il consentit à la guerre contre l'Allemagne.

ANNÉE 1744. Maladie du roi à Metz.

ANNÉE 1745. Bataille de Fontenoi.

ANNÉE 1748. Paix d'Aix-la-Chapelle.

ANNÉE 1757. Bataille de Rosbach.

Les batailles gravent trop souvent en caractères de sang les années des chroniques nationales ; lorsqu'elles sont des victoires elles retardent moins les révolutions qu'elles ne les avancent lorsqu'elles sont des défaites.

NNÉE 1758. Règne des favorites, règne des jansénistes, e des jésuites, règne du parlement; le roi seul ne règne pas; lans ce silence du pouvoir, l'opinion publique commence au de faire entendre sa voix.

NNÉE 1762. La société des jésuites est abolie. Est-il vrai les seuls hommes de force et de taille à lutter avec la révo-n aient cette année disparu?

NNÉE 1763. Paix de Paris; abandon de presque toutes nos nies dans les deux mondes. Nous perdons moins de pays par revers que par la plume de nos plénipotentiaires. La nation ite.

NNÉE 1769. Après un grand nombre de combats où la for-se joue de Paoli et de son génie, réunion de la Corse à la nce.

NNÉE 1771. Le parlement, qui avait si solennellement pro-é la suppression des jésuites, est lui-même supprimé, sans e forme ni figure de procès. L'irritation redouble dans toutes lasses; la révolution accourt.

NNÉE 1772. La Pologne, pour se trouver entre la Russie, 'russe et l'Autriche, pour n'avoir ni gouvernement ni esprit onal, voit la moitié de son territoire occupée par ces trois s, tandis que sans exception tous les autres états restent pai-s et lâches spectateurs. En France la voix de la justice se inutilement entendre; elle est près de devenir la voix de la lution.

NNÉE 1774. La nation avait proclamé Louis XV, pendant naladie à Metz, Louis le Bien-Aimé: il aurait dû alors mou-il attend, et, trente années après, lorsque la nation était fati-de la longue vie d'un roi qui ne vivait que pour les plaisirs, il rt. — Il a pour successeur un prince âgé de vingt ans, qui se tre le père de son peuple aussitôt qu'il en est le roi. — Le jeune s XVI porte dans sa main les germes de tous les biens.

NNÉE 1776. Les colonies anglaises de l'Amérique continen-se déclarent indépendantes, et le char de la guerre roule à d bruit dans ces nouvelles contrées. Les bataillons rouges Anglais s'y développent.

NNÉE 1777. Les armes de la France y brillent.

NNÉE 1778. Guerre entre l'Angleterre, la France et ses .

s Français, les Espagnols, les Hollandais, les Américains, ent de sang anglais les diverses mers; les Anglais les teignent ng français, espagnol, hollandais, américain. — Victoires, s des deux parts.

Les noms du bailli de Suffren, de d'Estaing, de Bouillé, de La Fayette, de Rochambeau, sont gravés sur les tables de nos annales militaires, et sur celles des annales américaines.

Année 1782. Ce qui n'empêcha pas qu'aux pages rouges de la guerre ne succédassent les pages d'un traité de paix, de celui de Versailles.

Fêtes et réjouissances en faveur de la révolution américaine.

Notre révolution approche.

Année 1789. Notre révolution est arrivée. Quatorze juillet. Depuis longues années Louis XVI était roi de France; La Fayette depuis ce jour est roi des Français.

Années 1790, 1791. La volonté nationale est divisée de plus en plus, et de plus en plus la France est divisée sur tous les points.

Année 1792. Le trône avait porté le poids du temps treize cent onze années, il ne peut le porter une année de plus.

Année 1793. Le 21 janvier, à la vue de tout un peuple s'élève un grand échafaud où monte Louis XVI. La place Louis XV est rougie du sang royal. Le ciel s'ouvre.

Année 1794. Année de la terreur, année de la hache.

Année 1799. Depuis sept ans la France, circonvenue de baïonnetes ennemies, s'était, des extrémités au centre, hérissée de baïonnettes et de piques. La baïonnette française est victorieuse à Valmy, à Jemmapes, à Hondschoote, à Toulon, à Fleurus, à Castiglione, à Rivoli, à Zurich. Les drapeaux français menacent les capitales; la paix est successivement faite avec les diverses puissances. Les républiques ont été changées en royaumes, les royaumes en républiques. Les rois prennent, posent, reprennent leurs couronnes.

Le temps ne semble-t-il pas être devenu élastique, s'être comprimé, et chacune de nos courtes années renfermer plus d'événements que chacun de nos précédents siècles?

Année 1800. Victoire de Marengo. Notre garde-meuble, fermé pendant huit ans, se rouvre; le trône de Dagobert peut bien paraître à quelques uns trop haut ou trop bas, mais sa couronne s'ajuste à toutes les têtes.

ÉCADE LXX. — LA DÉCADE DE VERDEILLE.

ous dînions; Armand nous a proposé de nous conter l'his- ; de Verdeille. Ce galant homme, un jour que nous étions : lui, comme en ce moment, près de nous lever de table, me onta lui-même ; je n'y diminue rien, je n'y ajoute rien.

e suis né, me dit-il, à Calmont, vieux château à quelques s de Rodez, où coucha une nuit, il y a un peu plus de trois es, Charles VII, où maintenant il ne couche plus personne, homme vivant n'y a jamais vu ni portes ni fenêtres. C'est ment le digne château chef-lieu du Calmontois, la contrée des vres.

Ion oncle, le grand Verdeille, qui fut un si habile maître dans d'exciter la compassion publique qu'on venait prendre ses ns de plus de dix lieues, cultiva d'abord mon enfance. Il tâ- t de m'assouplir le cou, les épaules. Il me faisait remarquer spirituelles attitudes du chien, du chat, lorsqu'ils demandent. ait toujours dans sa besace des fruits et des petits morceaux ain blanc pour les enfants, qui ne les obtenaient jamais de u'en les mendiant. Un jour il me montra un gâteau : je le diai, mais si mal, qu'au lieu du gâteau il me donna un grand de pied, dont cependant le lendemain je ne me serais pas enu, si je ne l'avais vu entrer, mais si irrité, que je m'é- ai, de crainte qu'il ne m'en donnât un second. Il n'y t que ma mère et moi. Que deviendra ce petit garnement? it-il en me prenant rudement par la main; ce serait toujours ort sot et fort pauvre mendiant : je crois qu'il faut en faire un ureur, un artisan ou peut-être un moinillon. Ma mère avait un d respect pour l'habit clérical. Je le veux bien, lui répondit- faisons-en un petit moine, car il est toujours à chanter des ts d'église, et souvent à la maison il sonne les cloches et fait nême temps la procession. Je l'emmènerai à Rodez. Cela me rde, dit en se redressant le grand Verdeille.

e lendemain au matin, qu'il gelait à pierre fendre, mon on- vint me tirer du lit par les deux oreilles. Nous nous mî- en route; et comme le jour commençait à paraître, nous ar- mes à la ville.

ous nous arrêtâmes devant une grande maison, moitié blan-

che, moitié rouge : c'était le collége. Mon oncle sonna, on ouvrit. Mon oncle entra d'un air de connaissance, et alla tout droit à la chambre du recteur, auquel il me présenta. Mon très révérend père, lui dit-il, voilà Verdeille mon neveu. Bien qu'il n'ait que treize, quatorze ans au plus, c'est un génie ; vous m'avez demandé un correcteur, vous ne trouverez pas mieux. Du temps que le père recteur était le plus occupé à me questionner, le grand Verdeille, qui avait laissé tout exprès la porte ouverte, s'était légèrement sauvé, me laissant à la charge des jésuites.

Dès le jour même j'entrai en fonctions. J'aidais en outre à la cuisine, et pendant le temps qui me restait, on m'enseignait à lire et à écrire. Ensuite on me mit entre les mains un rudiment latin et un rudiment grec, et bientôt après on me fit suivre les classes. Je remportai un prix au grand concours de Pâques, et j'allai me faire couronner mon fouet sous l'aisselle. Lorsque depuis, me trouvant à Paris dans le beau monde, j'ai raconté cela, on n'a pas voulu me croire : c'est qu'on n'a pas idée de ce qu'était notre ancien Rouergue.

Après ma rhétorique je jetai le froc aux orties, ou plutôt je le vendis ; j'en tirai douze francs, que j'allai manger à la meilleure auberge de la ville : dans ce temps c'était l'Epée royale.

Quand j'eus dépensé à cette épée tout mon argent jusqu'au dernier sou, je partis.

Je pris le chemin du Languedoc. Je ne passai pas loin de Cal-[illegible], il va sans dire que je n'y entrai pas. Mon oncle, criai-je de loin en me tournant vers le château, je vous prouverai que je n'ai pas dégénéré des mes illustres aïeux les Verdeille, les plus anciens mendiants du pays. En effet, je fis cinq fois le tour de la France, tendant la main le long des Alpes, des Pyrénées, de l'Océan et du Rhin.

À Parthenay, à Niort, à Saint-Maixent, je voulus rétablir l'ancien royaume de [illegible] Le nom de Verdeille Ier flatte l'orgueil, même dans les plus bas étages ; mais bientôt je vis qu'au dix-huitième siècle des trônes fracassés seraient de fort mauvais siéges. Je continuai mes tournées.

À Toulouse, à Bordeaux, à Nantes, à Rouen, à Lyon, l'art se [s]outenait encore, mais il était perdu à Paris. Toutefois j'y fus [a]ssez content de cette dame âgée, habillée d'un mantelet blanc et [d']une calèche de taffetas noir, que vous trouviez dans toutes les [r]ues, qui vous tirait doucement par le bras, vous regardait, vous [d]isait toujours ce qu'il faut vous dire, et se faisait toujours don[n]er de l'argent. Je fus encore content de ces hommes âgés qui [v]ous parlaient à l'oreille, et auxquels on donnait aussi de l'argent

plaisir. Mais quant à tous ces grands mendiants qui avaient écriteaux sur la poitrine ou qui s'inclinaient devant les pas-s, la canne dans une main, le chapeau dans l'autre, sans demander, sans rien dire, autant valaient des mannequins habillés, bien chaussés.

oilà, je crois, tout ce qui est digne d'être mentionné, car, les autres mendiants de Paris, ce n'étaient guère que de vais perroquets, plus ou moins bien ou plus ou moins mal llés. Quand je les vis et les entendis à leurs grands jours des bres de Longchamps ou du pélerinage du Calvaire, je fus é, indigné. Les animaux dont ils se faisaient accompagner ıient guère plus bêtes qu'eux. Ah! mes camarades, m'écriai-ı imitant cette page si célèbre, si souvent citée, qu'ils seraient ;eux de vous, les anciens mendiants du grand siècle de is XIV, vos ancêtres, si, pour leur malheur, rappelés à la ici, sur ce magnifique coteau, l'ancien trône de leur pério-e éloquence, ils vous voyaient, ils vous entendaient! Mal-reux, vous diraient-ils, chassez ces chiens, ces singes, ces es, ces instruments factices de persuasion qui ne remplace-jamais une onctueuse rhétorique! Parlez aux yeux, parlez oreilles, parlez surtout aux cœurs, et vos vieux chapeaux à e forme s'empliront jusqu'aux bords. Mais la plupart de ces ıes gens, ignorants et routiniers, ne m'entendaient pas; ils emandaient les [illegible] : Quel est ce français-gascon? ıprenez-vous ce français-gascon?

e partis de Paris en assez mauvaise santé: les soupes à la ıe d'orge, appelées à la Rumfort, m'avaient cruellement té mon estomac, jusque là accoutumé à la soupe française.

Dù je vis, a continué Armand, que Verdeille ne me mentait, c'est qu'il me dit qu'il était venu dans le Gévaudan et qu'il [illegible] depuis que ıit arrêté dans des lieux que j'ai [illegible] bite près de ce pays. J'ai reconnu particulièrement la topographie d'un hameau ıt il me parla assez longuement.

Quand après être sorti de Marvéjols, me dit-il, vous prenez chemin qui passe devant le grand jardin bocager de monsieur vid Crespin, dont la porte s'ouvre tous les jours si souvent ur les aumônes, vous arrivez au pied du mont Tasset, cou-rt dans le haut d'arbres forestiers. Du côté du levant et du di les pentes rapides de ses coteaux offrent des groupes de ıisons à moitié encaissées dans le sol: tel est le hameau de la ouvrette, où m'amena mon ami Pierrotin. Il y est propriétaire habitant, et, ainsi que bien d'autres, une partie de l'année il

ses champs et une autre de sa besace. La maison qu'il est si voisine de celle d'un riche avocat, qu'on pourrait, e on dit, se donner du feu d'une fenêtre à l'autre. L'a- cessait d'exercer ses enfants à la musique. Ces gammes m'ennuyaient, et je trouvai plaisant d'enseigner de oué à la petite famille de Pierrotin la musique des pauvres uergue. Je fis donc chanter aux petits enfants de Pierrotin,

Que l'aumône,
Que la charité,
Devant Dieu,
Soit présentée
A cette heure,
A l'heure de notre mort.
Ainsi soit-il.

vers ou ces lignes coupées forment un balancement de ées sans dactyles auxquels le pauvre a accommodé une ue lourde, mais sonore mais retentissante. Nous étions montée de l'escalier; nous eûmes bientôt rempli du bruit o f ons le salon de l'avocat. Il s'approcha tout irrité de tre. n ami, dit-il en s'adressant à moi, c'est bien mal de v r ici enseigner les jeunes enfants à demander leur M ieur, lui répondis-je, voudriez-vous que je vinsse r à le prendre? — En vérité, me dit-il tout en co- je s si l'on a été trop loin quand on a dit que les iants ient la plaie de la société, la lèpre du monde. — Monsieur, on a été trop loin, et les nouveaux livres où avez lu cela ont été faits par des gens trop durs, trop ; les hommes qui demandent leur vie ne sont pas la lèpre, rois que si messieurs les auteurs, dépouillés de leurs beaux s, allaient à moitié nus comme nous, ils ne seraient guère beaux. — Le gouvernement avait promis de renfermer les mendiants dans les maisons de force qu'on a établies oute la France. Depuis 1724, nous payons pour cet objet addition de trois deniers par livre sur les tailles, et jamais it de mendiants. — Monsieur, c'est qu'il est difficile de arrêter, difficile de nous retenir quand on nous a arrêtés. qui vous parle, j'ai échappé deux fois de la maison de force éans, une fois de la Tour-Neuve et une fois du Sanitat. ndant, veuillez m'en croire, nous irions de bon gré dans ces ons, si elles n'étaient des prisons souvent infectes où sou- on nous punit avec le fouet des nègres. Mais alors vous reriez à dire : votre grange hospitalière ne s'ouvrirait plus les soirs aux malheureux qui n'ont pas de toit; le lende- , ils ne viendraient pas se réchauffer à votre foyer, y man- votre pain; vos enfants n'apprendraient pas à porter dans

, petites mains une pièce de monnaie au pauvre, à secourir.
e bons, à aimer, à être heureux. Monsieur, vous connaissez
on paysan nommé Bergogne, qui, plus magnifique, propor-
gardée, que les princes de l'Europe, reçoit tous les jours à
ble vingt-cinq pauvres passants. Le nom respectable de Ber-
ne fait du bien partout où il est connu. Si tous les pauvres
ent été renfermés, il n'y aurait pas de Bergogne au village
Culture; et j'ajouterai, moi qui suis du Rouergue, il n'y au-
pas eu de madame Delauro: car, après plus de quatre-vingts
d'une vie passée tout entière à soulager nos maux, elle vient
monter au ciel, et les pauvres qui se sont partagé ses vête-
nts et les ont mêlés avec les plus précieuses reliques invo-
nt tous les jours son glorieux et saint nom, que leurs immor-
es et malheureuses générations porteront de bouche en bouche
ju'aux derniers âges. — Vous ne me ferez pas changer mon
nion; je n'aime pas les mendiants, j'aime les pauvres.—C'est-
ire que vous aimez les malheureux, que vous n'aimez pas les
s malheureux. Cet avocat tenait à me convaincre; je tenais à
pas être convaincu. Enfin, s'apercevant que je n'étais pas
us raisonnable qu'un autre, il se mit à me parler raison,
re général, bien public. Je l'écoutai alors volontiers sans le
tredire; et aujourd'hui que je suis désintéressé, je pense que
sieurs de ses idées sont praticables. Il ne voulait que des
vres patentés par leur municipalité, des pauvres vraiment
vres, des vieillards vraiment vieux, des estropiés ne pouvant
iment pas se servir de leurs membres; il voulait des ateliers
r les travaux de tous les genres, de toutes les saisons et de
s les âges; il voulait que, dans la riche bourgeoisie, on prît
agents généraux, sous le nom de pères des pauvres, de
'es des pauvres, sans honneurs, sans privilèges, sans aucune
'ibution dans ce monde. A ces conditions, il consentait à la
pression des maisons de force ou renfermeries, qui ne lui
laisaient cependant pas autant qu'à moi.

)u Gévaudan je rentrai dans le Rouergue; j'allai droit à Cal-
at. Je mendiai devant la maison de mon oncle le grand Ver-
le, tantôt sous un habit, tantôt sous un autre, tantôt avec
taille, un visage, un âge, tantôt avec une autre taille, un
'e visage, un autre âge. Il avait bon cœur. Il était d'ailleurs
naisseur, amateur, artiste. Il me donna abondamment. Je le
ai et le ressuçai; ensuite je lui volai ses souliers, son bonnet,
eufs, ses poules, sa chèvre. Il devint furieux. Je me présen-
alors à lui sous la forme et le personnage de devin; j'offris
ui faire recouvrer ces objets. Il se prétendait fin et avec rai-

son. Nous nous engageâmes en présence de témoins; bientôt il voulut encore que j'augmentasse la somme par moi promise si je ne réussissais pas, comme il augmentait celle qu'il devait me donner si je réussissais; j'y consentis. Enfin, le jour fixé, tout le village s'assembla, car c'était en plein midi et en public que je devais désigner le voleur. La place devant l'église était tout entourée de monde. Le grand Verdeille, reconnaissable à sa longue chevelure blanche, à sa ceinture de cuir, à son air goguenard, riait avec ses vieux contemporains en me voyant paraître. C'est moi, lui dis-je, à qui vous avez fait l'aumône plusieurs fois, à tels jours, à telles heures, à telles places; c'est moi qui vous ai volé vos souliers, votre bonnet, vos œufs, vos poules, votre chèvre: reconnaissez votre neveu Verdeille! Mon oncle le grand Verdeille manqua mourir d'étonnement et de joie; il ouvre ses bras, se précipite sur moi. Verdeille! Verdeille! criait-il, mon neveu Verdeille! Bientôt ses forces l'abandonnent; il tombe au milieu du peuple, qui l'emporta dans sa maison. On appela le médecin du village, qui avoua qu'il ne connaissait ni médecine ni remède contre la maladie de la joie, tant elle était rare. Cependant, au bout de quelques jours, grâce aux soins de tous nos parents et de tous nos amis, c'est-à-dire de tout Calmont, nous rendîmes à la vie le grand Verdeille.

Quelques années après, les premiers rayons de l'aurore des troubles civils percèrent jusqu'à nos montagnes.

Je pris vite la route de Paris. Au 14 juillet la révolution se montra dans tout son éclat.

Le corps des mendiants, qui, en France, dans les temps ordinaires, est de trois cent mille, grossi par la cessation des travaux, la disette des grains, par les ouvriers fainéants, les déserteurs, les parasites, les fils de pauvres familles ruinées, les hommes insolvables, fut bientôt doublé, bientôt triplé, quadruplé. Bientôt il changea de costume et de nom.

A Paris, il fit peur à ces deux terribles assemblées nationales, dont l'une mit trois ans à rétrécir la couronne de Louis XVI, et l'autre le second jour de sa session la lui ôta. Inutilement on augmenta les anciennes distributions de blé, de légumes, de beurre, de bois. Inutilement on ouvrit de tout côté des ateliers de charité où l'on nous laissait ne rien faire. Nous ne cessâmes de gronder. Inutilement on nous donnait des passeports, on nous payait grassement pour nous faire reprendre le chemin des provinces; nous partions par centaines, nous revenions par milliers. Notre corps devenait tous les jours plus redoutable; il était, ou du moins ses chefs étaient à vendre. Le gouvernement aurait dû

le dernier enchérisseur; il ne le fut pas. Nous aurions lanterné :hefs des démocrates, nous lanternâmes les chefs des aristo-es.

;nfin vint l'année de la terreur, l'année des pauvres. Nous s emparâmes des avenues, des portes des villes; nous nous)arâmes des places, des marchés; nous occupâmes les tribu-publiques.

.e lendemain du 9 thermidor nous ne fûmes plus rien, nous :ûmes plus que ce que nous avions été.

'our moi, j'avais, comme les autres vieillards mendiants, été à discrétion, tantôt dans un salon, tantôt dans un autre. Je trouvai entre autres chez un vieillard très riche, très peu-(. Il me proposa, pour sa sûreté, de m'adopter. J'y consen-et dès ce moment je le traitai avec un respect, un amour si is, que, si j'avais voulu habilement contrefaire ou exagérer sentiments, ils n'auraient pas aussi visiblement touché cet ellent homme. Il n'avait ni femme, ni parents; il me laissa son bien. J'ai cru et je crois pouvoir être son héritier

'erdeille me raconta son histoire à Paris, au boulevard des iens, dans son beau salon brillant d'acajou, de cristal et de 'bre. Il avait d'un côté sa femme, fort aimable personne, de tre d'honorables amis; sa table était entourée de sa jolie pe-famille. Verdeille était très âgé, mais il n'était pas très vieux. l'écoutais; je regardais autour de moi, j'admirais, et en -même j'applaudissais souvent à la fortune, plus souvent a deille.

DÉCADE LXXI. — LA DÉCADE DE JEAN.

'ous avions parlé de presque tout, et vers la fin de la jour-nous ne savions guère plus que dire, quand Robert a de-ıdé à Armand s'il avait encore du Verdeille. Oui, nous a-t-il ›ndu, et il a aussitôt commencé une nouvelle narration.

'allais à Paris assez souvent dîner chez Verdeille. Un jour, ıt de nous mettre à table, il lui arriva de regretter son an-. état. Les mendiants de nos montagnes, dit-il, marchent lé-'ment avec trente, quarante, cinquante ans sous la plante de 'ue pied. Ils colportent par monts et par vaux les maladies, se fatiguent d'être avec eux et ne tardent pas à les quitter. Si

ucoombent sous le poids des ans, ils se promènent du
u milieu de la nature jusqu'au bord de leur fosse. Au lieu
intenant, nous les riches, quand nous sommes vieux,
sommes obligés de faire comme les autres vieux; quand
ommes malades, de faire comme les autres malades; quand
ommes mourants, de faire comme les autres mourants, de
venir fixement la mort dans notre belle alcôve. Nous som-
obligés d'entendre d'avance clouer notre bière, sonner notre
, chanter nos dernières vêpres. Cependant il faut convenir
que maintenant, le soir, je me trouve bien aise de n'être
bli d'aller chercher un gîte et une écuellée de soupe.
. le soir je n'ai plus froid, je n'ai plus faim, je n'ai
des loups, et c'est quelque chose. Je possède une assez
n ion, deux anciennes fermes de moines et dix mille
s de rentes sur le canal de Bourgogne, et c'est quelque
se encore.

Il me sembla qu'il était de la politesse de féliciter Verdeille sur la fortune que lui avait laissée son bienfaiteur. Oh! Monsieur, me dit-il, tout ce que j'ai ne me vient pas de lui: vous allez voir.

Du temps que j'étais un des chefs des vagabonds ou mendiants de Paris, il va sans dire que je devais avoir des relations directes avec les chefs du gouvernement; j'en avais surtout avec un membre du Comité de salut public, qui était spécialement chargé des hôpitaux et des établissements de bienfaisance. Ami Verdeille, me dit-il un jour, en même temps que tu es incontestablement un vrai sans-culotte, tu es aussi une espèce d'homme de lettres. J'ai à faire inspecter les hospices de la France; tu es l'homme qu'il me faut; voilà tes pouvoirs; pars. Je m'inclinai profondément; je remerciai le plus respectueusement que je pus le citoyen représentant, et je me mis en route.

Je visitai, dans une bonne berline, un secrétaire à mes côtés, un valet de chambre sur le devant, les maisons de la misère. Il me semblait que les hospices des petites villes n'étaient que de petites maisons bourgeoises frappées d'épidémie, quand je venais de visiter les hospices des grandes villes où les salles m'offraient de longues rues de catarrhes, de pleurésies, de fièvres, de dyssenteries; de longues rues de dartres, d'ulcères, de teignes, de gales; de longues rues de fractures, de contusions, de plaies, de bosses à côté desquelles on préparait des milliers de bandages et de compresses, des chaudières de médecines, des cuves de remèdes. Dans tous ces grands hospices je vis de grands désordres; j'en vis encore de plus grands dans les petits hospices.

Les anciennes administrations, composées des hommes les

distingués du clergé, de la magistrature et de la bourgeoisie, ent disparu, et à leur place des municipalités, souvent igno- es, laissaient dépérir les biens des pauvres.

es commères, des femmes ou des filles d'une réputation équi- ie, sous la surveillance d'agents ou d'économes d'une probité ne l'était pas moins, étaient à la place de ces anciennes et ses sœurs de Saint-Augustin, de Saint-Vincent de Paul, de t-Jean de Matha, devant qui les artisans, surtout les soldats, étaient à genoux dans les chemins comme devant des anges, lesquels ils avaient été si pieusement servis.

e trouvai cependant des hospices où il n'y avait rien à repren- , rien à dire; mais c'était seulement ceux qui étaient vides, l ne restait que le portier, qui, dans sa loge, vivait des légu- s du jardin.

h! Monsieur, s'écria Verdeille, comme s'il n'eût pas été ri- , comme s'il eût été encore à Calmont, périsse la mémoire jours où furent portées les lois sur la vente des biens des hô- ux!

es sept ou huit cents hospices de la France étaient dotés de cents millions de biens-fonds; combien aujourd'hui leur en e-t-il? Que les financiers de la Convention répondent.

Ia tournée étant enfin terminée, continua Verdeille, je revins ris faire mon rapport verbal au membre du Comité de salut lic qui m'avait envoyé. Je lui peignis tout comme je l'avais vu. eprésentant, lui dis-je, dans la plupart des hôpitaux, les es, remplies d'un air usé, infect, ne débouchent guère que les portes et se communiquent mutuellement leur putridité: si, quand vous construirez de nouveaux hôpitaux, renoncez ette ancienne suite de bâtiments contigus; n'élevez que de ids pavillons entièrement isolés. En attendant, dès demain, lès aujourd'hui s'il est possible, criblez d'ouvertures et de tres descendant jusqu'au plancher les anciens bâtiments; des torrents d'air nettoient plusieurs fois le jour les salles et dortoirs; ayez des salles, des dortoirs de rechange; plan- ez-les, exhaussez-les; point d'alcôves, point de rideaux; icez les lits; n'ayez que des lits de fer garnis de paillasses aille fraîche, de sommiers de crin; foulonnez, fumigez les ts, les couvertures des malades; fumigez surtout par l'acide iatique de Guyton Morveau ces longues salles, que par des sons mobiles et instantanées vous pourrez, pour quelques nents, accourcir à volonté.

itoyen représentant, continuai-je, après le bon air, les bons icaments sont quelquefois les meilleurs remèdes; quelque-

t les bons aliments. Je ne sais pourquoi on est toujours
rère dans l'examen de ceux-ci que dans l'examen de
Le vin, entre autres, m'a paru partout ou mauvais ou
e; cependant, vous le savez, le vin pris modérément est
e de.

juillité d'esprit en est aussi un fort bon Qu'il y ait un
porte au chevet de chaque lit; que l'homme qui
ourir ne passe plus dans une civière devant l'homme
e le médecin n'attache plus au rideau du malade un
bre portant écrit le mot *confession ;* que l'aumônier
: indistinctement de tous les lits, qu'il porte indistinc-
tout les douces paroles de la religion ; qu'on ne récite
ières des agonisants, les recommandations de l'âme;
teigne plus autour du malade les rayons dorés de l'espé-
ui, de la main de Dieu, descendent à travers les nuits les
es, les rideaux les plus épais. Pourquoi, dans les petits
des provinces, ne meurt-il qu'un malade sur douze,
andis que dans les grands hospices de Paris il en meurt
uatre, cinq? Je ne nie pas que le mauvais air n'y soit
ucoup, mais peut-être la peur y est-elle pour beaucoup

itre bon remède encore, citoyen représentant, c'est la
is doute, vive la république! mais vive aussi la joie!
out la joie pour les malades! Si j'avais votre pouvoir,
it dans tous les hôpitaux des salles peintes de décorations
, toujours sous les croisées des bocages, des plantations
à belles fleurs remplis d'oiseaux. Je voudrais aussi un
musique de vielles ou d'orgues portatives. Je voudrais
s tables de certains jeux, et surtout des bancs circulaires,
raient d'habiles conteurs. Ces moyens, et d'autres sem-
on le sent bien, seraient excellents ou ridicules, suivant
raient mis en usage.

, allez-vous avec raison me dire, lorsque les hôpitaux
uits à la charité du fisc, convient-il de parler d'augmen-
e dépenses, d'amélioration de bien-être, de raffinements
manière de vivre? Représentant, ma réponse est prépa-
ance : le dénûment des hospices va devenir tel et les
s vont devenir si grandes, qu'en tous lieux elles émou-
pitié, qui est la partie la plus exquise de notre âme.
tient d'ailleurs qu'à vous, citoyen représentant, de per-
a ce riche qui s'en va dans l'autre monde sans pouvoir
ses grands sacs d'or dans la bière de les laisser aux hos-
)ites-lui que, dans la trop nombreuse classe des malheu-

ıx, il y a cent mille enfants abandonnés, cent cinquante n
.vres vieillards, pauvres infirmes, pauvres malades. Montrez
une maison de ces infortunés dont il pourrait à jamais êtr
mmé le père. Montrez-lui dans les vestibules, dans le p
ır des édifices, des piédestaux prêts à recevoir les effigies
enfaiteurs. Rétablissez les anciennes tablettes de marbre,
ciennes lames de cuivre, les anciennes commémoraisons
ıdateurs; liez l'homme qui vit à l'homme qui ne vit p
tes de nouveau, à Paris, l'hôpital Cochin, l'hôpital B
.ôpital Necker, si vous voulez que bientôt on dise ı nc
ıarles, l'hôpital Henri, l'hôpital Eugène.

Notre siècle, avant la révolution, n'avait pas si mal agi avec
; hospices; il conviendrait à la représentation nationale de
tablir ou de ranimer plusieurs de ces institutions de reconnais-
nce.

J'ai regret aux hospices spéciaux des aliénés, à ces trait
génieux du dérangement des organes de la raison. — Ne se-
ient-ils pas aussi d'une grande utilité les hospices d'accouche-
ent si l'on se contentait d'y recevoir seulement les fe s e
s filles grosses de huit mois? — Les hospices des nourrice
raient-ils pas aussi fort utiles, si l'on en bannissait le h
ımmerce de lait humain qu'on a coutume d'y faire? —
verrait avec plaisir les hospices des enfants malades? — Je
is trop s'il faudrait rétrécir ou agrandir les hospices destinés
.x maux du libertinage, où les nourrices qu'on y traite gué-
ssent en même temps qu'elles guérissent, par la seule commu-
cation de leur lait, les deux nourrissons qu'elles allaitent. —
ıimerais les hospices de retraite où des vieillards sans famille
ıissent leur mince revenu, vivent en commun, sans cloches,
.ns capuches, sans matines, sans règle, sans gêne. — Si les
ɔspices des ménages ne s'ouvraient qu'aux époux qui n'ont pas
enfants, j'aimerais aussi les associations des ménages, les hos-
ces des ménages.

Il faut en convenir, c'est au siècle dernier que nous devons
s hospices des convalescents. Mais un ancien curé de la Mar-
ıique, l'abbé Dufour, natif et habitant de Toulouse, a peut-
re, par un genre de bienfaisance qui devrait avoir des imita-
urs, rendu plus sensibles les avantages de ces établissements.
avait à donner mille francs de rente avec lesquels il avait tou-
urs vécu. A sa mort, il les a laissés aux pauvres de l'hôpital;
ıacun reçoit un écu de cent sous au moment de sa sortie. Ainsi
pauvre artisan qui, ayant échappé à la maladie, va rallumer
n foyer, trouve, à la porte de la salle qu'il quitte, la main

généreuse, la main toujours vivante de l'abbé Dufour. vu avec douleur, au milieu des maisons de bienfaisance et té partout languissantes, languir aussi les maisons d'as- pécuniaire. Les meilleures institutions ont souvent un lequel elles sont vicieuses ou peu appropriées à l'âge is de quelque côté que vous considériez ces nouvelles d'association, où, à la fin de chaque semaine, l'ouvrier poser quelques parcelles de l'argent de ses gains, où ces elles, roulant dans le cours des années, vont toujours en issant, et lui assurent, dans l'âge où les forces l'aban- ent, une ressource pour son entretien et sa subsistance, ne trouvez que bien qui doit se faire, ou bien qui est déjà

s cette séance, comme j'étais près de terminer mon rap- , le membre du Comité de salut public me fit une plaisan- e à m'épouvanter, bien que son ton fût entièrement rassu- . quis de Verdeille! ah! coquin de marquis de Ver- , dit-il en riant et en ne cessant de rire, tu me parles le donner des costumes, des distinctions ; il n'y a pas moyen de s te traduire au tribunal révolutionnaire; je ne vois pas que i Fouquier-Tinville puisse te donner vingt-quatre heures le vie. Voici à quel sujet il me parlait ainsi.

J'étais vivement frappé de l'utilité des dispensaires, nouveaux tablissements des grandes villes auxquels sont attachés un mé- decin, un chirurgien, qui vont visiter les malades pauvres de eur arrondissement, et une ou deux coadjutrices qui préparent es remèdes, les bouillons, les aliments, que leur fait distribuer 'administration. J'aurais voulu donner à chacune des communes e la France un dispensaire; mais où trouver les millions qu'il urait fallu pour en acquitter les frais? J'avais imaginé et j'avais roposé au membre du Comité de salut public de payer en dé- orations. Les Français en ont été toujours fort friands, lui is-je, et maintenant qu'il n'y en a pas, ils le sont plus que ja- nais. Je donnais au médecin l'inscription : *médecin de dispen- aire*, écrite en or sur un médaillon de satin bleu à pointes d'or ayonnantes, et pas d'autres appointements; au chirurgien, je onnais l'inscription : *chirurgien de dispensaire,* écrite en ar- ent sur un médaillon de satin rouge à pointes d'argent rayon- iantes, et pas d'autres appointements. J'avais de jeunes demoi- elles des plus riches maisons; je leur donnais la robe de coad- utrice avec un nœud de ruban blanc; c'était de droit leur robe iuptiale. Pour leur époux, quelle belle robe que celle de la onté et de la vertu! Elles faisaient des quêtes, elles préparaient

emèdes, les bouillons, les aliments, et, avec les jeunes com-
es qui auraient voulu s'adjoindre à elles un jour de chaque
aine, elles ouvraient le linge neuf ou réparaient le linge
. En quelques années, si les administrateurs, les gens des
ls-Dieu, leurs familles, leurs parents ou leurs amis, ne s'y
nt opposés, je retenais tous les malades pauvres chez eux;
truisais les foyers plus ou moins meurtriers, plus ou moins
ifères suivant la situation, les années, les saisons, et dans
la France on aurait lu : Hospice de malades à louer, hos-
de malades à vendre.

onsieur, me dit Verdeille, qui depuis quelque temps s'était
et m'avait fait mettre à table, Monsieur, me dit-il en rem-
ant son verre après avoir rempli le mien, pendant que par
les moyens je cherchais à rétablir la fortune des pauvres, le
rd accrut subitement la mienne. Quand le membre du Co-
de salut public me remit mon diplôme de délégué, il me dit
z naïvement : Verdeille, ton nom est connu de toute la ca-
e de la France; ton prénom n'est-il pas Jean? Je t'ai fait
gistrer sous le nom seul de Jean, délégué des représentants
euple. Je suis Jean-Pierre, lui répondis-je. Oh! me répli-
t-il, par le temps qui court, c'est assez d'un saint. J'allais
d'hôpital en hôpital, sous le nom du délégué Jean; partout
lonnais qu'on me dît simplement Jean; partout en cela seul
ne désobéissait; on me disait citoyen Jean, gros comme le
, ou le plus souvent citoyen délégué. Un jour, comme je
ersais la grande cour d'un hôpital qu'on venait de réduire à
tite ration, et que j'avais été obligé de haranguer la veille,
pauvres m'entourèrent tumultuairement : Citoyen Jean, ci-
n délégué, me dirent-ils, secourez-nous, protégez-nous!
qu'on vend dans ce moment notre grande ferme, notre
e nourrice. Il ne convenait pas à un délégué de ne pas trou-
très bonne une très mauvaise loi de la Convention. Je fis
e de la main que je voulais parler. La foule se tut. Je pro-
au nom de l'état le remplacement du revenu de la grande
ne sur les fonds les plus liquides des caisses publiques,
me le voulaient d'ailleurs les édits de 1749 et de 1780. A
e de mieux, on fut content.

Cependant je courus au district, bien résolu de noter vendeurs
cquéreurs, et, sous un autre prétexte, de venger les pau-
. J'arrive; j'entre; on procédait aux enchères de la vente d'u-
rosse ferme de moines; on se range, on me fait siéger. Al-
, dis-je, citoyens, un peu de patriotisme, un peu de cha-
. J'avais beau multiplier mes exhortations, répéter les belles

s des rapports des comités d'aliénation, les enchères lan-
; je crus devoir les ranimer. Je dis : Mille francs sur ce
lgré mes instances, tout le monde le laissa respectueusement
re; la ferme me demeura. Je payai la première annuité
ine partie de mes appointements; j'en ai payé quelques autres
ies fermages et les dernières avec la vente de quelques pa-
de pommes.

i que depuis j'allai établir un nouveau fermier, je fus ébahi
e trouver au milieu d'une vaste plaine qui m'appartenait.
e cents arpents! me disais-je; que de biens injustement ac-
ces anciens moines! Deux cents sacs de blé, deux cents
ae foins, quatre mille arbres fruitiers, maison de fermier,
de maître! les hypocrites, les cafards! Il était temps que
ice se fît et justice s'est enfin faite. Personne, ce me semble,
a plus aujourd'hui à se plaindre; quant à moi, je ne me plaindrai

---

DÉCADE LXXII. — LA DÉCADE DE PIERRE.

Armand est venu assez tard; il rêvait, il était distrait; il se
omenait entre nous deux sans rien dire. Nous l'avons poussé du
ude chacun de notre côté, en lui demandant s'il avait encore
jourd'hui du Verdeille. Oui, nous a-t-il répondu : car la der-
ière fois je n'achevai pas de vous dire tout ce que dans cette
site Verdeille m'apprit de ses anciennes tournées, où il avait eu
casion de si bien faire ses affaires.

On fut si peu mécontent de mon inspection des hôpitaux, conti-
ua-t-il, qu'on résolut de me charger de celle des prisons. Citoyen
ésentant, dis-je à mon protecteur, puisque dans ces hono-
bles missions je ne puis porter mon nom, que je ne puis même
orter à la fois mes deux prénoms, je vous avouerai que j'aime
ieux celui de Pierre que celui de Jean. Et véritablement, me
pondit le membre du Comité de salut public, à cause des clefs,
gnes symboliques de ce saint, dans cette occasion il vaut mieux.

Je m'appelai donc cette fois le délégué Pierre, et aussitôt
ue mes commissions me furent expédiées, je partis dans ma
erline, sur laquelle je m'étais donné les airs de faire mettre un
rapeau tricolore, comme un petit représentant.

J'avais neuf cents ou mille prisons à visiter, trente mille,

-être quarante mille prisonniers à interoger sur la matière ils étaient traités. Pensez que ma tâche n'était pas si petite. ans cette dernière inspection, j'appris à me méfier plus que iis des gens qui parlent des choses sans les connaître. Tous qui à mon su ont écrit sur les prisons ont remué, pour ı dire, le fond de leur encre, afin de rendre leurs lignes plus es.

ȝ ont dit qu'à mesure que le sort du genre humain était de-ı de siècle en siècle meilleur, le sort des prisonniers était de-ı au contraire de siècle en siècle plus mauvais. Comment ont-eint les prisons de toute la France? Comme de profondes ca-ıes remplies de vapeurs de tabac et de vin, jonchées d'une paille se et humide, entourées de meubles et d'ustensiles sur lesquels iit impossible d'arrêter la vue. N'ont-ils pas même avancé que ›lus pauvres vieillards ne permettraient pas que les animaux .ondes de leurs basses-cours fussent aussi mal tenus, aussi couchés que le plus grand nombre des prisonniers? Quand ȝ vu les prisons, je ne pus m'empêcher de dire que ce n'était là certainement la vérité, car la vérité était cent fois pire. À . retour je la dis telle qu'elle était; j'apitoyai le Comité de sa-›ublic, qui, on le sait, ne s'apitoyait guère.

›epuis, les administrateurs qui lui ont succédé me firent appe-›our me demander quels remèdes il y avait à porter dans cette ie de l'économie publique. Je leur répondis qu'à cet égard ı plan de réformation était tout entier celui d'un bon et franc vençal, auquel la justice voulait que j'en fisse honneur.

›ans le cours de ma mission, leur dis-je, et dans le temps que is à Orange, je me trouvai logé chez un riche bourgeois qui vait chez lui beaucoup de monde. Il y venait entre autres un ȝes amis, l'homme, je crois, le plus âpre, le plus têtu de la vence; c'est vraiment une tête de fer, mais les ressorts en sont s.

ɹe basard amena l'ingénieur en chef au moment où l'ami de ı hôte était avec moi. Il venait m'apporter le plan d'une nou-ȝ prison à construire. Il déroula proprement son grand papier ɹminé. Il me semblait que c'était à moi à donner un avis; ce l'ami de mon hôte qui donna le sien. Quoi! s'écria-t-il, est-ce ıne prison? Je veux mourir si je n'aurais pas plutôt cru que c'é-un palais à fenêtres grillées! Que font là ces colonnes, ces ıtons, ces entablements? Est-ce donc la figure, le caractère ıe maison de force? Parbleu! dit l'ingénieur, c'est bien à un cureur à venir juger mon travail! Eh! pourquoi pas? lui re-tit durement l'ami de mon hôte; depuis quand est-il défendu aux

" :s d'avoir de la raison et aux ingénieurs de n'en avoir pas? ı ancien régime, dans un temps où les hommes n'étaient toujours à leur place, l'ami de mon hôte avait été procureur; s, il était magistrat du parquet, il continuait imperturba-nt à parler. Citoyen délégué, me dit l'ingénieur, j'ai fait cours d'architecture à Paris; je ne veux pas en faire un se-ici : je me retire. Je lui répondis qu'il fallait écouter tout le e et je le retins. Il ne cessa d'abord de sourire et de haus-ser les épaules; mais enfin, voyant que je ne souriais ni ne haus-sais les épaules en entendant l'ami de mon hôte, il cessa.

Il y a quelque temps, dit d'un ton goguenard l'ami de mon te, que la révolution eut besoin des cloches pour faire les ca-ons, et, sans autrement se gêner, elle les prit; elle a eu ensuite besoin, pour faire les prisons, des clochers et des tours des an-is monastères ou des anciens châteaux, et, sans autrement se ner, elle les a pris encore. Nous devons quelquefois beaucoup au génie du hasard, et dans cette occasion nous pouvons encore le mettre à profit; il semble nous indiquer la forme de nouvelles ns. Je pense donc, avec la permission de messieurs les in-génieurs, que trois ou cinq grosses tours en forme de trois ou cinq hautes cages, grillées de barreaux aux fenêtres, sortant d'un massif, devraient ombrager dans tous les chefs-lieux de départe-ment une grande place, au milieu de laquelle serait un grand écha-faud en pierre où se feraient les exécutions et les expositions.

Ces prisons, toujours battues par les vents, toujours aérées, seraient environnées de préaux plantés d'arbres et défendus par un double fossé et un double chemin de ronde. Les plus bas éta-ges auraient trois pieds au dessus du sol; les cachots, les cham-bres du secret seraient aux plus hauts étages.

En même temps que je raserais toutes les vieilles prisons, j'annulerais successivement toutes leurs vieilles lois, et ce serait à l'expérience que j'en demanderais de nouvelles.

L'expérience m'aurait appris que la bassesse d'éducation, la bassesse des sentiments des gardiens des prisons, sont les prin-cipales causes de tout mauvais régime. Les places et les noms de geôlier seraient pour toujours supprimés.

Il y aurait dans chaque prison un administrateur élu par l'as-semblée électorale. L'administrateur de la prison porterait con-tinuellement un hausse-col d'argent où serait écrit en relief : « Administrateur de la prison. » — L'administrateur de la pri-son porterait continuellement aussi au bras gauche une écharpe de soie aux trois couleurs avec frange d'or. Tous ces employés porteraient aussi la même écharpe, sans frange. — L'administra-

des prisons serait ou renouvelé ou confirmé à chaque assem-
électorale. Il nommerait tous ses employés. Il en répondrait.—
ministrateur des prisons aurait, en cas d'absence, de maladie
mort, un suppléant nommé aussi par l'assemblée électorale.
expérience m'aurait appris combien étaient abusives les ré-
tions exigées des prisonniers. Toute espèce de rétribution.
te, indirecte, sous quelque nom ou quelque forme qu'elle
lieu, serait défendue, à peine de destitution et de mise en
ment, comme délit de forfaiture. Il serait donné à tous les
loyés un salaire public, et l'administrateur des prisons aurait
mêmes appointements que les administrateurs du département.
expérience m'aurait appris combien les voleurs incarcérés
nt à leur tour indignement volés. Les sœurs de l'hôpital se-
nt exclusivement chargées de la nourriture des prisonniers.
s seraient chargées aussi du vêtement. Elles auraient aussi
irection de l'infirmerie.

'expérience m'aurait appris combien se muultipliaient les di-
lations, les gaspillages, les vols des effets ou des deniers des
ônes faites aux prisonniers. Les dons et les charités de ce
re ne seraient plus reçus qu'aux greffes des municipalités.—
commencement de chaque mois, et par avance, la recette du
rtement verserait dans le trésor des prisons cinquante cen-
s par journée de chaque prisonnier pour tous frais de nourri-
et d'entretien.

'expérience m'aurait appris combien étaient scandaleux les
quets, les concerts de musique et les tables de jeu des pri-
s des grandes villes. Les restaurateurs, les cafetiers, seraient
s de vider le local qu'ils occupent dans l'intérieur des pri-
, et les galas et les plaisirs bruyants seraient interdits. —
s les prisonniers qui ne se nourriraient pas à leurs frais man-
aient en commun. — Tous les prisonniers condamnés à la
ntion mangeraient en commun : car la privation des repas
eats doit faire partie de la punition légale. — Tous les pri-
iers condamnés à la détention temporaire seraient habillés
habit mi-parti de blanc et de jaune. — Tous les prison-
s condamnés à la détention perpétuelle seraient habillés d'un
it mi-parti de blanc et de noir. Puisqu'ils seraient morts pour
ociété, ils porteraient les couleurs du drap mortuaire.

'expérience m'aurait appris que les épidémies les plus meur-
res ont leur germe primitif dans les prisons : car, tandis que
s certaines la mortalité est d'un sur quarante, dans d'autres
est d'un sur sept. — Les médecins et les chirurgiens au-
nt pour première tâche de répondre de la salubrité des pri-

, de leur blanchiment, de la désinfection, du renouvelle- nt de l'air.

L pér :e m'aurait appris que, surtout dans les prisons, eté ıa mère de tous les vices. — Il y aurait pour les en- :coles de lecture, d'écriture, d'arts mécaniques; et, ıommes et les femmes, des ateliers appropriés à l'in- e au pays.

L expérience m'aurait appris que, sous les voûtes des prisons, umières de l'Evangile brillent de leur éclat le plus doux. — un aumônier ou un chapelain recevrait dans chaque prison la sainte mission de faire renaître à la société des hommes de tous les âges.

L'expérience m'aurait appris que les meilleurs règlements dorment dans l'ombre des prisons. — Une commission, composée de l'évêque ou du curé de la principale paroisse, du commandant du département, du président de l'administration de départ- nt, du président du tribunal et du maire, visiterait tous les s mois les prisons, examinerait si les prévenus de divers dé- uts, si les hommes, si les femmes, si les enfants, sont rigoureusement séparés, si chaque prisonnier a son lit, s'il a les meubles indispensables, si les écrous sont bien tenus. Elle examinerait toutes les parties de l'administration; elle entendrait toutes les plaintes; et, pendant le temps de la visite, l'administrateur de la prison, ainsi que ses employés, seraient consignés dans leur logement.

L'expérience m'aurait appris que les détentions arbitraires ont toujours menacé la liberté individuelle et la liberté publique. — Les six espèces de maisons d'arrêt ou de prisons porteraient écrite sur un marbre au dessus de la porte leur destination. — Tout gardien d'une maison d'arrêt ou d'une prison non légale serait mis à mort dans les vingt-quatre heures. — Tout gardien d'une maison d'arrêt ou d'une prison légale qui recevrait un prisonnier sur un ordre non légal serait puni de dix ans de fers.

L'expérience m'aurait appris que les détentions d'une durée arbitraire n'offensent guère moins les droits de la société que les détentions arbitraires. — Tout gardien de maison d'arrêt ou de prison, à peine de la plus prompte destitution, serait tenu d'écrire en gros caractères, sur un tableau grillé, en dehors de la porte extérieure, le nom de tous les prisonniers et la date de leur entrée.

Quand l'ami de mon hôte eut fini, je lui demandai pourquoi il voulait au devant de ses prisons un grand échafaud en pierre, qui coûterait beaucoup et qui serait un monument fort lugubre.

ɔout de dix ans, me répondit-il, vos échafauds mobiles au-
. plus coûté qu'un échafaud en pierre de taille, solidement
pour plusieurs siècles; mais, la dépense, au lieu d'être moin-
, fût-elle plus grande, il ne faudrait pas y regarder à cause
avantages. C'est parce que ce monument serait lugubre, ef-
ant, qu'il parlerait éloquemment aux oisifs, aux fainéants,
l exhorterait au travail, qu'il détournerait du chemin du vol
u vice. Par la même raison, il faudrait peut-être établir qu'a-
s chaque exécution trois coups de canon annonceraient à la
ɔ et à la campagne qu'un homme vient de satisfaire à la jus-
; par la même raison, il faudrait peut-être établir encore que
oucher des prisonniers fût, tous les soirs à la chute du jour,
ıé par une grande cloche. Nous avions ici, continua l'ami de
ı hôte, un grand vieux médecin qui, en allant dans la rue,
rêtait quelquefois devant vous pour vous faire cette question:
ɔl est le meilleur médecin? celui qui guérit la maladie quand
est venue, ou celui qui l'empêche de venir? Si vous hésitiez,
ɔntinuait son chemin : il vous avait jugé. L'ingénieur se leva
ne salua; je le saluai. L'ami de mon hôte bientôt après se
ı et me salua; je le saluai et le remerciai. Deux heures après
e se serait pas douté que je savais mieux que lui ce qu'il ve-
. de me dire; je l'avais écrit tout de suite dans le même or-
et presque littéralement.

Ionsieur, me dit ensuite Verdeille, que je vous parle mainte-
t de ma seconde ferme de moines, que je ne dois pas non
; à mon bienfaiteur. J'en fis aussi l'acquisition par hasard, et
e raconta fort longuement comment dans une prison l'affiche
a vente lui en avait été remise par quelqu'un qui croyait lui
ettre un règlement. Il me raconta fort longuement encore
ment l'adjudication lui en avait été faite, comment il avait
té avec son nouveau fermier; fort longuement combien il re-
ıit en vin, en cidre, en huile, en beurre, en légumes. J'écou-
tout cela le mieux que je pouvais; enfin il finit. Monsieur,
dit-il, vous le voyez, ma fortune s'est assez bien arrondie et
ez bien assortie. Autrefois, quand madame Verdeille me don-
un enfant, j'enrageais, je mordais plutôt que je ne mangeais
lragées du baptême; aujourd'hui je suis le plus gai ou le plus
de la fête, je chante, je danse, et, comme si j'étais encore
vieux mendiant de mon pays, je fais sauter jusqu'au plafond
. soixante-quinze ans.

DÉCADE LXXIII. — LA DÉCADE DES LANTERNES.

Y a-t-il du Verdeille? avons-nous encore demandé ce soir à A nd. Non, a-t-il répondu ; mais, si vous voulez, il y aura du — Eh bien soit. Armand était prêt ; il a commencé. nsieur Rubois, avocat de Rodez, avait tant d'esprit qu'il int fou, mais fou à courir les rues. Je me souviens que du s que j'étais petit écolier, un jour qu'il faisait beau, il alluma terne à une heure après midi, et s'adossa au pied d'une e croix de fer, plantée par le fameux missionnaire, le père ie, au milieu de la place de la cité. Aussitôt la foule d'en-ourer monsieur Rubois, et aussitôt monsieur Rubois de haran-guer la foule, qui prenait toujours grand plaisir à l'entendre. Je e vois bien, dit-il, je suis fou, parce que j'allume une lanterne ous un beau soleil; mais ceux qui au milieu des ténèbres éteignent la leur, que sont-ils?

Le premier clerc de Notre-Dame, qui vient de s'enfuir avec es deux burettes, une dans chaque poche, s'il est pris est sûr l'être conduit tout droit aux galères. Il aurait pu continuer à re-cevoir deux fois la semaine sa rétribution de blé, de pois, de èves et d'argent. Hier, à la procession, il marchait fièrement à tête des quarante flambeaux portés par les laquais des gens iches. Eh bien, aujourd'hui de très grand matin, il a éteint sa anterne, il est parti.

Deux jeunes musiciens de la maîtrise, qui étaient si débon-nairement traités par le chapitre, s'engagèrent le mois dernier lans la musique d'un régiment. Qui voudrait avoir sur son dos es coups de plat de sabre qu'ils ont reçus et qu'ils recevront? N'avaient-ils pas aussi éteint leurs lanternes?

Tout le monde sans exception, tout le monde est parfois sujet à éteindre sa lanterne, même l'évêque et comte de Rodez. J'ai vu ce que je vais vous dire. Un jour, à vêpres, un valet de pied porte au prélat une lettre fort pressée ; le prélat souffle sa lan-terne et ouvre la lettre. A l'instant le chantre, comme maître des offices, saisit le marteau enchaîné à côté de lui, et en frappe un grand coup sur sa stalle. Les chants s'arrêtent ; au silence qui se fait, le prélat rallume sa lanterne, met la lettre dans sa poche, et les chants recommencent.

·lle est la règle de la cathédrale depuis Hugues Capet, et -être depuis Charlemagne : quand un membre du chapitre, d ou petit, meurt, le chanoine est exposé au milieu du ır, l'hebdomadier plus près de la porte, le vicaire plus près. ·deau tout près, le suisse sur la porte. Dernièrement le .e et le bedeau, en balayant le chœur, marquaient avec leur i la place de leur cercueil. Ils eurent dispute ; ils avaient ırmes à la main et faillirent à s'assommer. On vint, ils ral- ·rent vite leur lanterne, et se remirent à l'ouvrage.

que de lanternes éteintes ! Je parle des mille bénéficiers, mille prieurés à simple tonsure, des mille chapelains, des breux abbés, avec abbaye ou sans abbaye, des nombreux ıes de diverses couleurs, de tous ces nombreux vignerons ıujourd'hui ne mettent plus le pied à la vigne. Les hommes nous portons en nous, les hommes du vingtième ou du vingt- nième siècle, les déposséderont.

: fils de l'épicier du coin, ne sachant que faire, s'est fait ·at. Son père, ne sachant que faire de quatre mille francs, ı acheté une charge de conseiller ; mais il ne lui a pas acheté ınterne. On dit que la plupart de ses confrères n'en ont pas ·té non plus, et que, lorsqu'ils vont aux opinions, ils ne ıt la loi qu'avec la lanterne du président.

uand les avocats citent Henri, Furgole, Pothier, c'est comme disaient : Messieurs les conseillers, lanternes bas ! lan- es bas ?

ous avons ici une petite justice de Montfaucon ; c'est le np de monsieur Guillermi, où sont dressées d'énormes ches patibulaires. Quand j'y vois quelque pauvre diable, je ›uis m'empêcher de lui crier : Malheureux ! on vient ici es les fois qu'on a éteint sa lanterne !

n'y a plus aujourd'hui de femmes adultères ; la peine de hentique est tombée en désuétude ; aujourd'hui messieurs uges ont éteint les vieilles lanternes.

ujourd'hui messieurs les gentilshommes ont éteint aussi les les lanternes de leurs pères ; aujourd'hui, pour avoir des pages brodés, de belles livrées, de la vaisselle armoriée, ils gent leurs grands châteaux jusqu'à la girouette.

ujourd'hui messieurs les bourgeois, qui ne sont pas gen- ommes, quand ils veulent en prendre le titre, quand ils se mettre en pièces leurs équipages brodés, leurs belles livrées, vaisselle armoriée, quand ils se font condamner à de grosses ndes, quand ils se font déclarer faux nobles, ils ont éteint i la vieille lanterne de leurs pères.

els sont ceux qui poursuivent le plus vivement les faux no-
Ce sont les nouveaux nobles.

Les nouveaux nobles se croient dans l'opinion les égaux des ns nobles; ils croient que l'opinion n'a pas de lanterne. nous tous en France qui croyons qu'il ne peut y avoir s vraiment nobles, c'est-à-dire d'hommes vraiment es, que ceux qui tuent les autres hommes; et que ceux conservent, les défendent, les protégent, les éclairent, les ., les habillent, les nourrissent, que les médecins, les les gistrats, les savants, les commerçants, les fabri- les i iculteurs ne peuvent l'être; si nous n'avons pas notre lanterne, nous l'avons mise sous le boisseau, ou, qui so le chaperon du quatorzième siècle.

L. re j monsieur Colin, qui n'est pas fou, osa cepen- t, c s il l'était, soutenir en nombreuse compagnie cette té. Pourquoi, dit-il, n'y aurait-il pas le chevalier Leroux, le Denis, le chevalier Loiseau, le chevalier Lagrange, orsque dans leurs divers états ces divers hommes sont illustres? Tout le monde riait ou contenait le rire. Je ne voyais qu'une lanterne allumée au milieu de mille lanternes éteintes.

Un jour peut-être ces mille lanternes s'allumeront; mais quand? Sera-ce dans quatre, dans cinq cents ans? Je ne sais; mais bien sûrement ce ne sera pas demain.

Est-ce que les lanternes d'Amérique ne peuvent s'allumer aussi vite que les nôtres? Il faut bien que cela soit : vous allez en juger.

Lamartinière, tonnelier au coin de cette place, trouvant qu'il ne faisait pas fortune assez vite avec ses tonneaux, vendit son fonds, acheta une pacotille et partit pour les îles. Au bout de quelques années il revint dans un carrosse. Le lendemain, Lamartinière alla se montrer à la grande promenade du Foiral. Vous savez que les chevaliers de Saint-Louis se promènent seuls sur une seule ligne, et tiennent toute la largeur de l'allée du milieu, de manière que les promeneurs sont obligés, lorsqu'ils les rencontrent, de passer dans l'allée de la droite ou de la gauche. Lamartinière n'eut rien de plus pressé que de rencontrer et d'aller joindre les chevaliers de Saint-Louis. Les chevaliers de Saint-Louis lui tournèrent le dos. Cet accueil le rendit plus prudent; il n'osa pénétrer dans les rangs des conseillers, tous habillés de satin noir, tous portant la canne à pomme d'or. Il les salua profondément; les conseillers se laissèrent saluer. Les avocats suivaient; ils venaient moins pour se promener que pour se moquer du public. Lamartinière, les voyant de si bonne hu-

ur, ne fit pas difficulté de les aborder ; mais les avocats, se mant en bataillon carré, le vomirent de leur centre en lui di- nt : Monsieur Lamartinière, dans nos cabinets tant que vous udrez ! Les procureurs passèrent fort vite ; les notaires, avec ır air bénin, passèrent aussi vite. Peut-être à cause de ses ri- esses, les marchands, les orfèvres surtout, l'auraient-ils reçu rmi eux ; mais ils ne voulaient pas le rebut des hautes classes : n'étaient, eux, le rebut d'aucune. Ils se formèrent en pro- ssion serrée, présentant sur tous les points leurs coudes et une ne fort peu gracieuse. Lamartinière, partout repoussé, rentra ns sa maison. La municipalité lui fit dire, par le capitaine des rgents, d'avoir à ne plus porter ni l'habit galonné ni les den- lles, attendu que c'était la parure des gens nobles ou vivant blement. Lamartinière, ne pouvant plus employer son or en rures, voulut faire bâtir. Le public trouva ses croisées des oisées de président, c'est-à-dire beaucoup trop grandes pour ancien tonnelier du coin de la place. Il critiqua l'ardoise des uvertures ; la tuile était plus convenable, et la double pomme plomb qui terminait le comble manqua d'exciter l'animad- rsion des gens qui veulent que personne ne s'élève trop haut. ımartinière ne fit cependant pas tout à contresens : car heu- usement le menuisier à qui il demanda des jalousies n'en ait jamas vu dans le pays, il ne sut faire que des contre- nts ; et heureusement encore le vitrier ne voulut les peindre 'en rouge, disant qu'à Lamartinière il n'appartenait pas d'a- ir des contrevents verts. Le capitaine des sergents était un telin, il s'était emparé de son esprit ; cependant il ne le gou- rnait pas entièrement : car, malgré ses conseils, Lamartinière tait obstiné à avoir de grandes glaces, des lits de damas, des ıteuils de velours, de la faïence blanche, au lieu de la faïence une, affectée à la classe moyenne. On le chansonna. Sa mme voulut porter des robes de dauphine et la montre pendue la ceinture ; on la chansonna. On chansonna de même ses fils, i portaient une ganse d'or au chapeau, et bientôt après il man- a de leur arriver pis, car ils s'étaient donné les airs de casser vitres de plusieurs maisons, comme s'ils eussent été fils de mille. Lamartinière eut envie de changer de résidence ; on lui qu'il en serait à peu près de même dans toutes les villes au ssous de dix mille âmes. Alors Lamartinière alluma enfin sa iterne, l'attacha à son carrosse, et prit la route de Paris où il abille, se loge, se meuble comme il veut, où il hante qui il ut, où il est monsieur de Lamartinière : car Paris est la ville s Lamartinière, la ville la moins difficile sur les généalogies,

ville la plus libérale de qualifications et de titres, la ville
›lus polie, la ville qui de toutes les villes a la plus grande lan-

n'est prophète dans son pays, surtout quand il y a fait des
aux. J'avais omis de dire qu'on ne voulut pas non plus lais-
porter à Lamartinière l'épée. Il y a cependant tant de gens
valent guère mieux et qui la portent! Baste! encore s'ils
ient reposer dans le fourreau! Mais, on ne le voit que trop,
s tant de provocations, tant de duels. Pour une parole, un
, un geste, un regard trop prolongé, des hommes du beau
nde, qui soignent leur santé, qui se purgent, qui au plus pe-
me prennent du sirop de capillaire ou de la pâte de guimau-
re, vont derrière l'enclos des Chartreux jouer à se percer le
e, le poumon, le ventre, ou du moins à s'estropier, à se cre-
ver les yeux. Deux hommes l'épée à la main ont toujours la lan-
terne sur le dos. La faute en est surtout au ministre, qui, tous les
ans, sous prétexte de douze cents rencontres fortuites, signe
douze cents lettres de grâce sur beau parchemin blanc, c'est-à-
: que douze cents fois tous les ans il met sous son bureau la
terne d'état.

Du temps que je n'étais pas fou comme je suis, mais seulement fou comme vous êtes, c'est-à-dire que j'éteignais ma lanterne de la même manière que vous, un homme en place me demanda la cause de ces fréquents duels. Je réfléchis, et je lui répondis que c'était la vanité immodérée de la bourgeoisie qui soufflait si fréquemment les lanternes.

En effet, lui dis-je, est-ce à nous bourgeois de faire appeler nos enfants Latour, Hauteroche, Belval? Si j'étais roi, j'imposerais aussi le franc-fief sur les noms.

Est-ce à nous de vouloir être officiers de cavalerie?

Est-ce à un avocat, lorsqu'il se marie, de se faire accompagner par le drapeau et la garde bourgeoise? Il n'en a pas le droit: il n'est pas noble, il n'est pas conseiller.

Est-ce à un marchand, quand il lui naît un enfant, de jeter des pièces d'argent ou des dragées à ceux qui crient : Compère le vilain! un marchand doit jeter des pièces de cuivre et pas davantage.

Qand il meurt, il n'a pas droit aux deux clochettes que le semonneur sonne, une dans chaque main, dans les rues, pour annoncer la mort des nobles ou des conseillers; il n'a droit qu'à une seule. Quand il meurt, il ne doit pas avoir un flambeau à chaque côté de sa porte; ce n'est pas non plus son droit. — Mais peut-il avoir une longue file de deuil, d'hommes en manteau, en cha-

n noir, de femmes en robe noire, en voile noir? Tout bien exa-
, je crois qu'il le peut.
ı nuit du premier de l'an, le tambour de la ville bat devant la
e des nobles, des conseillers, des avocats et des médecins;
bien, mais devrait-il battre devant la porte des procureurs
es apothicaires? Non, il ne le devrait pas. Toutes les fois que
ıi entendu, j'ai toujours enragé, et c'est, je crois, ce qui m'a
devenir fou.
ai aussi toujours enragé et j'enrage encore quand je vois les
ureurs, et les apothicaires ou les marchands, dont le rang
t pas plus élevé, avoir une cuisinière.
utrefois nos bons bourgeois ne manquaient pas, à huit heu-
d'aller à la messe de paroisse; aujourd'hui plusieurs vont
Jacobins, avec le beau monde, à la petite messe de dix
es.
lusieurs même ont dans leur bibliothèque des livres bleus,
es, rouges. Je le demande, est-ce à eux à ne pas croire en
u?
uivant moi, il n'appartient pas non plus indistinctement à tout
ıonde d'apprendre l'histoire, la géographie.
'en dis autant de la musique.
'est aux nobles, aux conseillers, qu'il convient d'avoir chez
de grandes réunions, de tenir salon.
es hommes du vingtième ou du vingt-cinquième siècle seront
maîtres de changer tout cela.
ous croyez peut-être, continua monsieur Rubois en faisant
gir le cercle avec le pied et avec la main, que les classes in-
eures n'éteignent pas aussi leur lanterne; quelquefois elles
pis, elles la cassent.
t sans descendre plus bas que les artisans, je leur demande
ourquoi ils quittent le nom de leur père pour porter celui de
ville natale, qu'ils ont pris dans leur tour de France.
e sont les notaires qui avec leurs qualifications gâtent les ar-
ns. Ils ont scié pour les artisans le nom de monsieur; ils les
tent et les artisans se laissent traiter de sieur.
n ne passe pas aux artisans, et je ne leur passerai pas non
, que ceux qui n'ont ni frère, ni oncle, ni cousin prêtre, fas-
étudier leurs enfants au collége royal. Je leur demanderai si
t pour eux ou pour moi que monsieur de Salcon a institué ici
frères des écoles chrétiennes.
e ne leur passerai qu'à grand'peine de faire peindre à la fres-
leur arrière-boutique, par eux appelée la salle. Sans doute
eintre n'est pas cher, mais il faut payer. Ce brave homme,

Salinier, qui ne prend que trente sous par toise de pein-
, et qui gagne cependant ses six francs par jour, me racon-
qu'ayant été dernièrement appelé par un maître artisan, il
a peint, suivant ses désirs, les personnages célèbres du
Voltaire, Rousseau, madame Dubarry, Turgot, l'abbé
ay, le père Lavalette, le duc de Choiseul et le chancelier
ou. Le maître artisan avait été content de tout, excepté
z du chancelier Maupeou, qu'il trouvait trop long. Vaine-
linier lui assura qu'il avait fait en sa vie plus de cinq
z de chancelier et qu'il leur avait donné à tous au moins
eur, le maître artisan s'obstina à ce que le nez fût
. Alors Salinier s'empare du balai, et non sans avoir fait
u de peur à son critique, il nettoie en quelques coups les
murailles, et sort en jurant de ne plus travailler pour la
Ce n'était pas le mot, j'en conviens; mais il était irrité,
it peintre.

ieur salle, nos artisans ont aujourd'hui une pendule,
iue cuivre, moitié bois, dont les poids et la verge, renfermés
une espèce de longue bière dressée, font toute la nuit un
nonat perpétuel. Il faut qu'ils se lèvent de bon matin; par cette considération, moi je leur passe la pendule, moitie cuivre, moitié bois.

Ils ont aussi dans leur salle un violon; moi, je le leur passe encore, pourvu qu'il soit de Mirecour, c'est-à-dire qu'il ne coûte pas plus de trois cents francs, y compris l'archet.

Dans leur salle, ils chantent quelquefois aussi les airs du pays à trois et quatre parties; moi, parce que cela ne leur coûte rien, je le leur passe.

Mais je sais m'arrêter; j'entends qu'ils reprennent la lampe à cinq becs, car je ne leur passerai pas la chandelle.

Je ne voulais pas croire que les artisans allassent au café; on m'a prouvé qu'ils allaient même au café Suisse. Je n'en demeure pas moins persuadé que c'est plutôt par vanité que par goût; je me crois sûr qu'ils n'y sont pas à leur aise, qu'ils aiment cent fois mieux leurs grandes tavernes, dont le bruit ressemble à celui du Viaur ou de nos rivières sonores, qui dans le fond des profondes vallées roulent leurs eaux à travers les pierres et les racines.

Autrefois ils dînaient le matin et déjeunaient à midi; c'est encore par vanité qu'ils se sont déshеurés, que maintenant ils déjeunent le matin et qu'ils dînent à midi.

Par vanité encore, les derniers jours de carnaval, ils répandent devant leur porte la plume de la volaille ou du gibier mangé depuis plusieurs années.

Je ne puis, du reste, les accuser de vanité pour les enseignes. s cordonniers pendent un vieux soulier, les chapeliers un ux chapeau, les potiers un vieux pot; les tisserands, les me- siers, les serruriers, se contentent de leur bruit pour enseigne. ıe ne puis les accuser non plus de vanité pour les vêtements. bit de serge rase, été et hiver, souliers à petites boucles de on, chapeau de laine le dimanche, et les autres jours deux ınets, l'un pour rester toujours sur la tête, l'autre pour saluer, ır tenir à la main, quand un bourgeois commande ou examine ıvrage.

Le diable toutefois n'y perd rien; entre eux, leur vanité est si nde, qu'ils ne peuvent supporter la moindre hiérarchie. Ils ıt qu'une seule jurande, celle des perruquiers; encore, lorsque chef, appelé le lieutenant, siége sur son fauteuil de bois, il est jours ridiculisé; et sa lanterne, quelque brillante qu'elle puisse e, est toujours réputée éteinte.

En entendant monsieur Rubois, les hommes faisaient semblant rire; mais les femmes riaient aux éclats. Monsieur Rubois ı aperçut. Autrefois, dit-il alors en s'adressant aux plus rieu- , j'ai vu, ce me semble, beaucoup plus de vierges sages et ucoup moins de vierges folles. J'ai vu que les jeunes filles te- ent mieux leur lanterne, ou, comme dit la parabole, leur pe. Un régiment de cavalerie est passé ici dernièrement qui eint bien des lampes; ensuite un régiment de dragons, qui en eint bien davantage. Depuis long-temps, le public demande casernes; mais on ne l'écoute pas plus que s'il était fou.

La chronique des lampes éteintes est, je vous assure, fort sante. Elle est toujours liée, pour les filles pauvres, aux pè- ıages du printemps, aux glanages de l'été ou aux grapillages vendanges. Et quant aux demoiselles comme il faut, elle ne pas toujours aux fêtes patronales, elle l'est toujours aux fêtes noces.

Elle l'est toujours à la danse, moins cependant aux menuets ux bourrées, aux bourrées qu'aux contredanses, qu'aux es.

e n'ai jamais entendu parler ici de la musique de Lulli, de ıeau, de Philidor; mais cette tendre musique de Dezède, de ini, y a soufflé bien des lampes.

es soupirs dans un certain âge, les diamants dans un certain e, soufflent aussi bien des lampes. Mademoiselle, disait un une lampe depuis long-temps éteinte à une autre lampe qui it de s'éteindre, vous croyez que les taches d'huile ne parais- que sur les robes de bure; je vous assure qu'elles se voient

n sur les robes de soie, et que ces robes demeurent aussi u croc.

nt, dit monsieur Rubois d'une voix plus élevée, peut-eier notre dix-huitième siècle le siècle des lumières, quand marche que sur les débris des lampes et des lanternes?

le monde était un peu décontenancé; il tardait à tout le e que monsieur Rubois s'en allât; et quand il s'en alla, le monde lui fit place.

ADE LXXIV. — LA DÉCADE DU CHEF D'OFFICE.

Quoique les paroles dites dans les cuisines d'un ministre n'engagent pas la France, toutefois je m'impose une certaine réserve; mais vous êtes un bon, discret Gévaudanais, et il faut qu'avant de repartir pour la province vous sachiez un peu ce qui se passe sous la grande cape du ciel.

Celui à qui on parlait ainsi était, ni plus ni moins, notre Gervais, et celui qui lui parlait était monsieur La Gruatière, vieux ancien avocat de Bordeaux, qui était venu à Paris pour plaider au parlement et qui alla souffler les fourneaux chez le ministre des affaires étrangères, par amour pour la fille du chef d'office. La bonne mémoire de Gervais retint plusieurs parties des discours de monsieur La Gruatière, encore, pour ainsi dire, tout empreints d'accent gascon.

Mon ami, dit-il à Gervais, les systèmes politiques des états ont une force de cohésion attractive qui les rend immortels, lorsqu'ils ont un naturel et fort système territorial. Je vais me faire encore mieux entendre, c'est-à-dire venir à l'application; et d'abord, comme il est juste, se présente

La France. L'Océan, la Méditerranée, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin forment le système de son territoire. Ce système a une telle force de cohésion que les plus mauvais gouvernements, les plus lourdes fautes, n'ont pu, depuis plus de deux mille ans, que partiellement et temporairement le déranger. De nos jours, les puissances de l'Europe ayant voulu à Pilnitz tenter, pour le disloquer, de mettre en mouvement, de mettre en jeu toutes leurs forces, aussitôt le territoire français, chargé de canons et de baïonnettes, s'est, par cette force attractive, par cette force de cohésion, s'est, si je puis m'exprimer ainsi, débordé dans le

.at Venaissin, le comté de Nice, le duché de Savoie, dans les pays de la rive gauche du Rhin, et la France est ter-'ialement redevenue l'antique Gaule.

ɜmarquez bien que cette même force de cohésion s'est ma-ıtée par soixante-treize grandes batailles, presque toutes des victoires remportées par la France, qui ensuite a plutôt imposé des traités à peu près traduits des ɜs de l'histoire romaine.

.éfléchissons un peu, mon ami, sur la nouvelle dipl çaise. Tel prince paiera à la république tant de millions, tel e livrera tant de chevaux, tant de pièces de drap bleu, de) rouge, tant de paires de souliers; tel autre tant de ses plus ux tableaux, tant de ses plus belles statues; tel autre four-. tant de vaisseaux de guerre; tel autre tant de mille hommes ɜavalerie, tant de mille hommes d'infanterie, tant d'artillerie.

e ne me souvenais plus, dit Gervais, que mademoiselle La .atière avait divorcé avec le concierge de l'ambassade russe, nd la continuation de l'allocution de son père sur la situation itique des différents états m'en fit souvenir.

Ɛn classant, dit-il, les puissances de l'Europe continentale)rès leur importance politique, vous mettrez immédiatement ès la France cet état qui s'étend depuis les régions polaires u'à la mer Noire, depuis la Prusse jusqu'à la Chine, ʟA RUSSIE. Vers les premières années du siècle actuel, rre le Grand a fait, pour ainsi dire, passer ce vaste empire sie en Europe, et il est devenu sous ses successeurs un co-ɜe menaçant ces deux parties de la terre. A mon avis, on ɜt pas assez effrayé de ce vaste et nouvel état, qui est obligé faire traduire ses lois en plus de douze langues, qui compte s de quarante millions d'habitants, si soumis, si enclins à la mission; cet empire qui, parce qu'il n'a pas de système ter-ırial, parce que sur plusieurs parties de ses frontières il n'a ıtres barrières que ses triples files de fusils et de soldats ts, est toujours tourmenté d'un insatiable désir de s'étendre.

Gervais ne put s'empêcher de parler. — Que dites-vous là, nsieur La Gruatière, que la Russie n'a pas de système terri-.al? Elle en a sept, trois en Europe et quatre en Asie. C'est tôt de sept histoires nationales qu'elle a besoin. Une histoire .onale définissant l'histoire par récit des faits, l'histoire natio-ɜ par récit des faits d'une nation, et la nation par réunion iale des divers états qui la composent, ferait de chacun des ıples renfermés dans chacun de ces sept différents systèmes ·itoriaux un seul corps de peuple national animé d'une seule

ionale. Il y aurait sous sept différents noms sept Rus-
n'en seraient pas moins une dans leur obéissance envers
ereur, qu'elles rendraient sept fois plus puissant. Cet
tant qu'il serait bien gouverné, serait indivisible ; mais
qu'il le serait mal, évidemment mal, il est vraisem-
ue chacun de ces systèmes se déclarerait plus tôt ou
l indépendant; d'où il résulterait deux biens, pour la
elui de son bonheur intérieur, pour l'Europe la sécurité
lonnerait la grande Russie divisée en sept. Et d'ailleurs,
suite des siècles, je défie les hommes et les temps de
er à la Russie qu'un seul système territorial, et de ne
n donner sept. C'est la nature qui dessine les états, et
stèmes territoriaux qui font leur identité, leur force,
l'histoire nationale fait leur caractère, leur âme, leur
eur vie.

soit, du moins quant à la division en sept Russies, dit
r La Gruatière, car malgré moi je vois sans cesse ce
nbrageant l'Europe et l'Asie, se dressant pour ainsi dire
sept territoires, s'armant de ses sept populations, re-
sur l'Europe, s'efforcer de l'engouffrer, de se l'incorpo-
me elle a engouffré et s'est incorporé la moitié d'un
at voisin, le beau royal patrimoine des Jagellons.

OLOGNE a pour long-temps disparu de l'histoire et de la
hie, et ce n'est pas à faute d'un bon et remarquable sys-
rritorial. Au reste, le nom de Pologne est gravé dans
cœurs des Polonais, et, aux premières dissensions uni-
s, les parts de ce territoire se réuniront, et ce peuple se
a au milieu des tempêtes.

our, continua monsieur La Gruatière, je regardais au
carte de l'Europe, et de prime abord j'accusais la nature
dédaigné de donner un système territorial à la Suède;
entôt je reconnus mon erreur.

UÈDE, ce grand territoire, adossé aux limites septen-
s du monde habitable, et des autres côtés baigné ou par
ou par les grands lacs, les petites mers de ses frontières
es, cette Suède de la nature n'est pas la Suède des cartes
rouve à l'ouest encadrée par la Norwège, et à l'est par
rs dents du territoire russe ; mais tous ces grands rois qui
lorieusement défendu leur Suède, ce Gustave-Adolphe,
les XII, ce Gustave III qui, hier encore, faisait sur
sur mer briller son épée jusque sous les fenêtres de Ca-
la Grande, où sont-ils? J'aime d'ailleurs les Suédois,
un gouvernement représentatif, qui ont fait avec leur roi

pacte social ; j'ai donné volontiers mon plus jeune fils à la fille concierge de l'ambassade. Mais j'entends, dis-je en riant, la Suède saura mieux qu'elle l'a su garder son bon système itorial. Si on on lui prend, si on lui a pris, il faut qu'elle le renne. Il n'y a pas de prescription contre les éternelles déli- ations ou territoriales dotations de la nature. Du reste, avant contracter cette alliance, je consultai un peu les cuisines de s ambassades, celles de l'Angleterre, de la Prusse, de utriche, comme la France les plus sûres amies de la Suède.

Le Danemark n'a guère que deux millions et demi de po- ation, à peu près celle de la Suède ; le système territorial du nemark est ni plus ni moins le Jutland et l'île de Séeland. ıx bonnes boutiques sur le passage marchand du Sund. Le nemark n'a pas d'ennemis. Tout le monde l'aime, surtout en nce, où un marchand de la plus belle rue de Paris n'a trou- rien de mieux, pour s'attirer la vogue, que de prendre pour seigne le portrait du roi de ce pays.

Monsieur La Gruatière poursuivit : Je suis convaincu mainte- ıt comme vous qu'une histoire nationale, définissant la na- n la réunion sociale des divers états, est nécessaire à chaque tion. A votre tour êtes-vous maintenant convaincu qu'un sys- ne territorial est nécessaire aussi à chaque nation, et que la ture le lui a donné ?

Oh ! par exemple, ajouta-t-il, qu'il est beau le système terri- ial formé par la mer Baltique, la mer Adriatique, l'Oder et Rhin ! Les géographes, avant la grande révolution française, ivaient, dans ce vaste et bel espace, L'Empire, le Saint- ipire : dans les nouvelles cartes c'est tout simplement L'Allemagne. Alors que cet état portait le nom d'Empire de Saint-Empire, il était divisé en six cents que grands, très nds, que petits, très petits états. Je n'ai jamais pu concevoir nment, dans un si long espace de temps qu'a duré le Saint- npire, si follement composé, si sagement, si ingénieusement glé, les pays démocratiques n'en ont pas démocratisé les pays stocratiques, de même que les démocraties anglaises de l'A- rique ont démocratisé ou démocratisent les aristocratiques re- ons espagnoles, de même que les aristocraties de Gênes, de nise, de Florence, ont, il y a quelques siècles, aristocratisé ıtes les démocraties de l'Ittalie. Quoi qu'il en soit, ce qui prouve xcellent sens de ces blonds habitants de l'antique Germanie, st que toutes les opinions sociales, tous les gouvernements, se ıt compatis dans cette bonne, pacifique terre maternelle, l'Al- magne.

id empire n'a cessé, depuis la paix de Westphalie, décroissant. Semblable à ces vieilles forteresses qu'on e sur le bord de ses fleuves, il tombe maintenant en it-être ne subsistera-t-il pas un siècle entier. Les états rd'hui il est composé n'ont plus de lien, et tout nou- les traités sur la ligne de neutralité des cercles du ient de rendre une moitié de l'Allemagne étrangère à s princes laïques demandent, à leur profit, la sécula- s états ecclésiastiques. Voilà toute espérance de réta- ôtée aux électeurs de Trèves, de Cologne et de En s'enfuyant sur la rive droite, ils ont pour toujours ber leur mitre dans le Rhin.

d'office poursuivit: Je suis né, me dit un jour en cau- mable jeune homme, dans un état dont la forme géo- est celle d'une grande araignée, c'est

ISSE. Le territoire de cette monarchie toute nouvelle facilement coupé. Elle n'a pour sa défense ni système système de places fortes. Elle n'a qu'une population lions d'hommes, un trésor et une armée. Jusqu'à tant isse se soit accrue, arrondie en Allemagne, sa fortune hanceuse. Suivant les politiques, le cabinet de Berlin ands projets : les sécularisations des anciens états ec- ies, la création de nouveaux électorats protestants. Par ut s'agrandir ; par l'autre, il veut parvenir à l'Empire. Frédéric semble s'agiter dans son mausolée de mar- pée repose, mais de temps à autre son génie revit dans Aujourd'hui la Prusse n'est pas à se repentir d'avoir rre à la France, de ne pas l'avoir faite à la Russie. Ces e plurent. Monsieur, dis-je au jeune Prussien, je vous fille, dont il paraît que vous êtes charmé. Je ne suis charmé de vous. Je me suis depuis repenti de m'être ôtisserie de l'ambassade prussienne, car j'ai vu depuis it pas très clair que le gouvernement prussien aimât ais et qu'il haït les Russes.

RICHE doit être citée comme un des empires destinés er toujours une grande puissance. Combien de fois de- inand Ier, surtout depuis notre révolution, n'a-t-on ie c'en était fait de cet état! Et voilà qu'il échange la et la Lombardie, pays éloignés, mal liés au centre de nce, extrinsèques à son système territorial, contre de ys qui en sont limitrophes, qui lui donnent une marine. oir vécu jusqu'à nos jours pour voir un empereur régner où certainement il régnera long-temps. Maintenant la

onarchie autrichenne, peuplée de vingt-cinq millions d'hommes, e paraît plus que jamais solidement assise. Entourée de chaînes e montagnes qui la protègent de tous côtés, elle forme co n bloc dur et compacte, que ne pourraient briser plusieurs si e guerre. Sous un autre rapport encore cet état me se in-estructible : car, bien que réunis sous un même sceptre, les utrichiens, les Bohémiens, les Hongrois. les Polonais, les Vé-tiens, sont des peuples étrangers les uns aux autres ; point de entre de ralliement, point d'unité d'insurrection. Si Louis XVI it eu deux capitales, il régnerait encore ; et l'empereur en a au oins cinq. Ce sont là bien des considérations pour que je me licite de m'être allié avec le concierge des bureaux de la chan-ellerie autrichienne. Mon ami, dis-je au jeune et blond concierge, in de moi la crainte que vous vous conduisiez mal envers la entille épouse que je vous donne ; mais que votre nation se onduise bien envers la France ! que votre ambassade ne quitte us Paris ! car je n'aimerais pas volontiers à avoir ma nièce à ienne.

Je le disais l'autre jour au serdeau, où certes j'avais invité en des gens de plusieurs ambassades, et je n'étais pas fâché ue d'en bas cela remontât en haut, comme quelquefois cela ar-ve. Je disais que tous les princes allemands devraient recon-aître pour chef le roi de Prusse, qu'il n'y avait d'autre moyen e prévenir la dislocation de cette étonnante confédération de ourgeois, de princes, de gentilshommes, de seigneurs et de ois. Je disais ensuite que la Prusse rende la Pologne à la Po-gne ; que l'Autriche rende la Pologne à la Pologne ; qu'elles onnent l'exemple à la Russie, et qu'elles la forcent à le suivre. t comme on m'écoutait dans un profond silence, j'ajoutai :

La Turquie, autant vaudrait dire la plus belle partie de la rre conquise par la barbare nation des Tartares osmanlis, qui : sont étendus comme une plaie hideuse sur la face du plus au système territorial du monde : ô honte ! Qu'on traite la urquie comme un électorat ecclésiastique ! qu'on la partage, et 'on la cède ou qu'on la donne ; à qui ? Au duc de Bavière, à lecteur du Hanovre, au duc de Wurtemberg, qui donneront ou i céderont leurs états au roi de Prusse.

La Suisse a bien au nord et à l'est ses montagnes un peu al-mandes, au sud ses vallées un peu italiennes ; mais ses lacs, i réfléchissent ses grandes villes françaises, sont Français. ais en général la Suisse se dit et peut se dire Française. Com-en elle est heureuse de notre révolution ! Son système territo-al est peut-être le plus fort ; il est assis sur les hautes monta-

les sources des grands fleuves, d'où il résulte que les
sont les portiers de la France, de l'Allemagne et de l'I-
y a quelques années qu'ils ont ouvert aux Russes, qui
frappaient fort, et aux Français, qui frappaient encore
Si la vertueuse grande famille helvétique, cerclant de
hautes régions, faisait respecter sa neutralité ar-
pourrait se donner souvent le rôle d'arbitre de l'Eu-
élever au plus haut degré de considération.

GNE s'offre actuellement à moi. Mon fils aîné, fort
des yeux vifs des Espagnoles, entra un jour dans mon
et me parla ainsi : Le système territorial de l'Espagne
île par l'Océan, une île par la Méditerranée, et peut-
ore plus une île par les Pyrénées ; il est parfait. Je le di-
au soir à la fille du majordome de l'ambassade d'Espa-
écoutait avec un sourire, une grâce, qui vous auraient
allons la demander à son père. Eh bien ! répondis-je, al-

père, me dit mon fils puîné, LE PORTUGAL fait partie
me système, car les rois des deux états s'allieront, et, à
gue, finiront par allier, par confondre leurs royaumes. La
de l'argentier de l'ambassade en est convenue sans contester :
aussi la demander à son père. — Allons !

aves Gévaudanais ! vous voyez bien que j'ai encore à par-
Vous savez que j'ai encore trois nièces à marier. Les deux
jeunes sont les plus jolies, les plus spirituelles. Un jour el-
entrent chez moi, tenant un bouquet. Mon cher oncle, un
r de l'ambassadeur de la république cisalpine, et un autre
er, de l'ambassade de Naples, aspirent a l'honneur de votre
ce ; ils ont des sentiments bien français ; ils parlent bien
çais.

'ITALIE n'a pas, nous ont-ils dit, à envier un bon système
itorial à l'Espagne. Nous n'avons donc pas laissé nos deux
ers sans quelque espoir. Tant pis, mesdemoiselles, je
ime pas que les nations débordent hors de leur système terri-
l. Les Français, comme leurs grands-pères les Gaulois,
rs pères les Français de François Ier, ont aujourd'hui de nou-
passé les Alpes ; ils les repasseront. En attendant, je veux
s donner, vous les deux puînées, à deux jeunes gentilshom-
s ou à deux jeunes gens faisant les fonctions de gentilhommes
s les ambassades de Sardaigne et de Naples, et je veux don-
votre aînée au caudataire de monseigneur le légat.

Dans l'espoir que la paix se ferait à Amiens, je donnai aussi
cousine issue de germain au chauffecire de la chancellerie

ollandaise, et ma fille la plus jeune au sommelier de la légation anglaise.

La Hollande, à dire la vérité, n'a pas, il s'en faut bien, un bon système territorial. Un haut bourrelet d'entourage oriental, semblable à ses digues occidentales, lui serait nécessaire contre les inondations des armées prussiennes, allemandes ou françaises.

L'Angleterre est de tout côté fossoyée par les mers occidentales de l'Europe; elle est en même temps défendue, comme la Grèce, par ses murailles de bois, par ses châteaux à trois ponts vomissant le plomb et le fer sur ses côtes et à deux, trois mille lieues de ses côtes.

Monsieur La Gruatière, lui dit Gervais, pardonnez ma franchise, tous les secrets que vous m'avez d'abord annoncés sont ceux des cartes géographiques. Eh! mon brave Gévaudanais, répondit monsieur La Gruatière, depuis que les nations ont des tribunes, et que les tribunes des nations sont les tribunes des communes anglaises, les plénipotentiaires des congrès n'ont guère à mettre sur table que les cartes de géographie. — Mais c'est montrer son jeu. — Depuis la révolution française nous sommes, ou plutôt les diplomates sont presque toujours obligés de montrer le jeu: car, en vérité, moi, simple chef d'office, dont les fonctions se bornent à ce que la France soit honorablement représentée à table, j'ai bien tort de me mettre ici pour quelque chose. Mais, reprit Gervais, dans ce que vous m'avez dit, où est le système des rapports internationaux, que je voudrais ne pas ignorer, pour savoir ce qui se passe sous la grande cape du ciel? Un mot suffit. Les états à constitution représentative d'un côté, les autres états de l'autre. — Je ne suis pas plus instruit, et je me doute qu'il y a en outre d'autres rapports, qu'il y a des rapports d'amitié, tels que ceux entre la France, la Suède, le Danemark et la Pologne; qu'il y a des rapports opposés, tels que ceux entre la France et la Russie; qu'il y a des rapports de rivalité, tels que ceux entre la France et l'Angleterre; qu'il y a aussi des rapports de ces divers genres entre la France et les peuples que je n'ai pas nommés. Je me doute enfin que ces rapports sont muables. — Fort muables. Et voulez-vous que je vous fasse contre la France une grande ligue actuellement probable? Ce sont tous, ou presque tous les états qui l'entourent et qu'elle ne s'est pas incorporés: telle est la ligue générale de notre temps. La ligue générale des temps futurs sera au contraire celle-ci: La Russie, je le suppose, et ma supposition n'est malheureusement pas inadmissible, la Russie a mangé une grande

e l'Europe orientale entre ses deux grosses dents de Pé-
g et d'Odessa ; alors l'Europe occidentale, réveillée, ef-
échelonne ses forces militaires depuis le Tage jusqu'au
, et divise successivement ses grands corps d'armée. Au
a Prusse et la France : car, bien que le gouvernement
le gouvernement prussien fussent alors, comme actuelle-
mis, les deux peuples sont et resteront ennemis. Derrière
e, l'Allemagne et la France ; au midi, l'Autriche et la
derrière l'Autriche, l'Italie. Mais en tête sera la Polo-
e le bon sens des siècles futurs reconstruira, ressoudera,
ouvelles combinaisons, par des dédommagements répar-
ux qui la possèdent, en même temps que l'artillerie des
x anglais et hollandais ira briser, dans le golfe de Fin-
dans la mer Noire, ces deux grosses dents molaires. —
ilà bien irrité pour un chef d'office, monsieur La Grua-
ui dit Gervais en le quittant ; ne vaudrait-il pas mieux
ne chère aux ambassadeurs russes, et les gagner par
es ?

Décade LXXV.

DÉCADE DU BAN ET DE L'ARRIÈRE-BAN.

e ma vie, jusqu'à onze heures de ce matin, j'avais cru
ernière année de la convocation de notre plus antique
le ban et l'arrière-ban, était de l'année 1674, et que
oire finissait là ; mais, en feuilletant encore, j'ai trouvé
it été convoqué sous Louis XV dans les provinces du
t de l'Aunis. Ce matin, il m'a pris envie de le dire dans
rcle, devenu un peu silencieux. Une personne m'a ré-
Je ne sais, Monsieur, en quelle année de notre siècle on
de convoquer le ban ; mais je sais qu'à l'avenir, et pour
é, on ne le convoquera plus : depuis la révolution il n'y
le fiefs, d'arrière-fiefs, partant plus de ban, d'arrière-
tant pis, car, pour les plaisirs de la conversation, pour
é des gazettes, j'ai regret aux choses singulières.

:at Venaissin, le comté de Nice, le duché de Savoie, dans les pays de la rive gauche du Rhin, et la France est ter- ·ialement redevenue l'antique Gaule.

:marquez bien que cette même force de cohésion s'est ma- stée par soixante-treize grandes batailles, presque toutes des victoires remportées par la France, qui ensuite a fait plutôt imposé des traités à peu près traduits des antiques es de l'histoire romaine.

téfléchissons un peu, mon ami, sur la nouvelle diplomatie çaise. Tel prince paiera à la république tant de millions, tel e livrera tant de chevaux, tant de pièces de drap bleu, de rouge, tant de paires de souliers; tel autre tant de ses plus ux tableaux, tant de ses plus belles statues; tel autre four- tant de vaisseaux de guerre; tel autre tant de mille hommes :avalerie, tant de mille hommes d'infanterie, tant d'artillerie.

e ne me souvenais plus, dit Gervais, que mademoiselle La atière avait divorcé avec le concierge de l'ambassade russe. nd la continuation de l'allocution de son père sur la situation tique des différents états m'en fit souvenir.

:n classant, dit-il, les puissances de l'Europe continentale rès leur importance politique, vous mettrez immédiatement ès la France cet état qui s'étend depuis les régions polaires qu'à la mer Noire, depuis la Prusse jusqu'à la Chine, ,A RUSSIE. Vers les premières années du siècle actuel, rre le Grand a fait, pour ainsi dire, passer ce vaste empire sie en Europe, et il est devenu sous ses successeurs un co- ·e menaçant ces deux parties de la terre. A mon avis, on ·t pas assez effrayé de ce vaste et nouvel état, qui est oblige faire traduire ses lois en plus de douze langues, qui compte de quarante millions d'habitants, si soumis, si enclins à la mission; cet empire qui, parce qu'il n'a pas de système ter- rial, parce que sur plusieurs parties de ses frontières il n'a itres barrières que ses triples files de fusils et de soldats ts, est toujours tourmenté d'un insatiable désir de s'étendre.

Gervais ne put s'empêcher de parler. — Que dites-vous là, isieur La Gruatière, que la Russie n'a pas de système terri- al? Elle en a sept, trois en Europe et quatre en Asie. C'est ôt de sept histoires nationales qu'elle a besoin. Une histoire onale définissant l'histoire par récit des faits, l'histoire natio- · par récit des faits d'une nation, et la nation par réunion ale des divers états qui la composent, ferait de chacun des ples renfermés dans chacun de ces sept différents systèmes itoriaux un seul corps de peuple national animé d'une seule

me nationale. Il y aurait sous sept différents noms sept Russies, qui n'en seraient pas moins une dans leur obéissance envers eur empereur, qu'elles rendraient sept fois plus puissant. Cet mpire, tant qu'il serait bien gouverné, serait indivisible ; mais ussitôt qu'il le serait mal, évidemment mal, il est vraisemlable que chacun de ces systèmes se déclarerait plus tôt ou lus tard indépendant ; d'où il résulterait deux biens, pour la Russie celui de son bonheur intérieur, pour l'Europe la sécurité que lui donnerait la grande Russie divisée en sept. Et d'ailleurs, lans la suite des siècles, je défie les hommes et les temps de ne donner à la Russie qu'un seul système territorial, et de ne pas lui en donner sept. C'est la nature qui dessine les états, et eurs systèmes territoriaux qui font leur identité, leur force, comme l'histoire nationale fait leur caractère, leur âme, leur durée, leur vie.

Ainsi soit, du moins quant à la division en sept Russies, dit monsieur La Gruatière, car malgré moi je vois sans cesse ce géant ombrageant l'Europe et l'Asie, se dressant pour ainsi dire ur ses sept territoires, s'armant de ses sept populations, retomber sur l'Europe, s'efforcer de l'engouffrer, de se l'incorporer, comme elle a engouffré et s'est incorporé la moitié d'un rand état voisin, le beau royal patrimoine des Jagellons.

La Pologne a pour long-temps disparu de l'histoire et de la éographie, et ce n'est pas à faute d'un bon et remarquable système territorial. Au reste, le nom de Pologne est gravé dans ous les cœurs des Polonais, et, aux premières dissensions universelles, les parts de ce territoire se réuniront, et ce peuple se ejoindra au milieu des tempêtes.

Un jour, continua monsieur La Gruatière, je regardais au ord la carte de l'Europe, et de prime abord j'accusais la nature l'avoir dédaigné de donner un système territorial à la Suède; nais bientôt je reconnus mon erreur.

La Suède, ce grand territoire, adossé aux limites septenrionales du monde habitable, et des autres côtés baigné ou par a mer ou par les grands lacs, les petites mers de ses frontières rientales, cette Suède de la nature n'est pas la Suède des cartes qui se trouve à l'ouest encadrée par la Norwège, et à l'est par plusieurs dents du territoire russe ; mais tous ces grands rois qui ont si glorieusement défendu leur Suède, ce Gustave-Adolphe, ce Charles XII, ce Gustave III qui, hier encore, faisait sur terre et sur mer briller son épée jusque sous les fenêtres de Catherine la Grande, où sont-ils? J'aime d'ailleurs les Suédois, qui ont un gouvernement représentatif, qui ont fait avec leur roi

nation. A votre tour êtes-vous maintenant convainc
tème territorial est nécessaire aussi à chaque nation
nature le lui a donné ?

Oh! par exemple, ajouta-t-il, qu'il est beau le sy
torial formé par la mer Baltique, la mer Adriatiqu
le Rhin ! Les géographes, avant la grande révolutio
écrivaient, dans ce vaste et bel espace, L'EMPIRE
EMPIRE : dans les nouvelles cartes c'est tout simple

L'ALLEMAGNE. Alors que cet état portait le no
ou de Saint-Empire, il était divisé en six cents que
grands, que petits, très petits états. Je n'ai jamais
comment, dans un si long espace de temps qu'a d
Empire, si follement composé, si sagement, si ing

r l empire n'a cessé, depuis la paix de Westphalie, en décroissant. Semblable à ces vieilles forteresses qu'on ore sur le bord de ses fleuves, il tombe maintenant en Peut-être ne subsistera-t-il pas un siècle entier. Les états urd'hui il est composé n'ont plus de lien, et tout nou-nt les traités sur la ligne de neutralité des cercles du viennent de rendre une moitié de l'Allemagne étrangère à . Les princes laïques demandent, à leur profit, la sécula-n des états ecclésiastiques. Voilà toute espérance de réta-ement ôtée aux électeurs de Trèves, de Cologne et de e. En s'enfuyant sur la rive droite, ils ont pour toujours er leur mitre dans le Rhin.

e chef d'office poursuivit : Je suis né, me dit un jour en cau-un aimable jeune homme, dans un état dont la forme géo-ique est celle d'une grande araignée, c'est

A PRUSSE. Le territoire de cette monarchie toute nouvelle ut être facilement coupé. Elle n'a pour sa défense ni système turel ni système de places fortes. Elle n'a qu'une population dix millions d'hommes, un trésor et une armée. Jusqu'à tant la Prusse se soit accrue, arrondie en Allemagne, sa fortune fort chanceuse. Suivant les politiques, le cabinet de Berlin deux grands projets : les sécularisations des anciens états ec-ésiastiques, la création de nouveaux électorats protestants. Par un, il veut s'agrandir ; par l'autre, il veut parvenir à l'Empire. e vieux Frédéric semble s'agiter dans son mausolée de mar-e ; son épée repose, mais de temps à autre son génie revit dans conseil. Aujourd'hui la Prusse n'est pas à se repentir d'avoir ait la guerre à la France, de ne pas l'avoir faite à la Russie. Ces aroles me plurent. Monsieur, dis-je au jeune Prussien, je vous lonne ma fille, dont il paraît que vous êtes charmé. Je ne suis s moins charmé de vous. Je me suis depuis repenti de m'être ié à la rôtisserie de l'ambassade prussienne, car j'ai vu depuis qu'il n'était pas très clair que le gouvernement prussien aimât les Français et qu'il haït les Russes.

L'AUTRICHE doit être citée comme un des empires destinés à conserver toujours une grande puissance. Combien de fois depuis Ferdinand Ier, surtout depuis notre révolution, n'a-t-on pas dit que c'en était fait de cet état ! Et voilà qu'il échange la Belgique et la Lombardie, pays éloignés, mal liés au centre de sa puissance, extrinsèques à son système territorial, contre de beaux pays qui en sont limitrophes, qui lui donnent une marine. Il faut avoir vécu jusqu'à nos jours pour voir un empereur régner à Venise, où certainement il régnera long-temps. Maintenant la

monarchie autrichenne, peuplée de vingt-cinq millions d'h
me paraît plus que jamais solidement assise. Entourée de
de montagnes qui la protègent de tous côtés, elle fo
un bloc dur et compacte, que ne pourraient briser plusie
de guerre. Sous un autre rapport encore cet état me s
destructible : car, bien que réunis sous un même sc
Autrichiens, les Bohémiens, les Hongrois. les Polon
nitiens, sont des peuples étrangers les uns aux autres;
centre de ralliement, point d'unité d'insurrection. Si L
eût eu deux capitales, il régnerait encore ; et l'empereur
moins cinq. Ce sont là bien des considérations pour
félicite de m'être allié avec le concierge des bureaux de
cellerie autrichienne. Mon ami, dis-je au jeune et blond co
loin de moi la crainte que vous vous conduisiez mal e
gentille épouse que je vous donne ; mais que votre n
conduise bien envers la France ! que votre ambassade n
plus Paris ! car je n'aimerais pas volontiers à avoir ma
Vienne.

Je le disais l'autre jour au serdeau, où certes j'ava
bien des gens de plusieurs ambassades, et je n'étais p
que d'en bas cela remontât en haut, comme quelquefois
rive. Je disais que tous les princes allemands devraient
naître pour chef le roi de Prusse, qu'il n'y avait d'autr
de prévenir la dislocation de cette étonnante confédér
bourgeois, de princes, de gentilshommes, de seigneu
rois. Je disais ensuite que la Prusse rende la Pologne à
logne ; que l'Autriche rende la Pologne à la Pologne ;
donnent l'exemple à la Russie, et qu'elles la forcent à le
Et comme on m'écoutait dans un profond silence, j'ajout

La Turquie, autant vaudrait dire la plus belle part
terre conquise par la barbare nation des Tartares osma
s'y sont étendus comme une plaie hideuse sur la face
beau système territorial du monde : ô honte ! Qu'on
Turquie comme un électorat ecclésiastique ! qu'on la pa
qu'on la cède ou qu'on la donne ; à qui ? Au duc de Ba
l'électeur du Hanovre, au duc de Wurtemberg, qui donn
qui céderont leurs états au roi de Prusse.

La Suisse a bien au nord et à l'est ses montagnes un
lemandes, au sud ses vallées un peu italiennes ; mais s
qui réfléchissent ses grandes villes françaises, sont F
Mais en général la Suisse se dit et peut se dire Française
bien elle est heureuse de notre révolution ! Son système
rial est peut-être le plus fort ; il est assis sur les hautes

les sources des grands fleuves, d'où il résulte que les
s sont les portiers de la France, de l'Allemagne et de l'I-
Il y a quelques années qu'ils ont ouvert aux Russes, qui
frappaient fort, et aux Français, qui frappaient encore
Si la ueuse grande famille helvétique, cerclant de
hautes régions, faisait respecter sa neutralité ar-
pourrait se donner souvent le rôle d'arbitre de l'Eu-
relever au plus haut degré de considération.

GNE s'offre actuellement à moi. Mon fils aîné, fort
des yeux vifs des Espagnoles, entra un jour dans mon
et me parla ainsi : Le système territorial de l'Espagne
île par l'Océan, une île par la Méditerranée, et peut-
e plus une île par les Pyrénées ; il est parfait. Je le di-
au soir à la fille du majordome de l'ambassade d'Espa-
écoutait avec un sourire, une grâce, qui vous auraient
ns la demander à son père. Eh bien ! répondis-je, al-

père, me dit mon fils puîné, LE PORTUGAL fait partie
système, car les rois des deux états s'allieront, et, à
finiront par allier, par confondre leurs royaumes. La
gentier de l'ambassade en est convenue sans contester :
la demander à son père. — Allons !

es Gévaudanais ! vous voyez bien que j'ai encore à par-
vous savez que j'ai encore trois nièces à marier. Les deux
unes sont les plus jolies, les plus spirituelles. Un jour el-
rent chez moi, tenant un bouquet. Mon cher oncle, un
r de l'ambassadeur de la république cisalpine, et un autre
r, de l'ambassade de Naples, aspirent à l'honneur de votre
e ; ils ont des sentiments bien français ; ils parlent bien
ais.

ITALIE n'a pas, nous ont-ils dit, à envier un bon système
ial à l'Espagne. Nous n'avons donc pas laissé nos deux
rs sans quelque espoir. Tant pis, mesdemoiselles, je
pas que les nations débordent hors de leur système terri-
Les Français, comme leurs grands-pères les Gaulois,
pères les Français de François Ier, ont aujourd'hui de nou-
passé les Alpes ; ils les repasseront. En attendant, je veux
donner, vous les deux puînées, à deux jeunes gentilshom-
ou à deux jeunes gens faisant les fonctions de gentilhommes
les ambassades de Sardaigne et de Naples, et je veux don-
votre aînée au caudataire de monseigneur le légat.

s l'espoir que la paix se ferait à Amiens, je donnai aussi
cousine issue de germain au chauffecire de la chancellerie

hollandaise, et ma fille la plus jeune au sommelier de l
anglaise.

La Hollande, à dire la vérité, n'a pas, il s'en :
un bon système territorial. Un haut bourrelet d'entour
tal, semblable à ses digues occidentales, lui serait
contre les inondations des armées prussiennes, alle
françaises.

L'Angleterre est de tout côté fossoyée par les 1
dentales de l'Europe; elle est en même temps défendu
la Grèce, par ses murailles de bois, par ses châtea
ponts vomissant le plomb et le fer sur ses côtes et à d
mille lieues de ses côtes.

Monsieur La Gruatière, lui dit Gervais, pardonnez
chise, tous les secrets que vous m'avez d'abord ann
ceux des cartes géographiques. Eh! mon brave Gév
répondit monsieur La Gruatière, depuis que les natio
tribunes, et que les tribunes des nations sont les tri
communes anglaises, les plénipotentiaires des con
guère à mettre sur table que les cartes de géographi
c'est montrer son jeu. — Depuis la révolution fran
sommes, ou plutôt les diplomates sont presque touj
gés de montrer le jeu: car, en vérité, moi, simple
fice, dont les fonctions se bornent à ce que la France
rablement représentée à table, j'ai bien tort de me mett
quelque chose. Mais, reprit Gervais, dans ce que vc
dit, où est le système des rapports internationaux, q
drais ne pas ignorer, pour savoir ce qui se passe sous
cape du ciel? Un mot suffit. Les états à constitution r
tive d'un côté, les autres états de l'autre. — Je ne sui
instruit, et je me doute qu'il y a en outre d'autres rapp
y a des rapports d'amitié, tels que ceux entre la l
Suède, le Danemark et la Pologne; qu'il y a des rapp
sés, tels que ceux entre la France et la Russie; qu'il y
ports de rivalité, tels que ceux entre la France et l'A
qu'il y a aussi des rapports de ces divers genres entre
et les peuples que je n'ai pas nommés. Je me doute ent
rapports sont muables. — Fort muables. Et voulez-v
vous fasse contre la France une grande ligue actuellen
ble? Ce sont tous, ou presque tous les états qui l'en
qu'elle ne s'est pas incorporés: telle est la ligue généra
temps. La ligue générale des temps futurs sera au
celle-ci: La Russie, je le suppose, et ma supposition
heureusement pas inadmissible, la Russie a mangé u

artie de l'Europe orientale entre ses deux grosses dents de Péersbourg et d'Odessa ; alors l'Europe occidentale, réveillée, efrayée, échelonne ses forces militaires depuis le Tage jusqu'au Niémen, et divise successivement ses grands corps d'armée. Au nord, la Prusse et la France : car, bien que le gouvernement usse et le gouvernement prussien fussent alors, comme actuellement, amis, les deux peuples sont et resteront ennemis. Derrière a Prusse, l'Allemagne et la France ; au midi, l'Autriche et la France ; derrière l'Autriche, l'Italie. Mais en tête sera la Polone, que le bon sens des siècles futurs reconstruira, ressoudera, ar de nouvelles combinaisons, par des dédommagements répars à ceux qui la possèdent, en même temps que l'artillerie des aisseaux anglais et hollandais ira briser, dans le golfe de Finande et dans la mer Noire, ces deux grosses dents molaires. — 'ous voilà bien irrité pour un chef d'office, monsieur La Gruaière, lui dit Gervais en le quittant ; ne vaudrait-il pas mieux aire bonne chère aux ambassadeurs russes, et les gagner par os sauces ?

DÉCADE LXXV.

LA DÉCADE DU BAN ET DE L'ARRIÈRE-BAN.

Toute ma vie, jusqu'à onze heures de ce matin, j'avais cru que la dernière année de la convocation de notre plus antique milice, le ban et l'arrière-ban, était de l'année 1674, et que on histoire finissait là ; mais, en feuilletant encore, j'ai trouvé u'il avait été convoqué sous Louis XV dans les provinces du Poitou et de l'Aunis. Ce matin, il m'a pris envie de le dire dans otre cercle, devenu un peu silencieux. Une personne m'a réondu : Je ne sais, Monsieur, en quelle année de notre siècle on cessé de convoquer le ban ; mais je sais qu'à l'avenir, et pour 'éternité, on ne le convoquera plus : depuis la révolution il n'y plus de fiefs, d'arrière-fiefs, partant plus de ban, d'arrièreban, et tant pis, car, pour les plaisirs de la conversation, pour a variété des gazettes, j'ai regret aux choses singulières.

DÉCADE LXXVI.

LA DÉCADE DES SOLDATS PROVINCIAUX.

) fortune ! ô sort ! ô regrets ! nous avons donc laissé mourir ce , ce jovial monsieur Villeneuve, qui par les bruyants éclats roix de ses vieux commandements militaires animait sans se nos bocages !

Ionsieur Villeneuve avait été capitaine de soldats provin-x. Il avait soixante-onze ans, il vivait moins dans le présent l revivait dans le passé. Quelquefois, lorsque dans nos pro-iades la conversation le ramenait à une des intéressantes ies de sa vie qui étaient les grandes et solennelles parades de ompagnie, le souvenir en revenait si vivement à sa mémoire sa bouche que souvent il ne pouvait s'empêcher de la repré-er en faisant parler les autres, en se faisant parler lui-même, s'agitant, en prenant la place que les autres y avaient, celle l y avait lui-même.

Jn matin du printemps dernier nous traversions les belles pe-ses qui, à l'orient, bordent en dehors l'enclos de la dome-; quelqu'un dit à monsieur Villeneuve : Capitaine ! vous de-: avoir dans votre état quelquefois bien du loisir. — Oh ! ré-dit-il, et quelquefois aussi bien du travail : par exemple, au itemps, dans la saison où nous sommes, voilà les maires, syndics, les marguilliers, enfin les chefs des municipalités : voilà qui nous amènent les jeunes gens pour les faire tirer au :. Il se passait des scènes, et, par exemple, la première, e des exemptions, me revient d'abord.

Allons ! mes enfants ! nous allons tirer le sort. Rangez-vous, gez-vous ! Mais, avant tout, quels sont ceux ici qui se pré-lent exempts de service ? — Je suis de Paris. — Vous n'irez à la guerre. — Je suis clerc tonsuré. — Vous n'irez pas à la rre. — Je suis noble. — Vous n'irez pas à la guerre. — Je ; fils de conseiller du roi. — Vous n'irez pas à la guerre. — suis domestique de clerc, de noble, de conseiller. — Vous ez pas à la guerre, l'ordonnance ne le veut pas. — Je suis aîné d'avocat, je suis fils aîné de fermier, je suis fils aîné de oureur. — Vous n'irez pas à la guerre. — Je suis collecteur.

—Vous n'irez pas à la guerre : on ne peut tenir à la fois et l'épée et la bourse. — Je suis maître d'école. — Vous n'irez pas à la guerre : on ne peut non plus tenir la férule et l'épée. — Je suis malade. — Ce n'est pas vrai, Monsieur ; il se porte mieux qu'aucun de nous. — Taisez-vous, laissez parler le médecin, le chirurgien.

Bon ! il ne reste plus ici que des jeunes gens valides. Mes amis ! voyons lesquels d'entre vous le sort désignera comme les plus braves. Je vois en même temps le greffier ; il s'avance. Monsieur le commissaire, voilà les billets ! ils sont en nombre égal à celui des jeunes gens de cette élection. Je les ai faits tous semblables, et je défie qu'on puisse, sans les ouvrir, distinguer les billets blancs des billets sur lesquels est écrit *soldat provincial*. J'aurais pu, comme dans plusieurs subdélégations, faire tirer des boulettes d'ivoire blanche, correspondantes aux billets blancs, d'autres d'ivoire rouge, correspondantes aux billets écrits, dits billets noirs ; mais j'y ai renoncé, de crainte d'être appelé philosophe, nom aujourd'hui si commun. C'est bien ! très bien ! Allons ! courage, mes amis ! hardi ! la main au chapeau ! et que celui qui le tient l'élève, suivant l'ordonnance, à la hauteur des têtes.—Billet blanc ! billet blanc ! billet noir ! — A un autre ! Billet noir ! — A un autre ! Point de pleurs, mes amis, au contraire, réjouissez-vous ! Vive la gloire ! vive le roi ! A cette heure tout est fini : qu'on procède aux signalements ! A cette heure sortons ! — Monsieur le commissaire, un mot ! — Qu'est-ce ? — Nos jeunes gens se sont cotisés, chacun a mis un, deux écus de six frans dans le chapeau ; il y a là plusieurs gaillards qui ont plus de courage que d'argent, qui pleurent de ne pas être tombés au sort et qui prendraient la place de ceux qui pleurent d'y être tombés. — Morbleu ! l'ordonnance proscrit ces pactes, l'ordonnance ! l'ordonnance ! — Monsieur le commissaire, mais par l'entêtement de l'ordonnance il arrivera que les mauvais soldats partiront, que les bons resteront, et que le roi sera mal servi. — Oui, oui, il peut en être quelque chose, il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites. Je réfléchis, je vois : eh bien ! je fermerai les yeux ; qu'on fasse, je laisserai faire. Monsieur le marguillier, souvenez-vous que vous devez huit francs par soldat provincial, trois francs pour le soldat, cinq pour le commissaire, pour ses frais de recrutement.

Vous me croyez quitte, libre, ah ! ah ! ma levée de soldats provinciaux est rassemblée, et même un peu exercée. Je lui fais porter provisoirement mon nom ; je la vois qui parade. Compagnie de Villeneuve ! en avant ! marche ! Halte ! Tambour ! un ban !

Oh! venez, ce sont les miliciens! — Les miliciens? ba-
ls! vous mériteriez d'être bourrés, crossés. Apprenez que
iis 1771 le roi a voulu qu'il n'y ait que des soldats provin-
ıx. Compagnie de Villeneuve! demi-tour à droite! aligne-
ıt! Soldats! sentez votre dignité! Ne vous laissez pas non
; appeler culs blancs! Savez-vous pourquoi ce nom? Parce
vos revers, vos retroussis sont de drap blanc; mais vous
tez, comme l'infanterie, le collet et les parements de cou-
·; votre chapeau est de même bordé d'un galon blanc; le
ɔeau de vos officiers est comme ceux des autres officiers bor-
l'un galon d'argent; les insignes de vos officiers et ceux des
·es officiers sont les mêmes. Les régiments d'infanterie se di-
t régiment de Lyonnais, de Limousin, d'Auvergne, de
ɪrci; nos régiments se disent régiment provincial de Lyon, de
.oges, de Clermont, de Montauban; enfin, comme à l'infan-
e, l'hôtel royal des Invalides vous est ouvert à votre retraite,
de plus que l'infanterie, vos champs sont temporairement
mpts de taille.

ımis! que l'histoire militaire vous élève l'âme; qu'elle vous
qu'à la guerre de 1741 vous aviez cent cinquante batail-
; sur pied; qu'elle vous dise qu'en 1771 vous formiez qua-
e-sept régiments d'où l'on tirait quarante-sept compagnies
ɡrenadiers postiches ou grenadiers suppléants des quarante-
compagnies des grenadiers royaux, faisant partie de la mai-
du roi, de la maison du roi, l'entendez-vous? Eh bien!
t dans les rayons de tant de gloire qu'un malin poète et un
ıicien plus malin sont venus prendre le soldat provincial,
; le nom de milicien, et l'ont bafoué sur les théâtres, en *re*,
ni, en *fa* majeur, mineur, sur tous les tons. Mais vous me
z que dans cet opéra le milicien s'engage, tandis qu'il est
re la vérité qu'un milicien puisse s'engager. Au reste si, en
ce, on se moque parfois du milicien, on se moque bien plus
ʳent de l'histoire.

DÉCADE LXXVII.

LA DÉCADE DU PRIEUR DE SAINT-JEAN.

Qui diable, à la plus belle heure de l'après-midi, eût deviné aujourd'hui que notre société, plus brillante qu'à l'ordinaire, se serait toute rassemblée dans la tour la plus délabrée de la domerie? Le capitaine des vétérans d'Aurillac s'y trouvait; et, personne ne disant rien, il s'est pris à dire : Messieurs, je ne suis pas né parmi vous; je n'en suis pas moins cependant d'un pays où il y aussi des gens honnêtes; et si personne, dans notre état surtout, ne sait où il va, où il ira, je sais du moins, quant à moi, d'où je viens et d'où je suis venu.

Messieurs, a-t-il continué, je suis Poitevin; je suis né au village; je suis fils d'un notaire. Mes parents, qui m'aimaient beaucoup, voulaient que je fusse prêtre. Ils me firent donner un petit prieuré, du titre de Saint-Jean, doté de trente ou quarante francs de revenu aux bonnes années; et on m'appela, et même aujourd'hui, malgré mon uniforme et mes moustaches, on m'appelle encore le prieur de Saint-Jean. Je fus envoyé à Poitiers pour apprendre la philosophie; je n'y appris qu'à trouver jolies les jeunes filles.

Le prieur est enfermé dans un four. Il y en avait une qui était vraiment une beauté; elle demeurait derrière le collége. Pour la voir, je prenais, comme on dit, le chemin de l'école, c'est-à-dire le plus long; je faisais tous les jours le tour du collége, et, toutes les fois que je passais, mes yeux lui parlaient un langage si clair que les siens ne manquaient jamais d'y répondre. Une fois l'amant en titre nous surprit. Il devait épouser dans peu cette jeune fille : imaginez ses alarmes. Il va trouver son cousin, fameux recruteur de cette ville, connu sous le nom du sergent d'Aquitaine, et lui confie qu'il a un rival qui lui donnait de l'inquiétude. Le sergent d'Aquitaine lui promet paix et tranquillité pour le jour même.

En effet, comme je marchais dans la rue, il m'aborde, me dit que je suis de sa recrue, me le soutient. Je conteste. On ne me répond pas; on m'arrête; on m'enlève; on m'emmène dans une

e maison d'un quartier perdu, où je suis étroitement enfer-
hors de tout secours.
uand je me vis seul, ma surprise, mon étonnement, ma
, redoublèrent. Peu à peu je parvins cependant à reprendre
sens, et alors je me demandai s'il était vrai que je ne rêvais
si je n'avais pas été sai i au collet et vigoureusement secoué
e sergent bredouilleur; si tous ses bredouillements n'avaient
ouvert toutes mes raisons; si je n'étais pas enfin dans *un*
? Je minutai verbalement une lettre au maire, une autre à
ndant, une autre au ministre. Dans toutes, je concluais à
ue le sergent d'Aquitaine fût pendu plus tôt que plus tard
· l'honneur de la philosophie. Le lendemain, de fort bonne
e, j'entends quelqu'un ouvrir la porte : c'était le sergent
uitaine qui entre, tenant dans sa main du papier, de l'encre
e plume. A sa vue ma fureur se rallume; je l'accable d'in-
s; je tâchai, même par surprise, de tirer son épée. Mais j'a-
en tête un homme de guerre; il me saisit lui-même mon
, me fait tranquillement rasseoir sur ma chaise, s'assied vis-
s de moi, et me dit : Mon cher abbé, je vous parlerai en
; faites de bon gré ce qu'il vous faudrait faire par force. L'a-
t de votre maîtresse et son frère, et, si ce n'est pas assez,
cousin et son ami sont sûrs de vous avoir vu boire à la santé
oi et mettre sur votre tête le chapeau du régiment. Notre
ume est de nous contenter d'un seul de ces deux engage-
ts. Comme cependant vous n'êtes pas un simple paysan sans
nse, vous pourriez à toute force parvenir à vous tirer de nos
s, surtout par le bon vouloir du capitaine au compte duquel
ncore la compagnie, quoique dans les autres régiments de
nce le roi vienne de se charger du recrutement; mais vous
s en repentiriez. Croyez-m'en, vous ne serez jamais un bon
ésiastique, vous aimez trop les demoiselles; tandis que vous
z un bon soldat. Voilà cent francs au lieu de trente que le
asse, et, ce qui vaut encore mieux, vous avez la promesse
e fait chasseur dans trois mois, grenadier dans six. Vous
drez, à votre retour, voir votre belle ou une plus belle; al-
, montrez votre bravoure, signez et partons. Ma colère tout
up tomba; ce bredouilleur réussit à me persuader, et, pour
vous dire, je n'étais pas au dedans de moi fort fâché de me
chassé, l'épée à la main, d'un état pour lequel je ne me sen-
pas né. Je pris l'argent d'une main, je signai de l'autre, et
s sortîmes.

E PRIEUR PART AVEC LA RECRUE. Au bas de l'escalier,
ombreux et joyeux camarades m'attendaient. Un d'eux me

rit d'abord sous le bras, ainsi et de la même manière qu'à Pa-
is les soldats conduisent tendrement à la police les filles qu'on a
étées. On craignait sans doute que j'eusse envie d'aller encore
e le tour du collége. Nous partîmes, nous marchâmes, nous
nous chantâmes pendant onze jours; le douzième, nous
urri'

Vous me plaignez peut-être d'avoir été jeté, dans ma pre-
nière jeunesse, parmi des gens grossiers, sans fortune, sans
éducation: car c'est une erreur de bien des personnes, qui croient
qu'avant la révolution les soldats sortaient des derniers rangs de
a société. Rien, je vous assure, n'est plus faux; notre recrue
était à peu près composée comme toutes les autres. Il y avait
s étudiants comme moi, il y avait même des nobles;
oute il y avait aussi beaucoup plus d'artisans et de paysans,
e que, dans la société, il y a aussi beaucoup plus d'artisans
et de paysans. En somme, ce mode de recrutement était bien
ieur à vos tirages au sort, à vos désignations, à vos fau-
de réquisition et de conscription: car, de même que
ription libre des volontaires du commencement de la révo-
, il délivrait la société des soldats souvent si mal placés
dans son sein par cela même qu'ils le sont bien dans les rangs
d'un régiment. Remarquons encore qu'alors la taille d'un soldat
était de cinq pieds deux pouces, tandis qu'aujourd'hui elle n'est
que de cinq pieds. Il est à remarquer aussi qu'alors, pas plus
qu'aujourd'hui, on ne tenait les promesses de la loi, on ne don-
nait des congés en temps de guerre; la durée du service avait
d'ailleurs varié de trois à huit ans.

Le prieur est habillé de blanc, ensuite de bleu.
Dès que nous fûmes arrivés, on nous voua tous au blanc, qui,
depuis l'année 1762, était la couleur uniforme de tous les régi-
ments d'infanterie, comme ensuite le bleu l'a été après l'année
1794. Je remarquerai que nos cheveux étaient d'ailleurs, d'a-
près l'ordonnance, bouclés de chaque côté sur l'oreille, et que,
par derrière, ils étaient renfermés dans une petite bourse de
taffetas noir appelée *crapeau*. Le dimanche, les jours de parade,
nous étions poudrés à blanc.

D'abord il n'y eut rien que je ne trouvasse bon, excellent et
parfait; ensuite je trouvai à dire à tout. Je trouvai à dire à notre
habit militaire: suivant moi, en temps de guerre il aurait dû
être de peau, le poil en dehors, et, en temps de paix, de drap
gris, la couleur la moins salissante, la moins coûteuse, la plus
solide. Je trouvai à dire à la coiffure: au lieu du chapeau de sa-
lon, du chapeau à trois cornes, ou du chapeau de théâtre, du

o, qui vous laisse encore la tête plus exposée aux injures
ιir, j'aurais voulu une espèce de casque en feutre, qui, à
ιté, eût pu se rabattre sur le cou et les épaules. Je trouvai
e à la chaussure; au lieu des guêtres, des bas, des souliers,
ιis voulu des culottes plus longues, des chaussons d'un cuir
., passé à la graisse, et des bottines cloutées entre les
semelles. Je l'aurais voulu alors; je le voudrais encore
ırd'hui.

E PRIEUR EST ARMÉ. Les premiers jours, je maniais les
ɔs avec plaisir, avec enthousiasme. Elles me parurent bonnes
ɔlles. Bientôt j'aurais voulu aussi les réformer; je commen-
par la cavalerie, qui en avait le plus besoin.

ɔur moi, le mousqueton était inutile aux cavaliers, et sans
.e depuis il l'a été aussi pour d'autres, car il vient de leur
ôté. L'arme du cavalier ne peut guère aujourd'hui être que
abre, et du sabre il ne peut guère y avoir que la pointe de
utable. Je donnais au premier rang un sabre droit de trente
rente-six pouces de long, et au second rang la lance. On
; a bien conté que les hommes se sont affaiblis, mais jamais
ιe nous a conté qu'il en fût de même des chevaux, et je ne
vais concevoir pourquoi ils ne portaient plus un cavalier fort
ieu d'un cavalier faible, un cavalier cuirassé au lieu d'un ca-
ɔr qui ne l'était pas. Fort bien, vous disait-on, et vous dit-
encore, ce serait comme autrefois. Oui, vraiment; mais
-il donc mal faire pour ne pas faire comme autrefois?

ɥuant à l'infanterie, les sabres des chasseurs et des grena-
s me parurent et me paraissent encore aujourd'hui égale-
t ridicules. A mon avis, notre fusil avait bien des défauts; il
ι un peu trop long, je le raccourcissais; pas assez gros, pas
z fort, j'en fabriquais le canon plus court, plus épais; et
; les derniers temps, l'année passée, ou même cette année-ci,
ai changé la chanceuse batterie à pierre contre la nouvelle
ɔrie à piston, dont le modèle, j'en suis sûr, a été présenté
:élèbre Carnot, et dont le prix ne devait pas s'élever au des-
de 18 ou 20 fr., prix commun de nos bons fusils de mu-
ɔn. Je le fabriquais avec une baguette d'acier également
ıse par les deux bouts, et avec une baïonnette plus longue et
forte que celle de l'immuable modèle de 1777. Ce n'est
tout, je rendais le sac du soldat plus léger, et je l'aplatissais.
dant la marche, il était enroulé et porté par derrière; pen-
ι le combat, il était déroulé et porté par devant, en forme de
-cuirasse, au bas duquel étaient attachées des pochettes de
qui renfermaient les cartouches. Je me débarrassais de la

lourde giberne, car la baïonnette demeurait ou droite ou renversée au bout du fusil. Qu'on me réponde, si l'on peut, quelle raison a donc eue notre siècle pour avoir allégé les gens à cheval et alourdi les gens à pied. Voyez marcher aujourd'hui les fantassins avec leur giberne, leur sac, leur blouse, leur casque ou bonnet de parade sur le dos, vous diriez d'un régiment qui en porte un autre.

Le prieur est soldé. Tandis que la ration de pain, de viande, n'avait pas varié depuis plusieurs siècles, la solde n'avait de mon temps cessé de s'élever. J'ai vu en 1776 le soldat payé à cinq sous huit deniers, je l'ai vu ensuite payé à six, à sept, à huit sous.

Le prieur fait l'exercice. Bientôt on nous exerça d'abord à marcher à toutes sortes de pas, dans toutes sortes de directions, dans toutes sortes de rangs; j'aurais voulu qu'on nous eût exercés au saut. Ensuite vint le maniement des armes; je trouvai que notre feu à la prussienne était plus brillant que meurtrier.

J'aurais voulu qu'on nous eût appris aussi à porter et à parer des bottes à la baïonnette.

Dans mon collége, j'avais été un des grammairiens les plus exacts et les plus corrects. Je trouvai quelquefois à dire à notre langue militaire : Qui vive ! pour qui vit, qui va là; Appuyez sur la droite, sur la gauche, pour : serrez-vous sur la droite, sur la gauche. Je faisais bien d'autres observations concernant notre langue, d'ailleurs nécessairement une des mieux faites, des plus concises.

Le prieur est fait caporal, sergent, officier. Que je vous parle maintenant des effets de la révolution dans notre état. Un beau matin, elle vint se présenter gracieusement à nous soldats; elle nous porta les nouveaux journaux qui nous appelaient messieurs les soldats, qui nous appelaient les défenseurs de la patrie, les braves par excellence, qui nous faisaient des politesses, qui nous louangeaient de toutes les manières. Dès cet instant, la voix de nos officiers et de nos sous-officiers s'adoucit, changea, en même temps que sur la porte des édifices et des jardins publics on leva l'humiliante consigne : *Ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats.*

La révolution ne se présenta pas si gracieusement à nos officiers; ils prirent de l'humeur et émigrèrent, tant nobles que non nobles : car, malgré l'ordonnance du maréchal de Ségur, un grand nombre étaient, sans qu'ils s'en vantassent, d'excellents roturiers de huit quartiers au moins, soit du côté paternel, soit du côté

rnel. Bientôt les lois prirent le contre-pied, et interdirent rades d'officier aux nobles ; mais, sous un prétexte ou sous utre, les nobles qui voulurent demeurer demeurèrent. Il est eux qu'en divers temps les mauvaises lois soient aussi mal utées que les bonnes.

.entôt il y eut une innovation bien autrement importante. moitié des grades fut donnée à l'ancienneté, une moitié au x. Je fus successivement élu caporal par les sergents, ser- par les officiers, officier par les officiers supérieurs.

ientôt on nous ôta, à tous les officiers d'infanterie, le cheval, ui fut un pas, un grand pas en avant ; mais en même temps ous ôta le fusil, ce qui fut, je crois, un pas, un plus grand en arrière.

nfin on tira, non des salons de la cour, mais des rangs des iers généraux, presque tous nés simples bourgeois, les géné- en chef, qui ne furent pas étonnés dans l'antique grand ha- leu brodé d'or, qui étonnèrent l'Europe.

E PRIEUR EST EMBRIGADÉ. Il y avait près de chaque armée re, six, jusqu'à douze représentants du peuple, en grand t bleu, chapeau à panache, ceinture aux trois couleurs. Dès s se montraient, les tambours battaient aux champs, et ils aissaient fort bien battre.

n jour, les troupes à pied sont toutes rangées en front de ière ; le représentant attaché à notre division paraît, et nous ons un carré autour de lui. Mes amis, nous dit-il, vous voyez uis long-temps que la composition de l'infanterie en bataillons olontaires et en régiments de ligne ne peut plus tenir : la loi ; embrigade. A l'instant, sans autre harangue, sans autre mbule, et sans qu'on entende la moindre plainte, le moindre mure, nous sommes tous, soldats et officiers, amalgamés en -brigades de deux mille cinq cents hommes, commandées un chef de demi-brigade, et en brigades de cinq mille hom- , commandées par un général de brigade. Chaque brigade a grenadiers, ses chasseurs, ses voltigeurs, son artillerie. plaudissais des pieds et des mains à cette homogénéité des s de l'infanterie, si avantageuse, si susceptible d'ailleurs de ions et de subdivisions arithmétiques ; j'attendais à voir di- de même la cavalerie en demi-brigades et en brigades, qui ient aussi leurs grenadiers, leurs carabiniers, leurs troupes es, leurs dragons, leurs voltigeurs, leurs hussards, leur ar- ie à cheval. Je l'attendais, je l'attendis, je l'attends encore. ; aucun état, je crois, l'homme ne sait en tout être consé- t.

ɔn même temps nos revers, nos parements de di-
s couleu qui distinguaient les divers régiments. Il n'y eut
as qu'u seule couleur de revers et de parements; j'en voyais
a on voulait qu'il y eût plus de fraternité.

ıs on nous ôta aussi les noms des provinces; il n'y eut plus de Guienne, de Champagne. On n'y substitua pas es de des villes; il n'y eut pas de régiment de Paris, de Lille, Lyon, de Bordeaux. On y substitua des noms de numéro, des 10 qu'on oublie l'instant d'après; on jeta, comme les Anglais, hors du camp, un des plus puissants germes d'émulation, de courage. Je n'en voyais pas, je n'en pouvais voir la raison.

I PRIEUR ENTRE EN CAMPAGNE. Tous les jours, à la prière tin, je demandais à Dieu la guerre; mes camarades l'appe- ıt à g ds cris. Elle vint. Aussitôt, le jour et la nuit, je ne ris j qu'épaulettes d'or, épaulettes à graines d'épinard, à torsades, à étoiles, épaulettes de toute espèce; la nouvelle échelle itaire était ouverte dans toute sa longueur.

ɔartîmes en dansant la farandole; nous arrivâmes au en dansant, et, après y être entrés, nous dansâmes encore. U ai d nous ne vîmes que de jeunes vivandière flamandes, blanches, fraîches, qui venaient, sans mères et sans maris, nous porter les comestibles en abondance. Mais bientôt parut la tête du camp ennemi; la poudre brilla. Depuis neuf ans elle ne cesse de briller; depuis neuf ans la terre ne cesse de s'ouvrir et de nous dévorer. Nous étions environ deux cent mille dans l'ancienne armée blanche. Six cents bataillons de volontaires, la levée de trois cent mille hommes, la réquisition de dix-huit cent mille, nous ont successivement recrutés. Maintenant la conscription annuelle nous amène tous les ans, suivant les besoins, cent, deux cent mille soldats de vingt ans; et cependant une partie de nos rangs demeure toujours vide et la terre semble avoir toujours soif. La guerre de la révolution, en y comptant les insurrections de Lyon et de la Vendée, coûte à la France trois millions de jeunes hommes, aux jeunes filles trois millions de jeunes maris.

De ce premier camp, dans combien et combien d'autres n'ai-je pas été! Je ferais une bien belle ferme des champs, des prés, des vignes et des vergers où j'ai couché. Nous fûmes d'abord sous de hautes tentes, alignées, symétrisées; nous fûmes fraisés, palissadés, retranchés jusqu'aux dents; ensuite nous n'eûmes d'autres tentes que le ciel, d'autres palissades que nos baïonnettes, d'autres retranchements que la terreur de l'armée ennemie; le camp était simplement le lieu où nous nous arrêtions.

E PRIEUR COMPARE L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE AR-

Nous avions pendant plusieurs journées longuement mar-
sans pain, souvent sans souliers ; nous comptions enfin man-
nous reposer : nous croyions l'ennemi loin ; le voilà, il s'était
é sur cette hauteur. Nos éclaireurs reviennent en toute hâte.
tte nouvelle, la joie brille sur le front du chef ; il se montre,
ie devient générale. Les charrettes au pain reculent, les
rettes aux munitions avancent; plusieurs millions de cartou-
sont distribuées ; il n'y en a pas assez pour chacun. De part
autre de longues lignes, étincelantes de fer, interrompues par
ros carrés reluisants du bronze des canons, se déploient;
puissantes nations vont se heurter, l'air va être enflammé,
villageois, les animaux fuient au loin.
emarquez maintenant, je vous prie, la différence entre l'ar-
française d'aujourd'hui et l'armée française d'autrefois.
es soldats étaient pommadés, frisés, poudrés, coiffés de cha-
x bordés, couverts d'habits propres, de fourniments peints;
fficiers, tout dorés, tout argentés, venaient des salons, et la
avait envoyé le général par la poste.
ujourd'hui le général est un homme qu'on avait destiné à
médecin, avocat ou prêtre. Tous les régiments, toutes les
pagnies, sont aussi commandés par d'anciens étudiants, d'an-
s sergents. Leurs ornements, comme ceux du clergé actuel,
en simple soie jaune ; mais il n'y a pas un grade qui n'ait été
né à la bravoure et au mérite. Les soldats ont leurs habits
irés comme leurs drapeaux, leur chevelure est grasse, hé-
e, roidie par les frimas; mais leurs armes éclatent.
rès d'en venir aux mains les armées se faisaient autrefois des
esses; nos généraux, à Fontenoi, criaient : Tirez, Messieurs
Anglais; ceux-ci répondaient : Tirez, Messieurs les Fran-
. Dans ce temps-là c'étaient seulement les fusils des soldats
se battaient, leurs cœurs étaient en paix; tandis qu'aujour-
i nos bataillons, avant de se charger, répètent les insultes
la tribune nationale les représentants du peuple profèrent
re le despotisme et ses esclaves; ils avancent tout bouillants
e colère républicaine qui semble passer à leurs armes, à leur
lre et à leurs balles. Jusqu'à nous on n'avait pas compté pour
d'chose le moral, l'esprit de l'armée; nous le comptons, nous,
beaucoup, et toutefois nous n'en tenons pas assez compte.
utrefois deux armées en présence étaient deux pots de terre,
deux bien façonnés, bien vernissés ; aujourd'hui c'est un
le terre et un pot de fer.
ır le grand nombre de victoires remportées durant ce siècle

r Français, près des trois quarts l'ont été pendant ces neuf res années.

LE PRIEUR COMPARE L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE STRA- **ΙΙΕ.** Je plais quelquefois à appeler, dans mon imagina- à ı grande conférence les illustres généraux qui ont rem- victoires. Aussitôt accourent Villars, Vendôme, Bel- le, e, Richelieu, Kellermann, Dumouriez, Dugommier, , Pichegru, Hoche, Kléber, Moreau, Bonaparte. e vois Villars, Bonaparte, brillants, éloquents, nés pour der Français, tendre les bras l'un vers l'autre. J'en- vı , dont la tête est chargée de lauriers entrelacés de veux Général, dit-il, je ne cesse de lire vos bulle- de l' nee d'Italie: l'art de la guerre est encore le même. s Bonaparte qui lui répond : Maréchal, il est vrai que us ons encore les mêmes choses; mais nous les faisons d'u- autre manière. Nous les faisons et en tout temps et plus vite et plus en grand. Vous aviez des quartiers d'hiver, nous campons ite l'année; vous aviez des saisons, des mois de batailles, nos tailles sont de toutes les saisons, de tous les mois; vous ne uviez que marcher, nous, avec notre artillerie volante, nos ambulances légères, nos chariots de poste à transporter les soldats, nous pouvons voler, nous volons. Vous battiez l'ennemi, vous vous reposiez sur le champ de bataille, nous battons l'ennemi, nous le poursuivons, nous le battons encore, nous le poursuivons encore, nous ne cessons de le poursuivre et de le combattre que lorsqu'il ne reste plus que des morts ou des prisonniers. Une seconde armée arrive, même multiplicité d'attaques; une troisième, il en est de même. Nos huit armées, qui entouraient la France par Bayonne, Perpignan, Nice, Chambéri, Strasbourg, Lille, Dunkerque et Brest, ont manœuvré avec un ensemble admirable. L'armée de Bayonne et celle de Strasbourg semblait n'être que l'aile droite et l'aile gauche d'une seule armée, qui vomissait sur l'Europe la mort et l'épouvante. Ensuite, après nos premières victoires, l'armée du Texel semblait n'être que l'aile gauche d'une armée dont l'aile droite était ou sous les murs de Naples, ou sous les murs de Vienne. Qui avait jamais imaginé que les régiments de cavalerie pouvaient aller sur la glace aborder et prendre les vaisseaux? C'est cependant ce que le général Pichegru a fait en Hollande. Qui jamais encore avait imaginé que les bâtiments de mer pouvaient remonter les grosses rivières pour venir se mettre en ligne dans nos armées, au milieu de la cavalerie? C'est cependant ce qui a été fait sur les grands lacs de l'Italie. Je vois ensuite Bonaparte présenter à Villars son

e, Masséna, Augereau, Soult, Suchet, qu'on appelle, qu'on
ellera les quatre frères, les quatre fils de la victoire; je le vois
présenter ses deux fils chéris Eugène et Murat, que sui-
t le fidèle Desaix, le fidèle Lannes et le fidèle Berthier; je le
; lui présenter un grand nombre d'autres généraux, dont les
is se gravent et se graveront tous les jours plus profondé
les pierres et sur les marbres français.

Messieurs, a continué le capitaine de vétérans, que de recon-
ssance ne doit pas la patrie au conventionnel Carnot! C'est lui
, durant la première guerre de la révolution, considérant, de
cabinet silencieux des Tuileries, la France comme une
nde place assiégée, dont les places fortes n'étaient que les
nts d'appui, que les batteries, et les quatorze armées les qua-
.e corps de sa garnison, a sur un si grand espace donné l'en-
ible et l'unité d'action à tant de machines, à tant de bras. Que
'econnaissance ne doit-elle pas encore au ministre Bernadotte,
, durant la seconde guerre de la révolution, se faisant aussi à
tour général des généraux, considérant la force militaire de
it comme une grande épée dont la poignée devait être dans
nain, détache, par l'habile feinte d'une invasion en Allema-
, l'armée autrichienne de l'armée russe, la fait battre alors
Masséna à Zurich, sauve la France et gagne le coup de
tic!

.'histoire de l'art recueille ces grandes leçons, et dans des li-
s tels que ceux de Guibert ou de Dumas les transmet aux
niers âges' Guibert, habile Guibert! voyez si maintenant
s savons, pour employer votre expression, si nous savons
nier les grandes, les très grandes armées.

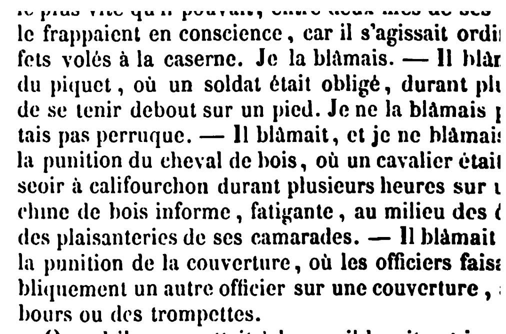
.E PRIEUR PARLE DE L'ARTILLERIE. A cette glorieuse et
gue bataille de Zurich, où les Russes, entrant en France par
e porte de la Suisse, malheureusement presque toujours ou-
te au plus fort, se virent écrasés sur le seuil, je croyais à mon
inaire pouvoir toujours plaisanter avec les balles. Au moment
je faisais remarquer en riant à mes soldats qu'elles se con-
aient de me passer au bout du nez, une me traversa le bras,
e le radius et le cubitus, ainsi que me dirent les chirurgiens,
qui j'ai appris à mes dépens le nom de ces deux os. Ma bles-
: s'obstinant à ne pas guérir, on m'envoya aux eaux de Ba-
:s.

. la première station, je rencontrai à l'auberge un officier
ie autre demi-brigade d'infanterie, du même grade que le
n, c'est-à-dire un major. Il portait perruque; et, pour se la
: pardonner, il était obligé, comme plusieurs officiers nobles

faire | noblesse, d'exagérer les louanges de
i se ıt.

ı que, de notre temps, le roi de Prusse ayant mul-
ainsi forcé les autres puissances à multiplier le
ı s canons, l'art de la guerre était devenu de plus
ıe. Bien! Il me disait que notre science chimi-
e ce mathématique avaient perfectionné, l'une la
de la poudre, l'autre le moyen de s'en servir. Bien!
la guerre appartenait tous les jours beaucoup moins
e et tous les jours beaucoup plus à l'intelligence. Bien!
F e avait seize mille bouches à feu, qu'elle avait sa
de ces foudres des batailles, qui à la fin de notre siè-
nt quelquefois autant que la mousqueterie du sort des
en! Il se moquait de l'organisation de notre ancienne
, dont les officiers étaient les uns directeurs, les autres
rs, les autres commissaires. Quelle différence avec la
, dont l officiers sont sur le pied des autres corps mili-
s! Il c Gribeauval comme le premier artilleur de son
; il c avec le plus grand éloge le traité d'artillerie
ron reuil, petit-fils d'un grand-maître d'artillerie,
a co l d'artillerie. Bien, très bien; mais il fallait
r per pour soutenir que l'art n'avait pas été plus
main ınt qu'il venait de trouver en Prusse l'artillerie vo-
e.

LE PRIEUR PARLE DU GÉNIE. Il fallait encore porter per-
pour me soutenir que notre nouvelle manière de fortifier
places venait d'égaler la force de la défense à celle de l'atta-
. Je ne vois pas, lui répondis-je, en quoi la fortification de
montaigne diffère tant de celle de Vauban! et pour la fortifi-
ı feux perpendiculaires, il me semble, lui dis-je, qu'avant
croire les ouvrages de Montalembert, avant de démolir les
ıons de Strasbourg et de Lille, il faut y regarder plus d'une
ıs. Les globes de compression, les mines de Gribeauval, j'en
iens, sont d'un puissant effet pour bouleverser les masses;
ıs, suivant moi, elles sont plus favorables aux assiégeants,
ı ont derrière eux toute la campagne, toute la terre, qu'aux as-
égés, qui sont renfermés dans leur étroite enceinte. Je conviens
ailleurs avec lui que la guerre des siéges n'était plus ou n'allait
us être qu'une guerre de mines et de contre-mines. Oui, lui
s-je encore, vous avez raison : depuis l'établissement de l'école
olytechnique, nos quatre cents officiers du génie sont tous, sans
ception, fort habiles, les plus habiles de l'Europe ou du mon-
e; car c'est la même chose.


le plus vite qu'il pouvait, entre deux files de ses
le frappaient en conscience, car il s'agissait ordi
fets volés à la caserne. Je la blâmais. — Il blâr
du piquet, où un soldat était obligé, durant plu
de se tenir debout sur un pied. Je ne la blâmais p
tais pas perruque. — Il blâmait, et je ne blâmai
la punition du cheval de bois, où un cavalier était
seoir à califourchon durant plusieurs heures sur u
chine de bois informe, fatigante, au milieu des
des plaisanteries de ses camarades. — Il blâmait
la punition de la couverture, où les officiers fais
bliquement un autre officier sur une couverture,
bours ou des trompettes.
Quand il se remettait à louer, il louait, et je n

haque division : l'épouvantail sera plus grand, la barrière con-e le crime plus grande. — Il louait, et je louais, la loi qui onne un défenseur au militaire traduit devant le conseil de uerre, la loi qui établit un tribunal de révision des jugements es conseils de guerre. — Il louait, et je louais autant et plus ue lui, autant que si j'eusse porté une et deux perruques, le ouvel usage de donner à chaque soldat un livret du compte de on habillement et de sa solde, en tête duquel était imprimée la otice de la législation pénale.

Le prieur dit quel est l'esprit des honneurs mili-aires. Croyez-vous, me demanda mon camarade, qu'on puisse ien changer au livre de nos usages et nos honneurs? Si vous le royez, ajouta-t-il, nous ne sommes pas du même avis, car je ense que les usages et les honneurs militaires, à commencer par es saluts d'armes, n'ont pas été arbitrairement institués. Je ense qu'ils sont symboliques.

Un corps en marche passe devant un autre : tant qu'ils sont en présence les soldats des deux corps portent les armes ; les tam-bours battent, les trompettes sonnent, pour signifier qu'ils sont prêts à se défendre l'un l'autre et fraternellement et de grand cœur. — Quand la sentinelle porte les armes à un officier, elle semble dire qu'elle est à ses ordres et qu'elle est prête à prendre les armes. — Quand elle les lui présente, elle lui dit qu'elle les tient de lui, qu'elle est prête à les lui rendre. — Quand l'officier baisse l'épée devant une personne notable, il lui dit que, par ci-vilité, il suspend, en sa présence, le commandement. — Quand le drapeau s'incline, c'est le régiment qui fait la révérence. — Quand le tambour bat aux champs, quand les trompettes sonnent les grandes fanfares devant le général, cela veut dire que l'ar-mée se réjouit de le voir et qu'elle est toujours prête à donner bataille. — Quand on enterre un officier et qu'on met une épée sur sa bière, cela veut dire que l'éclat des armes plaît encore à son âme.—Quand alors les soldats portent les armes renversées, que les tambours drapés font entendre des roulements sourds et prolongés, cela veut dire que le corps militaire dont il a eu le commandement semble vouloir périr avec lui. — Quand les sol-dats déchargent leurs armes sur sa tombe, cela veut dire, non pas suivant les hommes athées ou légers, que l'éclat des guer-riers finit par un peu de fumée, mais plutôt, suivant les hommes d'une raison meilleure, que le bruit des exploits de guerre s'é-tend au delà du tombeau.

Major, lui dis-je, à mon tour, moi, je voudrais que dès que le drapeau paraît en public, il saluât le peuple, de qui émane

toute force. Je le voudrais bien aussi, me répondit-il. — Major, ajoutai-je, moi j'aimerais bien à voir encore, comme autrefois, à l'élévation, les bataillons mettre le genou en terre et leurs armes s'incliner devant l'hostie sacrée offerte à l'Eternel. Le major, à cause de sa perruque, avait conservé bien des opinions de l'an II; il ne répondit rien.

LE PRIEUR VEUT DES RÉCOMPENSES. Mais quand je lui disais : On ne sait pas user de tous les moyens d'exciter le courage; on devrait, comme avant la révolution, faire ou essayer de faire l'histoire de chaque régiment, y écrire le nom et les faits d'armes de chaque brave, il répondait : Oui ! oui ! — Il répondait de même quand je lui disais que le soldat qui prendrait un capitaine, un colonel, un général, devrait être récompensé du surnom de capitaine, de colonel, de général. — Quand je lui disais que celui qui aurait perdu une main, un bras, une jambe, un œil, devrait porter, suspendu par un ruban à la boutonnière, une main, un bras d'argent, une jambe, un œil d'or, ou tel autre signe qui, à chaque instant, lui fît chérir sa mutilation, il répondait de même. — Il répondait encore de même quand je lui disais : Depuis huit ou dix ans les croix de Saint-Louis ont disparu; elles pourraient, sous le nom de croix de Saint-Napoléon, impunément reparaître. — Et quand je lui disais que le tiers ou la moitié de la solde, accordés comme pension au bout de trente ou quarante ans de service, ne me paraissaient pas suffire à la justice ou du moins à la munificence nationale; et surtout quand je lui disais qu'il serait plus que temps que la France payât le milliard qu'elle avait si solennellement promis à l'armée, par une loi gravée dans la mémoire de tous les soldats, il répondait de même : Oui ! oui ! en ouvrant en même temps la bouche et les mains !

LE PRIEUR VEUT DE LA MUSIQUE. Je m'aperçus que ce major devait avoir l'ouïe un peu assourdie par sa perruque, qui à la vérité lui avançait trop de chaque côté du visage, car il ne répondit ni oui ni non lorsque je lui dis : Major ! si l'on excepte la musique des gardes françaises, composée de quatre clarinettes, quatre hautbois, quatre cors, quatre bassons, l'état, avant la Révolution, ne payait pour la musique de chaque régiment que deux clarinettes et un fifre; c'était le corps des officiers qui payait les autres musiciens lorsqu'ils voulaient en avoir. Mais aujourd'hui chaque régiment a une musique régulièrement soldée, et je crois qu'il y a en France trois mille musiciens, trois mille tambours, cinq cents trompettes; il faudrait maintenant qu'ils fussent armés et qu'ils entrassent dans les rangs des combattants; il faudrait qu'il n'y eût pas seulement parmi les trompettes et

il faudrait qu'il y eût un fourrier ; que, parmi les
'y eût pas seulement un tambour-maître et un
· chef, il faudrait qu'il y eût un sergent, un ser-
f ; et à cause de la noblesse de l'art, il faudrait que
ciens il y eût un lieutenant-chef. Dès lors j'ai deux
ı de les soustraire irrévocablement aux mauvais
parole et même aux mauvais traitements manuels
périeurs, l'autre de donner à l'état six mille cinq
oujours présents à leurs corps.
ıussi, continuais-je, des écoles de trompettes, où
·endraient à sonner juste, à sonner quelquefois à
es, au lieu de leur continuel unisson ; j'établirais
ambours, où les élèves apprendraient à accorder
nts, à battre nettement et juste ; j'établirais des
que, où les élèves seraient longuement exercés à
forté, au piano, surtout au rhythme militaire,
ıent, l'âme de l'armée, qui dispose des pieds et
cœur des soldats.
VEUT DES ÉCOLES. Moi, dit mon camarade, j'é-
des écoles de divers degrés, pour les diverses
scrits : car aujourd'hui la loi amène dans les rangs
jeunes gens des diverses classes, des plus hautes
ıoi elle fait bien, lui dis-je. Et en quoi elle ferait
.-je, ce serait en ne permettant sous aucun pré-
ıcements ou qu'en n'admettant que des remplaçants
remplacé. Mais, lui dis-je encore, vous ne parlez
e régiments, tandis que notre mode d'élection des
ɛur avancement rend indispensable l'etablissement
:tat-major, pour ne pas dire le rétablissement de
e militaire. Vous voyez d'ici mon camarade se-
t sa tête à perruque : c'est vraiment ce qu'il fit.
VEUT DES ATELIERS. Un moment après je pris
:he. Major, me dit-il, l'armée sur pied de guerre
: 420 bataillons, de 330 mille hommes d'infanterie,
ts, de 50 mille hommes de cavalerie, de 8 régi-
le 8 régiments à cheval, d'artillerie. Et, en y joi-
s corps de troupes, elle est au moins de 450 mille
les immenses dépenses de nourriture et d'habille-
ıien ne pourrait-on pas en même temps épargner.
oûtât rien au trésor, on pourrait doubler et tripler
at !
ou du moins ne serait plus simple : il n'y aurait
ɛs ateliers militaires où, en arrivant, les jeunes

gens à cheval ; ils étaient trois. Je leur dis q
proposai de faire route ensemble. Celui qui te
qui était monté sur un cheval gris, se détacha
ment ma proposition, en venant se placer à cô
êtes de mauvaise humeur, lui dis-je, et vous
contre cette grande et inutile quantité de charic
qui portent les vivres des combattants. Si je pou
ment parler au ministre, je lui dirais : Apprene
dessécher les viandes, à les réduire de volume s
qualités nutritives ; apprenez des marins à réd
aussi le pain en biscuit, en galette ; allégez v
partie de leur armure, de leur bagage, et ensui
leurs épaules vos charrettes et vos fourgons ; don

'ards, au lieu d'être soldats de seconde ligne, au lieu l'effort de l'ennemi, ou du moins de défendre les à tous ces gens je donnerais un uniforme, des ar- ficiers. En principe, il ne faudrait à l'armée, dans rties du service, que des combattants. Monsieur, me omme au cheval gris, plusieurs des choses que vous t déjà été faites. Oui, accidentellement, oui, tem- , lui répliquai-je: car trop souvent nous ne savons permanentes les decouvertes ou les améliorations du

IR EN VIENT A L'ADMINISTRATION. J'avais été in- e repris en ces termes: Si je pouvais librement par- tre, je lui donnerais aussi mon avis sur ses divers mmencer par les commissaires des guerres, qui sont fois, si ce n'est qu'au lieu d'avoir l'habit rouge ils leu; si ce n'est qu'au lieu de dormir neuf heures, ils dix; ce sont les anciens commissaires des guerres, le nom de changé; à continuer par les payeurs, dont vous assure, ne dorment pas; à continuer par les ins, qui chaussent les meilleures bottes, y mettent oin, se retirent les mains et les poches pleines, avec créanciers de l'état; oh! ceux-là surtout sont les e-magasins et de nom et de fait; à continuer par ce e d'autres agents: car, lorsqu'il s'agit d'abus d'admi- litaire, on ne peut jamais finir. L'homme au cheval impatienté, m'interrompit en me disant: Monsieur, pas, voilà bien ce qu'on dit, ce qu'on redit, ce qu'on u'on répète; mais, heureusement, voilà ce qui n'est

abord vous assurer que les commissaires des guerres i ne ressemblent en rien à ceux d'autrefois, qui devant les officiers généraux, les comtes, les ducs; assurer que ceux d'aujourd'hui se regardent, parlent omme de hauts administrateurs, magistrats militai- vous assurer de même que, si les commissaires des itrefois dormaient le jour, ceux d'aujourd'hui n'ont le temps de dormir la nuit; un commissaire ordon- uerres, attaché à une grande armée dont la division ie partie de la France, en a dans la tête les diverses diverses rivières, les diverses productions. Il a sur- tête les divers magasins, et jusqu'à un boisseau de aune d'étoffe, tout ce qu'ils contiennent; toujours et l vide, et ensuite il remplit au plus bas prix, du

moins au plus bas prix possible. Il sait que la subsistance, la vie des armées, lui sont confiées, qu'il est l'économe du trésor et de la fortune de l'état ; il le sait, et il ne dort pas. Les Pétiet, les Wilmanzi, les Daru, n'ont sûrement pas dormi ; leurs noms sont connus, et si l'intrigue permet à leurs élèves de marcher sur leurs traces, on connaîtra bientôt aussi les noms de Vergnes, de Barbier et de bien d'autres.

Je ne vous livrerai pas non plus, continua-t-il, les payeurs. Les continuelles inspections, les vérifications de caisses, leur rendent l'agiotage des fonds sinon impossible, du moins bien difficile, bien hasardeux, bien rare.

Et quant aux garde-magasins, la révolution a fait couper la tête à un si grand nombre, que ceux qui l'ont conservée n'oublieront de long-temps cette nouvelle manière de leur rogner les ongles.

Comme l'homme au cheval gris finissait de parler, nous arrivâmes devant une belle auberge, où je lui proposai de desc Non, me répondit-il, je suis obligé de continuer ma route vais souper à deux lieues et coucher à quatre : je suis co saire des guerres. Adieu, Monsieur; croyez que souvent rais autant être major d'infanterie, même au risque d'aller un tour à Baréges.

Le prieur est capitaine des vétérans. Le délabrement de ma santé et de ma fortune me fit prendre le chemin de Poitiers, où je redevins frais et gaillard ; je n'avais rien moins que l'air d'un invalide, et je me disposais à rejoindre mon bataillon, lorsque je reçus le brevet de capitaine d'une compagnie détachée de vétérans. Pensez quelle fut ma surprise ! Je me dis que l'habit bleu, parements, revers, retroussis rouges, chapeau à plumet blanc, boutons d'étain, que portaient nos 20,000 invalides, était pour moi un cul-de-sac où je ne voulais absolument pas entrer. J'étais sur le point d'envoyer à l'instant ma démission. Qui diriez-vous qui m'arrêta ? Ce fut mon ancien sergent d'Aquitaine, toujours de plus en plus mon ami, qui ne me quittait pas, et qui se félicitait de mon nouveau brevet. Ah ! lui avons-nous dit, c'est qu'il avait une jolie demoiselle. — Il en avait une. — Et vous l'épousâtes ? — Et je l'épousai.

DÉCADE LXXVIII.

LA DÉCADE DU PLUS GRAND DES ABUS.

Jetez votre langue aux chiens, comme parle madame de Sé-
né; devinez quel est le plus grand abus; mais non, je veux,
s autrement vous faire chercher, écrire ici que le plus grand
is est l'abus du langage.

On connaît ce dicton : Qui dit procureur dit voleur; qui dit
cat dit menteur. Voilà deux honorables classes outragées par
ius du langage. — La jeunesse est-elle mécontente de ses
îtres, ce sont des pédants. — Le médecin a guéri ou n'a pas
éri une longue maladie; dès qu'il veut être payé, il est un
rlatan. — Et, dans ce cas, le chirurgien est un frater qui se
connaît et qui veut rapidement faire une fortune de plaies et
bosses. — Le pharmacien envoie demander son dû; ce sont
comptes d'apothicaire.

Cette jeune fille a été séduite; sûrement elle l'a été par l'abus
langage : l'amour est un présent des dieux, et Rousseau est
avec ses mots de saint amour, de droits de la nature et autres
éraires et belles expressions apologétiques des passions.— Ne
yez pas qu'une jeune femme viole la foi conjugale sans abus
langage : entendez celui du séducteur.

Et vous, Messieurs les avocats aux grands talents oratoires,
us nous faites voir que le blanc est noir et que le noir est blanc;
st-ce point par l'abus du langage? Personne n'en abuse plus
e vous, ni plus souvent, ni plus spirituellement.

Si quelqu'un pouvait vous le disputer, ce seraient les philo-
hes. Grâce à Condillac et à Laromiguière, l'abus de l'an-
nne dialectique n'est plus.

Sur les siéges de la justice, celui-là est bon juge, le meilleur
ge, qui discerne le mieux l'abus du langage.

Dans les foires, dans les marchés, dans les boutiques, que
bus du langage!

Abus du langage, chaos, malheur de ce monde; rectitude du
gage, progrès des sciences, progrès de la société, bonheur,
adis de ce monde.

Les révolutionnaires nous ont entraînés dans les plus grands

nalheurs par l'abus du langage. L'ancien gouvernement, qui, à
bien des égards, était contenu par les parlements et les hautes
cours, par les grands corps de l'état, le clergé et la noblesse,
surtout par les états provinciaux, n'était-il pas dans toutes les
brochures le despotisme, la tyrannie?

Et le monarque, n'était-il pas le tyran? J'ai vu le temps où le
roi n'était appelé que le tyran. Les révolutionnaires, qui ont
fait tant de barbarismes, n'ont pas fait celui de tyranne: la reine
a été d'abord l'Autrichienne, madame Capet, la Capet; elle
avait été auparavant madame Veto, épouse de monsieur Veto, ou
Capet tout court.

Quand, par l'abus du langage, le trône fut démoli, on se prit
à l'autel; la religion fut la superstition, et les hommes religieux
les hommes superstitieux, et les hommes fanatiques, lorsque la
religion fut le fanatisme. La religion fut ensuite l'imposture et
le prêtre l'imposteur; quelques mois auparavant on l'avait appelé
officier de morale.

Tant qu'une faction régnait, la résistance à l'oppression était
la révolte, la rébellion; quand elle ne régnait plus, la résistance
à l'oppression était le plus saint des devoirs.

Par l'abus du langage, on avait dénaturé les vertus. —
L'homme sage, prudent, ennemi de tous les excès, était un
modéré, et la vertu de la modération, la plus nécessaire des
vertus, était décriée, punie, suppliciée, sous le nom de modérantisme.

La célèbre loi du 22 prairial abusa tellement du langage
qu'elle brouilla la république avec tous les républicains. Mort
aux modérés, aux tièdes! et mort aux ultra-révolutionnaires,
aux hommes ardents, aux exagérateurs! Mort en deçà, mort en
delà, mort partout!

En détournant le sens des mots, on leur fit dire le contraire
de ce qu'ils avaient d'abord dit, et le vrai signe de la pensée fut
remplacé par un signe de parti, qui, insensiblement, devint un
véritable argot.

Belle grammaire à publier que celle des diverses accepti[ons]
les mêmes mots dans les divers temps!

DÉCADE LXXIX.

LA DÉCADE DE MON GRAND AMI BLAIZE.

Que monsieur Blaize se fait attendre ! dîmes-nous tout hier ; [...]s ne l'attendions plus aujourd'hui, lorsque ce matin, vers les [...] heures, il est enfin arrivé. Nous avons déjeuné, nous avons [...]é, et nous nous sommes promenés. Bientôt nous voilà à nous [...]oser sur un tertre de gazon. Monsieur Blaize s'est endormi ; [...]est réveillé, s'est un peu secoué. Je vous ai fait, nous a-t-il [...] une promesse ; je suis venu tout exprès pour la tenir.

[...]ous voulez connaître l'histoire des grands chemins ; peut-être [...]oici :

[H]ISTOIRE DE LEURS DIVERSES DIMENSIONS. Depuis Clovis, [...]que aujourd'hui il n'y a pas plus de Pharamond que de Clo[...], que de Mérovée, que de Childéric, les grands chemins [...] toujours été s'élargissant jusqu'aux dernières années de [Lou]is XV : la chaussée avait alors soixante pieds ; sous le règne [de L]ouis XVI elle fut réduite à quarante-deux. La voix de la [...]n s'était fait enfin entendre ; la voix de la routine s'était [...] tue, et l'agriculture avait repris ou reprenait successive[men]t les terres nourricières qu'un luxe insensé et puéril lui avait [...]bées.

[L]es grands chemins ne peuvent jamais avoir trop de lon[gueu]r, c'est-à-dire qu'il ne peut jamais y avoir trop de grands [che]mins, ni même assez, car ils fertilisent les terres, dans le [...] qu'ils en font renchérir le prix partout où ils passent.

[N]os vingt principales routes de France, comparées à de longs [...]ns, tirent six mille myriamètres ou douze mille lieues. Si [depu]is dix ans il n'avait fallu mettre notre argent en canons, en [...] et en salpêtre, nous en aurions quinze mille ; il nous en fau[drait] vingt, trente mille, et peut-être seulement pour commencer.

[H]ISTOIRE DE LEURS DIVERSES PENTES. Tandis que les [gran]ds chemins ont toujours été jusqu'à nos jours en accroissant [leur] longueur, ils ont été et vont toujours en diminuant leur [incli]naison, qui devait être, en l'année 1750, de deux pouces [par] toise, et qui aujourd'hui doit être un peu moindre. De là [une] grande et peut-être une trop grande multiplicité de si-

nuosités, pour parler comme vous, ou de lacets,]
comme nous.

HISTOIRE DE LEUR DIRECTION. Eh! mon Dieu,
pas les ingénieurs qui à cet égard sont les maîtres; (
souvent les députés, les hommes puissants, les fa
nouvelle cour consulaire, qui déterminent la directior
soit vers leurs domaines, soit vers la ville où ils ont été
que de routes abandonnées, solitaires! que de vieil

HISTOIRE DE LEUR CONSTRUCTION. Ma foi! je
éloigné de croire que, pour la construction, nos gran
aient été, jusque vers le milieu du dernier siècle, à]
mêmes que ceux du temps de saint Louis, dont il
plusieurs endroits du Gâtinais quelques vestiges. M
fin du dernier siècle, on a jeté sur l'aire, ou plutôt
du chemin en construction, une assise d'empierrer
dois pas omettre de vous dire qu'aujourd'hui, dans q
partements, ou plutôt dans quelques lieux de qu
partements, on creuse l'aire du chemin, on la bat, or
pierres de vingt-cinq centimètres d'épaisseur; on l
champ, le bout large en bas, le bout pointu en haut,
que la surface du chemin offre comme une carde
d'une couche de pierres brisées que les voitures ent
que successivement d'autres couches recouvrent. C
ont aussi leurs banquettes, leurs fossés, mais ils n
dispendieuses grandes bordures en pierre.

Cette méthode de construction ne peut que devenir
plus générale et bientôt rester la seule.

Tout le monde s'est alors mis à faire des questions
Blaize. Ces nouveaux chemins sont-ils bombés au
Oui. — Ont-ils des banquettes? — Oui. — Ont-ils
— Oui. — Sont-ils plantés d'arbres? — Oui. —
Blaize, qu'est-ce qui empêche qu'avec des assises de
cailloutis, de briqueteaux, de gros quartiers de pi
fassions des chemins de vingt siècles, des chemins r
Rien n'empêche, que notre routine. — Qu'est-ce qu
qu'au moins nous adoptions un béton, un bitume, p
les chemins plus imperméables à l'eau? — Notre
Qu'est-ce qui empêche que le vœu de la noblesse de
à l'Assemblée constituante soit accompli, qu'on fas
les soldats aux grandes routes? — Rien n'empêche
routine, notre sottise.

HISTOIRE DE LEURS COLONNES MILLIAIRES.
Blaize, qui en France a pris aux Romains leurs col

es? — Le ministre Trudaine. — De quel point comptait-on ombre de mille toises marquées sur ces colonnes? — D'une nne féodale élevée par les chanoines de Notre-Dame de Pa-sur le parvis de cette église; et, puisque vous voulez tout sa-, vous saurez que les trois fleurs de lis sculptées sur ces co-ies ont été remplacées par une profonde entaille ronde, dans ielle l'œil a de la peine à distinguer le bonnet de la liberté.

Histoire de leur conservation. Personne, mainte-t, ne me fait plus de questions? a dit, en reprenant la pa-, monsieur Blaize. Nous avons construit les grandes routes, s oublions leur conservation.

'ous vous tromperiez si vous croyiez que nos barrières, qu'on elait aux XVe et XVIe siècles barres et traverses, servent ucoup à l'entretien des routes. Toutes ces barrières roulan-sur des poteaux ne servent qu'à tourmenter le commerce à entretenir un fainéant peuple d'exacteurs. Ayez des barriè-, mais seulement pour le pesage des charges des voitures, ur le mesurage de la largeur des jantes.

Gardez vos cantonniers, j'y consens, mais que les routes, en entretenues, attestent toujours leur présence, leur bon tra-il, dont leurs brigadiers et leurs sous-brigadiers devraient tou-urs répondre.

Histoire des chemins de fer, des ponts de fer. Il y a plus ou moins d'années qu'on fait des maisons de fer, es bateaux de fer, qu'on fait des ponts de fer; et rien ne serait ujourd'hui plus aisé que de jeter sur la Seine le grand pont 'une seule arche proposée par Perronnet à Louis XV. Mais les lus merveilleuses de ces inventions sont les chemins de fer qui, it-on, entreront sans doute bientôt en France; j'aimerais mieux ire, qui bientôt en sortiront. Comment n'a-t-on pas plus tôt heminé dans l'air? Il ne s'agit que de remplir de gaz un grand allon, ou, au moyen de poignées de paille allumée, d'en dilater air; comment déjà ne chemine-t-on pas avec la rapidité du trait ur des bandes ou des ornières de fer poli? Y a-t-il rien d'aussi imple?

Histoire des constructeurs des chemins. Tout hom-me qui sait ouvrir la terre, fouir, déblayer, remblayer, qui sait attre une aire; tout homme qui sait se servir d'un marteau, rac-ourcir, fendre une pierre, qui sait avec un gros marteau la bri-er en petits morceaux de trois ou quatre centimètres en carré, st apte à construire un grand chemin; tout homme qui a étudié s mathématiques un ou deux ans dans son collége, qui a été les udier encore à l'école Polytechnique, en apprendre l'applica-

tion aux travaux publics, et qui sort de cette école avec le ficat de capacité, échangé au ministère de l'intérieur con brevet d'ingénieur, est apte à diriger les travaux des g routes. Les cinq ou six cents ingénieurs de France, hal leur grand habit bleu à collet et à parements de velour brodé, sont comme les officiers, ou, s'ils veulent, comme n néraux de cinquante ou soixante mille travailleurs et de douze mille cantonniers à la plaque frontale de cuivre, a de fer appelé guidon qu'ils dressent près de leur comme signe qu'ils sont présents, de même que le grand tricolore sur le pavillon des Tuileries annonce que le p consul est au palais.

HISTOIRE DE LA VOIRIE. Monsieur Blaize! monsieur B a dit vivement Robert à monsieur Blaise qui sortait, pas u de la police des chemins? Si, lui a répondu monsieur B vous aurez de moi un mot et même deux : avant la rév grande voirie appartenait aux parlements, aux états provin aux trésoriers de France, la petite aux municipalités, cureurs fiscaux des seigneurs. Depuis la révolution la voirie appartient aux hauts administrateurs, la petite au

---

DÉCADE LXXX. — LA DÉCADE DES TROIS OI

Ah! certes, avons-nous dit, nous laissâmes partir Blaize sans le faire parler de ce qu'il sait si bien.

PREMIER OUBLI. Nous oubliâmes d'abord la poste vaux. J'ai revu depuis monsieur Blaize, a dit Robert ; ai parlé. Il m'a assuré qu'il n'y avait rien de changé de long-temps, depuis au moins le dernier siècle, si ce n'e nombre de relais était augmenté, que le prix des frais avait été élevé à un franc quarante centimes par cheval, poste royale, c'est-à-dire le prix double payé à l'entr sortir des très grandes villes, était supprimée.

SECOND OUBLI. Nous oubliâmes encore de lui par poste aux lettres. Je lui en ai aussi parlé. Il m'a dit avait non plus rien de changé dans la poste aux lettr n'est qu'elle est plus accélérée, que les bureaux sont p breux, et que le taux des lettres s'accroît de plus en la franchise est supprimée ; que les lettres blanches, l

s, non réclamées, doivent à l'avenir être brûlées. Il n'y a
surintendant, ajouta-t-il; une grande administration qui
les receveurs, les inspecteurs, qui compte des recettes
ment avec le ministre des finances, aujourd'hui suffit. En
les directeurs, les contrôleurs des postes, furent nommés
assemblées électorales.

ISIÈME OUBLI. Nous oubliâmes enfin de lui parler des
geries. Robert se donna encore le plaisir de nous dire : Je
i pas oublié, moi : j'allai un de ces jours chez monsieur
. Il m'apprit que, pour les messageries, c'était toujours le
ancien régime. — Mais les berlines, les turgotines, les
ces, vont plus vite? — Oui, un peu plus vite, et toute-
s aussi vite qu'elles pourraient aller, si les voyageurs, au
vouloir coucher dans les auberges, voulaient dormir dans
ure. — Mais le prix des places s'est accru? — Oui. — A
en se porte-t-il pour l'intérieur, pour le cabriolet, pour
riale? — C'est trop long, c'est trop variable. — L'établis-
t des voitures publiques est-il libre à tout le monde? —
'est à qui aura les plus grosses bourses, à qui fera le plus
rifices, à qui ruinera le plus cruellement ses concurrents,
inira par aller, ou plus tard ou plus tôt, à Sainte-Pélagie,
it râpé et en mauvais fiacre.

DÉCADE LXXXI.

LA DÉCADE DE L'HOMME SAFRANÉ.

bateau! au bateau! avons-nous entendu crier sous la fe-
Nous cherchions à savoir qui, si près de nous, criait
ceux qui, sur le bord de la rivière, appellent le batelier.
t est entré; il nous a dit : C'est moi! c'est moi! Je viens
z monsieur Blaize pour qu'il me parlât des canaux; mon-
Blaize n'en sait pas le mot. Cependant, a ajouté Robert,
les routes et les messageries, la navigation intérieure;
ù trouver, dans nos pays de moutons et de vaches, un
e qui ait navigué sur les rivières et les canaux? C'est vou-
ouver dans nos filets d'eau douce un gros requin ou un gros
in. Dans le coin de notre cheminée était, presque caché,
eur de vaches, qui en est alors gaillardement sorti en disant :

soyez pas en peine ; je puis aussi bien qu'un autre parler de s campagnes ; j'ai assez long-temps navigué. — Toi ! lui a dit bert, tu as navigué? Oui, Monsieur l'avocat. J'ai d'abord été telot sur les rivières ; je l'ai été ensuite sur les canaux ; ne le yez-vous pas à la livrée safranée que je porte sur mon visage, nme presque tous mes camarades et comme un grand nombre abitants riverains de ces dormantes eaux, qui, dans leur encaissement taillé comme les parois des bières, font circuler les ielles fièvres au milieu de nos plus belles populations?

Nous l'avons d'abord laissé déplorer tout à son aise le malheux sort des matelots d'eau douce, nom dont il se plaisait d'apler les matelots employés à la navigation intérieure.

Les personnes qui ne sont pas sorties du pays ne savent peut-e pas, a-t-il continué, qu'on nomme coches non pas seulent les grandes voitures publiques à quatre roues qui vont sur routes, mais qu'on nomme encore ainsi les barques destinées x voyageurs. C'est d'abord sur un de ces coches que la misère jeta. J'allais, par le Lot, de la Madeleine à Villeneuve d'Anois. En entrant dans le bateau, on m'avait conté que je ne ierais mes frais de transport qu'avec quelques chansons et elques danses d'Auvergne. Je chantai, je dansai ; mais ensuite, and je voulus sortir, il me fallut payer. Je dis que je n'avais int l'argent qu'on me demandait ; on me répondit qu'il fallait gagner, travailler. Eh! quel travail ! si j'ajoute, pour quel-'un qui connaît mon ancien état, que nous remontions, j'aurai ut dit. Tantôt c'étaient les chevaux qui tiraient, tantôt c'était us, tantôt c'étaient en même temps et les chevaux et nous. uelquefois un patron impitoyable frappait indistinctement sur s uns et sur les autres. Imaginez comme un Auvergnas, un ontagnard, devait maugréer de se voir traité ainsi. Ah ! maudit che, je te quitterai, dis-je, et véritablement aussitôt que je pus uter à terre, j'y sautai ; mais l'obstinée misère y sauta aussi te que moi, et bientôt force me fut de m'engager avec un paon d'une barque de canal. Nous avions quarante, cinquante sous r jour, autant que sur les rivières.

Il fallait ordinairement nous nourrir, et, cela va sans dire, il llait aussi nous habiller. On ne nous donnait pas le gros pain maïs, de millet, les grosses fèves de marais, le gros lard, le os vin rouge ; on ne nous donnait pas nos casquettes d'étoffe eue, nos longs gilets dits matelottes, nos longues chausses, nos uliers cloutés, notre ceinture rouge, notre hachette, notre pe.

Comme dans tous les états de pauvres gens, notre bonheur dé-

endait de nos supérieurs. Notre patron n'était pas méchant, il 'en faut bien ; il était grand rieur, comme tous les Gascons, et rand jaseur, comme tous les gens de Toulouse, dont il était natif. Courage, mon garçon ! me disait-il ; tu as bien fait de venir avec noi : ma barque te portera au pays de la fortune. Ecoute-moi : on croit, dans notre état, connaître tout quand on connaît le grand canal des deux mers qui joint la Méditerranée à l'Océan ; e canal des trois mers ; le canal de Charolais, qui communique à a Manche par le canal de Briare, à l'Océan par la Loire, à la Méditerranée par le Rhône ; le grand canal de Bourgogne, les deux canaux d'Orléans, enfin nos six grands canaux et nos quatorze petits. Mais tous ces braves gens-là ne se doutent pas de la fortune qui nous attend ; ils ne savent pas qu'il y a des projets, ou décrétés ou proposés, pour faire communiquer ensemble toutes nos grandes rivières, tous nos grands golfes, toutes nos mers ; pour qu'une barque sortie de Lyon par la Saône rentre à Lyon par le Rhône, après avoir parcouru toutes les régions françaises du nord, de l'ouest et du sud, portant, chargeant, déchargeant ses marchandises. Tiens, tu es dans le bel âge, tu n'es pas des plus mal tournés : je te donnerai ma jeune fille Brigitte, avec une belle barque neuve pour sa dot. Aie confiance en moi. Certains autres jours il me disait : La navigation des nouveaux canaux est facilitée par les nouvelles écluses à sas mobile qui ne dépensent que la cent vingt-cinquième partie d'eau des autres écluses. Tu dois retenir bien les noms de leurs inventeurs, Solages et Bossu. Ne te laisse pas effrayer par la taxe sur la navigation intérieure : c'est une bien légère contribution pour les immenses dépenses de nivellement et de creusement. N'aie pas peur, persiste, et le temps viendra où tu navigueras sur un canal de flots d'or. Sais-tu que, lorsque le plan de l'officier de génie Labiche, présenté, en 1744, à Louis XV, sera enfin exécuté, lorsqu'on ira par des canaux directement du Rhône au Rhin, cet autre canal deviendra au milieu des terres un long détroit du Sund, par où passeront tous les paquebots, tous les courriers, tous les voyageurs, tous les marchands du monde, à qui cette belle fosse d'eau épargnera de faire le tour d'une partie de l'Europe ?

Je t'ai parlé de la fortune qui nous attend ; je ne t'ai pas tout dit. Tiens, j'ai cru voir que tu n'aimais pas toujours également le travail. Eh bien ! c'est pour toi surtout qu'on veut maintenant appliquer la force de la vapeur à ménager la tienne, à mouvoir, à faire aller, venir, revenir les bateaux sans aucun aide : remercie le marquis de Jouffroy.

Jusque là on avait écouté le trayeur de vaches ; toutefois,

d il se remit sur nouveaux frais à parler de son malheureux
on n'hésita plus à l'interrompre. Mais enfin, lui a dit Ro-
, comment revins-tu demeurer avec nous sur terre? dis-
-le en deux mots. Eh bien! a répondu le trayeur de vaches,
eux mots, j'eus la jaunisse; je n'eus pas Brigitte.

DÉCADE LXXXII. — LA DÉCADE DES MOINES,

l'avez-vous rien à nous dire, Gervais? — Voulez-vous que
ous parle de mon oncle, moine, provincial de son ordre?
lai le voir à son couvent. Je le trouvai qui examinait les no-
:s sur le latin, sur la philosophie, la théologie. Tu n'y entends
ı, leur disait-il à presque tous, mais tu en sais autant que
eph-Antoine et que bien d'autres de nos pères. Je voulus sa-
' ce qu'était ce Joseph-Antoine. On me le montra assis à la
e de l'infirmerie, buvant comme un templier, ou plutôt com-
ses jeunes camarades qui l'entouraient. Le régent entre a
firmerie. Oh! dit-il, l'infirmerie n'est pas la classe. Que fai-
vous ici? Vous ne savez pas expliquer même ce livre d'hymnes!
sayez. Aucun de ces adolescents ne le put. Le prieur vint. Mais
moins les psaumes! dit-il à son tour; mais au moins les an-
nes! Ils essayèrent; ils firent des contre-sens de cinquième ou
sixième. Cependant le provincial, qui s'était assis et qui m'a-
t proposé de m'asseoir, se mit bientôt à faire comme les autres.
iait, buvait, et me faisait rire et boire. Ce que voyant le révé-
d père régent de la classe, il prit aussi un verre. Les boules,
quilles, étaient là; tous les jeunes gens se montrèrent alors
nds latinistes. Je me retirai.

Quelques années après, à la fin de l'automne, je descendais, à
chute du jour, un vallon où coulait une paisible rivière; il
uvait, il neigeait. Je vis un pont: je le passai pour me réfugier
is une abbaye de bernardins. Les lampes des chapelles sépul-
les des fondateurs de la maison ne brûlaient pas, la lampe du
nd autel éclairait assez faiblement les vitraux de l'église; mais
rand feu de la cuisine et les bougies du salon brillaient au loin.
s moines en ce moment étaient fort attentifs à leurs jeux de
tes, d'échecs, de tric-trac et de domino. J'entrai. Toutefois,
sque j'entrai, on se leva pour m'accueillir. Je portais mon
t uniforme d'infanterie; j'avais l'épée. Bientôt la cloche sonna
premier coup. tous les moines s'étaient levés. Quel bon souper

On avait commencé à manger, quand le prieur, ayant aperçu un de ses moines vêtu d'un habit vert avec des boutons d'or, voulut lui faire quelques observations. Le moine le rembarra, et si bien, que ce fut au prieur à se taire.

Demandez-moi si l'on chanta, demandez-moi s'il y avait des femmes. Oui, on chanta, et les chansons les plus obscènes; oui, il y avait des femmes, des dames, des demoiselles, toutes plus effrontées que les moines. Eh! monsieur le chevalier, me dit un des plus vieux doms ou moines du couvent, qui aurait dû être assis aux premières places, qui était assis auprès de l'organiste, à l'extrémité, au bas bout de la table, où les pauvres gentilshommes du voisinage venaient prendre leur repas quotidien; eh! monsieur le chevalier, dites aux philosophes qu'ils cessent d'aboyer contre nous, de demander notre destruction : nous nous détruisons assez nous-mêmes.

Décade LXXXIII. –LA DÉCADE DES MOINESSES.

J'avais aussi une très vieille bonne, mais très tante, a dit encore aujourd'hui Gervais, qu'à la dernière décade nous avions écouté avec tant de plaisir; elle était chez nous il y a quelque temps. Un homme aimable qui s'y rencontrait se permit, en riant, de lui adresser ces paroles : Madame, je crois connaître les figures par où les passions ont passé : je parierais que la vôtre n'en a pas été entièrement exempte, perdrais-je? Monsieur, lui répondit avec un léger sourire ma tante, il a existé à la vérité un court espace de ma vie pour lequel je suis depuis long-temps morte; je l'ai confessé à Dieu, je le confesserai bien encore.

Quand, à quinze ou seize ans, j'avais une figure, mes sœurs me reprochaient des yeux trop petits, une bouche trop grande. Mon miroir n'était pas tout à fait de cet avis, et un jeune clerc de notaire était d'un avis tout opposé. Il me trouvait les yeux très grands, la bouche très petite. Imaginez s'il m'aimait! Je ne l'aimais pas moins.

Je suis de Marvéjols. Un jour, à la promenade, à un endroit qui est un peu resserré par le parc de M. de Brión, le jeune clerc de notaire et moi nous nous rencontrâmes. Nous fûmes forcés de passer si près l'un de l'autre, qu'il s'arrêta, comme immobile et en extase. Je me décelai sans doute, de mon côté, car ma mère en prit

rme ; elle devint toute pensive. Ma fille, me dit-elle, notre sine la religieuse voudrait vous voir : allons au couvent. Nous lâmes. Ma mère fit signe à notre cousine d'appliquer l'oreille grille du parloir. A peine ma cousine avait-elle eu le temps itendre deux mots, qu'elle va ouvrir la porte et m'appelle. itre. La porte aussitôt se referme, et elle ne s'est plus roule que soixante ans après. Ma mère demeura encore quelques nents ; ensuite elle se leva et prit congé. Ma mère ! ma chère e ! m'écriai-je. Elle me répondit qu'elle viendrait me rendre dans peu de jours. Notre cousine lui dit que je refuse- de sortir, et cela fut vrai ; mais dans le premier moment je naçai de me jeter par la fenêtre, de me tuer. Peu à peu, à e de douceur, de caresses, on me priva si bien, que je contis à prendre le voile blanc de novice. Dès cet instant, on npresse tous les jours autour de moi ; on me fait la cour bien s adroitement que le jeune clerc de notaire. C'était moi qui ais obéir, c'était moi qui commandais, à qui tout se rappor-, qui étais le centre de tout. Il va sans dire que j'étais tou- rs parfaite, toujours pieuse, toujours bonne, toujours spiri- lle. On me trouvait, sous cette longue draperie, bien plus ; j'avais les yeux bien plus brillants, la bouche bien plus meille. Enfin, on me fit entendre que, sous le voile de reli- ise, je serais ravissante. Je le crus, et, au bout de l'année, je it je signai ma profession. Mes compagnes étendirent sur moi lrap mortuaire, me chantèrent le *De profundis*, m'amenèrent banquet. Ce fut un redoublement de joie, d'amitié, de ten- sses, d'éloges. Mais le lendemain, à la cloche matinale, tout ngea.

On me remit une haire, un cilice, un fouet, avec une petite e pour en faire usage. On m'appela sœur Saint-Augustin : on dit de tâcher, avec tout cela, d'être aussi heureuse que je rais.

e devins triste, mélancolique, maladive, mes couleurs s'ef- rent, mon embonpoint se perdit ; on ne s'en mit guère e. J'avais été prise au piége de la vanité, au piége ordinaire e prennent les hommes aussi bien que les femmes ; j'en et spérée. Mais aujourd'hui, quand je reviens sur tous mes ents et sur tout le spectacle de cette époque de ma vie, j'e 'aussi bon cœur que s'il s'agissait d'une autre.

me semble encore me voir, assise au milieu de l'église, rem- de beau monde, à l'âge de dix-sept ans, la tête couronnée s, vis-à-vis la chaire, où un jeune prédicateur, qui n'avait e que vingt-quatre ans, enluminé par sa timidité et par sa

rhétorique, me prêchait le bonheur de la virginité, de l'état monastique, me félicitait d'être à l'instant d'en faire les vœux. Oh! combien son sermon me plaisait plus que les sages avis du vicaire général, chargé par les lois de s'assurer de la sincérité de ma vocation, et que les discours prudents de la prieure, qui me disait : Examinez bien, examinez-vous bien, vous êtes encore à temps! On entre ici quand on veut; quand on y est entré, on n'en sort plus. Je n'écoutais pas. Les jeunes religieuses entraînaient les vieilles; les jeunes et les vieilles m'entraînaient; nous entraînions le vicaire général ainsi que la prieure. Et je me souviens que, vingt ans après, l'édit qui ne permit de faire des vœux qu'à dix-huit ans accomplis mit toutes les religieuses en fureur. Véritablement, je leur aurais échappé, comme bien d'autres leur échappèrent.

Je me souviens aussi d'une chose qui surtout me frappa, c'est que les religieuses ne regardaient le monde qu'avec haine et mépris, et que, de son côté, le monde ne les traitait guère mieux.

Un de mes parents me fit un legs pour me procurer du sucre, du café, des confitures. J'avais alors fort bon appétit. On me dit que la loi me considérait comme morte; que je ne pouvais recueillir ni succession, ni legs. On me dit que je ne pouvais ni acheter, ni vendre; que les personnes engagées par les trois vœux n'étaient plus capables d'effets civils. On me dit que cependant les couvents, en corps de communauté, pouvaient ester en jugement, pouvaient très bien plaider, et plaidaient très bien.

J'étais humiliée, je le fus encore plus lorsque, dans une procédure civile, ma famille ne put s'aider de mon témoignage; mais bientôt après il fut reçu dans une procédure criminelle, comme vous allez voir.

Ma chambre de sacristaine était sur la partie la plus solitaire du jardin. Toutes les nuits, vers les deux heures, j'entendais la voix d'un homme qui chantait une tendre romance, en s'accompagnant d'un instrument. Une nuit, j'entendis les cris aigus d'une jeune personne; le lendemain, j'appris que notre plus jolie pensionnaire avait été enlevée. Les parents irrités commencèrent contre l'amant soupçonné le plus terrible procès, et la justice vint recevoir ma déposition. Le greffier, esprit faux et obscur, me faisait dire tout autrement que j'avais dit. Je voulus dicter ma déposition. Je m'obstinai; je la dictai. Vous ne sauriez imaginer la colère du greffier, de ne pouvoir mettre son verbiage du palais. S'il avait jugé, c'est moi qu'il aurait fait pendre.

Je n'ai jamais été que sacristaine; jamais je n'ai été ni prieure, ni sous-prieure, ni procureuse, ni trésorière, ni grainetière, ni

ıelière, ni économe; c'est que je n'ai jamais voulu tenir à
n des partis qui divisaient le couvent. Tous ont voulu ce-
ant successivement m'attirer. Ce furent d'abord les caba-
s, qui sans cesse intriguaient pour disposer des voix au
tre; ensuite les petites maîtresses, qui étaient toujours à
mer leurs habits, à laver leur visage, qui avaient toujours
dents blanches, leurs mains blanches, leurs bas noirs,
souliers noirs; ensuite les philosophes ou gourmandes,
ours prêtes à s'exempter du jeûne, du maigre, toujours
es à manger la portion de celles qui voulaient se mortifier;
, les curieuses, si bien instruites des affaires du couvent et
ıx encore de celles des familles.

oi, j'avais une invincible aversion pour toutes ces petites
sseries, ces petites agitations qui avaient tant d'importance
mes compagnes, qui les dominaient, qui les tenaient tou-
s en haleine, tandis que je m'ennuyais et que les belles an-
; étaient d'une longueur désespérante.

n dit que ce sont aujourd'hui les romanciers qui regrettent
us les couvents. Cela doit être, car leurs amours vivent de
rariétés. Quelles contrariétés que les clôtures, les macéra-
; et les offices! Une de nos religieuses qui, ainsi que moi,
ıit pas en charge, s'amusait à faire dans sa tête de ces ro-
s d'amours contrariés. Je crois qu'elle en avait fait plus de
volumes. J'étais son intime amie. Elle prenait tous ses hé-
parmi les gens de guerre, et tous finissaient par entrer dans
couvent. Il en était de même de ses héroïnes. C'étaient sans
e les excursions les plus lointaines que, dans les espaces
ginaires, son confesseur, ne pouvant mieux faire, avait été
gé de lui permettre.

uant à moi, le confesseur m'avait permis de m'amuser à
thmétique, et même à l'algèbre. Je passai ensuite à la géomé-
On ne voulut pas me permettre l'astronomie. Je laissai tout
repris le rosaire.

nfin vinrent trente ans; vinrent quarante, vinrent cinquante,
ante, soixante-dix, soixante-quatorze ans. Vint la révolu-
, qui nous a rendues au monde, mais lorsqu'il n'était plus
, lorsque nous n'étions plus jeunes.

a tante cessa de parler. Madame Saint-Augustin, lui dit cet
ger, je suis bien sûr que c'est là votre histoire; mais je me
s sûr aussi que ce n'est pas là toute celle de toutes les reli-
ses. De ce que le monde prétend savoir faut-il en croire la
ié ou le quart? Monsieur, il n'en faut rien croire, lui répon-
ıa tante: les verrous et les grilles, malgré la chanson et la

rime, sont de fort bons remparts, de fort bonnes garanties. Du reste, je n'entends pas persuader le monde : il ne veut d'autres vérités que celles qui plaisent à sa malice.

Décade LXXXIV.

LA DÉCADE DES COUPS DE CANNE.

Gervais a parlé encore aujourd'hui. Déjà, a-t-il dit, depuis quatre grands siècles l'austérité, la science monastique déclinaient avec une rapidité sans cesse croissante; enfin, lorsque les heures des offices, des études, eurent été entièrement envahies par les heures du réfectoire ou de la fainéantise, la volonté du temps, qui n'est que la volonté du cours des choses, qui n'est que la volonté de Dieu, cria dans tous les couvents : Moines, moines! dehors, moines! L'Assemblée constituante ne fut que l'écho lorsqu'en 1790 elle décréta la suppression des ordres monastiques, s'empara de leurs biens, et donna à chaque moine une pension de sept cents francs ou neuf cents francs, suivant qu'il était moine mendiant ou moine non mendiant.

Mais il faut convenir qu'elle y ajouta la dérision lorsqu'elle proposa à ces divers ordres, à ces divers frocs, de se réunir par provinces dans la même enceinte, de ne former qu'un seul et même ordre sous une seule et même règle, sous un seul et même froc; aussi, la volonté du temps se fit encore entendre et à bien peu d'intervalle.

Moins de deux ans après que ces maisons bigarrées, pleines d'anciens moines de divers ordres, de diverses couleurs, eurent été établies, se furent de nouveau et volontairement cloîtrées, j'allais dans ma chaise de poste de Manosque à Grasse, lorsqu'à l'entrée d'une large prairie parfumée de fleurs, de grenadiers, d'orangers, de lilas, tout-à-coup je vis courir vers moi une foule de moines poursuivis par une foule d'autres moines, la canne haute, poursuivis eux-mêmes par une autre foule tenant aussi la canne haute. Qu'est-ce donc, mon ami? demandai-je à un paysan. Monsieur, me dit-il, ce sont nos moines qui après déjeuner sont venus se promener, qui se sont disputés sur l'habit, la règle des différents ordres auxquels ils ont appartenu, qui ont cité leurs livres, qui se les sont arrachés, jetés au visage, qui se sont livré

le. Vous les avez vus se poursuivre, et moi qui les ai vus du haut de ma vigne, je viens ramasser leurs bréviaires, livres, qu'ils ne viendront sûrement pas reprendre. La mu-alité ne peut manquer de vouloir fermer à clef leur porte; omme très vraisemblablement ils ne sont pas plus d'accord ırs, voilà leurs nouvelles, sans doute leurs dernières cellu-bandonnées, et sans doute aussi la fin finale des moines.

DÉCADE LXXXV.

LA DÉCADE DES COUPS D'ÉPINGLE.

ervais, avons-nous dit à notre ami, nous aurions bien voulu aussi comment se sont séparées les moinesses. J'ai voulu voir aussi et je puis vous le dire. Ma tante, demandai-je un à madame Saint-Augustin, au sortir du couvent, vous êtes-, comme les religieux, réunies plusieurs religieuses de di-ordres, pour vivre en commun, sous une règle que les nou-es lois vous permettaient de vous donner? — A Marvéjols, le abbé, qu'on appelait ainsi parce qu'il avait été officier d'in-erie, avocat, père de famille, prêtre, avait prêté sa grande son à trente anciennes religieuses venues de divers points de rovince. Elles y demeurèrent quelque temps et y tinrent ieurs séances pour se donner des statuts; mais, comme dans les semblables nouveaux couvents, chacune voulait exclusi-ent ceux de son ordre. L'une voulait être habillée de noir, re de blanc, l'autre de gris; l'une voulait avoir un manteau, capuche, l'autre une guimpe, un voile; l'une voulait une x de bois, d'étoffe, l'autre une croix d'or, d'argent; l'une ait des chemises de laine, l'autre des chemises de chanvre; voulait coucher dans une bière, l'autre dans un lit; l'une ıit prier Dieu la nuit, l'autre le jour; l'une voulait réciter ce, l'autre le chapelet; l'une voulait chanter, l'autre psal-ier; l'une voulait garder le silence, l'autre parler; l'une gar-la clôture, l'autre sortir; l'une faire maigre, l'autre gras; jeûner, l'autre déjeuner; l'une se donner la discipline, l'au-néditer. Vous voulez aller en paradis par l'enfer, disait l'une. ous en enfer par le paradis, répondait l'autre. Enfin elles se èrent. Ma tante, fîtes-vous dans votre couvent comme dans

bien d'autres, vous divisâtes-vous le trésor? — Notre trésor était pire que celui de la république; il n'y avait même pas de papier; il n'y avait plus que la misère, dont je vous assure nous emportâmes chacune bien notre part. Les plus heureuses étaient celles que nous laissions dans les caves de l'église: car il sembla que nous en sortions, lorsque nous parûmes dans le monde. Les familles avaient payé nos dots, se croyaient à jamais libérées de nous. Elles nous regardèrent comme de méchants revenants qui revenaient s'asseoir à leur table, qui revenaient recueillir les successions à échoir, qui revenaient sucer les vivants. Plusieurs, obligées de se réfugier dans des maisons étrangères comme institutrices, sont passées de leur saint réfectoire au salon licencieux des gens du monde, où elles sont obligées de tout écouter, de ne rien entendre; c'est un continuel et touchant spectacle que leur douce sérénité, leur pieuse résignation. D'autres, dans l'âge de la décrépitude, abandonnées de tous, ont été frapper à la porte des hôpitaux, où elles ont terminé leurs jours sous l'habit des pauvres. D'autres vivent du travail de leurs mains; d'autres qui, ainsi que moi, ne peuvent travailler, vivent ainsi que moi, lorsqu'elles ont des neveux, du chou que leur donne l'un, de la graisse que leur donne l'autre. Il me semble que la pitié publique aurait dû être plus sensible aux maux des religieuses qu'à ceux des religieux: car enfin ils ont pu aller dire leur messe en Espagne et en Italie, aller porter leur français en Angleterre ou leur latin en Allemagne. C'est surtout le Corps législatif qui s'est montré envers nous injuste : au lieu de nous faire payer nos pensions en denrées par les acquéreurs de nos biens, il a fini par les réduire indistinctement à mille francs, à cinq cents francs, suivant l'âge, et à exiger de nous un serment républicain en échange d'assignats décrédités.

DÉCADE LXXXVI. — LA DÉCADE DES DÉBRIS.

Gervais a voulu parler encore aujourd'hui. Lorsqu'un arbre a péri de vétusté, la terre qu'il recouvrait est fertilisée de sa poussière, et la Providence se plaît ordinairement à relever, à ranimer quelques rejetons, qui le reproduisent sous une aussi belle, et souvent sous une plus belle forme. Ainsi n'a pas agi l'Assemblée constituante; elle ne s'est pas toujours dit que la science du temps

ent se composait en grande partie de celle du temps passé.
assemblée de la nation française! que vous eussiez été plus
de si, plus courageuse, plus ferme, au nom de la nation
ageuse et ferme que vous représentiez, vous eussiez dit :
ites, les meilleurs maîtres d'enseignement! oratoriens, doc-
ires, leurs habiles rivaux! je vous redonne la vie; mais vous,
tes, quittez votre robe, votre nom, et tous ensemble, après
déposé les anciennes rivalités de corps, allez éclairer les ré-
s de la haute, de la riche société. Venez, revenez, bons frères
a Salle, bons frères des écoles chrétiennes; venez, revenez
rer les régions inférieures, c'est-à-dire les grandes régions
a société.

enez, revenez aussi partager ces travaux, frères mineurs de
it-François, frères capucins, revenez : vous avez toujours
le peuple, le peuple vous a toujours aimés; revenez, repre-
cet habit qu'il se plaisait à voir, cet habit des anciens pas-
s de l'Orient. Mais je veux que les uns et les autres vous
ptiez la méthode lancastrienne; je le veux, car je suis la maî-
se souveraine, je suis la nation. Aussi établirai-je dans toutes
corporations mon commissaire, mon représentant, dont l'in-
ible bras fera rentrer à l'instant sous ma loi tous ceux qui s'en
teront.

rères de la charité, vous les mains de Dieu, de sa provi-
ce, entendez les hôpitaux qui vous rappellent; entendez les
des malades, de leurs souffrances. Vous êtes absents!

œurs de l'antique institut de Saint-Augustin, jeunes et ten-
s sœurs du nouvel institut de Saint-Vincent de Paul, enten-
aussi la voix des hôpitaux, la grande voix de la douleur, et de
naissant et de l'âge mourant. Vous êtes aussi les mains de la
vidence : venez, revenez!

)uelles tempêtes j'ai excitées! On dit insolemment et de tous
s : Mais ces nuées de sauterelles, de souris affamées, vont
écher les caisses publiques! Écoutez-moi à votre tour, fi-
ciers, calculateurs. La réintégration des sociétés utiles ne
s coûtera rien, sera plutôt une économie, et je me charge de
entretenir avec la moitié du salaire des écoles centrales, se-
laires et primaires, salaire si mal gagné; avec la moitié de ce
coûtent les hommes, les femmes laïques, aujourd'hui au ser-
des hôpitaux; je m'en charge. Comptez avec une arithméti-
éclairée, impartiale, et vous verrez que je puis m'en char-
Hé! considérez l'économie d'hommes et de femmes vivant
vie commune, de la vie religieuse, qui ne reçoivent que de
i et de l'espérance l'immortel salaire que le Dieu tout juste,

out puissant, leur réserve à la fin de la journée de travail, c'est-à-dire dans les cieux.

Gervais, a dit Robert, voilà de quoi faire tomber la foudre sur notre livre. Il y a plus, a ajouté Armand, de quoi nous faire lanterner quand nous passerons dans les rues. Vous rétablissez les frères des écoles chrétiennes, les frères mineurs, les frères de la charité, les anciennes sœurs hospitalières. Patience! Mais les jésuites? — Je ne voudrais prendre des jésuites que leur admirable esprit d'enseignement, et donner tout le reste au diable.

Décade LXXXVII.

LA DÉCADE DES DEUX GRANDES BRANCHES.

L'auguste, le saint arbre de notre religion a jeté deux grandes branches : l'une, la plus chargée de dons, celle du clergé régulier, dont nous venons de parler; l'autre, la plus chargée de fruits, celle du clergé séculier. Qui veut en faire l'histoire? a demandé Gervais. Personne? Allons! ce sera donc aujourd'hui encore mon tour.

La religion, éclairée des hautes lumières, avait dans tous les temps cru, et non sans fondement, que les plus honorables, mais non les premiers magistrats, étaient les ministres de la morale, les prêtres; elle avait cru par conséquent aussi qu'ils devaient, dans leurs fonctions, être les plus magnifiquement vêtus; que les temples devaient de tous les édifices être les plus magnifiques; et qu'il devait en être ainsi des pompes, des cérémonies, et durant dix-huit siècles, chaque siècle avait ajouté au siècle précédent. On se rappelle les messes, les vêpres dominicales des cathédrales de Lyon, de Strasbourg, de Paris, de Tours et d'autres principales églises! Qui a reçu le don d'une plume assez remplie d'or et de couleurs pour décrire ces rangées de comtes, de princes ecclésiastiques, sur lesquels éclataient le velours, l'écarlate, l'hermine, les plus riches broderies, entourant leur pontife au vêtement violet, à la haute coiffure d'or, au long bâton d'or, entourés eux-mêmes de plusieurs centaines de lévites couverts du blanc surplis de lin, chantant alternativement avec les chœurs des musiciens, avec le gigantesque orgue, pour ainsi dire la grande voix des grandes églises; chantant alternativement avec

que sonnerie, pour ainsi dire aussi l'antique voix des anti-
siècles chrétiens.

. voyez et entendez ces cent treize cathédrales pleines de
beaux, de cierges et d'encens, offrant pompeusement leurs
es, leurs hymnes à Dieu, au milieu de ces quarante mille
es des villages, offrant aussi, mais à la lueur de leurs mo-
es lampes et de leurs modestes luminaires, par la bouche de
pasteurs, leurs prières, leurs hymnes, dans la simplicité, le
eillement et la ferveur des premiers chrétiens.

el était, au commencement du siècle actuel, l'arbre de la
ion ou l'arbre aux deux grandes branches dont une secte
mmes appelés philosophes se mirent successivement à frapper
onc, cependant que le bruit de leurs parricides coups était
vert par le bruit des continuateurs des anciens jansénistes,
convulsionnaires, des appelants, des réappelants, par le
t des billets de confession, des arrêts du parlement, des let-
de cachet, des exils, des verrous et des prisons, des malé-
ons, des imprécations, des parodies, des chansons théologi-
.

e premier qui prit la hache fut Bayle : dans de pédantesques
sidieuses dissertations de son Dictionnaire historique, il es-
de mettre en question la religieuse et morale attente d'une
e vie; il se plonge et veut plonger le genre humain dans l'im-
se océan du doute.

e jeune Montesquieu, plein d'esprit, de gaîté et de malice,
egarde comme héritier de cette hache, il la prend, et, ingé-
sement et perfidement, il la fait persane; il tourne en dé-
n le chef de la religion chrétienne et ses dogmes les plus sa-
. Mais est-il vrai, Montesquieu, que, sur la fin de vos jours,
s ayez renié vos folles doctrines, abandonné sans ménagement
e première route, secoué la poussière des souliers avec les-
is vous y aviez marché, voulu doucement reporter votre heu-
se France dans les bras du philosophique et social christia-
ne?

oltaire prend, reprend cette hache, devenue entre ses mains
iche la plus terrible, la hache de la moquerie, de l'ironie; il
appe le tronc de l'arbre, et, qu'on me passe un mot nouveau
seul rend toute sa doctrine, il ne cesse de vouloir corporali-
l'âme. O Voltaire! vos nombreux livres, partout achetés, par-
lus, veulent que les nations portent le néant de l'avenir dans
pensée! Vous triomphez.

a hache devient paradoxale en passant entre les mains du
estant, catholique, protestant Rousseau, qui si religieuse-

ment frappe sur le tronc de l'arbre et, ce qui est plaisant, sur ceux qui frappaient sur ce tronc. Quelle conséquence d'opinions, et, par suite, quelle conséquence de conduite! Expulsé de la France par le parlement des catholiques, il est lapidé à Motiers-Travers par les instigations des ministres protestants.

L'abbé de Prades, l'abbé Raynal, se passent, comme on dit familièrement, la hache, se font un nom d'abbés érostrates, l'un par sa burlesque thèse de Sorbonne, l'autre par les sorties théologiques déclamatoires de son histoire commerciale des deux Indes.

Grands philosophes, grands apôtres du genre humain, comme vous avez rendu la société meilleure! Elle a été forcée de doubler le nombre de ses gendarmes; les serruriers n'ont jamais autant forgé de serrures; les registres des tribunaux criminels n'ont jamais été aussi chargés; les passions n'ont jamais tourmenté autant le monde. Et maintenant suivez-moi dans le cabinet de ce ministre; il compte pour rien les innombrables malheurs des peuples; il tient à soutenir ses jactances, ses menaces envers les ministres des autres puissances : la guerre est là. Suivez-moi encore, approchons de l'alcôve dorée de ce roi, un des plus puissants du monde; il ne dort pas, il veut se venger, il veut conquérir, il veut s'arrondir : la guerre est là, je sais qu'elle est là. Qu'importe à ce ministre, qu'importe à ce roi les milliers et les millions de cadavres qui vont les précéder dans la tombe? Les livres des philosophes les rassurent et contre les remords présents et contre les craintes de l'avenir. O Dieu! ô mon Dieu tout puissant et tout juste, auquel je crois, est-ce ainsi que tu veux la perfection sociale de tes enfants? Mais ici la voix des philosophes se fait entendre : Bonhomme, bonhomme, ce n'est pas à la religion que nous en voulons, c'est au prêtre; et pour nous débarrasser du prêtre, nous sommes obligés de démolir son autel.

Ah! voilà la question réduite à des termes fort simples, c'est-à-dire bien posée, bien facile à discuter. Eh bien! discutons. L'âme qui nous anime n'est-elle pas sortie des mains de Dieu à tout jamais religieuse? Et si cet irrésistible penchant n'est pas dirigé par nos divines Ecritures, par le divin et fraternel christianisme, je ne vois pour nous tous que ténèbres, tâtonnements, faux pas, chute, sur une terre pleine d'incertitude et de doute, de mensonges et de crimes.

Puisque nous ne pouvons nous passer de religion, nous ne pouvons nous passer de prêtres. Voulez-vous avoir le labourage et vous passer de laboureurs? Voulez-vous avoir des vignes et vous passer de vignerons? Mais, direz-vous, vos vignerons se montrent de temps à autre ivres d'orgueil; souvent vos prêtres

ɹrbes, dogmatiques, intolérants, cessent d'être chrétiens, et :essent pas d'être prêtres ; et parce qu'ils enseignent les de-s religieux aux autres états, croient-ils que les autres états ɜnt rien à leur enseigner, à leur enseigner où ils mènent la ɡion, la société, où ils se mènent eux-mêmes ; à leur remettre ; les yeux l'an deux ?

Jne voix de cet ancien corps des curés de France que les en-is du clergé ont toujours respecté répond du fond d'un rus-e presbytère : Oui, incontestablement nous sommes hommes; s avons les défauts inhérents à la nature humaine ; nous nous 'essons en ce moment aux autres états : qu'à leur tour les es états se confessent à nous. Ah ! vous voulez que, si vous lez de nouveau publiques les fonctions de notre ministère, s vous promettions plus de sagesse, plus de patience, plus louceur. Avancez votre main, prenez la nôtre,

laintenant que pouvez-vous raisonnablement demander de ; aux prêtres ?

lais revenons à nos beaux philosophes d'autrefois, c'est-à-aux maux de la religion.

)ans leur temps, je veux dire dans les années antérieures à ɜs de 1789, que faisait le clergé? Le clergé ne faisait-il donc ? Certes ! il ne faisait que trop : car, au lieu de se renfermer ; un auguste silence, il se montrait au milieu d'une lice en-ée d'un peuple alors rieur et léger, qui donnait gain de cause s ennemis, presque tous tirés de l'obscurité par les index et ɜensures. Le clergé répondait par des mandements-brochu-ıux brochures des philosophes.

ıe grand tourbillon de disputes et de livres philosophiques, ıoniques, fraîchement imprimés, auxquels vint se joindre i des livres encyclopédiques, économiques, ministériels, ementaires, mûrit et avança la célèbre journée du 14 juillet nos siècles portaient dans leurs flancs. Une nouvelle France ; se montre ; elle se montre grande, forte, et devant elle tout ıble ; elle donne, dans le plus universel silence, à commen-ɔar le culte religieux, des ordres.

h ! ah ! messieurs les abbés, messieurs les bénéficiers, que s-vous ici ? Vous ne chantez pas les vêpres, vous chantez les ınces : vous êtes des abbés, des bénéficiers de toilette ! A la ion ! à la pension !

vous trouve aussi sur mes pas, beaux chanoines ! Quel mage de vous réveiller ! vous dormiez si bien la grasse ma-, et l'après-midi vous aviez presque tous, pour vous prome-le champ Benoît de Sézane, semé de jolies maisons cano-

niales et des plantations qui les ombrageaient. Beaux chanoines, à la pension! Vous êtes, je crois, vingt mille : c'est vingt mille aumusses à vendre. A la pension! à la pension!

Je fais la loi. Silence! soumission! Evêques! Evêques de Strasbourg, vous avez quatre cent mille francs, c'est trop. Archevêques! Archevêque de Reims, vous avez cent mille francs, c'est trop. Je vais vous faire à tous une part plus raisonnable, plus chrétienne. Dix mille francs doivent vous suffire. Au traitement! au traitement!

Curés! Curé de La Ramière, vous avez quinze mille francs de revenu; c'est trop, douze cents francs vous suffiront. Au traitement! au traitement! Curés! grand nombre d'entre vous n'ont que trois cents francs, quatre cents francs; ce n'est pas assez, il vous faut et vous aurez douze cents francs. Au traitement! au traitement!

Monsieur l'évêque d'Autun, vous me donnez au nom du clergé les biens du clergé pour payer la dette nationale : grand merci! je les aurais d'ailleurs pris sans vous.

Jusqu'ici la révolution avait été d'accord avec la nation; maintenant elle cesse de l'être. La justice nationale voulait que les fondations obituaires fussent acquittées; que par respect pour les droits de propriété, lorsqu'un homme aurait donné ses terres à la condition de prières funèbres, de chantages annuels autour de sa tombe, on dût annuellement autour de sa tombe prier, chanter : leçon pour l'avenir que nous écrivons dans les pages de l'histoire.

La révolution se sépara encore plus de la nation lorsqu'elle voulut constituer ou constitutionner le clergé. Il fallait le laisser se constitutionner, ce nouveau mot m'est nécessaire. Les clercs du temps de François 1er, voulant les élections, criaient avec raison contre le concordat. Les clercs de nos jours, voulant au contraire le concordat, ont crié contre les élections. Il faut tout dire, les élections, du temps de François 1er, étaient faites par des ecclésiastiques, du moins en général : car, jusqu'à la révolution, il a existé, notamment en Lorraine, des élections de curés faites par le peuple; mais c'étaient de très rares exceptions, et du temps de l'Assemblée constituante, et même avant, les évêques étaient nommés par le roi, et les curés par les évêques ou les patrons des cures, au lieu que la constitution civile du clergé les faisait nommer par des électeurs protestants, juifs : voilà certes la faute de l'Assemblée constituante; et quant à la Convention, ce n'est pas le mot, elle mit le prêtre entre sa conscience et l'échafaud.

ngué par sa haute taille; il ne l'était pas moins par son
· et son esprit. On a conservé précieusement son bréviaire,
el étaient attachées plusieurs notes, la plupart écrites avec
ıs de mûre ou de merise, et où se trouvait cette prière :
Dieu éternel, qui as fait l'homme à ton image, qui as tiré
ıntelligence de ton intelligence, ses vertus de tes vertus;
ui as donné la connaissance du bien et du mal; qui lui as
ıé une âme immortelle destinée à la punition ou à la récom-
ıe; qui lui as ainsi ouvert un avenir auquel le souvenir du
é sera nécessairement joint, ou cette âme ne serait pas im-
.elle, rassure-moi contre les suggestions de la peur; ne per-
; pas que je tombe entre tes mains taché de lâcheté ou de
songe.

ADE LXXXIX. — LA DÉCADE DU BUISSONNIER.

ı nouvelle de la prochaine arrivée du fameux buissonnier,
ɔé Perret, avait attiré aujourd'hui à Mende beaucoup de
de chez son neveu. Le grand salon était plein; Armand, Ro-
et moi étions dans la foule. On attendait l'abbé Perret à deux
·es; il n'est arrivé qu'un peu avant quatre. Je l'ai vu entrer;
t venu tout droit au salon. Je ne retrouve ici, a-t-il dit, que
parents ou des amis. Il a salué et embrassé indistinctement
ceux qui étaient là. Il avait un air satisfait, un air content,
ıel toute l'assemblée prenait part. Il a dit qu'il avait faim et
Son neveu a apporté devant lui une petite table où il y avait
ain, une demi-bouteille de vin et une carafe d'eau. L'abbé
·et a fait politesse à ceux qui étaient le plus près de lui; et,
me il ne se gênait nullement, nous avons vu, à sa manière
ıanger et de boire, qu'il était bon buissonnier. Pendant ce
ɔs, je ne pouvais me lasser de regarder ce bel abbé, autre-
si élégamment coiffé avec de la poudre à odeur, une calotte
ınte; autrefois si élégamment habillé avec un manteau court
ıffetas, que le peuple appelait plaisamment le rideau; autre-
si sémillant, si radieux, si joli, si vermeil, maintenant d'un
tien si posé, d'un air si grave, d'une figure si brunie par le
l ou le mauvais temps : c'était autrefois un jeune prêtre de
, de vingt-quatre à trente ans, devenu en quelques années,

près avoir erré dans les bois et les montagnes, un prêtre de ampagne d'environ quarante ans.

Lorsque la table a été enlevée, de nombreuses questions ont uccédé aux félicitations générales. Monsieur l'abbé, lui a dit un e ses plus proches voisins, je vous trouve toujours en bonne anté; vos joues font toujours honneur à l'ancienne église, car, our la nouvelle, elle est bien dédorée. Ajoutez, bien désargentée, a répondu en riant l'abbé Perret. La révolution a fait du bien t du mal. Espérons que l'un restera et que l'autre diminuera et essera. Vous voyez déjà qu'après dix ans d'absence de cette ille, où l'on m'avait plusieurs fois menacé de me lanterner, de ne mettre en pièces, j'ai pu enfin y rentrer en plein jour. Ah! oilà l'abbé Perret! est le pis que j'ai entendu.

Je croyais que l'abbé Perret en demeurerait d'abord là; mais l y avait long-temps qu'il n'avait parlé en public à Mende, et il n trouvait encore une occasion qui peut-être ne se présenteait plus: aussi, dans le moment même, a-t-il repris d'un ton lus solennel: Les représentants de la nation, a-t-il dit, pouaient, dans leur mémorable carrière, ne répandre que des fleurs t ne pas laisser tomber une épine. La religion chrétienne, qui rouve son origine céleste par ses principes de liberté, qui a éjà deux fois affranchi le monde, une fois de la servitude, une utre fois du servage, ne devait guère être ennemie de la révoution française: et on le vit bien quand, dans les premiers jours, s bons évêques et les bons curés se réunirent aux communes; dirai plus, la religion était près de porter la bannière aux trois ouleurs. Et que de maux n'eût-elle pas épargnés! Elle se fût etée entre les partis et eût tempéré les effets de leur exaltation. Elle qui, au onzième siècle, avait protégé les communes contre es nobles, au dix-huitième elle eût protégé les nobles contre es communes; et, si elle n'eût pas défendu la royauté, elle eût léfendu le roi, elle eût défendu des milliers d'hommes qu'en ain aujourd'hui la France en pleurs redemande aux échafauds; lle eût excommunié les sectateurs des lois sanguinaires de Robespierre, en même temps qu'elle eût permis à ses quarante nille curés de prêcher un gouvernement représentatif. Mais ses ennemis, feignant de se méprendre sur ses intentions, demandent avec violence des serments à son clergé; on le chasse, on le menace. Bientôt commence la terreur des prêtres, qui dure deux grandes années, au bout desquelles les églises se rouvrent, et la France semble alors se repeupler de tous ses divers états. Le clergé reparaît; mais il n'est plus reconnaissable: il est en cheveux longs, en habit court, en habit presque rustique.

Je ne puis passer outre sans arrêter un moment mon esprit sur te époque unique dans l'histoire de la nation, et peut-être dans le du monde. La France aurait alors reçu la constitution que lon ne put donner aux Athéniens, la meilleure. Les limites des priétés avaient vacillé, et le tranchant de la hache, fumante sang, s'était approché si près de toutes les têtes, qu'on ne dendait qu'à vivre, n'importe à quelles conditions. Les instituirs de la France ont laissé échapper ce moment, je le répète, it-être unique dans l'histoire du monde.

Il était surtout facile de réunir les divers partis du clergé; dans malheur commun s'étaient éteints toutes les passions, tous les ivenirs. L'armée d'Italie eût obtenu du Saint Père un concor- qu'elle eût rapporté sur la pointe de ses victorieuses baïonttes, et auquel tous les partis se fussent ralliés; mais on se ntenta de demander au pape d'abord de l'argent, et ensuite des intures. La constitution de l'an III a mis de côté la vieille pier- fondamentale des sociétés, la religion. On verra qu'on ne dé- ice pas impunément la pierre fondamentale. En attendant, les ines générations grandissent dans l'absence de toute morale; ir cœur demeure ouvert aux plus ardentes passions de l'âge; fatalisme, les promesses des diseurs de bonne aventure, les perstitions les plus absurdes, sont aujourd'hui la religion du au monde comme des dernières classes. Il est vrai que le culte Dieu paraît aux nouvelles générations triste, suranné, ridile; il n'y a plus ni études, ni théologie, ni séminaire; et, lors 'un grand nombre de prêtres aient péri dans les bagnes, dans prisons ou sur les échafauds, il semble que le reste du clergé it plus que suffisant pour le reste des anciennes générations reieuses.

L'abbé Perret s'est encore arrêté un moment, et peut-être t-il continué si une personne de l'assemblée ne lui eût adressé parole: c'était un ancien procureur au bailliage. Monsieur bbé Perret, lui a-t-il dit, allons, daubez un peu sur les prêtres 'és. Monsieur, lui a répondu l'abbé Perret, je ne hais ni les êtres qui ont prêté le serment à la constitution civile du clergé, ceux qui l'ont refusé, ni ceux qui ont fait leur soumission aux s de la République, ni ceux qui ont cru ne pas devoir la faire, courent les champs, et que dans nos départements on apile les buissonniers. Je crois qu'ils sont tous de bonne foi. Cendant, je déclare ici que c'est à tort qu'on me compte parmi derniers : car je n'ai jamais exercé mon ministère que is les églises des paroisses qui n'ont pas de prêtre ou dans anciennes chapelles des châteaux. Je déclare même que dé-

éouverture des églises, je blâme les prêtres d'aller de
n village, de changer les granges en oratoires, les tables
r en autels, de porter dans les chambres fermées le tri-
la pénitence.
trant dans le ministère sacerdotal, a continué l'abbé Per-
promis de remplir mes devoirs. Le premier est de parler
nte, et je dirai : Sans doute il y a dans la constitution
clergé, qui malgré son nom n'en est pas moins en par-
u culte, il y a, dis-je, quelques articles sujets à contro-
ais en général cette constitution, en abomination au peu-
st que la doctrine de l'ancienne église gallicane avant
Ier. Malheureusement l'Assemblée constituante, qui
s son sein tant de savants ecclésiastiques, eut la mala-
charger de cette célèbre loi un avocat; ce fut une déri-
outrage, qui indisposa le clergé.
cousin, a dit une autre personne, vous étiez à Paris du
concile national des évêques constitutionnels : qu'en di-
? Je crois, a répondu l'abbé Perret, que les évêques des
ents assemblés en concile étaient animés de bonnes
mais leur réunion, qui ne pouvait faire aucun bien, a
, en ce qu'elle remplissait à peine une chapelle de
ame de Paris, tandis que, presqu'aux mêmes heures,
hilanthropes remplissaient le même temple de leurs or-
et de leurs parades. Les théophilanthropes, qu'heureuse-
n'a guère vus qu'à Paris, étaient des hommes qui paru-
que temps après la victoire du Directoire sur le Corps lé-
après le 18 fructidor, qui envahirent les principales égli-
ils chargèrent les piliers d'inscriptions contenant des pas-
s des divers livres de religion et de morale. Ils étaient
de blanc, de bleu et de rouge, et, au lieu de prêcher
mons, ils les lisaient. Ils annonçaient la nouvelle ère de
ice et ils déclamaient contre la croyance de l'Europe,
nus ou plutôt envoyés qu'ils étaient par le gouvernement
al, ils poursuivaient les emblèmes du culte chrétien, fai-
cer partout le mot de saint et de sainte, particulièrement
tiquettes des rues. Ces ratissages, qui subsistent encore,
seules traces qu'ait laissées cette ridicule secte ou ce ri-
sai de secte. — Mon cousin, avez-vous été dans la Ven-
Non. — C'est là que vous auriez vu une belle guerre de
— Vous vous trompez, et en général on se trompe sur
s de la guerre de la Vendée, qui n'a jamais été une
e religion. Elle a commencé à l'occasion de la levée des
elle a été dirigée par la noblesse, fomentée et entretenue

r les Anglais, qui ne sont pas meilleurs catholiques, nse, que les républicains français. La guerre de la Vend è une guerre toute politique, une guerre de royalisme, à el on a mêlé le mieux qu'on a pu les opinions religieuses. on cousin, étiez-vous à notre guerre du Gévaudan, qui ssi une guerre mi-partie? Etiez-vous à la bataille de Chan l'armée républicaine fuyait d'un côté, l'armée royaliste de :, où une trentaine de théologiens de l'ancien collège de M , armés seulement de fusils de chasse, les seuls qui eussent ancer, eurent peur à leur tour des canons abandonnés par le blicains, et se mirent à fuir par un troisième côté; où, en m n quart d'heure après que la bataille eut commencé, le ch bataille demeura vide, solitaire et point endommagé? — N tais réfugié dans les hautes Cévennes, ainsi qu'un grand n e de curés et d'autres prêtres, chez les ministres protesta i nous sauvèrent tous. Et quand je leur manifestais ma re issance de l'asile que nous trouvions chez eux : Ce n'est, m nt-ils, qu'un prêté rendu car du temps des dragonnades ns curés avaient fait cacher aussi les ministres dans leurs isses.

Monsieur l'abbé Perret, a dit une autre personne de l'as ée, vous aimez sans doute, comme moi, que maintenant otestants jouissent de leurs droits de citoyens; convenez ous avions à cet égard bien besoin de la révolution. Louis vait devancée. Sous son règne, les lois de Louis XIV e ouis XV n'étaient plus exécutées; aussi les protestants aim ce bon roi presque autant que leur roi Henri IV. Du rest outé en riant l'abbé Perret, nous pouvons l'aimer aussi; ne nous force pas précisément à haïr les rois passés, n ulement les rois à venir.

L'ancien sous-prieur des pénitents voulut à son tour faire estions à l'abbé Perret. Monsieur l'abbé Perret, trouvez-v en que les acquéreurs de nos églises les aient changées en es, en écuries? — Non, car cette hideuse dégradation dé lère en quelque manière le culte. On aurait pu, ainsi que d grandes villes, les percer de belles croisées, les change isieurs étages d'habitations. A Paris, vous verriez, dans rs quartiers, les gens du beau monde passer leurs têtes bich es, enrubannées, à travers les épais murs des antiques églis aurait pu encore mieux faire, les changer en musées, en rvatoires. Monsieur l'abbé, lui a dit encore le sous-prie el mal, je vous prie, faisaient les ermites? Et les pénite el mal faisaient-ils? J'étais sous-prieur, j'allais être pri

avec tous les honneurs de la compagnie, le premier au banc de l'œuvre, le dernier à la procession. Je vous le demande, si quelqu'un a le droit de crier contre la révolution, n'est-ce pas moi? Monsieur, lui a répondu l'abbé Perret en conservant un sérieux qui a manqué d'exciter un rire général, j'ai surtout reconnu la fragilité des choses humaines depuis que, le premier jour de carême, j'ai pris les cendres avec la poudre des hautes tours du château de Montargis, dont les murailles en pierre de taille avaient six pieds d'épais.

L'abbé Perret n'était pas moins connu à la campagne qu'à la ville. Plusieurs fermiers étaient venus aussi le féliciter. Monsieur l'abbé Perret, lui a dit l'un d'eux, il court le bruit chez nous que, dans les montagnes de la Margeride, il s'est établi un jeune prêtre d'une telle ferveur qu'il confesse les gens par force, par menaces; qu'il administre les sacrement les poings fermés. Je pense que c'est un conte, quoique les montagnards de la Margeride soient, à certains égards, si sauvages que, pour les conduire au ciel, il faudrait souvent moins la houlette que le bâton. L'abbé Perret a souri légèrement. Rien, dans notre ministère, a-t-il dit, n'exige plus de prudence que l'administration des sacrements; et si jamais la religion chrétienne pouvait s'affaiblir, ce serait par ce défaut de prudence.

L'abbé Perret a excité un mouvement général de surprise, dont il s'est aperçu. Messieurs, a-t-il dit, lorsque je sortis de Mende, je devins le vicaire et l'élève du respectable curé de Saint-Hippolyte d'Auvergne. Jamais homme plus tolérant, ou, ce qui revient au même, plus charitable. Je lui ai plusieurs fois entendu dire que, si on le faisait pape, ses deux bras s'allongeraient tellement qu'ils embrasseraient toute la grande famille chrétienne. Quand les prêtres sont bons, disait-il aussi, ils sont les prêtres de Dieu; mais, quand ils ne le sont pas, ils sont les prêtres... Il ne finissait pas, mais on entendait dans sa bouche le mot qu'il n'en voulait pas laisser sortir.

Les questions ont encore continué. Enfin tout le monde était prêt à se lever et à prendre congé; voilà que le conservateur des hypothèques, l'homme le plus singulier, parce qu'il est l'homme le plus franc, s'est pris à dire : Monsieur l'abbé Perret, il y a quelques heures qu'avant de rentrer à Mende vous aviez beaucoup d'amis; demain, vous ne les aurez plus, et demain vous aurez beaucoup d'ennemis. On vous croyait bon buissonnier, soufflant la haine contre les prêtres sermentés et contre les prêtres insermentés qui ont fait leur soumission: vous aviez pour vous les nombreux amis du désordre, demain vous ne les aurez

demain vous aurez pour ennemis les anciens faux dévots, qui ent seulement aux formes de la religion, qui sauront que, us tenez aussi beaucoup aux formes, vous tenez beaucoup au fond, à l'essence de la religion ; demain vous aurez conous les anciens beaux esprits, qui sauront que votre âme, raison, se nourrit de la foi chrétienne ; demain vous aurez re vous tout le monde. Excepté vous, lui a répondu l'abbé et, excepté ceux qui vous ressemblent. Monsieur, j'aurai ›urs pour moi les hommes vrais avec eux, vrais avec les au-

---

:ADE XC. — LA DÉCADE DES DEUX ÉGLISES.

n dit que dans une église de la ville, le soir, quand on était le point de fermer les portes, la piété s'est fait entendre au des voutes : Les églises sont vides ! Raccourcissez de plus lus les offices, jusqu'à ce qu'elles se seront de nouveau rem- ! Et vite ! et vite ! On dit aussi que, dans une église de la pagne, la piété a proféré ces mêmes paroles à travers le moent du bon vieux curé. Les chantres, les sous-chantres, les ents, les enfants de chœur, les sœurs du rosaire, n'ont pu ou t voulu les entendre.

DÉCADE XCI. — LA DÉCADE DES TEMPLES.

ous nous étions tous rangés encore ce soir autour de Ger- ; il a parlé ainsi : Un de mes grands plaisirs, et peut-être le grand, c'est d'entendre le temps présent redresser, corrile temps passé. Quelle fanatique, quelle diabolique fureur, sissez, que celle des parlements, surtout du parlement de louse, de faire couper la tête aux ministres qui prêchaient le désert, d'envoyer aux galères les hommes de leur audi-, et de faire raser les femmes, ensuite de les envoyer dans maison de force ! Ces martyres, ces persécutions, ont duré u'à la moitié de ce siècle.

J'ai été, depuis assez peu de temps, je ne m'en cache pas, dans le temple de Paris. La décence, le recueillement général, m'y ont édifié, et j'y ai entendu des sermons pleins d'un si pur christianisme que nos meilleurs curés auraient pu les prêcher eux-mêmes.

J'ai été aussi, à Paris, je ne m'en cache pas non plus, dans la synagogue des juifs, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je suis entré dans un temple, l'image de cet antique temple d'Israël, le seul, avant la venue de Jésus-Christ, qui enseignât Dieu et la morale, le seul où la religion ne fût pas outragée par une croyance et un culte abominables. Ce ne fut pas sans un sentiment de respect que j'entendis cette langue de quarante ou cinquante siècles, que faisait ressortir et qui faisait ressortir une excellente musique dans le genre du jour, exécutée sans instruments par un chœur de lévites de tous les âges. J'étais émerveillé, j'étais dans la joie, je remerciais Dieu de ce que la noble race d'Isaac et de Jacob n'était plus la lie des nations, de ce qu'elle n'était plus forcée à vivre de courtage, d'nsures, de la rognure des monnaies, de ce que les juifs étaient enfin propriétaires, citoyens, magistrats.

Dites-moi, Armand, a continué Gervais, vous qui trouvez une raison à tout, pourquoi les républicains vandales qui ont dévasté les églises n'ont-ils dévasté ni les temples des protestants ni les synagogues des juifs? Vous ne m'embarrassez nullement, a répondu Armand : c'est par la raison que les Montagnards frappaient sur les Girondins et laissaient en paix les royalistes.

DÉCADE XCII. — LA DÉCADE DES CIMETIÈRES.

L'avocat Lefèvre fait gloire d'être avocat; mais il se cache d'être auteur, il est auteur honteux. Mon neveu, me disait-il ce matin, ne s'avise-t-il pas de vouloir obtenir le prix que propose l'Institut au meilleur discours sur les nouveaux cimetières? Il n'a rien fait qui vaille, et cependant un pareil sujet est en lui-même si grand! Voici à peu près ce que je lui ai fait jeter sur le papier :

Durant notre ancienne ferveur religieuse, c'est-à-dire depuis le huitième jusqu'au seizième siècle, nous nous sommes fait enterrer le plus près que nous avons pu des lieux saints, des églises, des autels; nous avons acheté, par de riches legs, des sé-

ıres dans les cloîtres, dans les préaux des monastères. No-
;omte d'Armagnac, connétable de France, fut, à la lueur de
ɩ mille torches, apporté ici dans son tombeau, qu'il avait si
nifiquement fondé, et où il a reposé pendant quatre siècles,
u'au temps où les sépultures ont été violées en si grand nom-
dans toute la France. Nous avons sculpté, doré les tom-
ıx, tandis que l'intérieur de nos maisons, de nos palais, était
ɔle, sans ornement; mais à mesure que cette ferveur s'est
dic, nous avons négligé les lieux destinés à conserver nos
ɪres; et, enfin, vers les années de la révolution, nous les
ıs tout au plus enclos d'un simple mur de jardin, sans aucun
e, aucun emblème, aucun caractère distinctif, et dans l'in-
:ur, pas un monument, pas même une pierre tumulaire. Di-
-le cependant, aujourd'hui, au moment où nous parlons, il
est pas tout-à-fait ainsi; la révolution, surtout l'année de la
ur, a arrêté le débordement de frivolité qui insensiblement
;ait les idées morales.

ıes gens riches les premiers se sont montrés moins insou-
ts sur leurs sépultures; mais plusieurs, au lieu de vouloir être
rrés, comme autrefois, sous des lames de cuivre, au pied
piliers des églises, ou dans les caveaux, ont trouvé plus
able de reposer dans de beaux jardins ou sous des sites bo-
rs.

omme à Paris tous les gens riches n'ont pas dans les envi-
de grands jardins ou des maisons de campagne, les cime-
:s ont été divisés en trois parts : celle des fosses communes,
ue de vingt ou trente pieds, où les bières des pauvres sont
ssées comme dans les magasins du layetier de la paroisse;
des fosses particulières, qui sont comme les nôtres, mais
n paie neuf ou dix francs; enfin celle des tombeaux du beau
de, qui ordinairement consistent en un petit tertre planté de
ıins ou de lilas, sur lequel s'élève une dalle sculptée. Cette
e des cimetières de Paris gagne les villes des provinces.

me semble toutefois qu'on pourrait aujourd'hui mieux faire.
'abord la loi devrait mettre sous la sauvegarde des bonnes
ırs les anciens cimetières, empêcher qu'on en emportât la
pour en fumer les cultures. Elle devrait les faire planter
ɔres, les faire gazonner et les réserver pour les commémo-
ıns ecclésiastiques. A Rodez, la paroisse de Saint-Amans,
t la révolution, venait processionnellement, chaque année.
place du Bourg, saluer avec l'eau bénite la cendre des morts
recouvre le pavé d'une partie de la place, du côté de cette
:nne maison dont l'angle est soutenu par une grande et belle

trompe, et cette cérémonie avait quelque chose de touchant qui disposait bien l'âme. — La loi devrait ensuite ordonner que dans toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages où les cimetières sont encore au milieu des maisons, on en construirait de nouveaux à une distance de cent toises au moins. — Elle devrait en fixer l'étendue d'après la population. — Elle devrait prescrire que la clôture n'en fût plus en bois, en clayonnage, mais en maçonnerie de pierre cimentée de chaux et de sable.

Maintenant je suppose que je suis architecte. Une municipalité de la campagne me livre un terrain et me demande un cimetière. Je fais tracer une enceinte, un carré long, ou mieux encore, un ovale; je l'entoure d'un bon mur crénelé en créneaux triangulaires, surmontés de croix; j'environne au dehors l'enceinte d'une rangée de peupliers qui en suit le pourtour. Ces peupliers, de deux en deux, sont courbés l'un vers l'autre, de manière à figurer une suite d'arcades; au dedans de l'enceinte, même plantation, mais en arbres d'une espèce beaucoup plus petite. Cette architecture végétale donne seule et sans frais au monument son véritable caractère. Dans l'intérieur, une grande, longue croix en gazon semé de fleurs, dont la base s'appuie à la porte d'entrée, et le sommet ainsi que les deux bras touchent aux extrémités, divise en quatre parties le cimetière. Au milieu de la croix s'élève un cippe, au haut duquel est attaché un globe de verre, grillé en fer, qui renferme un fanal où brille continuellement la flamme d'une lampe, symbole de l'immortalité de l'âme. La principale porte où s'appuie la base de la croix gazonnée est à claire-voie, en barreaux de fer; les trois autres endroits de la clôture du cimetière où s'appuient les trois autres extrémités de la croix offrent une ouverture garnie aussi d'une claire-voie en barreaux de fer: ces claires-voies ont l'avantage de donner plus de jeu à l'atmosphère, et de laisser pénétrer l'œil dans cette terre, continuellement labourée par la mort.

Maintenant je suis au contraire appelé par la municipalité d'une ville. Je donne au cimetière la même disposition dans une dimension plus grande; mais, au lieu du portique de verdure intérieur, j'en élève un en pierre, divisé en arcades, destinées aux famille qui voudraient en faire l'acquisition.

Y aurait-il près des nouveaux cimetières, comme à Mayence, un dépositoire, ou bâtiment dans lequel on garde, quelques jours avant leur sépulture, les morts, un doigt passé dans un fil d'archal, qui communique à une sonnette? Je ne sais. Mais le traité de l'incertitude des signes de la mort par Winslow, mais le délai après le décès qui à Genève est de deux jours, mais les nom-

ses inhumations si cruellement précipitées, font trembler ceux qui ont médité à cet égard sur nos lois et nos usages. drait du moins ne pas négliger la découverte du docteur ce de Gorlits, l'Epreuve de vie, *Lobens prafer,* où il fait une génieuse application du galvanisme aux moyens de distin- de la mort apparente la mort véritable.

ı a proposé des ustuaires pour les cimetières des grandes s, où la mort ne cesse d'entasser les cadavres. Je suis bien d'admettre cette manipulation des ossements humains, qui ivent être réduits en poussière que sous le poids des siècles.

n a proposé aussi de décorer les cimetières de la statue du neil ou de la statue du Génie éteignant son flambeau. ns, si l'on veut, païens à l'Opéra, mais au cimetière soyons iens.

elui qui méritera le prix de l'Institut aura fait comme le reli- plan de la redoutable station où d'un côté finit le chemin le de ce monde, où du côté opposé commence le chemin in- le de l'autre.

DÉCADE XCIII — LA DÉCADE DU PÊCHEUR.

ı petite rivière de Bremont, avant de se jeter dans le Lot, fait ur d'une jolie colline couverte d'arbres au milieu de laquelle me maisonnette habitée par un pêcheur nommé Bourre-de-). Cet homme, connu dans les environs pour ne pêcher que oujon et des écrevisses, est entré aujourd'hui tenant fièrement ros barbeau à la main. Oh! oh! Bourre-de-Loup, lui avons dit, voici du nouveau; dans quelle mer avez-vous donc pê- in si gros poisson? Riez tant que vous voudrez, a-t-il répon- je n'en ai pas moins été obligé de le poursuivre pendant plu- s heures pour l'amener dans l'endroit d'où il n'a pu s'é- per; il m'a donné plus de peine, je vous assure, qu'une balei- En entendant parler de baleines à Bourre-de-Loup, on a ri re plus, et on lui a demandé s'il lui arrivait souvent d'en voir. n avait pêché de bien grandes. Ce n'est pas ici ni en France, l répondu, qu'on peut voir ou pêcher des baleines. On lui a andé où fallait-il donc aller. Dans les mers du Nord, a-t-il ndu en haussant le ton. Et par où faut-il passer pour y aller? -t-on demandé, en riant un peu moins. Par Rouen et Dun-

rque, où je me suis embarqué sur un vaisseau qui a suivi le emin ordinaire des baleiniers, ouest, est, nord. A ces mots, nvie de rire de la compagnie a fait place à la curiosité. On a ié Bourre-de-Loup de s'asseoir, et l'on s'est assis pour l'écouter.

Il est un âge, a-t-il dit, où l'envie de courir est très vive, où l'on ut voir toutes les choses extraordinaires dont on entend parler : partis avec un marinier de mes voisins pour voir les grandes ches de mer.

Nous allâmes d'abord à Royan, port célèbre par la pêche des rdines. Nous nous dîmes pêcheurs ; nous prouvâmes que nous tions, et que nous avions vingt ans, âge requis. Nous nous engeâmes pour une campagne ; c'était au mois d'avril. On nous mbarqua au nombre de cinq sur une chaloupe à voiles et à raies. Jusqu'à ce jour, je n'avais mangé que la moitié d'une sarine à dîner et l'autre à souper. Je vous laisse à penser si je dus tre joyeux de me trouver transporté au milieu d'une mer toute orée par l'innombrable quantité de ces poissons qui nageaient à a surface. Nous ne faisions que jeter nos filets, les enlever et les ider. Peu de temps nous suffisait pour remplir notre barque. Nous retournions vite vendre nos sardines à terre, où on les enaquait, avec du sel, dans de petites barriques par neuf ou dix nille. On me dit, et c'est, je crois, la vérité, que cette pêche n'occupait pas moins de quinze ou vingt mille personnes, et que la aleur ne pouvait en être estimée à moins de quatre ou cinq milions. J'étais arrivé à la mer maigre, exténué ; j'y fis carnaval ; e m'y engraissai. On aurait de la peine à croire quelles joues si ouffluees me donnaient les sardines.

L'année suivante, nous attendîmes avec impatience, pour nous emettre en mer, le temps de la harengaison ou pêche des harengs. Elle se fait au mois de septembre. Durant les brumes de l'automie vous verriez, au commencement de la nuit, la mer de la Manche couverte de bâtiments de diverses nations, tous illumiiés de plusieurs grandes lanternes. Nous traversions des bancs de iarengs, longs de plusieurs lieues, où nous pêchions, encore plus lru que les sardines, ces poissons attirés par la lumière. Nous tions au milieu des pêcheurs français, irlandais, écossais, anglais, allemands, hollandais, flamands. Point de débats, point le querelles. Il y avait pour tout le monde plus de poisson qu'on pouvait en emporter. On n'entendait que des cris de joie. Des chansons de toutes les langues retentissaient de toutes parts. Vous auriez dit d'une grande fête nocturne ou d'une grande vendange marine.

Pour avoir plus de profit, les gens de l'équipage et nous vou-

›s saler les harengs, car on peut donner à bord le premier Toutefois la salaison complète n'est faite que dans les ports. s voulûmes aussi les fumer. Nous allions sur le rivage, nous ›ssions des cheminées, nous y enfilions nos harengs par cinq ix mille, nous les y suspendions; nous allumions par dessous feu qui donnait peu de flamme et beaucoup de fumée : en ;t-quatre heures nos harengs étaient fumés ou saures. Bon ier que la pêche des harengs! On prétend que le produit en le de six à sept millions, et qu'il donne à vivre à trente mille onnes. Je puis dire aussi que c'est un saint métier : le pape net d'y vaquer dimanches et fêtes.

'aimais beaucoup la morue, mais je n'avais jamais pu en ger qu'après Pâques, parce qu'alors on n'en veut plus et elle n'est pas chère. J'ajouterai que cependant jamais je n'a- été à même d'en manger à mon appétit. Aussi, quoique sse fait de bons repas de sardines et de harengs, me tardait- 'en faire de morue. Le printemps vient; c'est le temps de .ir pour la pêche de ce poisson : je m'embarquai à Saint-Malo un des vaisseaux qu'on y emploie. Ils sont ordinairement de x cents tonneaux et de quatre-vingts hommes d'équipage. ıs étions un quart pêcheurs, et on nous donnait deux cents ıes, outre une grosse pièce de vin à chacun et le tiers du pro- t de la pêche.

Nous fîmes voile, toujours dans la direction invariable du cou- nt, et après quelques semaines de navigation nous arrivâ- s au grand banc de Terre-Neuve, qui est une montagne sous u de deux cents lieues de tour. C'est là que pour la première je vis des morues vivantes; j'en vis par grandes troupes; s on ne peut les prendre qu'une à une, avec le hameçon. Un ile pêcheur en prend, par jour, jusqu'à quatre cents. A me- › qu'elles sont tirées hors de l'eau, elles passent dans les ns du décolleur, qui leur tranche la tête avec une dextérité nirable; ensuite dans celles de l'habilleur, qui les ouvre; enfin s celles du saleur, qui les range et les sale par grandes piles ›ées dans le fond du vaisseau. C'est ainsi qu'on prépare la ›ue verte. — Quant à la morue sèche, on l'apporte à terre. ›ur de longs appareils de bois on la fait sécher au soleil et au t.

Quelques uns évaluent le produit de cette pêche à dix, douze ions; quelques autres plus haut. — On vend dans les ports ›orue quinze, vingt francs le quintal. C'est bien peu, me d.- -vous; je trouve, moi, que c'est trop : car vous n'achetez de poisson que la partie sans suc ou desséchée, c'est-à-dire qu›

vaut le moins. Pour manger vraiment de la morue, il ne faut pas être riche, il faut aller, comme moi, à la pêche de la morue à Terre-Neuve : la bonne morue en vaut certes la peine. Vous ne sauriez croire combien elle est blanche, tendre, fine, délicate. Aujourd'hui, quand je m'en souviens, je ne trouve rien de bon.

A la pêche de la morue, je m'aperçus que plusieurs matelots qui avaient été à celle de la baleine dédaignaient, ou, du moins, traitaient assez rondement ceux qui n'y avaient pas été, tandis qu'on avait une espèce de considération pour eux. Cette observation rendit encore plus vif mon désir d'aller à cette fameuse pêche.

Nous nous engageâmes, mon camarade et moi, avec un vieux armateur de Dunkerque, qui nous fit signer d'avance les anciennes conditions, entre autres : Que nous ferions matin et soir la prière, sous peine d'amende ; — Que nous ne nous enivrerions pas ; — Que nous ne nous prendrions pas de querelle ; — Que nous ne ferions pas de gageures sur la bonne ou mauvaise pêche ; — Que nous n'allumerions ni feu ni lumière, sans la permission du capitaine.

On nous paya un mois d'avance pour acheter nos hardes, qui devaient consister en bons gros habits, bonnes grosses chemises, bons gros bas, bons gros souliers. On nous avertit aussi de nous munir de brandevin, de pain d'épice, de quelques pots de confiture, surtout de vinaigre.

Nous mîmes à la voile, et aussitôt on n'épargna ni soins ni dépenses pour nous bien nourrir. A déjeuner une écuellée d'orge mondé, du beurre, du fromage ; à dîner une écuellée de légumes au lard, du poisson ou de la viande. A souper aussi bonne et meilleure chère. Le biscuit, la bière à discrétion. Plus nous avancions vers le nord, plus souvent le capitaine répétait à l'équipage : Allons, mes amis, je vous en prie, mangez ! buvez ! vous ne mangez pas ! vous ne buvez pas ! le froid vous saisira. Il avait raison. Quel froid ! nous étions obligés de mettre par-dessus nos habits d'épaisses couvertures, de souffler dans nos doigts; c'était au mois de juillet. Les brumes devenaient souvent si épaisses, que les vaisseaux de la flotte s'appelaient avec de grandes trompettes. Nous naviguâmes tant et tant, que nous vîmes enfin des baleines. J'aurais voulu alors n'en avoir jamais vu. Il est vrai que la première que nous rencontrâmes était une des plus grosses; elle avait près de deux cents pieds; vous auriez dit, pour le volume et la couleur, de notre grande vieille église, nageant au milieu de la mer. Il me semblait que ses deux terribles petits yeux ne regardaient que moi ; elle ouvrit la bouche, qui

›arut plus large qu'une porte de la ville de Mende. J'aurais u fuir, reculer jusque dans le Gévaudan ; mais le vaisseau çait au contraire rapidement, à force de voiles et de rames. is tout effrayé ; ceux de mes camarades qui se trouvaient i pour la première fois à cette pêche ne l'étaient pas moins. autres, les yeux fixés sur la baleine, trépignaient de joie, ıient, dansaient. Enfin cinq hommes se jettent dans la chae, et dans ce moment l'abordent. Le plus petit prend un brilharpon aussi long que lui, s'avance, et, se dressant, le lança baleine. Aussitôt elle plongea, ayant dans le corps le harpon, ıel était attachée une corde de plusieurs centaines de brasqu'on lâcha à mesure qu'en perdant son sang, elle s'enfon. Quand elle l'eut tout perdu, elle revint sur l'eau, et tous les ɔlots, et moi comme les autres, de l'achever à grands coups ance. On courut à plusieurs autres, qu'on harponna de mê-Il y en eut une qui s'enfuyait avec une telle vitesse, qu'elle ; aurait échappé, si un de nos officiers ne l'eût harponnée à ›uvelle manière des Anglais, en lui tirant un coup d'espinchargée avec un harpon. Nous revînmes à la première ; nous urnâmes sur le côté, et, avec nos souliers armés de cram-;, nous nous élançâmes dessus. Nous en découpâmes le lard pièces de huit pieds de long sur quatre de large, que nous âmes au vaisseau. Une baleine, lorsqu'elle est d'une belle seur, vous donne jusqu'à quinze, seize mille francs de pro-Elle vous rend jusqu'à cent, cent vingt barriques d'huile. La ue seule vous rend huit, dix barriques. On tire la graisse ou ; de la baleine en faisant fondre son lard dans des chaudiè-·hauffées sur des fourneaux de briques nouvellement prati-; à l'entrepont par François Soupite, d'où, au moyen de des cuillers, de grandes passoires, de grands entonnoirs, on onne dans de grandes futailles.

out est grand à la pêche de ce grand poisson. Je vous avouenême que, lorsque j'en fus revenu, je ne me crus plus de la ıe taille.

: retournai une deuxième, une troisième fois à la pêche de ıleine ; mais enfin on s'accoutume à tout, excepté à ne pas ir son village. Après de longues années d'absence, j'y arriıvec plus de plaisir que j'en étais parti. Je rentrai dans ma mière, plein de souvenirs de tout ce que j'avais vu. La nuit. ıd je ne puis dormir, j'y fais couler un bras de l'océan, j'y ne des baleines, je les harponne ; elles reniflent des masses ı plus haut que le sommet des montagnes ; je me fais peur. e donne du plaisir. Le jour, je redeviens, comme avant de r, petit pêcheur de grenouilles et d'écrevisses.

DÉCADE XCIV. — LA DÉCADE DU BOSSEMAN.

Le bosseman du *Jason*, qui est venu se faire villageois à Marhastel, est le meilleur homme du monde, pourvu qu'on ne veuille pas chercher dans le dictionnaire la définition de bosseman, bas-officier de marine, garde des câbles, des ancres et des bouées, que, dans nos montagnes, on prend pour une espèce de dignitaire. Le bosseman a d'ailleurs dans le pays la réputation d'un homme qui a beaucoup vu, surtout la réputation d'un grand marin. Nous nous trouvions chez lui la semaine dernière. Il entra un homme de sa connaissance qui, dès le premier instant, nous parut être un précepteur ou un régent, ou un professeur, ou un auteur. Monsieur, lui dit cet homme, qui avait l'air pensif, préoccupé, vous êtes là tranquille auprès de votre feu, sans affaires urgentes, à ce qu'il me paraît; voudriez-vous m'écouter quelques moments? Depuis assez long-temps j'ai le dessein d'écrire sur la marine.

Titre de l'ouvrage. Et je suis encore à chercher mon titre. — Monsieur, sur quelle partie de la marine voulez-vous écrire? — Sur l'histoire de la marine française au XVIII siècle. — Eh bien! voilà votre titre tout fait; il n'en est pas, je crois, de plus simple ni de plus clair.

Introduction. Monsieur, reprit le régent ou l'auteur, je ne suis pas moins embarrassé pour faire mon introduction. — Prenez garde d'être long, c'est un grand défaut, et c'est le défaut de ceux qui écrivent sur ce qu'ils ne savent pas; aussi toutes ou presque toutes vos introductions à l'histoire de la marine sont démesurément, désespérément longues. Cependant il faut toujours, comme on dit, commencer par le commencement, et, dans tous les cas, ramener le lecteur aux origines. Il faut donc que, dans un grand beau vaisseau du premier rang, percé de cent, de cent vingt canons, par exemple *le Jason* où j'ai eu l'honneur de servir, vous lui fassiez voir, en rétrogradant, tous les vaisseaux qui depuis et avant les Phéniciens ont précédé celui-là; il faut que, dans ceux qui le montent, qui le manœuvrent, vous lui fassiez voir, aussi en rétrogradant, tous ceux qui ont monté, qui ont manœuvré les vaisseaux; mais de plus il faut aller, aller vite, il faut

er avec rapidité, avec la rapidité du vaisseau qui a déployé
ıtes ses voiles à un bon vent.

CHAPITRE I. — *La construction.* Monsieur le bosseman, dit
régent ou l'auteur, j'ai commencé, moi aussi, par le commen-
ment, par le chapitre premier, par la construction, par les bois
l'on y emploie : le pin, *pinus picea monœcia monadelphia*
nnœi; le melèze, *pinus larix monœcia monadelphia Linnœi;*
chêne, *quercus robur monœcia polyandria Linnœi.* Le bosse-
an, impatienté contre tant de science où il ne comprenait rien,
surtout impatienté de se voir faire la leçon sur son art et chez
i, reprit avec une espèce d'aigreur : Peu importe que votre lec-
ur sache tout cet inutile latin de botanique ; ah ! apprenez et
prenez-lui que depuis que les Anglais dominent les mers nous
mmes obligés de tirer nos bois non comme autrefois des vastes
rêts qui couronnent le pôle septentrional, des forêts de la Ru-
e, de la Suède, du Danemark, les dominateurs de la mer ne
ous le permettraient pas ; mais d'aller chercher péniblement et
spendieusement à travers les terres, dans les forêts de la Prus-
, de la Turquie, de l'Italie, la moitié du bois qui nous manque,
otamment pour les pièces de quilles, d'étambots, de brions et
plançons, pièces principales que vous ne connaissez pas, et que
alheureusement pour vous votre lecteur peut de son côté connaî-
e. — Mais, Monsieur, nous avons les bois de la Corse. — Les
vez-vous vus? Je les ai vus, moi : ils sont vraiment fort bons;
ais ils seront d'une très difficile exploitation jusqu'à tant que
s chemins en rendent les transports praticables.

C'est, je crois, le moment de dire à votre lecteur que la for-
e, la coupe et la grandeur des anciens vaisseaux et des vais-
aux actuels, est à peu près la même ; que les vaisseaux de pre-
ier rang ont toujours leurs 60 mètres de long, leurs 16 mètres
large. Il est à remarquer en outre que plusieurs de nos vais-
aux sont doublés en cuivre, ce qui, malgré les inconvénients,
s rend plus solides, meilleurs voiliers. Aujourd'hui ils font or-
nairement 60 lieues par 24 heures. Dites-lui qu'on distingue
mme parfaits les vaisseaux qui par leur forme, leur pondéra-
on, sont les plus propres à vaincre l'action des eaux et des vents,
ı quelquefois, au contraire, à s'en servir ; qu'en général, si l'on
asse les vaisseaux par rang, ceux de plus bas rang, ceux du cin-
ıième, portent 50 canons, ceux du quatrième 60 à 68, ceux
ı troisième 68 à 80, ceux du deuxième 90 à 110, ceux du pre-
ier 110, 120, 130, et que dans la suite le nombre en sera au
essus, car depuis cinquante ans les proportions s'agrandissent
ne cessent de s'agrandir. Aujourd'hui les Anglais sont nos ri-

aux dans l'architecture navale, et les Américains le deviennent. Je suis là pour vous soutenir. — Affirmez à votre lecteur qu'avant la révolution nous étions sans rivaux. Cependant, Monsieur, il y a toujours eu et il y a toujours encore un grand défaut dans nos vaisseaux : les cuisines et les offices ont toujours été et vont toujours en s'élargissant, tandis que les sabords sont toujours restés et restent toujours si étroits qu'il est difficile d'y bien manœuvrer les canons ; mais que les habiles charpentiers qui dessinent les gabarits, qui construisent les vaisseaux de la marine militaire destinés à se mettre en ligne de bataille, et par cette raison appelés vaisseaux de ligne, de même que, par imitation ou par analogie, nos régiments, nos troupes destinés aussi à se mettre en ligne de bataille, ont été appelés régiments de ligne, troupes de ligne ; que ces habiles maîtres charpentiers, nos architectes de vaisseaux, soient honorés, comme en 1765, du titre qui leur appartient, de celui d'ingénieurs constructeurs, avec la croix de Saint-Louis, si on la rétablit, ou telle autre qui la remplacera !

CHAPITRE II. — *Les agrès.* Monsieur, après le chapitre premier incontestablement le chapitre deux ; mais, dans l'ordre analytique de votre art, après la construction l'agréement doit-il suivre ? — Oui, si l'on veut ; toutefois, sachez que l'on n'agréera jamais bien un vaisseau d'après la définition des dictionnaires, qui ne font point comme vous, qui écrivent sans nous consulter. Agréer un vaisseau, c'est lui donner ses ailes, c'est-à-dire ses vergues, ses voiles, ses cordages, pour aller, ses gros sabots, ses grosses ancres, pour enrayer, pour s'arrêter. Et ici je suis obligé d'avouer, quoique aussi bon patriote qu'un autre, que la filasse, la corderie et la voilure du Nord nous manquent ; mais nous pouvons avoir de meilleures cultures de chanvre, de lin, transporter chez nous l'espèce du chanvre de Livonie, celle du lin de Sibérie, le métier et la double navette russes.

CHAPITRE III. — *L'approvisionnement.* A cette heure, a continué le bosseman, si j'étais de vous, je ferais un chapitre de l'approvisionnement, qui est une des parties de l'équipement. Pour nous, si attentifs à ce que disait le bosseman, la cambuse du vaisseau devint alors le marché d'une petite ville, où l'on voyait toutes sortes de provisions achetées, payées et successivement devant nous distribuées. Monsieur, ajouta le bosseman, on a, dans les livres, fait grand bruit des découvertes sur le dessalement de l'eau de la mer ; mais, en conscience, je dois vous dire, moi, qu'elles sont encore bien peu profitables, car le charbon nécessaire à leur distillation ou à leur filtrage est supérieur à celui de

ι douce qu'on embarquerait. Quant à la conservation des fa· s par l'étuvage, et à celle de la viande par la dessiccation, ; direz que nos chimistes ont beaucoup fait, et, si vous êtes ;, vous nommerez Cadet de Vaux, d'Arcet.

HAPITRE IV. — *L'armement.* Monsieur, dit encore le bos- an au régent ou auteur, qui ne s'attendait guère à voir sortir atin de la bouche du bosseman, j'ai toujours admiré ce pas- des Écritures : *Terribilis sicut castrorum acies ordinata,* ible comme une armée rangée en bataille ; cela est encore ; vrai de nos grands vaisseaux ceints d'une triple ceinture tillerie, lorsque ayant abattu les portes des sabords ils lais- ; voir cent vingt ou cent trente bouches de bronze, lorsqu'un · de revue mille, douze cents baïonnettes, brillent sur leurs es entre des rangées de piques, de sabres, de haches et au- instruments d'abordage. Il me vient en ce moment dans la noire que souvent pendant les combats, lorsque le boulet emi frappait nos mâts, ou du moins entamait la partie supé- ire de la coque, j'ai entendu les recrues témoigner leurs ntes que la soute aux poudres prît feu ; ils ne savaient pas elle est prudemment placée au-dessous du niveau des eaux. Mais, monsieur le bosseman, pour faire l'histoire de la ma- ;, et surtout celle de son armement, ne faudrait-il pas dire l était l'armement des siècles précédents? — C'est à vous, ints, votre grande affaire, et, j'en conviens aussi, un peu ôtre. L'armement du temps de Louis XVI me semble à peu ; le même que le nôtre ; mais si l'artillerie n'a guère changé, en est pas de même des artilleurs. En 1786, les anciens ar- urs, faisant le service de l'artillerie concurremment avec le et économique corps des canonniers bourgeois, qui un jour nient la hache du charpentier et un autre chargeaient et ti- nt le canon, furent remplacés par le corps royal des canon- s-matelots, régis par une ordonnance longue et diffuse qui, cette seule partie, n'a guère moins de cent pages. Vous ·z encore à écrire qu'en même temps le commandement de illerie fut ôté aux officiers de vaisseau et donné aux officiers corps royal d'artillerie des colonies.

HAPITRE V. — *Les vivres.* Monsieur le bosseman, que man- -vous? que buviez-vous? que mangent, que boivent les ins? — Le plus grand nombre, c'est-à-dire les matelots, ont un pour leur ration une livre et demie de pain ou une livre tre onces de farine, ou une livre deux onces de biscuit ; de ·, ils ont le matin trois onces de fromage ou deux onces de ines, ou une once de harengs : c'est leur déjeuner ; vers le

nilieu du jour, lorsqu'on ne leur donne pas une demi-livre de œuf frais, ils ont ou cinq onces et demie de lard ou quatre nces de morue : c'est leur dîner ; le soir, voyez-les souper tout utour d'une grande chaudière d'où sortent quatre, cinq cents cuellées de riz ; ou quatre, cinq cents écuellées de pois.—Sans ucun doute ils boivent? — Sans aucun doute, et ils ont tantôt rois quarts de pinte de vin, tantôt un cinquième de pinte d'eau-le-vie, tantôt une pinte et demie soit de cidre, soit de bière. L'ordonnance nous passait à nous sous-officiers ration et demie.

Sur mer, aussi bien que sur terre, on est quelquefois malade; lors il faut faire un peu diète. L'ordonnance passe par cent hommes, par mois, pour les malades, dix-sept poules, pas davantage; par cent hommes, par mois, cent vingt œufs, pas davantage; par cent hommes, par mois, six livres de beurre, pas davantage; par cent hommes, par mois, quinze livres de pruneaux, pas davantage; et pour les sucrer, par cent hommes, par mois, quatre livres de sucre, pas davantage.

CHAPITRE VI. — *La solde.* On demandera à mon histoire de a marine française quelle est la solde des marins : monsieur le bosseman, quelle est-elle? — Les marins ne sont pas payés par our comme les soldats ; quand j'étais matelot, nous avions successivement, suivant les progrès de notre instruction, suivant l'utilité de notre service, quatorze, seize, vingt-une livres par mois. N'est-ce pas que nous étions bien payés? Vous saurez que es matelots de la marine marchande avaient trente, quarante-cinq livres par mois, et on les payait sans retard; et nous, qu'on ne payait qu'au bout de deux ou trois ans, comme en 1783, nous étions obligés de nous trouver ou de nous dire contents et satisfaits, surtout lorsque nous étions entendus de notre capitaine de vaisseau, qui n'avait pas moins de seize milles livres par an.

CHAPITRE VII. — *L'équipage.* Le régent ou l'auteur reprit avec modestie : Maintenant vient le chapitre de l'équipage. A ces mots le bosseman sembla se grandir du double de sa taille. Monsieur, dit-il, prenez un sifflet, siflez ! et aussitôt voyez magiquement accourir sur le pont mille, douze cents hommes, qui successivement se rangent devant vous, comme je le voyais plusieurs fois par jour lorsque j'avais l'honneur et le bonheur de servir sur *le Jason ;* entendez ces douze cents voix crier toutes ensemble : Commande ! Si vous voulez instruire méthodiquement votre lecteur, faites défiler devant lui tout l'équipage, tout ce qu'on entend ou qu'on doit entendre par l'équipage : les matelots, en commençant par les mousses de seconde et de pre-

ère classe, les novices de seconde et de première classe, en ntinuant par les classes de matelots, et observez indistinctement à l'égard de tous que, depuis la révolution, pour passer une classe à l'autre, il est des conditions d'âge et de service variablement fixées; observez surtout qu'aujourd'hui l'instruction est une, qu'il y a sur chaque vaisseau de vingt canons et au ssus une école de lecture, d'écriture, de calcul et d'hydrographie; qu'il y a encore sur chaque vaisseau une école de matelotage, et encore dans chaque port une école de mathématiques ures et de mathematiques appliquées.

Ecoutez, Monsieur, écoutez : vous allez certainement à cette eure parler des sous-officiers, souvent, par leur science et urs talents, au dessus des officiers : car, lorsque notre langue voulu aller prendre ses comparaisons dans les classes maritimes, elles les a prises parmi les sous-officiers, et d'abord parmi s timoniers : elle a dit que tel grand ministre tenait bien le timon de l'état; et ensuite, à côté du timonier, elle a pris le pilote : elle a dit que tel autre était un excellent pilote qui gouvernait bien au milieu des tempêtes et des orages. Eh bien! entrez ns autre façon avec votre lecteur dans un vaisseau. Nombrez s sous-officiers actuels, les 50 maîtres d'équipage, les 60 maître canonniers, les 36 maîtres charpentiers, les 36 maîtres alfats, les 18 maîtres voiliers. Et, maintenant, faites surtout onnaître les temps présents par les temps passés. J'ai vu celui es quatre compagnies des gardes de la marine, cette ancienne cole navale militaire, où la première condition d'admissibilité 'était ni la science, ni les talents, ni les vertus, ni le courage, ais les preuves de noblesse vérifiées par le généalogiste-juré de essieurs les gardes de la marine et du pavillon. Alors leurs appointements étaient de trois ou quatre cents francs secs. Maigre nère, en même temps que beau chapeau bordé en or, boutons orés, bel habit de fin drap bleu, beau collet, beaux revers, eaux parements écarlate; mais ensuite longues et sévères études théoriques et pratiques, voyages lointains. On leur enseinait aussi à dresser des cartes marines, où les récifs, les brisants, les bancs de sable, les courants de mer, les bas-fonds, les ébouquements, les gisements des côtes, étaient marqués si exactement que le navigateur n'avait à craindre de naufrages que ceux ne pouvaient occasionner les ouragans et les tempêtes.

Ils savaient que de nos jours, bien que les déclinaisons de l'aiguille aimantée fussent mieux connues, la boussole, qui durant us de cinq siècles a presque seule guidé nos marins, n'était plus l'un des moyens de direction; que les autres moyens étaient

ables des satellites, le loch ou compte-pas, les montres ma-
s. On leur en faisait faire l'application, et souvent moi qui
s parle, je les ai vus reconnaître avec surprise que, lorsque
observations des longitudes et des latitudes étaient faites avec
esse, deux navigateurs, partis du même port de France pour
au même port d'Amérique, devaient décrire dans leur route
ctement le même angle; je dis le même angle, et non la
ne ligne; je le dis pour les habitants des villes de l'intérieur,
croient que sur mer on va toujours dans une direction
te, que le meilleur vent est celui qui vient en poupe, et
la France entretient encore des galères sur la Méditerra-
.

Ce corps était d'ailleurs, comme celui des mousquetaires, su-
be et difficile à vivre. Aussi, par l'ordonnance de 1786, fut-
formé et divisé en trois classes d'élèves. La troisième rece-
les jeunes gens âgés de 15 ans, sortant des colléges voisins
grands ports. Ces élèves, après huit mois de navigation et
s examens sur les premiers détails de pratique, passaient à la
xième classe, dont le directeur était un capitaine de vaisseau,
s dont les professeurs pratiques étaient des sous-officiers,
que le maître d'équipage, le maître pilote, le maître canon-
. Vous voyez qu'ils pouvaient être en plus méchantes mains.
r parvenir à la première classe, trois ans de navigation, sui-
de sévères examens sur les différentes parties de l'art, étaient
spensables. Depuis la révolution, les nouveaux gardes, au-
d'hui les aspirants de la marine, n'ont plus nécessairement à
nobles, mais à savoir aussi bien, sinon mieux, les mêmes
ses que les élèves nobles leurs prédécesseurs. Ils n'y ont pas
qué, peut-être autant par vanité que par devoir. Ah! si je
nais au public mes mémoires, comme quelquefois la déman-
ison m'en prend, je dirais que la plus libérale concession que
oi ait faite au progrès de l'art, c'est lorsqu'en 1791 elle n'a
s exigé de certificat d'étude, de science, d'instruction; qu'elle
t contentée de la preuve d'étude, de science, d'instruction,
r parvenir à tous les grades, en concurrence avec ceux qui
ient complété leur cours d'études théoriques et pratiques.
si, lorsque j'en sais assez je le prouve, et, comme les autres,
uis admis aux places des 300 aspirants, des 200 enseignes,
800 lieutenants, des 180 capitaines, des 18 contre-amiraux,
9 vice-amiraux, des 3 amiraux.

CHAPITRE VIII. — *Les manœuvres.* Vous voulez, Monsieur,
e le chapitre des manœuvres, c'en est vraiment ici la place.
enez votre lecteur par la main, et dites-lui que l'art de bien

ienter les voiles est décisif dans les combats; apprenez-lui sur-ut, bon gré mal gré, que, lorsque deux flottes ennemies se ren-ntrent, la meilleure ligne n'est pas celle du vent, mais que ;st fort souvent celle qui lui est perpendiculaire. L'art de par- · et de commander à une flotte par les signaux fait aussi partie la science des manœuvres. Essayez avec votre lecteur les di-:rs ordres de bataille; et s'il est habile, il demeurera d'accord ec vous que l'ordre angulaire est un des meilleurs. Ne laisse is rompre ta ligne, disait en ma présence un vieux capitaine de aisseau à son fils nouvellement promu à ce grade; péris plutôt, .r il y a aujourd'hui et il y aurait toujours dû y avoir peine de ort. Je vous dirai ici, et vous pourrez dire qu'en l'année où je e suis retiré du service, notre chef d'escadre, par manière de création militaire, divisait quelquefois en deux, dans les rades ; nos stations, notre flotte, toute de petites chaloupes. Une moi- ; portait pavillon français, et l'autre pavillon anglais. Nous ous battions, et, comme de raison, le pavillon français était ainqueur. Cette guerre figurée attirait du monde. Un jour en-e autres nous représentâmes une descente en Angleterre sur le vage français. Elle se fit avec le plus grand ordre; notre artil-rie, notre mousqueterie, foudroyèrent l'armée ennemie, la baïon-ette acheva. Alors nous criâmes, aux grands applaudissements es spectateurs de toutes nations : L'Angleterre est vaincue! les ers sont libres!... Malheureux que nous étions! c'était le jour ême où, à 900 lieues de là, se livrait la bataille d'Aboukir! h! l'embossage, pas plus que le retranchement, ne convient ière à la vivacité française.

CHAPITRE IX. — *Le code.* Faut-il donc faire toujours le pro-:s au temps passé, même lorsqu'il s'agit de procédure? Un ma-lot se rendait coupable d'un délit : l'officier de quart le faisait rêter, et le jour même ou le lendemain le capitaine s'emparait ; lui, et, assisté seulement de l'écrivain du vaisseau, procé-ait contre lui, et lui faisait son procès, sans assistance de dé-nseur ni avocat, sans aucune publicité. Aujourd'hui la protec-ice procédure par jurés est, depuis le décret des 16, 19 et 21 oût 1790, entrée dans nos vaisseaux. Le marinier prévenu d'un élit est traduit devant un jury composé de ses supérieurs, de s pairs ou de ses inférieurs, lorsqu'il en a. Si le jury reconnaît ie le délit n'existe point, le prévenu est aussitôt mis en liber-; s'il reconnait au contraire que le délit existe, le conseil de stice, qui représente les juges du tribunal, prononce le juge-ent. Ce jugement est revu par une cour martiale séante au isseau commandant l'escadre dont fait partie le vaisseau de

délinquant, ou si le vaisseau ne fait partie d'aucune escadre, ce jugement est revu par une autre cour martiale, séante au port le plus prochain, qui en ordonne l'exécution.

Nous sommes, je le suppose, montés au haut de l'échelle des délits; descendons. Il s'agit de moindres délits; vous pouvez les punir de moindres peines, des garcettes, de la bouline, de la cale, du cabestan, et enfin les lianes que la loi nous a remises, à nous sous-officiers, et comme un instrument de peine, et comme un signe de distinction.

CHAPITRE X. — *Effectifs chronologiques de notre marine.* On peut voir par les conditions des divers traités de paix conclus entre la France et l'Angleterre les divers effectifs de notre marine. En 1713, à la paix d'Utrecht, la France cède à l'Angleterre une partie de ses colonies, et son territoire se tache par la démolition des fortifications et du port de Dunkerque; l'effectif de la France était alors de trois vaisseaux. — En 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, la France traite d'égal à égal; elle ne perd ni ne gagne. L'effectif de notre marine était accru. — En 1763, notre effectif, réduit de plus de moitié, tombait de vétusté; nous perdîmes encore une autre partie de nos colonies dans les deux Indes. — En 1783, la mer se présente comme une vaste table de joueurs, où notre enjeu était de quatre-vingts vaisseaux, d'autant de frégates; aussi la paix se fait-elle de nouveau comme à Aix-la-Chapelle, d'égal à égal, et Dunkerque n'est plus honteux de son port, que l'Angleterre, pendant soixante-dix longues années, avait tenu pour ainsi dire ensablé, enchaîné, muré, fermé, sous la garde de son commissaire payé par la France. Enfin en ce moment, en 1800, nous avons, malgré nos pertes, environ cinquante vaisseaux, chiffre moyen de notre marine depuis deux siècles.

Maintenant, maîtres de cette péninsule italienne, c'est-à-dire de cette antique marine des Vénitiens, des Pisans et des Génois, maîtres de cette belle marine espagnole qui devrait dominer toutes celles de l'Europe, maîtres de la riche marine de la Hollande et des villes anséatiques, auxquelles la haine anti-fraternelle joindra la marine des États-Unis, maintenant, si nous sommes encore obligés de nous battre sur mer, cette fois encore nous ne serons pas sûrs d'être battus.

CHAPITRE XI. — *L'administration.* Monsieur le bosseman, je vous avoue que je ne sais pas grand'chose pour remplir mon chapitre de l'administration. — Que savez-vous? — Qu'avant la révolution il y avait, sous différents noms, jusqu'à quatre cents commissaires des classes, que chacune des neuf escadres

ait ou son intendant, ou son commissaire chargé de l'état de la mptabilité. J'ai trouvé tout cela dans un livre qui ne m'en a pas davantage. Qu'en est-il aujourd'hui? — Eh bien! tous ces iciers sont en plus grand nombre et mieux payés, n'importe 'ils soient écrivains, inspecteurs de travaux, intendants des rts, n'importe leurs autres emplois.

CHAPITRE XII. — *Les trois corps*. Le bosseman s'était ar-é; mais le régent, ou l'auteur, avec un Ensuite, monsieur, remis la narration en mouvement. Deux mots comme deux lle suffiront, a continué le bosseman. La marine militaire est isée en trois corps : celui des matelots, celui des officiers et ui de la plume; les deux derniers, cela va sans dire, sont en-mis l'un de l'autre. Celui de la plume avait fait abaisser le rps des officiers du temps de l'Assemblée constituante; mais ut à son tour abaissé du temps du comité de salut public. De-is le directoire, il a repris un peu de hausse, ou, comme di-it les matelots, il est revenu sur l'eau.

CHAPITRE XIII. — *Combats et batailles*. Il y avait quelques ments que je voyais dans les mains du régent ou de l'auteur belle feuille de papier pliée proprement, qu'il a voulu ouvrir, ılu lire. Aux premières lignes, le bosseman l'a brusquement été, en lui disant : Monsieur, votre morceau si bien placé dans poème est, comme celui de votre tempête, fort déplacé dans histoire de la marine. C'est un de ces brillants morceaux de re, une de ces belles perles que l'Océan rejette sur ses côtes. outez, écrivez! Victoire de Toulon en 1744 : les flottes com-iées de France et d'Espagne rencontrent la flotte anglaise à la iteur de ce port; la flotte anglaise est battue. Victoire dans la r des Indes en 1746 : La Bourdonnais bat une escadre an-ise, s'empare de Madras. Deux victoires sur la flotte anglaise à hauteur du cap Finistère en 1747. Défaite de Terre-Neuve 1755 : Dubois de la Touche, commandant de l'escadre fran-se, est attaqué par l'amiral anglais Boscawen; il perd deux sseaux. Victoire de Minorque en 1756 : l'amiral Bing, qui ıt dégager le fort Saint-Philippe, attaque La Galissonnière x attérages de cette île; il est battu. Victoire indécise en 1778: flotte française, commandée par le comte d'Orvilliers, et la tte anglaise, commandée par l'amiral Keppel, se combattent à essant pendant plusieurs heures. Autres victoires indécises en 80 : aux Antilles, le vice-amiral comte de Guiche et l'amiral dney se combattent en diverses rencontres. Défaite de la Do-nique en 1782, la flotte française, que le comte de Grasse nmande, est battue par la flotte anglaise de l'amiral Rodney;

Grasse est fait prisonnier. Défaite de la flotte fran-
;ôtes de Bretagne en 1794 : le vaisseau amiral por-
representant Jean-Bon Saint-André. Défaite d'Aboukir en
; l'amiral français Brueys embosse sa flotte sur le rivage
ı rie ; il est attaqué par l'amiral anglais Nelson ; il perd
ue et la vie.

. suffira, ou sera du moins assez long : car les batailles de
peu variées, le sont bien plus par leur cavalerie,
ıe, leur artillerie, par leurs grands mouvements,
e qui couvre plusieurs lieues de terrain, que les
où les vaisseaux, qui remplacent les bataillons,
n'en présentent ni les marches, ni les contre-mar-
loiements, ni les charges à la baïonnette, ni les
ides manœuvres de la cavalerie. Cela me paraît
i.

.PITRE XIV. — *La marine marchande*. Le bosseman , ne cessait de rire depuis quelques instants, et sans vouloir word en faire connaître le sujet; il riait en regardant le pauvre régent ou auteur, qui ne savait trop quelle contenance tenir. Enfin, en reprenant le sérieux, il lui parla ainsi : Eh! monsieur l'historien, jusqu'ici pas un mot, pas un petit mot encore sur la marine marchande, qui, depuis l'année 1791, ne fait plus qu'un corps avec la marine militaire, est avec elle la marine? En vérité, il fallait tous les gothiques et vieux deraisonnements de notre raison pour déclarer qu'un des deux bras du même corps était plus noble que l'autre, que le bras qui nourrissait, qui renforçait le bras qui combattait, était moins noble ou n'était pas noble, que le sang de l'un ne pouvait noblement circuler dans les veines de l'autre. Telle n'était pas l'opinion du comte vice-amiral d'Estaing, qui demanda à la marine marchande cent cinquante jeunes gens pour les incorporer dans les gardes de la marine; et cependant que ces politesses mêmes outrageaient la marine marchande, elle fournissait à la marine militaire les matières de ses vaisseaux, des hommes pour les travailler, des armes pour les armer, des matelots pour les manœuvrer, en même temps que par ses continuels transports elle liait la France aux productions des climats les plus lointains et les climats les plus lointains aux productions de la France. En un mot, pour me restreindre à cette seule considération, la marine marchande est la mère de la marine militaire ; la marine militaire ne peut nier son origine.

CHAPITRE XV. — *Les colonies*. Monsieur le bosseman, je n'en doute pas, vous avez été souvent dans les colonies? — Oh! si j'y ai été souvent! J'y ai été aussi souvent qu'à Ténières. —

ais dans les colonies, avez-vous vu les troubles, les insurrec-ns, les incendies? — J'étais à l'île Bourbon. — J'ai vu, moi i ne suis pas sorti du pays, un homme qui en 1791 était à int-Domingue, dont il m'a parlé fort longuement; je crois l'en-ndre encore: écoutez-le. De toutes nos colonies, Saint-Domin-e était la plus belle, c'était notre plus belle province d'outre-er. Oh! folie de nos avocats des assemblées constituante, lé-slative et conventionnelle! Au moment où le bill de Wilberforce ait adopté, où l'Angleterre promettait la liberté des esclaves, s assemblées la leur donnent, et presque aussitôt elles la leur tirent à demi, cependant que les blancs, les maîtres, affichent mépris le plus outrageant pour la couleur noire, même pour lle qui par quarteron et tierceron s'approche de la blanche. lors les noirs furieux mettent à leur tête les mulâtres, encore us furieux; le fer et le sang, la flamme et les cendres, couvrent quelques jours ces beaux pays de café et de sucre.

En 1713, nous avions perdu une partie du Canada; en 1763, ous avions perdu l'autre; à la révolution nous avons achevé de erdre toutes nos colonies. On avait coupé les bras à la marine France; maintenant on vient de lui couper les jambes.

Nous avons voulu, a continué cet homme, nous avons voulu voir de ces grandes fermes de café, de cacao, de sucre, de coton, ais ensuite nous n'avons pas voulu les entretenir, les défendre. ous avons mis tout en infanterie, en cavalerie, rien en marine. ous avons fait un train d'enfer sur terre et peu de bruit sur er. Nous avons laissé les Anglais angliser une partie du mon-, comme nous laisserons les Russes ou Moscovites moscovi-r l'autre. — Mais, lui dis-je, que fallait-il faire? — S'il est utile, me répondit-il, de revenir sur ce qui aurait dû être et ce ui n'a pas été fait, il ne l'est pas de chercher ce qu'il y a main-nant à faire. Qu'avons-nous à faire? Nous avons à regarder la rte; et si nous ne sommes les aveugles de Calcédoine, nous errons que la nature a fait couler aux bords méridionaux de no-e France le grand canal de la Méditerranée, où elle lui a jeté s deux piles d'un pont pour aller seigneurier l'Afrique, pour ler la civiliser. Une de ces deux piles, la Corse, nous appar-ent; l'autre, la Sardaigne, nous appartiendra dès que le gou-rnement voudra bien l'échanger avec son roi contre une nou-lle Etrurie qu'il lui donnera sous les noms d'Ombrie, de Pi-nie, de Marsie ou de Sabinie. Ce pont établi entre la vieille arseille et la vieille Carthage vous donnera le moyen de vous ablir dans le beylik de Tunis, où vous achèterez de la terre, abord seulement grand comme le cuir d'un bœuf, qu'à l'exem-

habiles colonisateurs les Anglais vous tirerez avec les qu'ainsi que la belle rusée veuve de Sichée vous dé-lanières, si vous n'aimez mieux acheter, près de les ruines des boutiques de Carthage, qu'on vous vendra à b rché. Vous ne manquerez pas de vous coudoyer e dey d'Alger, et, à l'imitation de nos voisins les le mettrez à la raison, c'est-à-dire vous le met- ; vous tournerez successivement tout le littoral de partie de l'ancien continent, et vous mettrez aussi rants, fainéants, insolents, barbares deys, pachas, princes, vous les mettrez aussi tous à la porte. A vous l'Afrique comme récipient, comme émonctoire de vos s de population, surtout de vos trop pleins d'enfants qui dans les vallons de jujubiers, d'oliviers, d'orangers tous ces fruits, et aimeront ces pays comme le paradis s. A vous Français, je le répète, l'Afrique, à vous s, marins anglais, l'Asie, et si ce n'est assez, l'A- t puissiez-vous, contents chacun de votre partage, vi- et ne plus faire battre les continents!

PITRE XVI. — *Nos fautes maritimes.* Depuis quelque le bosseman paraissait un peu fatigué. Monsieur, lui a ou auteur, actuellement que la petite partie et la e partie de la nation se sont réconciliées; actuellement qu'il a plus de nobles; actuellement que la petite partie et la grande partie de la marine se sont aussi reconciliées; actuellement qu'il n'y a plus de marine militaire exclusive; actuellement que nous avons avoué la grande faute d'avoir séparé nos deux marines, ne pourrions-nous franchement avouer nos autres grandes fautes, et nous les rendre profitables, en dressant la longue, franche et authentique table de nos aveux, qui nous habituerait, nous Français qui en avons grand besoin, à reconnaître que nous sommes faillibles, que nous avons failli, et comment nous avons failli? — Monsieur, ce serait un beau chapitre, et ce ne serait pas un chapitre inutile.

CHAPITRE XVII. — *Nos fautes historiques.* Nous avons aussi, monsieur le bosseman, nous écrivains, nous historiens, à dire notre *mea culpa* comme les autres; il ne sera pas long. Nous avons jusqu'ici fait des histoires navales militaires, nous n'avons pas fait une histoire des divers états des gens de mer; nous avons fait une histoire comme ne le voulaient pas la raison, le bon sens, une histoire d'amiraux, de vice-amiraux, rarement de capitaines, et jamais de matelots, excepté qu'ils aient eu les bras ou la tête emportés d'une manière extraordinaire; au lieu de faire

histoire comme le voulaient l'équité, l'instruction du lecteur, progrès de l'art et de la science navale, une histoire, a-t-il en terminant et en s'inclinant vers le bosseman, une histoire me celle que nous venons de faire.

DÉCADE XCV.

LA DÉCADE DU PLUS GRAND DANGER.

Quel est le plus grand danger que nous puissions courir? a deidé ce soir Robert, de l'air d'un homme qui a déjà préparé la onse à sa question. Ah! il ne s'agit pas ici des armées étranes : la France à sa volonté se couvre et brille de plusieurs mils de baïonnettes. Ah! il ne s'agit pas non plus de la liberté: est en France l'immortelle raison nationale. Ah! il s'agit d'une passion générale, d'un désir immodéré, d'une faim universe qu'on ne rassasie pas avec du pain. Les bons citoyens qui réfléchi m'entendent déjà. Il s'agit d'une faim de fortune, de iesses; d'une faim d'oisiveté, de repos et de renom, qu'ont mée dans le cœur des hommes ardents, ignorants, des clas inférieures, les déclarations des droits, les nouveaux dogmes l'égalité, le périlleux dogme de la souveraineté du peuple, et res grandes vérités ou grands principes, sottement compris, dieusement commentés, perfidement traduits par démolition nalière ou facultative du monde social actuel.

Et ces nombreuses masses se levant, et la démolition du mon social commençant, qui défendra les hommes des hauts gra, les hommes à l'intelligence toujours active, toujours doiée par les grandes pensées, les hommes dépositaires de la esse, de la raison et de la volonté des peuples, les représents de la nation, les chefs du gouvernement, les officiers pus, qui les défendra contre les hommes des plus bas gradins, hommes aux mains fortes, aux mains vides? qui?

Les hommes des gradins intermédiaires, c'est-à-dire la bouroisie des villes et des campagnes, ce vrai centre de la na française, composé d'hommes qui là sont montés, qui sont lescendus, centre qui dans le sens le plus radical du mot peuest perpétuellement formé du mobile produit des extrêmes. Honorons donc comme vrai centre de la nation française cette

bourgeoisie, composée, dans les villes, d'habiles, de riches artisans, et d'artistes, de fabricants, de marchands, de gens de finance, de gens d'église, de gens de loi, de gens de mer, de gens de guerre ; composée, dans les campagnes, des propriétaires, des fermiers, de leurs nombreuses familles. Dans les villes elle est la force des magistrats ; dans les campagnes elle est la mère nourricière des autres classes. Les viscères de la nation sont la bourgeoisie. Quelque absolu, quelque démocratique que soit le gouvernement, la bourgeoisie ne peut périr chez une nation ; elle en est, je ne trouve pas de meilleure expression, elle en est la moelle, la vie.

DÉCADE XCVI. — LA DÉCADE DU GRAND CAPUCIN.

Tous ceux qui demeurent ou qui ont demeuré à Saint-Flour connaissent le grand capucin, le consolateur des affligés. Ils savent que quelques années avant la révolution il avait, en vertu d'un bref de Rome, changé d'institut et passé des petits aux grands capucins. Je dirai pour les autres que, si, dans cette ville, ils rencontrent un homme en habit-veste de couleur tannée, chapeau clabaud, marchant toujours droit devant lui, et toujours cependant ayant l'air de venir vers vous, en vous ouvrant les bras, c'est lui.

Un jour de cette année j'allai le visiter, moins pour me faire consoler que pour l'entendre consoler les autres. Je m'assis.

Il était entré un homme à peu près vêtu comme lui ; mais il avait et il ne pouvait cacher l'air militaire. Mon révérend père, je suis ou j'étais gentilhomme. Depuis environ dix ans, la nation a par un décret supprimé la noblesse ; est-ce que la nation peut supprimer la noblesse? Je ne crois pas que la nation ait ce droit. — Que voulez-vous, Monsieur, elle a cru l'avoir. — En dix lignes supprimer un corps qui avait deux mille ans ! — Ce corps était miné par le temps. — Erreur ! le temps le corroborait plus qu'il ne l'affaiblissait, rien n'est aussi certain ; il n'y a qu'à se rappeler les faits, et si vous voulez, sans sortir de notre siècle, reportez-vous à l'année 1716 : des lettres du roi déclarent bien qu'un acte d'association de la noblesse était illégal, mais ces mêmes lettres déclarent aussi que la noblesse est la principale force du royaume. Vers le milieu du siècle, les hauts bourgeois, les étudiants en droit, la belle jeunesse prennent incontestable-

comme la noblesse le chapeau bordé et l'épée; mais
usurpation, cette mode est une source continuelle de
s; elle tombe, et, plusieurs années avant la révolution,
les chapeaux bordés et toutes les épées en même temps
iraissent. Que si la noblesse n'a plus ses distinctions ex-
ures, elle conserve, elle accroît ses autres, ses plus vraies
ıctions. Les Rohan et les Bouillon conservent toujours hé-
airement les honneurs de la cour, que par absence ou par
é les la Trémoille laissent perdre. La noblesse s'était oppo-
, dans les temps de la régence, à ce que les princes légitimés
ent princes du sang; elle s'était plainte de ce qu'ils refu-
ıt de croiser l'épée avec elle; plus tard, en 1770, les dames
ı cour envers qui les princesses violaient les droits acquis et
ısages longuement consacrés, quittent les danses, et fière-
se retirent avec un éclat qui retentit dans tous les salons de
'ance et de l'Europe. La noblesse entre toujours exclusive-
, avec croix et insignes dans les riches couvents des chapi-
nobles d'hommes et de femmes. Toujours elle fait exclusive-
t élever ses fils au collége Mazarin, aux écoles militaires, et
illes à Saint-Cyr et à la Noble Famille de Lille. Elle est mê-
:oujours séparée par les impôts : capitation noble, vingtième
e; elle est séparée, j'entends lorsqu'on en paie : car aurait-on
lui demander le roturier subside de la taille?

r, écoutez encore et voyez si je dois être, si je dois cesser
e dans la douleur. Voyez s'il est vrai que le temps minait
privilèges.

.ions-nous, ou n'étions-nous pas exempts du logement des
; de guerre?

os enfants, s'ils s'engageaient, étaient-ils ou n'étaient-ils pas
ngués par un galon au collet? Et tandis que les bourgeois
ıient à la caisse militaire six, huit cents francs, pour rompre
engagement, nos enfants n'avaient-ils pas le droit de se re-
' en rendant le prix du leur?

e qui la distinguait encore, c'est que dans ses contestations
ne pouvait être jugée que par ses pairs, par les juges du
t d'honneur, et alors que vous étiez sur les places publiques
minieusement fouettés par la main du bourreau, nous ne
'ions l'être que durant notre enfance, et que par la main du
ecteur. Ce qui la distinguait mille fois plus que l'épée, c'est
'ivilége exclusif d'entrer dans les plus hautes, les plus bril-
s places.

n moment encore, mon révérend père : je me plais à vous
er une nouvelle preuve que le temps ne minait pas le corps

la noblesse. Huit années avant la révolution, le ministre de guerre, qui savait, si quelqu'un le savait, ce qui convenait à la guerre, fit rendre, ou plutôt rendit au nom du roi un édit qui exigeait à l'avenir la noblesse pour être officier dans les régiments. — Je me souviens de cet édit, et je me souviens qu'il excita si violemment l'animosité de la haute bourgeoisie, cette perpétuelle élite des divers états, que ce fut une des causes les plus actives de la colère de la nation française. — Ah ! que vous nommez bien la révolution la colère de la nation française ! et comme cette loi révolutionnaire sur l'abolition de la noblesse a un ton irrité : « L'Assemblée nationale décrète que la noblesse héréditaire est abolie » ! Il n'y a pas cela, il y a : est pour toujours abolie. Oui, pour toujours ! oui, à jamais ! oui, sans espoir dans l'avenir ! La nation décrète en même temps qu'il n'y aura plus de livrées, d'armoiries : est-elle en colère ? Que le titre de messeigneurs, de monseigneur, ne sera donné à aucun corps, à aucun individu : quelle irritation ! quelle irritation !

Encore, si cette irritation ne s'enflammait pas de plus en plus, si ces lois ne devenaient de plus en plus terribles ! Mais écoutez : Peines contre les notaires qui, dans leurs nouveaux actes, rappelleraient des titres nobiliaires. Brûlement de l'immense dépôt des généalogies conservé aux Grands-Augustins de Paris. Brûlement général des généalogies existant dans les autres dépôts publics. Confiscation des parcs, maisons et jardins où les armoiries n'auraient pas été ratissées. Expulsion des nobles hors de Paris, et hors des places fortes. Enfin les nobles, que la loi appelle les ci-devant nobles, sont privés des droits de citoyen français ; la première classe de la nation est refoulée au dessous de la dernière. Toutefois, voici qui est le pis : tout citoyen prendra le nom qu'il voudra. Montmorenci, Bauffremont, Turenne, Armagnac, tout cela est égal à ces enragées de lois, qui bientôt dénobilisent les villes, et veulent qu'ainsi que les bourgs et les villages, elles ne portent que le nom de commune, et voilà que depuis on dit la commune de Paris, la commune de Lyon, comme la commune de Tourgniac, la commune de Trioulou et de nos plus petits villages.

Du reste, mon révérend père, ce niveau passé sur les plus hautes prééminences sociales me fait maintenant trouver conséquent qu'on ait démoli les portes de notre promenade du rempart ou promenade de la noblesse, dont la jouissance exclusive nous appartenait et dont nous avions chacun la clef dans notre poche : car enfin, un lieu exclusif de promenade est une distinction, ou, si vous voulez, un attribut, un droit exclusif de la noblesse ;

du moins que, sans être exposés aux chansons dites patrio-
:s de tous les petits garnements qui viennent nous les corner
oreilles, nous puissions, comme autrefois, nous rassembler
nos salons, par familles, par parentés, où d'ailleurs nous
ettions tous nos amis, nobles ou non.

ui, mon père, mon très révérend père, à cette heure nous
ommes rien; nous ne sommes plus nobles. On ne veut pas
ıe que nous nous en souvenions, ou plutôt qu'on s'en sou-
ne. Le croira-t-on? ces rusés d'avocats, qui au nom de la
ɔn font les lois, ont abrogé, mis au néant les procès que les
ɩisses avaient faits à certains de nous pour leur prouver qu'ils
ıient payer leur part d'impôt comme les autres, puisqu'ils
ıient pas nobles; en sorte que, par les effets de la malveil-
.e de leurs lois, nous sommes privés de l'indicible plaisir de
voir prouver qu'après l'abolition de la noblesse on croit de-
encore la poursuivre.

ı cet égard, est-ce tout? Non certes, les comités révolution-
es, où il se fourrait aussi des avocats, craignant que les
ɩes qu'ils nous donnaient lorsque nous étions en surveillance
inssent des titres, nous les ont fait rendre et les ont fait
er.

ı'est ce qui, avec la permission de nos quatre constitutions
çaises, qui commencent toutes par dire qu'il n'y pas de no-
., me prouve qu'il y en a. Ce qui me le prouve encore, c'est
, d'après les lois de l'an deux, une femme bourgeoise mariée
ı noble ne pouvait pas plus demeurer à Paris qu'une femme
le, mais qu'elle le pouvait si elle avait, antérieurement a la
divorcé ou même seulement formé une demande en divorce.
jurisprudence de ce temps était conforme à celle d'avant la
ɔlution, qui voulait que si une fille noble épousait un rotu-
elle fût roturière, parce que la femme suit toujours la con-
ɔn de son mari, mais que si elle devenait veuve elle redevint
le: admirable métamorphose qui faisait que l'âge d'une
me était composé et d'années nobles et d'années roturières.
romanciers, qui ne tiennent guère compte de la loi sur l'a-
tion de la noblesse, qui presque toujours prennent leurs
ɩonnages parmi les marquis, les comtes, ou au moins les gen-
ɩommes, n'ont pas connu ces lois ou n'ont pas su en tirer
i.

lon révérend père, dans votre savant entretien avec moi, je
surtout consolé parce que vous ne me faites pas d'objections
le fortes objections. Toutefois, je serais bien mieux consolé
us me juriez sur votre saint froc qu'il n'y en a pas d'autres à

faire. — Oh monsieur ! je m'en garderai bien, je me parjurerais ; mais d'abord, je puis vous dire que cette abolition de la noblesse n'est peut-être pas aussi désespérante, si vous considérez combien il était autrefois facile d'être noble avec de l'argent, et il n'en fallait pas beaucoup pour être conseiller à une haute cour de finances ; il était encore plus facile de l'être au présidial de Marseille, où on l'était sans argent. Monsieur l'abbé, disais-je à l'abbé de Gorze, j'aurais grande fantaisie d'être noble. Vous plairait-il de m'accorder des lettres de noblesse? — Oh ! tu n'es qu'un paysan. — Sans doute, mais je suis parrain de votre valet de chambre. — Voilà qui est bon, sois noble. Que si je ne suis point parrain de valet de chambre, que si l'anoblissement m'est refusé, je vais me domicilier à Laveline, et au bout de quelques années je me trouve gentilhomme de Laveline. Il y a des descendants de pèlerins nobles par milliers, sans compter les milliers de descendants de la famille de la Pucelle. Je ne m'arrête pas là : tous les Parisiens, s'ils savaient ou voulaient faire valoir leurs titres, sont nobles avec titre de chevaliers aux éperons d'or. D'autres grandes villes pourraient aussi prouver leur noblesse. Eh ! Monsieur, est-il rien de plus facile que d'être avocat? Eh bien dans certaines provinces tous les avocats, bons ou mauvais, sont nobles, ont droit aux nobles vocales, le, la, les, des, de, que mentionne l'ordonnance de Charles II, duc de Lorraine.

Je dis qu'il est facile quelquefois d'être noble ; je dis même que quelquefois il est difficile de ne l'être pas. Je puis nommer les respectables bourgeois d'Issoudun, qui, craignant les inégalités nobiliaires parmi eux en même temps que la torpeur de leurs belles manufactures, eurent le courage de refuser l'anoblissement successif de leur corps de ville.

Je vous passerais un peu d'être inconsolable, continua le grand capucin, si aujourd'hui vous pouviez, devant le chapitre de l'ordre le plus illustre du monde, faire vos preuves, faire l'histoire nobiliaire de votre famille, faire briller vos seize quartiers ; mais la catholique, l'apostolique, la romaine île de Malte, vient de tomber au pouvoir de la huguenote île d'Angleterre, pour long-temps encore la victorieuse maîtresse de toutes les autres îles.

Ah ! Monsieur, ah ! Messire, poursuivit le grand capucin, que j'étais insensé ! Mon esprit à l'instant s'illumine, je ne me souvenais pas des nouvelles listes de notabilités, de petits, de grands notables, qui vous recréent, au dire des plus clairvoyants, des plus prévoyants et des plus fins, une grande, une petite nouvelle noblesse. — Père ! père ! vous le voyez, le monde ne peut se passer de noblesse, de jeune à défaut de vieille ; aussi, malgré la

ui est noble, on saura à peine qni ne l'est pas. Vous convienrez, Monsieur, que la noblesse n'est pas si bien morte, si profondément enterrée, qu'elle ne puisse ressusciter. — Mon révérend père, dit l'ancien gentilhomme, vos consolations me rendent inconsolable.

Décade XCVII. — LA DÉCADE DES ÉMIGRÉS.

Histoire des divers états ! je veux que dans tous vos chapitres, dans ce chapitre surtout, vous soyez calme, impartiale, juste.

On était vers le milieu de l'année 1791, lorsque l'envie de passer le Rhin pour revenir à la tête des armées étrangères tuer la révolution s'empara simultanément de presque toutes les familles nobles. Les hommes valides partent. Le rendez-vous est à Coblentz, à Dusseldorf et autres villes de la frontière allemande, devenues bientôt de brillantes villes françaises, moitié chevaleresques, moitié militaires, qui, si l'on peut parler ainsi, descendent des hauteurs riveraines du Rhin pour aller allonger les lignes de l'armée ennemie avant qu'elle se mesure avec nos armées. On sait que la fortune fut pour l'enthousiasme de la liberté. Aussi l'entrée du pays natal, de ce beau paradis terrestre de France, est à jamais interdite à ceux de ses enfants qui en étaient sortis la menace dans la bouche et les armes dans les mains.

Si, et c'est fort douteux, notre immense législation passe à la postérité, nos législateurs, du moins les conventionnels, seront accusés d'injustice et de cruauté pour avoir, contre le même délit contre lequel leurs prédécesseurs avaient prononcé des peines légères, et contre lequel leurs successeurs n'en prononcèrent aucune, prononcé la peine de mort.

On veut savoir quel a été le nombre des émigrés : plusieurs le portent à cent cinquante mille ; la liste imprimée en douze volumes in-8°, cette liste que j'ai sous les yeux, ne les porte qu'à environ quatre-vingt mille. On veut savoir ce qu'ils étaient : il y avait environ quatre mille officiers, vingt-cinq mille nobles, et les gens de divers états, magistrats, prêtres et grand nombre de laboureurs que la hache des représentants en mission avait poussés hors de France, formaient le reste. J'ai fini.

C'est au temps seul à cicatriser certaines blessures ; en atten-

ı 19 décembre 1791, le député veut-il allonger son nom de
de sa ville ou de celui de son département. Toute la Fran-
ıit par cœur les noms de Merlin de Douai, de Merlin de
nville, de Levasseur de la Sarthe, de Legendre de Paris,
ɔurdon de l'Oise, de Fouché de Nantes, de Bernard de Sain-
de Pérès de la Haute-Garonne, de Laurent de Marseille.
, vous diront ces gentilshommes sans-culottes, c'est pour
distinguer de ceux qui portent notre nom. Eh! hypocrites,
bonnaire nom de votre patron ne vous suffit-il donc pas?
ı, mon révérend père, et pour terminer ma visite, je main-
; que, lorsqu'en France l'Assemblée Constituante abolit la
esse, elle désanoblit la nation. — Monsieur, pensez plutôt
lle l'anoblit: car, chez un peuple où seulement un petit nom-
d'hommes sont nobles, ceux qui ne le sont pas sont igno-
. Du reste, Monsieur, si, comme je le crois, vous aimez
patrie, soyez plus content qu'affligé de la suppression de la
esse: car je me rappelle fort bien que du temps de l'Assem-
Constituante on lui reprochait qu'elle s'interposait entre le
t son peuple. — Mais comment entendez-vous, mon ré-
nd père, que la noblesse s'interposât entre le roi et son
le, puisque le roi faisait partie de la noblesse, puisque les
ces ses frères se déclaraient avant tout gentilshommes, et
le roi se plaisait à dire qu'il s'honorait d'être le premier gen-
mme de son royaume? Ah! mon père, mon père! n'essayez
pas de me consoler de n'être plus noble. Il y aura tantôt
ıns, que ni le jour ni la nuit, depuis le 19 juin 1790, mon
r n'a cessé de souffrir. — Eh! Monsieur, pourquoi ce long
spoir? Voyez plutôt au bout des temps à venir reparaître
quefois les temps anciens. Les armes de la république ne
ent-elles avoir du pire? Alors on vous donne un roi et une
esse. Ne peuvent-elles être triomphantes? On vous donne
re un roi: le soldat général monte sur le trône, l'épée
e; il regarde autour de lui, il lui faut aussi une noblesse. Elle
oute trouvée, et c'est probablement l'ancienne noblesse
aise dont vous faites partie. Il n'y a donc pas là, ce me
le, de quoi se désespérer; nous aurons plus de nobles
ıparavant: car plus d'exemptions d'impôts, plus de privilé-
le naissance pour les places, plus de sévères agents de l'an-
domaine, plus de gens intéressés à arrêter les usurpations,
ccroissements illimités de la noblesse. On comptait autrefois
mille nobles; eh bien! on en comptera en quelques années
cent mille, bientôt quatre, bientôt cinq cent mille, et les
s iront de telle sorte qu'en peu de temps on ne saura plus

qui est noble, on saura à peine qni ne l'est pas. Vous conviendrez, Monsieur, que la noblesse n'est pas si bien morte, si profondément enterrée, qu'elle ne puisse ressusciter. — Mon révérend père, dit l'ancien gentilhomme, vos consolations me rendent inconsolable.

Décade XCVII. — LA DÉCADE DES ÉMIGRÉS.

Histoire des divers états! je veux que dans tous vos chapitres, dans ce chapitre surtout, vous soyez calme, impartiale, juste.

On était vers le milieu de l'année 1791, lorsque l'envie de passer le Rhin pour revenir à la tête des armées étrangères tuer la révolution s'empara simultanément de presque toutes les familles nobles. Les hommes valides partent. Le rendez-vous est à Coblentz, à Dusseldorf et autres villes de la frontière allemande, devenues bientôt de brillantes villes françaises, moitié chevaleresques, moitié militaires, qui, si l'on peut parler ainsi, descendent des hauteurs riveraines du Rhin pour aller allonger les lignes de l'armée ennemie avant qu'elle se mesure avec nos armées. On sait que la fortune fut pour l'enthousiasme de la liberté. Aussi l'entrée du pays natal, de ce beau paradis terrestre de France, est à jamais interdite à ceux de ses enfants qui en étaient sortis la menace dans la bouche et les armes dans les mains.

Si, et c'est fort douteux, notre immense législation passe à la postérité, nos législateurs, du moins les conventionnels, seront accusés d'injustice et de cruauté pour avoir, contre le même délit contre lequel leurs prédécesseurs avaient prononcé des peines légères, et contre lequel leurs successeurs n'en prononcèrent aucune, prononcé la peine de mort.

On veut savoir quel a été le nombre des émigrés: plusieurs le portent à cent cinquante mille; la liste imprimée en douze volumes in-8°, cette liste que j'ai sous les yeux, ne les porte qu'à environ quatre-vingt mille. On veut savoir ce qu'ils étaient: il y avait environ quatre mille officiers, vingt-cinq mille nobles, et les gens de divers états, magistrats, prêtres et grand nombre de laboureurs que la hache des représentants en mission avait poussés hors de France, formaient le reste. J'ai fini.

C'est au temps seul à cicatriser certaines blessures; en atten-

lant, il ne faut guère y toucher; il ne faut absolument pas y
oucher, surtout quand elles sont fraîches, sanglantes.

DÉCADE XCVIII.

LA DÉCADE DE MADAME RUDEL DE SERRES.

Toutes les fois qu'Armand revient de Rodez il en rapporte
une charge d'histoires. Je vais ici écrire une des vingt, et peut-
être, si je comptais bien, des trente qu'il nous a faites aujour-
d'hui.

Nous avons, a-t-il dit, à quelque distance de la ville, un mon-
sieur Rudel, qu'on appelle monsieur Rudel de Serres, parce
qu'il est né et qu'il demeure au village de Serres. Dès que mon-
sieur Rudel de Serres se crut vieux, il se crut malade; il se
enferma dans sa maison et bientôt dans sa chambre. Ses infir-
mités augmentèrent, sa peur redoubla. Alors a commencé l'em-
pire et la fortune de sa gouvernante, qui s'appelle Catherine.

Monsieur Rudel de Serres lui dit un matin d'aller chercher le
notaire, qu'il voulait faire son testament. Monsieur, lui ré-
elle, vous n'en êtes pas, Dieu merci, encore là, il s'en
beaucoup. Donnez-moi seulement deux jours, et je charge
de vous guérir. M. Rudel de Serres les lui donna. Catherine
partit.

Le village de Serres est à une égale distance de Rodez, où es
habile docteur Tissandié, dont les douces paroles, la douce
éloquence, aident si puissamment aux effets de ses merveilleux
remèdes, et d'Aubin, où est un autre excellent médecin, le doc-
teur Murat, dont la renommée, répandue dans toutes les pro-
vinces voisines, attire un si grand nombre de malades que sa
petite ville en est remplie, enrichie et même agrandie. Elle alla
les consulter tous les deux: elle écouta bien, elle retint de même.

Monsieur, dit-elle à monsieur Rudel de Serres, l'avis des mé-
decins est que vous n'êtes pas vieux, qu'il ne tient qu'à vous de
vivre encore tout autant; mais qu'il faut faire le contraire de ce
que vous avez fait.

Allons, Monsieur, ouvrez vos grandes croisées! de l'air, de
l'air! la nature n'a pas fait nos poumons pour respirer dans des
appartements fermés, dans de grandes cages vitrées. Tirez vot-

lit de cette belle alcôve: les médecins disent que ces belles alcôves sont des étangs, des marais d'air. — Allons, Monsieur, faites reporter au garde-meuble votre poêle : les médecins disent qu'il vous dévore la crème de l'air. Ils veulent que vous épargniez la moitié de votre bois : cette grande cheminée vous dévore le meilleur de votre sang. Réchauffez-vous par de plus forts vêtements, ou plutôt par le travail. — Allons, Monsieur, renoncez à vos fantaisies; l'eau de votre puits neuf est trop crue, votre vin est trop vieux.—Allons, Monsieur, vous faites trop pétrir, trop cuire votre pain; autrefois vous ne le faisiez pas assez pétrir, assez cuire. — Allons, Monsieur, ne faites pas comme un Parisien que j'ai servi, qui de tout le jour ne faisait qu'un repas, qui le faisait au moins de cinq ou six plats. Allons, Monsieur, à dîner vous aurez la poule bouillie; à souper, le poulet à la broche, et pas davantage. — Allons, Monsieur, il faut vous coucher. Ne faites pas comme mon ancien maître le Parisien; faites comme le veulent la nature et les médecins: veillez le jour, dormez la nuit. — Allons, Monsieur, la nature n'a pas voulu des messieurs qui s'asseyent dans leurs fauteuils d'un bout de l'année à l'autre. Allons, Monsieur, levez-vous, sortez, marchez.—Allons, Monsieur, la nature n'a pas voulu des messieurs qui se reposent d'un bout de l'année à l'autre. Allons, Monsieur, de l'exercice; prenez une houe; aux champs! aux vignes! Digérez vos humeurs, vos rhumatismes par la peine, par la sueur, vous mangerez, vous dormirez, vous vivrez.

Monsieur Rudel de Serres obéit. Sa santé, ses forces, ses couleurs lui revinrent; l'autorité de Catherine s'accrut tous les jours tant et tant qu'elle ne put plus s'accroître.

Mais il arriva une chose assez singulière, ou plutôt assez naturelle. Tandis que monsieur Rudel de Serres recouvrait la santé à obéir, à travailler, Catherine perdait la sienne à commander et à ne rien faire. Elle prit trop d'embonpoint; sa taille fine épaissit, ses traits délicats grossirent. Les amants disparurent. Elle en fut bien aise, ou du moins elle s'en consola aisément. Elle fit remarquer à M. Rudel de Serres qu'elle se dévouait entièrement à lui. Monsieur Rudel de Serres l'entendit; il lui demanda si à son âge le mariage n'était pas dangereux. Catherine alla consulter; les médecins répondirent qu'avec de la prudence le mariage était bon à tous les âges. La semaine suivante, Catherine fut madame Rudel de Serres. Ce mariage surprit la ville et encore plus le village; mais madame Rudel de Serres, par ses beaux habits, par son port noble, son air distingué, en imposa partout, et au bout de quelques jours on oublia Catherine.

adame Rudel de Serres avait à Rodez une sœur aînée éta-
dans notre rue Neuve, qui, malgré son nom, n'en figure
noins un S gothique. Dans notre rue Neuve les filles sont
jolies. La sœur de madame Rudel de Serres en avait trois
étaient charmantes. Voilà qu'un beau jour madame Rudel
erres arrive ; elle descend de cheval, monte chez ses nièces,
devant leur père et leur mère, leur dit : Mesdemoiselles,
; avez fait dans cette rue la conquête de trois amants. On est
ı me parler de mariage ; mais les uns et les autres vous êtes
ore trop jeunes. Que vos amants aillent, suivant leurs divers
its, se faire l'un médecin, l'autre chirurgien, l'autre apothi-
e ; qu'ils reviennent avec leurs lettres, et je consentirai alors
us unir. Cela dit, elle remonte à cheval et repart.

a sœur de madame Rudel de Serres n'était pas non plus une
e. Elle vit aussitôt une riche succession prête à entrer dans
aison par trois diverses portes. Elle parla en conséquence à
rois filles, et ses trois filles parlèrent en conséquence à leurs
; amants.

Dans notre rue Neuve, nous sommes amoureux, tendres, sou-
. Quelle que fût l'aversion des trois jeunes gens pour des
; opposés à leurs goûts, ils obéirent. Ils partirent ; ils sont
que en même temps revenus.

Les trois mariages se sont faits, et madame Rudel de Serres,
ours de plus en plus économe, a voulu que pour les trois il
eût qu'un seul contrat, une seule messe, un seul banquet, un
bal, où monsieur Rudel de Serres a dansé par l'ordonnance
ses trois gendres.

Avant mon départ, a continué Armand, les trois jeunes gens
; tous venus me faire successivement leur visite, moins parce
je suis un peu parent de monsieur Rudel de Serres, que parce
j'ai demeuré quelques années à Paris, ce qui est, comme
s le savez, une espèce d'illustration. A qui ai-je l'honneur de
er? dis-je au premier qui se présenta en qualité de nouveau
dre de monsieur Rudel de Serres ; est-ce au médecin, au chi-
gien ou à l'apothicaire? Le jeune homme me répondit qu'il
t médecin. Êtes-vous médecin de Paris ou de Montpellier?
lemandai-je. Le jeune homme me répondit qu'il était méde-
de Toulouse. Les avocats de Toulouse sont fort connus, lui
je, mais il me semble que les médecins le sont moins. Ma-
oiselle Rose, me répondit le jeune homme, avait désiré que
isse dans cette ville, où les mœurs sont moins exposées. Mon-
r, lui dis-je, en tous lieux on se conduit bien, on se conduit
; ah ! que je suis fâché que vous n'ayez pas été à Paris, où

ous les médecins, coiffés de jolies petites perruques à la Titus, ont tous jeunes ou tous rajeunis, tous de votre âge! et certes je les aime mieux avec leur lorgnette, leur badine, leurs habits neufs, que s'ils revenaient m'effrayer, comme autrefois, avec leur voiture noire, leur livrée noire, leurs habits noirs, avec leurs mots savants et lugubres. Monsieur, me répondit le jeune homme, à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, dans toutes les grandes villes, il n'y a plus aujourd'hui que des médecins de Paris. Mon professeur de médecine nous disait que maintenant les modes et les nouveaux usages nous en viennent dans le mois, quelquefois dans la semaine.

Mon professeur de médecine, ajouta le jeune homme d'un ton plus élevé, comme pour attirer davantage mon attention, nous disait aussi que c'était un préjugé des provinces méridionales de croire qu'on ne pouvait pas bien apprendre le droit à Montpellier et la médecine à Toulouse. Il soutenait, avec raison, que les principes étaient partout les mêmes, que partout il y avait des hommes plus ou moins propres à enseigner, des hommes plus ou moins propres à apprendre. J'élevais ses enfants, je demeurais chez lui, je suivais ses cours publics, qu'il finissait toujours, comme les professeurs de Paris, avant le terme, faute d'écoliers, et lorsqu'il avait fait comme eux constater authentiquement cette désertion, il commençait des cours particuliers, auxquels il m'invitait avec amitié; il avait pour moi les bontés d'un père.

Voulez-vous, me dit-il dès le premier jour, faire la grande ou la petite médecine? être docteur, être médecin du beau monde, ou simplement officier de santé, médecin de village? Ma réponse fut qu'il n'y avait dans la médecine rien de trop élevé pour le neveu de madame Rudel de Serres; et je lui fis part en riant de mes projets de mariage. En ce cas, me dit-il, vos cours seront de trois ans.

Mes cours finis, je revins, et m'empressai d'aller présenter à madame Rudel de Serres mes lettres de médecin. Elle les donna à lire à son mari, et, m'interrogeant ensuite devant lui, elle me demanda : Qu'avez-vous appris? A quoi je répondis que c'était d'abord l'hygiène, partie toute nouvelle de l'enseignement de la médecine. Eh! à quoi servira à monsieur Rudel de Serres, me demanda-t-elle, cette nouvelle partie de l'enseignement de la médecine? A rien, lui répondis-je, parce que dans l'art de conserver la santé vous donneriez des leçons aux médecins les plus habiles; mais, pour le reste du genre humain, elle est indispensable : c'est à elle à régler notre architecture, notre habillement,

otre régime alimentaire, nos habitudes de vivre; il y a plus, 'est à elle à régler notre âme aussi bien que notre corps, à nous pprendre que nous mourons des affections violentes, que nous ivons des affections douces, et que, si les apothicaires vendaient a sérénité de l'âme, à quelque prix qu'ils la vendissent, ils ne la endraient jamais ce qu'elle vaut. Ici, à Serres, l'hygiène a opéré es miracles qui ont étonné la ville et la campagne; elle est desinée, dans les siècles futurs, à doubler la longévité, à amélioer, à renouveler l'espèce humaine.

Qu'avez-vous encore appris? me demanda madame Rudel de Serres, souvent impatiente de parler et parfois même d'écouter. e parcourus les autres parties de la médecine, la physiologie, 'anatomie; quand j'en fus à l'anatomie pathologique, elle me lemanda encore : Eh! à quoi servira l'anatomie pathologique à nonsieur Rudel de Serres? A savoir, quand il se plaindra, s'il a lu mal, et, s'il a du mal, à savoir où il l'a; et en voici la preuve. Me servant alors de la méthode de percussion d'Avrenbugger, je rappai successivement sur divers points de la poitrine de monsieur Rudel de Serres, et, approchant l'oreille et écoutant atentivement, je m'écriai : Saine, bonne, excellente poitrine! tous es viscères en sont sains, bons, excellents. Usant ensuite de la néthode de Gall, je portai la pointe de mes doigts sur plus de 50 nerfs ou muscles de la personne de monsieur Rudel de Serres, et en nommant chaque nerf ou chaque muscle, je demandais à chaque fois, sentez-vous de la douleur? Non, non, aucune, aucune. Toutes les parties de votre corps, lui dis-je, sont donc lans un état parfaitement normal. Il fallait voir la joie, entendre es remercîments de monsieur et de madame Rudel de Serres.

A la nosologie, madame Rudel de Serres, à laquelle je dis que cette nouvelle science avait pour objet la classification des naladies par genres, espèces et familles, comme les végétaux de a botanique, m'objecta que les maladies se compliquent souvent les unes avec les autres, et de plus, que les caractères en étaient divers dans les divers individus, et dans le même individu dans les divers âges; au lieu que les herbes, les légumes, ne se compliquaient jamais d'autres herbes, d'autres légumes; et que d'ailleurs le persil, l'oseille, le chou, la carotte, ont toujours es mêmes caractères. Je ne répliquai pas : il ne faut jamais avoir aison avec madame Rudel de Serres; aussi lui parlai-je fort ommairement d'une nosographie, ou système de maladies causées par les dérèglements du corps et de l'âme dans notre vie sociale actuelle, en un si grand nombre de points opposée à la nature et à la morale.

Lorsque j'en fus à la matière médicale, elle me demanda quels nouveaux remèdes j'apportais à monsieur Rudel de Serres. La médecine, répondis-je, tantôt suivant, tantôt précédant les sciences physiques, a découvert le spécifique de la gélatine pour les fièvres intermittentes, celui des frictions et de la poudre d'opium pour la faiblesse d'estomac, celui du charbon pour les ulcères, celui du tabac, du camphre, de la pommade oxygénée, pour les maladies psoriques, autrement la gale.

Elle a découvert l'électricité, le galvanisme, pour les maladies nerveuses.

Elle a pris des Circassiens, malgré les arrêts du parlement et les cris de toutes nos têtes à perruque de la faculté, l'inoculation, qu'elle vient subitement d'abandonner pour la vaccine. — En donnant à l'univers la vaccine, ou, quand la langue médicale sera plus juste, plus reconnaissante, la Jennérine, le docteur Jenner a donné à la France seule, par siècle, douze millions d'hommes que lui enlevait la petite vérole. En conservant la vie, la vaccine conserve aussi la beauté; et voilà certes, je crois, pour le siècle futur, de quoi faire plus à son aise la guerre et l'amour.

Enfin, je terminai par la clinique; je faisais un magnifique éloge des docteurs Dubois et Corvisart, qui l'avaient introduite dans l'enseignement de la médecine, lorsque madame Rudel de Serres m'interrompit pour revenir à sa question ordinaire : Eh! à quoi servira la clinique à monsieur Rudel de Serres? me demanda-t-elle. A avoir un jeune médecin qui sera vieux par l'expérience, lui répondis-je. Autrefois, dans le commencement de l'exercice de notre art, nous étions exposés à prendre le chaud-mal pour la fièvre et la fièvre pour le chaud-mal, à porter longtemps dans notre cœur et dans notre mémoire le deuil des premiers malades, que nous craignions d'avoir, par notre inexpérience, traités mal, ou, comme dit grossièrement le peuple, tués. Aujourd'hui nous ne pouvons plus avoir les mêmes craintes, lorsque, pendant plusieurs années, nous avons dans un vaste hospice suivi notre professeur de salle en salle, de lit en lit, observant les traits physionomiques de chaque maladie, ou, ce qui revient au même, la variété de ses phases caractéristiques.

Madame Rudel de Serres, continua le jeune médecin, bien qu'elle ait un esprit fin et juste, n'est cependant qu'une bonne femme, et j'étais honteux que toute cette belle montre de mon savoir allât se perdre dans ses oreilles; mais le même jour, le même après-midi, sans me lever de dessus ma chaise, je trouvai à qui parler de médecine, ou plutôt qui m'en parla.

l entra un curé des environs, qui savait fort nettement les
nents de cette science, que tous les curés devraient de même
ɔir. Nous ne fûmes pas long-temps vis-à-vis l'un de l'autre
; vouloir respectivement nous montrer ce que nous avions
ris.

Monsieur, me dit-il, je trouve la langue de votre art mal fai-
elle ne tardera pas à être refaite : car aujourd'hui l'on refait
l'on est sur le point de refaire, et pour cause, la langue de
tes les sciences, de tous les arts.

Hygiène veut dire santé saine, et non l'art de conserver la
té. — Physiologie veut dire science de la nature, et non des-
ption des diverses parties de l'homme considérées dans leur
t de vie. — Anatomie veut dire dissection, sans dire de quoi.
Thérapeutique, auquel vous faites signifier matière médica-
remèdes, veut dire curation, guérison. — Et clinique, qui,
ns votre langue, signifie observations faites auprès du lit des
lades, veut dire de la nature du lit, qui appartient au lit.

En vérité, c'est se moquer de ceux qui savent le grec, et c'est
core plus, je crois, se moquer de ceux qui savent raisonner,
e d'appeler la médecine proprement dite la médecine interne,
r opposition à la chirurgie appelée médecine externe; d'appe-
la clinique de la médecine la clinique interne, par opposition
a clinique de la chirurgie appelée clinique externe.

L'interminable nomenclature des maladies et des remèdes est
core plus mal faite. Sans doute les remèdes peuvent à toute
ce se passer d'une bonne langue; mais elle ne les rend pas
ns mauvais et surtout plus difficiles à trouver et ensuite plus
ficiles à classer.

Monsieur, continua ce bon curé, outre une meilleure langue,
désirerais un meilleur enseignement. Je voudrais que dans les
urs on renonçât à perdre péniblement le temps à la dictée. Si
; cahiers des professeurs sont bons, il faut les imprimer; s'ils
le sont pas, il ne faut pas les écrire. Une pareille proposition
rouverait cent réclamations; vous le voyez bien; mais il y au-
it mille réponses à faire, et vous le voyez bien encore.

Ni les cours de trois ans, comme ceux d'aujourd'hui, ni mê-
e les cours de cinq ans, comme ceux d'autrefois, ne me parais-
nt suffisants pour apprendre le plus important des arts; je vou-
ais que les études à l'école de médecine fussent de six ans :
us avons trop de médecins, aussi manquons-nous de bons mé-
cins. Comme j'en avais entendu dire autant à bien d'autres, et
tamment à mon professeur, j'écoutais, j'approuvais ce bon curé.
Il continua : Aujourd'hui cependant, j'en conviens avec plai-

r, les thèses de plusieurs élèves sont des traités partiels de mé-
ecine. Celles du docteur Alibert ont été publiées comme un
xcellent traité de fièvres ataxiques ou non réglées ; et ce n'est
as une des moins curieuses révolutions de notre âge que de voir
es réponses des écoliers devenir la doctrine des maîtres.

Mais si aujourd'hui vous faites mieux pour les thèses, je doute
ue vous fassiez aussi bien qu'autrefois pour les banquets de ré-
eption. L'ancienne faculté de Paris a voulu toujours être en tout
a première. Lorsqu'elle ferma ses portes, les grands traiteurs,
es marchands de vins fins perdirent leur meilleure pratique. Les
omptes de l'ancienne faculté de médecine sont tombés entre mes
nains.

Des journaux de médecine, de chirurgie et de pharmacie,
lont ce bon curé loua l'institution comme très propre à propager
rapidement les observations et les découvertes, il passa aux mé-
noires de médecine et de chirurgie des armées. Il les trouvait
fort bons, ce qui ne l'empêchait pas de rire un peu de leur titre
trop militaire : Campagne de... et par politesse et pour faire rire
madame Rudel de Serres, j'en ris aussi un peu.

Il passa ensuite aux topographies médicales. Je lui dis que j'a-
vais fait celle de Rodez, et que, lorsque je reprochais aux habi-
tants d'avoir placé au midi leur hospice de malades, ils me ré-
pondaient qu'à Paris on l'avait placé au centre.

Après la médecine, les médecins eurent leur tour. Ce que c'est, dit ce bon curé, que des paradoxes bien écrits! ils sont répétés et se propagent comme axiomes. Dans un de ces élans littéraires, Rousseau s'est écrié : Envoyez-moi la médecine sans médecin. On aurait pu lui répondre : Elle vous tuerait. En effet, il faut que pour chaque malade le médecin modifie la médecine, fasse pour ainsi dire une médecine. Sydenham a écrit que la fièvre, au lieu d'être un mal, était un remède. Rien n'est plus vrai ; cependant laissez faire la fièvre périodique : quelquefois peut-être elle guérira, mais quelquefois aussi elle dégénérera et vous enverra avec ceux qui ont voulu la médecine sans médecin.

Monsieur le curé, lui dis-je, en tout je suis de votre avis. La doctrine de Brown est fondée en raison. Le malade est malade par trop ou trop peu de force, par défaut d'équilibre ; mais l'application de ce nouveau principe n'exige-t-il pas toute la sagacité toute l'expérience du médecin?

Sans doute la chimie animale est une grande découverte, qui fera peut-être dans la suite que Paracelse ne sera plus si fou ; quelquefois, pour la mettre en usage, le meilleur médecin ne sera jamais trop bon.

Dans combien de cas Cullen, chef des solidistes, n'a-t-il point -même passé à l'opinion de Stoll, chef des humoristes; et ns combien d'autres Stoll n'a-t-il point passé à celle de Cul-ı! Sans doute, sans doute, me disait le bon curé.

Je m'estimais fort heureux d'être échappé au danger d'avoir e opinion différente de la sienne sur ces médecins étrangers, efs d'école. Mon bonheur voulut que nous fussions encore con-ımment d'accord sur les médecins français, car ce bon curé ne ssait de m'encourager par ses signes de tête.

Chirac, médecin de l'autre siècle, dis-je, est entré dans celui-en purgeant toujours ses malades de deux jours l'un. — Hec-ıet, son contemporain, faisait saigner d'autant les siens. — ıirac riait d'Hecquet, Hecquet riait de Chirac; les malades de n riaient des malades de l'autre. — Sylva est venu ensuite, ıi faisait saigner moins, mais qui faisait beaucoup saigner.

Astruc, surtout célèbre par l'histoire de la maladie qui débar-ıa avec Christophe Colomb, et qui depuis ne s'est plus rembar-ıée, semble inutilement inviter ses successeurs à écrire l'his-ire chronologique de l'art, à devenir à leur tour encore plus cé-bres.

Sénac a fait la première bonne histoire d'une maladie, la pre-ière bonne nosographie; — Sauvage, la première classification éthodique des maladies; — Lieutaud, la première anatomie thologique des divers âges; — Vicq-d'Azyr, le premier bon ıité d'anatomie comparée; — Hallé, le premier traité de l'im-ırtance de l'hygiène, le premier traité des phases des maladies, première topographie médicale; — Dumas, la première ana-se raisonnée des fonctions vitales.

Barthez a le premier parlé d'un principe vital; je voudrais en cependant qu'il nous dît verbalement où il est, car nulle part s ouvrages ne le disent.

Fizes, peut-être le plus grand praticien de son temps, a fait ut-être le plus mauvais livre de médecine. Un de ses confrères rachetait partout les exemplaires comme indignes d'un mé-cin.

Bordeu, le bon, le naïf, l'aimable Bordeu, veut que le malade it quelquefois son médecin, que le médecin tienne toujours mpte de l'instinct du malade, qui est si souvent la volonté de nature.

Roussel devait aimer bien les femmes: il les a si bien peintes! Audri devait aussi aimer bien les enfants : que de machines! e d'inventions pour guérir leurs défauts corporels!

Tissot devait aussi aimer bien les gens de lettres et le pauvre

le : il leur donne de si bons avis ! il n'en donne pas de moins
jeunes gens.
j'en ai été là, ce bon curé m'a dit : Monsieur, vous avez
ie toute fraîche dans votre mémoire ; vous savez
il y avait une statue d'Esculape si grande qu'on y
ns, et que sur chaque partie étaient écrits les divers
ues pour les maux dont aux mêmes parties les hommes sont
France il y en avait une pareille, quels traités de
au jour y écririez-vous? Je lui répondis :
le crâne j'écrirais celui de Gall, qui dans les protubéran-
é les diverses passions, jusqu'à ce qu'un plus habile les
déloger ; — Sur le cerveau, celui de Pinel, le médecin
nés ; — Sur un œil j'écrirais celui de Forlenze et celui de
sur l'autre ; — Sur la gorge, j'écrirais celui de Fouquet ;
— le cœur, j'écrirais celui de Corvisart ; — Sur le poumon,
celui de Portal ; — Sur le foie j'écrirais encore celui de
; — Sur les os j'écrirais celui de Tarin ; — Sur les mus-
s, j'écrirais celui de Gamelin ; — Sur les nerfs, j'écrirais ce-
de Pomme ; — Sur les veines, j'écrirais celui de Mascagni ;
— a peau celui d'Alibert.
me dit ce bon curé, je suis de votre avis ; il n'y a
de ces noms qui ne soit déjà grand, et plusieurs continue-
nt a grandir.

nsieur le docteur, me dit encore ce bon curé, ce serait un ervice à rendre aux malades que de les engager à ne pas demanler toujours leur guérison aux remèdes, aux tisanes, à des régimes tristes, mais à la demander plus souvent à leur patience, plus souvent encore à leur résignation, aux crises, à la volonté, l'attente de la bonne et habile nature. Quel grand service à leur endre que de les engager, quand ils le peuvent, et presque toujours ils le peuvent, à ne pas s'aliter, à ne pas, si je puis m'exprimer ainsi, coucher tête à tête avec l'effroi, à sortir, à se promener, à chanter, à vaquer toujours un peu à leurs affaires ! Ils guériraient bien plus agréablement et bien plus vite. Sans doute, repris-je, et aujourd'hui nos vieillards, qui ont l'incurable maladie de l'âge, portent des cheveux blonds, des habits à la mode, vont, viennent, courent, dansent, font ou font semblant de faire l'amour, restent dans le monde, prennent part à son mouvement, vivent plus joyeusement, plus long-temps ; aujourd'hui la face du monde en est moins triste.

Monsieur, ajouta ce bon curé, plus la civilisation fera des progrès, plus la médecine changera, et plus elle changera, plus elle deviendra nécessaire. Permettez-moi de vous le dire, la médeci-

e a aussi ses âges du jeunesse, ses âges d'erreurs ; elle est sortie
es uns, et à cette heure elle sort des autres.

J'avais beaucoup à répliquer, je ne répliquai pas ; bien m'en
rit : car toutes les difficultés que des jaloux m'avaient suscitées
ırent levées dès ce jour même, et dans cette occasion je fus
i heureux, que, si ce bon curé était encore à venir, je crois que
ıon mariage serait encore à faire.

Le lendemain, a continué Armand, j'entendis en rentrant
ıarcher précipitamment derrière moi. Je me retournai ; je vis
ue c'était un jeune homme. Je me doutai que c'était un autre des
ouveaux neveux de madame Rudel de Serres ; je ne me trompai
as. Je me doutai que c'était le chirurgien ; je ne me trompai pas
on plus. Je me doutai encore qu'ainsi que tous les jeunes gens
rrivant de leurs écoles, il n'aurait rien de plus pressé que de me
arler et de ce qui lui était arrivé et ce que lui avaient appris ses
rofesseurs. Je conjecturai encore juste. Monsieur, me dit-il
près avoir reçu mes compliments de félicitation, vous savez sans
oute à quelles conditions la main de la nièce de madame Rudel
e Serres m'avait été promise. Je partis avec mon beau-frère le
ıédecin, par lequel je fus d'abord obligé de me laisser régenter ;
ar il me fit quelques avances, notre maison étant si complète-
ıent ruinée par la chute des assignats, que je n'emportai avec
ıoi que les bénédictions de mon père et de ma mère.

Je vivais à Toulouse de la manière la plus chiche ; bientôt je
e sus plus de quelle manière y vivre. La détresse m'avait forcé
'apprendre à me peigner et à me raser ; il me sembla que je sau-
ıis aussi peigner et raser les autres. Je dis à mon beau-frère que
avais envie de faire comme les étudiants en chirurgie mal ac-
ommodés des biens de la fortune, d'entrer chez un perruquier
ù je travaillerais le matin à la boutique, où l'après-midi, après
voir changé d'habit, je pourrais aller aux écoles de chirurgie.
lon beau-frère, qui était bien placé, à qui rien ne manquait, pâ-
t à cette proposition ; il me dit qu'aussitôt que j'aurais touché
savonnette il n'y aurait plus de Louison.

Que faire ? Il ne me restait qu'à mourir de faim ou qu'à mou-
r d'amour. Heureusement il passa un régiment de dragons. Je
ıi une si particulière connaissance avec le chirurgien-major
ı'il m'emmena comme son aide à Paris. Je lui avais fait confi-
ence de mes projets de mariage. Mon ami, me dit-il quand
ous fûmes arrivés, notre état ne convient ni à vous, ni à vos
nours ; mais comme vous n'êtes pas riche, je vous ferai entrer
ı qualité d'élève au grand hôpital du Val-de-Grâce. Vous pour-
z continuer en même temps vos cours aux écoles publiques.

e ne vous cache pas d'ailleurs que la clinique chirurgicale de Pa-is, fondée par Desault, bien supérieure à la chirurgie militaire ratique, vous instruira dans toutes les parties de l'art ; elle vous ffrira tous les cas. Le plus tôt que vous le pourrez vous suivrez ussi, comme tous les étudiants de médecine et de chirurgie, des ours de physique médicale, de chimie médicale et de botanique aédicale.

Je n'eus garde de contredire ce brave chirurgien-major ; je me aissai placer dans le plus bel hôpital de Paris, avec de bons ap-pointements et une bonne table ; je me laissai recommander com-ne un sujet fort laborieux, fort studieux, comme un sujet de la lus grande espérance, comme un jeune Richerand, dont on arlait déjà beaucoup dans les écoles, et dont sûrement vous llez entendre parler beaucoup plus encore dans le monde : il en ut de tout cela le mieux qu'il put.

Bientôt les chirurgiens et les jeunes aides devinrent si nom-breux au Val-de-Grâce, qu'il s'y éleva une école de chirurgie, rivale de celle de la faculté de Paris. C'est là que la médecine nilitaire et la chirurgie militaire m'offrirent un nouvel aspect de 'art de guérir, toujours ingénieux, toujours nouveau, toujours este, toujours heureux. Desgenettes, Percy et Larrey l'ont créée. Ils ont créé des ambulances volantes, une chirurgie vo-lante ; ils ont inventé de nouveaux mécanismes de brancard, ser-vis par des compagnies de brancardiers ; j'ajouterai qu'ils ont plusieurs fois opéré les blessés, sous le feu des batteries, déchi-rant leur linge à défaut de charpie, versant sur les blessures le baume de la consolation, de l'espérance et de la gloire. Homère se représente les prières marchant toujours à la suite de l'offen-se, et moi je me représente ces trois habiles, ces trois excel-lents hommes, marchant toujours à la suite des meurtres de guerre. Leurs trois noms devraient être écrits en tête de tous les brevets de médecin et de chirurgien militaires.

Enfin au bout de trois ans, je me trouvai avoir fini mes cours, tout comme ceux qui avaient de l'argent ; je revins docteur maî-tre de deux écoles de chirurgie, docteur maître à double bonnet, et j'arrivai ici en meilleur point que j'en étais parti.

A peine j'avais eu le temps d'embrasser mes parents et de me reconnaître, que mon beau-frère me fit dire que j'allasse le voir, qu'il était retenu chez lui. Je lui fis répondre que j'étais retenu aussi chez moi, que le premier qui serait guéri irait voir l'autre. Nous nous rencontrâmes le jour même chez nos futures épouses. Il me parla de la gravité de son état ; je lui parlai de la gravité du mien. Je suis docteur-médecin, me dit-il. Et moi, lui répon-

je, je suis docteur-chirurgien ; vous ne me traiterez pas com-
ın officier de santé, comme un petit chirurgien faisant la pe-
chirurgie. Nous sommes aujourd'hui fils de la même faculté,
ı même mère. Aujourd'hui nous sommes frères, et de plus,
ous ne le savez, vous saurez qu'à Paris, lorsque la médecine
chirurgie se sont réunies, c'est la chirurgie qui, dans ses
s colonnades, ses belles salles, ses belles écoles, a reçu la
ecine tout enfumée, tout encrassée de ses noirs et antiques
nents de la Bûcherie. Mon beau-frère le médecin était, com-
ses malades, obligé d'avaler des gorgées de potions amères
. leur ordonne ; comme eux, il tournait, retournait les yeux
isait la grimace sans rien dire ; enfin il rompit le silence. Je
rais vous voir, me dit-il, autant pour votre intérêt que pour
ien ; je voulais vous prévenir que madame Rudel de Serres
; interrogerait ou vous ferait interroger, et qu'il nous impor-
qu'elle fût satisfaite, que vous fussiez bien prêt, afin que notre
.age ne fût pas retardé. Je vous entends, lui répondis-je, vous
iez me faire subir un examen préparatoire. Aussitôt nous nous
es sur la partie de l'art qui nous était commune, sur l'anato-
Ah ! quels autres verres de médecine ! et quelles grimaces
re ! J'avais sur lui un incontestable avantage ; j'avais suivi
ours de l'amphithéâtre de Paris, qui ne ressemble pas à ce-
e la tour du rempart de Toulouse, qui est au contraire spa-
x, propre, revêtu de marbre noir, éclairé par les voûtes, qui
ous les jours approvisionné de cadavres frais, de sexe, d'â-
t de maladie à souhait. En été, durant les grandes chaleurs
iis d'ailleurs eu la ressource des anatomies artificielles, admi-
es productions de l'art immortel de Lomonier et de Pinson,
ectionnées par Sue.

ous passâmes enfin à la chirurgie, qu'on nomme aussi au-
d'hui médecine opératoire ; ce qui fait espérer qu'on nom-
ı aussi les chirurgiens médecins opérants, et que les méde-
et les chirurgiens, déjà frères de fait, deviendront frères de
. Je venais de donner la leçon à mon beau-frère sur ce qu'il
it ; imaginez si je la lui donnai sur ce qu'il ne savait pas. Il
ait m'arrêter sottement sur les nouveaux secours à donner
asphyxiés, sur la manière de placer les noyés tirés de l'eau,
es cautérisations des morsures récentes des animaux hydro-
es ; mais je fis aussitôt briller et successivement passer de-
lui tous nos divers appareils de chirurgie, tous nos instru-
s, tels qu'ils sont rangés dans les armoires vitrées de no-
s : après quoi je lui dis :

on cher frère et confrère, Winslow a considéré la machine

comme une divine horloge, dont il a décrit toutes les

r les a pour ainsi dire démontées, pour les ranger, les
, les sy r.
a l re la dépendance mutuelle de ce grand système
l e de ses rouages et dans ses divers jeux.
er venu. Voyez, a-t-il dit, cette admirable mais déli-
e. Il n'y a aucune de ses nombreuses pièces qui ne
dérangement, c'est-à-dire à une maladie. Il
traité des maladies chirurgicales et des opéra-
vi nt; il ne manque plus.
e t tous les autres grands chirurgiens de ce
, glorieux confrères, actuellement les vôtres aussi
que l niens, les voilà qui viennent opérer.
Un lheureux a reçu un violent coup à la tête; les purgatifs,
que la chirurgie, aujourd'hui ennemie de l'effusion,
de la transfusion du sang, emploie tous les ans, si l'on
compté, jusqu'à douze, quinze millions, n'ont pu préve-
l e chement. Nul espoir d'absorption. La nature refuse
. Agissez et vite, vous dit Lamartinière, vous dit la Pey-
, qui a fondé l'Académie de chirurgie, en 1731, qui est un de ceux qui pour les jeunes gens ont mêlé l'or à la gloire, qui ont fondé des prix, qui enfin ont élevé la chirurgie au rang de la médecine. Agissez! agissez! vous disent-ils, prenez le trépan, ne craignez pas d'avancer le fer. Percez hardiment les méninges; par delà est l'épanchement.

Autrefois on abaissait les cataractes. Petit, dont le nom est si mal fait pour ce grand opérateur, les extrait. — Si la pupille a péri, Demours et Maunoir en mettent une artificielle, et l'organe de la vue, pour être moitié de la main de la nature, moitié de la main de l'émailleur, n'en est guère moins beau, guère moins bon. — Pour opérer plus sûrement l'œil, Demours et Maunoir, avec le suc de belladone, le paralysent momentanément. C'est le premier pas que la chirurgie ait fait vers l'économie des souffrances, par l'insensibilité communiquée à la partie opérée; ce ne devrait pas être, et cependant c'est le seul. — Regardez encore une fois Petit, cet habile et excellent homme. Il incise une fistule lacrymale. Il est entouré de chirurgiens que la nouveauté de cette opération a attirés. — Fouber ajoute à cette invention par son léger canal d'argent.

Toutes les fois que la chirurgie française fait l'opération la plus délicate, la plus difficile, elle emploie toujours la main de Dupuytren: voyez-le accourir au milieu de nombreux enfants

orés ; un vénérable père de famille a l'os de la mâchoire in-
ieure carié par un cancer. Les gens de l'art l'ont abandonné.
quelques traits de scie, Dupuytren emporte la partie de l'os
aquée : la guérison suit, toutes les larmes sont séchées.

Pelletan accourt encore plus vite : un homme pousse des hur-
nents ; il a laissé engager un corps dans la trachée-artère.
us ceux qui l'entourent s'écrient qu'il n'y a pas de remède.
moment, s'écrie Pelletan : la trachée est habilement fendue ;
omme est sauvé.

Si la belle expression soulager l'humanité souffrante n'était
s aujourd'hui tellement usée qu'elle est hors d'usage, elle se-
t surtout applicable à Daviel, qui a inventé le daviel, à Ga-
ngeot, qui a inventé la clef de Garengeot. Au moyen de ces
ux nouveaux instruments, un chirurgien vous arrache si rapi-
ment une dent que vous sentez à peine la douleur qui fuit.

Le Dran ampute presque aussi rapidement un bras dans l'ar-
ulation de l'épaule.

Il me semble entendre encore l'Europe applaudir à Félix, ve-
nt d'opérer Louis XIV pour une affection dont la cause n'est
s quelquefois locale et quelquefois vient des viscères supé-
eurs. Aujourd'hui, grâce aux procédés et aux instruments dus à
batier et à son élève Libes, les chirurgiens se jouent de cette
ération.

Des diverses maladies que les hommes se sont données en
ntrariant par leur manière de vivre la nature, les plus doulou-
uses sont peut-être les maladies des organes urinaires, et peut-
re, des efforts que la chirurgie a faits pour guérir les diverses
aladies, les plus ingénieux, les plus glorieux, sont ceux qu'elle
faits pour guérir les maladies de ce genre. Elle n'a pas com-
encé d'aujourd'hui. Celse avait eu recours à la taille. Cette si
rdie opération avait été oubliée jusqu'au quinzième siècle.
epuis, la lithotomie n'a cessé d'ajouter de grands à de plus
ands progrès. Le frère Côme, de nos jours, s'est acquis un
m par sa main toujours heureuse, il faudrait sans doute dire
ujours habile, dans la taille latérale, qui avait succédé à la
ille transversale et à la taille oblique. Enfin, la chimie et la phy-
que se sont réunies à la chirurgie pour chercher des moyens
oins sanglants et moins douloureux. Vauquelin, à la tête des
imistes, a cherché des dissolvants ; mais comment porter ces
ssolvants sur les concrétions pierreuses, sans les porter sur
rgane qui les renferme ? Dumas et Prévot de Genève ont pro-
sé des courants électriques, dirigés par des conducteurs ; mais
mment garantir l'organe des atteintes d'un fluide aussi actif?

et plus grand inconvénient : aussi la plus belle palme de la
encore à cueillir.
es des voies urinaires, moins dangereuses, ne sont
ins cruelles. Gloire à Bernard, qui a inventé les sondes,
n qui a inventé les bougies !
redresser les colonnes vertébrales, Levacher attache les
une croix de fer : les bosses s'aplatissent. Venel les place
it d'extension : les bosses s'aplatissent encore plus vite.
Tout le monde hésite à répondre quand on demande le nom du
nd poète, du plus grand orateur, du plus grand médecin
-huitième siècle ; mais tout le monde, sans hésiter, répond
, quand on demande le nom du plus grand chirurgien.
s d'Amboise Paré avaient, depuis deux cents ans,
onnées à cause de leur difficulté ; Desault les a rendues
s. Sa mécanique chirurgicale est toujours la conséquence
mécanique de la nature. S'il panse la fracture grave d'un
ure, la fracture plus grave de la clavicule, on l'entoure on
l'habileté, le génie de ses appareils. L'admiration n'est
grande quand on l'entend. Ses écoles particulières
désertes les écoles publiques. Si jamais nous avons une
re de l'art où tous les grands maîtres soient majestueuse-
nt rangés l'un à côté de l'autre, Desault les surpassera de
oute la tête.

Il y avait depuis long-temps une médecine légale ; il y a, de-
le traité de Louis, une chirurgie légale. La justice, pour
voir dans les points les plus obscurs des procédures criminelles,
au lieu d'un œil en aura maintenant deux.

J'abrège, Monsieur, continua le jeune chrirurgien, la narra-
tion de cette longue dispute avec mon beau-frère ; la victoire fut
constamment de mon côté, et la preuve, c'est que, tandis que
a future épouse, Rose, nous criait : C'est assez ! en voilà as-
sez ! Louison criait à Rose : Laisse-les parler, laisse-les parler !

Du reste, ainsi que mon beau-frère m'en avait prévenu, quand
'allai faire ma visite à madame Rudel de Serres, lui exhiber mes
ettres, elle appela la sage-femme du canton, qui avait été au cours
l'accouchement de l'école nouvellement établie à Rodez ; mais,
u lieu de me laisser interroger comme un benet, je l'intimidai
l'abord par les terribles et savants appareils de la nouvelle opé-
ation de la symphise ; je lui donnai des instructions sur les ac-
ouchements ordinaires et extraordinaires. Elle ne pouvait en
voir de meilleures : car, outre que j'avais vu opérer la bonne et
abile madame La Chapelle, directrice du grand hospice de la
aternité, j'avais suivi les cours de Baudeloque et j'avais as-

sisté aussi aux leçons de Dubois. Tout le monde connaît le
des accouchements de l'un et le nouveau forceps de l'autr
dame Rudel de Serres fut si contente que lorsque j'eus fi
se prit à me dire : On peut maintenant vous marier, et l
fants peuvent maintenant venir. Elle fixa le jour des
J'eus un bien grand plaisir d'aller porter cette nouvelle à
son; mais je crois que j'en eus presqu'un aussi grand d'a
porter à mon beau-frère.

Que je vous parle maintenant, a continué l'intarissabl
mand, du troisième gendre de madame Rudel de Serres. C
là même, vers le soir, entre chien et loup, en entendant f
ou plutôt gratter doucement à la porte, je me crus sûr q
tait lui, et avant de lui ouvrir j'avais envie de lui crier
soir, monsieur le pharmacien; mais j'attendis d'avoir
pour lui faire ce salut. Monsieur, me répondit-il, on ne
pas ici les pharmaciens. Les gens francs de notre ville
continuer à appeler les choses et les hommes par leur no
suis tout simplement monsieur l'apothicaire. Toutefois, aj
il gaîment, comme ce nom d'apothicaire fait encore touj
peu rire, je refusai par cela seul d'en prendre l'état. Qua
gustine, la plus jeune des nièces de madame Rudel de S
m'en fit la proposition, il fallut bien qu'elle m'assurât
était irrévocablement destinée à un apothicaire. Augusti
yeux vifs et tendres. Ah! monsieur, qui a les yeux en
temps vifs et tendres? Elle a une petite bouche vermeil
monsieur, l'amour n'en a jamais fait d'aussi jolie! Ajoutez
de rose, un cou d'albâtre. Augustine pleura; elle me dit
ne l'aimais pas; que d'ailleurs les apothicaires d'aujourd'
taient pas ceux d'autrefois, qu'ils n'administraient plus,
n'allaient plus en ville, qu'ils gagnaient maintenant assez d
sans sortir de chez eux, qu'ils étaient tous riches, que le
étaient passés de leur côté. Elle me dit en outre que madar
del de Serres avait déposé cent pistoles pour celui de
amants qui voudrait être apothicaire; enfin elle me parl
bon sens et de si bon cœur que je me décidai à aller pren
100 pistoles.

Peu de jours après, je me mis en route pour Mont
A peine arrivé, je n'aurais pas voulu changer d'état con
autre.

Je trouvai mes camarades les étudiants au collége de p
cie établis pêle-mêle au milieu des étudiants en méde
en chirurgie. Ils me paraissaient seulement distingués
qu'ils étaient mieux habillés, mieux nourris et surtout mi

s. Je dis assez ingénument que j'avais eu d'abord quelque : à prendre mon état. Les médecins et les chirurgiens ... ent politesse de bien se moquer de moi, et me dirent , un république, les trois branches de l'art de guérir sur un pied d'égalité fraternelle, et qu'elles étaient d'ail-, comme la république, réunies en un faisceau un et indi- Ils me dirent que dans la chimie médicale, qui n'était pharmacie ou apothicairerie, les noms des Derosne, des le Gassicourt, des Cadet de Vaux, des Parmentier, des ... , étaient connus dans l'Europe et dans le monde entier. ...ement dès que je fus entré aux écoles, j'appris que avait fait la première bonne analyse de l'opium, Par-ier et Deyeux la première bonne analyse du lait, que les ...s d'ipécacuanha etaient dues à Cadet de Gassicourt, qu'un nombre d'autres découvertes ou d'autres préparations également dues à ces habiles pharmaciens et à leurs il-es confrères.

Je suivis les cours de la grande pharmacie, comme il appartenait r neveu de madame Rudel de Serres. A la classe d'histoire ...relle j'appris à distinguer non seulement les diverses espèces ...e sauge, mais les diverses espèces d'ipécacuanha, surtout les di-verses espèces de quinquina, dont les unes font grand bien, les ...utres ne font ni bien ni mal, les autres augmentent le mal; ...insi des autres remèdes. A celle de chimie, j'appris les pesées, ...es mixtions, les coctions les plus parfaites, et, mes cours finis, ...e soutins une thèse latine sur les pastilles de menthe poivrée, la ...âte de guimauve et le sucre d'orge, sur l'*hydro-sulphuretum ubrum, oxidi stibii sulphurati,* autrefois le kermès minéral. ...nsuite je descendis de dessus le pupitre, je ceignis le tablier, ...e pris le pilon et la spatule et manipulai *secundum artem.*

J'obtins mes lettres; je partis. J'allai tout droit en faire hom-...age à madame Rudel de Serres. Elle m'interrogea sur l'on-...uent de la mère; je lui répondis sur l'*unguentum fuscum,* qui ...st la même chose; mais le latin en impose toujours aux femmes. ...e lui enseignai comment aujourd'hui on faisait du sucre ou avec ...es pommes ou avec du raisin, et comment Derosne dégraissait ...vec du charbon toute espèce de sucre; comment aujourd'hui ...vec de la chicorée brûlée on faisait du café, à faute d'autre; je ...ui enseignai mille petites recettes pour les cheveux, pour les ...ents, pour le teint : je devins son favori.

Elle m'acheta un ancien fonds d'apothicaire; j'en fis renouve-...r, repeindre les tablettes. Je plaçai dans le milieu, à la place ...e l'ancien grand pot de thériaque en faïence, le buste d'Hippo-

› en beau biscuit azuré, et sur le devant, de grandes pierr
n de roche, d'antimoine, de lapis lazzuli, de grands bocaı
angsues et de petits poissons rouges. En même temps je n
à parler la nouvelle langue chimique, ce qui fit d'abord croi
ɔn prédécesseur qu'il était sourd. Point de sel, point de v
re, du muriate de soude, de l'acide acéteux. Point d'aluı
t d'antimoine, du sulfate d'alumine alumineux, du sulfu
timoine natif. Je remplissais ainsi les oreilles de tous les h
ls, qui ne croyaient jamais payer assez les drogues les pl
.munes. J'eus la vogue. Mon mariage se fit, et la vogue
nenté depuis qu'Augustine est montée sur son trône, depı
.lle tient le comptoir, adossée à une belle glace où toutes l
ıes garde-malades viennent se mirer pendant qu'elle écrit le
pte.

'eut-être aurais-je à me plaindre de mes beaux-frères; m:
.e m'en plains pas. Le chirurgien est un jeune fat, qui pa
poliment au médecin, et qui, derrière lui, en parle fort l
ment. En arrivant ici, il apporta une tête remplie des no
es idées révolutionnaires. Il voulait être en même temps n
in, chirurgien, apothicaire; mais notre tante, madame R
de Serres, rembarra fort bien sa vanité. Je ne puis perme
que vous exerciez ces trois professions, lui dit-elle, pas p
: je ne puis permettre que vous soyez le mari de mes trois n
. Les prétentions de mon beau-frère ont fait rire toute la r
ıve, et la réponse de notre tante y est passée en proverl
ınt au médecin, il est sage et grave; mais personne, jusqu'i
voulu essayer sa nouvelle science, et je crois qu'ainsi que
·urgien il n'a pas encore gagné le montant de sa patente.

)n dit que je ne suis pas bien avec mes beaux-frères; c'
e méchanceté, car ils dînent et soupent fort souvent chez m
n est de même de leurs femmes, il en sera de même de leı
ants. Pour moi, je ne vais chez eux que pour leur rendre le
te du premier de l'an. Je n'ai besoin de personne. Que mo
ır et madame Rudel de Serres vivent ou meurent, je n'
ıtrai, comme on dit vulgairement, ni plus ni moins cuı
is je sens que mes beaux-frères ont grand besoin qu'ils mc
t; et, ce qui est encore plus fâcheux, c'est que, par dev
neveu autant que par état, ils sont obligés de les faire viv

DÉCADE XCIX. — LA DÉCADE DES EXAMENS.

J'allais dîner à quelques lieues, chez un ami qui n'est pas riche. J'y allais à pied. C'était au temps pascal, où l'on prêchait fort et ferme dans toutes les églises. Je passai devant une dont la porte était ouverte, et il en sortit ces paroles : Mes frères, examinez-vous, mes frères! Plus loin j'entendis encore parler d'examen ; j'en entendis parler plus loin encore, et plus loin encore.

Je continuai à marcher à travers pays. J'entrai dans une belle plaine, dans un beau chemin. Mon imagination me transporta bientôt sur une chaire des églises de Paris, et je me mets, moi, à prêcher aussi à tue-tête, et comme le cordelier Menot, *ad omnes status*, aux divers états, et, venant aux gens de lettres, je leur dis : Mes frères, ou si ce mot vous déplaît, messieurs les auteurs, grand nombre de vos livres ont, en s'ouvrant, exhalé les poisons les plus subtils. Quel plaisir à vous de voir vos jolis petits romans bleus, verts, roses, timbrés de votre nom immortel, aller souiller par des taches indélébiles l'imagination des jeunes vierges, des jeunes mères de familles ! Quel plaisir dans votre cœur gonflé de vanité, d'orgueil ! Examinez-vous ? examinez-vous !

J'en aperçois qui sont encore plus heureux ; ils suivent de l'œil les brillants brandons lancés du haut de leurs pages sur les matières combustibles de la société. Les reflets des flammes qu'ils ont allumées éclairent la joie de leur figure.

Les classes pauvres sont animées contre les classes riches.

Les classes inférieures contre les classes bourgeoises.

Que vous êtes contents, heureux ! Examinez-vous ! examinez-vous !

Les arcs-boutants de l'édifice national faiblissent, les hauts pouvoirs sont diffamés, vilipendés. Les jappeurs contre le gouvernement aboient ; un auteur anglais dirait peut-être aboient vos phrases, vos colonnes. Que vous êtes heureux ! quelle joie ! Vos déclamations ont allumé les guerres internationales ; les générations tombent sous la faux de la guerre ; les guérets se couvrent de friches, d'épines ; les bras manquent à l'agriculture ; les pères, sur le seuil de leur porte, se tournent vers le chemin où ils ont

ırtir leurs fils ; les mères en pleurs leur tendent des bras qui eurent vides. Faudrait-il alors croire à la joie des créatures ıines ? En avez-vous ressenti ? vous êtes-vous surpris à en ntir ? Examinez-vous ! examinez-vous !

e vieux temple est désert, les lampes sont éteintes, les livres ıant demeurent fermés ; cet antique vaisseau qui autrefois ouvait contenir les générations se vide, reste vide, et au le monde se remplit d'injustices, d'iniquités, de crimes. Le re n'ose invoquer les Écritures, crainte des rires, des sarıes. Le titre de votre livre enorgueillit au contraire vos lecs qui le citent. Pourriez-vous ne pas frémir au spectacle de de biens perdus, au spectacle de tant de maux sortis de e plume ? Examinez-vous ! examinez-vous ! Et voilà que sans aminer la conscience seule leur parle, leur montre les maux ls ont faits, les menace, les poursuit.

lors ils se demandent s'il est un être juste qui domine tout, uisse tout, qui ne puisse pas ne pas être juste, ne pas punir. ont intéressés à ne pas se répondre, à ne pas réfléchir, ils e répondent pas, ils ne réfléchissent pas, ils arrêtent leur xion ; ils sont intéressés à ce que l'âme ne soit pas immor-, elle est mortelle ; à ce qu'il n'y ait pas de Dieu, il n'y en s.

ÉCADE C. — LA DÉCADE DES ONZE SOUPERS.

obert a été chez son beau-père chercher le chapitre que ı.

n'est revenu que le douzième jour après son départ. Dès que s l'avons aperçu, nous avons couru au-devant de lui, nous vons tenu l'étrier ; nous l'avons amené au milieu de nous. uriait, il était tout aise ; et sans autre préliminaire il nous a Mes chers amis, j'ai obtenu de mon beau-père le chapitre es finances que nous désirions tant ; mais il m'a fallu demeuhez lui onze jours, et, comme vous allez voir, a-t-il ajouté iant, y souper onze fois à la même place, à la même heure.

REMIER SOUPER. Mes chers amis, a continué Robert, n'estas un anachronisme, et ne pourrais-je encore dire n'est-ce ne incivilité que de vouloir aujourd'hui faire aux gens du

monde une leçon sur les finances? C'est bien ce que sentait mon beau-père, à qui le soir de mon arrivée je demandai de nous les faire connaître. Il me répondit que, depuis environ vingt ans, les cafés, les cabarets même, familiarisés avec les notions de ce genre par le Compte-rendu de Necker ou par les journaux, discutaient sur les recettes et les dépenses publiques et sur le déficit ou la différence entre les unes ou les autres. Toutefois, comme mon beau-père se plaît beaucoup à parler de son métier, il se tourna vers mon jeune frère, garçon de quinze ou seize ans, qu'il aime beaucoup et qu'il veut maintenant élever comme son fils. Mon petit ami, lui dit-il, lorsque j'étais comme toi sur le point de prendre un état, mon père, qui était un simple mais habile musicien, se mit successivement à me jouer du violon, ensuite de la basse, ensuite du cor, ensuite de la clarinette, ensuite de la flûte, et il me parla ainsi : Philippe, lequel de ces instruments te plaît le plus ? duquel veux-tu faire le tien? Je n'aimais pas trop la musique, et en ce moment j'osai enfin le lui avouer. Il me dit : Cependant je t'entends chanter volontiers les hymnes d'église : veux-tu être prêtre ? Je répondis que non. Mon petit ami Robert, fais comme moi, sois franc : car je répondis non aussi aux questions sur d'autres états. Mon père était un peu impatienté. Ma mère lui apprit que j'aimais beaucoup à compter de l'argent, et ajouta que j'aurais peut-être envie d'être financier. Voudrais-tu être financier ? me dit mon père. Il me semble, lui répondis-je, que je ne manquerais pas de goût pour cet état. Voudrais-tu aller travailler chez le receveur des tailles? J'y consentis; j'y allai le lendemain ; j'y allai fort assidument. Le receveur se prit d'amitié pour moi, et au bout de quelques années il me fit son caissier, aux appointements de 400 fr. Dans la suite son amitié devint plus grande ; il me donna sa fille, et donna à sa fille sa charge. Alors, faisant dès ce moment partie, très petite partie, si l'on veut, du grand corps financier, je me mis à étudier les finances.

Mon ami, quand tu étudieras quelque chose, remonte toujours aux commencements. Je remontai, moi, à ceux des finances, et je vis qu'elles avaient toujours été en s'accroissant ; je vis que dans aucun siècle on n'avait aboli d'ancien impôt, qu'à chaque siècle on en avait créé de nouveaux. Je vis que nos vieilles finances avaient toujours continué à être, et de la même manière, féodales, mal tenues, mal gérées, oppressives.

Personne guère de tous ceux qui étions à table, excepté mon jeune frère et moi, n'écoutait ; ce que voyant mon beau-père, il changea aussitôt de propos, après s'être penché à l'oreille de

›n frère et lui avoir dit : Mon petit ami, la suite à demain, à
ıper, à cette heure, à cette place.

Deuxième souper. Le lendemain au soir, que nous étions,
peu s'en faut, en famille, mon beau-père, s'adressant encore
non frère, lui dit : Mon petit ami, si à l'avenir dans ta carrière
vois de grands abus, de grands maux, dénonce-les à ceux qui
uvent y porter remède.

Dans un assez long mémoire, j'exposai au ministre que l'état
la finance coûtait aux autres états de la société cent cinquante
llions ; que cette énorme somme, n'entrant pas dans le trésor,
croissait d'un tiers les impôts. Je lui donnai deux moyens pour
luire les frais de recouvrement à la moitié ou seulement au
art, comme il lui conviendrait le mieux. Je n'eus pas de ré-
nse.

Alors je m'adressai au roi, *à lui-même*, ainsi que le portait la
scription de ma lettre. Je lui donnai respectueusement mon
is sur la réforme des trois grandes compagnies de financiers.
commençais par celle des fermiers généraux ; mais comme tu
s venu que d'hier, il faut que je t'apprenne ce qu'étaient et la
npagnie des fermiers-généraux et les deux autres compagnies,
rmis que cela t'ennuie. Cela ne peut ennuyer personne, dîmes-
us tous à mon beau-père. Mon jeune frère disait ou plutôt
ait la même chose.

Les fermiers généraux, continua mon beau-père, n'étaient, à
›prement parler, que les cautions d'un pauvre diable, seul
mier général de la vente exclusive du sel et du tabac, à qui ils
nnaient trois mille francs par an pour prêter son nom de fer-
er à leurs actes. Le nombre de ces cautions de fermier était
linairement de quarante, et les parts de leurs gains étaient re-
sentées par quarante sous, divisés chacun en douze deniers ;
tains fermiers généraux en avaient quinze, dix-huit, et par
ıséquent certains autres seulement neuf ou six. Quelques an-
s avant la révolution leurs gains avaient été enfin limités à
is ou quatre millions, produit de la moitié du prix des ventes
la ferme qui excédaient le prix du bail.

La seconde compagnie de financiers était chargée de la per-
tion des droits sur les boissons, sur les cuirs, les papiers,
févrerie ; elle ne les affermait pas, elle les percevait sous le
n de régie des droits réunis, laquelle, de diverses manières,
divers temps, mutilait, étouffait, tuait l'industrie. J'ai sur-
t en vue l'impôt sur la fabrique des cuirs dont le parlement
Grenoble avait, en 1765 et 1766, courageusement demandé
olition.

La trois ne compagnie s'appelait la régie du domaine; mais e r u, outre les revenus du domaine, les impôts de l'en- nt, du sceau, du marc d'or, qu'on appelait impôts do- t, parce qu'ils étaient incorporés au domaine.

de ces deux dernières compagnies avaient aussi e uments, qui provenaient de même du tiers du impôts élevés au-dessus d'une somme fixe.

compagnies faisaient d'ailleurs à l'état des avances, ent à quarante, cinquante, soixante millions.

qui prêtaient aux financiers de ces compagnies de l'ar- payer leur quotité d'avances étaient appelés croupiers, avaient part, comme il était juste, au dividende des gains t des profits et des émoluments.

r ces dividendes étaient assignées aussi des pensions de s dames, de riches dots de jeunes demoiselles.

s ma lettre au roi, je lui disais : Sire, les fermiers géné- , à l'époque de la clôture de leurs comptes, prennent la li- té de vous envoyer, sur la distribution des restants en caisse, grandes sommes d'or, dans des bourses de velours; vous avez bonté de les recevoir. Il y aurait mieux à faire. Videz leurs lle poches dans la vôtre; videz-y aussi les cent mille poches de rs ambulants, de leurs contrôleurs, de leurs inspecteurs, de rs receveurs, de leurs commis, de leurs agents. Purifiez l'air cet immonde essaim d'insectes qui se jettent sur les travaux, gains, la vie de votre bon peuple. Je dressais d'avance l'acte ccusation de ces soixante hauts prêteurs de fonds; mais je ne cluais qu'à la suppression de leur ferme. Le tribunal révolu- naire, environ vingt ans après, conclut à la peine de mort, es têtes de trente d'entre eux tombèrent le même jour.

Le roi ne me répondit pas, car ma lettre devait à peine être ivée qu'il mourut. Louis XVI monta sur le trône.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à te place.

TROISIÈME SOUPER. Louis XVI avait quelques années de ins que moi. Je lui écrivis; je lui parlai encore plus franche- nt qu'à son prédécesseur. Dans ma simplicité, dans mon xpérience, je croyais qu'il avait sous les yeux la lettre que vais déjà écrite. Et, par ma nouvelle lettre, j'ajoutai : Au fait, e, vos tailles sont, quant à l'assiette, entre les mains des rs des aides et des élections, et, quant à la perception, en- les mains des receveurs des tailles en titre d'office.

Votre ministre des finances n'est donc qu'à moitié ministre des

finances ; il n'en administre pas les recettes, il n'en adm
que les dépenses.

Le nouveau roi, comme vous devez croire, ne me r
pas non plus, ni à cette lettre, ni à d'autres qui la suivir
Louis XVI me paraissait encore plus mort que Louis XV
que mes projets ne parvenaient pas à ce bon prince, un de
leurs rois qui aient régné, un des meilleurs hommes qu
vécu, soit dit entre nous : car je suis fonctionnaire public
cette qualité, obligé, tous les ans, chaque vingt-un j
d'aller, pour conserver mes appointements tels quels,
comme les autres, haine à la royauté, et donner un c
pied à sa statue. Mes projets tombèrent entre les mains
rants et d'insouciants commis ; ils ont demeuré quinze
ans dans les cartons. Enfin la révolution, qui a dépl
d'hommes et tant de choses, les avait jetés dans les m
d'un épicier, où, par le plus grand des hasards, je les ai
avec une centaine d'autres. Je les lus, je les relus tous av
tion. Les plus anciens, qui ne remontaient pas au-delà
mencement du siècle, n'étaient guère que la vieille dîm
de Vauban, tournée et retournée, mais toujours très re
sable. Ceux du milieu du siècle, époque à laquelle la
des économistes s'était répandue, ne parlaient que d'
unique, d'un impôt sur les terres, ou de deux impôts
l'un sur les comestibles, l'autre sur les boissons. Ceux d
postérieurs offraient une plus grande variété, surtout
grande étendue de vues. J'en trouvai de fort utiles, j'e
d'excellents, et je puis même t'assurer en toute vérité
aucune des nouvelles institutions de nos finances, do
pensable nécessité a hâté la révolution, qui n'ait été
dans ma collection de projets, et cela doit être : ces pr
taient que les rédactions écrites des divers chefs de la g
tition verbale du dix-huitième siècle, relative à la perc
finances, qui, depuis je ne sais combien de siècles, éta
dans un désordre connu de toute l'Europe.

Mon ami, prends les financiers, même les plus vie
les d'inventer un plus mauvais système que celui qui n
sait, ils ne le pourront. La révolution, toute puissa
absolue, endoctrinée par Sulli, Colbert, Turgot, Nec
vière, et par les traités de Desmaretz, de Forbonnais
trône, des économistes, des encyclopédistes, est venu
décréter un nouveau. Egalité d'impôt! égalité d'impôt
dit. Mon ami, redouble d'attention, car je veux faire

n pour parler mais pour entendre ceux qui parlent. contribution à asseoir doit être celle des fonds de lle loi des finances l'a appelée contribution fon- lu que le territoire de chaque commune fût divisé e les divers propriétaires choisissent des commis- 'évaluer, en assemblée municipale, contradic- chaque propriétaire intéressé, le revenu des di- s de chaque section ; que, sur les états détaillés aluations, appelés états de section, fussent faits evenu des propriétés de chaque habitant ou ma- t que sur ces matrices de rôle fussent formés les s parts contributives de tous les habitants. Mais départements de la France la répartition de la ale est-elle juste? non ; entre les diverses com- e département? non ; entre les divers habitants nune? non. Remarquez toutefois que cette loi si complète, si défectueuse, est la moins impar- complète, la moins défectueuse, par conséquent e deviendra dans la suite encore meilleure, lors- astre général, ou par d'autres moyens d'une esti- des produits territoriaux, on sera parvenu à une n, ou, comme dit un de mes projets manuscrits, *on d'impôt.*

t la contribution foncière, ou des revenus des a dû être suivie de la contribution mobilière ou territoriaux, évalués d'après le prix présumé du tion. Cette loi, quoiqu'elle soit aussi la meil- re la moins mauvaise, est bien moins suscepti- que la précédente, en ce que la matière impo- ostensible. Cette loi est d'ailleurs fort obscure, mots, fort mal écrite. Petit Robert, si tu veux primer avec clarté et netteté, lis plusieurs de nos s plusieurs de nos lois.

t aussi la contribution mobilière a dû être suivie n industrielle ou de la loi des patentes. Quelle xcellente loi que celle qui, déclarant l'industrie lant que chacun eût le droit d'exercer l'état qui npose indistinctement les divers états suivant umés ! Quelle bonne, quelle excellente loi que l'examen de la capacité et de l'habileté à exercer s'en rapporte à l'intérêt de ceux qui paient et currence ! De combien d'inventions, de perfec-

ons, de richesses, d'avantages, ne doit-elle pas être la mère!

Si l'on voulait former une langue financière d'après de vraies nalogies, il faudrait prier l'Académie de nous donner un adjecf dérivé du mot enregistrement. En attendant, je dirai que la ontribution de l'enregistrement est aussi une bonne, une excelnte loi, en ce qu'elle ne vous demande de l'argent que lorsque ous en avez, en ce qu'elle ne vous fait ouvrir la bourse que rsqu'elle est pleine, que lorsque vous achetez, que lorsque ous succédez. Toutefois nos législateurs ne doivent pas perdre e vue que le trop est toujours le trop, qu'il faut prendre garde ue, par un tarif trop fiscal, les fonds de terre baissent, et que, rsqu'il s'agit de succession, au lieu des héritiers ce soit l'état ui hérite.

L'Académie aurait, je crois, encore plus de peine à admettre omme français l'adjectif dérivé de timbre; aussi n'oserai-je insiser. Je dirai donc que la contribution du timbre est aussi, par les êmes raisons, bonne, excellente. — Telle est encore celle des mendes, qu'on pourrait nommer la contribution pécuniaire pénale. —Telle est celle des hypothèques, qu'on pourrait nommer la conibution hypothécaire. — Telle est celle des droits de greffe, u'on pourrait nommer la contribution judiciaire. — Telle est elle de la garantie, qu'on pourrait nommer la contribution omptuaire de la marque d'or et d'argent. — Telle est celle de poudre de chasse, qu'on pourrait nommer la contribution omptuaire de la poudre de chasse. — On pourrait dire aussi la ontribution somptuaire du tabac, dont on a si mal à propos aboli ancien mode de vente exclusive, au grand préjudice du trésor, plus grand préjudice de la santé.

Je voudrais bien aussi qu'on dît la contribution somptuaire de uelques autres objets, et qu'alors on pût supprimer la contribuon des loteries; entendons-nous, qu'on pût supprimer les loteries.

Les loteries sont désastreuses pour les mœurs. Les droits de arrière le sont pour le commerce : cette contribution est encore supprimer. — Il en est de même de celle qui est établie sur s voitures publiques.

Le commerce serait allégé par la suppression de ces deux ntributions; il le serait aussi par la réduction du taux des ports lettres, qu'on pourrait nommer la contribution épistolaire.

La contribution du commerce étranger ou contribution des uanes, qu'il n'est guère possible de nommer autrement, a rtaines dispositions qui me paraissent aujourd'hui mauvaises qui avec le temps peuvent devenir bonnes, par la même ra-

que les illeures dispositions qu'elle a aujourd'hui peuvent le devenir les plus mauvaises.

ami, la suite à demain, à souper, à cette heure,

SOUPER. Petit Robert, a continué mon beau- quinze ou seize ans; tu dois avoir au moins aussi ire que moi, qui en ai cinquante de plus.

aeux états d'impositions; tâche de les retenir.

tailles, y compris les trois vingtièmes à l'époque revolution, 160 millions. — Nouvelle contribution fon- ris les portes et fenêtres, 230 millions. — Ancienne 40 millions. — Nouvelle contribution mobiliaire, 40 . — Ancien droit pour la réception des maîtres artisans pour celle des marchands, produit inconnu. — Nouvelle con- ition ind rielle ou des patentes, 20 millions. — Ancien le d ictes, produit inconnu. — Nouvelle contribution ent, 70 millions. — Ancien papier timbré, pro- nnu. — Nouvelle contribution du timbre, 20 millions. — An nes amendes, produit inconnu. — Nouvelle contri- le ou des amendes, 2 millions.

en droit des hypothèques, produit inconnu. — Nouvelle ibution hypothécaire, 5 millions.

Anciens droits des greffes, produit inconnu. — Nouvelle con- ibution judiciaire ou des greffes, 5 millions.

Ancienne marque d'or et d'argent, produit inconnu. — Nou- e contribution somptuaire de la marque d'or et d'argent, ou roit de garantie, un million.

Ancienne régie des poudres, 800 mille francs. — Nouvelle ontribution somptuaire de la poudre de chasse, 500 mille francs.

Ancienne régie du tabac, 30 millions. — Nouvelle contribu- on somptuaire du tabac, 8 millions.

Anciennes gabelles, 60 millions. — Produit des salines de État, dont le sel est aujourd'hui marchandise libre, 7 millions.

Anciennes loteries royales, 10 millions. — Nouvelle contri- ution des loteries nationales, 10 millions.

Anciennes traites intérieures, produit inconnu. — Nouvelle ontribution des barrières, 25 millions.

Anciennes messageries, un million. — Nouvelle contribution es voitures publiques, un million.

Anciennes postes, 10 millions. — Nouvelle contribution épis- olaire ou des ports de lettres, 12 millions.

Anciennes traites foraines, produit inconnu. — Nouvelle con- ibution du commerce étranger ou des douanes, 12 millions.

Si à ces anciennes diverses impositions on ajoute les droits ·çus par la ferme générale sur les douanes intérieures ou extéures, les entrées de Paris, le domaine d'Occident, qui se poent à 78 millions; — Les droits réunis, sur les boissons, le ir, le papier, les cartes, qui se portaient à 50 millions; — ·s droits casuels et du marc d'or, qui se portaient à 7 millions; Les impositions des pays d'états, qui se portaient à 20 milns; — Les impositions mises en remplacement des corvées, i se portaient à 20 millions; — Les décimes ou impositions clergé, qui se portaient à 10 millions; — Les revenus du doaine et impositions domaniales, qui se portaient à 50 millions; · Et quelques autres revenus, que j'ai mentionnés et dont j'ai claré que les produits m'étaient inconnus, je trouve que les ciennes impositions étaient, années communes, de 550 milns.

Si à ces nouvelles diverses contributions on ajoute les reveis des forêts nationales, qui se portent à 25 millions, les reveis des domaines nationaux, qui se portent à 10 millions, et ielques autres revenus, contributions ou produits moins imporats, on aura pour les nouvelles contributions environ 500 milns.

D'après mes calculs, je crois que les contributions de la France, randie par la réunion des nouveaux départements, sont dimiiées, depuis la révolution, années communes, du cinquième et ut-être du quart et qu'à la paix elles le seront de près de la oitié, si, comme l'annonçait le comité des finances du conseil s Cinq-Cents, les contributions pouvaient être réduites à 400 llions.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à tte place.

CINQUIÈME SOUPER. Avant la révolution, il y avait trois andes dépenses, celles de la guerre, de la marine et de la ur; il y en avait encore une plus grande, celle de la dette poque.

Depuis la révolution, comme tu vas le voir dans le tableau des ances de l'année dernière, 1799, la grande, la très grande pense est celle de la guerre. Elle dessèche le trésor. Elle se rte à 400 millions; — Celle de la marine à 150 millions; — lle de l'intérieur à 40 millions; — Celle des finances à 5 llions; — Celle de la justice à 9 millions; — Celle de la poe à 2 millions; — Celles des relations extérieures à 5 milns; — Celle du Corps législatif à 11 millions; — Celle du rectoire exécutif à 3 millions; — Celle des rentes perpétuel-

les et viagères à 72 millions ; — Celle des pensions à 12 millions : — Total 709 millions.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

SIXIÈME SOUPER. Il y avait autrefois un déficit, que certains ministres nous disaient être de 24, de 30 millions, d'autres de 100, de 140 millions.

Il y en a aujourd'ui un, tantôt grand, tantôt plus grand, et tantôt encore plus grand.

Aujourd'hui, que nous sommes plus expérimentés, plus habiles, nous ne payons pas le déficit ; nous le portons à l'arriéré. Autrefois nous le payions ; nous empruntions.

Mon petit ami Robert, il y a long-temps que nous empruntons. Louis XIV, si guerrier, si magnifique, laissa, en 1715, à sa mort, deux milliards de dettes.

Quelques années après, pendant la régence de son neveu, il vint d'Écosse un homme, nommé Law, qui promit de payer toute cette dette, fût-elle plus grande, avec un papier-monnaie hypothéqué sur les richesses du Mississipi. Les créanciers de l'état s'empressèrent d'échanger leurs contrats de créance contre ce papier, qu'ils trouvèrent excellent ; et tant que la mode de ce papier dura, personne jamais ne voulut l'échanger. Trois milliards de billets pouvaient à peine suffire. La mode passée, tout le monde courut porter ses billets à la caisse, reprendre son argent ; la caisse était vide, et, sous le nom de Law, l'état avait fait banqueroute.

Rien ne peut corriger les capitalistes de Paris de prêter leur argent à l'état, que rien ne peut corriger d'emprunter. En 1789, à l'époque de la révolution, la dette publique s'était élevée au moins à quatre milliards.

Jusqu'à ce qu'en 1796 l'état eût fait perdre à ses créanciers les deux tiers de leurs créances et une partie du tiers restant, appelé tiers consolidé, les créanciers de l'état se vantèrent d'avoir fait la révolution.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à cette place.

SEPTIÈME SOUPER. — Petit Robert, mets ton argent sur le bord de la rivière : il sera très bien placé en grandes et belles prairies ; ne le jette pas dans la rivière, ne prête pas à l'état : car, en tout temps et en tout lieu, les états ne s'acquittent que par des banqueroutes.

Je suis fort content de toi, mon jeune ami, a ajouté mon beau-père. Tu seras un excellent financier ; tu n'as pas perdu un seul

t, un seul chiffre; continuellement tu as été attentif. En ré-
npense, je vais achever de te raconter mon histoire.

Tu as vu que je ne gagnai pas grand'chose à envoyer des
ojets au gouvernement; il n'en a pas été de même dans la
ite.

Après la chute de Robespierre, les hommes et les choses sor-
ent de la torpeur pour entrer dans une espèce de mouvement
nétique. Il n'y eut plus de commerce, plus de rapports so-
ux, plus de mœurs nationales, tout devint agiotage. On agiota
r les marchandises, sur les denrées, sur les places, sur les
ctions, sur les réputations, sur l'esprit public, sur la stabilité
gouvernement. On agiota principalement sur le tiers conso-
lé des pauvres rentiers, sur les reconnaissances de l'emprunt
rcé, celles des fournitures faites à l'état, sur les créances des
urnisseurs, sur les créances de l'arriéré, enfin sur tous les gen-
s d'effets publics; j'en excepte les assignats, dont la valeur dé-
rissait de plus en plus, et dont les planches furent brisées par
décret qui, deux ou trois ans plus tôt, aurait à cette immense
asse d'assignats conservé sa valeur monétaire.

Nous voilà sans doute, disions-nous, à tout jamais délivrés du
pier-monnaie. Nous le disions, nous le répétions, que subite-
ent il nous tombait sur la tête une pluie de deux milliards
atre ceuts millions de mandats territoriaux, destinés, pour les
nnes gens, à racheter quarante-cinq milliards d'assignats. Ces
andats avaient un cours forcé, étaient armés de toutes les lois
mminatoires. Cependant ils disparurent; le premier vent en
laya le perron du Palais-Royal et les autres perrons de Paris et
la France.

C'était surtout de la dépréciation des papiers-monnaies que
it l'agiotage. J'en écrivis avec franchise au comité des finan-
s. Mon mémoire lui disait que cette double fièvre faisait mou-
le corps social; je ne reçus pas de réponse.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à
tte place.

HUITIÈME SOUPER. — Je t'ai dit que je ne reçus pas de ré-
nse du comité des finances, mais, peu de temps après, un
embre de ce comité me consulta sur l'établissement d'une ban-
e nationale ou caisse d'escompte et sur l'établissement d'une
isse d'amortissement. Fais comme moi, petit Robert; je n'en
prouvais pas l'organisation. Il désirait que je l'approuvasse;
ne lui en dis pas moins mon avis.

Une banque ou caissse d'escompte, lui répondis-je, si elle est,
nme avant la révolution, une association de capitalistes qui,

ıt porté leur argent en commun dans une caisse, émettent, :e gage, des billets de caisses, ou les donnent en paiement effets de commerce qu'ils escomptent au taux légal, est fort ıe, en ce que la masse du numéraire en est augmentée : car ımme des billets émis est souvent d'une valeur dix fois plus ıde que celle de l'argent déposé dans la caisse, en ce que l'ac- de la circulation du numéraire en est augmentée; car, quelle soit la confiance qu'on ait dans les billets de caisse, on paie volontiers et plus vite avec ces billets qu'avec de l'argent; s, aussitôt que cette caisse devient une banque ou caisse na- ale d'escompte, elle est frappée de mort par la peur que la e-puissante et toute nécessiteuse main du gouvernement, au nier moment de détresse, la vide jusqu'au dernier écu.

)uant à une caisse d'amortissement, elle est bonne aussi de ıature : avec les fonds que lui donne l'état elle en rachète les ınces passives au cours de la place; par des opérations bien ıbinées, elle doit, dans un temps limité, acquitter toutes les tes et rendre blanc le grand-livre; mais comme la toute-puis- te et toute nécessiteuse main du gouvernemeut peut, au pre- :r moment de détresse, la vider de même jusqu'au dernier , il faut que, par son essence, elle soit entièrement indé- ıdante.

Enfin, mon ami, j'osai demander à ce représentant la place receveur général de mon département; je l'obtins.

Mon jenne ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à te place.

NEUVIÈME SOUPER. Peu de temps après, le député dont je i parlé hier se retira des affaires et alla demeurer dans le fond sa province. Il n'a cependant cessé de s'occuper de l'admi- ıtration des finances, et n'a cessé de m'écrire; fais comme ›i, j'ai toujours tout quitté pour lui répondre.

Il me demanda un jour pourquoi nos grands ministres n'a- ient pas mille fois brisé cette vieille mauvaise machine des fi- nces. Je lui répondis qu'il leur aurait fallu pouvoir briser le ·rgé, la noblesse, ou, ce qui revient au même, leurs antiques ivilèges; qu'il leur aurait surtout fallu pouvoir briser le parle- :nt, qui avait la sanction de toutes les lois des finances, qui ›ntendait rien en finances, qui voulait faire le capable, qui re- ›ait d'enregistrer la création d'un impôt, qui refusait ensuite :nregistrer la suppression du même impôt, qui, ainsi que tou- ; les oppositions, s'opposait et au bien et au mal que voulait re le ministère.

Il me demanda encore s'il ne conviendrait pas d'exiger des

ctionnaires financiers un cautionnement en argent. Rien ne viendrait moins, lui répondis-je : les anciens financiers, au yen de leurs cautionnements, qui ne s'élevaient guère qu'à) millions, s'étaient rendus inamovibles.

Dans une autre lettre il me fit plusieurs questions, auxquelles fis la réponse suivante : Je conviens que les finances nationa- coûtent beaucoup ; mais, bien que la machine soit immense, e est simple : d'un coup d'œil on voit toutes les pièces, toutes pièces inutiles.

Les percepteurs cantonnaux perçoivent les impositions di- ctes ou fixes, les versent dans la caisse du receveur général du partement, qui les verse dans la caisse de la trésorerie na- nale.

Les receveurs du droit d'enregistrement, du timbre, et de elques autres impôts y réunis, les versent dans la caisse du ceveur général du département ; ils ont des inspecteurs par rondissement, et un directeur par département, qui corres- nd avec une direction générale.

Mon jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à tte place.

Dixième souper. Je fus encore obligé d'ajouter dans une uvelle lettre : Quand on aura supprimé les droits de barrière, qui ne peut tarder, le nombre des autres employés des finances est plus d'aucune considération, car le receveur général du dé- rtement est vraiment le receveur de toutes les recettes, en ême temps qu'il est le payeur général de toutes les dépenses. N'établissez pas d'autres places ; vous n'aurez plus à en réfor- er : vous êtes parvenu à la plus grande simplicité.

Et, ajoutai-je, si vous voulez savoir aussi mon avis sur les tres gens de plume employés par l'état, je vous dirai qu'il me rait bien difficile aussi d'en réduire le nombre. Soyez vrais du oins avec vous-même ; vous avez fait, depuis la révolution, 8 10,000 lois, qui, pour leur exécution, exigent un bien grand mbre d'agents. Voyez s'il ne serait pas plutôt possible de ré- ire le nombre de vos lois.

Il m'écrivit encore sur ce même sujet. Je lui répondis : Je ni e cependant pas que, dans certaines administrations, il n'y eût ielques réformes à faire ; mais, à Paris, comme en province, s réformes éprouveraient de bien fortes oppositions. Entrez à ris, dans l'hôtel d'un ministre, vous trouverez que les noms s chefs et sous-chefs sont les mêmes que ceux des députés au rps législatif. En province, les employés sont fils ou cousins hauts magistrats ou de hauts administrateurs. Ensuite, répon-

ne autre partie de sa lettre, j'ajoutai : Je ne sais aucun le rendre les employés des bureaux d'administration plus faudrait toutefois que le public fût juste et n'exigeât pas es courbés sept ou huit heures de suite dans une atmosphère le poêle et la respiration, la même heureuse disposition que celle d'un de nos 600 représentants, allant, après lu salon du restaurateur à la comédie ou à l'Opéra. Je ainsi : Votre carte topographique des corridors et des des administrations publiques, à placer à la porte d'en- e serait d'aucune utilité. Elle ferait même rire, si les eux solliciteurs ou pétitionnaires pouvaient en avoir envie. jeune ami, la suite à demain, à souper, à cette heure, à ice.

ÈME SOUPER. L'ancien représentant ne m'avait pas écrit ong-temps ; enfin le mois dernier j'en reçus une autre Comment s'y prendre, me demandait-il, pour prévenir rrible dilapidation des finances, qui va nous ramener la ie ? Dans les grandes agitations des états, il n'y a que on, contre-révolution, monarchie, république, républi- onarchie. Représentant, lui répondis-je, on venait de ndre qu'il avait été réélu : rien n'est plus vrai, un roi est t à nous venir du désordre des finances. Pour y ramener il vous faut rétablir la rigoureuse spécialité des dépen- ous faut des cours des comptes siégeant dans le fond des ments, le plus loin possible des ministres ; surtout et ut, il vous faut des comptes publics, imprimés par mil- par millions, des comptes où les dépenses soient bien es, car il n'y a rien de plus obscur que les blancs de tous ptes.

, pour terminer, je te dirai, mon petit ami Robert, que, mmencement du siècle la finance était peuplée de la- de gens du plus bas étage, qu'on appela papiers bleus de ur des billets de Law, elle l'était, à l'époque de la révo- des hommes les plus élégants, les plus instruits ; et au- ui elle est de même en général bien composée. Je te dirai mon petit ami Robert, qu'avec la recette du district j'ai eux filles, qu'avec la recette du département j'en ai marié que j'ai aussi bien établi mes fils, que je me suis tou- ien logé, bien nourri, bien vêtu, bien entretenu. Dans tat le sort des apprentis et des garçons ne vaut guère que dans les autres états ; mais le sort des maîtres n'est pire. Si dans la suite, quand tu y seras parvenu, tu en is franchement, tu feras comme moi ; si au contraire tu

e plains, tu cries, les poches, les mains et la bouche pleines, tu eras comme les autres.

J'ai fini, mon jeune ami ; je suis fâché de ne pouvoir plus naintenant retenir ton frère.

DÉCADE CI. — LA DÉCADE DU BEAU PRÉCEPTEUR.

Quelle année comptions-nous, il y a six ans ? a demandé Gervais. Il a réfléchi un moment. Je crois que nous étions en 1794, ou si l'on veut en l'an II. Un soir de cette même année, a-t-il poursuivi, je vis arriver chez moi, aux approches de la nuit, un homme mort de peur, de froid et de faim. Je crus devoir d'abord le rassurer en lui affirmant qu'il était chez moi en sûreté, et en lui montrant pendu au lit de ma mère le crucifix, ce signe d'amour et de confraternité universelle. Mais, s'écria-t-il, je ne crains rien ; je ne crains ici que les loups, qui m'ont suivi jusqu'à votre ferme. Je les ai vus, lui répondis-je ; ce sont mes chiens de parc, d'ailleurs fort inoffensifs. Il s'approcha de plus en plus du feu, se déboutonna, et montra, sous une carmagnole grossière, une vieille veste brodée. Ce fut d'abord la vieille veste brodée qui me parla ; ce fut ensuite la carmagnole. On prit toutes sortes de soins de lui, et, en attendant le souper, on lui offrit différents vins, des liqueurs, des conserves. Il trempa ses lèvres dans un verre, et bientôt me voilà son confident, presque son ami. Monsieur, me dit-il, vous désirez sans doute savoir qui vous avez ce soir chez vous ? Je vais vous l'apprendre.

Je suis né dans le temps où la France était, je crois, le plus folle de Rousseau, et surtout de son Émile. Mon père avait sa bonne part de cette folie. Bien des personnes en profitèrent, entre autres la tutrice de ma jeune mère, qui aimait extraordinairement sa pupille. Elle entend parler de mon père, jeune avocat du roi, riche, maître de son sort et à marier ; elle entend parler surtout de son enthousiasme pour l'éducation de Rousseau. Tout aussitôt elle en est encore plus enthousiaste ; elle l'est au point qu'à son tour mon père entend parler d'elle ainsi que de sa pupille, dont il s'empressa d'aller demander la main. Le mariage eut lieu.

Ma mère ne tarda pas à être enceinte. Dès que je fus né, il se présenta une foule de précepteurs, parmi lesquels mon père dis-

tingua un grand adolescent qui savait l'Emile par cœur, comme une leçon de classe. Monsieur, dit-il à mon père, après lui avoir récité d'un ton emphatique le passage relatif au gouverneur de l'enfant, je crois être, je suis cet homme. Il était bien jeune; mais le livre ne le trouvait pas trop jeune, il fut agréé. A peine avait-il mis le pied dans la maison qu'il se prit de dispute avec la servante, qui voulait m'emmaillotter, avec ma mère, qui voulait avoir une nourrice. Il citait l'Emile. Mon père lui donna raison; mais ma mère fit appeler son oncle, capitaine de grenadiers, homme sévère, et qui ne souffrait pas la contradiction. Monsieur, dit-elle à mon père, je me moque de la nouvelle philosophie; sachez que notre maison n'allaite pas depuis cinq cents ans. Alors mon gouverneur voulut au moins une jeune nourrice qui, ainsi que ma mère, vînt d'accoucher, car Rousseau demande avec raison une jeune nourrice pour l'enfant d'une jeune mère. Mon gouverneur tint bon sur le maillot. Le capitaine ne s'en mêla pas, et mes langes furent flottants. Je fus mis dans un large et profond berceau, bien rembourré, où je me démenai impunément tant que je voulus. Point de lisières, de char à roulettes. Peu à peu, en rampant sur les parquets tendus d'un tapis, ou sur les plates-bandes de gazon, j'appris à me relever, à marcher, à courir, à sauter.

Que je dise maintenant une observation que je fis dès que l'intelligence me vint. Je m'aperçus que tout le monde qui m'environnait s'occupait de moi, cherchait à me réjouir. Je me souviens entre autres des visages de carton que mettait en riant ma nourrice pour prévenir la peur que les enfants ont des masques, aussi bien que les détonations graduelles des armes à feu, pour m'accoutumer aux plus éclatantes explosions.

J'eus sept ans; ma nourrice fut congédiée suivant que le portait le livre, toujours ouvert sur la cheminée, comme le rituel de ce qu'on devait faire ou faire faire. Je ne vis alors que le gouverneur. Il devint encore plus jovial; mais il ne m'enseignait que ce que j'avais envie d'apprendre, mais il me donnait successivement envie d'apprendre une infinité de choses utiles: j'apprenais en courant, en me promenant, en jouant. J'étais à la campagne, au milieu des arbres, des fleurs, des ruisseaux, des bœufs, des vaches, du laitage, des fruits. J'avais une jolie petite bêche, je labourais, je semais, je récoltais: quel beau paradis! Quel plus beau paradis quand, ayant essayé de différents arts mécaniques, je voulus tourner comme le roi, et ensuite forger comme le dauphin, plus près de mon âge.

Quatorze ans. Mon père, qui jusque alors avait rigidement tenu

nain à ce que mon éducation ne fût pas viciée par le plus léger tact, trouva bon que mon gouverneur vît d'autres gouverrs, et que moi je visse d'autres élèves. Aussi reçûmes-nous s difficulté les visites d'un autre gouverneur, qui n'avait guère s de ving-trois ou vingt-quatre ans, et qui n'en paraissait pas gt, bien qu'il portât un habit marron, une petite perruque de, et qu'il se fît appeler monsieur Jean-Jacques. Du temps nos deux gouverneurs étaient à conférer sur leurs méthodes sur leurs succès, mon nouveau camarade et moi nous counes nous montrer ce que nous savions. Quant au jugement et esprit, il me semblait que je n'étais pas inférieur ; mais je ne me dissimuler que je l'étais à courir, à sauter, à lutter, à larer, à forger, à menuiser, ainsi qu'à tous les exercices de ce et d'adresse où les progrès sont visibles et incontestables.

Entre autres gouverneurs chez lesquels le mien m'amena, j'en un qui était tout l'opposé de celui dont je viens de parler. Il it plus de quarante ans, et il était attifé, propre, étiré comme jeune élégant. Son élève lui ressemblait; c'était un petit nseigneur, tout plaqué de poudre, tout musqué, habillé de in bleu, galonné d'or de la tête aux pieds. Je lui propod'aller courir, sauter, jouer; il feignit de ne pas m'endre. Bientôt le salon se remplit de monde. Alors il fut dans élément ; il fit cent jolies petites révérences, répondit avec ce aux nombreuses questions que, pour plaire aux parents, on npressait de lui faire. Lorsque nous fûmes sortis, mon gouneur remarqua en riant le beau caquet, le beau plumage de jeune perroquet.

Quinze ans, quinze ans ! quand donc aurai-je quinze ans ? ne sais-je de me dire. C'est que toutes les fois que je demandais non gouverneur pourquoi des clochers, des cloches, des ises, il me répondait : Pour honorer Dieu. — Qu'est-ce que eu ? — Lorsque vous aurez quinze ans, on vous le dira.

Véritablement, au temps marqué pour Émile, mon gouverır, s'étant levé et m'ayant fait lever de grand matin, m'emmena sommet d'une montagne magnifiquement décorée de diverses tures. Une large rivière bordée de beaux arbres coulait dent nous, comme dans le livre, et il va sans dire que bientôt, à trémité d'un immense horizon, le soleil se leva étincelant au ieu d'une irradiation de feux pourprés qui coloraient tout un é du ciel. Pendant quelques moments mon gouverneur deura les bras ouverts, ravi d'admiration. J'en fais autant ; ennous nous asseyons l'un et l'autre, dans les mêmes attitudes celles de la gravure. Mon gouverneur rompt le silence :

Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de rofonds raisonnements... » Et il continua jusqu'à la fin de la rofession de foi du vicaire savoyard. Le lendemain, ayant renontré près du presbytère un jeune avocat parent du curé, qu'il mmena dans notre parc, il répéta en sa présence l'espèce de eprésentation ou de scène de la veille. Voilà, dit-il en me monant et en se montrant lui-même, notre religion à tous deux. 'est, lui répondit l'avocat, la religion à la mode; mais en France s modes, même en fait de religion, ne durent guère, et je ne ois dans la raison ni dans les mœurs la moindre racine à celle-, car je ne connais pas de plus mauvais prêtre que ce vicaire avoyard; je ne connais pas même de plus mauvais logicien. Il eut faire entrer son élève dans le temple chrétien, dont il comence par démolir les fondements et par disperser les pierres. t quand veut-il l'y faire entrer. A l'âge de la plénitude de sa aison. Mais, lui dirais-je, nierez-vous donc, ou ne reconnaîtrezous pas les instincts, qui sont les fils invisibles, et cependant ensibles, par lesquels la main de Dieu conduit tous les êtres nimés? Nierez-vous que l'homme en soit incomparablement oté? Nierez-vous que, par ses instincts, l'homme soit forcé d'aord, comme les animaux, à sucer le sein de sa mère, ensuite à anger, ensuite à marcher, ensuite à obéir à la gamme, à la meure, à chanter, à danser; ensuite à se faire la parole, à parler; se faire la pensée, à penser; à se faire la raison, à raisonner; s'ouvrir ces trois nobles manifestations de l'existence et de l'action de son âme? Eh bien! l'instinct de l'amour du créateur, 'est-à-dire l'instinct de la religion, est encore plus sensible; le ierez-vous? Mais niez donc aussi toutes les religions qui, dans ous les temps, ont rempli toute la terre. Et vous, que voulezous que, jusqu'à quinze ans, devienne dans le jeune homme et instinct, destiné, comme tous les instincts sociaux, à se comnuniquer?

Enfin j'ajouterai : quant à moi, je pense que nos saints évangiles sont la sainte expression de l'instinct du juste et de l'injuse, sortie de la bouche de l'Homme-Dieu, dont l'immense avenir espectera toujours plus et toujours expliquera moins les mystères de sa divine naissance, de sa divine vie, de sa divine mort, le sa divine nature, qui demandent plutôt notre profonde adoraion que l'admiration théâtrale, que l'emphase d'un prêtre rhéeur. Je crois les hommes qui ont vu Jésus-Christ, qui ont scellé le leur sang leur conviction, leur témoignage; j'ai foi à la foi les martyrs. Je crois un grand raisonneur qui découvre dans les ntiques et authentiques livres d'un peuple ennemi du christia-

ıme les preuves de cette religion plusieurs siècles avant qu'elle . instituée; j'ai foi à la foi de Pascal; je crois cette grande lise de tous les divers peuples, cette grande église de l'Europe, i civilise le monde; j'ai foi à la foi de l'église.

Oh! comme j'écoutais! Je ne perdais pas un mot. La profession de foi de l'avocat est depuis devenue la mienne.

J'avais dix-huit ans, ou bien près, et monsieur mon gouverneur, au lieu de me chercher une Sophie, s'en était clandestinement donné une. C'était une grande jolie enfant, fille d'un meyer, qui se garda bien de fermer les yeux. Un beau matin le ilà qui cueille un panier de fraises et va à la ville le porter à on père. Plus de gouverneur.

Mon père voulut achever lui-même mon éducation; alors ce-ı il vit combien celle de Rousseau était défectueuse, souvent ıpraticable. Je le vis bien mieux par ma propre expérience: ır, après m'avoir prudemment retenu quelque temps au milieu ses nombreux neveux et des nombreux neveux de ma mère, on père m'ayant envoyé à l'université, je me trouvai comme mbé dans un monde nouveau, monde toutefois où j'étais destiné vivre.

Mes beaux camarades et moi nous nous étions d'abord épris une vive amitié mutuelle. Eh bien! nous fûmes bientôt obligés nous séparer. Je me levais de grand matin, je me couchais de onne heure; ils faisaient le contraire. J'aérais l'appartement; ne voulaient ouvrir ni portes ni fenêtres, ils tremblaient au us petit vent, au plus petit courant d'air. J'aimais le gros pain en cuit, le gros vin fait avec des raisins mûrs, la bonne viande, le bon bouillon, les légumes, le laitage, les fruits surtout; leur fallait des ragoûts, des vins fins. Courir la campagne, ıuter, me plaisait avant tout; mais il me fallait comme eux marcher gravement, tenir la tête droite, crainte de déranger mes randes boucles à la Montauciel.

Ces jeunes gens devaient tomber malades, et véritablement, omme hommes du beau monde, ils tombèrent malades. D'après ıon éducation, je ne voulais autour d'eux ni peur, ni médecins, i pharmacie, ni médecins, ni apothicaires; mais ce fut inutilement. En les servant, surtout en étant contrarié dans mon service, je tombai moi-même malade. J'étais résolu à guérir sans le ecours de personne; mais ces jeunes gens rétablis, ragaillardis, emparèrent des abords de mon lit, et, par grande amitié, me aitèrent à leur manière. J'eus un médecin, un chirurgien, un othicaire; toutefois, en peu de jours, la santé que je m'étais ıtérieurement donnée aux champs reprit le dessus.

C'est maintenant surtout que l'éducation de Rousseau com-
ence à avoir tort.

Mes camarades m'avaient enfin déterminé à voir la société, à
ler dans les beaux cercles. Je ne connaissais aucun des mille
etits usages, des mille petites lois qu'il faut connaître. J'étais là
mme un villageois travesti; j'avançais, je reculais, j'essayais,
tâtonnais, je demandais, j'interrogeais, je faisais rire.

Ma véracité littérale et continue était encore bien plus risi-
e au milieu d'hommes qui vous disaient : Votre serviteur très
umble, et qui n'auraient pas daigné vous toucher dans la main;
ui vous disaient : Disposez de tout ce qui est à moi, et qui ne
ous auraient pas prêté un écu, et qui souvent étaient en même
mps moitié faux, moitié vrais : car ils auraient mille fois mieux
mé mourir que de forligner hors de l'honneur, hors du genre
e probité dont le défaut fait pendre les voleurs. Alors dans ce
remier temps me trompait qui voulait, et si je n'étais pas trom-
é toujours, c'est que toujours on ne le voulait pas. Mais peu à
eu le monde me donna, en me la faisant payer, son indispensa-
le éducation. J'appris à hurler avec les loups, et aujourd'hui je
e hurle pas moins bien qu'un autre.

Je sautai de mon université dans la maison paternelle, où je
evins un homme tout changé : en même temps que j'avais rac-
ordé les connaissances des arts, les connaissances physiques,
éométriques, les connaissances des langues, que m'avaient don-
ées mon gouverneur, j'y avais ajouté celles qui me manquaient.
e m'étais d'ailleurs entièrement débarrassé des chaînes philoso-
hiques de ce roman d'Émile, livre très bon, très mauvais, très
tile, très dangereux, rempli de vérités, de doutes, d'erreurs,
dmirablement systématisé, excepté dans la partie religieuse,
ui s'y trouve plaquée, incrustée et point fondue, admirable-
ment raisonné, même dans les plus notables erreurs, admirable-
ment écrit, à quelques fautes de langue et à quelques genevoi-
ismes près. Rousseau parle plusieurs fois de postérité, mais je
rois que le temps, dans son long cours à travers les siècles,
osera sur ses rives les livres devenus inutiles. Or, l'éducation
le l'Émile, fût-elle bonne, n'est pas destinée au cinq-centième,
u millième des enfants.

Quant à moi personnellement, je rejetai le dénoûment d'É-
mile, et, au lieu de sa demoiselle de château, de sa Sophie, je
is choix d'une toute jeune personne, d'une petite Aurore, bien
plus fraîche, bien plus pudique. C'était la fille du métayer dont
je m'étais épris en même temps que mon gouverneur; mais elle
m'avait à moi naïvement donné son cœur aussitôt que je lui avais

t le mien. Elle avait quatorze ans commencés ; j'en avais huit. Nous voilions nos feux : tandis que j'accueillais froide- les propositions d'alliances avec de jolies et riches per- .es que m'indiquaient mes parents, Marguerite en faisait de côté autant à l'égard des nombreux partis qui se présen- ıt. Enfin, et tout à coup, la Bastille et la monarchie s'écrou- . Alors je parle hardiment à mon père et à ma mère ; je leur [ue mon alliance avec Marguerite sera à nous tous un para- .erre ; je les persuade, et notre contrat est signé à la lueur remier incendie des châteaux.

əs nombreux villageois, parents de mes jeunes enfants, se entendus avec leurs amis pour me faire secrétaire de muni- lité, officier municipal, greffier de justice de paix, juge de , et, le mois dernier, un oncle maternel, un de ces comtes narquis représentants dont il y a tant à la Convention, me ıant en sabre et moustaches de juge de paix, m'a nommé un es délégués. Je suis à mon tour un petit représentant; mais ıeu d'avoir une voiture, ainsi que mes pareils, je vais à pied, ne si j'apprenais encore à être Émile.

ə lendemain au matin, après déjeuner, je me levai pour re- ıuire mon hôte. Je vous remercie, me dit-il, de votre ›reuse hospitalité ; si jamais vous avez besoin de moi, sou- ;z-vous de mon nom. Adieu, Monsieur, adieu ! Et, après r passé la porte, il se mit à crier : A revoir, citoyen ! à re- ! Vive la république ! Vive la Montagne ! Cela dit, il s'élance ; le chemin, et je le vois encore courir comme quelqu'un qui ɔris à marcher sans lisières.

DÉCADE CII.

LA DÉCADE DE L'ÉDUCATION COMMUNE.

u'on me dise pourquoi les émanations de Genève se portent que exclusivement sur la France. Le ministre des finances ière nous en était venu. Avant, le sanguinaire convention- Marat nous en était venu. Avant, le ministre principal Nec- nous en était venu. Avant, le philosophe Rousseau nous en venu aussi. Tous en étaient venus pour prendre leurs grades élébrité. Et pour y parvenir, ils ont tous quatre agité ou re-

genté la France chacun à leur manière. Un seul vit encore : c'est Necker, qui est aussi oublié, aussi mort, que s'il ne vivait plus. Mais Rousseau vit dans ses ouvrages plus que pendant sa vie : il nous conseille, nous exhorte, nous commande. Rousseau n'avait pas su se faire des notions historiques justes ; il était enthousiaste des anciens, surtout des Spartiates, les plus tyranniques oppresseurs de la terre. Il parle avec admiration de l'éducation commune des enfants de Lacédémone dans l'Émile, livre à la tribune de la Convention le premier des livres et pouvant les remplacer tous. Aussi, dès que l'éducation fut à l'ordre du jour, les passages de Rousseau retentirent aux hauts échos de la Montagne : il fut successivement question d'enlever aux parents leurs enfants, de les faire élever en commun aux frais de l'état, de s'emparer de leur âme, de leur cœur, de leurs pensées, au profit de la république. Ces motions furent accueillies avec transport, furent claquées des pieds et des mains, aux tribunes des Jacobins et de la Convention ; elles effrayèrent long-temps la France, et les mères tinrent leurs enfants de plus en plus serrés dans leurs bras.

Je vous raconterai à ce sujet que dans ce temps, c'était en été, une femme d'une mise assez distinguée, tenant par la main trois petits enfants, deux garçons et une fille, passa devant ma maison. Elle était exténuée de fatigue ; elle n'osait pas entrer, elle regardait si la porte ou la fenêtre s'ouvrait. Je courus lui proposer de venir se reposer. Je fis dresser la table et je m'empressai de lui offrir, ainsi qu'à ses enfants, des œufs, du beurre, des merises. Monsieur, me dit-elle, je fuis, avec ces trois petits innocents, le couteau des nouveaux Hérodes. Je ne puis aller en Égypte ; je vais dans les rochers du Vigan, où je suis née, les soustraire à ce que nos maîtres, nos rois d'aujourd'hui, appellent l'éducation commune.

Cette femme avait surtout besoin qu'on lui restaurât le cœur. J'y parvins. Elle reprit le chemin de son pays, déchargée du poids d'un grand chagrin, précédée de ses enfants, qui sautaient, dansaient, chantaient, dans la joie de s'en retourner.

Madame, lui dis-je, remarquez, je vous prie, que les trois premiers conventionels, Lepelletier, Condorcet, Danton, qui ont proposé cette éducation commune, ont tous misérablement péri. Il faut, avec les femmes, différemment raisonner qu'avec les hommes. Véritablement Robespierre, que, si vous appelez les conventionnels les rois, j'appellerai le roi des rois, insiste sur cette éducation commune pour faire sa cour aux classes les plus inférieures, où est aujourd'ui descendu le pouvoir, mais il en

nieux que personne l'impossibilité ; je la vois aussi de même is de même vous la faire voir.

n France on ne compte pas moins de six ou huit millions 'ants de cinq ans à seize. Leur nourriture et leur entretien à vingt francs chacun ferait par année une dépense d'un mil-. Je ne m'en chargerais pas à deux, et je ne vous conseille- pas non plus de vous en charger. Or vous saurez que les nus publics ou impôts de la France ne s'élèvent guère qu'à cents millions, levés avec assez de peine. On me dira : Les ;nats ! Oui, sans doute, si leur émission possible n'était me- e à la valeur des domaines nationaux, à moitié consommés. ont le reste peut à peine suffire aux frais de la guerre, aux ges, aux créances de l'état. On me dira peut-être aussi que commissions de l'éducation publique ont proposé de faire tra- .er les enfants aux chemins, au labourage, aux arts mécani- , aux ateliers publics, au service des hôpitaux, des mala- ; mais vous, Madame, qui faites valoir vous-même vos ter- que donneriez-vous des services d'un ou de cent petits 'iens ? Et d'ailleurs, où les loger ? Lepelletier a proposé les ds châteaux : fort bien s'il y avait un grand château par com- e, et si, d'ailleurs, dans toutes les communes, un grand eau pouvait suffire à tous les enfants.

e conviens avec vous, Madame, que nos représentants ont bien d'autres folies ; eh bien, je suppose qu'ils fassent la plus , qu'ils fassent celle-là : voyez les enfants arrachés de leurs rs, voyez la plaie sanglante de la Vendée déborder dans toute rance. Voyez sur tous les points, voyez les mères : les voyez- courir aux églises, aux clochers, les remplir de leurs gémis- ents, de leurs cris ? A ce désespoir universel, tous les pères, t-à-dire tous les peuples en masse prennent les armes ; les mes, d'homme en homme, les villages, de village en vil- , les villes, de ville en ville, se poussent, s'amoncellent de en plus vers la capitale, où ils environnent, serrent, pres- , étouffent la loi et les législateurs.

ÉCADE CIII. — LA DÉCADE DU CHEVAL BLANC.

Deux fois Armand a prié qu'on le laissât parler, deux fois on a tenu compte. Armand s'est tû ; mais, quand on est allé seoir sous les tilleuls, il est allé s'asseoir à part avec un

ses amis, et la conversation a commencé entre eux avec une vacité, un feu, que nous avons remarqué. Plusieurs de nous se ont détachés successivement pour aller écouter; aucun n'est reenu. Enfin, nous avons tous entouré Armand, et en riant, et ar forme d'excuse, nous lui avons proposé de recommencer; il recommencé. Hier au matin, entre neuf et dix heures, je me ouvais à Rodez chez mon cousin le juré d'instruction publique, ont certains jours la chambre ne désemplit pas de maîtres ou 'élèves. Nous étions, plusieurs de ses amis et moi, accoudés ur la fenêtre, à regarder, à causer. Tout à coup, du haut de la ue où est située la maison de mon cousin, rue étroite, comme lusieurs rues de la ville, nous voyons venir un grand cheval lanc, efflanqué, maigre, le vrai cheval de l'Apocalypse, duuel descend un jeune élégant de la rue Vivienne; il se débarasse fort lestement d'un lourd vilain manteau loué, cela va sans ire, avec le cheval; il frappe à la porte d'entrée et bientôt à elle de la chambre. Tandis que mon cousin s'est avancé vers lui our le recevoir, nous disions tout bas : Il est sans doute trop eune pour vouloir être professeur, mais il est aussi trop âgé pour ouloir être écolier, excepté que ses études, comme celles de ien d'autres, aient été arrêtées par la tourmente révolutionaire. Bientôt ce jeune homme prit place avec aisance et s'asit. Messieurs, dit-il, je suis inspecteur de l'instruction publiue, et, tout en faisant ma tournée générale, je recueille des ocuments sur les anciennes écoles des divers degrés pour voir uelles sont les pierres de l'ancien édifice qu'il serait possible de orter dans le nouveau. Ces derniers mots nous ont fait rire tous la fois; il nous a compris, et il a ri aussi.

Monsieur, a-t-il demandé en s'adressant à mon cousin, qui aurefois nommait les instituteurs, les institutrices?—Qu'on appelait es maîtres et les maîtresses d'école, lui a répondu l'ancien chealier d'honneur du présidial.—Oui, Monsieur.—C'étaient, du oins à ma connaissance, dans les campagnes les curés, et dans les illes les maires, excepté que les maîtres à nommer ce fussent les aîtres des écoles établies par fondation, car alors c'étaient les hapitres ou les patrons successeurs des fondateurs. Monsieur, a ontinué le jeune inspecteur en se tournant toujours vers mon couin le curé et en s'adressant exclusivement à lui, je voudrais bien avoir comment étaient ici tenues vos écoles primaires. Monieur, lui a répondu encore le vieux chevalier d'honneur, coment étaient tenues vos petites écoles de Paris?—Ma foi! Monieur, si je m'en souviens bien, c'étaient de longues salles, de ongs bancs chargés de rangées de petits garçons dans les écoles

garçons, de longs bancs chargés de rangées de petites filles s les écoles des filles, et au bout une grande chaise à bras o- ıée par un maître, une maîtresse, le martinet dans la poche et férule dans la main. — Ici vous auriez vu la même chose c la différence que petits garçons et petites filles étaient e-mêle dans une seule école, que tantôt un maître enseignait çons et filles, et tantôt une maîtresse filles et garçons.

Et quant à la méthode, a continué le chevalier d'honneur, elle peut à Paris être que celle de Rodez et à Rodez que celle de ris. On ne changera pas, et, quoi qu'on en dise, on ne peut anger l'art d'apprendre à lire par l'analyse des mots en lettres en syllabes. Partout les alphabets sont et ont dû être les mê- s. La prose de nos alphabets était le Pater et le Credo, en la- et en français. Leur couverture représentait les quatre fins rnières de l'homme. L'enfer surtout effrayait l'enfant, et je suis rsuadé que la couverture de l'alphabet a empêché plus d'un ıve homme de se faire pendre.

Les maîtres des petites écoles n'enseignaient pas à écrire chez us, ils ne l'enseignaient pas non plus ici.

Ils avaient vers le commencement du siècle, pour chaque élè- , douze, quinze sous par mois, et vers le temps de la révo- ion vingt-cinq, trente. Et chez vous à Paris? Quarante sous, is francs.

Les petites écoles des frères de la doctrine chrétienne et celles s sœurs des congrégations étaient les mêmes qu'au siècle der- er, c'est-à-dire qu'à leur institution, et si la révolution n'était nue les fermer, elles auraient été encore long-temps les mêmes.

Pour le rang et la considération, les maîtres des petites éco- se croyaient les égaux des maîtres artisans.

Tout-à-coup le vieux chevalier d'honneur a éclaté de rire: onsieur! monsieur, a-t-il dit au jeune inspecteur, je parie que ns vos harangues civiques vous dites que l'ancien gouverne- ent était ennemi des lumières; eh bien! la déclaration de 1724 ablit une école par paroisse, c'est-à-dire veut qu'il y ait qua- nte mille petites écoles en France.

Excepté chez les frères des écoles chrétiennes et chez les sœurs s congrégations, je viens de le dire, on n'enseignait pas l'écritu- dans les petites écoles. Cet enseignement était souvent domes- ue; souvent les pères, les mères, enseignaient leurs enfants aî- s, qui à leur tour enseignaient leurs frères, leurs sœurs puî- s. De là tant de mauvaises écritures. Toutefois il y avait ordi- irement dans les villes un assez grand nombre de maîtres, dont ısieurs tenaient pension, montraient en outre l'arithmétique, la

grammaire française. Quand ils avaient chez eux plusieurs maîtres, leur école s'appelait école renforcée, et elle était sur le pied des petits colléges, où professaient le plus souvent des prêtres ou des clercs tonsurés; alors parmi ces maîtres les prêtres avaient le premier rang. Les maîtres d'écriture n'étaient guère plus honorés que les magisters, mais il n'en était pas ainsi des maîtres de pension lorsqu'ils étaient riches. J'ajoute que plusieurs en ouvrant ou en fermant les yeux trouvaient d'ailleurs moyen de marier leurs grandes filles avec leurs plus grands écoliers; j'ai vu, lorsque j'étais un tout petit garçon dont on ne se méfiait pas, des comédies ou des opéras plus plaisants et plus vrais que le maître en droit.

Les maîtres d'écriture, lorsqu'ils allaient chez leurs élèves, prenaient trois francs par mois, c'était la moitié du prix des maîtres de musique; lorsqu'ils donnaient des leçons chez eux, ils avaient, comme les maîtres de musique, différents prix.

Diable! diable! a continué l'ancien chevalier d'honneur, je ne parlais pas de notre Dominique Cavasiès, ce bon gros petit homme, moins long que large, qui enseignait toute la ville à tenir la plume et qui lui-même ne savait pas la tenir, qui enseignait aux jeunes demoiselles la position du corps vis-à-vis la table et qui lui-même en avait une fort mauvaise; mais son écriture était admirable par l'élégance des lettres, leur netteté, leur pureté. Il égalait, s'il ne surpassait les célèbres Jarry, Roland, Rossignol. En général, l'écriture a gagné même durant ma vie, en ne faisant que secouer les ornements parasites du siècle dernier, en se rapprochant de la simplicité de l'imprimerie.

C'étaient nos anciennes écoles de premier et de second degré. — C'étaient aussi à peu près les nôtres. Et vos colléges? — Et nos colléges étaient aussi à peu près les vôtres. La grande congrégation des jésuites avait donnné à la France l'inestimable unité d'enseignement.

Chaque jour, à huit heures du matin, vous auriez vu accourir de tous les points de la ville vers le collége les jeunes garçons de neuf, dix ans, à quinze, seize. Quelques minutes après, vous auriez vu s'ouvrir les six portes des basses classes. D'abord une courte prière, suivie de la récitation des auteurs latins, français. Huit heures et demie, heure de la levée, de l'examen des devoirs, heure souvent terrible, à laquelle l'homme à l'habit bleu, au bonnet blanc, entrait dans les classes où il était appelé, à laquelle ne tardaient pas à se faire entendre les pleurs et les cris qui retentissaient dans toute la cour: aussi le peuple, dans son langage naïf, nommait-il la cloche du collége le *porte-cul*. Neuf

res : explication des grammaires, interrogations, traduc-
s. Dix heures : la messe ; sortie.

Après midi, en hiver, les classes se rouvraient à deux heures, fermaient à quatre heures et demie ; en été, elles se rou-
ient à deux heures et demie, se fermaient à cinq. Jusque là,
aient à peu près les colléges du dernier siècle, moins le grec,
, depuis l'expulsion des jésuites, on négligeait dans la plupart
colléges, plus un peu de géographie française, d'histoire
nçaise, plus nos bons orateurs, nos bons poëtes. Les classes
logique, de physique et de théologie, avaient des pupitres,
lesquels montaient les répondants. Ces pupitres étaient pla-
devant la chaire du professeur, comme la tribune de nos as-
nblées législatives devant le fauteuil du président, et ils
ient à peu près cette forme. La philosophie d'Aristote, mêlée
cartésianisme, de malebranchisme ; la physique d'Aristote,
lée de celle de Nollet et de Sigaud de Lafont ; la théologie,
cessairement celle des siècles derniers, mais, on s'en doute,
lée de disputes sur la constitution *Unigenitus* et autres consti-
ions, que la constitution de 1791 a fait enfin taire ; tel était
bjet du haut enseignement.

On se doute que, dans nos trois cents colléges, où il fallait
is les jours aller se ranger à la messe, suivant le rang qu'on
it dans sa classe, et dans le même ordre qu'on y était placé,
allait aussi se confesser ; il le fallait, sous peine de voir paraî-
le terrible homme bleu au bonnet blanc. Voici la forme et le
de l'attestation : l'écolier prenait un petit carré de papier,
'il pliait en forme de capucin de cartes ; il écrivait dans la
inte du capuce : *Ego*, au dessous : *Joannes Petrus Mauret*
a deposui peccata pro mense januarii. En outre, chaque
emier du mois, procession, bannière et croix en tête.

Le bel âge paie aussi son tribut à la mort, tribut fort infé-
ur à celui des autres âges : sur 600 écoliers, un de nous à
ne mourait tous les ans. J'ai vu que la bière, suivie du nom-
ux cortége du collége entier, s'en allait couverte d'un poêle
velours noir et de deux brillantes épées en sautoir, le confes-
r en surplis marchant à côté, un cierge à la main.

Je n'ai pas vu, dans nos provinces, célébrer, comme à Paris,
ête de saint Charlemagne ; mais on y célébrait celle de sainte
therine, sans autre solennité d'ailleurs que la bonne chère de
jour. On y célébrait encore celle du professeur par des dis-
rs latins ou français, terminés par l'offrande d'une belle
ce d'orfévrerie achetée à la suite d'une généreuse petite col-
e.

Le jour où l'écolier ne va pas en classe est un jour de fête. Les vacances étaient une longue suite de jours de fêtes, qui, pour les hautes classes, commençaient le 1er août, pour les basses le ... et qui, pour les unes et les autres, finissaient à la Toussaint. — Les vacances étaient précédées des examens, où chaque écolier devait être prêt à expliquer et à réciter ses auteurs. Les examens étaient précédés de la distribution des prix.

Les professeurs, dont les deux chefs portaient le titre de principal, de préfet, avaient, suivant leur chaire, depuis 800 jusqu'à 1,200 fr.; ils vivaient en commun. Leur tenue était propre, et ils jouissaient d'une grande considération.

La porte de sortie de la physique donnait sur le grand chemin de Toulouse, de Montpellier, où l'on allait se faire graduer en droit, en médecine. Toutefois, dans cette province, la plupart des jeunes gens passaient en théologie.

Moins vieilles que les colléges, les universités avaient cependant bien plus vieilli : c'est qu'elles avaient éprouvé moins de changements; telles elles étaient à la révolution, telles elles étaient au siècle dernier, telles elles étaient aux siècles précédents, ce qui, suivant moi, n'était pas une preuve de leur antique perfection.

L'Assemblée Constituante, qui avait témoigné quelque intérêt aux colléges, qui avait invité le roi à faire rentrer les écoliers dans leurs classes, fut sans pitié pour les universités des siècles passés, et, un beau matin, sans autre compliment qu'un bref décret de quelques lignes, elle vous met régents, lecteurs, recteurs, princes, grands-maîtres, professeurs, agrégés, scribes, messagers, bedeaux, appariteurs, massiers, portiers, à la porte. En peu de temps ces grandes cours, où se promenaient quatre, cinq cents jeunes gens, un peu au dessus, un peu au dessous de dix-huit ans, se couvrent d'herbe.

Restaient ces congrégations enseignantes d'hommes et de femmes, ces doctrinaires, ces oratoriens si populaires, ces frères des écoles chrétiennes, encore plus populaires; ces sœurs de Saint-Vincent, de Sainte-Ursule; ces sœurs de l'union, du travail; toutes ces congrégations et autres, telles que celles des ...distes, des Mulotins, des Bonies, des Trouillardistes, des Dames noires, des Veterlottes, des Millepoises, et autres, et aussi si petites, qu'elles furent alors, pour ainsi dire, découvertes par la loi, disparurent en même temps que les écoles militaires de Paris, de La Flèche, de Brienne, de Sorèze, de Juilly; en même temps que le collége de France, les facultés de théologie,

s facultés de droit ; et bientôt aussi herbes, hautes herbes dans s cours.

Talleyrand, puissamment aidé par les travaux de l'abbé Desnaudes et de Vicq-d'Azyr, était monté à la tribune de l'Assemblée Constituante. Son système d'instruction publique est le lus beau et le meilleur qui soit jamais sorti de la pensée humaine. En France, on se contenta de l'admirer et on le laissa nsuite là. S'il eût eté adopté, la France serait devenue la nation plus savante, par conséquent la plus puissante; s'il eût été raduit dans toutes les langues, les générations actuelles se seraient élevées d'un intervalle immense au dessus des générations récédentes, et auraient, d'une impulsion rapide, élevé les générations futures. Ce système, qui est celui d'un professeur, d'un homme de lettres, d'un homme de loi, d'un homme d'église, 'un médecin, d'un homme d'état, d'un homme de guerre, embrasse toutes les parties de la société ; il y fait pénétrer, et suivant les divers besoins, les divers germes de l'instruction : il rend l'enfant dans les bras de sa mère et ne le quitte que lorsqu'il est homme.

Les assemblées nationales s'occupèrent, ne cessèrent de s'occuper d'instruction, et chose singulière, en ces dix ans que la unesse resta dans la plus honteuse ignorance, il fut fait plus de is sur les écoles que dans les huit siècles précédents.

En échange de l'ancien enseignement, qu'avons-nous eu? Me ommerez-vous la belle et utile école normale? je vous dirai que n existence a été bien courte. Si ensuite vous me nommez les coles centrales, je vous dirai qu'elles ne donnaient la main ni ıx écoles inférieures, ni aux écoles supérieures ; qu'au milieu u système de l'instruction elles étaient isolées. Vient maintenant le Prytanée, grand réfectoire de six ou sept cents jeunes ens, où se mangeait tout l'immense revenu du riche collége de ouis-le-Grand : et enfin l'école Polytechnique, à la vérité l'ornement et la défense de la France, mais dont l'ancien nom, simple clair, l'école centrale des travaux publics, a fait place à un ıtre si savant que pour l'entendre il faut le faire traduire.

A suivre chronologiquement l'histoire de l'institution de nos oles, celle de Mars aurait dû précéder l'école Polytechnique. ette école, où il y avait environ trois mille élèves, trois mille sils, et pas une grammaire, s'ouvrit du temps de la terreur ; elle peur encore après la terreur : on la ferma.

A tant se tut le bon chevalier.

DÉCADE CIV.

LA DÉCADE DES ANCIENS DU PEUPLE.

étais allé voir mon grand ami notre vieux maire; il n'était chez lui; un de ses valets de charrue m'a dit qu'il allait reve- La grange était ouverte et j'y suis entré, je m'y suis pro- é, et, ne sachant à quoi penser, je me suis souvenu de mon n métier de maître enseignant, en même temps que l'état orable où j'avais laissé l'instruction m'est revenu à l'esprit. ment l'en tirer? Je me suis fait plusieurs questions, et en- ayant changé dans mon imagination cette grande grange e en rotonde du palais Bourbon, j'y ai élevé des banquettes laires, je les ai garnies de coussins bleus, j'y ai fait asseoir inq cents représentants comme s'ils existaient encore, et j'ai Représentants, c'est un ancien du peuple qui vient vous r au nom des anciens du peuple. Représentants, attendrons- plus long-temps la loi sur l'éducation et sur l'instruction? elles ne peuvent être séparées : l'une est la préparation de re; l'éducation est l'instruction de notre cœur; l'instruction 'éducation de notre esprit. La première, déjà échappée de nains, a passé dans celles de l'ancien clergé monacal, qui a eçu dans les maisons riches ; la seconde est sur le point de échapper aussi. De toutes parts, autour de vous et dans la France, s'élèvent des pensions de jeunes garçons, de es filles, où l'on vend la morale, la bonne, la mauvaise.

eprésentants, soyez tant que vous le pourrez les maîtres de cation, soyez les maîtres de l'instruction.

es anciens du peuple ne vous demandent pas des écoles pri- es savantes, mais ils vous demandent qu'il y ait une école aire par commune, où l'on enseigne, outre la lecture, outre ture, le catéchisme religieux et civique, en même temps les premiers éléments de musique, le chant en chœur : la des enfants est touchante et monte vers le ciel. On y doit igner aussi la gymnastique.

a nécessité des écoles secondaires est malheureusement trop ue. Représentants, vous en établirez sans doute par dépar- nt quatre, trois au moins; mais qu'au-dessus de la porte

d'entrée soit écrit, sur un beau marbre noir, en belles gr lettres d'or, *Collége*. Qu'avait donc fait ce mot pour être pro Représentants, les anciens du peuple ne vous demandent vieux colléges, presque entièrement latins ; ils vous d de nouveaux colléges où l'on enseigne, avec la grai grecque, la grammaire latine, la grammaire française comp le dessin, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, sique, la chimie, la métaphysique ou la science de l'ent ment, la logique ou l'art de le diriger, la rhétorique, ou la de la logique, lorsqu'elle parle la plus belle langue, les math tiques, ou la langue de la logique, lorsqu'elle parle la plus précise.

Six écoles spéciales de droit, six écoles spéciales de méde doivent être suffisantes. Représentants, les anciens du pe vous prient de leur rendre le titre glorieux de faculté, de rendre les grades, les diplômes, les fourrures, dont le sans-cu tisme, l'ignorance barbare, les avait dépouillées.

Les anciens du peuple laissent à votre sagesse de peser les convénients et les avantages d'une grande université frança entièrement dans la main d'un recteur ou ministre spécial de struction publique.

Représentants, vous pèserez aussi dans votre sagesse les jets d'établissement dans les grands colléges de chaires d ministration, de diplomatie, de commerce, d'économie do tique, d'agriculture, d'arts et métiers : car tout ce qui est mis à des règles forme un système, et tout système peut êtr objet d'enseignement.

Représentants, il ne serait peut-être pas au dessous de v haute dignité d'interdire les mauvaises méthodes et de procl les bonnes ; d'ordonner que les classes fussent peintes de gra tables chronologiques, tapissées de grandes cartes de deux tres, mises en usage par l'abbé Boutillier ; que les classe mathématiques fussent peintes de figures de géométrie ; que classes d'agriculture fussent peintes de nouveaux instrum agricoles ; que les classes d'arts mécaniques le fussent de n veaux instruments inventés ou perfectionnés ; que les nom tous les hommes célèbres dans chaque art et dans chaque sci couronnassent ces peintures.

Peut-être même faudrait-il qu'il y eût une histoire manus de chaque collége, année par année, et que les noms des éco qui se seraient distingués y fussent écrits.

Représentants, l'enseignement mutuel, qu'à grand tort on pelle anglais ou lancastrien, car depuis long-temps l'abbé C

en a fait usage en France, est déjà établi dans la classe
itoire des écoles centrales; vous l'établirez dans toutes les
es, dans toutes les écoles. Vous n'aurez pas à redouter les
oches que dans vingt ou trente ans on ferait à votre session,
ir négligé d'instruire la jeunesse par la plus ingénieuse, la
simple, la meilleure méthode (1).

Quand mon oncle, ancien professeur, maître des conférences
un collége de doctrinaires, eut fini, a dit Robert, il se
a vers sa gauche, où je me trouvais, et ajouta en riant: Pré-
t des Cinq-Cents, réponds! Moi, depuis long-temps, je
arais ma réponse: Le conseil des Cinq-Cents convertit la
on en projet de loi et déclare qu'il y a urgence; le conseil
nciens adopte; le Directoire exécutif mande et ordonne aux
administratifs et judiciaires que la présente loi ils fassent
ter suivant sa forme et sa teneur.

CADE CV. — LA DÉCADE DE MADAME BENOIT.

e garde des sceaux, Champion de Cicé, lorsqu'il était évê-
de Rodez, entreprit de changer l'accent de cette ville. Il
a les chaires du collége à des professeurs de Paris; cela
t pas grand succès, parce que dans les classes on lit beau-
, on entend beaucoup de latin. Mais il fit venir aussi de Pa-
es maîtresses d'école, et cela réussit mieux. La plus distin-
é était madame Benoît. J'ai été élevé par elle.

'est Armand qui parle.

lle disait quelquefois en riant, et par manière de gausserie:
sque je partis de Paris, je ne savais trop jusqu'où j'irais. A
lins, l'accent commença un peu à s'altérer; à Clermont, il

) Un des nombreux projets que feu le ministre de l'intérieur Le-
ieux n'eut pas le temps d'exécuter fut celui d'établir dans tous les
és d'instruction l'enseignement mutuel. La méthode de l'enseignement
iaire lui semblait la culture à la bêche, et celle de l'enseignement
iel la culture à la charrue. Ce sage et vigilant ministre, appelé au
oir dans des temps orageux, n'a pas été connu, on peut même dire
a été méconnu. S'il y a un peu de bonheur dans les renommées, il y
elquefois aussi beaucoup de malheur. Une mort inattendue a enlevé,
déjà plusieurs années, monsieur Letourneux à la patrie. Cet ouvrage
it lui être dédié; il ne le sera jamais à d'autres.

s'altéra davantage ; à Saint-Flour, davantage ; je n'osais à Rodez, crainte de pis.

Elle disait, elle répétait encore souvent : C'est moi ai appris ici à ouvrir la bouche quand vous parlez ; n aurais-je appris que cela, vous devriez ma venue.

Il n'y avait, disait-elle, d'autre moyen de purger le mi France de son mauvais accent que de mettre, comme à l dans toutes les écoles d'enfants, des maîtres et des maît Paris. — Elle voulait que, pour l'entretien de ces éco établît un impôt, qu'on paierait gaîment et avec plaisir, nom de taille de l'accent. — Madame Benoît s'intér succès de ses anciens écoliers. Plusieurs jeunes av avaient été à son école venaient lui lire leurs plaidoyer elle corrigeait souvent les locutions du pays.

Mais où madame Benoît avait-elle appris que, dans n cle, la langue française avait une allure plus légère, pl qu'au siècle dernier ? que les expressions en étaient souv nobles et toujours plus justes ? que la construction en é régulière, plus claire ? Je ne sais, mais j'ai recueilli ces sa bouche.

Cependant les enfants de Rodez devenaient tous les plus en plus enfants de Paris ; mais, au grand dépit, à la colère de madame Benoît, quelques années après les ju volutionnaires sont entrés partout ; ils ont pénétré à tra livres, souillé les journaux et les affiches ; et alors les lan diverses professions, des divers états, qui, depuis nomb nées, s'étaient épurées, ennoblies, se sont corrompues tout ainsi dire, simultanément, toutes à la fois, et, chose remar désastreuse ! elles se sont corrompues sans exception n celle des gens de lettres, qui parfois s'est changée en pèce de jargon moitié français, moitié tudesque, moitié que, moitié poétique. Les imprudents novateurs ne v pas dans l'histoire littéraire que la barbarie de la lan périr les ouvrages, que la pureté les conserve ? ne voien qui ne doit pas périr, qui doit périr ?

DE CVI. — LA DÉCADE DE L'AVOCAT BEC.

-vous ! silence ! a dit Robert, chez qui nous dînions ; us ! silence ! a-t-il répété ; ce qui de nouveau nous a Hier, ici déjeunait l'avocat Bec ; il parla de plusieurs s choses ; il parla d'une que vous auriez bien écoutée. z voir si moi-même je l'ai bien écoutée. Il s'agissait de ; il en parcourut les commencements, les progrès, et jouta :

ois, avant la révolution, chaque état avait sa police. Et ts ! Lisez à cet égard le Droit de marc d'or : tous y sont ; xcepte pas les amirautés, j'en excepte les officialités et d'attribution ecclésiastique. Ils avaient d'ailleurs aussi ce claustrale.

que état avait sa police, chaque ville n'avait pas à tous sienne. Elles étaient, les unes sous la juridiction mu- les autres sous la juridiction des commissaires de police, ;aient leur autorité en concurrence avec les divers an- gistrats qu'il serait trop long de rappeler. Il faut cepen- je vous parle du lieutenant de robe courte de Paris : il x lieutenants, un guidon ou porte-étendard, un procu- oi, un greffier, un commissaire des guerres, un contrô- guerres, un huissier, un brigadier et soixante archers, t tous ensemble presque autant qu'un beau régiment de . Ah ! ne soyez pas étonnés ; autrefois le gouvernement ai-je si complaisant, dirai-je si bon, dirai-je si faible, oissait, mais que, de peur des employés, il n'osait ja- inuer le nombre des emplois.

se à la police des campagnes, qui, les jours de dimanche, jours où elle se montrait, se trouvait dans les mains seigneuriaux ou des chefs des municipalités, maires, collecteurs, marguilliers, notaires ou autres.

z aussi que dans l'ancien régime la police était faite et ommes et aussi par les choses : les quatre grands, gros, pouvantables châteaux de France, la Bastille, Pierre- Brescou, le donjon de Nantes, flanqués de plusieurs au- eaux disséminés au loin, inspiraient la crainte et main- l'ordre établi. Les plus hasardeux avaient peur que de la

être d'un ministre soupçonneux fût décochée une lettre de chet qui les atteignît, qui les jetât dans les profondeurs d'un de châteaux. On se taisait, on ne disait rien, ou l'on pensait ne, ce qui revenait au même. Mais ne vous y trompez pas, ces châteaux n'étaient pas les seules prisons d'état : au besoin enfermait les suspects du temps dans certains cloîtres ; je ci-ai celui des cordeliers de Neuville en Riez ; je citerai même maisons des frères des écoles chrétiennes de Marseille. D'ailrs je n'omettrai pas Saint-Lazare ; mais j'omettrai bien d'aus maisons où la porte s'ouvrait aussi par ordre supérieur. Elle uvrait aussi de même encore dans les couvents de femmes, et urais bien affaire de nommer celles où les douces nonnettes de-naient geôlières.

Au quatorze juillet, lorsque la Bastille tomba, les autres âteaux, malgré leurs grilles, leurs verrous, s'ouvrirent ; tous s ressorts de l'ancienne police se trouvèrent détendus. Heusement les nouvelles lois municipales et les nouvelles lois rales vinrent remettre le bon ordre sur tout le territoire franis. Les quarante mille municipalités et les gardes nationales s quarante mille communes veillèrent, en même temps que les ges de paix, les administrations de district, de département, ercèrent la grande police.

L'Assemblée Constituante, dans sa déclaration des droits de omme, avait bien voulu, en d'autres mots, que la résistance l'oppression fût le plus saint des devoirs, mais elle ne voulut s qu'on abusât de ce principe : car aussitôt qu'on tenta d'en user et que le tambour des insurgés approcha du sanctuaire de représentation, la loi martiale fut proposée, discutée, décrée, et peu de temps après, par les commandants de la force mée de Paris, exécutée : la loi martiale, loi policielle, bonne, auvaise, suivant les hommes qui l'exécutent, suivant les ommes contre qui elle est exécutée. L'Assemblée Constituante attribua d'abord, comme toutes les assemblées, la police de s séances ; bientôt elle s'attribua aussi la police du royaume. ais où sont tombés les mystérieux papiers de son comité de reerches ? Ils devraient être, et sans doute ils sont aux archives tionales, cet immense palais de l'histoire qu'elle avait élevé.

L'Assemblée Législative ne se donna des lois de police que our achever de démolir le trône et pour en disperser les deriers décombres : qu'on lise ses lois des onze et douze août 1792.

Ce ne fut pas une police inerte que celle de l'assemblée qui i succéda. Grand Dieu ! quelle police que celle de ses deux mités qui faisaient trembler tous les Français de leur temps,

il vous saisissaient un suspect caché dans les vallées des Pyrénées, des Alpes, dans les forêts de la Normandie, de la Bretagne, de l'Anjou, de la Guienne! La justice correctionnelle de ces deux comités était celle de Dracon; et quelle était celle de Dracon? Diogène Laërce, *in Solone*, vous le dit; il vous dit que c'était la hache.

Quel temps! quel temps! je l'aurai toujours présent : il me semble que c'était hier encore qu'on nous forçait de mettre sur la porte de chaque maison le nom, la profession, l'âge de chaque personne qui l'habitait; jamais papier chargé d'autant de mensonges. Et depuis combien peu d'années et de jours n'est-on plus obligé de porter une carte de sûreté pour circuler la nuit dans les rues des grandes villes!

Encore ce matin, qui n'est pas vieux, mon voisin, dont la maison est proche de celle d'un bon étranger, non pas Anglais, mais seulement Allemand ou Suédois, depuis assez long-temps habitant d'Aurillac, est venu me prier d'être le sixième signataire d'une attestation en sa faveur.

Mais je n'entends pas que la police révolutionnaire soit quitte avec moi à si bon marché. Comment pourrais-je ne point parler de celle des comités de surveillance des villes et des campagnes, de celle des visites domiciliaires, de celle de la terreur avec ses hors la loi, ses coups de guillotine? Elle fut renforcée à de grandes époques par le cri funèbre : Citoyens, la patrie est en danger!

En ce temps il y eut trêve de crimes et de délits; non pas que les hommes fussent meilleurs, mais les mauvais penchants avaient pris une autre direction, ou peut-être la hache, toujours suspendue, toujours fumante, effrayait universellement tous les hommes.

De ce temps encore où la populace était la maîtresse du peuple date la loi sur le recensement des gens sans aveu. J'ai souvent ouï dire que les événements de ce monde étaient un jeu; mais, pour Dieu! qu'ici on me montre le dessous des cartes.

Dans la suite, après le neuf thermidor, en 1795, la peur prit, ou, pour parler plus historiquement, reprit la Convention; elle se fit une loi de sauvegarde qu'elle appela modestement loi de grande police. Les lois des passeports, qui avaient été si variables, portèrent aussi, en 1794, le pompeux nom de lois de grande police.

La Convention se fit encore une autre loi qui ordonnait le désarmement des terroristes. Quand cette loi arriva dans mon département, il ne s'en trouva pas un seul : tous avaient mis leurs

oustaches dans la poche, retourné leur carmagnole fourrée de au d'agneau. Ce monde est un théâtre, nous sommes des acurs; depuis dix ans cela est vrai, trop vrai.

Lorsque sous l'Assemblée Constituante on forma les minisres, la police fut une des divisions du ministère de l'intérieur; ais une loi de l'année 1796 créa un ministère de la police génële de la république.

L'avenir a moins de secrets pour l'homme qui réfléchit; il lui évèle que, dans les temps qui suivront, les journaux et les brourures vont si souvent rendre si orageuse la face de la société, urtout celle des villes, que dans tous les états du monde le mistère de la police sera le plus important: ce sera le ministère es tempêtes.

DÉCADE CVII. — LA DÉCADE DES LIVRES.

A Paris, le titre d'auteur n'est pas plus difficile à porter que elui de médecin ou d'avocat. Tel jeune étudiant qui a fait un pet vaudeville obtient une riche et jolie personne. Qui veut voir une haute chaire dans l'enseignement doit, cela va sans di-, se présenter avec ses livres sous l'aisselle. Voulez-vous semment être placé dans les finances ou dans les douanes, vous n'ês pas mal reçu en vous donnant le titre d'homme de lettres. De ce grand nombre d'auteurs. On en compte à peu près 2,500 à aris, et autant en province, en tout 5,000. On compte mal; il en a davantage. Tout professeur veut faire imprimer ses cahiers us le titre de Nouvel abrégé, de Nouveau traité, de Nouvelle éthode, de Nouvelle grammaire, de Nouvelle rhétorique, de ouvelle géographie, de Nouvelle histoire, de Nouvelle philosoie, de Nouvelle arithmétique, de Nouveau cours de mathéatiques. D'où aujourd'hui ne sort-il point des livres? Où aujourhui n'y a-t-il pas un auteur?

On ne comptait, et il n'y avait à Paris que 24 imprimeurs, ujourd'hui on y en compte 200.

Il n'y avait que 200, il y a aujourd'hui 2,000 libraires. Prortion gardée, il y en a autant dans les autres villes, sans comper ces libraires pédons qui, dans les campagnes, colportent de aumière en chaumière les livres et les gravures les plus imoraux, les plus obscènes, sous les yeux ouverts ou fermés des

ı, des maires, et de la gendarmerie, si clairvoyante pour les its.

anciennes célèbres imprimeries et librairies de Lyon, de ı, de Rouen, d'Avignon, sont, ou sont censées changées à

un rapport au Corps législatif on a porté le nombre des les seules bibliothèques nationales à dix millions. Si nous ions dix fois autant pour les bibliothèques particulières, it cent millions de livres. Par une progression naturelle, le prochain, ce devrait être deux cents millions; au siècle quatre cents millions. Oui ce serait huit cents millions, la suite la France serait ensevelie sous l'encre et le papier des deux mains, celle de l'auteur ou celle de l'épicier, le l'épicier n'était au moins aussi active.

u'au 14 juillet, il y eut une autre main qui était encore ctive, c'était la main qui tenait les ciseaux de la censure. rre qui ne fût terminé par le laissez-passer ou le laissez- censeur, en cette forme : J'ai lu par ordre de monseigneur ıcelier ou le garde des sceaux... Le censeur répondait au de la foi du livre, il répondait au gouvernement des prin- le l'auteur.

ittérature, ainsi liée et garrottée en France, allait clandesti- t demander le secours des presses allemandes, suisses, t hollandaises. Aussi, quand les ballots de livres nous ar- ıt des pays étrangers, il fallait qu'ils fussent déballés et vi- la chambre syndicale. L'édit de 1728, qui a été jusqu'à ılution la loi de la librairie, établit sur les livres imprimés e France la plus rigoureuse des censures.

in une troisième main qui, de son côté, tant qu'elle peut, ant qu'elle veut, déchire, tue les livres, c'est celle du cen- urnaliste. Heureusement pour l'auteur, le public, depuis le temps, les yeux attentivement fixés sur les crises qui ent l'état, lit moins exactement qu'autrefois le compte- des livres. Cependant le sort d'un ouvrage, surtout d'un e qui paraît, qui n'est pas encore hautement soutenu par on publique, tient souvent à la plume bénévole ou mali- journaliste. Je suppose Jean de La Fontaine sortant de sa ue maison de Château-Thierry, et venant porter son livre es au censeur journaliste qui est Marie-François Arouet taire, qui n'en veut conserver que 50 ou 60 : voilà l'im- chef-d'œuvre du genre tombant en poussière.

DÉCADE CVIII — LA DÉCADE DES SAVANTS.

Je ris, je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois que j rappelle les deux savants français dansant, dans une salk Louvre, devant la moqueuse cour de la reine Christine, la d pyrrhique si variée par les antiques sauts et burlesques po des jeunes Lacédémoniens. Les tableaux du temps de ces savants nous ont conservé leur crasseux chapeau ou toque, vrant leurs cheveux huileux et gras, leur habit noir sur l débordait, de plus d'un demi-pied, leur fraise ou collet déc à dents de loup, que par devant attachait un cordon à glands.

Mais leurs successeurs, sous Louis XV, Le Bovier de Fo nelle, La Condamine, le comte de Buffon, Lerond d'Alem le maire de Paris Bailly, le marquis de Condorcet, Rolland u Platière, le comte de Caylus, le garde des médailles Boze, bé Barthélemy, étaient, comme leurs ouvrages, brillammen billés, habillés, si je puis m'exprimer ainsi, de l'habit des du monde, à l'usage desquels ils avaient mis les sciences les p inaccessibles. Ceux qui ont vécu dans ces derniers temps so morts du temps de la terreur, de la mort des hommes illustres

DÉCADE CIX. — LA DÉCADE DES GENS DE LETTRE

Au siècle passé, l'état des gens de lettres était souvent le d nier; il est aujourd'hui le premier. Alors ils recevaient, p ainsi dire, le pain de charité des hommes riches au bas bout leur table, et encore, au commencement de notre siècle, ils raient gloire d'aller manger et se faire tutoyer chez les gra seigneurs, du moins chez les princes, qu'ils flattaient en plus moins beaux vers; mais un demi-siècle après, hissés sur livres enflés de tirades déclamatoires contre les temples et trônes, ils s'élèvent sur les épaules des peuples; leur stature vient colossale; leurs noms remplissent le monde, et, si ce sur l'Almanach royal, ces noms sont toujours les premiers. l

s eux-mêmes, pour obtenir quelques pages philosophiques à
ır éloge, entrent en longue et fréquente correspondance avec
x, deviennent et leurs protecteurs et leurs protégés, les flat-
ıt et en sont flattés, les pensionnent magnifiquement, les font
hes, les font les législateurs de leurs royaumes, les précep-
ırs de leurs enfants, leur érigent des statues, pour ainsi dire
culte, pour ainsi dire des autels.

Mais il n'en était pas ainsi en France : la révolution trouva les
ns de lettres dans la plus étroite médiocrité ; et, dans ces der-
ers temps, quelques uns des plus illustres reçurent un secours
cuniaire donné par l'état, tandis que les variations du gouver-
ment en portaient quelques autres sur les marches du trône,
suite sur les trônes des comités, ensuite sur les trônes plus
evés du Directoire.

DÉCADE CX.

LA DÉCADE DES JOURNAUX LITTÉRAIRES.

Rien ne pouvait aujourd'hui faire taire, au pré clos de la Do-
erie, le hargneux neveu du doux oncle Gervais. Nous lui di-
ons : Mais peu importe, pour prévenir le retour de la terreur,
qui est aujourd'hui le grand objet de l'attention publique, peu
nporte que les journaux littéraires, comme vous le croyez,
ent précédé les journaux politiques ! Enfin est entré Armand,
ıi vous l'a bien chronologiquement, bien archéologiquement
mbarré. Monsieur le neveu, lui a-t-il dit, ce qui a fait sourire
n respectable oncle, sachez que les journaux politiques, ou,
vous voulez, historiques, appartiennent au moyen âge, à la
rance du quinzième, du seizième siècle et des siècles suivants,
ndis que les journaux littéraires français sont tout au plus du
ilieu du siècle dernier. Si votre érudition va plus loin, dites-
, et surtout prouvez-le. Le neveu ne disait rien ; Armand a as-
z doctement poursuivi l'histoire de ce genre de journaux.

Le Mercure, a-t-il dit, vers le milieu du siècle dernier, ouvre
série ; il se continue pendant celui-ci, et de nos jours, comme
Rhin, il se perd dans les sables.

Vers le milieu de ce même siècle dernier, le Journal des
vants vient, pour la partie littéraire, disputer l'attention pu-

que au Mercure. Denis de Sallo l'avait entrepris, et, au com-
ncement de notre siècle, Cousin le ranima et le continua.
mme son prédécesseur, il donnait le titre des ouvrages avec
 jugement, qu'il appelait, ainsi que les autres journalistes, le
gement du public. D'autres continuateurs, plus ou moins ha-
es, l'ont plus ou moins heureusement conduit jusqu'à la révo-
ion.

Un peu avant le dix-huitième siècle, un Gascon, affamé de
oire et de célébrité, comme grand nombre de littérateurs, Gas-
ns ou non, publia un autre journal sous le nom de Nouvelles
 la république des lettres. Je n'appellerai pas ses pyrrhoniennes
ssertations ingénieuses, syllogistiques, parce qu'elles attaquent
religion, qui est le génie, qui est la raison.

Mais je louangerai volontiers les Mémoires de Trévoux : ils
t bien mérité des sciences et des arts, ils n'ont pas moins mé-
é de la société.

Leclerc, votre Bibliothèque universelle et historique est comme
e grande et longue audience donnée aux nombreux auteurs
i, durant quarante, cinquante ans, se sont présentés à votre
bunal. Votre sévérité ne fut jamais que le goût dans la bouche
un homme franc et droit.

Monsieur le neveu, ce mot-là nous a encore fait rire, je ne me
ppelle pas trop l'histoire du Journal littéraire de Sallengre.
ites, si je me trompe, s'il n'a pas commencé en 1713 et fini en
737, s'il n'est pas agréablement écrit, si ses jugements ne sont
s impartiaux, bons, dites-le.

Parmi les journaux littéraires dont la mémoire doit rester, je
terai encore celui de Basnage, l'Histoire des ouvrages des sa-
nts. Le voulez-vous?

Celui de Camusat, la Bibliothèque française ou Histoire litté-
ire de la France. Le voulez-vous? — Celui de Desfontaines,
 Nouvelliste du Parnasse. Le voulez-vous? Mais Voltaire ne le
eut pas. — Celui de Fréron, l'Année littéraire. Le voulez-vous?
ui, vous le voulez hautement, vous ne craignez pas d'aller à
 postérité dans quelque nouvelle scène de l'Ecossaise.

On cherche l'auteur de Manon et le chevalier des Grieux
ns le Pour et le Contre de l'abbé Prévost; on le trouve dans
usieurs pages de cet ouvrage périodique, dont le titre annonce
 désir d'être juste, et dont la justice rappelle le vertueux Ti-
rge.

Monsieur le neveu, voici le Journal étranger qui vous est porté,
 par ce même aimable abbé Prévôt, et par le commentateur
rnaud, et par le moral Toussaint, et par le traducteur Suard.

C'est un grand plaisir que celui de juger, un plus grand que celui de juger les juges. Pour moi, je signe aveuglément ici, et vous conseille de signer de même leurs arrêts : car au diable si je connais et si vous connaissez rien à ces ouvrages allemands, anglais, suédois, italiens, espagnols et deux pages d'et cætera, deux pages au moins, tant ces ouvrages sont nombreux !

Linguet ! Linguet ! si ce n'est pour vos opinions, du moins pour votre manière piquante de les présenter, venez recevoir la couronne des journalistes littéraires : vos Annales dureront dans les années des siècles futurs.

Mais, Monsieur le neveu, n'y aurait-il pas ici, à votre avis, un accessit à donner ? Cherchez parmi les auteurs de journaux littéraires celui que vous en jugez le plus digne. La Décade philosophique ne se présente-t-elle pas à vos suffrages, à votre reconnaissance ? La belle, douce, spirituelle figure de son auteur, qui semble peinte à toutes ses pages, ne vient-elle pas s'offrir à vous ? Si Ginguené ne doit avoir que l'accessit, mettez du moins *proximè accessit*, car, s'il est couronné, son journal couronne dignement aussi les journaux littéraires du siècle. Monsieur le neveu, vous hochez la tête ; vous n'êtes pas de mon avis. Vos jeunes amis que je vois autour de vous ne le sont pas non plus. Ce qui m'annonce que la jeunesse ne l'est pas non plus. Serions-nous donc menacés d'une nouvelle invasion des Goths, des Hérules et des Huns ? Ah ! qu'à ce prix le présent n'ait point d'avenir !

DÉCADE CXI.

LA DÉCADE DES JOURNALISTES LITTÉRAIRES.

Si je faisais un journal littéraire, je ne m'embarrasserais pas plus de l'histoire-bataille que l'histoire bataille-s'embarrasse de moi ; je n'en dirais rien, mais j'honorerais l'histoire des divers états comme elle m'a honoré : elle m'a donné un chapitre, je lui en donnerais un autre, et si elle le méritait je parlerais d'elle aussi poliment qu'elle a parlé de moi. J'en parlerais et elle me le rendrait.

Autrefois les journalistes littéraires primaient les journalistes politiques. L'apprentissage de ceux-là commençait à se faire dans

ɔurnaux de ceux-ci. Toute la gloire, toute la réputation, la fortune était pour les uns ; peu de gloire, sinon peu de ne, pour les autres.

ı quatorze juillet la subversion qui s'était faite dans les rangs société se fait dans les rangs des journalistes. Les premiers . pas été les derniers, mais ils sont les derniers lus.

'est vous, journalistes littéraires, à qui la nation a confié la e de sa plus grande gloire, la garde de ses livres, de sa litıre. Vous aurez à vous montrer continuellement armés de la ıque, de la férule de Boileau, de la poétique, du fouet de Harpe.

DÉCADE CXII.

LA DÉCADE DES JOURNAUX POLITIQUES.

ervais avait l'air pensif, méditatif; nous avons été à lui comme ɪous appelait ; nous l'avons entouré comme s'il nous avait dit l voulait nous parler. Il nous a parlé.

uand je considère le mouvement universel de ce monde, je ɔlais souvent à distinguer celui qu'il reçoit des journaux ; et, ɔn ordinaire pour bien voir ce qui est, pour le voir par les :rences, je rétrograde vers ce qui a été ; je rétrograde plus noins ; quelquefois je vais jusque'au commencement du siè- Je me rappelle nos anciens journaux politiques de ce temps, ou moins enchaînés, enferrés jusqu'au quatorze juillet. de l'explosion de la liberté de penser, d'écrire et d'imprimer. :hangea pendant quelque temps la France en un vaste atelier ypographie.

:e jour-là et ceux qui le suivirent, les pamphlets, comme les es des grandes fêtes, sillonnèrent, illuminèrent l'horizon de es parts ; plusieurs attirèrent l'attention publique, se succé- ·nt rapidement, se succédèrent chaque jour, devinrent des naux qu'on s'arrache, qu'on lit, qu'on lit avant tout. La na- parle, ne cesse de parler une nouvelle langue, la langue .ique ; dès ce moment elle a sur son état passé, présent et r, de nouvelles idées. Les anciennes institutions sont ébran- , extirpées. Bientôt les journaux, dans leur mouvement de en plus subversif, entraînent d'abord la volonté de Paris,

bientôt la volonté de la nation, bientôt la volonté de ses représentants, bientôt le trône, bientôt la justice, bientôt la vertu, et nous livrent sans défense aux terroristes, car ils étaient eux-mêmes sous l'impression de la terreur.

Après le neuf thermidor les journaux furent généralement modérés; ils chantaient en chœur la clémence, le retour de la liberté et du bon ordre. Mais cela ne pouvait durer. Le journal est par essence, par besoin, malicieux, malin, contredisant, contrariant. Certes le Directoire ne faisait pas des merveilles. En eût-il fait, les journaux étaient là pour dénaturer au profit de leur parti toutes ses mesures, tous ses actes, toutes ses intentions. Je veux remarquer ici un grand principe, peut-être de nos jours le plus grand principe de notre mal moral, de notre mobilité : le journal vit à peu près des mêmes éléments que le théâtre tragique; souvent à son insu il pousse au désordre, et lorsque le désordre est venu il a une riche moisson de souffrances, de plaintes, de critiques. Voilà le danger des journaux, et, quand on considère que ces journaux, bien que d'opinions opposées, peuvent se rapprocher, se concilier, s'entendre, on n'en est pas plus tranquille. On l'est encore moins quand on pense qu'en même temps ils dépendent d'une association pécuniaire qui, suivant la hausse ou la baisse des opinions des gens riches, donne impérieusement son mot d'ordre commercial. Mais ici, et surtout ici, le remède suit le mal. Ce sont les journaux qui forment la courageuse voix de la société opprimée, même de l'homme isolé et opprimé; c'est par leur télégraphique voix que se propagent avec la rapidité de la lumière les bons exemples, les inventions, le bien, toute espèce de bien; les journaux varient d'ailleurs agréablement la vie des peuples modernes.

Je ne nommerai pas les journaux qui depuis dix ans ont eu successivement la vogue; je n'en nommerai aucun, j'aurai la paix avec tous. Les journaux d'ailleurs n'ont pas besoin des livres pour se recommander au public. Leurs collections passeront à la postérité comme collections historiques; et, qu'ils le sachent bien, comme collections d'histoire des divers états, qu'ils font quotidiennement par la force des choses.

Décade CXIII.

A DÉCADE DES JOURNALISTES POLITIQUES.

ɔrsque Robert use de sa prodigieuse force musculaire, il est ert le fort ; lorsqu'il se laisse aller aux bouillonnements de :aractère, il est Robert le diable ; aujourd'hui il a été Robert rt. Nous étions Gervais et moi dans la petite salle ; nous ons sortir, il nous retenait l'un et l'autre sur nos chaises par ın de l'habit. Vous venez de m'écouter assez long-temps, nous l dit ; bon gré mal gré, vous m'écouterez encore. Quelque-dans mon lit je rêve tout endormi, mais plus souvent, comme urd'hui, je rêve tout éveillé.

e rêvais ce matin, ou, si vous voulez, j'étais dans les espaces ginaires ; je m'étais depuis le commencement du siècle fait naliste, journaliste politique, s'entend. Mais une voix me suivait ; elle ne cessait de me répéter : J'ai à moi seule de- soixante-dix ans le privilége exclusif des journaux politiques. qui es-tu ? lui demandais-je. — Je suis, ne vous déplaise, la ette de France. J'enrageais, j'enrageais tous les jours da- age.

quatorze juillet : quel tapage ! il semble que la terre et le ciel hoquent. Il se fait tout à coup un bouleversement universel. erté ! liberté ! criaient des milliers de voix. Liberté ! m'écriai- ussi, salut, ô liberté d'écrire, d'imprimer ! J'écris, j'imprime ournal politique : fort bien ! mais je veux être honnête hom- ne pas troubler le gouvernement, quand il est dans la bonne : on ne me lit pas. Je veux réformer, et toutefois en réfor- t être toujours honnête homme : les autres réformateurs ijurient pour prétendre être comme eux réformateur, mais rmateur d'une autre manière. Je suis en divers sens houspillé, divers sens tiraillé. Ici on m'offre de l'or, plus loin on me ace du bâton, et plus loin, quand je veux défendre la vieille ineuse monarchie, on me crie : A la lanterne ! à la lanterne ! ix août : quel plus grand tapage encore ! On fait descendre i de son trône ; le trône est brisé ; il n'y a plus ni monarque onarchie.

ès ce jour je change d'encre et de plume ; dès ce jour je me

résous à défendre les principes, je les défends jusqu'au dix-huit fructidor. Mais voilà qu'une loi, dans ce beau temps de liberté républicaine, proscrit une partie des journaux et déporte à Sinnamari une partie des journalistes ; j'en suis. Comme je sais qu'en révolution et qu'en France surtout, rien ne dure, je me mets, le long des savanes qui bordent l'Oyapok, à composer d'autres articles de journal. Dans le Directoire, il y avait des opprimés et des oppresseurs : je défends les uns, j'attaque les autres ; et de plus, en me promenant sur un doux gazon de velours vert rehaussé de fleurs américaines, je fais de beaux articles pour les déjeuners à théière, pour les déjeuners de Paris, des grandes villes. Tout à coup je vois venir à moi d'un côté un crocodile, un boa, de l'autre un terrible serpent noir. Mon illusion est telle que je m'agite comme en sursaut, et que je me prends fortement aux deux traverses latérales de mon lit, qui demeurent empreintes de mes ongles : quel plaisir alors de se reconnaître à l'instant, de se retrouver sur son chevet ! Je continue encore à être journaliste politique, simple rédacteur d'articles, dont chacun m'est payé cinquante, soixante, quatre-vingts francs. Je ne tarde pas à avoir dispute avec le directeur ; il me traite si mal qu'il me prend alors envie de l'être moi-même. Je le suis. Je veux faire quelques observations au ministre des finances ; il y répond avec son timbre rouge, dont il frappe mes feuilles à raison d'un sou chacune, c'est-à-dire qu'il me répond par la loi du timbre sur les journaux.

Viennent les trois consuls ; vient le premier consul, qui met la main sur la moitié des journaux, qui menace de la mettre sur tous. Il n'y a plus que du bien à dire, et cela m'est impossible. Vais-je me retirer, me démettre de mon importance ? veux-je attendre un meilleur temps, celui où la constitution anglaise aura, malgré les douaniers, débarqué en France ? Alors, si j'en vaux la peine, je serai invité, gorgé, courtisé, flatté par les ministres, je ne pourrai non plus dire la vérité ; et, si je me tiens chez moi, je renonce à la dinde truffée, à l'obtention des places pour moi et pour les miens. Je serai donc de l'opposition, mais je ne le serai qu'en partie, parce que, dans ce qui se fait, il n'y a ordinairement de mal qu'en partie. Ah ! me voilà en butte à toutes les factions. Je suis sur le point de jeter, je jette ma plume. J'avais écrit sur la paix, sur la guerre, sur le gouvernement ; sans le vouloir, j'avais fait du mal, beaucoup de mal. Je vois que, pour être heureux, il ne faut pas être journaliste, ou qu'il faut être journaliste sans remords, sans conscience, sans principes, journaliste comme il n'y en a pas.



ÉCADE CXIV. — LA DÉCADE DU PETIT PAPIER.

: marchais vite, je courais, j'étais à Paris, nous a dit un an-
doctrinaire de Mende; je rencontrai dans le passage du
non le secrétaire faiseur d'un conventionnel du comité d'in-
:tion publique, qui marchait vite, qui courait encore plus que
. Il ne me voyait pas. Je l'arrêtai, et, le prenant familière-
t sous le bras comme autrefois, lorsque l'un et l'autre nous
ıs doctrinaires : Mon père, lui dis-je, il paraît que vous
fort affairé; allons déjeuner au café voisin, nous verrons qui
ıous l'est davantage. Le secrétaire me suivit; nous entrons,
s nous asseyons à un coin. Il tira de sa poche un dossier. Je
au comité, me dit-il, porter un projet de rapport sur l'éta-
sement d'un institut. Bon! lui dis-je, lisez un peu : il m'é-
)pera peut-être quelque observation dont vous pourrez vous
: honneur auprès de votre patron. Après que je lui eus juré
;arder le secret, il lut ce qui suit : « L'Institut national ap-
.ient à toute la république. » J'aimerais autant : est l'Institut
toute la république; mais appartient est bon. Je suppose.
ı père, qu'ici la rédaction n'est pas de vous; quand elle le
ı, avertissez-moi, afin, ajoutai-je en riant, que je trouve
. bon, ou que je vous donne mon avis avec plus de révérence.
« Il est destiné, 1°...»— 1° n'est pas de vous, mon père: je
souviens de vous avoir ouï dire dans votre classe que les ad-
)es ordinaux *primo*, *secundo*, *tertio*, dans un morceau
)parat, étaient inélégants; ce fut votre propre expression. —
« ... Les travaux qui auront pour objet la gloire de la répu-
ue. » La gloire de la république? C'est vouloir peut-être vous
ner un peu trop d'importance. Réflexions faites, je me re-
te. — « L'Institut est composé... » Attendez que je fasse le
ul que ne fait pas votre loi : il est composé de trois cent
ze membres résidents ou non résidents, ou associés étran-
. C'est trop de plus des trois quarts. —« Il est divisé en trois
ses : Première classe, sciences mathématiques et physiques.
mécaniques... » Ah! je vois ici enfin pour la première fois
ateliers qui vêtent, qui nourrissent l'homme : les voilà enfin
s le temple des sciences, où il devraient avoir la première
e, si elle n'était due à l'agriculture, qui fait aussi partie de

cette même classe, sous le nom d'économie rurale. O temps présents, bien supérieurs aux temps anciens! O première classe de l'Institut, bien supérieure aux académies des sciences qui vous avaient précédée! — « Deuxième classe, sciences morales et politiques. » — Bonne, très bonne classe, mon père. — « Troisième classe, littérature et beaux-arts. » — Mon père, mon père, quel amalgame! Certes j'aime autant qu'un autre les belles formes de la peinture, de la sculpture, de la gravure, la pittoresque déclamation du théâtre, les belles grandes ariettes d'OEdipe, les élégants et gracieux pas de deux de l'Opéra; mais ne les rapprochez pas des odes sacrées de Rousseau, de la religieuse, tonnante éloquence de Bossuet, et des augustes chaires de Fléchier et de Massillon. Ouvrez une quatrième classe pour les beaux arts.

Quoi! mon père, continuais-je, pas une ligne d'oraison funèbre à ces trois académies du siècle dernier que la révolution a d'un mot, sans autre façon, congédiées, en retenant leurs biens, qu'elle a déclarés propriété nationale? Je loue, d'ailleurs, vos prix, vos quatre séances publiques. Je loue vos jetons frappés en écus neufs. Je loue le projet de votre bel habit à palmes brodées.

Mais, où sont les trente, les quarante académies des provinces, ces trente, ces quarante pépinières où tant d'arbustes étaient destinés à devenir arbres, hauts arbres? Vous me répondrez que votre Institut appartient à toute la France et que vous commencez par là; je vous répondrai qu'il n'a qu'une salle, ou du moins qu'un foyer, et que vous auriez pu, par des dénominations polies, vous relier ces académies.

Nous étions sortis; nous avions, cela va sans dire, vivement disputé à qui paierait. Le secrétaire me prit à son tour familièrement sous le bras. Mais, avant de nous quitter, dites-moi comment l'Institut est quatre fois trop nombreux. Parce que, lui répondis-je, vous serez obligé, pour le remplir, d'y mettre grand nombre d'hommes médiocres, qui feront crier les hommes moins médiocres que vous n'y aurez pas admis. Placez à votre porte la mesure et la taille des hommes grands qui seuls doivent y entrer.

Le secrétaire me dit : Écrivez-moi tout cela sur un petit papier, je l'attacherai avec une épingle. Lorsque le rapport fut fait, la loi décrétée, j'allai voir le secrétaire. Ah! lui dis-je, j'ai lu votre loi du 3 brumaire, j'y ai vu tout l'Institut rangé : mon petit papier s'est perdu.

ADE CXV. — LA DÉCADE DE L'ESPRIT DE PARTI.

a maison de Mende incontestablement la mieux située pour voir grand nombre de visites, nous a dit aujourd'hui Gervais, le savez, c'est la mienne. Monsieur Latour, ancien lieute- du roi, vint me voir un beau matin, il y a environ un an, ôt plus que moins; il s'établit entre lui et moi l'entretien ant : Bonjour, Monsieur! De huit à neux heures, on est sûr ous trouver chez vous, lisant. — Et, de neuf à dix, de me er déjeunant. Vous déjeunerez ici.— Peut-être. Quel est ce que vous lisez? — C'est l'histoire des dissensions civiles.— ah! — Voyez comme ces malheureux Grecs ont disparu dans ng et dans les cendres. Il en a été de même des Romains, dans les temps modernes, les Guelfes et les Gibelins n'ont- as ouvert la tombe de l'Italie? L'Angleterre et la France t-elles pas manqué de périr par les mains des Yorks et des castres, des Bourguignons et des Armagnacs? Réunissons- contre les méchants! — Oui. — Contre les factieux! — . — Rallions-nous à un centre! — Oui. — Autour du gou- ement actuel! — Oh! certes non! Périsse le gouvernement el! — Mais, avec le gouvernement actuel, la république rait aussi périr. — Soit. — Mais, avec la république, la ce pourrait aussi périr. — Soit. — Mais, avec la France, pourriez aussi périr. Eh bien! s'il le faut, je périrai! Je pé- , criait-il, d'une voix éclatante, qui, à mon grand étonne- t, s'est tout à coup éteinte.

'est que, par l'autre extrémité de la chambre, entrait Marti- , avoué, que je ne voyais pas, mais que monsieur Latour it. Dès qu'il l'a aperçu, il a caché, sous sa redingote, le col- oir de son habit, a pris sa canne à pomme d'or, son castor is cornes, et s'est sauvé. Mon ami! m'a dit Martineau, expli- -moi, je vous prie, pourquoi cet homme vient-il si souvent vous. Vous ne savez donc pas que c'est un royaliste, un Cli- ? — Je le sais; mais c'est mon parent. — Votre parent! — sa grand'mère et ma grand'mère étaient sœurs. — Bah! Je me léfait de cent parents aussi proches. Chassez-moi cet homme. ous déjeunerez ici? — Je ne puis manger ni boire. — Qu'avez- donc! — J'ai une colère, une rage contre ces royalistes.

ces Clichiens de directeurs, qui ne prennent aucune mesure populaire, qui n'ont pas encore montré une seule fois la guillotine. Ils se contentent de déporter quelques douzaines de contre-révolutionnaires pour les envoyer dans un pays qu'on dit plus beau et plus fertile que la France. Est-ce d'un gouvernement républicain?—Le Directoire a beaucoup de ménagements à garder avec ce grand nombre de partis qui divisent la France. Il n'y a que la modération qui puisse nous empêcher de périr. — La modération, morbleu! la modération avec les Clichiens! Ah! périssons! périssons! s'est écrié l'ancien jacobin, en me tournant les talons et en poussant la porte sur moi, qui tâchais de le retenir.

On le voit, les hommes de parti se peignent eux-mêmes: ils n'ont ni parents ni patrie; ils n'ont pas même d'amis. Un ancien chanoine et un ancien administrateur de district se trouvaient chez un de leurs voisins. Celui-ci leur dit : Qu'est devenue votre intimité d'autrefois? Vous étiez deux têtes dans un bonnet. — Je n'ai jamais eu ma tête dans un bonnet carré, répondit l'administrateur. — Ni moi dans un bonnet rouge, répliqua le chanoine.

Dans le temps de la grande terreur, je me promenais, seul, sous les ormes des Tuileries. J'étais triste, agité. Dominique, autrefois petit voyer, vint à moi. Vous avez du chagrin, me dit-il; que vous est-il donc arrivé? Ah! lui répondis-je, que de sang! que de larmes! que de deuil! Je suis en fureur contre ces nouvelles tables de proscription que viennent de dresser nos décemvirs. Et moi aussi, me répliqua Dominique, je suis en fureur contre ces tables! Je les voudrais dix fois plus grandes!

Il manque à notre belle langue française bien des expressions que l'analogie indique. Je suis fâché que l'Académie n'admette pas fille ou femme de parti. La petite Valbelle a ses quinze ans, elle sort de sa pension; elle est royaliste. Le jeune Saint-Robert n'a pas encore ses dix-sept ans, il a terminé les cours de l'école centrale; il est républicain. Ces deux enfants s'aiment avec transport. Ils rient de la différence des opinions. La jeune Valbelle attache son fichu avec un petit nœud tricolore. Le jeune Saint-Robert porte une jolie cravate verte. L'âge relâchera les tendres liens qui les unissent; il resserrera, au contraire, les liens qui les attachent à des partis différents.

Mais pourquoi donc aimez-vous tant Eustache! disait une mère à sa fille. Ah! maman, lui répondit celle-ci, il aime tant un roi!

Long-temps mademoiselle de Hauteroche a été inabordable. Aujourd'hui, elle permet qu'on s'approche de son oreille pour lui

ıner de bonnes nouvelles; mademoiselle de Hauteroche a per- quelque chose de sa réputation, mais elle a gagné beaucoup monde à son parti.

Un de nos cinq monarques du Directoire prétend que les ıux-arts sont naturellement royalistes; il peut en être quelque ›se. Le mois dernier, au faubourg Saint-Germain, une réu- n d'artistes et d'amateurs distingués exécutaient une pièce de musique. Le chef d'orchestre s'arrête subitement : Messieurs, crie-t-il, quelqu'un a haussé le ton; il faut que ce soit un ré- blicain. Et tout le monde de rire. Grand-Jean, à qui je racon- s cette petite anecdote au coin de mon feu, la connaissait. Il tendit que le chef d'orchestre dit : Messieurs! messieurs! ar- ez-vous! nous ne sommes pas du tout d'accord : il faut qu'il y ici quelque républicain. Cette version vaut l'autre.

Monsieur Tapefort, organiste d'une grande église d'une gran- ville, dans l'ancien régime, répondait au *Domine salvum fac rem* en ton majeur, grand dièse, avec tous les cromornes, ıtes les trompettes, toutes les bombardes de son orgue. Après 10 août, il était de mauvaise humeur; il répondit au nouveau *mine salvum fac* en ton mineur, avec tous les jeux les plus res de son instrument. Monsieur Tapefort fut mis hors de l'é- se.

Monsieur Tapinois n'est jamais sorti de la sienne; il a toujours ıé des variations.

Un homme est excessivement sceptique; vous voulez le ren- excessivement crédule : la chose est excessivement difficile, st-ce pas? Vous vous trompez; elle est excessivement facile : ıs n'avez qu'à le rendre homme de parti.

L'ancien procureur fiscal du marquis de Château-Vert s'attend 'un beau matin la féodalité, dont on a brûlé tous les parchemins, ıaîtra de ses cendres comme le phénix. Du reste, dit-il tout , on peut être tranquille : monsieur le marquis est généreux; lonnera les arrérages des droits honorifiques. Le fiscal est ıc un vieux imbécille qui radote au lieu de raisonner? Non, st au contraire un homme fin, rusé; mais il est homme de parti.

Pendant le fort de la guerre civile des départements de l'Ouest ais dans une petite ville au fond du Dauphiné, où, par inter- les, l'on dit et l'on crut que les Vendéens avaient pris Paris et clamé sur la place des Victoires le roi de France et de Na- re. C'est que la petite ville était et est encore habitée par des ımes de parti.

Si j'étais chef de parti, je voudrais donc éprouver le degré de oûment de mes gens par leur degré de crédulité. Je voudrais

ssi faire la contre-épreuve et les éprouver par leur degré d'in-
édulité. Celui à qui mille témoins feraient le récit d'un événe-
ent défavorable et qui refuserait de le croire aurait grande part
ma confiance; mais celui qui le verrait et qui ne le croirait pas
urait tout entière.

Tout ce qui se fait dans son parti, un homme de parti l'approu-
; tout ce qui se fait dans l'autre parti, il le désapprouve. Mon-
eur Lépine, maire, fort de corps et d'âme, blâme hautement
ns tous les partis tout ce qui est blâmable. Monsieur Minet, cais-
er de la recette, au contraire, qui a une santé délicate et un esprit
ux, loue hautement dans tous les partis ce qui est louable. Tous
s partis injurient monsieur Lépine; tous les partis laissent tran-
illement passer monsieur Minet. Ni l'un ni l'autre ne sont hom-
es de parti. Il me semble que, des deux, monsieur Lépine est
eilleur citoyen. J'aimerais mieux être monsieur Lépine.

J'entre dans une société; j'avance un principe qui me paraît
on. Je suis critiqué, insulté; on me traite d'esclave de la vieille
onarchie : *homo ad servitutem natus*. Je sors; je vais dans une
itre société; j'avance encore en mêmes termes le même prin-
pe. Je suis critiqué, insulté; on me traite d'anarchiste, de vieux
cobin. J'ai parlé devant des hommes de parti.

Horace ne trouve pas bons les vers de Virgile. Horace est
omme de parti. — Hors nous et notre parti, nul n'aura de l'es-
rit, pas même Virgile.

Les hommes de parti se montrent dans de bien plus petites
ioses. — Ils se montrent même dans le choix de leur marchand.
oute la rue du Bac à Paris connaît cette boutique ruinée par
nscription de son enseigne. Jusqu'au dix août, elle était restée
lle quelle; on y lisait : *Fabrique royale de bougies ;* au dix
oût, le marchand, au lieu d'effacer simplement le mot royale,
oulut y substituer le mot de *républicaine*. Les républicains se
ioquèrent de lui; les royalistes l'abandonnèrent. Toute sa bou-
e lui resta.

Il y a des marchands qui ont effacé franchement avec de bon
ernis noir le mot *royal* ou *royale*; mais d'autres se sont con-
ntés de passer pardessus un léger enduit qui tombera à la pre-
ière heure de la contre-révolution. Dans cette classe, il est aussi
ı grand nombre d'hommes de parti; sur mille que je connais,
n'en citerai que deux.

Vers le treize vendémiaire, je demeurais à Paris, rue Saint-
artin, en face d'une belle maison où étaient établis un mercier
un épicier. Je ne tardai pas à connaître leur opinion. Les bou-
ques étaient séparées par un gros pilier où le colleur venait

plusieurs fois par jour poser des placards. Le mercier, qui était conventionnel, s'empressait aussitôt d'aller arracher les adresses des sectionnaires. L'épicier, qui était sectionnaire, en faisait autant des adresses des conventionnels. A quelque heure du jour qu'on passât devant le gros pilier, le gros pilier était nu. — Eh! mes bons et pacifiques marchands, qu'avez-vous besoin d'aller vous jeter dans les partis ? Passe encore si vous étiez gens de plume, employés, fonctionnaires : car il s'agirait alors de votre état, de votre fortune.

Vous vous trompez, ce n'est point César, c'est Pompée qui est vainqueur à Pharsale : vite ! Césarion, Régulus, Antoine et consorts, vite ! quittez vos places, vos fonctions, n'importe vos talents, vos services, vos vertus ; vite, point de délai ! point de raison ! c'est de par les hommes de parti. Vite ! quittez vos places, vos fonctions : la république triomphe, nous allons être gouvernés par Pompée et par Crassus.

Ruf, vous êtes un voleur s'il y en a ; mais vous avez parlé contre César, vous avez parlé pour Pompée : on vous donne la pourpre de la questure. Vite ! asseyez-vous sur la chaise curule.

Que vous êtes heureux, Doublet ! vous avez parlé un peu contre César, un peu contre Pompée, un peu pour César, un peu pour Pompée. Vous avez trouvé des témoins qui ont amicalement oublié une partie de ce que vous avez dit, amicalement amplifié l'autre. Aujourd'hui, après la victoire, on vous célèbre, on vous fête comme un homme de parti. Vous étiez receveur d'arrondissement, vous êtes receveur de département.

La roue des révolutions, comme celle de la fortune, tourne de nos jours bien vite. Elle élève ceux qui sont bas, abaisse ceux qui sont haut.

Tenez toujours à un parti, ne cesse de me dire à l'oreille mon excellent ami Montchrétien, ancien conseiller et maintenant riche acquéreur de domaines nationaux. — Encore hier, mon ami me répétait ses exhortations. Vous savez bien, lui dis-je, que je veux tenir à un parti, à celui de la raison. Bah ! me répondit-il en me riant au nez, est-ce que la raison a jamais eu de parti ?

Le tribun Roussel a chez lui une jeune nièce qu'on dit un peu coquette. Un jour il la surprit avec un sous-lieutenant de dragons, en tête-à-tête, et il n'en fit pas autrement semblant. Hier on lui rapporta qu'elle avait répondu à la lettre d'un ancien garde du corps ; il ne veut plus la voir. Que m'importe, dit-il, que ce soit en tout bien et tout honneur, je ne consentirai jamais qu'elle épouse un homme de parti. Oh ! que je hais les hommes de parti !

aine dernière un homme de lettres alla se présenter recteur de journal. Monsieur, lui dit-il en terminant sa comptez que je ne serai jamais partial, jamais homme Serviteur, lui répondit le journaliste : vous me feriez s mes abonnés.
ni Montchrétien convenait un jour que dans certaines l'homme de parti était moins honnête que celui qui ucun parti. Donc, lui dis-je, dans certaines occasions, le parti n'est pas honnête. Inutilement il eut recours ités, aux ruses de sa dialectique. Nous luttâmes long- le serrai ; il sortit de mes mains un peu étourdi, un ».
seil général d'un des départements du nord fait conti- grande route inutile, commencée par des administra- , le parti a aujourd'hui le dessus, et fait interrompre x d'un pont indispensable commencé par une adminis- nt le parti a aujourd'hui le dessous.
les mouchards de parti, il y a des mouches de parti. nes de parti sont les mouches du coche. Tant que le co- en, elles s'agitent, suent, crient aux chevaux, aux rs. A les entendre, elles ont tous les soins, toute la is le coche verse-t-il, les mouches s'envolent et char- che.
s gens, à force de passer d'un parti dans un autre, ont laisser les houseaux ; d'autres, au contraire, sont reve- lu foin dans les bottes.
oin de pain, le besoin d'honneurs, font souvent les le parti. Il faut ajouter aussi le besoin d'une opinion. aître à danser, a une supériorité de raison qui lui donne ascendant sur Painbœuf, maître de musique. Tous les inbœuf va chez Belair demander ce qu'il doit penser et ête, une fois montée, demeure réglée pour vingt-qua- ».
hommes de parti la veille de la bataille ; beaucoup s de parti le lendemain.
dans les départements de l'ouest, où la victoire passait s un camp, tantôt dans un autre, grand nombre de tar- our crier : Vive le roi ! un autre : Vive la république ! e était impartial ; il est aujourd'hui administrateur : il e de parti. — Aristippe n'était pas homme de parti ; il administrateur : il n'est plus impartial. — On le voit, quefois l'intérêt qui fait les hommes de parti.
-vous pas vu, sur l'étalage du Petit-Dunkerque, des ta-

batières à portrait où une figure regardée d'un côté par
et regardée de l'autre paraît affreuse : c'est la même tête
par les hommes des deux partis. — Une tapisserie repr
figure d'un personnage en place. Tous les partisans d
nage le regardent à l'endroit ; tous ses ennemis à l'env

Aux élections populaires, la figure du candidat es
celle de l'homme en place.

Un honnête homme, homme de parti, voudrait bi
machine du monde tournât sans encombre ; mais il vou
ce fût une main de son parti qui tînt la manivelle. Proc
ardemment sa patrie, il adresse pour elle des vœux
mais il craint que les hommes du parti opposé la rend
reuse.

L'esprit public est mort, les hommes de parti l'ont t

Ce n'est pas en vain que les constitutions ont garan
rance des divers cultes ; c'est en vain qu'elles ont gara
lérance des opinions.

La musique n'est pas plus royaliste que républicaine
ce qu'on veut ; elle souffle également les passions de
partis. En traversant dernièrement l'école centrale,
deux jeunes écoliers qui chantaient la chanson du jour
royalistes et les clichiens. Un vénérable professeur leu
de venir à lui. Mes enfants, leur dit-il, vous qui êtes s
comment pouvez-vous chanter une si vilaine chanson ?
son de massacre et de carnage convient-elle à votre âg
si tendre ? Vos jeunes bouches semblent fumer de sang.
écoliers se retirèrent honteux et en silence. — Hier au m
affaire m'amena dans une maison, où je trouvai une m
qui enseignait à son fils la chanson du Réveil du peu
sieur, dis-je au petit garçon, vous qui, encore si jeu
déjà tant de choses, dites-moi, comment la justice
ceux qui commettent des homicides ? Comment les n
elle ? Le jeune garçon fit les deux réponses. La mère ro
fois.

On chante par esprit de parti, on danse de même. L
dole est une danse de parti. Je voudrais que Milon nou
le ballet des hommes de parti. Il pourrait y mettre facil
pirouettes, les balancés, les jetés-battus, les entrecha

Je voudrais aussi qu'un de nos aimables auteurs d
ville donnât *Les hommes de parti*, qu'on y vît figurer
que en Carmagnole et Clichi en écharpe blanche.

Je l'avouerai volontiers, j'ai fait un petit poëme sur
mes de parti. Je passe l'économie ou le plan. Après l'i

ient la description de la salle d'assemblée des hommes de parti. .a chaire où siége le président est toute chargée de fioles, où haque adepte est obligé d'enfermer sa raison. Les noms d'un très rand nombre d'hommes de divers états et de toutes les femmes lu bel air étiquettent une immense quantité de fioles. Vous diriez le ces pyramides de petites bouteilles qu'on voit chez les riches iquoristes.

Je m'étais endormi ces jours derniers sur un chapitre d'Hé- iode qui parle du Tartare ; je rêvais que le grand fleuve du Lé- hé venait arroser, par mille diverses ramifications, toutes nos illes, tous nos villages. Partout l'abondance et le bonheur taient revenus; partout les hommes, les femmes, les jeunes, es vieux, puisaient à l'envi dans le fleuve l'oubli du passé, et bu- aient pinte et pot à la santé de la France.

DÉCADE CXVI. — LA DÉCADE DU JEUNE ALBERT.

Tout le monde pleure le jeune Albert ; il languissait depuis plusieurs mois ; il est mort aujourd'hui ; il n'avait pas vingt-sept ans. L'étude l'a tué. Ce matin, avant le jour, il étudiait encore avec la lampe qui éclaire maintenant son cercueil.

Les parents, les amis du jeune Albert, semblaient prévoir son malheureux sort. Albert, lui disaient-ils, vous étudiez trop ; vous n'y tiendrez pas long-temps. Mais pourquoi donc toujours étudier? Ah ! répondait-il, pour faire comme les autres, pour devenir savant dans plusieurs sciences, pour avoir plusieurs chaires, plusieurs traitements, pour avoir le bel habit brodé de l'Institut, les quinze cents francs de jetons qui sont dans les poches, pour avoir une cuisinière, un cabriolet, et enfin une oraison funèbre, avec une tombe de marbre au Père-Lachaise.

Ce pauvre jeune Albert, dévoré d'une ambition qu'il ne se mettait pas en peine de cacher, voulait que sa mémoire ne fût pas moins riche que l'Encyclopédie. Il s'était d'abord jeté dans les mathématiques avec une telle ardeur qu'il en avait perdu le boire, le manger et le dormir. Il faut, disait-il, que je commence par en savoir autant que les grands mathématiciens de notre siècle, et ensuite que je les passe. Après avoir long-temps médité la Théorie des fonctions analytiques de La Grange, il la laissa, en disant : Jamais l'algèbre n'a parlé ni sans doute ne

lera de langue plus parfaite. Il prit, médita, et, par la même
son, laissa de même la géométrie de Bossut.
Monsieur, lui dit un jour, en assez nombreuse compagnie, un
mme âgé, vos mathématiques infinitésimales ou transcendantes,
nporte le nom, sont les hochets des savants à barbe grise. Des
chets! lui répondit le jeune Albert; ah! quels hochets! ils ont
né Euler à sa mécanique; d'Alembert, à sa nouvelle doctrine
les mouvements, sur les solides et les fluides, sur les proba-
ités; Monge, à sa géométrie descriptive, théorie éternelle des
s, qui, depuis, ne quittent plus le chemin le plus direct, le
is court, le bon chemin.
Albert, fatigué d'avoir parcouru les vastes régions de la scien-
, désespérant d'aller plus loin, essaya d'attacher son nom à la
orme du nouveau système métrique. C'est, répétait-il souvent,
e idée bien philosophique d'avoir donné à la mesure linéaire la
nension de la dix-millionième partie de l'arc du méridien ter-
tre, compris entre l'équateur et le pôle, d'avoir donné le carré
cette dimension à la mesure de surface et le cube à celle de
pacité; d'avoir distillé le liquide le plus commun, l'eau de la
r, contenu dans cette mesure de capacité, et d'en avoir fait la
sure de pondération. Et cependant le public rejette avec ai-
eur cette bienfaisante unité de poids et mesures. Mais, ajou-
t-il, qu'on ne s'y trompe pas, le public n'en rejette que la lan-
e grecque, pour lui barbare. Le jeune Albert, imperturbable
ns ses idées, partit pour Paris avec une nouvelle nomenclature
mots, tous français, tous populaires, avec les réduplicatifs et
diminutifs duodécimaux. Il se présenta à l'Institut; son accent,
n habit du Gévaudan, son arithmétique duodécimale, et plus
core ses noms bourgeois, une moitié, un tiers, un quart, un
uzième d'aune, d'arpent, de pinte, de livre, firent rire la grave
nmission devant qui on l'avait renvoyé. La réponse était
ire : il remit dans le portefeuille son projet de réforme du sys-
ne des noms des poids et mesures, et il n'en tira pas son au-
projet de réforme du système monétaire, dont les noms
ient : franc d'or, franc d'argent, franc de cuivre; dont la divi-
n était encore duodécimale.
Albert avait visité l'Observatoire de Paris. Quand il fut de re-
r, il ne parlait que de la grandeur et de la perfection des in-
uments qu'il y avait vus, du télescope de trente pieds avec le-
el la lune était de la grandeur d'une meule de moulin. Il se mit
ire, et il lut avec admiration l'Histoire de l'astronomie par
illy, immolé, disait-il, entre le Champ-de-Mars et la Seine,
la faction de l'ignorance et de la barbarie. Il prit du goût

ur l'astronomie, et s'appliqua à entendre les traités les plus fficiles. On rapporte qu'un jour, tenant entre les mains la Méaique céleste de Laplace, qu'il appelait tantôt la vraie, tantôt nique, tantôt l'immortelle carte du firmament, il se mit tout oup à rire avec de grands éclats. Il était seul ; on courut à lui. n, non, dit-il à ceux qui l'entouraient et dont il devinait la nsée, mes études ne m'ont pas troublé la raison ; je ne suis s plus fou que vous. Je ris de quelques philosophes de nos ırs qui ne se croient pas certains des causes finales. Albert viait la gloire d'Herschell, de Piazzi, d'Olbers, qui avaient rit en si grosses lettres leur nom chacun sur leur planète ; et, pointant sa lunette contre notre ciel de Mende, il s'écriait : en restera-t-il pas quelqu'une pour moi? Son cabinet était orné s portraits gravés de plusieurs grands astronomes, entre autres celui de Lalande, qui avait donné un catalogue de neuf mille oiles ; de celui de Lacaille, qui avait groupé les étoiles de l'héisphère austral en diverses constellations figurant des formes instruments de physique, d'astronomie et de divers arts ; de ux de Méchain, de Delambre, qui avaient remesuré l'arc du éridien de Paris, et de celui de Le Gentil, qui, pendant douze nées, avait attendu dans une île de l'Afrique le passage de énus sur le soleil. Quelqu'un lui demanda, en faisant allusion nos savants qui ont si bien déterminé la figure de la terre, aelle était la main qui avait aplati le globe aux deux pôles. Ma i ! répondit-il, je crois qu'il est plus sûr de vous dire qu'il y en plusieurs que de vous dire laquelle.

Tout ce jour on n'a parlé et on ne parlera que d'Albert. Deain on en parlera moins ; après-demain on n'en parlera plus. insi va notre monde aplati aux deux pôles. Ce malheureux jeue homme, a-t-on dit, avait fait acheter à Paris une collection e machines de physique. Dans quelque jours elles doivent arrier à son adresse. Il les attendait avec impatience. Il en parlait ontinuellement, car continuellement il parlait de physique. Il isait de cette science ce qu'aux grands accroissements de chacue des autres on dit depuis plusieurs siècles, on dira sans doute ans tous les siècles, que la science est née de nos jours.

Il se plaisait surtout à nommer Franklin, qui, au moyen de uelques fils de métal, avait, comme un machiniste de l'Opéra, aîtrisé le tonnerre ; Montgolfier, qui, en raréfiant l'air dans un allon, était monté aux cieux ; et Garnerin, qui, du haut des ieux, suspendu à son parachute, était descendu tranquillement ur la terre.

Le fluide électrique, le fluide magnétique, le fluide galvani-

que, étaient, suivant lui, le même fluide. Il se plaisait à
Coulomb, celui qui les avait le plus attentivement ex
avait donné le système de leurs lois jusqu'ici le plus pla

Sans doute, disait-il encore, les progrès de la catop
de l'optique ont produit les magiques apparitions de la fan
rie et les merveilleuses illusions du panorama; mais, aj
que toutes ces découvertes de la physique sont petites a
celle du condensateur ou de la machine à vapeur, qui,
nant, remplit de ses effets notre univers! L'Angleterr
seule faire le commerce du monde, elle voulait seule en
tous les objets fabriqués. Elle avait assez de matières,
vaisseaux; elle manquait de bras, elle n'en manque plu
chine à vapeur lui donne, calcul fait, une addition de
trois millions d'hommes. Notre Papin avait, au dix-
siècle, remarqué la force incommensurable de la v
l'eau, qui agit de la même manière que la poudre, mais
d'une manière permanente, et il avait conjecturé que
plus grande force artificielle qu'on pût ajouter aux forc
nes. Deux fabricants anglais, Newcomen et Cawley, l'
sent en grand et triomphalement dans leur fabrique; V
fectionne, simplifie cette découverte. Ces quatre noms
jamais unis.

Il arrive souvent que la branche d'une science, lors
trop chargée, trop riche, se détache et devient elle
nouvelle science. La chimie, suivant ce que me disait
pauvre Albert, s'était, sous le nom d'alchimie, depu
cinq cents ans, détachée de la physique. Mais je m'in
pourquoi le récit de la vie de mon jeune ami n'est-il
pèce de cours ou de table des sciences? Ah! c'est qu'i
guères que pour elles et qu'il est mort pour elles.

Albert voulait essayer aussi d'entrer à l'Institut par
la chimie, et je suis sûr qu'on trouvera dans ses papi
jet de réforme de la nouvelle langue de cette science.
homme, qui ne voyait pas que cet autre projet sera
comme celui de la réforme de la nouvelle langue des p
sures; ses parties auraient encore été ses juges. Albert
d'abord à la nouvelle langue d'être ingrate, d'avoir effa
de ceux qui, par leurs inventions, avaient étendu la
lui reprochait ensuite d'être, sans nécessité, ridiculem
ou latine. Cette langue est à refaire, disait-il, et il l'a
d'après les excellents principes de logique et d'analy
lesquels elle avait été faite; seulement, afin de la re
nemment propre à toutes les chances de découvertes

de mots de la langue usuelle. Du reste, me disait-il, ce
as, comme l'ont proclamé nos fabricants de phrases, la
le langue qui a fait faire à la chimie ses nouveaux progrès.
langue, dont Guyton-Morveau avait fait habilement parta-
copaternité aux chefs de la science, n'est que de l'année
et les plus grandes découvertes sont antérieures. Albert
ait les découvertes de la chimie avec les connaissances d'un
et l'enthousiasme d'un poète. Les anciens, disait-il,
t 7 planètes; ils croyaient qu'il ne pouvait y en avoir un
rand nombre. Ils avaient sept métaux; ils croyaient aussi
nature n'avait pas voulu en faire un plus grand nombre que
les planètes. Aujourd'hui nous nous sommes permis d'avoir
s grand nombre de planètes, et, quant aux métaux, en
à la mémorable époque de la révolution, nous en avions
ont 4 découverts récemment par Chaptal. Ensuite Klaproth
vrit le dix-huitième, l'urane; en 1784, Grégor découvrit
-neuvième, le titane; en 1797, Vauquelin découvre le
ème, le chrôme; en 1798, Klaproth découvre le vingt et
e, le tellure. Albert ne pouvait cesser de l'entendre parler
décomposition de l'eau, due à Lavoisier; de la décomposi-
e l'air, de cette nouvelle chimie pneumatique, due à
ley, Cavendish et Lavoisier; de la nouvelle chimie du rè-
imal, due à Fourcroy; de la nouvelle chimie du règne vé-
due à Vauquelin; de la nouvelle chimie des arts, due à
ollet et à Chaptal. Aujourd'hui, s'écriait-il, la chimie, en
posant, crée, fait. En décomposant les métaux avec de
vitriolique, la chimie fait du vitriol; en décomposant le
Vauquelin et Fourcroy font du vinaigre; en décomposant le
on, Lebon fait de l'air inflammable, qu'on verse, qu'on brûle
es lampes comme l'huile; en décomposant la carotte, Achard
u sucre; en décomposant le sel marin, Leblanc fait de la
. En décomposant avec d'autres substances décomposées,
mie imite aussi la puissance créatrice. Avec de l'eau et de
carbonique, Bergman fait des eaux minérales; avec de
e épurée, de l'huile de vitriol et du sel de Duobus, Chap-
t de l'alun; avec un peu de sel, d'oxide de manganèse,
e de vitriol et un peu d'eau mis en expansion par l'action
, Guyton-Morveau fait de l'air salubre, désinfecte l'air,
in aux épidémies, et devient le bienfaiteur du genre hu-
Mais enfin, lui dis-je, à quoi donc la chimie doit-elle ses
rs progrès? Mon ami, me répondit-il, c'est beaucoup à la
de de peser avec une rigoureuse exactitude les substances

avant et après l'analyse; beaucoup à la méthode de noter les faits, tous les faits, même les plus petits faits; beaucoup plus à la méthode de ne ranger les faits, de ne classer les faits, que par enchaînements, par déductions; beaucoup plus à la méthode de ne raisonner que sur les faits, et, quand les faits manquent, de ne plus raisonner, ou, ce qui revient au même, de toujours bien raisonner, de ne plus mal raisonner; à ces méthodes de Lavoisier, qui ont rendu la chimie française la chimie générale, la chimie du monde.

Dans ce même entretien, le jeune Albert, venant à parler de l'histoire naturelle, me dit: Pour moi, Buffon est le grand naturaliste, le très grand écrivain, et Daubenton le grand naturaliste. Le jeune Albert et moi ne pûmes nous accorder sur leur rang, ou du moins sur la distance de leur rang. Il avait aussi de grandes prétentions en histoire naturelle; moi, sans prétendre comme lui m'asseoir à l'Institut aux fauteuils des naturalistes, j'avais aussi les miennes. Malgré ses prières, ses instances, je m'obstinais à voir dans le livre de Buffon la nature avec toutes ses formes, toutes ses couleurs, tout son mouvement, toute sa vie. Cependant Albert était si bon que je lui accordais volontiers que la postérité y ferait quelques changements; je lui accordais encore plus volontiers qu'elle ferait de plus nombreux changements au livre de Bernardin de Saint-Pierre, livre plein de bonhomie, de grâce, d'originalité, livre antique, fait par un homme qui vit au milieu de nous, livre qui, dans la suite, dégagé, arrondi, par une main pieuse et filiale, sera le livre de tous les âges; et alors nos opinions et nos cœurs se réconciliaient entièrement. Enfin, je l'entendais louer, et je louais avec lui la nouvelle minéralogie de Bergman, où les métaux sont classés d'après leurs caractères extérieurs; la nouvelle cristallographie, ou la nouvelle géométrie des cristaux d'Haüy; la nouvelle botanique sexuelle de Linnée, la nouvelle ichtyologie linnéenne de Lacépède, la nouvelle zoologie anatomique de Daubenton, l'admirable anatomie zoologique comparée de Cuvier, et sa plus admirable zoologie lithologique.

O Albert! si dans les nouvelles régions qui se sont ouvertes à votre âme, libre des organes grossiers de cette vie, on ne peut que purement s'exprimer, que justement raisonner, que faire des méthodes logiques; si vous ne parlez maintenant, si on ne vous parle qu'une langue parfaite; si vous ne faites, si vous n'entendez faire que des raisonnements parfaits; si, comme il n'y a pas de doute, vous vous souvenez des mauvais raisonnements

is raisonneurs, ô que vo[illegible]s heureux! et du égard, il nous est permis [illegible] connaître votre bon-

/II.—LA DÉCADE DES NOMS EN BRONZE.

s rencontré sur la porte de la ville mon beau-frère. il gesticulait vivement de la tête et des bras. À qui ? lui avons-nous dit; sûrement vous avez été con- , et même beaucoup, nous a-t-il répondu. Jamais, on n'a vu un plus sot officier municipal que celui rlai hier au soir, ni un plus sot représentant que j'ai parlé ce matin.

ir, j'allai tout exprès chez l'officier municipal. Vous lir les cordeliers, lui dis-je; gardez-vous-en bien; ıserver; il faut en faire un monument glorieux pour our notre province, pour la France. Je sais qu'il n'y e les quatre murailles; eh bien! il faut les reblan- inscrire en grandes lettres les noms des hommes cé- tre temps, en faire un Panthéon français, avec une r les hommes célèbres de notre province. Vous serez France, par l'Europe. Quelle gloire pour Mende et :iers municipaux! Voici, a continué mon beau-frère, nière je fus accueilli. Les cordeliers, me dit l'officier oivent donc être rétablis?—Je ne dis pas cela, je ne cela; je parle d'élever un grand, beau et éternel — Les cordeliers doivent donc être rétablis? répéta ıicipal. — Non certes, il n'y aura plus de corde- ıce. — Oh! s'il ne doit plus y avoir de cordeliers, aussi bien que leurs couvents sont à jeter à bas. Ce réponse que je pus en tirer. Il en était si content ıta pour aller à la municipalité la répéter à ses col-

ıt l'idée d'un Panthéon français, autre que l'ossuaire eneviève, me tourmentait avant de me coucher. Après ıé, toute cette nuit elle m'a tourné et retourné dans savais qu'il y avait à l'auberge un de nos représen- ı devait incessamment repartir pour Paris. Ce matin, sez bonne heure voir s'il était jour chez lui. Je l'ai Représentant, lui ai-je dit, il ne tient qu'à vous d'il-

ıstrer votre nom. D'illustrer mon nom? m'a-t-il répondu en se rattant l'oreille, cela me paraît bien difficile. Je lui ai exposé ıon projet, qui, à la tribune nationale, devait devenir le sien. Je oulais qu'il proposât au Corps législatif de revêtir les murs de ainte-Geneviève des noms en bronze des hommes illustres des ivers états. Chaque siècle, lui ai-je dit, aurait à l'avenir dans e vaste temple sa glorieuse table; à la fin de chaque siècle, le Corps législatif en dicterait les noms: vous seriez le fondateur du Panthéon français, et, à ce titre, votre nom y serait le premier. Entendez maintenant, je vous prie, la réponse de notre représentant: Mon ami, je vois que vous avez bon cœur et que vous imez les gens de mérite; mais, croyez-m'en, aujourd'hui il nous ıut tous, et les jeunes gens comme les autres, renoncer à ces nciennes frivolités révolutionnaires. J'ai été indigné; je m'en uis enfui, bien qu'à la porte de son appartement il se soit efforcé le me retenir en m'invitant à déjeuner et qu'il se soit mis ensuite à la fenêtre pour me réitérer son invitation. Si j'avais été e représentant, a dit Armand à mon beau-frère, je vous aurais fait une réponse bien différente; je vous aurais dit qu'à l'égard des gens de lettres, les difficultés deviendraient si grandes qu'il faudrait renoncer à ce projet. Mais, lui a répliqué vivement mon beau-frère, vous entendez sans doute qu'en tout l'opinion fût juge, et alors vous penseriez qu'en littérature elle prononce ses jugements d'une manière moins haute et moins distincte; moi, je ne puis le penser. Voyons; mais ici autre et plus grande difficulté: par quelle connaissance littéraire faut-il commencer? Ah! sans doute par l'entendement: toutes les connaissances n'en viennent-elles pas? Commençons donc par l'entendement.

De même que jusqu'à Colomb, a continué mon beau-frère, le nouveau monde était resté un monde imaginaire, de même, jusqu'à nous, la métaphysique ou science des facultés de l'âme était restée une science imaginaire. L'Angleterre a la gloire d'avoir produit celui qui de nos jours les a découvertes. Condillac est ensuite venu, qui les a systématisées. Laromiguière a rectifié ou plutôt changé ce système. L'homme de Condillac ne sent que par le sentiment de la sensation; l'homme de Laromiguière sent et par le sentiment de la sensation et par le sentiment de l'activité de son esprit, et par le sentiment de préférence, le sentiment de rapport, et par le sentiment de sa conscience, le sentiment moral. L'homme de Laromiguière est l'homme de l'intelligence divine, et le système de Laromiguière, comme les éléments qui le constituent, demeure immuable,

1. J'écrirai le nom de Condillac ; j'écrirai le nom de
ère. Mais j'entends déjà de nombreuses réclama-
je v autour de moi élever en l'air, agiter de grands, de
ivres. Je demande ce qu'ils ont ajouté à la science, et j'in-
l l'opinion de coterie, non l'opinion de parti ; j'inter-
on nationale.

de grands, que de petits livres encore sur la grammaire
le, et qu'il y en a peu à mentionner ! Desbrosses découvre
ne s'est pas arbitrairement donné la parole, que
n'a voulu conformer son organe vocal que pour un petit
de qu'il pût facilement recueillir et dont il pût varier
ions à l'infini. Dumarsais découvre que, dans toutes
de la terre, les éléments de la parole, les parties de
n, sont toujours les mêmes, et il conclut que les éléments
p décomposent les éléments de la pensée, que l'ana-
de ée est la parole. Condillac découvre que la parole
une méthode analytique, une méthode d'invention ; qu'elle
été précédée par la méthode du langage des signes ou le lan-
d'action. Vanin et ensuite l'abbé de l'Epée donnent aux
ts ce langage que leur avait donné la nature ; et on ne s'ob-
plus à leur rendre un organe dont ils sont irrévocablement
ves. J'écris les noms de Desbrosses, de Dumarsais, de Con-
llac, de Vanin, de l'Epée ; j'écris aussi le nom de Coulon, in-
teur de la nouvelle tachygraphie ou du nouvel art d'abréger
s signes ; enfin, j'écris le nom de l'inventeur de l'art de les
ansmettre de distance en distance avec la rapidité du son ou de
lumière, de Chappe, inventeur du télégraphe.

Admirable dans l'art de penser, admirable dans l'art de parler,
ondillac n'est pas moins admirable dans l'art de raisonner. Sa
gique est toute à lui ; nos autres logiques n'avaient été guère
e la traduction, la paraphrase ou l'abrégé de celle d'Aristote.
ondillac n'a rien daigné y prendre. Les formes archilogistiques,
s délices des colléges, en même temps que leur gymnastique
rbale, les dilemmes, les enthymèmes, les syllogismes, lui ont
ru vains et ridicules. L'art de raisonner, suivant lui, n'est que
dentité entre le connu et l'inconnu démontrée par une succession
propositions, toujours diverses, toujours identiques ; et sui-
nt lui encore, cette succession n'est qu'une langue bien faite,
rfaite. Mais, il faut tout dire, cette belle logique de Condillac
appris à en désirer une plus belle, où la première proposition
un chapitre renfermerait la dernière, où le premier chapitre ren-
rmerait le dernier, où l'analyse de description ne serait pas à la
ace de l'analyse de déduction, de l'analyse de raisonnement.

elles sont les observations sévères déduites du système de La-
miguière, qui, marchant sur les pas de Condillac, en marque
us fortement les empreintes lorsqu'ils sont dans la bonne di-
ction, et, lorsqu'ils n'y sont pas, s'en écarte, en écarte le lecteur,
arche, le fait marcher en avant. J'écris encore le nom de Con-
llac. J'écris encore le nom de Laromiguière, que je serais tenté
écrire sous le nom de Condillac II : car c'est à notre siècle qu'il
partiendrait d'établir, dans chaque nouvelle science ou dans
aque science rendue nouvelle, des dynasties littéraires.

L'art de raisonner, quand il est véritablement cet art, mène
la connaissance de Dieu, à la religion. Aussi Condillac et La-
miguière étaient-ils très religieux, et leurs ouvrages, pour
ii ne sait y lire que ce qu'il y a, sont-ils très religieux ; aussi
ascal, Newton, Leibnitz, ont dû être et ont-ils été les hommes
s plus religieux. Dans le spectacle de l'existence universelle,
; ont surtout aperçu les rapports des hommes et de Dieu, et
usieurs de leurs chapitres ont dû être et ont été des chapitres
éométriques de morale religieuse, de vraie théologie ou con-
aissance de Dieu, science auguste, sacrée, mais que, dans ces
erniers temps, des scolastiques avaient déconsidérée jusqu'à la
ndre ridicule.

Dans le spectacle de l'existence sociale, Montesquieu, aper-
evant les rapports de l'homme avec les diverses sociétés, et des
verses sociétés avec les divers climats, en a déduit les diverses
gislations qui ont dû régir les divers peuples. Pour qui a passé
bel âge de l'imagination où le style est tout, le livre de l'Es-
rit des lois n'est pas à tous égards parfait. Plusieurs parties
ourraient en être mieux dessinées. Çà et là il contient ce qu'il
e devrait pas contenir; çà et là ce qu'il devrait contenir il ne le
ontient pas. Quelquefois les affections de l'auteur se montrent.
uelquefois la physionomie des faits en est altérée. Quelquefois
s faits sont ignorés. Jamais cependant je ne pose l'Esprit des
is sans me dire : Puisque cet homme qui renferme dans sa
ensée les pensées de tous les siècles, puisque l'aigle de notre
ge, et sans doute de tous les âges, puisque le plus grand des
rivains, n'a pu faire un livre parfait, aucun livre n'est donc
rfait, ne sera donc parfait ? Souvent Rousseau approche, égale
ontesquieu, mais Rousseau s'est bien gardé de vouloir appro-
er, égaler Montesquieu en prenant, si je puis m'exprimer
nsi, son même port, sa même attitude. Il s'en est habilement
fférencié et peut-être s'en est-il éloigné par calcul. Tandis que
ontesquieu a considéré le fait, Rousseau a considéré le droit.
un a dit que ce qui était devait être comme conséquence n-

les choses ; l'autre a dit que cette conséquence des choses conséquence forcée. L'un a parlé comme un citoyen n ux, l'autre comme un citoyen pauvre, aigri. Dans le , livre si bien raisonné dans certaines parties, dans nné, si précipitamment écrit et, qu'on me ., si mal pétri, si mal cuit, les erreurs ne sont reuses ; elles s'y montrent ce qu'elles sont. Mais lors- extraites et lancées dans les cercles ou les places , sous la forme isolée de maximes de droit et de jus- iennent des flèches quelquefois incendiaires et tou- uses. Rousseau a cru que l'homme de la nature éternellement l'homme des premiers âges : pour nous la nature, il a voulu nous ramener aux lois des pre- s ; mais l'homme du dix-huitième siècle est aussi de la nature. Il est ce que sa nature a voulu qu'il fût iitième siècle. Il est, sous le bon plaisir de Rousseau, ne plus parfait que celui des âges passés, moins parfait celui des âges futurs. L'opinion accuse Siéyes d'avoir cru l'homme de la France, où la population est si serrée, pou- être l'homme de l'Amérique anglaise, où la population est si e, d'en avoir importé la législation, de l'avoir systématisée s modifications, sans concessions. Peut-être la postérité adop- ra ou saura s'approprier ces systèmes. J'écris le nom de Montes- u, de Rousseau. Peut-être la postérité écrira le nom de Siéyes. Sans trop prendre sur moi, je puis, ce me semble, fixer l'é- oque depuis laquelle nous nous occupons beaucoup moins de ttres : c'est celle où les livres de Montesquieu et de Rousseau urent. Il se fit alors une révolution dans l'attention publique, conséquent dans la littérature : tel écrivain qui aurait été ro- ier, rhéteur ou poète, devint législateur, administrateur de tat. L'économie législative amena l'économie administrative, i seule remplit bientôt toutes les nouvelles brochures. Mais le parla une langue embarrassée, mal faite, une espèce d'ar- t ; elle en devint ridicule. Comme cependant elle naturalisa en ance deux grands principes, la liberté d'industrie, la liberté commerce, l'opinion, la reconnaissance me dictent, et j'écris s noms de Quesnay, de Baudeau, de Mirabeau l'ami des hom- es, de Letrône.

Ce qui manquait surtout à l'économie administrative, c'était la ience des faits. D'abord on recueillit, on constata le petit nom- e de ceux qu'on avait ; ensuite de l'existence de ceux qui aient constatés on conclut l'existence de ceux qui ne l'étaient is ; on dit : il y a tant de mariages, il y a donc tant de nais-

ices; il y a tant de morts, il y a donc tant de population; il y ant de population, il y a donc tant de consommation. L'arith-tique politique, laquelle j'appellerai arithmétique de déduc-n afin de poser l'obscure, indéterminée et cependant univer-le expression de politique, cette arithmétique, née en France la plume des intendants, a été perfectionnée par Messence et ommelles; j'écris leurs noms.

Peu à peu l'on acquit des notions, toujours de plus en plus écises, sur la surface territoriale, le nombre des habitants, les oduits agricoles, les produits commerciaux, les forces de terre, forces de mer, les revenus publics, et la science des dénom-ements, connue sous le nom allemand de statistique, s'étant mplétée de documents positifs dans toutes les parties, a rendu oins commun l'usage de l'arithmétique de déduction. Dans son lumineux dictionnaire, Expilly avait bien renfermé une statis-que de la France; mais Peuchet est le premier qui, sous ce ti-, ait donné un ouvrage bien ordonné, un ouvrage élémen-re et classique. J'écrirai le nom d'Expilly, le nom de Peuchet.

Notre siècle, qui a donné une si grande importance, ou, ce i revient au même, une si grande application à ces trois nou-lles sciences, a été traité de siècle frivole, parce qu'il a laissé, -on, languir la culture d'une science, dans les anciens temps florissante, de la philologie. Est-ce qu'on ne compterait parmi philologues ni ce Bayle, qui a fait une si épaisse compilation pour et du contre, du oui et du non, ni ce spirituel auteur de Histoire des oracles, ce Fontenelle qui, le premier, a rendu les iences accessibles au beau monde, avant lui si ignorant? L'o-nion prononce et j'écris avec moins de plaisir un de ces noms avec plus de plaisir l'autre.

J'entends l'opinion prononcer avec un égal plaisir les noms de abillon, de Montfaucon, de Lebeuf, de Millin, qui ont décou-rt, qui ont conservé tant de monuments nationaux, qui ont richi, qui ont illustré la science des antiquités. J'écris avec un al plaisir ces noms.

Il y avait autrefois une science qui semblait être patrimoniale l'ordre des bénédictins : c'était la chronologie. Avant que la volution fût venue éteindre, ou du moins déplacer la lampe ces laborieux savants, allumée depuis plus de douze siècles, m Maur, comparant les diverses ères des divers peuples, avait trepris de lier les faits à une seule grande chaîne, qui d'un ut tiendrait au premier jour du monde et de l'autre s'étendrait qu'à nous; il fut surpris par la mort. Dom Clémencet et m Durand entreprirent la continuation; ils furent surpris par

D Cl t a terminé ce beau monument, élevé, g e de nos grands édifices, sous la di- de l s nuectes. L'opinion nomme encore avec p ces savi , et j'écris encore avec un égal plaisir n s l

vrai chronologie et la géographie soient les x de l'h toire, on peut dire qu'en France l'histoire y b un œil que de l'autre. Les étrangers nous re- , avec lque raison, de ne guère bien savoir la géo- ; c' que nous ne l'aimons guère, et nous ne l'aimons ce que, dans cette partie des sciences littéraires, nous ns pas la même supériorité que dans les autres. Nos géo- s ne valent pas mieux que celles des autres nations. La e est difficile à bien écrire, sans doute, mais je ne puis r que, de sa nature, elle soit monotone comme dans nos s. Géographe, dites-moi, si vous voulez, passé telle latitu- de cannes à sucre, passé telle autre latitude plus d'oran- , plus d'oliviers, plus de vignes, mais ne me dites pas à contrée qu'elle produit du vin, du blé, des fruits et tout est agréable et utile à la vie. Soyez varié comme la na- e vous peignez; promenez-moi agréablement de site en : car, s'il faut encore vous suivre dans vos arides régions, vos sentiers, depuis si long-temps battus et rebattus, je vous te et je vous dis adieu. La géographie a cependant plusieurs s qui ne sont pas sans illustration; l'opinion veut que j'écrive j écris les noms de d'Anville, de Buache et de Mentelle.

Trois hommes ont successivement tenu le burin de l'histoire, llin, Montesquieu, Voltaire. C'est à son heureuse abondan- , à sa simplicité pleine d'art, à son antique bonhomie, que llin doit le prodigieux succès de ses volumineuses composi- ns. Montesquieu doit au contraire à sa concision l'immortalité son petit livre; en quelques pages il vous fait connaître l'es- it de l'ancienne ville de Rome, lorsque, dans son étroite en- inte, elle osa concevoir le projet de conquérir le monde. Vol- e, simple comme Rollin, judicieux comme Montesquieu, rt, vole, faisant sans cesse briller aux yeux du lecteur les ci- ix avec lesquels il élague les faits, les réflexions inutiles.

L'opinion prononce d'abord les noms de Rollin, de Montes- uieu et ensuite le nom de Voltaire, à qui elle reproche d'avoir rit l'histoire avec un esprit de parti, qui n'est pas toujours le rti de la vérité et de la morale. Que Siéyes n'a-t-il du temps e ces trois historiens publié son fameux catéchisme! On peut e ce petit livre déduire toute la théorie de la vraie histoire :

Qu'est-ce que le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout. » Il nble ici que Sièyes fasse aussi pour l'histoire et ses deux quesns et ses deux réponses

Les mémoires biographiques forment la partie la plus curieude l'histoire. C'est qu'ils en forment la partie la plus véridique du moins la plus naïve, quelquefois la plus malicieuse, quelefois la plus spirituelle, quelquefois même la plus importante -je bien entendu les noms de Saint-Simon, de madame de ıylus, de madame de Staal, que prononce l'opinion? Et cepennt on me disait encore hier que nous n'avions pas de mémoires ographiques.

Au temps actuel, les classes riches, bien élevées, vouent tous urs moments de loisir à la littérature, à la politique; et c'est ıns l'intime commerce de deux amis, dans leurs confidences :rites, que se trouveront souvent les feuillets de l'histoire les us piquants; mais toutes les correspondances épistolaires n'ont ıs été et ne peuvent encore avoir été publiées : ici l'opinion ıt obligée de laisser beaucoup de noms à écrire.

Les Français croient tous pouvoir faire des romans. Cette artie de la littérature est ou la plus difficile ou une des plus dificiles : c'est que tout le monde y est juge, juge sévère. Aussi l'opinion n'a guère distingué que Gil Blas de Le Sage, dont les remiers chapitres, si plaisants, si parfaits, sont suivis de chaitres remplis de tragédies ou du fracas des anciens livres de ce enre; Manon Lescaut de Prévost, d'une facture toujours égalelent tendre; les Contes moraux de Marmontel, d'une facture oujours également légère; les romans et les contes de Voltaire, ont elle arrache plusieurs chapitres qu'il avait écrits pour ses npies courtisans, qu'il n'avait pas écrits pour la vertu, c'est-àire pour la postérité; enfin la Nouvelle Héloïse de Rousseau ont elle arrache aussi quelques chapitres qui appartiennent à hilosophie, à la théologie, à la géographie, à l'histoire ancienne arfois l'opinion classe les Lettres persanes parmi les livres de olitique; mais lorsqu'elle les classe parmi les romans, elle les et en tête. Il faut cependant tout dire : elle en effacerait de même ıelques lignes, si, dans son Esprit des lois, Montesquieu, as s sur le trône de la raison, ne les avait effacées lui-même. J'écris ces noms en très gros caractères.

Je crois qu'aujourd'hui, lorsqu'on est hors de la classe de rhétrique, on ne conteste guère que l'ancienne division de l'art écrire, le genre délibératif, le genre démonstratif, le genre diciaire, soit incomplète, fausse et barbare.

Bien des personnes veulent toujours l'ancien titre d'élog

aux histoires bi ques du haut style. Il me semble, à moi, qu'on lirait p volontiers, sous un titre moins e, les vies et non les éloges de ion, de La Fontaine, de Fontenelle. Je écris ndant les noms de Thomas, de La, de , de Garat, que l'opinion prononce d'une nte.

à , je rais aussi le titre de panégyriques ; il p ait être meilleur. Mais le panégyrique de saint , où le haut clergé est solennellement accusé de ne plus de l'église, ne saurait être ni plus courageux ni ur. ris le nom de l'abbé Maury. L'opinion, qui avait à ses panégyriques de saint Louis et de saint Vincent, audit encore et malignement sourit à celui de saint Augustin. lence ! nce ! il me semble entendre ici notre saint Jean , bouche de fer, prononcer devant la nation l'orai- ebre de Louis XV, dénoncer les vices de l'ancienne r, devenue la nouvelle. L'opinion s'indigne, applaudit. J'é- le nom du courageux évêque de Beauvais.

L'opinion frémit et applaudit : c'est l'abbé Poule qui prêche beau sermon de l'aumône. La sensibilité de son cœur a ré- la pitié, la persuasion sur sa bouche. Il ne parle plus dans temple ; il est, ses auditeurs sont dans une prison, remplie lheureux, de fers, d'infection, de souffrances. J'écris le de l'abbé Poule.

ris les noms de l'éloquent avocat Gerbier, de l'éloquent Linguet. L'opinion se souviendra toujours des plaidoyers un, qui si souvent dirigeaient la justice du parlement ; les yers de l'autre sont imprimés, et l'opinion les entend en- . J'écris aussi, et, suivant la série des temps, les glorieux de l'avocat De Sèze et de l'avocat Chauveau-Lagarde. L'o- pinion, aujourd'hui qu'elle est libre, ne cesse de les répéter. Elle était dans les fers, elle était obligée d'étouffer ses cris, lorsque De Sèze, assisté du respectable Malesherbes, défendait, devant la Convention, le monarque dont le front ne portait plus que l'empreinte ou les cicatrices de la couronne, lorsque Chauveau-Lagarde s'efforçait de faire tomber des mains du tribunal révolutionnaire la sentence de mort de la reine de France jetée un cachot, dont les verrous, forgés par le destin, ne pou- ent plus être brisés par une puissance humaine.

J'écris aussi les noms de Mirabeau, de Vergniaud, de Danton. Aujourd'hui ces orateurs de la tribune nationale ne maîtri-

t plus l'opinion, et aujourd'hui leur gloire a diminué; mais r célébrité est toujours la même.

Notre libraire me fit acheter, sur sa parole, un petit traité de pinion, dont l'auteur disait : J'ai vu le temps, moi, qui ne s pas né d'aujourd'hui ni d'hier, qu'on était fou des vers, 'on savait par cœur la Henriade, qu'on tirait l'épée pour ouver que la France avait, que la France n'avait pas un poëme ique. Maintenant on se bat pour toute autre chose; on n'aime is, on ne lit plus même les vers. Je n'allai pas plus loin, je mai le livre et je ne l'ai plus rouvert. Non! il n'est pas vrai 'on n'aime plus les vers, il est plutôt vrai qu'on n'a jamais au- it aimé les beaux vers. Je m'adresse aux gens de bonne foi, et is particulièrement à ceux de qui l'instruction est dans toutes parties complète; je leur demande :

Si l'opinion n'a pas ajouté de nouvelles fleurs à la couronne de ltaire, pour avoir célébré dans ses harmonieux et religieux ants ce bon roi Henri IV qui changea un peuple de fanatiques éologiens, s'entr'égorgeant, en un peuple de frères, de fils, nt il fut en même temps le vainqueur, le roi et le père? — Si, milieu du carnage de l'Europe, cette mélodieuse lyre d'or, que ebrun a reçue des mains de Rousseau, cesse de se faire enten- e? — Si, aux nouveaux opéras, dont les nouvelles coupes de rs ont encore resserré l'union de la poésie et de la musique, pinion n'applaudit pas, de ses mille mains, Favart, Panard, llé, Marmontel et Sedaine? — Si les chansons de Lattaignant, Radet, de Piis, de Desfontaines, ne sont pas dans toutes les uches? — Si la raison sociale qui, sous le nom gracieux de deur, a marqué la ligne où dans les poésies érotiques devait rrêter l'imagination et la verve des poètes, après avoir si glo- usement accueilli Gresset et Bernard, n'a pas souvent et peut- e trop souvent pardonné à Piron, à Parny? — Si les lices des ètes épigrammatiques, satiriques, de Rousseau, de Lebrun, Baour-Lormian, ont manqué de spectateurs? — Si, tandis 'autrefois on faisait entendre le cri exclusif : La Fontaine! et 'alors il eût mieux valu faire une mauvaise action qu'une mau- ise, ou même une bonne fable, si maintenant nous n'avons pas rdé, encadré toutes les fables de Lamothe, de Florian, si nous vons pas gravé, enluminé toutes leurs bêtes? — Si à la fin siècle nous aimons moins Chaulieu et Lafare, qu'on les aimait commencement; si, dans les poésies légères, les poésies fugi- es, dans ce genre de poésie, si éminemment français, Vol- re n'a point par nous été nommé le plus grand poète du siè-

—Si, quand le fils du grand Racine voulut publier son
sur la Religion, il ne trouva pas la France effrayée du
de poème didactique, et si aujourd'hui la France, qui
é avec tant d'instances à Saint-Lambert son poème des
ons, à Esmenard son poème de la Navigation, n'a pas
e avec de plus grandes instances à Delille son poème des
, son poème de l'Homme des champs, son poème de
tion, si elle ne lui en demande pas, ne lui en rede-
s encore d'autres? — Si notre France, enthousiaste
ctions poétiques de Delille, n'a pas proclamé deux
? — Si tous nous n'avons pas lu et relu, si tous nous ne
, ne relisons, n'étudions, n'enseignons les poétiques de
el, de La Harpe, de Ginguené, les jugements littérai-
lt, de Daunou, du vieux Suard, du jeune Auger?
donc, avec les plus beaux caractères, ces beaux noms
me dicte par la bouche des gens de tous les âges.
, a dit Robert à mon beau-frère, vous avez fini; c'est
à vo entendre parler de l'opinion publique com-
seule d ice des honneurs et des rangs littéraires, il
vo ayez jamais été à Paris, vous qui en venez. Il
surement de votre Panthéon français comme des
is classes de l'Institut. Demandez à ceux qui y sont entrés,
plutôt à ceux qui n'ont pu y entrer, par quelles voies on y va,
quelles portes on y entre.

DÉCADE CXVIII.

LA DÉCADE DES COMÉDIENS AMBULANTS.

Heureusement je ne suis pas juré, a dit Gervais; mon ami
ccusateur public aurait sur moi, j'en conviens, une trop gran-
influence. Je crois vraies toutes ses paroles; je croie vraie,
un bout à l'autre, son histoire, qu'il a racontée aujourd'hui en
a présence à notre accusateur public de Mende. Écoutez-la de
bouche; vous ne serez pas fâchés de l'entendre.

Je fuyais à travers pays la persécution de la Montagne; où al-
r, où me cacher? Les haillons et la suie du ramoneur m'au-
ent assez bien travesti; mais j'étais si maladroit, si peu in-
ambe, qu'à faire ce métier je me croyais sûr de me casser

; autant valait me le laisser couper. Le métier de raccomdeur de faïence et de soufflets me paraissait facile ; mais ene fallait-il l'avoir appris. Le métier de fondeur de cuillers it tout appris ; mais encore fallait-il avoir des moules. J'imaginai me faire directeur de comédiens ; pour cela il fallait aussi avoir comédiens : voici comment je m'en procurai.

J'allai dans les chemins détournés, aux passages des bacs ; je rutai trois ou quatre jeunes réquisitionnaires, qui me recruent trois ou quatre demoiselles de bonne volonté. J'y joignis, ur en faire des souffleurs, des afficheurs, des commissionnai-, un couple de porteurs de contraintes, qui n'avaient plus que re de leur état depuis qu'avec les nouveaux assignats tout le nde payait les contributions avant le terme, et je formai une upe sous le nom de troupe révolutionnaire des *hommes libres*.

Toutes ces bonnes gens ne connaissaient ni Molière, ni Corille, ni Racine, ni Regnard, ni Destouches, ni Crébillon, ni ltaire. Mais je comptais et je devais compter que les femmes, surtout la misère, amèneraient les disputes et les querelles, e je répéterais sur un théâtre approprié à mes acteurs et à mes diteurs. Cela ne manqua pas. Alors c'était à voir et à entendre 'une moitié de mes acteurs des provinces du midi, parlant un auvais français pour se faire entendre des acteurs des provins du nord, et ceux-ci parlant un mauvais provençal pour se re entendre des acteurs des provinces du midi. Les deux laues, dans la volubilité des injures, étaient estropiées de mille anières. Ce qui ajoutait encore au plaisant, c'était un homme oitié chauve, moitié grisonnant, c'était moi, en robe de chae de toile des Indes, gravement assis, la plume à la main, rivant ces différentes scènes, en notant les traits les plus coiques ou les plus bizarres, combinant tout cela, en faisant des tites comédies que, par les mêmes acteurs, je faisais jouer le ir à la chandelle dans le fond d'un ouvroir ou d'une grande utique, à la porte de laquelle mes deux porteurs de contrais, un gros nerf de bœuf à la main, avaient de la peine à conter la foule qui voulait entrer, coûte que coûte, tant on entendait e ceux qui étaient au dedans.

Nous étions dans le Labourt ; déjà nous avions parcouru, avec succès toujours croissant, Tartas, Dax, Orthez, Lescar, Narreins, Saint-Palais ; nous arrivâmes à Mauléon. Nous n'allâs pas plus loin. Nous représentions dans la grange du gardegasin ; notre théâtre avait été construit à la hâte sur des tonaux. Au milieu d'une des meilleures scènes, un des acteurs usse un peu trop violemment une actrice qui, en reculant,

engage sa jambe entre le joint de deux planches, et y laisse tomber le soulier. Les spectateurs applaudissent, l'actrice applique un soufflet à l'acteur, l'acteur réplique, les spectateurs applaudissent encore plus fort. Mais la scène passe au tragique; l'amant de l'actrice veut la venger; les acteurs, les actrices se partagent; un furieux combat commence, où, de prime abord, deux acteurs sont jetés au nez des spectateurs. C'étaient des spectateurs gascons; la querelle descend au parterre; on crie, on frappe, les lumières s'éteignent, la garde accourt. Personne de toute la grange ne voulait, moins que moi, avoir quelque chose à démêler avec l'autorité publique. J'avais signé, comme tous les fonctionnaires de mon département, que, le trente-un mai, la Convention n'était pas libre. La Convention m'avait mis hors la loi. Je n'avais qu'à me sauver au plus vite, c'est le parti que j'ai pris. J'avais, d'ailleurs, dans mes poches la caisse de la direction, consistant en cinquante ou soixante francs de petits assignats, et en huit ou dix francs de gros sous.

Je tournai le dos à la France, je veux dire à la guillotine. Je courus jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où je me crus en pays étranger, parce que le hasard voulut en ce moment que l'auberge où j'entrai fût pleine de villageois espagnols des environs. J'achevai de me rassurer en voyant à table un homme à peu près de mon âge et deux jeunes gens qui déjeunaient tous avec tant de gaîté, que je me plaçai à une table près de la leur. J'allais boire le premier coup et je portais le verre à mes lèvres, lorsque l'homme âgé me tendit le sien en me disant : Seigneur, à la santé du directeur *des hommes libres* de Mauléon. Je pris le bon parti. A sa santé! répondis-je. Un moment après, il me tendit encore son verre. A la santé de notre directeur! Je pris encore le bon parti. Tope! lui répondis-je, à sa santé! Aussitôt l'homme âgé et ses deux camarades me firent asseoir au milieu de leur table, et ils me dirent qu'ils étaient une fraction d'une troupe qui venait de se dissoudre, qu'ils entendaient eux en former une, qu'il leur manquait un directeur qui fût en même temps père noble dans les comédies, tyran dans les tragédies, et qui, dans les opéras, pût tenir en même temps la partition et la basse; qu'ils me connaissaient mieux que je les connaissais; que j'étais leur homme; qu'ils manquaient, d'ailleurs, de fonds, que j'en avais; que j'étais encore leur homme, et leur homme nécessaire. L'homme âgé ajouta qu'il aurait bientôt le moyen de se faire enregistrer, et de nous faire enregistrer tous à Toulouse, à Lyon, à Paris, au bureau des acteurs à placer, où il était sûr de se faire porter, et de nous faire porter tous à la colonne des grands talents. Pet-

t le temps qu'il parlait, un des deux jeunes gens avait été
·cher deux jeunes et lestes demoiselles, qui me furent pré-
tées comme actrices et cantatrices. Je voulus leur prendre la
n en qualité de directeur; elles cachèrent aussitôt leurs mains
eurs bras sous leur schall. Je fus surpris. Seigneur directeur,
dit en riant l'homme âgé, nous avons tous la gale; mais il y
ejà quelques jours que nous avons eu recours à la pommade ci-
ie, et notre purification ne peut être éloignée.

L'homme âgé était un ancien sergent du régiment du roi, sa-
nt dessiner, danser, sachant la musique, jouant du violo
nirablement. Il se nommait Martin. A force de talents et de
rage, il était devenu colonel; mais, faute d'un peu de Mon-
ne dans le cœur ou dans la bouche, il avait été destitué.

Nous jouions les petits, les grands opéras, les comédies, les
gédies et généralement toutes les pièces où il ne fallait pas
is de cinq acteurs.

Quand c'était la comédie, le colonel Martin était l'orchestre;
and c'était l'opéra, c'était moi. Cependant assez ordinairement
colonel Martin, après avoir chanté son ariette, s'élançait à l'or-
estre, prenait la partition et le violon et ranimait le spectacle.
elquefois même il chantait de l'orchestre son ariette, mais tou-
rs avec les formes les plus polies. Le respectable public, di-
t-il en se tournant vers les spectateurs, a trop d'esprit pour ne
vouloir supposer un moment que je joue mon rôle en haut
oique je le chante en bas. Quelquefois même il chantait une
·tie ou toute l'ariette de bravoure pour les jeunes acteurs ou
jeunes actrices qui étaient sur le théâtre, et qui se contentaient
rs de jouer la pantomime; il va sans dire qu'il en demandait
core la permission au respectable public.

Ce public, tel quel, payait tantôt vingt sous, dix sous aux pre-
ères et aux secondes places, tantôt trente sous, quinze sous
vant la richesse ou la grandeur des villes.

Enfin, après le 9 thermidor, le temps s'adoucit graduellement;
peuple souverain put de nouveau élire ses représentants et ses
gistrats. A la première assemblée électorale de mon départe-
nt, je fus élu accusateur public; j'en fus aussitôt informé par
ami qui avait toujours connu mes diverses résidences. Je pris
poste, et bientôt je montai sur un nouveau théâtre, où plu-
irs de mes auditeurs, au lieu de payer pour m'entendre par-
auraient payé volontiers pour qu'il me plût de me taire.

Depuis, pendant les séances où les jurés délibèrent, mes con-
es, lorsque nous sommes tous revêtus de nos longues ro-
de soie noire, nos chapeaux à grands panaches sur la

, se plaisent à me faire parler de mon ancienne direction.
ious aurions bien voulu vous voir, me disent-ils quelquefois,
promenant de ville en ville, de province en province, avec
acteurs et vos actrices. Où receviez-vous le public? car le
lic qui vient écouter Racine et Piccini n'entre ni dans les bou-
es, ni dans les granges. Quelquefois je ne réponds rien et je
laisse rire; quelquefois, au contraire, il me prend envie d'a-
er à leur bonne humeur, et alors je leur réponds : Il faut
que je vous donne encore aujourd'hui une représentation;
voulez me voir encore en scène dans quelque ville lointaine;
avant tout, voyez-moi y arriver.
a troupe et moi sommes en marche; nous allons à pied, s'il
plaît; nous suivons les grandes routes et nous nous arrêtons
d nous trouvons une ville : pas trop grande, de crainte qu'on
moque de nous; pas trop petite, de crainte que le jeu ne
se payer la chandelle. J'examine s'il y a beaucoup de maisons
es; s'il y a beaucoup de cordonniers et peu de savetiers;
a beaucoup d'artisans, de luxe; s'il y a du mouvement, du
merce; surtout s'il y a de la gaîté, si l'on chante, si on a le
r à la danse. J'interroge, en gardant l'incognito, les gens de
erge, principalement les perruquiers; je me décide à déte-
c'est d'ailleurs, ou le temps de la foire, ou l'époque des élec-
s. Je vais faire ma visite au maire, et immédiatement après je
poser les affiches moitié imprimées, moitié manuscrites.
ependant le colonel Martin, son violon caché sous l'habit,
sté d'un acteur et d'une actrice, va chez les divers acqué-
s d'édifices nationaux, demandant à louer pour une ou plu-
rs semaines une grande salle et une petite pièce attenant.
en essaient la résonnance avec la déclamation, le chant, les
ruments, et toujours mécontents, et toujours ne trouvant que
salles sourdes, ils conviennent enfin à trois, quatre, cinq
ics par représentation.
e puis cependant vous dire que nous avons plusieurs fois
contré des coupes de salles voûtées, où toutes les lois
l'acoustique avaient été observées au su ou à l'insu de
chitecte. Nous avons joué entre autres dans une salle capitu-
e d'augustins où les voix des acteurs toujours nettes, tou-
rs mélodieuses, enchantaient acteurs et auditeurs; mais il
avait pas de pièces attenant, et nous fûmes obligés d'établir
oyer dans le caveau d'où les salpêtriers avaient extrait, par le
u par lequel nous y descendions, les pauvres bons augustins
'on y avait déposés depuis je ne sais combien d'années ou de
cles. L'atmosphère y était si cadavéreuse que, plusieurs jours

près avoir quitté cette ville, acteurs et actrices nous sentions encore l'augustin mort.

Lorsque nous représentions dans un ancien couvent de religieuses, les mauvais plaisants ne manquaient guère aux entr'actes de contrefaire la voix des tourières. Qui demandez-vous? Mère Saint-Jérôme, on vous attend au grand parloir! Sœur Angélique, vite, au petit parloir!

Quelquefois nous apprenions que nous étions dans une ancienne salle de pénitents lorsque nous entendions le parterre crier aux pénitents en scène : A tant le bourdon! A tant le bâton! ... ugé! Quelques bouches à moustaches chantaient le *Miserere*, mais alors le colonel Martin et moi entonnions la Marseillaise, et comme de raison la musique du jour, prenant le dessus, faisait cesser l'impiété du terrorisme et l'imitation des farces ecclésiastiques de Chaumette à la cathédrale de Paris.

Si nous nous trouvions dans un ancien auditoire nous entendions continuellement crier : Huissier, faites faire silence! Silence, messieurs! Serment d'experts à recevoir; cause privilégiée entre un tel et un tel; la cour ordonne que dans le délai de ... jours les parties seront entendues en propre. Un moment! ... mot, monsieur le président! le jugement tiendra; huissier, levez l'audience!

Souvent, a continué l'accusateur public, on se plaît à ... d'autres questions : Vos acteurs, vos actrices prenaient-ils des engagements écrits? — Jamais. — Quels étaient leurs appointements par an? — Ils étaient payés par représentation. — Combien avaient-ils? — Quarante sous, trois francs, quatre francs. — Comment les autres jours faisaient-ils pour vivre? — Ils empruntaient. — Comment faisaient-ils pour payer? — Ils ... aient. Du reste, ajoutai-je et ajouterai ici, autrefois les comédiens ambulants allaient même dans les villes du troisième ordre. Maintenant, les villes du troisième et quelques unes du quatrième ont des troupes sédentaires, et bientôt les malheureux comédiens ambulants, réduits aux petites villes et aux villages, auront grand'peine à vivre en hiver et mourront de faim en été.

On me demande quelquefois encore si mes deux actrices étaient jolies, et moi de répondre : Oui, très jolies; vous les auriez trouvées telles, et, ce qui vaut mieux, vous les auriez, comme le public, trouvées bonnes actrices, et pour l'argent, bonnes de reste.

L'une ne savait ni lire ni écrire; c'était une jeune servante de basse-cour qui avait été séduite, et qui n'osait retourner dans son village. Elle avait une mémoire prodigieuse, une délicatesse

et une flexibilité de gosier merveilleuses. — L'autre postulante maltaise, que sa famille, noble et pauvre, p hors du monde, et qui était près d'y rentrer, en a s les murailles du couvent, lorsque la révolu- ui en ouvrir toutes les portes. C'était la maîtresse de sa ae qui, en quelques instants, savait mieux ce qu'elle ve- e que celle qui le lui avait appris. — Ces deux se disaient les épouses des deux jeunes acteurs, r. ı ıoutes les apparences y étaient.

V vous tromperiez, disais-je encore à mes collègues, si croyiez que ces quatre acteurs ou ces quatre malheureux ins, pour les nommer comme dans le monde on les nomme, t, dans la comédie et la tragédie, sans naturel et sans in- e ; toutefois ils jouaient en général mal ; ils le savaient e voulaient. Je dirai même que, suivant la plus ou moins e population des villes, ils rendaient leur jeu mauvais ou mauvais.

Le colonel Martin, qui avait tant de courage, soit en face de mi, soit en face de son pupitre, en manquait devant le pu- . C'était un des meilleurs musiciens, et un des plus médio- res, ou même, puisqu'il ne nous entend pas, un des plus mau- vais acteurs.

Quant à moi, je ne me jugerai pas.

Monsieur, dit alors quelqu'un à l'accusateur public, il est une question que vos amis intimes pourraient seuls vous faire ; mais je voudrais bien, a-t-il ajouté en riant, qu'il fût possible qu'ils vous la fissent ici. Je crois vous entendre, a répondu l'accusateur public : jamais, non, jamais je n'ai été sifflé.

Dans ce temps on aurait pu siffler à volonté ou Alexandre, ou Annibal, ou César, ou Charlemagne, mais non Beaurepaire, Agricole Viala, Marat et Lepelletier. On jouait l'Offrande à la liberté, la Révolution de Cyrène, Guillaume Tell, Horatius Coclès, Toute la Grèce, le Siége de Thionville, le Siége de Toulon, les Dragons et les Bénédictines, les Capucins aux frontières, la Fête de l'Egalité. Vouloir improuver, vouloir ne pas applaudir, c'était vouloir aller à la mort par le chemin le plus court. Bon temps, à certains égards, que celui-là, presque aussi bon que celui des mystères, où l'on n'aurait osé siffler un acteur, de crainte de le confondre avec le saint qu'il représentait ! Cependant acteurs et actrices étaient, au fond de l'âme, tous royalistes : c'est qu'il ne leur était guère plus permis de porter la pourpre des empereurs et des rois, de remplir leur bouche des vers sonores de Corneille, de Racine ou de Voltaire ; c'est que

applaudissements n'étaient jamais pour eux, mais bien pour
's rôles.

Martin en voulait en outre aux doubles et triples croches qui
issaient l'assourdissante musique des opéras révolutionnaires.
and il se trouvait au milieu des prairies ou des forêts, il ne
ıvait se défendre de chanter tout le bel opéra de Richard
ıur de Lion. S'il eût été entendu, homme vivant n'eût pu le
ıver. La fameuse ariette, *O Richard*, eût fait monter sur l'é-
ıfaud le père de Robespierre.

Décade CXIX.

LA DÉCADE DES COMÉDIENS SÉDENTAIRES.

Mon ami l'acusateur public, après avoir déjeuné, a dit encore
ervais, est parti aujourd'hui à neuf heures du matin; il re-
ırne dans son département, d'où il était venu pour une affaire
'il a enfin terminée. Un bel esprit, qui avait désiré de l'enten-
e, l'a remplacé à dîner. Aisément je crois, nous a-t-il dit, que
magistrat ait été directeur de comédiens, puisque moi, qui
us parle, qui tiens à toutes les bonnes maisons de mon pays,
i long-temps joué la comédie et long-temps voulu me faire co-
édien. Si vous avez quelque envie de voir ce qui me portait à
tre, ce qui m'en a empêché, vous allez être satisfaits.

Depuis je ne sais combien de siècles mes aïeux possèdent
uze cents arpents des meilleurs pâturages du Cantal, qui,
ant la révolution, nous rendaient six mille francs de rente, et
i aujourd'hui nous en rendent dix mille, sans que nous ayons
t d'autres frais d'amélioration que d'avoir changé de fermiers.
orsque j'eus vingt-six ou vingt-sept ans, mon père me dit que,
tre famille n'ayant jamais eu guère d'autre état que celui de se
rpétuer, de père en fils aîné ou en fille aînée, j'allasse cher-
er une épouse qui me plût et lui donnât de beaux petits en-
ıts. J'allai de village en village, de ville en ville, jusqu'à Pa-
, où, dans une maison, je fis la connaissance d'un jeune ac-
ır de mon âge qui venait de remplir sa bourse au milieu des
combres de Lyon. Cette ville reprenait peu à peu l'envie de
e. J'aime à déclamer, à entendre déclamer les beaux vers. Nous
ıes connaissance, et même, je crois, amitié, le jour même.

Cet acteur, qui était attaché à un des théâtres secondaires de capitale, me dit : Plus j'y pense, plus je me persuade que us devriez être des nôtres. Votre frère puiné mangera le renu des pâtures de vos montagnes tout aussi bien que vous, se ariera tout aussi bien que vous; votre père sera content, votre ère plus content; et pour votre partage vous aurez la richesse, bonheur, la gloire, et moi j'aurai donné un bon acteur de plus la France. Il parlait suivant mes goûts : je trouvai ce langage usé.

Malheureusement ou heureusement, comme il vous plaira, vais quelquefois occasion d'aller voir, au rez-de-chaussée de ôtel où j'étais logé, une vieille dame, chez qui venait une une personne de seize ou dix-sept ans. Elle était fille d'un ocureur du roi aux eaux et forêts, qui s'était tué en voulant échapper par les fenêtres de sa chambre où entraient les agents comité révolutionnaire; ses deux frères, obligés par la loi de réquisition à prendre les armes, avaient péri aux frontières. le restait seule de sa famille; et, bien qu'elle fût sans fortune sans autre ressource que ses ouvrages de broderie et les seurs de son amie, elle mettait sa main à un haut prix. Ses grâs, ses vertus, ses malheurs, avaient gagné mon cœur. Un soir e nous étions seuls, je lui dis que j'avais lieu de croire que on père donnerait son consentement à notre mariage. Cela se ut, me répondit-elle, mais le mien vous manquera. Je suis, outa-t-elle, la fille d'un magistrat; je ne serai jamais la femme un comédien. Ecoutez-moi, lui dis-je. Écoutez-moi plutôt, e dit-elle : changez, car je ne changerai pas. Et après ces ots, elle s'obstina à garder le silence.

Honorine me plaisait beaucoup; mais alors la comédie ne me aisait guère moins. J'allai demander conseil à mon ami l'acur, qui s'habille en montagnard de nos montagnes, en prend ccent et les formes, et m'accompagne chez la dame du rez-deaussée. Honorine, voyant un bon jeune homme de mon pays, en sûre qu'elle sera soutenue, se met à recommencer ses sores contre la comédie et les comédiens. L'acteur, tantôt d'appouver Honorine, tantôt de m'improuver. Mais, lui dis-je, quel at voulez-vous que je prenne? Le petit collet est-il ce qu'il était itrefois? L'épée est devenue le sabre; la robe a perdu son anque lustre; la finance est dédorée, et la médecine n'a plus ses ourrures. Les états libéraux périssent ou languissent; celui de omédien est le seul qui vive d'un nouvel éclat.

Mon ami, mon cher ami, continuai-je, il y a maintenant cent

ıtres en France : dix à Paris, vingt dans les grandes villes, ante-dix dans les moyennes.

l y a trois mille acteurs ou actrices, à qui le public fait dou lions de revenu, et pour qui travaillent quatre cents auteu matiques et cinquante musiciens compositeurs.

Vous avez vu, ajoutai-je, leurs nouvelles salles rondes, n faites pour la voix, si bien faites pour la vue, si gracieu nt peintes, si magiquement décorées par les optiques de C i, si magiquement éclairées par les lumières de Quinquet, quel les hommes devraient dresser une statue d'argent, et les nmes une statue d'or. Sans doute, en ce moment, mon ami, ıs ne pouvons être nulle part aussi bien qu'ici; mais enfin, pposons que nous n'y sommes pas, supposons que c'est l'heure spectacle, que nous allons aux Français. Nous arrivons, rons; la salle est pleine : l'affiche avait annoncé ce nouvelle, un début. Tout à coup la mélodieuse sympho , qui semble exécutée par Apollon et ses neuf sœurs repré ités sur le rideau, cesse. Le rideau se lève et découvre ınd salon, un salon de Paris, quand il le faut, ou, quand il le t aussi, et suivant le lieu de la scène, un salon de Sain our, ou même de Mauriac ou de Chaudes-Aigues. Un acteur vance d'un air assuré : c'est un spirituel valet; et si vous vou z vous prêter à une illusion encore plus grande, je vous di s, c'est moi. Ne m'interrompez point, je vous prie, laissez i être un instant heureux dans un très court rêve. A peine j'a rlé, qu'il part une triple décharge d'applaudissements. Toute mains de ce parterre souverain couronné de ce grand lustr ncelant, toutes les mains diamantées, toutes les blanche ins de ces loges circulaires qui l'entourent, sont en mouve ent. Toutes les mains, tous les yeux, m'applaudissent. Je ıs animé, transporté; je suis enlevé au troisième, au quatri ciel. Je continue; d'autres acteurs paraissent; les applaudis nents recommencent; on nous compare, suivant nos diver es, à nos divers prédécesseurs. On se penche à l'oreille; dit en quoi nous les égalons, en quoi nous les surpassons. Oh! cria le faux Auvergnas ou l'acteur, vous me croyez bien n pays, parce que j'en arrive. N'ai-je pas entendu plusieur dire à ceux qui sont venus chez vous ou à ceux chez qui vous avez mené que l'art de la scène rétrogradait, parce qu'on n'a t pas conservé les bonnes traditions, ou parce que les bonnes ditions qu'on avait conservées étaient négligées. Oui, mon i, lui dis-je, je ne le nie pas, vous avez entendu chez moi.

vn a idu ailleurs, bien des gens qui parlent ent pas et de ce qu'ils devraient cependant sa- z bien ceci, et vous aurez une idée plus juste du art.

e Baron, lui dis-je, comme le premier acteur natu- ant les quarante dernières années du dernier siè- a. après vingt ans de retraite dans celui-ci, il re- ore ans sur le théâtre, et, comme son ami et son eur uere, il expire presque au bruit des applaudisse-

, le Théâtre-Français a toujours eu un grand acteur et u en a eu plusieurs à la fois. Lorsque Baron descen- âtre, Dufresne y montait. La Noue lui succéda. Le eville, Larive ont été presque contemporains. Notre a j é avec eux, et notre Talma les a suivis de près. ous ces grands peintres des passions les ont peintes d'une e vraie, et toutefois chacun d'une manière différente. Ba- r-réville, Molé, du même personnage de la même comé- fait sortir chacun un personnage différent, et cependant ue personnage était le véritable. Le Brutus de Le Kain, de ive, de Talma, n'est pas le même Brutus. Ce sont trois Bru- , tous les trois terribles, tragiques, tous les trois vrais; et ourd'hui, parce que l'on a noté les poses, les gestes, les in- tions, la prosodie de tous nos grands acteurs, on croit avoir hives complètes de l'art, le système complet des règles uxquelles il faudra à l'avenir se conformer; mais s'il venait un u :, deux autres, trois autres grands acteurs, ce serait encore autre, deux autres, trois autres excellentes et cependant ivelles manières de peindre sur le théâtre. On me demande ouvent si un acteur peut réunir ces diverses et excellentes ma- res et s'en faire une plus excellente. Je réponds toujours qu'il le peut, car où notre Talma commencerait à être Le Kain ou ve il cesserait d'être grand acteur.

ll est de même des grandes actrices, qui ne doivent et ne se ressembler dans leur amour ni dans leur haine, deux assi avec lesquelles les fibres du cœur des femmes semblent être ussues, et qui leur rendent pour ainsi dire infuse la science le la scène tragique, ce qui explique pourquoi il y a beaucoup plus de grandes actrices que de grands acteurs : car, lorsqu'on a nommé la Lecouvreur, la Gaussin, la Duménil, la Duclos, la Clairon, la Sainval, la Vestris, la Raucourt, on n'a pas nommé toutes nos grandes reines qui ont régné ou qui règnent; ce qui explique aussi pourquoi dans la comédie, où l'empire de ces deux

sions est bien moins sensible, nous ne comptons que deux nes comédiennes, la Contat, qui joue depuis bien des ans, qui jouera bien des années encore, et la jeune Mars, qui, si qu'un nouvel astre, semble sortir des eaux, avec une fraîur et un éclat qui charme la ville et la cour, pour me servir l'ancienne expression, dont il n'y a plus aujourd'hui que la itié de vrai. Non, mon ami, ajoutai-je, l'art ne rétrograde nt, parce qu'on a négligé de copier le jeu des bons acteurs; ne rétrograde même d'aucune manière : il avance.

Eh! si l'on veut être juste, ne doit-on pas voir combien la criue l'a fait avancer? Les acteurs ont appris ce qu'on devait r demander, et de son côté le public a appris à ne pas demander davantage. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que cette excelte critique théâtrale est surtout due à l'ancienne université de ris. — A l'ancienne université de Paris? — Oui à l'ancienne iversité de Paris, je ne m'en dédis pas.

Il y a cinq, six ans, plus ou moins, qu'un vieux régent du cole Mazarin, n'ayant plus ni classe ni écoliers, prit son fouet, lorgnette, et alla s'établir aux loges des grands théâtres, où, se essant comme sur son tribunal, il s'érige en magistrat, en jusier sevère. Il n'est aucun acteur, quels que soient ses talents, s succès, aucune actrice, quelle que soit sa beauté, sa jeusse, qui ne se trouve sous les longues branches de son fouet. appelle du fond de leur tombeau les acteurs morts, les fait remonter sur le théâtre, les remet en scène, et, les comparant ensuite ec beaucoup de malice aux acteurs du jour, il ôte de dessus la e de ceux-ci les couronnes, pour les poser sur la tête de ceux. Quelquefois il fait le contraire, car il a, comme de raison, rmi les acteurs vivants, des favoris et des favorites. Cet homme, imaginant encore d'allonger de trois ou quatre doigts le bas un journal célèbre, écrit dans cette étroite lisière ses jugements r le mérite des pièces, sur la manière dont elles sont jouées; le lendemain nul acteur, nulle actrice, n'ose porter qu'en tremant les yeux sur le redoutable feuilleton. Alors le faux Anveras ou l'acteur, irrité et sur le point d'oublier son rôle, me parla vieux régent avec dédain, avec indignation. J'en conviendrai, i dis-je, il est quelquefois partial, injuste, dur, méchant, cruel; ais il n'en est pas moins vrai que c'est son feuilleton qui a le plus andi les acteurs; le feuilleton se trouve sur toutes les toilettes, r tous les déjeuners d'acajou et de porcelaine. Le beau monde sse volontiers les colonnes du journal où sont suspendus les ages de la politique, les menaces de guerre, pour courir ir dans les articles du feuilleton, toujours piquant, toujours

rié, toujours neuf, les débuts d'un jeune Colin, les premiers is d'une jeune danseuse. En un mot, c'est dans le feuilleton ue la France et l'Europe viennent régulièrement assister aux eprésentations théâtrales de notre capitale.

Mais si l'art de représenter les pièces ne rétrograde pas, me it le faux Auvergnas ou l'acteur, convenez du moins que l'art e les faire rétrograde. Il parlait d'un ton lent et lourd, parfaitement approprié à son personnage. Entendez-vous, lui répondis-e vivement, que nous ne faisons pas les comédies aussi bien que Iolière? Certes si quelqu'un vous conteste cela, ce ne sera pas ioi. Cependant je crois que nous allons toujours en nous rapprochant de ce grand comique, et je lui nommai Regnard, Danourt, Dufresny, Le Sage, Destouches, Boissy, Gresset, Piron, eaumarchais, Andrieux, Fabre d'Eglantine, Collin d'Harleille, Picard; et je lui nommai leurs meilleures pièces, le Joueur, Chevalier à la mode, la Réconciliation normande, Turcaret, Glorieux, l'Homme du jour, le Méchant, la Métromanie, le arbier de Séville, les Etourdis, le Philinte de Molière, le Vieux élibataire, la Petite ville.

Demeurez d'ailleurs d'accord, ajoutai-je, que notre comédie it plus morale que celle du temps de Molière. Comparez les vats des deux siècles et vous verrez que les nôtres ne sont plus ussi insolents, aussi gourmands, et surtout aussi fripons. Figa-, qui, je crois, vaut le moins de tous les valets de notre nouelle scène, vaut encore mieux que Scapin. Comparez les filles, ous verrez qu'elles sont plus obéissantes; comparez les fils, ous verrez qu'ils sont plus respectueux; que la vieillesse, la ajesté paternelle, n'est plus tournée en dérision; qu'il n'y a plus e Chrysales, de Gérontes; je dirai même qu'il n'y a plus de eorges Dandins, de Sganarelles; que la foi conjugale, la preière des bases sur laquelle porte la société, n'est plus aussi ouertement outragée. Molière! Molière! me disait en souriant le ux Auvergnas ou l'acteur. Eh bien! lui répondis-je, puisque ous me forcez à vous faire connaître toute ma pensée, je vous irai que si notre comédie n'est pas aussi plaisante que du temps le Molière, elle est quelquefois mieux nouée et toujours mieux lénouée; et je parcourus rapidement l'intrigue des comédies de Molière, de ses contemporains, et l'intrigue des comédies de nore siècle.

Cette fois Honorine, à qui je m'adressais bien plus souvent qu'à mon ami, parut se rendre à mes raisons. Mais dans la tragédie, dans toutes les parties de la tragédie, se prit-elle à dire, ne sommes-nous pas inférieurs? Belle Honorine, lui répondis-je,

ous voulez être juste, vous devez convenir que Voltaire réu-
l'élévation des sentiments de Corneille, le langage passionné
Racine et la terreur tragique de Crébillon. Ah! me répondit-
, il n'y a que Corneille qui puisse être Corneille, que Racine
puisse être Racine, et souvent aussi Crébillon demeure seul
ébillon. Il n'y a aussi, lui répondis-je, que Voltaire qui puisse
e Voltaire. Voltaire a fait avancer l'art. Dans Alzire et dans
homet, il a rendu notre tragédie philosophique; il l'a rendue
tique dans Œdipe et Mérope, et dans Zaïre et Tancrède il l'a
ndue nationale. Crébillon a fait école; les tragédies de Ham-
, d'Othello, du roi Laer, de Ducis, quoique prises de l'anglais,
n sont pas moins de cette école. Voltaire a fait aussi école, il
ait plusieurs écoles. Charles IX de Chénier, Marius à Min-
nes d'Arnault, Agamemnon de Lemercier, sont de l'école sé-
re de Mérope. De l'école de Tancrède sont sortis le Siége de
lais de Dubelloy et les Templiers de Raynouard. Mademoisel-
, dit alors d'un air goguenard le faux Auvergnas ou l'acteur,
t mon ami enrager contre moi, je vous apprendrai que ce ma-
, rue de Louvois, il a été fort malmené par un de ses amis
vais vous rapporter mot pour mot leur conversation. Quoi
a dit son ami, vous soutiendriez cette barbare innovation
us applaudiriez au drame, ce malheureux genre né au siècle
Charles IX, repoussé au siècle de Louis XIV, de nos jours
ppelé à la vie par La Chaussée, traité avec dédain par nos
us grands maîtres, qui lui ont même reproché jusqu'à son nom;
venu l'opprobre de la littérature? Eh! que croyez-vous, a
outé le faux Auvergnas ou l'acteur, que votre amant répondait?
ne répondait rien. Oui, dis-je, la vérité est que je ne répon-
is rien, car c'est ainsi qu'il faut faire avec les gens d'un cer-
n état et d'une certaine province, qui parlent toujours, qui ja-
ais n'écoutent: mon ami est professeur de belles-lettres et un-
aire du Languedoc. C'est un excellent, un des meilleurs cri-
ques; mais quelquefois j'appelle de ses jugements, et, dans ce
oment, Honorine, j'en appelle à votre belle raison, entièrement
empte des préjugés littéraires. Ne pensez-vous pas que le dra-
ancien ou moderne, accueilli ou rejeté, honoré ou dédaigné,
n est pas moins dans la nature? L'histoire des chefs des na-
ns a, par l'imbécillité des écrivains, jusqu'ici absorbé l'his-
re des nations, et souvent la tragédie leur fait faire ou dire
t le contraire. Aussi l'homme instruit est-il alors, malgré lui,
ssé du théâtre, où il ne trouve plus ni vérité, ni illusion, ni
isir. Dans le drame, au contraire, pourvu que l'auteur ne soit
sorti des vraisemblances, les faits portés sur la scène do-

avoir été vrais, tant sont nombreuses les chances
e dans la nombreuse classe du commun. D'ailleurs,
our présent les trônes ne soient plus aussi hauts, le
e fait plus facilement héros de drame que héros de
ssi les drames font beaucoup plus de bien à la mo-
e. Restent les inconvénients de la facilité du genre:
icile de faire rire, si facile de faire pleurer, que c'est
e porte du drame que tant de sans-culottes illettrés
ption dans la république des lettres. Voilà le mal;
l pas amplement compensé? Le Préjugé à la mode de
e, le père de famille de Diderot, l'Habitant de la
de Mercier, l'Eugénie de Beaumarchais, la Mélanie
e, que de bien n'ont-ils pas fait!

, encore cette fois, paraissait être de mon avis. Ma-
lui dit le faux Auvergnas ou l'acteur, comme de rai-
nnemi du drame et intérieurement fort irrité contre
corde pas, il s'en faut bien, que le professeur de la
ois ait tort, et que le drame doive prendre rang dans
ture ; mais quand je l'accorderais, s'ensuivrait-il que
, qui dans ce moment triomphe de votre approba-
être comédien ? Et, d'ailleurs, le permettriez-vous,
le, son père le permettrait-il? Mon père, répondis-
xcellent père, qui désire la fortune de ses enfants. Il
laute-Auvergne, il aime l'argent, à plus forte raison
en dix mille francs de rente, mais il a plus de vingt
nourrir. J'ai mon aïeul, mon bisaïeul et des oncles et
le trois générations ; la maison est pleine, car dans
nes nous ne faisons pas comme dans la rue Saint-
Saint-Denis, nous n'envoyons pas nos vieux parents
de Montrouge ou de Sainte-Périne, pour aller en-
iter avec nos enfants, qui leur portent des gâteaux et
s. Quand mon bon père me verrait quinze, vingt mille
ointements, il ne serait pas si fâché contre mon état;
ous dis, de la Haute-Auvergne, et s'il voyait encore
outre mes représentations à bénéfice, et mes congés
ages dans les grandes villes, qui doublent cette som-
verait mon état beau. Il ne le trouverait pas moins
yait aussi, suivant mon emploi, les valets, les pères,
ux, les confidents, les rois, les empereurs des pro-
ir me faire leur cour à Paris, ou même chez eux quand
tournée. Et si, comme vous, Honorine, ou même
s, mon ami, mon père me disait : Mais avec tout cela
e vous regardera que comme un comédien, je lui ré-

Eh bien ! ce public, qui considère si peu les comé-
ı est lui-même guère plus considéré. Les comédiens
t rendez-vous chez eux à six heures du soir; il s'y
ôt que plus tard et souvent attend même long-temps
Les comédiens lui disent : Vous paierez au Théâtre-
eux francs vingt centimes pour les places du parterre,
oixante centimes pour les places des premières loges
ez à l'Opéra trois francs soixante centimes pour le
parterre, et dix francs pour les places des pre-
es. Il paie argent comptant et sans marchander.
iens lui disent : Vous auriez envie de voir telle pièce,
envie de jouer telle autre. Et le public ne dit rien,
nédie il est toujours auditeur. Que si mon père crai-
me vous ou surtout comme Honorine, pour ma pe-
ma santé, je lui dirais que nous n'avons que trois re-
ns, trois répétitions par semaine, et en outre quelques
s la belle allée de Longchamp ou dans notre bel ap-
devant une belle glace; je lui dirais que chaque vers
écitons sur un théâtre nous est payé au moins un le
s. Et les sifflets! et les sifflets, malheureux! s'écria, le
vrai, le plus comique, le faux Auvergnas ou l'acteur
oix de mon père : moi, le maire de ma commune, si
ntrait mon fils aîné percé, transpercé, sifflé, pers-
s badauds de Paris, ce serait pour mourir. Honorine
laudissait de toutes ses forces. Je répondis au faux Au-
à l'acteur : Mon père, je vous prie de m'en croire, il
es acteurs pauvres qu'on siffle. Un acteur comme moi
n acheter, dans les moments difficiles, trois ou qua-
ıes d'applaudisseurs qui, de leurs grandes mains,
udissent en même temps que du revers ils menacent
conjurent les orages. Et la prison ! s'écria encore le
gnas ou l'acteur; la prison, malheureux, comme si
u payer une lettre de change. Mon père, répondis-je
porte du Fort-l'Evêque, où furent tenus sous les ver-
le nie pas, Lekain, Molé et la Clairon, est aujour-
e. Aujourd'hui les comédiens ne sont plus sous la ju-
premier domestique du roi, c'est-à-dire du premier
ıe de la chambre, mais sous la juridiction du magis-
re, comme tous les citoyens. Fort bien, dit alors le
gnas ou l'acteur, en faisant toujours parler mon père,
lemoiselle veut vous accorder sa main, qui vous ma-
ıd vous aurez des enfants, qui les baptisera ? Quand
mort, qui vous enterrera ? Mon père, répondis-je en-

le clergé est plus débonnaire ; il n'a pas,
, coup d'argent. Il marie, baptise et enterre tous
pre ent. Et si la belle Honorine veut combler mes
x et venir avec moi à l'autel, le prêtre nous bé-
el d'une nouvelle édition.

e qu'un acteur ne sait entrer ou sortir à pro-
x Auvergnas ou l'acteur, à qui l'amitié pour moi était
sortit. Dès que Honorine se vit seule avec moi, elle
: Je crois que vous avez persuadé ou perverti ce pauvre
; mais quant à moi, je suis toujours de mon village : il
s de qui eût voulu épouser la Clairon ; il n'y a
ne qui voulût épouser Molé.

encore consulter mon ami l'acteur. Il me dit : Honorine
toutes les jeunes filles, qui n'aiment pas les comédiens,
aiment la comédie. Nous l'amènerons à votre début :
ntraînée par le public à applaudir. Je n'en doutai pas.
i pas non plus qu'il en fût de même de mon père. Je
d'un jour à l'autre. Un matin, avant déjeuner, je le
er. Il avait à la main une belle canne à pomme d'or, dont
pliqua seulement deux coups sur les épaules, parce qu'au
coup elle se rompit. Tous les pères de Mauriac, quand ils
ités, châtient ainsi ; et qui voudrait en mettre un en scè-
rait obligé de lui donner une canne. Comment, coquin,
ait mon père, tu veux être le premier comédien de ta race ?
sans doute c'est cette belle demoiselle dont tu as, dit-on,
la connaissance, qui t'a mis dans la tête ces folies. Honorine!
ondis-je ; elle m'a toujours dissuadé de l'état de comédien.
père ne ment jamais, il a élevé ses enfants à ne mentir ja-
. Il se fit conduire chez Honorine. Il fut charmé de sa beauté,
ut de ses habits, qui annonçaient la plus grande détresse.
a prit par la main, comme sa belle-fille, l'emmena dans sa
oiture, et, à notre arrivée dans le pays, nous fûmes mariés.
ous le voyez, il est certaines opinions à l'usage d'une partie du
le qui ne seront de long-temps à l'usage de l'autre.

DÉCADE CXX. — LA DÉCADE DES OPÉRAS.

Armand avait fait une absence, il avait été à Rodez. Armand,
ui avons-nous dit à son retour, vous avez manqué votre fortune.
A nos deux dernières réunions, on n'a parlé que de comédie et

comédiens ; vous aimez tant à en parler ! vous en auriez par-
autant qu'il vous aurait plu. Oh ! nous a-t-il répondu, à Ro-
z, je n'ai entendu parler que d'opéra, et là j'en ai parlé autant
'il m'a plu ; j'aime mieux l'un que l'autre. Il faut savoir qu'Ar-
ınd est bien le plus mauvais musicien qui soit en France, en
ıgleterre, et sans doute même en Ecosse et en Irlande. De plus,
mme tous les mauvais musiciens et tous les gens qui savent
l une science ou un art, il se croit fort habile. Il a trouvé à
ɔdez une troupe de musiciens ambulants qui jouent l'opéra ; il
fait une connaissance particulière avec le directeur de l'orches-
:, appelé Garcin. Tous les jours, il ne cesse maintenant de
mmer Garcin, de citer Garcin, de louanger Garcin. Cependant
soir il nous a dit qu'il n'avait pas été peu surpris de s'aper-
voir que Garcin ne savait pas l'histoire de nos divers opéras
qu'il la lui avait apprise. On ne peut qu'être bon avec Ar-
ınd, il est lui-même si bon! Nous ne la savons pas non plus,
us voudrions bien la savoir aussi, lui ai-je dit. Alors Robert,
i n'aime guère la musique et redoute surtout d'en entendre
rler, a fait mine de se lever, en me disant : Vous en aurez vo-
: part et la mienne. Robert, lui a dit Armand, je vous
oute souvent sur des matières qui ne me plaisent guère ; vous
: devez même d'hier deux grandes heures d'ennui. Payez-
en une, et restez sur votre chaise. Robert est resté, et Armand
aussitôt commencé.

Au dernier siècle, a-t-il, on croyait que les personnages qui
antaient le moins dans le monde, les rois et les héros, devaient
uls chanter sur le théâtre. On croyait qu'ils y devaient tou-
ırs chanter, et qu'il aurait été ridicule qu'ils eussent tantôt
rlé, tantôt chanté. On croyait qu'il n'y avait que l'Académie
yale, l'Opéra, qui dût avoir le droit de chanter en public, et
lui en avait accordé le privilège. Dieu nous préserve de pri-
éges, même en musique !

Vers le temps de la régence, quelques auteurs imaginèrent de
ettre sur le théâtre lyrique des gens de tous les états, de les
re tantôt parler, tantôt chanter ; ils donnèrent à la foire Saint-
ermain de petites pièces mêlées de prose et d'ariettes. Aussitôt
Opéra signifie, par le ministère d'un huissier, au théâtre de la
re, d'avoir à se taire. Le théâtre de la foire se tut : le privilège
l'Opéra était clair, il défendait aux autres théâtres de chanter
ıs la permission de l'Opéra ; mais, comme il pouvait jouer des
truments, le théâtre de la foire, par le conseil de son avocat
plutôt de son procureur, trouva le moyen d'éluder la défense :
, dès que l'acteur avait cessé de parler et qu'il était sur le

point de chanter, on élevait sur la scène un grand tableau où étaient écrits en grands caractères les vers qu'il était défendu à l'acteur de chanter. Ces vers étaient toujours sur des airs très connus; l'orchestre les jouait, et le public, au parterre et aux loges, les chantait en chœur général. L'acteur reprenait la prose de son rôle, s'arrêtait aux vers : un autre tableau était encore haussé ; le public chantait encore. On aurait dit d'une grande récréation de pensionnaires ou quelquefois même d'une grande volière. Enfin, l'Opéra consentit à pactiser avec l'Opéra de la foire ; il lui permit, moyennant une forte rétribution sur sa recette, de chanter ; enfin l'opéra-comique put naître et naquit.

Dans les premiers jours de son enfance, cet opéra fut comique de plus d'une manière : car, quels que fussent les talents de Lesage et des autres auteurs, un mélange d'airs de vaudeville, de brunettes, de tendresses bachiques, de ponts-neufs, devait être fort bizarre. Mais bientôt après l'art parvint à mettre en musique dramatique la comédie aussi bien que l'opéra héroïque, que l'on appelait tragédie en musique, et qui, dès ce moment, prit le superbe nom de grand opéra, de même que la comédie en musique prit celui d'opéra-comique.

Plusieurs musiciens s'essayèrent dans ce nouveau genre. Philidor, qui vient de mourir en Angleterre, fut le premier qui s'y distingua ; plusieurs morceaux d'ensemble de son Savetier, et les deux ariettes : *Chantant à pleine gorge* ; *Oui, je suis docteur en médecine*, de son Maréchal ferrant, se tirent entièrement de la vieille musique ; c'étaient comme les sons précurseurs de la musique lointaine de Naples, qui s'approchait de nous.

Je veux du bien au poète Anseaume, auteur du Peintre amoureux de son modèle, d'avoir été lui-même assez amoureux de son opéra pour l'envoyer en manuscrit par la poste dans le pays de la musique. Il va sans dire que dans ce temps il fut obligé de lui faire passer les Alpes. Il l'adressa au compositeur napolitain Duni. Duni le lui renvoya par la poste avec une partition, qui fut exécutée aux acclamations de tous ceux qui purent déboucher leurs oreilles remplies de vieille musique. A cet opéra, Duni fit succéder celui des Deux chasseurs, celui de la Fée Urgèle, celui de la Clochette. Duni est le premier qui ait fait entendre en France de bonne musique dramatique. Gloire à Duni ! Vive le nom de Duni ! Les opéras de Duni sont suivis de ceux de Monsigni. Quelle musique que celle du Déserteur, de Félix ! Ensuite Dezèdes nous fit entendre Blaise et Babet, Alexis et Justine ; Grétry, le Sylvain, l'Epreuve villageoise : quelle musique ! quelle si excellente musique ! Il ne faut pas être savant, il ne faut que ne

être sourd, pour en être ravi. Monsigni, Dezèdes, Grétry, us avaient enchantés par leurs duos, leurs trios, leurs roman-; Dalayrac vint nous enchanter par ses romances, ses duos, trios; et au couchant de ces grands compositeurs, mainte-nt Méhul vient à son tour nous enchanter d'une autre manière, is d'une manière continuellement mélodieuse.

Pendant que l'Opéra-Comique ouvrait à notre musique des ré-ns toutes nouvelles, que faisait le grand Opéra, l'ancien Opé-Il se tenait dans ses anciennes régions; il avait beau mettre ses affiches : Nouvel opéra, Opéra nouveau, ses opéras étaient jours les mêmes : Colasse ressemblait à Lulli, Campra à Co-se, Mouret à Campra, Rameau à Mouret. Les contemporains Rameau le félicitaient de nous avoir éveillés de l'assoupisse-nt où depuis un demi-siècle nous avait jetés la musique de lli; mais Rameau dans la préface de ses Indes galantes, niait 'il nous eût éveillés; il disait au contraire qu'il avait *tâché d'i-ter le beau tour du chant du grand Lulli.*

Rameau avait raison; ce furent les sifflets de Rousseau qui us éveillèrent. Rousseau donna son Devin du village; l'ouver-e, la première ariette et quelques autres morceaux étaient de musique d'au-delà des Alpes, mais le reste de la musique était n-deçà. Les nombreux partisans de l'ancien grand Opéra, di-ent que Rousseau, qui avait tant critiqué, tant sifflé notre and Opéra, n'y avait plus guère innové que Rameau. Ils di-ent qu'il fallait en conclure que, puisque notre opéra ne pou-t être perfectionné, il était parfait.

Ils le disaient quand Gluck entrait dans la salle avec son Al-te. Toute la salle du grand Opéra retentit de nouveaux sons, de iveaux accords; c'est qu'Alceste était vraiment un opéra nou-u. Presqu'en même temps Piccini arrive; Gluck et Piccini is donnent chacun une Iphigénie. Elles sont toutes deux bel-, toutes deux ravissantes : l'une l'est de mélodie, surtout d'har-nie; l'autre d'harmonie, surtout de mélodie. On a dit et nous ns laissé dire que c'était à Gluck que notre langue devait le thme musical le plus nerveux; mais je prie tous ceux qui ne idront juger que d'après leurs oreilles d'écouter le duo d'É-et d'Iarbe de la Didon de Piccini. Qu'ils se demandent en-e dans quel morceau de Gluck notre langue a pris un rhythme s nerveux.

Ces deux célèbres musiciens, dont la renommée partageait tou-a France de leur temps, pour ou contre la gloire desquels on isputait, on se battait à tous les spectacles, seraient demeurés ès au plus haut point de gloire si, dans les belles plaines

e Campanie ; il ne fût né l'Orphée du monde moder-
ii vint donner à Paris l'opéra d'OEdipe à Colonne,
iui rdé, qui est regardé et qui peut-être sera regardé
ie dèle, la règle, le canon, le maximum du beau

on n'a tant joué, chanté ; jamais on n'a fait tant de mu-
que quelques années avant notre terrible révolution. Vers ce
l s'ouvrit à Paris, avec le plus grand succès, un théâtre ita-
ou tous les acteurs étaient Italiens, où l'on ne représentait
opéras italiens. — Vers ce temps encore, il s'ouvrit ou
il se rouvrit un théâtre éminemment français, le théâtre du
i qui n'était guère que l'ancien théâtre de la foire de
in. — Les bons bourgeois de Paris, qui s'ennuyaient
grand dies et qui avaient obtenu le drame, s'ennuyant
du grand , obtinrent aussi vers ce même temps le mé-
. De nos c genres de musique dramatique, c'est le
jeune.

Robert ! a continué Armand, vous voudriez que je m'arrêtasse
je m'en garderai bien. Vous seriez trop content de pouvoir
r vous vanter que vous m'avez appris les noms des acteurs
qui, par la perfection de leur chant et de leur jeu, ont tant
contribué à nous faire changer de musique, chose dont nous avions
le plus besoin, suivant les hommes du jour.

Quel plaisir vous auriez vous, Robert, à me dire à moi Armand : Clairval et Trial à l'Opéra-Comique ne chantent plus, car, quelque bon chanteur qu'on soit ou qu'on ait été, on ne chante que tant qu'on vit ; mais le souvenir de ces deux agréables acteurs, qui ont donné leurs noms à leurs rôles, se conservera long-temps. — Caillot, cet excellent villageois d'opéra, aurait bien mérité aussi de donner son nom à ses rôles. Il a cessé de chanter, du moins sur le théâtre, car il vit et sans doute vivra encore long-temps. — Martin fait aujourd'hui la gloire et les délices de l'Opéra-Comique ; il a été chercher son merveilleux gosier en Italie. — Elleviou, son camarade et son rival, chante sans doute aussi bien qu'Apollon, et, s'il faut en juger par les antiques statues de ce Dieu, il est aussi beau.

La Colombe, qu'on aurait dû appeler la Fauvette ; la Sainte-Huberti, dont la voix si éclatante rappelait sans cesse le mélodieux hôte des bois, ont cessé de chanter sur les théâtres. La Scio, la Rollandeau, ont succédé à leurs talents et à l

Quand, au grand Opéra, Laïs, une lyre à la , nue musique de Grétry, c'est Anacréon, et c'est sans une p belle voix. Laïs porte la couronne de son art.

Nous étions autrefois en Europe les premiers par le théâtre
nique, le théâtre tragique, et les derniers par nos théâtres
ques; nous sommes aujourd'hui les premiers par tous nos
ers théâtres.

DÉCADE CXXI. — LA DÉCADE DES BALLETS.

Robert avait été la dernière fois si longuement poursuivi par
dissertations musicales d'Armand, qu'il la lui gardait bonne.
mand, lui a-t-il dit ce matin aussitôt qu'il a paru, l'opéra am-
lant qui était à Rodez a quitté cette ville; il passa avant-hier
Saint-Flour. Je vis Garcin; je lui demandai s'il vous connais-
t. Il me répondit qu'il vous connaissait, à telles enseignes
e, pour vous faire plaisir et vous donner à parler, il avait cru
voir feindre de ne pas savoir l'histoire de nos théâtres lyriques.
oiriez-vous, me dit-il en se servant à votre égard de cette mê-
expression dont vous vous étiez servi en parlant de lui, croi-
z-vous que dans l'histoire du grand Opéra il a omis celle des
llets qu'il n'a pas seulement nommés? Il est du reste, ajouta-t-
en continuant à parler de vous, comme tous les gens de son
ys, qui aiment assez la musique et fort peu la danse. A Rodez
n'y a eu pendant long-temps d'autre maître que le geôlier des
sons, ancien sergent d'infanterie, qui faisait payer ses leçons
is francs par mois; à Rodez, un grand nombre de demoisel-
ne dansent qu'une fois en leur vie, le jour de leurs noces, et
autres ne dansent de toute l'année que les dimanches du car-
val. Je vis bien, a continué Robert, qu'il me fallait demander
Garcin l'histoire de la danse, de même qu'il lui avait fallu vous
nander l'histoire de la musique; et, comme introduction, je
dis : Monsieur, que préférez-vous pour la couleur des vins?
ulez-vous que je fasse porter du vin blanc des Cévennes, ou
vin rouge du Vivarais? Monsieur, me répondit-il en bon mu-
en, j'aime l'un et l'autre. Je le plaçai entre deux bouteilles.
peine en eut-il bu quelques lampées qu'il se mit en devoir de
nmencer.

Au théâtre, dit-il, nous avons trois manières de mettre en scè-
es passions : ou par la déclamation, ou par le chant, ou par la
se pantomime.

Depuis l'invention des ballets, depuis quatre ou cinq cents
, je ne me souviens pas si, suivant le père Ménestrier, je dis

(a' v que la danse pantomime ne pei-
b c je nt des pieds ; de nos jours, No-
qu p avec toute la personne du dan-
; u v [u p u avec l'attitude, avec le geste, avec
u ota (eurs et aux danseuses leurs paniers,
et l s, et il habilla les dieux comme
les es com des déesses, les sylvains et les nym-
es sylvains et des nymphes ;, les bergers, les
s, les vi ois, les villageoises, comme des bergers, des
es, des vi ois, des villageoises. Partout, et particulière-
Opéra, il est fort difficile d'avoir raison. La réforme des
s éprouva de longues oppositions, celle de la danse de
s ; mais le maître des ballets Noverre était animé de
le zèle des réformateurs. Vous entendez figurer les pas-
ait-il, et vous n'entendez pas vous départir de la symétrie
vos danses ; cependant les mouvements des passions ne sont
ques. Gardez vos dessins compassés pour les ballets
s ces et des fêtes ; mais qu'Hippolyte, Télémaque, Phèdre,
pso, n'expriment pas le désordre de leur cœur, l'agitation
leur âme, dans la régulière chorégraphie d'un menuet ou
ne gavote. A la longue, la voix de la raison se fait pourtant
outer, même à l'Opéra, et la danse dramatique ainsi réfor-
ée fut près de la perfection. Elle en sera plus près encore
and elle suivra les autres conseils de Noverre, quand, par les
n les entr'actes ou de la fin des opéras, elle liera les dif-
nts actes de la pièce ou les récapitulera. Il faut rendre justi-
a Noverre, il n'a pas tenu à lui que ce ne fût pas la tâche de
s successeurs.

Monsieur, dit ensuite Garcin, qui ne s'était pas épargné le vin, le blanc ni le rouge, quels noms pensez-vous qui soient les us connus ? ceux des grands auteurs ? ceux des grands acteurs ? ux des grands acteurs ou des grands danseurs ? Je veux aller diable si ce ne sont ceux des grands danseurs. Les noms de arcel, de Vestris, de Duport, de la Guimard, de la Camargo, la Saulnier, de Clotilde, volent, et sont parfaitement bien ononcés d'un pôle à l'autre.

En voici la raison : la salle du grand Opéra est peuplée d'é-angers de toutes les nations, qui là sont aussi fous que nous, rtout lorsqu'à la fin de la pièce le théâtre se pare de bosquets uris sous lesquels voltigent des essaims de jeunes danseurs en bits courts et serrés, de jeunes danseuses en pantalon de sa-, en robes de mousseline, que l'agitation de la danse tient tou-urs au dessus du genou. Alors c'est dans toute la vaste salle un

nce, comme lorsque autrefois le chancelier d'Aguesseau par-
au parlement, ou, comme il y a quelques mois, au conseil
Cinq-Cents, le rapporteur du comité diplomatique venait
poser les grandes mesures dans les crises de l'état; peut-être
me je ne dis pas assez. Une fois en ma vie j'eus le courage de
ourner ma vue pour la porter sur les spectateurs. Je ne pus
couvrir une seule paire d'yeux qui, dans ce moment, ne fus-
it sur la scène. Que les jeunes gens des deux sexes s'interro-
nt au sortir des ballets, ils conviendront que leur imagination
leurs sens en ont été trop émus; cependant lorsqu'ils seront de-
nus époux, épouses, pères, mères, ils continueront d'y aller,
y amèneront leurs enfants.

Je n'étais pas peu surpris d'entendre, dans un cabaret de
int-Flour, sortir des propos aussi édifiants du fond de deux
andes bouteilles. Le musicien ambulant continua.

Les jeunes gens qui à Paris suivent les spectacles portent dans
urs provinces les pas, les entrechats, les pirouettes de l'Opéra.
usieurs y portent même quelque chose de la légèreté, du liant,
la souplesse, de la grâce, qui les ont frappés. Ils ont imité;
sont imités; cela propage le goût de la danse et tire un peu
argent de la bourse des parents, qui veulent, comme les jeunes
nants, les jeunes époux, que les jeunes filles, les jeunes fem-
es, chantent bien, dansent bien, au hasard de ce qui peut en
river.

Enfin Robert, après avoir dit, sous le nom de Garcin, tout ce
i'il lui a plu, a terminé. Vous me demanderez si Armand lui
répondu. Oui, il lui a répondu; il lui a répondu ceci : Robert,
our parler avec connaissance d'une chose seulement pendant
n quart d'heure, il faut quelquefois l'avoir étudiée un an, quel-
uefois dix. Dans l'histoire de l'Opéra, je le sais, je n'ai point
arlé de la danse; j'avais de bonnes raisons; vous, mon ami,
ui auriez dû savoir que Noverre n'avait fait que mettre à exé-
ution les conseils de réforme donnés par Cahusac, ou du moins
ui ne l'avez pas dit, vous en aviez de meilleures.

DÉCADE CXXII. — LA DÉCADE DE L'APAISEUR.

Robert! vous ne savez pas? Garcin est encore retourné à Ro-
ez. Il y est arrivé en toute hâte pour se faire payer cinq cents
ancs qu'il avait prêtés à son hôte. Il avait, disait-il, égaré le

billet. Mais que je meure si musicien de théâtre a jamais eu de sa vie cinq cents francs, encore moins cinq cents francs à prêter ; je n'ai cependant fait semblant de rien, et de tout ce qu'il a voulu me conter, j'en ai cru autant qu'il m'a été possible.

Il m'a parlé ensuite de vous comme d'un fort brave homme qui faisait boire de fort bon vin aux musiciens, mais qui n'avait pas sur la musique les notions les plus communes. Cela n'est peut-être pas vrai ; voyons un peu, allons, répondez-moi. La figure sévère, irritée de Robert, est devenue plus sévère, plus irritée, et la figure d'Armand, plus joviale, plus plaisante. C'était à voir que ces deux figures l'une vis-à-vis de l'autre. Mon cher Robert, a continué Armand, dites-moi, je vous prie, quels sont, outre la musique dramatique dont je vous ai sans doute, assez parlé, les autres genres de musique? Quoi! vous ne sauriez pas qu'il y a encore la musique d'église, la musique de chambre, la musique instrumentale?

La musique d'église est morte à la révolution ; oui, mon cher Robert ; elle est morte, à mon grand regret plus qu'au vôtre ; elle est enterrée sous les ruines de nos antiques chapitres. Elle était autrefois celle qu'on entendait le plus souvent, celle qui était la plus riche. Notre bonne mère l'église était la mère nourricière de l'art ; dans ses maîtrises, elle n'entretenait pas moins de quatre mille musiciens de tout âge. Les savantes et majestueuses compositions de Gossec, de l'abbé Rose, de Lesueur, restent dans les sacristies sous clef.

La musique de chambre proprement dite a péri aussi, mais de langueur. Les cantates, les cantatilles, où Bernier et Clerembaut s'étaient fait un nom, sont devenues surannées. On a raison de ne vouloir chanter dans les concerts que la meilleure musique, les meilleurs morceaux des opéras ; on a raison, trois fois raison de ne vouloir y entendre que le dieu du chant descendu des mélodieuses Pyrénées sous le nom, les habits et la figure de Garat.

Grâce à Cambini, à Davaux, à Haydn, grâce à Pleyel, la musique instrumentale se soutient. Grétry, dans ses Mémoires, la traite un peu de haut en bas ; il me semble qu'elle n'est pas si basse. Il n'est pas très commun, même parmi les bons compositeurs, de faire gracieusement dialoguer trois, quatre instruments. Les trios et les quatuors ont leurs difficultés, et par conséquent leur mérite.

Les musiciens exécutants sont, à certains égards, les acteurs de la musique instrumentale. Viotti, Mestrino, Rodes, Boucher, se sont fait un nom en Europe par leurs talents sur le vi

port, Janson, Lamare, par leurs talents sur la basse ; Miroir, jean, Couperin, par leurs talents sur l'orgue ; Clementi, Tay, par leurs talents sur le clavecin, aujourd'hui si perfecnné sous le nom de forte-piano, et qui sera toujours loin de qu'il doit être, jusqu'à ce qu'il soit un petit orgue harmoux, susceptible de la tenue des sons.

Armand ne finissait pas ; Robert enrageait. Mon cher ami, lui lit Armand, ai-je bien ou mal entendu? Mais oui, j'ai bien endu. Vous venez de me demander si à l'avenir la musique nçaise déclinera ou ne déclinera pas. Voici mon avis, qui bien rement ne sera pas en contradiction avec le vôtre.

Quand je pense qu'il n'y a plus en France qu'une seule école musique, le Conservatoire de Paris, je crains que la musique line ; quand je pense qu'il y a tant de théâtres chantants, j'ese qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense aux grands vices l'organisation du Conservatoire, je crains que la musique dése ; quand je pense qu'ils sont si grands qu'ils ne peuvent être bientôt corrigés, je pense qu'elle ne déclinera pas. Quand pense aux nombreux partisans de la musique arithmétique et thématique, de la théorie de la basse fondamentale et de la ération des sons, des traités d'harmonie de Rameau et de lembert, je crains que la musique décline ; quand je pense e les meilleurs maîtres du Conservatoire ont rejeté ces traités r adopter les méthodes italiennes, j'espère qu'elle ne décli-a pas. Quand je pense aux nombreux amis de l'harmonie yante de la musique des trompettes, je crains qu'elle décline ; ind je pense aux plus nombreux amis de la mélodie et du nt pur, j'espère qu'elle ne déclinera pas. Quand je pense que nouveaux départements de la Hollande méridionale et les artements de la France septentrionale sont frères, je crains la musique décline ; quand je pense que la république franse et la république cisalpine sont sœurs, j'espère que la mue ne déclinera pas, qu'elle fera au contraire de nouveaux grès, que ce bel art deviendra de plus en plus parfait. *Rinzando! Rinforzando!* a crié Armand dans les oreilles de bert.

Robert a quelquefois la réplique dure. Armand, qui l'avait voquée, la craignait. Nous étions au jardin ; je les ai pris l'un autre sous le bras, et les ai amenés au salon.

Dans la Flandre, il y a un officier public qu'on nomme *l'apai-r* ; il est chargé d'apaiser les querelles par de bonnes paroles, de sages remontrances. Ici nous n'avons pas besoin d'apai-, car à cet égard le déjeuner joue un si fréquent et si bon

ble, qu'il en tient à peu près lieu. Nous nous sommes mis à table. Lorsque nous nous sommes levés, Robert était prêt à chanter, et Armand à l'embrasser.

DÉCADE CXXIII.

LA DÉCADE DES PARIS COMPARÉS.

Un soir de ces grands froids qui descendent du haut de notre rgeride, veille de l'Epiphanie, qu'à table nous avions crié : Le tyran boit! et chanté à pleine gorge : Le bon tyran Dagobert ...it sa culotte à l'envers; non pas que ce fût l'année de la ter... , mais nous voulions la rappeler par un côté plaisant et ... pour le temps que nous n'avions pas ri, quelqu'un se prit à ...e : C'est assez boire, parlons, parlons. — Mais de quoi parler? ... zodiaque de Denderah? de l'obélisque de Louqsor? — ... ble les a vus? qui diable les verra? — Du retour de Bona...te? — C'est déjà vieux. — De la Constitution de l'an VIII ou de la Bonapartie? — Ah! parlons plutôt d'autres choses, parlons de Paris.

Monsieur Gervais, me dit-on, nous vous avons vu si souvent partir pour cette grande ville, si souvent en revenir, et elle a si souvent changé, qu'il n'est guère personne qui puisse aussi bien que vous nous faire connaître les Paris du temps passé et le Paris du temps présent. Vous croyez que je me fis prier; vous vous trompez. Je commençai; et, puisque maintenant vous désirez que je recommence, je vais recommencer.

Les départs comparés. Je me rappelle qu'autrefois à Mende, lorsque nous partions pour Paris, il fallait nous confesser, faire notre testament; depuis il a fallu simplement faire son testament. Aujourd'hui, depuis que nous n'achetons plus un mauvais petit cheval, qui n'a ni plus ni moins de force que celle qu'il lui faut pour se faire vendre quelques écus à Paris ou se faire traîner à l'écorcherie, ce qui est plus ordinaire; depuis que le grand chemin vient jusqu'à Mende, qu'il y a de petites voitures qui vont à Clermont joindre les grandes voitures, on n'a plus peur du voyage. Les demoiselles, au lieu de pleurer, prient papa de se souvenir de leur chapeau, de leur capote.

Les routes comparées. Quel plaisir de partir! quel plus

ıd plaisir d'être parti, de voir Saint-Flour, qu'on n'avait pas Clermont, Moulins, Nevers, dont on avait si souvent enlu parler! Toutes les routes de ces villes sont les mêmes que es d'autrefois; mais alors elles étaient réparées, empierrées, lantes. Aujourd'hui elles sont boueuses, inégales, dépavées, n ruinées, détruites par les continuels et désordonnés mounents de la révolution.

Je n'omettrai pas qu'on voyait avant l'année 1789 les routes tues par la maréchaussée. Aujourd'hui c'est la gendarmerie. s dernières années on voyait des escouades de fantassins porsur les impériales des diligences, leur giberne garnie de carches, prêts à faire feu sur les voleurs qui arrêtaient à force verte les voitures chargées des fonds publics.

Les barrières comparées. J'avais lu que, depuis les derres guerres de la Fronde, Paris avait été démantelé. Cependant, lorsque je fus sur le point d'y entrer, je le vis tout enré de murailles avec ses portes flanquées de tours, les unes ıdes, les autres carrées. Je témoignai ma surprise. Oh! me quelqu'un, ce sont les fortifications de la ferme; et aujourhui surtout elles ne sont pas tout à fait inutiles. Effectivement, tre voiture fut arrêtée, un moment après, par les commis; la iture ne portait rien qui fût sujet aux droits : elle passa, et us voilà enfin à Paris. Aujourd'hui mêmes barrières, mais rceptions bien différentes.

Les enceintes comparées. Plusieurs paisibles bourgeois cette ville ne savent pas que leur vieux mur où appuient leur öve, la grande cheminée de leur cuisine, a été autrefois le mpart de Paris qu'ont échellé ou assailli d'abord les Goths, is les Normands, puis les Anglais, puis enfin les soldats de enri IV : car la grandeur de Paris, au contraire de celle de ome moderne, a toujours été en s'accroissant. Lorsque je par pour la première fois de Paris, je le laissai renfermé dans les ulevarts de Louis XIV. A mon retour en 1780, je le trouvai nfermé dans une nouvelle enceinte de six lieues de tour, ourte de distance en distance par les larges portes de l'architecte doux, qui laissent entrer des grandes routes rayonnant au loin, allant, après avoir traversé la France, l'Europe, se terminer x extrémités du monde civilisé.

Les quais, les ponts comparés. Une des premières chos que l'étranger arrivant à Paris admire, ce sont les quais qui caissent le beau fleuve de la Seine. Il y en avait en 1750, , en 1780, 26, en 1799, 29. L'homme instruit, en parcoutt de l'œil ces diverses masses de pierres, tient compte de

ées. — A mon premier voyage, il y
me nombre; à mon troisième,
le pont Louis XVI. Je crois qu'il en faut en-
on les bâtira : car, au moyen des péages pour
, quatre-vingt-dix-neuf ans, les particu-
les construisent. A chaque siècle, même
ue, il y aura de nouveaux ponts et toujours de
x ponts.

DES RUES COMPARÉS. Avant la révolution, les
les familles, avaient assez fidèlement gardé leurs
révolution est venue, qui pour la plupart les a
sorte que les vieux Parisiens, après une longue
, rev t de voyage, ont souvent besoin d'en demander
ni plus m ins que moi à mon arrivée. Ils se souvien-
d'av vu dans leur première jeunesse les maisons
par les enseignes, dont quelques unes remontaient à
s. On disait : Je demeure à l'enseigne du Chat
le, à l'enseigne de la Barbe-d'Or. On dit aujourd'hui :
eure tel numéro.

ES COMPARÉES. Je montai aux tours de Notre-Dame;
vis s pieds le superbe Paris, divisé, sillonné par ses
andes, ses petites rues.

Combien y avait-il de rues en 1750? Un peu moins de 1100.
· Combien en 1780? Un peu plus de 1100. — Combien en
'99? Environ 1200.

Pour le nouveau Paris la large circulation du commerce, de
richesse, de la population, les larges voies de l'air, du soleil,
la lumière, les larges rues de cinquante, soixante pieds, bor-
es de beaux magasins aux brillantes et variées devantures, aux
lcons dorés; pour le nouveau Paris, l'agilité, la santé, la
ité.

LES ACCIDENTS COMPARÉS. Et les malheurs, les spectacles
s hommes estropiés, moulus, tués, pour le vieux Paris. Ses
eux quartiers seraient tout rouges de sang, si les pluies ne les
aient pas lavés. Y a-t-il là quelqu'un qui m'explique comment
peuple qui se dit souverain se laisse si souvent et si insolem-
nt et si paisiblement écraser par un homme qui a quelques
ces d'argent à mettre à des chevaux fringants et à des roues bien
ées. Je parle surtout des accidents causés par les beaux chars;
eux des charrettes sont bien moins fréquents. Ils n'ont pas d'ail-
eurs comme les autres quelque chose qui outrage la dignité de
homme. Lorsque j'arrivai pour la première fois à Paris, on
riait contre la multiplicité et la rapidité des voitures; on crie

ncore, tant l'homme est inconséquent dans ses cris, dont l'objet, ussitôt qu'il le veut, peut cesser. Je ne prêche pas l'insurrection, désordre ; je prêche l'humanité, la justice. Il ne faut pas long mps réfléchir pour voir que dans les grandes villes surtout les oitures devraient toujours aller au pas.

LES MAISONS COMPARÉES. Quant au nombre des maisons, il en avait, suivant certains calculs : En 1750, 26 mille ; — En 780, 27 mille ; — En 1799, 28 mille.

Je ne comparerai que les maisons bâties durant ce siècle, et e garderai de remonter jusqu'aux plus anciennes : celles du ubourg Saint-Germain sont presque toutes des hôtels de la for e la plus noble ; et comme si elles n'existaient pas, on en voit ans les autres parties de la ville de la forme la plus ignoble, la plus salubre, c'est-à-dire toutes noires, tout étroites, tout enfu ées. Je sais bien ce que l'avarice et l'ignorance peuvent dire à et égard.

Depuis la révolution, on ne bâtit guère, on démolit plus sou ent.

LES ÉDIFICES COMPARÉS. On ne démolit pas seulement les aisons, on démolit aussi les édifices, surtout les édifices reli eux. On avait prié, chanté, enterré dans plusieurs grands es aces carrés où maintenant on jure, on se querelle, on se bat. Il a de belles places : il y avait des églises. On démolit encore ussi quelques édifices civils : le fort château de la Bastille, qui esait, pour ainsi dire, sur la France, sur l'Europe, vient d'être té à bas, brouetté, dispersé en pierres ou en poussière ; le pe Châtelet a de même disparu, s'est de même évanoui sous nos eux. Paris s'est rajeuni. Donnez-lui quelques années de paix, sera une ville neuve, née d'une ville vieille, hideuse.

LES MARCHÉS COMPARÉS. Depuis 50 ans, il s'est ouvert à Pa s au moins 20 nouveaux marchés, les uns moins spacieux, les tres plus spacieux, à la mesure des édifices, des monuments re gieux, ou plus petits ou plus grands, qui les recouvraient. Je parlerai que du plus célèbre, celui des Saints-Innocents. Les orts en ont été enlevés et portés dans les souterrains de Mont uge, où leurs ossements sont symétriquement et puérilement ngés en festons, en zigzags et autres dessins bizarres. Sur tte place, qui a été dessinée en grand carré, nettoyée, nivelée, vée, appropriée, la corne d'abondance verse maintenant cha e matin, en longs sillons verts, rouges, bleus, toutes sortes légumes, toutes sortes de fruits.

LES QUARTIERS COMPARÉS. Horace dit que les livres ont r destin ; ils ne devraient pas l'avoir, si les hommes savaient

s. Les q s de Paris ont aussi leur des-
nt l s l'avoir, si le grand essaim de
n la voix de la mode appelé
d'un autre. Mon trisaïeul, à cause de la
, avait été obligé de déloger du Marais et du
. Mon bisaïeul par la même raison fut
t-Germain. Mon grand-père avait de la
au populeux quartier de l'université, et mon
e p dire par un grand procès à Paris, se plai-
i nt des forts loyers des environs du Palais. De-
re Paris a passé la rivière. Le gouvernement n'a
n, il suivra : car bien des fois le gouverne-
le gr nombre le force à faire; car bien des
le petit nombre, c'est le grand nombre, ce n'est
erne , ce sont les gouvernés qui gouvernent.

POPULATIONS COMPARÉES. Pour moi, je crois, avec le
néral Lavoisier et avec les savants du bureau des Lon-
, qu'on ne doit compter que 600 mille âmes dans la ca-
à quoi il faut ajouter tout au plus un septième d'étran-
tout 700 mille.

es les états laissés par le commissaire de police Aubert,
ssances, en 1720, étaient de 18 mille; ce qui, en les mul-
par 30, supposerait une population de 540 mille habi-
domiciliés.

après ces mêmes états d'Aubert, au fameux hiver de 1709,
ourut à Paris, pendant le mois de décembre, 3,051 person-
dont 1,150 à l'Hôtel-Dieu, et 590 à Saint-Louis; — Pen-
le mois de janvier 1710, 3,254, dont 1,281 à l'Hôtel-Dieu,
54 à Saint-Louis; — Pendant le mois de février suivant,
33, dont 1,121 à l'Hôtel-Dieu, et 395 à Saint-Louis.
ubert porte le nombre des morts, en 1720, à 20,371.
ujourd'hui il meurt annuellement, à Paris, les uns disent
lle, les autres 23 mille personnes; ce qui fait à peu près
rsonnes par heure. A Mende il ne meure guère que 3 per-
s par semaine.

, quand nous avons rendu le dernier soupir, nous sommes
sés dans nos salons, dans nos chambres. A Paris, les morts
exposés à l'entrée de la maison. Cet usage s'arrête aux limi-
le l'Auvergne.

ue de gens à Mende meurent qui n'ont jamais été en voi-
! A Paris, les plus malheureux y vont au moins deux fois :
remière lorsqu'ils se marient, la deuxième lorsqu'on les en-
e.

Dans nos cimetières, quand nous enterrons les h
les couvrons de terre et nous nous en allons. A Par
les font placer sur les tombes une croix peinte en n
en lettres blanches, le nom, le prénom, le pays et
funt. Grand nombre de parents et d'amis viennent y
tains jours de l'année, et alors ces croix portent toute
couronnes de fleurs. A Paris, tout, je vous assure,
blâmer. C'est seulement à Paris que j'ai vu la fête de

Les consommations comparées. Je me souvi
fois d'un commissaire du village de Chanac qui, au
disette du maximum, vint au district, en gros habi
demander des subsistances. Toutes les fois que, da
gue, il répétait : Ah! si vous saviez ce que c'est q
bouche de Chanac, les administrateurs qui siégeaie
de la ville de Mende, peuplée de 6,000 âmes au mo
ou du moins avaient bien de la peine à tenir le rire.
eu bien plus de peine s'ils eussent été administrate
s'ils eussent eu à fournir à ses consommations annue
bouche de cette ville qui est vraiment la grande bou

Elle mange 70 mille bœufs; — Elle mange 20 m
— Elle mange 120 mille veaux; — Elle mange 350
tons; — Elle mange 35 mille porcs; — Elle mang
carpes; — Elle mange 30 mille brochets; — Ell
mille anguilles; — Elle mange 80 mille écrevisses; -
ge 80 millions d'œufs; — Elle mange 3 millions
beurre.

On sent qu'il lui faut aussi un peu de pain; elle en
millions de livres.

On sent aussi qu'elle ne peut manger sans boire;
millions de pintes de vin, de cidre, de bière ou d'e

Le nombre des morts surpasse, à Paris, le nomb
sances; je le crois bien : les aliments y sont altérés,

Un Parisien venait de perdre son fils; il maudissa
cins. Ce ne sont pas les médecins qui ont tué votre fil
ce sont les marchands de comestibles. Les boulanger
gretté à son pain quelques grains de sel. Ils n'y avai
que de la levure de bière au lieu de la levure de pâte
ture bien plus homogène; ils l'avaient pétri avec
puits voisins des fosses d'aisances. — Vous reculez de
de cette viande, de ce poisson décomposé, décolor
le cuisinier, avec ses pincées de poivre, ses feuilles
son couteau merveilleux, sa poêle, ses fourneaux, e
fois fait manger de semblable à votre fils. — La vill

ce. l ne, pleine de candeur, ne lui avait vendu que
nt allongé. — La fruitière ne lui avait vendu
s prematurés; — Le jardinier, que du jardinage en-
i, l chi artificiellement; — L'épicier, que des mar-
iectées, engraissées dans ses magasins souterrains;
de vin, que du vin composé dans sa cave; c'est
avare du marchand de vin qui a poussé votre fils

ds de vin de Paris sont, de tous les marchands
w ies s homicides, les plus meurtriers; plusieurs, der-
treme de fer peinte et dorée, assassinent les gens,
ies malfaiteurs les assassinent derrière une haie. A Pa-
a, je ne le nie pas, des marchands de vin honnêtes. Eh
même de ceux-là, je dirai toujours, comme dans les rues
e ville de Mende, après neuf heures du soir : Gare l'eau!
s COMPARÉS. Que de besoins à Paris! Paris est
.a

res a ecriture ont eu, il y a quelque quatre-vingts ans,
u besoin de se faire eux aussi académiciens. Ils ont ob-
patentes, et du moins on ne peut reprocher à ces
m de ne pas savoir écrire.
emiciens de l'Académie française ont eu besoin de
incorporer la puissance et l'illustration. Ils ont fourré par-
eux des grands seigneurs, des ducs, des princes, quand il
en avait; maintenant ils y fourrent des députés notables, des
ministres, tant qu'ils en trouvent. Les académiciens grands sei-
urs ou gens en place sont comme dans une bibliothèque les
plumes-bottes.

Guillot est arrivé en gamaches de son village; il amène son
ère, et son frère amène son cousin. La tête de Guillot est plei-
e de verve poétique; il a chanté à l'égal de Virgile la paix que
princes ont donnée à leurs peuples. Son frère a porté l'empe-
eur de Russie sur un cheval superbe, et le cheval superbe sur
n grand bloc de rocher, et le grand bloc de rocher sur une gran-
e place. Son cousin, en méditant sur les chutes et les rigoles
l'eau de ses pâtures, a trouvé le moyen de niveler le cours du
Rhône et le cours du Rhin. Ils arrivent tous les trois dans la
grande ville, la distributrice des renommées et des récompen-
es. Personne ne les connaît, ils ne connaissent personne; com-
nent pourront-ils arriver aux secrétaires d'état, aux ministres?
comment pourront-ils faire connaître leurs vers, leurs dessins,
eurs plans? La Correspondance générale et gratuite pour les
sciences et les arts leur aurait ouvert gracieusement les deux

ttants de sa porte ; elle les eût accueillis, et les voilà dans pr nnus de l'Europe, riches de gloire et d'or. Qu'est devenu ce ablissement que j'ai vu avant la révolution? Qu'est-il deven puis? Les besoins l'avaient fait naître, les besoins auraient di conserver.

A Paris, la journée est souvent longue, et en hiver beaucoup us qu'en été. Vous avez besoin de l'accourcir ; vous aimez les uvelles politiques : entrez chez le gazetier, il vous donnera pour sou, peur deux sous, une, deux feuilles à lire. Vous qui ai- ez les lettres, pour vous aussi la journée est longue si vous n'a- z pas à qui parler, ou plutôt qui vous parle : entrez dans ce binet de lecture, vous pourrez, pour vos quatre sous, lire pen nt tout un jour les ouvrages qui viennent de paraître. Il y avai 1780 un assez petit nombre de gazetiers, il y avait trois ca- nets littéraires ; nous avons aujourd'hui plus de cent cabinets gazetiers, dont la plupart sont en même temps des cabinets li- raires.

On ne peut toujours lire ; Apollon lui-même a quelquefois be- in de détendre son arc. Qu'on me suive ; voyez ce châssis gar- de nombreuses caricatures les plus folles, les plus bouffonnes ; bien ! Apollon est là obligé de détendre son arc.

Mais quoi ! rien ne vous plaît ; vous avez besoin d'autres pas- -temps : voulez-vous que nous sortions de la ville? Ces nou- aux admirables cours, ces nouveaux admirables boulevarts, ne us charment-ils pas? Que vous faudrait-il donc?

Où va cette foule de peuple? Aux guinguettes. Avant la révo- ion elle allait à Vincennes voir la course des chevaux. Depuis x ans la révolution a fait tant aller, venir, courir le peuple, qu'il plus besoin de voir des courses.

Il n'a guère plus besoin des jeux de paume. Je ne connais au- ird'hui à Paris que deux jeux de courte paume et un seul jeu longue paume : c'est celui des Champs-Elysées, qui a absorbé ui de la demi-lune Saint-Antoine. Le faubourg Saint-Antoi- , pendant la révolution, a eu d'autres besoins.

Dites si vous avez besoin d'entendre de bonne musique? Au- ird'hui, à l'heure même où je vous parle, le grand salon de la de Grenelle retentit de solos, de trios, de chœurs et d'instru- nts et de voix. Vous paierez six francs comme au concert spi- uel ou autres anciens concerts de Philidor.

Il est tard, la nuit tombe ; j'entends de loin le sabbat qu'on au bal du grand Opéra. Vous avez besoin de danser, prenez domino ; de rire, de causer, de vous distraire, asseyez-vous, sez, riez.

parlais d'aller au bal de l'Opéra ; mais il pleut à tor-
s auriez besoin d'une brouette au prix de dix-huit sous,
naise à porteurs au prix de trente sous ; il n'y a plus du
de chaises à porteurs ; depuis que les hommes sont
ne se portent plus les uns les autres.
ures : ce sont les tambours de la retraite que j'entends.
d'y voir pour marcher dans les rues : les nouveaux ré-
clairent d'une lumière vive, inconnue jusqu'à ce jour,
ère reflétée avec force sur les pavés et les passants.
lix heures : à cette heure je faisais à Mende ma partie,
besoin, comme on dit, d'un petit bouillon de cartes ;
ns de jeu m'invitent à venir perdre mon argent.
jamais pu comprendre qu'au siècle dernier Paris, qui
yer ses carrousels, ses entrées d'ambassadeurs, ses
tes de cour, et, comme aujourd'hui, ses diamants, ses
fes de Lyon, ses points et ses dentelles de Flandre, qui
artes et des billards comme aujourd'hui, ait au siècle
sayé des monts-de-piété et n'en ait pas eu besoin. Pa-
aintenant, depuis la fin de ce siècle, et sans doute en
'à la fin des siècles.
toujours besoin de meilleur vin ; mais il ne lui manque
nne eau ; maintenant l'eau de Paris, élevée par les
e Chaillot, filtrée, clarifiée, est très belle à voir, très
oire. Vive, vive à jamais les deux frères Périer !
ant de l'eau meilleure nous devons par conséquent man-
de meilleur pain. On chauffe l'eau, on la mêle à la fa-
étrit par principes. Paris avait besoin d'école de bou-
il en a.
esoin de dire que les arts mécaniques à Paris sont, par
nce, presque toujours les beaux-arts ; c'est vrai, sur-
s que les Parisiens ont une grande école gratuite de
ndée en 1767 par Louis XV.
it autrefois, il n'y a plus aujourd'hui, vis-à-vis Saint-
magasin des plantes étrangères établi par arrêt du con-
a avait autrefois grand besoin, le besoin en est toujours

r que Paris était boueux et dégouttant d'eau, je reçus,
ommodité, trente différentes lettres à remettre, toutes
pressantes. Il me fallut prendre la peine de parcourir
fois Paris ; j'avais besoin de m'occuper de mes affaires :
ivent me prit de jeter ces lettres au feu ou dans la ri-
mouvements de ma conscience retinrent ceux de ma
bon, l'excellent Chamousset, m'aurait-il alors enten-

du? C'est à lui que nous devons la petite poste, ses bo
distributions pour la modique rétribution de deux sous p
dans l'intérieur de Paris et de trois sous pour la banlieu

Les grandes villes, comme les grands corps vivants, o
d'émonctoires. J'ai vu l'immense plan manuscrit des ég
Paris. C'est admirable que le réseau de tuyaux et de can
lesquels la vaste capitale transpire.

Les incendies sont dangereux, surtout dans la riche ru
Denis. Le feu avait pris à un magasin d'épiceries rempli
et d'esprits; tout le magasin fut brûlé et le quartier fa
que de l'être. On avait besoin d'eau; on ne pouvait en av
ne voie après l'autre. Le hasard voulut que, quelques
après, le même magasin prit encore feu; en quelques
l'incendie fut éteint: Sartine était à la police; il avait é
admirables équipages des pompes.

Dans les monotones et oiseuses journées de Paris, o
peut que gagner des maladies d'ennui, de vapeurs, des
imaginaires, on a besoin de curations imaginaires. L'an
gnétisme, avec ses attouchements, né depuis trois siè
suscité depuis vingt ans par Mesmer, était mort aux h
années de la révolution. Maintenant qu'on recommen
calme, désœuvré, et qu'on a besoin qu'il renaisse, il re

Il tombe à Paris et des pluies d'eau et des pluies d
on avait besoin, depuis Jules César, de cuir imperméa
jourd'hui on en a; d'étoffes imperméables, aujourd'hui

Votre cheminée a-t-elle besoin d'être ramonée, ne v
faute d'un ramoneur; il ne vous en coûtera au rez-de
que huit sous, au premier que six sous, au second et a
me que cinq sous, au quatrième et au dessus que qua
Arrêt du conseil du 19 mai 1781, qui autorise l'étab
d'une compagnie de ramonage.

L'homme le plus débonnaire, le plus pacifique, n'
l'abri des altercations; les altercations engendrent so
disputes, les disputes souvent les défis. On a grand
maîtres d'armes pour tuer par prime, seconde, pour se
par tierce, quarte. On a surtout besoin de juges du po
neur qui prouvent à l'offensé que l'offense est toute
l'agresseur, que l'offense est toute grande; on a bes
moyennent une satisfaction où personne n'a tort, o
monde est content. Où sont donc aujourd'hui les juges
d'honneur? Mais pourquoi encore des duels? pourquoi
ble, torrentueuse révolution, ne les a-t-elle pas entraîn
avons bien besoin que les vrais braves s'en moquent, q

ne s'en moque pas; nous avons bien besoin du dix-
e.
dispute est dans la rue, on a recours à la force
171 on avait besoin à Paris de cinquante corps-
t il n'en faut pas moins de quatre-vingts,
antage.
inquante-deux anciens curés de Paris ni plus
cmm te-deux anges à ailes de lin blanc et pur
. urs, pendant la révolution, se sont en-
c I m rs publiques et le bonheur public ont
a de la re mation de ceux qui restent.
s, hom s vertueux, vous saurez qu'il y avait
le vastes maisons où se trouvaient de grandes
la cardée, de filasse peignée, déposées pour ceux
l in de vendre du travail et pour ceux qui avaient
acheter. Les paternelles mains des bons curés étaient
diatrices.
ur d'avoir perdu ses proches avait autrefois besoin
manifestations par des couleurs lugubres, le com-
drapiers avait encore plus besoin que le temps des
duit. Par ordonnance de 1716, Louis XV les rédui-
ié, en attendant réduction nouvelle.
id besoin, surtout à Paris, de monnaies, surtout de
'or. Jamais on n'en a frappé autant, et si vite: c'est
nouvelle puissance veut détruire le visage de la pré-
sage de Louis XIV, visage de Louis XV, visage de
roi de France et de Navarre, visage de Louis XVI
nçais, visage de la république française, visage du
sul, que de visages n'avons-nous pas vus! et com-
-nous pas eu besoin du balancier du vieux Abel!
ELS GARNIS COMPARÉS. Dans les rues de Mende
le vous regarde, vous salue, vous dit bonjour. Dans
Paris, on ne daigne faire attention à personne. Si
on vous parle, ce n'est que pour vous dire : Place!
t pas de même à l'hôtel où vous descendez : maître,
enfants, domestiques, portiers, tous écoutent atten-
s paroles, examinent minutieusement vos habits, vo-
e. Beaucoup de ces hôtels ont appartenu à de grands
dont ils continuent à porter le nom; d'autres, et en
and nombre, portent le nom de provinces ou de vil-
ne laisse pas d'attirer beaucoup de personnes qui en
. A la fin de l'année de la terreur, j'ai remarqué dans
comme dans presque toutes les maisons de Paris,

des scellés apposés sur les armoires brisées. On v
manger, dans ces hôtels, quelquefois à un prix
mais quelquefois à un prix exorbitant. Le prix com
est de trois francs par nuit ; ces prix descendent à
sous.

Jusqu'à une heure après minuit, la porte n'a p
pos que celle d'un médecin en temps d'épidémie
vous entendez les coups de marteau, le bruit aigre
par le fil d'archal, et celui de la porte qui s'ouvr
presque en même temps. Jugez comme l'on doit r
lieu de ces cloisons de sapin qui rendent l'hôtel ret
me un instrument de musique!

Dans les loges de portiers, qui ne sont pas plu
nos huches à pain, comment peut vivre et croître
mille, dont chacun n'a guère plus de place que ce
pera dans la bière, où le même air, trente fois res
séché par un poêle de tôle très ardent. Lorsque vo
d'entrer dans ces loges, hâtez-vous d'en sortir pro
crainte d'y être suffoqué ou asphyxié ; ne contest
nez au plus vite.

En vérité ces pauvres portiers sont bien malheu
vous. Eh bien ! sachez qu'ils ne changeraient pas
nos fermiers ; sachez que tous les matins ils ont le
vent leur chocolat, et quant au dîner et quant au
soyez pas plus en peine.

Entre les divers hôtels garnis où j'ai successivem
à cinquante ans de distance, je n'ai pas aperçu
bien grande. Les choses qui ne peuvent être que le
toujours à peu près les mêmes.

Les traiteurs comparés. Vous êtes rasé, pe
vous vous hâtez de sortir ; vous vous promenez la t
les rues. Au bout de quelques heures la faim vie
votre montre et vous voyez qu'il est temps de dîner
dans un salon d'or et de glace. A côté de la porte
paré de fleurs, de fruits et de sucreries, est une jeu
vous salue d'un sourire et d'une légère inclination
avancez ; autour de trente tables, couvertes de be
tigent plusieurs jeunes gens coiffés en cheveux, vê
nière leste, le tablier blanc flottant sur la hanch
chez un traiteur. Vous prenez place, et souvent v
seyez entre un ancien évêque et comte et un anc
des camps qui, dépouillés de leur habit et de leur f
révolution, jetés maintenant dans la foule, vienne

dîner modestement à votre taux de quarante ou cin-
ı. Si, au contraire, votre taux est de cinq ou six francs,
trouvez avec des représentants, quelquefois même
ateurs célèbres, des foudres d'éloquence qui, descen-
ibune, demandent à boire, à manger, comptent leur
comme vous.
ière fois que j'entrai dans un de ces salons, bien plus
elui de notre évêché, un des garçons, me riant au
ı air de nouveau débarqué, me présenta cependant
ère polie une carte où, sur différentes colonnes, était
nom de toutes sortes de soupes, de potages, de bouil-
-d'œuvre, d'entrées, de rôtis, d'entremets, de fruits,
es, de vins, de liqueurs. Après avoir bien examiné
respondants. je demandai un potage au riz, un mor-
uf, une tranche de veau, une demi-bouteille de vin.
le fut aussitôt, et à très haute voix, transmise en ces ter-
f de cuisine : Un riz, un bœuf, un veau, une demi-bou-
. Telle est la grammaire des garçons traiteurs de Paris ;
ez pas fâchés que je vous dise un mot de leurs talents.
, après s'être chargé la mémoire de vingt demandes dif-
n garçon traiteur les a répétées exactement à la cuisi-
ı'il est parvenu à emporter sans vaciller les divers plats
été livrés, faisant avec ses bras et ses mains quatre
ges, il faut qu'il les remette, sans le moindre quipro-
n à son adresse, et qu'à la première vue il connaisse
bœuf à la sauce, l'homme au bœuf sans sauce, l'hom-
rée, l'homme au vol-au-vent, l'homme au bifteck,
la gibelote, l'homme à la poire, l'homme aux men-
omme au fromage, l'homme au petit pot, l'homme au
; il faut que, dans les ressources de sa rhétorique, il
ıoyen d'excuser les fautes volontaires ou involontaires
ıe, surtout les retards, et qu'aux ventres affamés il
oreilles ; il faut que, lorsque vous présentez votre of-
.utel dont j'ai parlé, il additionne tout de suite dans
rix des plats de votre dîner, et qu'il crie pendant vo-
: Quarante-cinq sous, cinquante sous à recevoir ! S'il
tes ces conditions, il est alors vraiment digne d'être
nbre des espiègles, calculateurs, physionomistes gar-
ırs de Paris.
ement on laisse tomber un gros sou de cloche dans
e fer-blanc placé auprès de la jeune maîtresse. Ce
our les garçons, car en entendant le son du lourd mé-
ıt à une seule voix ou en chœur : Merci !

Dès les deux heures après midi, les garçons traiteurs se tien-
nt prêts ; mais le grand concours de dîneurs n'a lieu que de
is à quatre. Alors les crochets au dessus des tables se garnis-
it de chapeaux, qui forment autour de la salle une ceinture
re ou litre funèbre, comme une espèce de deuil de cette in-
mbrable quantité d'animaux immolés à l'impitoyable faim.

Chez les traiteurs, les prix des repas varient comme les for-
ies. Ici l'on dîne pour douze, vingt-quatre, quarante-huit
is ; là pour douze, vingt-quatre, quarante-huit francs. Com-
nt, dans un repas, peut-on consommer quarante-huit francs,
comment peut-on ne consommer que douze sous ? Très faci-
nent on peut, à son dîner, manger quarante-huit francs, au
yen des huîtres de Cancale, des truffes, des champignons
iscats, des turbots, des brochets, de la venaison, de la vo-
lle des départements éloignés, des vins fins, des liqueurs des
s. Très facilement on peut aussi dîner pour douze sous, par la
son qu'on dîne pour huit, même pour six. Je n'ai pas trouvé
différence entre les anciens et les nouveaux hôtels. Je n'en
pas trouvé non plus entre les anciens et les nouveaux traiteurs.
i seulement à dire qu'on les appelle aujourd'hui restaurateurs ;
y a quelques personnes à qui il échappe de dire restaurants, mot
i n'exprime guère qu'un bon consommé, un pressis de viande.
crois inutile d'ajouter que les prix sont à peu près les mêmes,
assez légèrement accrus.

Les cafés comparés. Sortant d'un salon échauffé par les
êles, la respiration, les exhalaisons des mets, vous êtes saisi
ns la rue par une atmosphère froide et humide, ou, suivant
saison, vous êtes abattu par une chaleur excessive. Où aller !
peine vous avez fait quelques pas que, sur le châssis d'un rez-
-chaussée, vous lisez : *Café à la crème, thé, punch, rhum.*
us vous dites alors, tout content : Oh ! je sais maintenant que
re du reste de ma journée ; je demeurerai au café jusqu'à
eure du spectacle.

A Paris, lorsque vous entrez dans un café, vous diriez d'un
ectoire de moines mis en pénitence ; vous diriez que, de mê-
qu'à l'entrée des musées on dépose sa canne, son parapluie,
'entrée des cafés on dépose aussi sa langue. Vous n'entendez
e ces mots : Garçon ! absinthe, andaye, curaçao, kirchswaser.
ut le monde est courbé sur des jeux d'échecs, de dames ou de do-
mino, ou sur des journaux enchaînés à de petites pelles de
s, comme les livres l'étaient sur les pupitres au quatorzième
cle. Qui a rendu ainsi les cafés de Paris muets? Je me souviens
un ancien habitué, à qui je fis cette question, me répondit tout

yant, que c'est depuis que les cafés ont tant d'o-
ju i ont plus de langues.
offrent d orations de stuc, de fraîches peintu-
r ao ; aujourd'hui les moins beaux égalent
a a f Les noms du café de la Régence et du
: e sont i a l'histoire littéraire, et à notre révolu-
(c s de Foy, de Valois.

rı s C(ARÉS. Au milieu du siècle, les rues de Pa-
tes de voitures armoriées, chargées devant
s de ı x laquais. — On ne rencontrait qu'habits de
ı bro(, galonnés, chapeaux bordés, épées, talons
p ets blancs. — On ne rencontrait que manteaux
s, pe(collets, habits noirs, cheveux étalés. — Dans ce
l'y a que des gens de qualité, de condition, de dis-
— Il n'y avait que des gens riches, que des gens de
. — Il n'y avait que des gens d'église, des gens de robe.
es années après, vers la fin de 1793 ou le commence-
II, que Paris avait changé!... Il était hérissé de
— Toutes les places étaient retentissantes de la fabri-
des armes; on ne voyait partout que des cuviers de sal-
. — On ne rencontrait que des bonnets rouges, que de gros
ı , que des sabots, que des carmagnoles. — On ne ren-
trait que des sabres, des moustaches.

C'était le temps des comités de surveillance, des comités ré-
volutionnaires; — le temps des Jacobins, des Sans-Culottes.
— Le tribunal révolutionnaire était en permanence, la bouche
l'accusateur public toujours remplie de conclusions à la peine
capitale, et la hache toujours fumante!

Sur toutes les fenêtres flottait le drapeau aux trois couleurs;
sur toutes les portes des édifices publics étaient des inscriptions
grosses lettres, noires, rouges : FRATERNITÉ OU LA MORT,
INE NATIONAL.

Il n'y avait plus de fête de sainte Geneviève; les reliques de
patronne de Paris avaient été brûlées sur la place de Grève.—
Il n'y avait plus que la fête de Marat.

Dans les rues, on faisait des banquets civiques; mais toute la
population de Paris était réduite à la ration de quelques onces de
uvais pain. — On avait tué les chiens, les chats, les oiseaux.
— On avait semé en blé tous les jardins; celui des Tuileries
était planté en pommes de terre.

L'or ne paraissait plus.

A la soirée, on lisait le Bulletin des armées, les relations des
victoires; on faisait de la charpie!

La loi du 22 prairial fut publiée ; on ne respira plus à Paris 'une vapeur de sang : je m'éloignai.

En 1800, l'ancien Paris s'est remontré çà et là. Les Tuileries t rallumé toutes leurs fenêtres ; tous les appartements sont de uveau habités. L'ancien gouvernement, le Directoire, avait piré au Luxembourg ; le gouvernement consulaire renaît rem- d'avenir, et trône au milieu d'un monde nouveau aux belles irées des Tuileries.

Les heures comparées. De peur que mon petit cousin ircel ne voulût, ainsi que tous les jeunes gens, outrer les nou- lles modes, je me suis bien gardé de lui dire quelles étaient jourd'hui, à Paris, les heures des repas. La bourgeoisie, au faut de la noblesse, les a fixées comme il suit :

De dix à onze heures, le déjeuner. — De quatre à cinq, et ême à six, le dîner, du moins dans les grands salons du gou- rnement. — De onze heures à minuit, les collations d'été, les ibigus d'hiver. — Les heures de visites ont lieu indéfiniment rès midi entre les repas.

Les usages comparés. Un provincial se vantait un jour à oi d'avoir porté, de Paris dans sa ville natale, les billets de rt des mariages, des baptêmes, des enterrements. Il me dit 'il les avait fidèlement copiés, et me les lut :

Billet de part de mariage. « Monsieur, madame... ont l'hon- ur de vous faire part du mariage de monsieur... leur fils, avec idemoiselle..., de mademoiselle... leur fille, avec monsieur... »

Billet de part de naissance. « Monsieur... a l'honneur de us faire part de l'heureuse délivrance de madame... son épou- , qui est accouchée d'un fils. La mère et l'enfant se portent en. »

Billet de part d'enterrement. « Monsieur..., madame..., onsieur..., mademoiselle..., ont l'honneur de vous faire part la perte douloureuse de monsieur..... leur père, fils, frère, cle et neveu... Un *De profundis.* » Avant la Révolution, le pier était semé de grandes et belles larmes noires. Mainte- nt on se contente d'une vignette figurant un génie éteignant son mbeau.

Vous recevez parfois des billets plus gais, des billets d'invita- n. Il s'agit d'un grand dîner, où votre nom, comme celui de is les convives, est écrit sur chaque couvert.

Outre les visites de premier de l'an, vous faites aussi des visi- des jours de fêtes de naissance. Ces jours-là, on voit les nbreux petits garçons aller embrasser leurs grands parents. s jours sont parfois très dispendieux.

Ceux qui ont cinq à six francs à mettre à la gravure de cartes de visite portant leur nom ne s'en font faute, surtout lorsque le mari veut à cet égard faire le galant et le magnifique avec sa femme.

Dans ces soirées, les jardins de Paris éclatent de feux d'artifice.

Il y a aussi d'autres devoirs de société, entre autres les félicitations de nominations aux dignités, aux grandes places. Mais les portes des hôtels ne s'ouvrent alors guère qu'aux voitures, et pas à toutes.

LES BRUITS COMPARÉS. Quand j'arrivai à Paris, le bruit des cloches, dans certains quartiers, était continuel, et, dans certains jours, il l'était dans tous les quartiers. Jusqu'à la Révolution, je n'y ai pas vu de différence à mes divers voyages. J'ai autrefois assez long-temps habité les quartiers des monastères, et, à la longue, je distinguai les nombreuses petites cloches qui sonnaient les dîners, les soupers, des cloches qui sonnaient les offices. Au milieu de cette universelle sonnerie, la majestueuse cathédrale faisait entendre tous les jours ses bourdons, ses orgues, ses symphonies; à ces heures, tous les jours, la voix de la religion semblait celle de ce grand édifice rempli de pupitres, d'instruments de chant, de musiciens, de musique. Dans tous mes voyages après la Révolution, silence là, silence dans les autres temples; partout lumières éteintes, moines et prêtres en fuite. Mais enfin la tolérance thermidorienne permit de rallumer les lampes des églises et de chanter les louanges de Dieu à petit bruit; elle dure encore.

L'histoire des bruits comparés de Paris doit aussi, à peine d'omission, mentionner les anciens quais, les anciennes halles, les anciens marchés. Dans tous ces lieux, le bruit est encore toujours le même.

Le bruit des tambours, aux casernes des gardes françaises et des gardes suisses, était sans doute grand; mais combien est plus grand celui des cent, et quelquefois des cent cinquante tambours de la garnison, joint à celui des quatre cents tambours de la garde nationale!

Maintenant il y a un assez grand bruit de fiacres, même de voitures bourgeoises, même de voitures du gouvernement, ou ministérielles, ou consulaires; mais quelle différence avec les nombreuses voitures de l'ancien régime, qui, nuit et jour, broyaient le pavé de Paris!

On a beau dire que le commerce diminue; je crois que le bruit en est toujours à peu près le même.

Je crois aussi que le nombre des vielles organisées ou des au-

; instruments de musique ambulants, soit diurnes, soit noc-
nes, est toujours encore à peu près le même.

LES PARISIENS COMPARÉS. Dans un beau salon de Mende,
endemain de mon arrivée, quelques jeunes élégants atten-
ent, pour s'en aller, que, dans la relation de mon dernier
age, j'eusse fait un certain chapitre. Je le tenais tout prêt
le bout de la langue, mais je voulais me jouer un peu de
impatience. Enfin, après d'assez longues transitions, je dis
enflant le gosier et d'un ton presque emphatique :

L'histoire nous offre des leçons d'une redoutable et d'une
nelle vérité. Tout passe, tout cesse, tout périt; et les mots
-mêmes, comme les choses, sont sujets à cette antique loi
la mort. Comme elle, ils ont une durée inégale; et tandis
certains se perpétuent plus que les langues auxquelles ils
artiennent, certains ne vivent que quelques instants. Tels
t surtout ceux qui servent à exprimer nos ridicules et nos
ers. Il en est pourtant un que j'excepte. Depuis tantôt cent
quante ans, plus ou moins, on nomme les jeunes gens qui
de la figure et des grâces, mais qui s'en prévalent trop ou-
tement, des petits-maîtres.

'ai cru, il y a quelques années, que nous n'en aurions plus.
itablement la révolution a manqué d'en faire perdre la race.
is les proclamations, dans les solennels dénombrements de
ennemis, elle les appela *muscadins*, et sous ce nom elle
scrivit leur mise, leur langage, leurs formes, leur teint, leur
re. Robespierre ayant mis les plus élégants et les plus jeunes
s les rangs des volontaires, et sous la baguette des sergents,
née de la terreur les fit entièrement disparaître. Mais, dès
les bonnets rouges et la guillotine eurent à leur tour dis-
u, les petits-maîtres se montrèrent en plus grand nombre et
s bruyants qu'auparavant. Ainsi, dans nos campagnes, l'on
t les pics et les oisillons, rassemblés par troupes, redoubler
babil et de bruit après l'orage.

Si la Révolution voulut tuer les petits-maîtres, ceux-ci le lui
dirent bien. Leur haine contre elle leur donna, de temps à au-
, de la bravoure, et j'ai vu à Paris leurs modes devenir à certai-
époques une espèce de costume, et même un signe de ral-
nent militaire. Un instant aguerris dans leurs parades contre
aubourg Saint-Antoine, ils sont rentrés dans leurs habitudes
ifiques; mais malheureusement pour eux, depuis que la Ré-
ution a vidé les anciens salons, les traditions ont été inter-
npues. J'en atteste les personnes qui ont vu autrefois Paris :
lle différence entre les petits-maîtres d'alors et ceux d'au-

rd'hui! Alors, l'espèce était d'ailleurs illustrée par les jeunes es, les jeunes colonels, les jeunes seigneurs, inimitables ns leur ton léger et dans leur sémillante étourderie; mais au-rd'hui je n'ai guère vu à Paris que de jeunes commis mar-ands, de jeunes employés de bureaux, des fils de nouveaux hes portant les lunettes à tempe, la large cravate, l'habit rré, la petite canne vendéenne à pomme d'argent appelée à la arrette, enfin le costume de petit-maître du jour. Je vous as-re, et je ne suis pas le seul de mon avis, qu'à présent, dans provinces, nos petits-maîtres valent ceux de Paris, ou, si us voulez, les petits-maîtres de Paris ne valent pas mieux que nôtres.

Les parisiennes comparées. Dans ce même salon, les mes me prièrent de leur parler des Parisiennes; je ne pus le ur refuser. Voici à peu près ce que je leur dis :

Marie est grande, fraîche; les proportions de sa taille sont un eu massives. Marie, décontenancée à danser, à chanter, à ne en faire, a de la grâce à travailler. Son cœur est libre; elle at-nd pour aimer que ses parents lui aient nommé un époux. Ma-e est dans sa vingtième année; elle a toute l'innocence d'un nfant. Mesdames, ce n'est point là, vous le voyez bien, la Pa-sienne; c'est la villageoise de nos provinces. — Mariette est elle, et a le teint conservé; elle danse et chante volontiers un ur de fête; elle a dix-sept, dix-huit ans, et toute son inno-ence; mais elle est sur le point de se choisir un amant, dont lle veut faire son époux, pour n'aimer que lui toute la vie. Ce 'est point là non plus la Parisienne; c'est la jeune fille des peti-s villes de nos provinces. — Adélaïde est une jeune fleur, elle n porte sur ses deux joues arrondies la fraîcheur et l'éclat. La élicatesse naturelle de son teint est augmentée par des soins ontinuels et par tous les secours de l'art. Sa taille de nymphe st toujours drapée avec modestie, quelquefois avec légèreté. on cœur est encore occupé par l'amitié, mais il commence à 'entr'ouvrir à un sentiment plus tendre; et dans les rangs des eunes gens où doit se trouver son époux elle cherche en secret e Théodore ou l'Adolphe de ses jolis livres. Adélaïde a quinze, eize ans, et toute son innocence. Ce n'est pas là non plus la 'arisienne; c'est la jeune demoiselle de nos villes de province.

Alors tout le beau salon s'écria : Mais peu nous importe de oir ce que n'est pas la Parisienne, nous voudrions voir ce u'elle est. Maintenant, répondis-je, vous le verrez mieux. coutez.

Toutes les Parisiennes sont jolies, toutes le sont; ou elles

issent telles, ou elles le deviennent. A Paris, point de laides
nmes avec l'inimitable grâce de leur mise; point de laides fem-
es avec leur doux son de voix, leur doux sourire, avec leur
abilité, leur aménité. Point de laides femmes avec les douces
ections de leur cœur et de leur âme Je le demande, qui s'em-
esse plus vite de secourir les infortunés? qui est plus patient
près du malade?

Notre siècle, si juste, si éclairé, a voulu, en vérité je ne sais
urquoi, leur contester les qualités conjugales. Pour moi, j'ai
ujours trouvé heureux, mille fois heureux l'homme qu'elles
mment leur époux; je les ai vues concentrer en lui toutes leurs
fections; je les ai vues chercher dans leurs ajustements ceux
ui lui plaisaient le plus, et, parmi leurs enfants, caresser de pré-
rence ceux qui retraçaient le plus sensiblement leur portrait. Je
s ai vues s'effrayer de ses moindres maux, et souffrir plus que
i des travaux et des peines attachées à son état. Je les ai vues
:onomiser ses gains et sa fortune, comme le prix de ses sueurs,
le moyen de lui en épargner de nouvelles. Je les ai vues, at-
ntives à ses soucis, à ses anxiétés, écarter de lui les épines, ou
lmer ses douleurs par les tendres expressions de la sensibilité.

J'aurais continué, j'avais bon courage; mais dans ce moment
vis le beau salon fort irrité; je vis que, pour plaire aux jolies
rsonnes de la province, il fallait dire un peu de mal de leurs
us dangereuses rivales. Mesdames, repris-je alors, j'écrivais
la sur mes tablettes au sortir d'une soirée où sans doute mes
ux avaient été trop fascinés; mais tout à coup le diable Asmo-
e, ce diable boiteux qui va si vite, qui épie par dessus les
its, descendit par ma cheminée, vint se camper vis-à-vis de
oi, me fit d'horribles grimaces, me pinça, m'arracha la plume,
faça, égratigna mes tablettes. Par l'enfer! me dit-il, tu oublies
ie tu parles des Parisiennes élevées dans les alcôves des gens
cour, ou sortant du débordement de l'an deux, des Parisien-
s du dix-huitième siècle. Oh! prends ma plume, écris et sans
plique : Lorsqu'à Paris, dans les riches maisons, il naît une
nme, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse et les autres pé-
és capitaux, comme les anciennes méchantes fées, accourent,
lui font chacun leur don. Nourrie de bonbon et de caquet, la
ne fille grandit bien vite dans sa niche de coton ou de soie.
le commence d'abord par maîtriser ses petits frères, ses peti-
sœurs; vient ensuite l'âge où elle se met à caqueter avec sa
nille; elle arrive à l'âge nubile, elle y est arrivée. Pour attirer
soupirants, elle ne néglige aucun des vieux tours qu'elle tient
sa mère et de sa grand'mère. La voilà au milieu des jeunes

rétendants : elle joue l'innocence, la candeur, la simplicité. C'est une tendre colombe entourée de ramereaux au beau plumage, au bec de rose. Ah! laissez-la faire; elle ne choisira pas le mieux tourné, le plus spirituel, mais bien le plus riche, le plus doux, le plus benêt. Enfin elle va à l'autel, et lorsqu'elle jure fidélité à l'hymen, c'est en souriant, c'est comme le royaliste lorsqu'il prête serment à la république.

Dès le premier jour des noces, la maison où est reçue la Parisienne devient sa maison à elle. Seule elle y commande; à elle seule on s'adresse. Madame veut ceci, madame ne veut pas cela. L'appartement de madame, la soirée de madame, les domestiques de madame, les enfants de madame.

La provinciale veut de longues amours; elle veut filer un roman de deux, de trois, quelquefois de quatre volumes. La Parisienne, plus impatiente, veut souvent que son roman, ainsi que les livres hébreux, commence par la dernière page.

C'est ainsi qu'elle commence son roman dans les bureaux, dans les cabinets des gens en place, où la justice, l'intérêt public, sont immolés au vice.

Un homme disait un jour : Je suis fondé, j'ai bon droit; mais je crains les révérences. Cet homme connaissait bien Paris et les Parisiennes.

Sans doute les Parisiennes sont éminemment femmes de salon; mais elle sont encore plus éminemment femmes d'intrigue. Le même jour, souvent à la même heure, elles se trouvent dans les antichambres, dans les lycées, dans les académies, dans les spectacles; elles se trouvent partout, mettent tout en mouvement, tout en rumeur; par amusement, par caprice, elles agitent, ou plutôt elles tracassent tout.

Dans tous les lieux où est la Parisienne, il n'y a jamais qu'un principal personnage, ét c'est elle.

Par instinct, elle est ennemie de la république : car elle sent que, si la république s'établissait jamais dans les mœurs nationales, on s'occuperait des affaires de l'état, et qu'on ne s'occuperait plus d'elle. Et d'ailleurs si jamais la république s'établissait dans les mœurs, pourrait-il y avoir des Parisiennes?

Apprenez quelle est à Paris la journée ordinaire d'une jeune femme. Bien assurée qu'il est une heure après midi, elle fait ouvrir ses volets, tirer les rideaux de son alcôve, et se lève; à deux heures elle déjeune; à six elle dîne; à sept le spectacle; à dix le cercle; à minuit le thé; à deux, trois heures du matin, la fin du jour. On dort si l'on peut; on dort si l'on a été trouvée la plus

ie; si l'on n'a pas été trahie, sacrifiée; si l'on n'a pas perdu jeu tout son argent et tous ses bijoux.

Du reste, je suis un bon diable, et je conviens qu'à certains ards les Parisiennes sont excusables. Ne faut-il pas obéir à la ode? A qui obéiraient-elles donc? A leurs mères? souvent urs mères sont leurs complaisantes. A leurs maris? dans leurs sordres, souvent leurs maris sont leurs complices.

Un soir, il nous vint en enfer une grande nouvelle. C'était rant ces bonnes dernières années. On nous dit que les Franises, les Parisiennes en tête, voulaient demander le renouvelnent des lois de Lycurge. Aisément nous le crûmes, car déjà usieurs s'habillaient de gaze.

Pour ceux qui ne sont pas leurs époux, les Parisiennes sont que nous étions avant notre révolte; pour ceux qui sont leurs oux, elles sont ce que nous avons été depuis.

Je me tus. Les dames sourirent. Quant aux hommes, queles uns prirent la défense des Parisiennes; mais le plus grand mbre, les jeunes pères de famille surtout, furent de l'avis du able.

Les soirées comparées. A un de nos derniers concerts, nous ions encore les instruments à la main, que je fus interpellé d'une anière assez embarrassante pour moi, qui n'aime guère à contree. Demandez à la basse, dit, en se tournant vers moi, un vio1 qui disputait avec un autre violon, s'il n'est pas vrai que nos ciétés ou cercles ressemblent assez aux sociétés ou cercles de ris. Oui, répondis-je. Ici, comme à Paris, des tapis de pieds, s flambeaux de bouillotte, des rangées de fauteuils ou de chai; à droite et à gauche de la cheminée, des causeurs, des ieurs, des femmes, qui, en entrant et en sortant, sont caussées par la maîtresse de la maison, enfin des thés de minuit e les nouveaux riches appellent des réveillons.

Peu d'instants après, un de mes amis vint me prendre d'un re bout du salon et me conduisit au milieu d'un groupe dont il tait détaché. N'est-ce pas, me dit-il, qu'il y a beaucoup de férence entre les sociétés ou cercles de Paris et les sociétés ou cles de province? Beaucoup, lui répondis-je. A Paris, les sotés se réunissent après dîner vers les 7 heures du soir, ici ant souper vers les 5 heures; là elles sont composées de pernes qui se connaissent à peine, ici de parents, d'alliés, d'amis, confrères; là les égards, la considération pour la fortune, ur le pouvoir, et même quelquefois pour la méchanceté; ici les rds, la considération pour l'âge, le rang et la bonne renom-

plaisants sont plaisants dans toutes les bouches,
sont point remarquées dans celle d'un homme
, d homme obscur, d'un homme pauvre; là on
ion ; là l'accent est monotone et la conversation
, ici l'accent est musical et la conversation bruyante
re; là on parle fort légèrement de Dieu et avec révérence
en place, ici on parle fort légèrement des gens en place
érence de Dieu; là on propose, on examine, on dou-
on tranche, on juge, on décide; là, avant tout, l'autorité
que ou de la plaisanterie, ici, avant tout, l'autorité ou
ue ou magistrale; là on discute; ici l'on dispute; là les
ons ont des masques épais bien solidement attachés,
les passions ont des masques de papier qui se déchi-
premiers mouvements d'une discussion ou d'une dispute
son peu vive.

e est, ce semble, à Paris et dans les provinces, la so-
s yennes. J'ajouterai maintenant quelques ob-
atio la so té des classes inférieures et sur celle des
les cla .

Il faut convenir que, depuis la Révolution, le petit peuple de
es a acquis dans les clubs, avec des notions fausses et
ies, quelques notions utiles, quelque teinture d'admini-
tion, de gouvernement, même d'histoire, même de géogra-
ie, même de politique. Dans ses réunions du dimanche à la
erne, où quelquefois il porte les vieux journaux de la se-
ine, il bat les armées ennemies, fait des conquêtes, et, pour
servir de son expression, découronne les rois, dont il met
royaumes en républiques, divisées en départements. Mais
d rence pour l'instruction entre nos tavernes et les guin-
de Paris, remplies d'un peuple qui lit les brochures,
assez souvent en parle la langue, qui a suivi les séances de
assemblée constituante, des Jacobins et de la Convention, qui
aux spectacles, qui fréquente les musées, qui a tous les
urs des rapports avec les hommes les plus éclairés de tous les
ats! Quelle différence non seulement pour les lumières, mais
core pour la politesse et pour les formes! Du reste, là et ici,
ême fierté, même goût d'égalité, d'indépendance, même fa-
iliarité avec les noms des dépositaires du pouvoir, du suprême
uvoir. A Paris et ici, ici et à Paris, le peuple dit Pierre, Jac-
s, Paul, Merlin, Barras, Treilhard, sans autre qualifi-
tion.

Quant à la société des hautes classes, il n'y en a point ici, et
ne peut y en avoir. A Paris, au contraire, il y en a de deux

ièces : l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne se tient, de même 'autrefois, au faubourg Saint-Germain, où la plupart des ans grands seigneurs sont rentrés dans leurs hôtels. Là, vous endriez les mots de roturier, de bourgeois, de paysan, de ntilhomme, de comte, de chevalier, tout comme autrefois dans Gazette de France; mais ce n'est jamais que portes closes. r, si le souvenir de la terreur passe, il n'est pas entièrement ssé. Les personnages inscrits sur l'ancien almanach de la cour i restent et qui sont en France se souviennent trop de comen peu il s'en est fallu qu'ils aient suivi, les mains attachées rrière le dos, le chemin arrosé du sang de leurs amis et de ırs proches. D'ailleurs leurs enfants ont pris du nouveau rène plus que l'habit uni, les bottines et la coiffure sans poue : ils savent ce que leurs pères et leurs mères ne peuvent se rsuader, qu'il ne peut plus y avoir en France que des hommes aux; ils vont même dans la société des hauts fonctionnaires, y tiennent fort bien à leur place, et ils ne sont pas, je vous asre, ni les moins souples, ni les moins adroits courtisans des is du jour.

Décade CXXIV.

LA DÉCADE DU TOMBEAU DE PARIS.

Armand, en voyant aujourd'hui entrer Gervais, lui a dit, au lieu bonjour, comment vous portez-vous? et Tivoli? et Tivoli? ous oubliâtes à la dernière décade de nous en parler. Et Tioli? a répondu Gervais; Tivoli, déjà si beau de votre temps, t encore aujourd'hui plus beau. Si vous voulez vous faire une ée de ces nouveaux jardins, de ce palais d'or, de cristal et de urs, de ces allées illuminées, de ces arbres de toutes les couırs, de ces guirlandes de lampions, de ces festons de lamons, de ces roses de lampions, de ces lumières des dessins les ıs variés, éclairant des rangées de vases d'albâtre, de lones lignes d'arbustes fleuris, des bosquets, des massifs, des ulingrins, des berceaux, qui mènent à des salles étincelantes perles et de diamants, où les plus jolies femmes de Paris nnent se disputer les regards et l'admiration; où, au milieu de lliers d'Aurores ne se montre jamais un Titon; où une série de

tableaux mouvants vous offre ce que la danse a de plus gracieux, l'art des voltigeurs de plus hardi, la physique de plus étonnant, la musique de plus tendre, la pyrotechnie de plus brillant, oubliez ce que vous avez vu, relisez plutôt les mille et un contes des Arabes. Retracez-vous leurs plus merveilleuses féeries, car, à Tivoli, la baguette des arts n'est pas moins puissante que celle des magiciens.

Toutefois, oserai-je le dire, dans les moments les plus animés de ces brillantes fêtes, lorsque tous les sens étaient enivrés de plaisir et de volupté, il m'arrivait souvent de soupirer après nos douces soirées de famille. D'autres fois mon imagination, par un bizarre caprice, se plaisait à me montrer l'inévitable destinée de ceux qui m'entouraient : après avoir long-temps considéré un groupe de jeunes femmes dont le printemps était à peine commencé, après avoir contemplé la fraîcheur de leur teint, leur bouche, sur laquelle semblaient fleurir les roses, le doux éclat de leurs yeux, les formes élégantes de leur taille, tout à coup je les voyais fanées, ridées, vêtues des couleurs de la vieillesse, seules au coin de leur cheminée, pliées en deux sous le poids de l'âge ; ces beaux jeunes gens empressés autour d'elles, qui, en se mirant dans les glaces, se croyaient la beauté des anges en même temps que leur immortalité, je les voyais vieillir ou périr de mille diverses manières. Je voyais aussi mon propre lit de mort, que venaient d'abandonner mes amis, ma famille, d'où s'approchait le charpentier chargé d'un cercueil. Je voyais ma fosse s'ouvrir et s'entourer d'hommes de tous les âges, qu'avait attirés ce lugubre spectacle. Ce contraste, ce présent, ce futur, mêlés ensemble, s'emparaient de mon âme et tempéraient, par la mélancolie, les mouvements immodérés de la joie générale, lorsqu'elle commençait à se communiquer jusqu'à moi et à déplacer mon âme de la situation calme où j'aime à la tenir. Toutefois mes sens étaient bientôt reconquis par la diversité des spectacles qui passaient successivement sous mes yeux. La joie générale, devenue plus grande, devenait plus expansive ; mais alors ma pensée, reprenant sa capricieuse indépendance, s'élançait à travers les feux d'artifice, les fusées, les applaudissements, et allait planer sur la noire enceinte de Paris, qui se montrait au delà. Je me représentais l'existence de cette superbe ville, sujette comme la mienne à la vieillesse, aux rides, à la mort ; je me représentais Paris, comme moi, tombé en poussière.

Quoi ! cette ville populeuse qui avait envahi les campagnes, dont les foyers obscurcissaient l'air et réchauffaient l'atmosphère,

r laquelle on semait, on moissonnait cent lieues au loin, où, s le même jour naissaient tant d'hommes, mouraient tant ommes, où se donnaient rendez-vous les marchands et les ageurs des diverses parties du monde, où venaient habiter les nmes célèbres de toutes les nations, où, nuit et jour, un peu innombrable frappait les métaux, façonnait le bois, l'ivoire, rait la laine, la soie, la voilà effacée de dessus la terre, la là couverte de friches et de forêts.

Mais comment le palais Bourbon est-il tombé en ruines?

Mais comment les Tuileries sont-elles tombées en ruines ?

Comment la représentation nationale, la royauté, ces deux ndes roues de la machine de l'état, ont-elles cessé de tourner ns leur orbite ?

De minces feuillets de livres, de plus minces feuilles de papier pelées journaux, au moyen de mots grecs, de noms de partis e personne n'entendait, allumèrent les passions et la stupide ine contre tout ce qui avait été, contre tout ce qui était. Et rs l'amour-propre, l'égoïsme, qui n'est que l'amour-propre, risèrent tout, brisèrent tout. Le bruit de nos dissensions civiles ira l'étranger. La belle France, enviée depuis plus de dix mille s, fut combattue se combattant elle-même ; et lorsqu'ainsi que hommes dénués de sens, elle n'eut plus de volonté, lorsque, ns le transport de ses haines, de ses fureurs, elle frappait intinctement, elle fut elle-même frappée, renversée, et sa tête ici couverte de pierres.

Décade CXXV. — LA DÉCADE DES ADIEUX.

Gervais craint les grands froids des montagnes ; il est sur le nt de redescendre dans les vallons de Mende. Robert va ma- sa sœur à Saint-Flour. Armand a maintenant ici une maison le et solide ; il veut aller à Rodez vendre la sienne.

Nous devions faire la décade de nos mutuels adieux. Gervais est aujourd'hui opposé ; il nous a dit : L'année, ce matin, mmencé ; c'est le premier jour du dix-neuvième siècle : faiplutôt la décade des deux siècles dont l'un prend congé de re. Ce n'est vraiment pas aisé, vraiment ce ne l'est pas ; tous essayons.

sonne. Le dix-huitième siècle finit, le dix-neuvième
ımence : ne le voyez-vous pas accourir avec sa figure
rayonnante d'espérance et de plaisir, baiser la vénéde son père? Écoutons-les comme s'ils parlaient. Il
e entendre le dix-huitième siècle : O mon fils ! à l'inı es je cesse d'être. O mon fils ! tu vas être le maître des
te remets le grand livre de l'histoire.

isiras entre les deux manières de l'écrire, entre la vieille portée les vieux siècles, et la nouvelle que nous apporlosophie, l'analyse, et surtout la logique. La vieille est ante, elle est tout étincelante de sa couronne de lanaïonnettes, toute retentissante du bruit des armes. La est toute simple, et ordinairement toute pacifique; on surtout le bruit du travail. Mais sache que toutes, absoutes les parties de la société, se trouvent nécessairement -ci, au lieu qu'elles ne se sont jamais trouvées dans celleds-tu bien, mon fils? quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, que gouvernement que ce soit, que ce puisse être, les seront toujours disposés pyramidalement les uns aus autres. La vieille histoire n'a jamais fait connaître, et ns doute jamais connaître que les sommités de la pyranouvelle histoire au contraire en fait connaître et les et les bases ; elle commence par les bases. Sa manière e rend naturellement, c'est-à-dire forcément la narration Aussi la vieille histoire que j'ai reçue du siècle précéon la compare à celle que tu reçois, est-elle aux trois plus en blanc, bien qu'elle soit beaucoup plus longue ; qu'elle n'est pas analytique.

fils ! que l'hypocrisie, la jalousie, l'envie, l'ignorance, ise foi, l'intrigue, les coalitions ne puissent t'arracher oire que je te remets! Que les autres histoires des peusoient à jamais semblables ! et qu'elles forment alors ne immense, une interminable rangée de mondes succhacun avec sa vraie face, son vrai mouvement, sa vraie qu'ils sont devant l'Éternel, pour qui tous les temps pas-s, sont toujours présents. O mon fils ! on t'arracherait oire que les siècles futurs la reproduiraient ; on l'arrax siècles futurs, que les siècles suivants la reproduiraient

ô mon fils ! je serais privé de la gloire de l'avoir protu le serais de celle de l'avoir transmise aux siècles qui ıt.

fils ! ne la transmets, qu'elle ne soit jamais transmise

des intervalles séculaires; et si, avant ce temps, quelque
rudent essaie de prendre la plume, que son œuvre, comme
fruits prématurés, sans couleur, sans saveur et sans goût,
be et soit foulée aux pieds des passants.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES DÉCADES.

TABLE ANALYTIQUE.

A

Les grands chiffres indiquent la page à laquelle on renvoie; les petits chiffres supérieurs indiquent le volume. Ainsi, 203[2] veut dire page 203 du tome 2. — Tant que le chiffre du volume ne change pas, on s'est borné à indiquer le numéro des pages. Par exemple, 258[1], 259, 270, signifie p. 258, 259, 270 du tome 1.

C

I

M

Q

R

S

T

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

